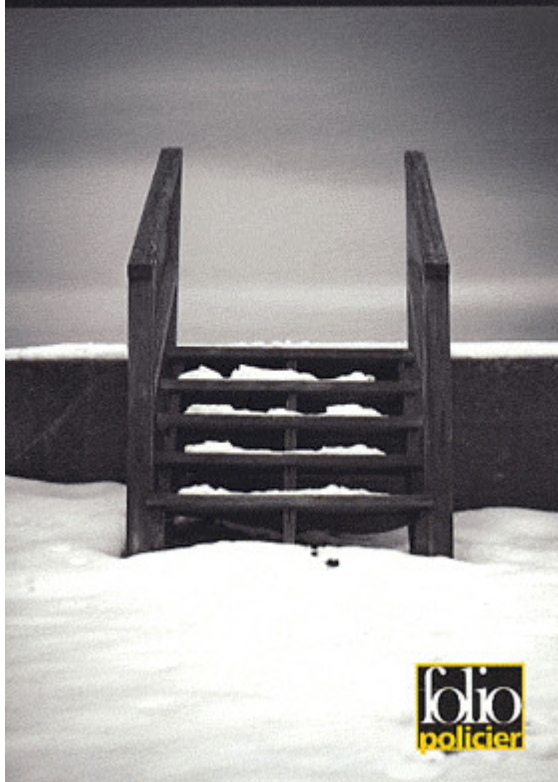


Arkadi et Gueorgui Vaïner
La corde et la pierre





Arkadi et Gueorgui Vaïner
La corde et la pierre



folio
policier

Arkadi et Gueorgui Vaïner

La corde et la pierre

Traduit du russe par Pierre Léon

Gallimard

Titre original :

PETLYA I KAMEN V ZELYONOÏ TRAVYE

© Arkadi et Gueorgui Vaïner, 1990.

© Éditions Gallimard, 2006, pour la traduction française.

Russes d'origine juive, frères et juristes de formation, Arkadi et Gueorgui Vaïner font partie des plus célèbres auteurs de romans noirs de leur pays. Ont déjà été traduits en France *L'évangile du bourreau* et *38, rue Petrovka*. Gueorgui Vaïner, un temps journaliste et correspondant de l'agence Tass, a de son côté coécrit avec Leonid Slovine *La face cachée de la lune*, paru en Série Noire en 1995. Il vit aujourd'hui à New York. Son frère, Arkadi, s'est éteint à Moscou en avril 2005.

Avant propos

Chaque livre, c'est connu, a son destin. Et ce sont les destins les moins banals qui suscitent le plus d'intérêt.

Il semble que le roman *La corde et la pierre* ait connu un de ces destins singuliers.

Le livre fut conçu et écrit entre 1975 et 1977, à l'époque où le dégel khrouchtchévien était déjà loin derrière nous, et où la stagnation brejnévienne battait son plein ; c'est dire si s'aventurer dans des pronostics politiques eût été pour le moins imprudent.

Chacun pouvait voir où nous étions arrivés, personne ne pouvait dire où nous allions.

Le déchaînement de la toute-puissante machine administrative, le renouveau du culte de la personnalité, l'océan de mensonges démagogiques qui engloutit la société tout entière, la débâcle économique menaçante, l'arbitraire généralisé – voilà le climat social et spirituel qui vit la naissance de notre roman, et que notre roman a cherché à recréer.

La tâche pouvait sembler irréalisable, d'autant que les auteurs s'étaient « ingéniés » à traiter deux problèmes, parmi les plus tabous, les plus épineux et les plus intraitables de l'époque : l'activité illégale des organes de sécurité d'État, et « la question juive » ! Et avec ça, en prenant pour principe de dire la vérité, toute la vérité et rien que la vérité...

Nul doute qu'un pareil roman fût condamné d'avance. Alors il attendit des jours meilleurs dans un tiroir, accessible aux seuls proches. Après la triste expérience qu'avait connue le roman de Grossman, *Vie et destin*, conservé par miracle, les auteurs n'ont pas cherché à faire lire leur manuscrit dans les rédactions des revues, ne l'ont pas gardé chez eux, les microfilms avec le texte chiffré ayant été prudemment dissimulés. Par ailleurs, les auteurs ont décliné les propositions les plus alléchantes des éditeurs occidentaux – ça, c'était la leçon amère de l'aventure de Siniavski et Daniel.

Mais les manuscrits ne brûlent pas. (1)

Et un beau jour, leur tour arrive.

Moscou, août 1989.

PREMIÈRE PARTIE

Quel sens particulier donner à cela, je n'en sais rien. Mais à en juger en gros et de prime abord, c'est le présage de quelque étrange catastrophe dans le royaume.

SHAKESPEARE,

Hamlet

Aliocha. 9 juillet 1978. Moscou

Je savais que c'était un rêve.

Des mirages, des chimères, des bulles marécageuses remontant du fin fond de la mémoire. Les soubresauts d'une fantaisie d'ivrogne. La crampe de la gueule de bois. Mais je n'avais pas la force de chasser le cauchemar, ni de sauter au bas du lit, de secouer la tête, de crier, de chasser les sortilèges...

J'entendis toquer doucement – même pas toquer, non : c'était semblable au craquement léger d'un morceau de bois fendu. Un couteau énorme était planté dans la porte. Un poignard moisi et rouillé, avec un manche à l'argent noirci, vibrant encore. Avant qu'il ne s'immobilise je déchiffrai sur le manche ces quatre lettres en relief : SSGG. Et, bien que je n'aie jamais vu ce poignard auparavant, je compris sur-le-champ qu'il s'agissait de la terrible assignation du tribunal secret Vehme⁽²⁾ Je demeurai immobile sur le lit, fixant avec horreur le messenger annonciateur du châtiment, essayant de comprendre : pourquoi moi ? Qu'avais-je fait ?

La porte s'ouvrit sans bruit et c'est alors que je les vis. Ils étaient trois, la tête dissimulée sous une longue capuche noire avec des trous pour les yeux. Mais leurs souliers étaient tout ce qu'il y avait d'ordinaire : des mocassins noirs. Et ils portaient des pantalons d'uniforme, avec un liseré.

Ils me regardaient sans dire un mot, mais les mots sont inutiles dans un rêve, et nous nous comprenions parfaitement.

— Tu sais qui nous sommes ? demanda l'un d'eux, sans qu'un son sortît de sa bouche.

— Oui, Gaugraf⁽³⁾. Vous êtes les juges du tribunal suprême de la Vehme.

— Tu sais par qui nous sommes mandés ?

— Oui, Gaugraf. Vous avez reçu les pleins pouvoirs des mains des maîtres du monde.

— Tu sais ce que nous avons en garde ?

— Oui, Gaugraf – vous êtes les gardiens de la Vérité et vous châtiez les oisifs de l'esprit, les agités du verbe et les hérétiques.

— Tu connais les symboles du tribunal de la Vehme ?

— Oui, Gaugraf. *Strich, Stein, Grün, Gras* – « la corde et la pierre sur la tombe recouverte d’herbe verte ».

— Ainsi tu connais le verdict du tribunal de la Vehme ?

— Oui, Gaugraf. Le tribunal de la Vehme ne rend qu’un seul verdict – la mort. Mais je n’ai jamais rien...

— Vraiment ? s’esclaffa en silence le juge. Et de quelle façon se garde le secret de la Vehme ?

— En quatre cents ans, personne n’a consulté aucun des dossiers de la Vehme, et sur chaque feuille conservée aux archives, figure un tampon avec les mots : « Tu n’as pas le droit de lire ceci si tu n’es pas un juge de la Vehme... »

— Tu as voulu enfreindre la loi de la Vehme, dit le Gaugraf d’une voix morte et résolue.

— Mais je n’ai rien vu ! Je ne sais rien ! Je ne peux pas livrer un secret que je ne possède pas !

— Tu as cherché à savoir – c’est suffisant !

Les capuches noires s’agitèrent et malgré la terreur qui me paralysait, une pensée-souvenir me traversa que je les connaissais.

— Je ne veux pas mourir !

Un hurlement bestial me déchira le ventre, mais le Gaugraf tendait déjà la main vers le poignard, et le cri perçant, et le fracas grondant, tout se déversa sur moi...

La sonnette carillonnait, entêtée et agaçante. Mon cœur, débordant d’amertume, de peur et d’ivresse, cognait lourdement contre ma cage thoracique.

Je me soulevai sur le lit, sans pouvoir me lever – ma tête, énorme et gonflée, déséquilibrait le corps, chétif et recroquevillé, et je ressemblais au dessin d’un fœtus dans le ventre de sa mère. Dans l’immense boule vide soufflait la bourrasque des vapeurs d’alcool, et les trombes brûlantes entraînaient des morceaux de la réalité de la veille, comme de la poussière sur le trottoir. Je voyais passer des lambeaux de cauchemar, des tronches avinées, toutes dents dehors – avec qui avais-je bu hier ? – et toutes ces saletés s’ingéniaient à percer la mince enveloppe du ballon enflé qui me servait de crâne. La membrane de cette enveloppe était aussi fine qu’une coquille d’œuf et je savais qu’il fallait la reposer sur l’oreiller avec un maximum de précaution. Ils peuvent sonner jusqu’aux calendes grecques, s’ils veulent, moi, je dois me recoucher doucement, en évitant que la coquille de mon crâne grondant ne se fendille, tirer la couverture,

coller les genoux au menton, voilà, comme ça, en chien de fusil – comme un fœtus qui pendant des mois se recroqueville dans le calme, la chaleur, les ténèbres. Je suis un fœtus, un fruit délirant et ivre de l'espèce humaine. Ne me touchez pas, je ne connais pas de secret, laissez-moi tranquille. J'ai besoin de chaleur et d'obscurité. Pendant de longs mois. Je ne suis pas encore né. Je dors, je dors. Dans mon énorme tête vide souffle le doux zéphyr de l'oubli...

Puis – après une éternité ou deux – j'ouvris les yeux et découvris un rat. Un rat maigre, des lunettes noires à la mode, de forme oblongue, sur le nez. Je l'observais à travers une fente dans la couverture, en espérant qu'il ne s'apercevrait pas que je ne dormais pas. Mais il était assis tout près de moi, derrière la table, et me regardait fixement. Je ne remuais pas, feignant toujours de dormir – qui sait, peut-être le rat finirait-il par s'éclipser, à la suite des juges nocturnes ?

Le rat demeura sans bouger encore quelques instants, puis remua sa longue lèvre supérieure – là où les rats devraient normalement avoir de rugueuses moustaches rousses, celui-ci n'avait rien – et je l'entendis qui disait :

— Debout, les enfants, il est l'heure d'aller à l'école...

La voix du rat était délicate et cultivée. Mais je ne suis pas dupe. Je restai là sans respirer, comme si j'étais mort.

— Arrête de déconner, Aliochka, lève-toi, dit le rat, et sa voix cultivée vibra légèrement, comme s'il parlait à travers un papier cigarette collé sur un peigne – les gamins connaissent bien ces merveilleux instruments de musique.

Comme il eût été agréable de rester vivre dans le placenta de mes draps, sans jamais naître à ce monde répugnant ! De demeurer au chaud, au calme et à l'ombre, au cœur du bon sommeil d'ivrogne ! Mais le rat survint et il me fallait naître aujourd'hui même. Et je pointai ma tête hors du lit – Dieu merci, mon crâne avait eu le temps de dégonfler, après une éternité ou deux, et de retrouver sa solidité.

— Bonjour, Leva, dis-je en m'adressant au rat, et ce son premier-né était maussade et enroué, comme le matin derrière la fenêtre.

— Je te fais du café ? demanda le rat.

— S'il te plaît, Leva, fais-moi du café, répondis-je poliment, bien que j'eusse préféré une bière. Comment es-tu entré ?

— C'est ton voisin qui m'a ouvert, un charmant vieillard...

C'est donc Evstigneïev, ce charmant vieillard, retraité des troupes d'escorte, joyeux mouchard-citoyen, qui a laissé entrer le rat chez moi.

Mais Leva comprenait très bien que, en réalité, la question qui m'intéressait n'était pas de savoir qui l'avait laissé entrer mais pourquoi il s'était dérangé pour venir jusqu'à chez moi. Il faut dire qu'au moment où j'avais entrouvert un œil et vu son profil acéré et vorace, rehaussé par la monture métallique de ses lunettes, j'avais compris qu'il y avait anguille sous roche et que le jour de ma naissance au monde allait être marqué par un gros désagrément.

J'admets que certaines surprises pourraient se révéler agréables : Mao Zedong pourrait mourir, je pourrais recevoir le Grand Prix de la Fédération de Russie ou bien deviner les six chiffres du Loto ; seulement aucune de ces surprises ne serait concevable dès potron-minet sous la forme de Lev Davidovitch Krasny. Qui se mettrait à faire du café pour soigner ma gueule de bois. Ce qu'il apportait dans sa besace, c'était le souci, le chagrin, la douleur – qu'il avait déjà répandus dans la chambre et qu'il versait maintenant dans la vieille cafetière turque couverte de suie, ajoutant à ce répugnant mélange de sucre et de poudre brune, préparant pour moi un breuvage à l'arôme amer de café et au goût acide du malheur. Alors que je venais à peine de naître, que je n'avais pas encore coupé le cordon ombilical...

Un charmant vieillard-mouchard avait laissé entrer un rat empressé.

Je sortis de mon lit et découvris que je portais toujours ma chemise, mon pantalon et mes chaussettes. La veste trainait par terre, une des chaussures gisait sous la porte, l'autre, Dieu sait pourquoi, était posée sur la chaise. Comment étais-je rentré, je ne m'en souvenais pas.

Krasny me regardait avec dégoût. Ce n'est pas juste qu'il s'appelle Krasny(4), il n'est pas rouge, mais jaune et bleu, comme le drapeau de Petlioura(5). Cernes bleus sous les yeux, pommettes jaunes, menton bleuâtre. Un sacré blouson en daim orange tendre et un sweat-shirt bleu ciel splendide. Il n'est pas Rouge. Il est Jaune-et-Bleu.

— Tu t'es bien amusé hier soir ? demanda Lev Davidovitch Jaune-et-Bleu.

— Merveilleusement. Dommage que tu n'y étais pas, dis-je sans une ombre de malice. Là où je m'étais murgé hier soir, il se serait forcément trouvé quelqu'un pour lui casser la gueule, à ce rat.

— Tu vas où ? Le café est prêt ! hurla-t-il comme s'il avait craint que je ne quitte ma surface habitable minimale avant qu'il n'ait eu le temps de me mordre.

Il aura le temps, sûrement qu'il aura le temps.

— Aux toilettes. Je peux ?

— Merci pour la confiance, répondit-il en riant, tandis que ses longues dents jaunes s’avançaient et que je me reculai au cas où.

Le couloir sonore de l’immense appartement communautaire était quasi vide ; seul Evstigneïev faisait le guet près de la cuisine, barrant la route des toilettes.

— Bien le bonjour à vous, Alexeï Zakharovitch, dit-il avec beaucoup de sentiment.

— Salut, Evstigneïev.

— Y a un pote à vous qui est venu tôt ce matin. Il sonnait, sonnait, alors je l’ai fait entrer. Vous l’avez vu ?

— Non, je ne l’ai pas vu.

— Comment ? s’affola Evstigneïev. Depuis qu’il est entré chez vous, je n’ai pour ainsi dire pas quitté le couloir.

Les joues poreuses et scléreuses d’Evstigneïev commencèrent à bleuir.

— Mais où est-il passé ? s’inquiétait le vieillard. Des boules grises roulaient sous la peau de son visage gonflé et rembourré, l’âme chiffonnière de l’indic était en proie aux passions violentes – le chien policier avait perdu sa trace !

Je lui fis signe d’approcher et lui dis doucement à l’oreille, sur un ton d’importance :

— Il est probablement sorti par la fenêtre...

— Par la fenêtre ? répéta-t-il, furieux. Du quatrième étage ?

— Il a dû émigrer. Tu les connais !

Et je plongeai aux cabinets. Je m’installai et entrepris la lecture des journaux, soigneusement rangés dans un sachet accroché à la porte. Le journal annonçait que les bâtisseurs avaient fait un cadeau à la population laborieuse en livrant la deuxième série du combinat de fabrication d’acide trinylphénylacétique ; donc, il ne fallait plus s’inquiéter pour la production d’aniline-nitrile.

Parfait, au moins un de mes problèmes était résolu.

Encore une chose intéressante : le sarclage des mauvaises herbes a été terminé avec une semaine d’avance. Ouf, j’ai eu chaud.

Les constructeurs de machines d’Elabouga se sont engagés à livrer pour cent vingt mille roubles de production en sus du plan. Je ne pus savoir ce qu’ils produisaient au juste, car un rectangle avait été soigneusement découpé à côté de l’entrefilet. C’était le travail d’Evstigneïev, qui exerçait ainsi la censure des chiottes – il emportait les journaux dans sa chambre et découpait les portraits officiels sur

toutes les « unes », pour qu'on ne vienne pas profaner ces personnages vertueux et porter atteinte à leur dignité.

L'eau grondante s'engouffrait en geignant dans les tuyaux morveux et gluants, les toiles d'araignée pendaient, hirsutes, dans les coins. Une punaise rampait sur le mur. Pouah, que le diable vous emporte !

En proie aux trépидations du malheur, le mouchard tournait sur lui-même, entre les cabinets et la chambre, comme un chat craintif et concupiscent, consumé par l'angoisse et le désir de s'infiltrer sous la porte.

— Alexeï Zakharytch, mais comment... qu'est-ce qu'on fait...

Il se pencha vers moi, mais je le repoussai de ma main inflexible – belle et formidable comme la dextre des peuples pacifiques qui, sur nos affiches, saisissent au collet les impérialistes, sionistes et autres Pinochet.

— Tire-toi, vieux, dis-je modestement. Disparaiss de ma vue avant que je ne t'écrase sous la porte.

— Ben... mais... comm..., commençait-il à caqueter.

Mais j'étais déjà dans ma chambre. En compagnie du rat Jaune-et-Bleu. Lev Davidovitch était en train de déguster dignement son café. Il avait un air absolument imperturbable, comme s'il passait tous les matins chez moi à l'improviste pour échanger des informations, boire un petit jus et trouver l'endroit idoine où sortir le soir ensemble. Seulement, dans sa petite cervelle, bien faite, adroitement tournée et méchamment excitée par les conditions de notre mode de vie – le long de ses innombrables méandres, dans le labyrinthe glissant et embrouillé, passant les aiguillages de ses neurones –, s'élançaient déjà les invisibles signaux électriques de mon malheur. C'était pour cette raison que je m'évertuais à retarder la conversation. D'ailleurs, le rat n'était pas pressé non plus de planter ses dents dans mon cou.

— Bois ton café, il va être froid, dit-il.

— Tu n'aurais pas quelque chose à boire, par hasard ? demandai-je sans grand espoir.

— Je ne bois jamais le matin.

— Tu mens, Leva. Tu ne bois pas le soir davantage. Tu te preserves pour ton peuple.

Il haussa ses maigres épaules de daim et par ce geste bref il me signifiait l'océanique immensité de son mépris.

Quant à moi, je commençai à retirer mes vêtements, sales et chiffonnés, tout ensommeillé, et pendant que je déambulais, nu, à travers la chambre, prenant du linge dans l'armoire ou attrapant le

peignoir sur le portemanteau, le Jaune-et-Bleu me suivait du regard avec une curiosité paresseuse : il n'éprouvait pas la moindre gêne et l'idée ne lui était même pas venue de se détourner ; non, il me regardait d'un air indifférent, comme on regarde un animal, nullement décontenancé par sa nudité.

— Je reviens, grommelai-je, et je me dirigeai vers la salle de bains. Dans le couloir, Evstigneïev, frappant du sabot comme un sanglier blessé, s'élança vers moi.

— Toi... Alexeï... Zakharytch... Nous aurons... nous discuterons... ailleurs...

— Chut, le vieux ! Pas de discussion ! Tu parles à un supérieur !

Je mis en route la chaudière, allumai une cigarette et m'assis sur le rebord de la baignoire. La fumée âcre me coupa un peu le souffle avant de me monter à la tête. Je repris une grosse taffe et ma tête se remit à gonfler, à augmenter de volume comme tantôt quand, avant de me faire épingler par les juges de la Vehme, j'étais encore un fœtus heureux et insouciant.

La mèche rouge-bleu de la chaudière grondait paisiblement, des flammèches, brèves et voraces comme des langues de chat, surgissaient çà et là, l'eau coulait du robinet, tandis que les marmonnements outrés d'Evstigneïev se glissaient sous la porte. Seigneur, tu parles d'une déveine ! Me voilà pris en tenaille entre un sanglier-mouchard cotonneux et un rat méchant habillé de daim ! J'entrai sous la douche, renversai la tête, le visage offert aux joyeuses dragées d'eau, qui me massaient, caressaient, calmaient et qui, comme la pluie, me chuchotaient à l'oreille : *tip-tap-tip-tap*. Sauf qu'une pluie aussi douce, qui sent l'herbe et la terre, ça n'arrive qu'au mois de mai, alors que nous étions en juillet, et que ça sentait la luffa, le méchant savon et la sueur.

— Nous aurons une conversation... nous discuterons ailleurs...

J'aurais bien aimé avoir quelque précision sur l'adresse métaphysique désignée par ce vocable d'« ailleurs », où les citoyens soviétiques brouillés se rencontrent pour discuter. Le hic, c'est que peu de ces citoyens reviennent de ces endroits après de pareilles discussions.

Je m'essayai et sortis de la salle de bains, avec, sur mes talons, Evstigneïev, qui trottnait en râlant, glougloutant et rugissant, et j'avais peur qu'il ne me plante ses crocs élimés dans le mollet. Une fois dans ma chambre, je m'installai à la table, bus une gorgée de café : Lev Davidovitch considéra alors le préambule achevé. Il s'éclaircit la gorge, comme s'il avait été à la tribune, et proféra de sa voix insoutenablement cultivée :

— Anton a de gros ennuis...

Tiens donc ! Anton – l'irréductible petit veinard, le sage et rusé Anton, heureux et prospère comme un bulletin de l'Insee !

— Que lui arrive-t-il ?

— À lui, personnellement, rien, mais... mais...

Et je vis ses billes jaunes et cupides scintillant dans l'expectative se refléter dans le bleu des verres de ses lunettes à la mode.

— Écoute, Krasny, cesse de meugler, parle normalement !

— En fait, il s'agit de Dima. Il s'est tapé une gonzesse et...

— Et quoi ? l'interrompis-je, impatient. Quand j'avais son âge je faisais la même chose, et régulièrement, et personne n'allait sonner chez mes oncles dès potron-minet !

— Sauf que tu devais demander à tes gonzesses si elles étaient d'accord, non ?

— Leva, on ne doit jamais déconcentrer les femmes avec des conversations inutiles – il faut leur faire don de son corps.

— Ton neveu s'est montré plus bête que toi : il lui a pris son corps et, comme aime à le dire ton frère Anton, il a « piqué dans la viande ».

— Et elle ?

— Partie se faire expertiser en compagnie de son papa. Ton neveu a défloré cette crétine, précisa le Jaune-et-Bleu de sa répugnante voix cultivée.

J'eus l'impression que l'étalage de toute cette boue lui procurait un immense plaisir secret. Son visage avait beau montrer tous les signes de la préoccupation, son air témoigner de son empressement à aider Anton à se sortir de cette histoire honteuse où l'avait fourré son crétin lubrique de fils, je n'arrivais pas à y croire. Il y avait, dans sa voix cultivée et atone, une nuance à peine perceptible de joie méchante : allez, les frères Epantchine, montrez donc de quoi vous êtes capables, vous qui êtes si jeunes, si beaux, si heureux, gâtés par la vie, aimés des femmes – vous, la fleur de notre remarquable élite, du plus bel establishment du monde ! Ça vous dirait, un petit procès ? Ça vous dirait, d'aller rendre votre carte du Parti directement au camarade Pelche ? Et un bon coup sur votre gueule de merde ? Hein ? Ça vous dirait ?

— Qu'est-ce qu'on fait ? demandai-je, désespéré. Ils vont aller à la milice ?

— Ça, on ne doit pas le permettre, trancha Krasny.

— Et l'expertise ? C'est tout ce qu'il y a d'officiel, non ? hurlai-je.

Krasny plissa le nez :

— Pas d'hystérie, s'il te plaît. Tu es un homme juridiquement inculte.

— Ah oui ? Tu veux bien remonter mon niveau d'instruction ?

— Le viol relève exclusivement du droit privé, et l'affaire ne peut être instruite que si la victime porte plainte. Tant qu'elle n'est pas allée à la milice, tout peut encore s'arranger.

— S'arranger comment ? Tu veux la recoudre ? Qu'est-ce que tu veux arranger ? Je suppose que toute la famille offensée et violée remue déjà ciel et terre ! Ils vont en faire de la charpie, d'Anton et de Dima !

— Mais non, dit Krasny, en agitant sa tête étroite. J'ai déjà parlé avec le père.

— Ah oui ? Et alors ?

— On va y aller, toi et moi.

— Où ça ? fis-je, quelque peu interloqué.

— Chez la victime. Et ses remarquables parents. Elle s'appelle Galia Gnezdilova et son père, Piotr Semionovitch.

— Et pourquoi je dois y aller, moi ? En tant que quoi ? Tu veux que je confirme le pedigree ? Ou c'est pour juger de la qualité du travail ?

Sans s'impatienter, Krasny hochait la tête et me regardait avec une expression de dégoût.

— Aliocha, même si tu n'es pas général, tu es un peu connu en tant qu'écrivain. C'est en cette qualité que tu seras le principal représentant de votre honorable famille. Ils ne doivent absolument pas apprendre qu'Anton est à la tête d'une direction générale, sinon on n'a pas fini d'en souper...

— Je ne comprends rien à ce délire. Tu veux dire qu'ils épargneront le neveu d'un écrivain, mais enverront se faire paître le fils d'un directeur général, c'est ça ? Quelle est la logique ?

— On ne va pas leur demander d'épargner qui que ce soit. Nous allons leur proposer de l'argent ! articula-t-il sèchement, comme un dresseur claque la chambrière sous l'oreille d'un animal stupide.

— De l'argent ? répétais-je, stupéfait. Et pourquoi crois-tu qu'ils accepteront de l'argent ? Pourquoi as-tu décidé qu'ils voulaient de l'argent ?

Krasny s'esclaffa :

— Aliocha, ne fais pas l'imbécile – tout le monde veut de l'argent.

Et l'argent peut tout.

— Vraiment tout ?

— Tout. Si j'avais cent mille roubles, là (et il me désigna la petite poche de son blouson), je vous achèterais tous. Et je vous revendrais aussitôt, si je trouvais un acheteur, bien sûr. Mais je crains que...

— Lâche-moi avec tes achats et tes ventes. Dis-moi, pourquoi c'est moi qui dois lui proposer de l'argent et pas Anton ?

— Parce que tu es un artiste, tu es libre, sans-parti, tu n'es pas fonctionnaire, tu es membre de l'Union des écrivains, un organisme à la fois stupide et respectable aux yeux des imbéciles. C'est la raison pour laquelle notre contractant se rendra vite compte que si nous ne tombons pas d'accord sur le prix, il n'aura aucun recours contre toi, et tu repartiras avec l'argent.

— Et Anton ?

— Anton est une grosse légume, membre du Parti. Si cette histoire venait à se savoir, il serait cuit. Et le papa de la victime, s'il est suffisamment coriace, le dépouillerait jusqu'à l'os, et ce serait sa ruine. Tu comprends ? Il n'est pas tant question de Dima que de la carrière d'Anton.

— Il est où, Anton, à cette heure ?

— Dans son bureau, vissé à son téléphone.

Je buvais machinalement mon café, sans en goûter la saveur, et j'avais une envie furieuse de me taper une bière et de jeter le rat dans le couloir, l'abandonnant à la merci du sanglier. Ma tête avait perdu sa légèreté aérienne et ronde de la nuit, et était devenue carrée et lourde, comme un casier à bouteilles métallique – mes rares pensées et sentiments étaient simples et linéaires, et finissaient automatiquement par se croiser. J'en voulais à la fois à ce crétin boutonneux de neveu et j'avais pitié d'Anton. Je n'avais pas la moindre envie de me mêler à cette histoire peu ragoûtante, et j'avais peur du scandale épouvantable et de ses conséquences. Je ressentais de la répugnance pour Krasny et je me rendais compte que seul ce puant affairiste était capable d'arranger les choses. J'étais pétri de honte en pensant à Ula, et m'indignais en même temps : après tout, je n'y étais pour rien !

Mais il y avait un autre sentiment, que j'essayais de chasser de toutes mes forces, mais qui refusait d'obéir et de s'en aller. La fumée empoisonnée de la peur commençait à s'insinuer dans mon casier à bouteilles métallique, où ces pensées pas bien malignes et ces sentiments pas compliqués reposaient dans leurs niches confortables prévues pour accueillir une douzaine de bouteilles de bière.

Cette peur – parmi toutes les nombreuses espèces de mes peurs –

était celle du danger imminent. On pourrait, en rassemblant mes peurs, organiser une véritable exposition dans un musée. Comme dans une collection ethnographique, elles sont classées selon les lois de l'évolution : depuis l'âge de pierre – terreur primitive de la rixe –, jusqu'aux ultimes degrés du développement moral – la crainte de raconter des blagues à caractère politique en compagnie de plus de trois personnes.

Cette peur, dont j'avais senti le souffle léger, à demi transparente, gris-bleu, froide, crépitait doucement au creux de mon estomac. Ah, si quelqu'un pouvait admirer les cimaises de mon musée : tous mes cauchemars y sont exposés, accompagnés de notices explicatives détaillées : couleurs, sons, lieu de naissance, courbes de température, courbes temporelles, tables des peurs sociale, familiale, sexuelle. Sur les socles reposent les moulages en plâtre de mes lâchetés et les squelettes pétrifiés de mes trahisons. Un diorama projette l'envers brouillon de mon existence.

Et c'est précisément ce présage ténu de la menace – le rapide sursaut de la peur – qui m'obligea à laisser là ma tasse de café et à enfiler mon pantalon en jurant comme un charretier. Je renonçai à jeter le rat dans le couloir et m'apprêtai à l'accompagner chez le malheureux papa Piotr Semionovitch Gnezdilov et sa mouffette de fille, qui commence par danser la farandole avec ce branleur hirsute et court aussitôt après se faire expertiser. En réalité, j'avais compris, intuitivement, sans formuler quoi que ce soit, que c'était une sale aventure pour nous tous, pour toute notre maison, et qu'elle n'allait pas se conclure sans nous causer quelques soucis.

Tout en enfilant une chaussette, je marmonnai haineusement :

— C'est un scandale ! Comment terminer un livre dans ces conditions ? Chaque jour apporte son lot de saloperies ! Pas de répit ! À peine as-tu le temps de t'y mettre, de te concentrer, à peine ça commence à ressembler à quelque chose, qu'un truc dégoûtant et puant te rattrape et te passe dessus comme un train...

— Sans parler de ton cœur, dit le Jaune-et-Bleu, le visage préoccupé.

— Quoi ? demandai-je sur un ton soupçonneux, en levant brusquement la tête.

— Rien. Je me suis simplement rappelé que, en plus du reste, tu avais le cœur malade, répondit-il avec un ricanement répugnant.

Je le fixai longuement, cherchant à deviner où il voulait en venir, puis lui dis sur le ton le plus persuasif possible :

— Enfonce-toi bien ceci dans le crâne, Leva : mon cœur ne te

concerne en rien !

— De manière générale, c'est vrai que ça ne me concerne en rien, mais (il haussa les épaules), comme j'éprouve de la sympathie pour toi...

— Enfonce-toi bien ceci dans le crâne : je n'en ai rien à foutre de ce que tu éprouves pour moi. Ni mes affaires ni mon cœur ne te regardent. Enfonce-toi ça dans le crâne !

— Laisse mon crâne tranquille, dit Leva, en manifestant sa mauvaise humeur. On y va.

Dans le couloir, Evstigneïev déboula silencieusement – il avait eu le temps de changer de chaussures et s'était affublé – nonobstant la chaleur – d'une paire de bottes de feutre.

— Eh bien, Alexeï Zakharytch, le voilà, votre pote, le voilà !

Son regard, mordant comme les crocs d'un chien policier, se fixa sur le visage osseux et anguleux de Krasny, notant chaque détail. Des doigts invisibles palpaient sa silhouette, ses vêtements, ses signes particuliers : s'il lui fallait un jour donner son signal, il ne pouvait pas, lui, vétéran des services spéciaux, se contenter de marmonner honteusement : « Je ne me souviens plus ! » Et si on l'avait nommé responsable de l'escalier et chef de l'appartement, s'il était toujours de service, s'il était inspecteur surnuméraire de la milice de l'arrondissement, c'était justement pour se rappeler tout, pour tout entendre, pour connaître tout le monde, n'est-ce pas ?

Et quoique j'eusse d'autres chats à fouetter, je ne pus me refuser un petit plaisir.

— Leva, je voudrais te présenter un homme tout à fait charmant...

Le rat montra poliment ses crocs jaunes, tendit sa patte sèche, et gronda de sa voix cultivée :

— Krasny.

Et le sanglier de chiffon d'avancer sa pelle de podagre.

— Evstigneïev. C'est mon nom, quoi. Très honoré.

— Leva, c'est notre Evstigneïev national, un gars formidable, dis-je. Le problème de ce fils de pute, c'est que sa sénilité fait de la concurrence à sa vigilance : figure-toi qu'il s'est avisé de me dénoncer, mais au lieu de déposer la lettre à la milice, ce bâtard sans cervelle l'a fourrée dans ma boîte aux lettres !

Evstigneïev se frappa la poitrine comme s'il s'apprêtait, tel Danko, à arracher son cœur brûlant de retraits des troupes d'escorte pour éclairer l'obscurité puante du long couloir crasseux. Krasny se recula, effrayé. Mais Evstigneïev ne s'arracha point le cœur, il siffla

seulement, sur un ton confidentiel :

— Ce n'est pas exact, Alexeï Zakharovitch ! Je ne vous ai pas dénoncé, je vous ai signalé ! Je n'ai fait que dire la vérité à la milice des travailleurs et paysans. Uniquement pour votre bien, pour vous rendre service. Afin qu'ils aient avec vous une conversation éducative au sujet de l'ébriété, du comportement inadmissible en général et chez les écrivains en particulier, c'est-à-dire une population, on peut dire, idéologique. J'ai si-gna-lé !

Sa trogne respirait l'extase de l'indic et la foi sincère dans la parfaite respectabilité de son ignoble activité. Je n'étais même pas en rogne, je laissai tomber et entraînai derrière moi un Krasny complètement pétrifié.

La veille, j'avais garé ma Moskvitch à cheval sur le trottoir. Elle était toute tordue, boueuse et rouillée, couverte d'hématomes : on aurait dit un vieux célibataire souffrant de sciatique. De nombreuses inscriptions insultantes décoraient le capot, et celle-ci s'étalait sur le pare-brise avant : « C'est à Ducon ».

Ça, c'est bien vrai.

Personne n'écrirait une chose pareille sur la Jigouli flambant neuve de Lev Davidovitch !

2. Ula. Mon grand-père

- Sulamith ! appela grand-père.
- Quoi, grand-père ?
- Tu ne dors pas ?
- Non, je ne dors plus.
- Tu t'affliges ?
- Non, grand-père. Je suis triste.
- Tu es triste à cause de lui ?
- À cause de tout. À cause de lui aussi.
- Il est parti pour toujours ?
- Il reviendra.
- Alors pourquoi es-tu triste ?
- Il repartira. Puis il reviendra. Et repartira encore.
- Pourquoi, *aynèkèl* ? pourquoi, mon enfant ?
- Je suis plus âgée que lui.
- De beaucoup ?
- Pas mal. Deux mille ans...
- Aïe-aïe-aïe ! fit grand-père, attristé. C'est un goy ?
- Oui.

Grand-père se tut un long moment afin de réfléchir, soupirant de temps à autre comme un vieillard, puis il demanda doucement :

— Sulamith, mon enfant, tu es remplie d'affliction et de douleur. Tu l'aimes ?

- Oui, grand-père.
- Pourquoi ?
- Il est intelligent, il est tendre, c'est un écorché vif.
- C'est tout ?
- C'est mon époux voluptueux, je lui dois une inoubliable félicité.
- C'est tout ?
- Il est mon enfant, enlevé par les méchants, mutilé par eux et par

moi retrouvé.

— Et que lui ont-ils fait ?

— C'est un ivrogne, un lâche et un menteur.

— Il sait qui nous sommes ?

— Non, grand-père. Ne crains rien : je ne lui ai pas révélé le grand secret. Il ne me croirait pas, de toute façon.

— C'est bien, dit grand-père, en riant doucement. Sulamith, *aynèkèl*(6), tu sais pourtant qu'un fruit engendré par eux leur appartient.

— Grand-père, il y a parmi eux une masse de gens merveilleux !

— Bien sûr, mon enfant, bruissa grand-père dans l'obscurité. Mais ils ne supporteraient pas...

— Nous le supportons bien, nous ! Où trouvons-nous la force ?

— Nous sommes différents, Sulamith. Nous sommes éternels. Chacun de nous est mortel, mais ensemble nous sommes éternels.

— Pourquoi, grand-père ?

— Nous sommes les enfants du Dieu invisible, dont le vrai nom est oublié. Il nous a envoyés ici pour garder éternellement le foyer de la vie. De nous – fils fins et parfois cassés – il a tissé la toile infinie de la vie. Nous ne pouvons pas éteindre le feu et nous n'avons pas la force d'empêcher le grand rouet de filer. Nous ne retournerons pas dans notre monde avant d'avoir accompli notre serment.

— Grand-père, pourquoi notre Dieu est-il invisible ?

— Nous n'avons que faire de l'image divine. Nous portons Dieu au-dedans de notre cœur. Et de la même manière qu'il est impossible pour un homme de regarder ce qu'il a au-dedans de son cœur, il est impossible de voir Dieu.

— Chacun peut se convaincre qu'il a Dieu au-dedans de son cœur.

— Non, dit grand-père, en riant doucement. Ou bien Dieu est en ton cœur, et tu le sais. Ou bien ton cœur est un chat d'argile avec un trou pour les pièces de cuivre.

— Alors pourquoi Dieu nous punit-il ainsi ?

— Adonai Elohim punit chaque homme pour avoir enfreint le serment, mais les autres peuples se sont dispersés comme coton dans le vent, épuisés comme pluie au soleil, ils ont rouillé comme soc abandonné dans le sillon. Tandis que nous, nous sommes vivants. Et portons la mémoire de nos tourments.

— Explique-moi, grand-père, pourquoi mon insignifiante maison

doit-elle porter le terrible poids des souffrances pour un serment rompu il y a longtemps ? Est-ce ma faute ?

— Non, Sulamith, ce n'est pas ta faute. Quand es-tu née ?

— Le 9 tishri 5708.

— Tu vois comme il y a longtemps que nous sommes venus ! Ta maison est une cosse pétrifiée sur la branche sèche d'un arbre consumé. Et toi-même, tu es une feuille verte égarée du chêne de Mamré. Ne cherche pas d'explications trop simples, rejette les vaines paroles. Tu es le fil vivant de l'éternelle toile, tendu jusqu'ici depuis notre monde...

Le crépuscule tourbillonnait à la fenêtre. Grand-père s'était tu. Il se taira longtemps désormais. Je quittai le lit, traversai la pièce et le sol glacé chatouilla mes pieds nus. Je m'assis sur le rebord de la fenêtre et fixai le puits désert de la cour. Le charbon de la nuit s'était consumé, la brume grise de l'aube montait doucement. J'entendais le sifflement insistant du camion d'arrosage. J'avais des frissons. Je regardais le vent bleu souffler au-dessus de l'immeuble, qui me portait sur ses épaules, moi, la petite feuille verte palpitante.

Et, les yeux clos, j'écoutai le son grêle du jour qui s'approchait.

— Sulamith ! chuchota grand-père.

— Quoi, grand-père ?

— Pourquoi il riait tant quand il me regardait ?

— C'est ta casquette qui l'a fait rire, tes *payès*, ton manteau, boutonné sur la gauche, comme chez les femmes...

— Ah oui ? fit grand-père, préoccupé ; il réfléchit un peu, puis demanda gentiment : Sulamith, mon enfant, peut-être que tu ne devrais pas me montrer, à eux ?

Je descendis du rebord de la fenêtre, m'approchai et regardai son visage ; mes yeux dans ses yeux. Gris pâle, décolorés par la vieillesse. Quatre-vingt-quatorze ans. Comme il est petit ! Des lèvres sèches et immobiles.

— Grand-père, comment pourrais-je ne pas te montrer ? Je suis la pousse ultime de ta branche desséchée. Tu es le début, je suis la fin, tu es ma mémoire, je suis ta douleur, tu es ma raison, je suis l'œil de ton âme. Grand-père, tu es – moi. Et je suis – toi...

3. Aliocha. Le deal

Ils habitaient un immeuble de cinq étages, quelque part derrière Sokolniki. Je crois que ce quartier s'appelait Tcherkizovo. Ou peut-être autrement, je m'embrouille dans ces taudis paumés. Celui qui a le malheur de naître dans un endroit pareil doit abandonner tout espoir : toute sa vie aura le goût acide et angoissant de la misère.

Je montais l'escalier sur les talons de Krasny, écoutant la gueule de bois qui tempêtait à l'intérieur de mon corps, tandis que Leva sautait comme un coq d'une marche à l'autre, offrant à ma vue sa tonsure soigneusement dissimulée par quelques coups de peigne – blanche, régulière comme un trou de chaussette. Il mettait de la Karmazine sur ses cheveux, et l'odeur de cette saloperie allemande prenait le dessus même ici, parmi les effluves de pisse de chat, de poussière, de pourriture et de mois. Je me demandai s'il y avait ne fût-ce qu'une gonzesse qui voudrait de Leva. Ce doit être horrible de dormir avec lui – tu te réveilles, et tu découvres à tes côtés, dans la lumière incertaine du matin, un cadavre. Pouah ! Non, on ne peut coucher avec lui que pour de l'argent.

Sur la porte, il y avait quatre sonnettes avec les plaques correspondantes ; Leva plissa son œil myope et tendit son nez à la recherche du bouton désiré. Ainsi, il ressemblait tout à fait à un rat qui renifle un morceau de nourriture et je me dis que dès qu'il aurait trouvé le bouton en plastique, il l'engloutirait sur-le-champ. Pourtant, il ne le fit pas, mais appuya dessus avec son doigt, la porte s'ouvrit immédiatement et déglutit sur le palier le papa déshonoré – Piotr Semionovitch Gnezdilov.

Je le reconnus tout de suite, comme si nous nous connaissions depuis cent ans, quoique, Dieu merci, je le visse pour la première fois. Un visage pâle, allongé et effilé, comme un pis de chèvre. Sa noble laideur naturelle était quelque peu gâchée par de grosses lunettes d'écaille.

— Bonjour, Piotr Semionovitch. Mon nom est Krasny, nous nous sommes parlé au téléphone. Et voici l'oncle de Dima, Alexeï Epantchine, écrivain soviétique de renom.

— Très honoré, j'ai eu l'occasion de lire vos humoresques dans *La Gazette littéraire*, page 16. Très heureux de faire votre connaissance.

C'est vrai, pardi ! On ne peut qu'être heureux de faire la

connaissance d'un écrivain aussi célèbre de la page 16 ! Et dans une occasion aussi éminente !

Mais il se reprit à temps et ajouta, avec affliction et colère :

— Dommage que les circonstances soient aussi tristes !

Tandis que l'impudent Krasny, sans perdre une seconde et avant même de quitter le palier, s'écriait d'une voix alerte :

— Ah, Piotr Semionovitch, mon cœur, qui peut prévoir comment vont tourner les choses ? Et qui sait si les tristes circonstances, comme vous dites, ne se transformeront pas en noce joyeuse ?

Le pis de chèvre émit alors cette pensée profonde :

— À quelque chose malheur est bon !

Piotr Semionovitch nous entraîna chez lui, le long d'un couloir en T, encombré de boîtes en carton, en fer-blanc, de caisses en bois, de diverses auges en étain, de paquets de chiffons, de sachets en papier, de vélos rouillés. Mon Dieu, pourquoi trouve-t-on toujours un pareil bric-à-brac chez les miséreux ?

— De tout l'appartement, c'est nous les mieux lotis... nous avons deux pièces, quand même... d'accord, elles sont contiguës... On nous a promis un appartement indépendant, bêlait Piotr Semionovitch, et ces paroles me parvenaient étouffées, comme si j'étais devenu sourd à la perspective imminente de la conversation.

Nous entrâmes dans la pièce des « mieux lotis » ; une fille blondasse et malingre, avec des traces de teinture d'iode sur les jambes, se carapata dans la pièce d'à côté, d'où parvint aussitôt le bourdonnement de la télévision. Une manœuvre pour empêcher les voisins d'écouter, probablement.

J'étais assis à table, en face de Piotr Semionovitch, et ne comprenais pratiquement rien à ce qu'il disait. D'ailleurs il ne parlait pas normalement, mais crachait plutôt :

— Responsabilité... tribunal populaire... les parents vont répondre... ma fille... aux outrages... l'honneur d'une jeune fille... le traumatisme moral, sans compter le traumatisme physique... mon enfant...

J'essayai de me concentrer, de fixer son visage, en vain. J'étais curieusement distrait par le fait qu'il appelait sa petite fille bien convenable « mon enfant » et j'avais très envie qu'il appelle cette chiure blondasse « ma pucelle », j'étais vraiment à deux doigts de le lui demander ! Si je ne comprenais pas ce que me disait le papa, c'est que je pensais malgré moi à la façon dont Dima l'avait violée. Pas violée, d'ailleurs, ça, je n'en doute pas une seconde, mais cherchée,

oui, cherchée. Ils se sont retrouvés à six-huit dans un appartement sans parents, le magnéto poussé à fond : sous ses hurlements déchirants, ils se tapent du porto dégueulasse sans rien bouffer, après ils avalent des cachets de Dimedrol, en attendant de kiffer. Et puis ils dansent, ils dansent, et cette salope toute sèche vient lui fourrer ses nichons sous le nez, et elle sent déjà son machin qui cogne contre son ventre, ça lui fait plaisir, elle se frotte encore et encore. Lui, il est sourd, de porto, de Dimedrol, de la musique et de toute cette chair pitoyable qui tient à peine dans sa main. Puis ils plongent dans la salle de bains, en sachant très bien pourquoi, ferment la porte, salivent longuement, le temps qu'il déchire l'élastique de son slip, puis il plonge sa grosse main tremblante dans quelque chose de poilu, d'humide et de chaud, et pour un blanc-bec de son espèce, c'est là le comble de la félicité, et rien ne pourrait l'arrêter sinon une castration immédiate, et certainement pas les vagues gémissements de protestation – « Non, Dima, il ne faut pas, j'ai peur... » – alors que lui, déjà, il est à l'intérieur ! Il ronronne, le cochon, ses mains lui agrippant les fesses, et il n'en a rien à foutre, le salaud, qu'à cause de cette saillie il se retrouve demain en prison, son père licencié – et moi, en train d'écouter ce type immonde...

Et puis quoi encore ?

Krasny me donna un coup sous la table et je compris que j'avais hurlé cette dernière phrase.

— Comment ça « Et puis quoi encore ? », se braqua Gnezdilov, et le pis de son visage se mit immédiatement à gonfler, à rougir, comme s'il était sur le point de balancer un jet de lait empoisonné.

— Ne faites pas attention, Piotr Semionovitch, le rassura Krasny. Alexeï, comme tous les écrivains, est distrait et pensif. Je disais donc que s'ils s'aiment vraiment, pourquoi ne se marieraient-ils pas ? Pourquoi mettre cette affaire sur la place publique ?

— Vous me prenez vraiment pour un idiot, Lev Davidovitch, dit Gnezdilov en reniflant.

Il était vexé. Ses lunettes épaisses se couvrirent de buée.

— Nous sommes des gens cultivés, pas des péquenots. C'est à la campagne qu'on lave la honte avec un mariage, et nous, un mariage comme ça, on n'en veut pas. Quant à la honte, Dieu merci, on ne craint rien, le ridicule ne tue pas, comme on dit. D'ailleurs, pourquoi est-ce qu'on aurait honte, c'est vous qui devriez avoir honte pour votre dégénéré ! L'expertise a démontré que mon enfant est une fille convenable, elle...

Le silence se fit autour de la table des négociations, seul le bruit, obscène et nasillard, de la télé parvenait depuis la pièce voisine.

Seigneur, ce matin encore j'étais un fœtus... Ce finaud de Krasny tenta une nouvelle attaque, sa patte fine prête à saisir la proie :

— Piotr Semionovitch, si vous voyez une objection au mariage de Galia et Dima, précisez-nous au moins votre point de vue.

— Je n'y vois aucune objection : s'ils veulent se marier, qu'ils se marient. C'est leur affaire, la jeunesse actuelle se marie aujourd'hui et divorce demain. Mais moi, en tant que père de ma fille unique, en tant que responsable de son éducation, je dois penser à son avenir. Et comme son avenir, suite au viol, a connu un immense préjudice, je suis obligé de vous poser une condition : ou bien vous trouvez un moyen acceptable de nous dédommager pour ce préjudice, ou bien ce corniaud ira en prison... C'est mon dernier mot, et si vous voulez vous éviter de terribles ennuis...

À la façon dont il glapissait, échauffant son système nerveux de reptile, je voyais qu'il craignait plus que tout que nous partions sans le « dédommager ».

— Mais nous sommes tout disposés à discuter de la forme et du montant de ce dédommagement, ronronnait mielleusement Krasny.

En les écoutant renifler, graboter et se quereller ainsi, je me rappelai cette façon qu'on avait d'illustrer dans nos médias l'attraction favorite de l'Occident pourrissant : deux gonzesses à poil se battent sur un ring recouvert de mazout, à la grande joie des gros bourgeois. Deux mecs gerbants se battaient en ce moment devant moi, mais pour de vrai, sur un ring recouvert de purin. Tout habillés. Dieu soit loué !

— Cinq mille !

— Deux mille...

— Jamais ! Qu'il aille en prison !

— Deux mille cinq cents... Et il l'épouse.

— Qu'est-ce que vous voulez qu'on en fasse ? Quatre mille huit cents ! Il faut que jeunesse se passe.

— Deux mille sept cents. C'est le premier versement pour le studio.

— Ah oui ? Je parie que vous souffrez de solitude dans un trois pièces ! Quatre mille six !

— Personne ne vous donnera un trois pièces. Deux mille neuf.

— Et où voulez-vous que je le trouve, ce studio ? Il faut déjà cinq cents roubles pour le dessous-de-table.

— Trois mille. Et je vous garantis le studio.

— Trois mille cinq. Le studio garanti. Et qu'il l'épouse, votre salopard.

— D'accord, trois mille cinq, le studio, mais sans le mariage. Tope là ?

— Ce qui est donné ne peut être repris, conclut pacifiquement Piotr Semionovitch Gnezdilov en agitant son pis de chèvre d'un air satisfait. Je veux l'argent aujourd'hui même.

Puis il se tapota la cuisse grassouillette avec sa main grêlée.

Krasny avait pour sa Jigouli les mêmes égards que pour ses vêtements ; sa conduite était attentive et précautionneuse. Ce train de tortue épuisant, l'odeur de la Karmazine, la chaleur étouffante, la peur qui continuait à faire des bulles de nausée dans mon estomac, tout cela devint insoutenable et, une fois sur la Sadovaïa, je hurlai « Arrête-toi », bondis hors de la voiture et plongeai dans un magasin à l'enseigne craintive « Vins ». Il était presque midi et, en une heure de vente, la queue avait considérablement diminué(7) : il n'y avait, collées au comptoir protégé par un grillage semblable à ceux qui protègent les cages aux fauves du zoo, qu'une petite trentaine de personnes. Quelques-uns se tournèrent immédiatement vers moi :

— Tu veux être troisième ?

— On partage à deux ?

— J'ai un verre.

— Dis, l'ami, il me manque sept kopecks pour un quart...

La vendeuse, terrifiante, mafflue, les cheveux figés dans une permanente d'acier, hurla depuis son comptoir :

— Ça suffit, les soiffards ! Sinon je vous fous dehors ! Pas une goutte !

La queue se rembrunit, s'apaisa, marmottant et roucoulant dans les basses fréquences, et c'était une vision plus impressionnante que n'importe quel numéro de dressage au cirque : un seul mot bien placé et une bonne trentaine de gars, noirs, tremblants, gonflés et détruits, font gentiment les beaux. Et ils font bien, car, derrière la grille de fer, le divin nectar repose en ses vertes bouteilles dans d'innombrables caisses, unique remède qui apporte joie, et bonheur, et liberté, en compagnie de deux autres bambocheurs. Ah, notre bonne petite vodka, noce heureuse de pétrole et de sciure, tu es toute notre vie ! Et tant que tu te déverses dans les intestins par toi consumés, le monde entier est en toi, et le monde est en moi.

Et c'est sur tout ce bonheur que règne la patronne, la vendeuse mafflue. Si ça lui chante, elle baisse la grille et coupe le robinet du ballon d'oxygène. Tu peux toujours danser la gigue, comme un pendu à sa corde, et t'humilier pour que cette femelle rougeaude fasse preuve d'un peu de magnanimité. Qu'est-ce qu'on peut faire ? Chacun ici lui

doit quelque chose, qui cinq kopecks, qui une bouteille consignée, le troisième a mendié la sienne avant onze heures, le quatrième après sept heures du soir. Tu peux toujours protester, toute la milice du quartier fait ses courses dans son local technique. Et le quart est toujours une denrée rare – si elle est de bonne humeur, elle partagera un demi-litre, avec une petite surtaxe. Non, rien à faire – courir au magasin voisin n'est guère malin, il y a la même queue, et une autre vendeuse mafflue et terrible, comme derrière tous les comptoirs des cent mille magasins avec l'enseigne honteuse « Vins », car ces débits n'ont jamais vu une bouteille de vin de leur vie, il n'y a là que de la vodka de pétrole et de sciure, et une boisson alcoolisée cauchemardesque portant l'appellation « porto ».

Ces pensées me traversèrent en un éclair, tandis que je rampais doucement vers le comptoir et que la queue demeurait dans l'expectative : ils se demandaient avec qui j'allais faire « le troisième », ou bien partager. Ils ne résistaient que très mollement, remuant à peine leurs épaules lourdes, et irradiaient une odeur mélangée d'haleine fétide, de tabac, de sol crasseux, de dégueulis séché de la veille. Si le vieux Perelman⁽⁸⁾ l'auteur de *L'arithmétique en s'amusant*, avait fréquenté les débits de boissons aussi assidûment que moi, il aurait sûrement mis au point une élégante étude arithmétique : « Si l'on prenait tous les gens qui font la queue tous les jours pour acheter de la vodka, et qu'on les mette en rang, on obtiendrait une file qui irait de la Terre à la Lune. »

La vendeuse, après avoir mis de l'ordre dans la queue, reprit la distribution des bouteilles. Mais un incident vint troubler l'ordre : une fille éméchée, avec un énorme bleu chatoyant comme une décoration de Noël sous son œil, sauta au milieu du magasin et se mit à danser. Tout en hurlant la chanson que voici :

*Klachka, tu me fais pas peur,
Tiens, voilà mon cul au beurre,
Embrasse-le sur les deux joues
Et la rime, ben, on s'en fout !
Oui, mon pote, oui, mon pote,
On est tous des cosmonautes !*

Elle éclata d'un rire satisfait tout en gigotant joyeusement ; Klachala-Vendeuse leva sa tête de génisse et laissa lugubrement tomber :

— Prostipute ! Fous le camp ! Et vous, les pochetrans merdeux, si vous ne la jetez pas dehors, vous pouvez vous sucer la bite, vous aurez que dalle !

Et elle fit retomber la grille. Une angoisse animale envahit le magasin.

— Froska, salope, qu'est-ce t'as fait ?

— Frossenka, ma poulette, rentre chez toi, elle te donnera rien...

— Tu vas te retrouver en tôle, si tu continues comme ça...

— Froska, file dans la rue, on t'en donnera un peu...

— Froska, Frossenka, Frossiouchka, allez...

Ils emmenèrent Froska, qui se débattait en jurant, hors du magasin, puis retournèrent à la grille :

— Klania ! Klacha ! Klavotchka ! Klavdia Egorovna !

Et moi, j'étais tout contre la grille ! Je les connais bien, mes confrères, mes collègues – personne n'ose rester là, sous l'œil mauvais de Klavdia Egorovna, quand elle vous commande de jeter Froska dehors ! Il n'est pas convenable de ne pas se montrer actif lors de l'expulsion des impurs hors du temple de la joie humaine, quand la grande prêtresse Klachka pointe le pouce vers le sol. Et pendant que durait l'expédition punitive, je tendais déjà mes quatre roubles à travers la grille, accompagnés du mot de passe infailible : « J'ai l'appoint ! »

La foule remua, bouillonna, bourdonna, puis hurla comme un seul homme :

— Salaud... enfoiré... Klania, lui donne rien... maquereau... resquilleur... et nous, on n'est pas des humains ?... Charogne... Vaska, tiens-le... Grosse pute merdeuse... Faux-cul... You-ou-pin ! Youpin !

Klavdia Egorovna, âme tendre, les surplomba de son regard sévère, me sourit chaleureusement – me montrant une bonne livre de dents en or au fond de sa gueule – puis me dit d'un ton de confiance :

— Quelle bande d'attardés ! Pas une minute de tranquillité avec tous ces pochards.

Elle aboya brièvement :

— Silence dans les rangs !

Ils obéirent aussitôt, se calmant et ravalant leur rage. Et leur protestation m'avait coûté très exactement trente-huit kopecks de monnaie que j'avais laissés à cette brave Klava. Un kopeck par groin. Et elle, elle m'ajouta un bâtonnet de soja, en guise de zakouski. Et tandis que je remontais la queue, je les entendais qui marmonnaient, un peu vexés mais plutôt pacifiques :

— Tu parles d'un petit malin... merdaillon, va... on n'est pas des hommes, peut-être ?

Je répondis à ce dernier :

— Vous êtes tous des hommes remarquables.

Froska, la répudiée, était assise sur une caisse, non loin de la porte

du magasin. Elle frottait son œil au beurre noir avec ses doigts crasseux, en poussant de temps à autre de petits gémissements. Ah, vous n'avez vraiment rien compris à la vie, ô Peintres-Ambulants(9) : le voilà, le modèle vivant du *Chagrin inconsolable* !

J'arrachai le bouchon d'étain, et avalai une grande lampée.

Je fus aveuglé. Les larmes me vinrent aux yeux, le souffle me manqua, et la vodka se mit à rouler d'avant en arrière comme une boule brûlante, entre l'estomac et le larynx, sans se décider si elle allait se précipiter dehors ou se laisser glisser dans la chaleur de mon ventre. Elle finit néanmoins par passer et se trouver son petit nid douillet. Je respirai aussitôt, la tête se dégagea de son étau. Je mordis dans le bâtonnet de soja, mâchonnai un peu puis m'envoyai une deuxième rasade.

Mon âme se sentit plus libre, le monde me parut meilleur. Et, en plus, il en restait une demi-bouteille ! Je m'approchai de Frossia et lui tapotai sur l'épaule :

— Tiens, Frossia, bois un coup.

Je posai la bouteille sur le trottoir et montai dans la voiture de Leva.

— Qu'est-ce que tu as fait ? demanda-t-il, en freinant place des Kolkhozes.

— J'avais envie d'un Coca glacé ou d'une orangeade, mais je ne sais pas pourquoi, ces gens bizarres m'ont traité de youpin. Incroyable ! Il existerait donc dans notre pays quelques individus isolés, tout à fait étrangers aux idées internationalistes. C'est rageant.

— Heureusement, il y en a vraiment très peu, répondit sérieusement Krasny. À peu près deux cents millions.

— Et qu'est-ce que tu fais des soixante millions restants ? demandai-je avec grand intérêt.

— Ils n'ont pas encore entendu parler des youpins. Mais ça viendra... Le développement culturel des petits peuples est foudroyant.

— Ne te lamente pas, Leva. Vous payez des intérêts insignifiants sur le capital politique perdu de vos pères et grands-pères.

— Et pourquoi devons-nous payer ? demanda Leva. Pourquoi nous, justement ?

— Il faut étudier l'histoire. Ce sont vos grands-pères et vos pères qui ont inventé tout ça. Et qui ont réussi à convaincre, non pas l'Allemand, l'Anglais ou le Français, non, le paysan le plus crédule et le plus paresseux du monde – le paysan russe – qu'il était possible,

n'est-ce pas, de construire le paradis sur terre, un paradis où l'on pourrait bouffer jusqu'à plus faim et boire jusqu'à plus soif, sans avoir besoin de travailler...

— C'est ça qu'on vous apprend, aux cours d'instruction politique, à l'Union des écrivains ? questionna Krasny, intrigué.

— Non, personne n'apprend ça nulle part. J'ai trouvé ça tout seul, en réfléchissant longuement, jusqu'à ce que je comprenne que le communisme était une invention juive. Un paradis imaginaire pour imbéciles paresseux.

— Aliocha, tu n'as pas peur de parler de ces choses-là avec moi ? demanda Krasny, feignant l'indifférence, mais j'avais vu ses narines blêmir.

— Non, je n'ai pas peur.

— Pourquoi ?

— Parce que tu es juif. Premièrement, personne ne voudra te croire, tu comprends – on ne *voudra* pas ! Je suis un Aryen soviétique. Et toi, tu es juif. Et, deuxièmement, le bonheur des Epantchine, c'est aussi ton bonheur. Anton, c'est la branche sur laquelle tu comptes rester assis jusqu'à la retraite.

— Rien à dire, c'est juste, dit-il, en haussant ses épaules vêtues de daim.

Nous arrivions devant l'immeuble de la rue Gorki, dont l'entrée était ornée d'une lourde plaque d'apparat : « Direction générale de la réhabilitation des immeubles d'habitation du conseil exécutif de la ville de Moscou ».

Nous bouclâmes la voiture et montâmes chez Anton.

4. Ula. Ma généalogie

Il fait encore nuit, mais c'est déjà le matin.

Moment énigmatique du temps – le jour naît des hanches de la nuit.

Le crépuscule dans la pièce – non pas de la lumière, mais les restes dispersés de la nuit.

Une tache délavée sur le mur – le manteau de drap de grand-père, boutonné à l'envers.

Par terre, une valise en fibre, ouverte. C'est notre caveau familial. Notre panthéon. Notre tombeau. Un columbarium en carton. Le sanctuaire de ma mémoire. Mon héritage – tout ce qui me reste de ma tante Perl. La valise est remplie de photographies. Nous y sommes tous.

C'est à l'aube que prennent vie les âmes immortelles de ceux qui sont partis depuis longtemps. Un à un, ils ont rempli en un clin d'œil mon petit appartement – la cosse pétrifiée sur la branche desséchée de l'acacia, l'arbre sacré de l'Orient.

Asseyez-vous autour de notre grand-père, l'aïeul Israël ben Avroum a Cohen Guinzbourg. Asseyez-vous autour de lui, sa semence et ses branches. Asseyez-vous, les justes et les bandits, les martyrs et les méchants. Désormais vous êtes tous égaux, vous avez depuis longtemps passé la porte du troisième ciel. Pour le moment, personne n'a le droit de vous juger – le serment n'est pas encore accompli, mais les branches sont coupées, la semence piétinée, enfoncée dans la roche.

Assieds-toi, grand-mère Soybel, là, dans le fauteuil, à la gauche de grand-père. C'est ta place, tu l'as occupée pendant quarante-deux ans, à l'étonnement, à l'envie de tous. Accompagnée de soupirs de compassion et de moqueries, tu fus conduite sous la *houppa*(10) – toi, belle, mais pauvre jeune fille de dix-huit ans, acceptée en sa maison par un fiancé jaloué, le riche marchand Guinzbourg, possédant cent quarante mille roubles, trois magasins, quatre enfants et cinquante-deux années d'existence. Et Bourbalè-le-fou parcourait le village et criait d'une voix chantante : « ... et cette jeune fille, Abischag, la Sunamite, était très belle, et elle soigna le roi, et le servit, et coucha dans son sein, et réchauffa le roi avancé en âge, mais le roi David ne la connut point... ».

Et mon grand-père se moqua de Bourbalè-le-fou, et il te connut, grand-mère Soybel, et tu lui fus douce comme le miel, réjouissante comme le vin, vivifiante comme le souffle du Seigneur. Tu offris au grand-père douze fils et filles, et dans l'immense amour que tu lui portais s'écoulèrent des années, de longues décennies, et pour vous être ainsi accrochés l'un à l'autre, Dieu vous a donné la joie la plus grande – vous mourûtes le même jour, à la même heure, au même moment.

Douze enfants, douze tribus, douze branches. « Il y a un temps pour tout, un temps pour toute chose sous les cieux : un temps pour naître, et un temps pour mourir... »

Vous vous êtes tous rassemblés chez moi, à part oncle Iossif, le septième fils, parce qu'il est le seul survivant. Mais il ne vient jamais ici.

Sur la chaise, près de la fenêtre, Abraham, le premier-né, talmudiste intelligent et instruit, le meilleur élève de sa *yeshiva*, qu'à l'âge de treize ans on avait emmené chez le *tsadik*(11) de Vilno, et le vieux *gaon* avait dit : « Un noble nom vaut mieux qu'une haute lignée, et le jour de la mort vaut mieux que le jour de naissance » ; et tout le monde avait compris qu'Abraham était destiné à suivre le chemin du Juif saint et sage. Mais il se lia avec des étudiants marxistes, se retrouva en prison, en sortit bolchevique et devint commissaire politique, secrétaire du Parti de la ville d'Ouman, et il n'y avait pas meilleur orateur que lui, quand, depuis sa tribune tendue d'andrinople rouge, il expliquait aux gens la politique « du moment ». Le « moment » durait et durait, jusqu'à ce que ses eaux claires ne précipitent oncle Abraham jusqu'au sous-sol du NKVD(12) régional, et oncle Iossif, qui occupait la cellule voisine, entendait son frère Abraham, qu'on trainait dans le couloir pour l'emmener se faire fusiller, hurler d'une voix enrouée et brisée, suffoquant de son sang et de son propre cri : « ... Camarades !... Communistes !... C'est le secrétaire du Parti Guinzbourg qui vous parle !... C'est une provocation fasciste !... Le camarade Staline saura tout ! La vérité triomphera ! Vive le camarade Staline !... »

Abraham, qui était marié avec Zinaïda Stepanovna Kovalikhina, directrice à l'Instruction publique, n'avait pas d'enfant. Peut-être parce que lui et sa femme étaient de vieux camarades du Parti et que les enfants les auraient détournés de la révolution, d'abord, de la construction pacifique, ensuite, de la politique « du moment » enfin. Dans le journal *La Pravda d'Ouman*, Zinaïda Stepanovna publia une lettre dans laquelle elle informait ses partisans et la population dans son ensemble qu'elle avait depuis très longtemps remarqué chez son époux des penchants « bundistes(13) », des hésitations mencheviques et

une perfidie typiquement trotskiste, qu'elle lui avait toujours opposé une riposte bolchevique, à la suite de quoi, s'étant tapi un moment dans l'ombre, il avait rampé jusqu'à obtenir un poste de direction de l'organisation du Parti de la ville, où il avait fait tout son possible pour nuire par ses agissements trotsko-zinoviévo-kaménévo-boukharinistiques au Parti et au peuple, jusqu'à ce que les valeureux tchékistes, conduits d'une main de fer par le Commissaire du peuple, le bien-aimé camarade Ejov(14) n'arrachent le masque du mensonge de son visage de fasciste dissimulé et d'ennemi du peuple. En raison de quoi, elle le reniait officiellement.

Je l'avais vue un jour : c'était une petite vieille bavarde aux cheveux blancs et à la bouche édentée, avec une décoration accrochée au revers de sa blouse de laine sale. Elle travaillait comme directrice du musée de la Révolution de l'URSS.

Mais à l'époque – c'était le terrible et étouffant été 1937 –, grand-père était assis par terre, les rideaux tirés aux fenêtres, devant sept chandelles de la *menora*(15) lumière perpétuelle, et, pleurant et gémissant, suppliait le Seigneur inflexible et miséricordieux, qui a pour nom sacré Shaddaï, de dissoudre la porte du troisième ciel et de laisser entrer l'âme du fils-*mèshoumè*(16) bien-aimé, et qu'elle puisse y rejoindre celle de ses deux frères, Nouhem et Iakov.

Les voici – même dans cette pièce, ils restent différents, chacun dans son coin. Oncle Nouhem, si immense qu'il touche presque le plafond, une toque de fourrure sur la tête, tout en ceintures, avec des éperons sur ses bottines courtes. Cavalier, garde-frontières, décoré de l'ordre du Drapeau Rouge. Oncle Iakov, un homme triste et silencieux, chaussé de lunettes sans monture ; il souffre d'un rhume chronique, c'est pourquoi il renifle sans cesse. Professeur, bibliophile, sioniste.

Durant un quart de siècle, oncle Nouhem avait piétiné la terre de ses gros pieds. Et beaucoup réussi. Il avait fait couler le ruisseau grondant de sang humain – il avait écrasé les mutins de Cronstadt, fusillé Koltchak, pourchassé les bandes d'Antonov. Mais oncle Nouhem ne savait pas seulement comment redresser l'agriculture et rendre merveilleuse la vie des paysans russes : aussitôt appelé, il était parti arranger le bonheur des *dekhangs*(17) et éleveurs d'Asie centrale.

Alors – ils étaient encore tous vivants, les douze branches, les douze enfants, et le grand-père angoissé disait à son fils, le commissaire rouge : « Tu es rouge comme une lame plongée dans le feu, tu es rouge comme le visage du péché, tu es rouge comme le sang versé des innocents. Arrête-toi, mon fils !

« Mieux vaut aller dans une maison de deuil que d'aller dans une maison de festin ; car c'est là la fin de tout homme, et celui qui vit

prend la chose à cœur... »

Mais l'âme de Nouhem est déjà morte, rouillée par tout le sang versé.

Il était parti réprimer les *basmatchi*(18), pauvres sauvages, qui ne voulaient pas donner leur nourriture, leur toit, leurs femmes, ni leur Dieu. Nouhem avait alors transformé leur maison de deuil en maison de festin. Et un *basmatch* lui avait troué la tête d'une balle.

Et grand-père dit, tout en larmes et affliction : « Regarde l'œuvre de Dieu : qui pourra redresser ce qu'il a courbé ? »

Et pendant ce temps, oncle Iakov lisait, apprenait et enseignait. Dieu ne lui a pas donné un œil d'aigle comme celui de Nouhem, et c'est pourquoi il ne regardait pas la vie à travers la visée d'un fusil, mais la scrutait dans l'écriture torse des vieux parchemins. Un jour, il avait lu un livre de Theodor Herzl, et son regard s'était dirigé dans le passé qui lui apparut comme lendemain. L'époque de la diaspora se termine – le temps est venu de se rassembler sur les rives de Sion, où nous vivrons tous dans la paix, le bonheur et le travail. Il prêchait à ses amis et à sa femme Riva ; elle le couvait amoureuxment du regard et ses joues phthisiques rougissaient de joie.

Grand-père, lui, observait tristement les amis et disciples de Iakov, hochait la tête et expliquait délicatement à son fils : « Il y a un temps pour chercher, et un temps pour perdre, un temps pour se taire, et un temps pour parler... »

Ils disparurent une nuit, comme si l'archange Metatron les avait entraînés dans la géhenne. Grand-mère Soybel recueillit d'une main la douce Mitha, âgée de quatre ans, et de l'autre l'avis officiel, arrivé six mois plus tard, leur notifiant qu'ils étaient condamnés à dix ans de camp sans droit de correspondance. Six mois encore se passèrent, et ils reçurent une enveloppe, avec l'adresse écrite d'une main étrangère, et accompagnée d'un mot expliquant que l'enveloppe avait été trouvée sur les rails du chemin de fer, près du village de Pogost, pas loin de la gare Taïga. Dans la lettre, il n'y avait que l'adresse de grand-père et ces mots, dessinés d'une main éreintée et mourante : « Adieu. Ma Jérusalem est proche. Notre Seigneur est grand et unique. Je vous embrasse, prenez soin de l'enfant. Iacha. »

Et la vague glacée et grise du marasme l'engloutit à jamais.

Au milieu de la pièce, sur un tabouret, tante Rachel rit d'un rire insouciant et silencieux – sur toutes ses photographies, elle rit ainsi, elle ne sourit pas, non, elle rit franchement, de toute son âme. Elle faisait tout en riant : elle riait quand elle composait des poèmes, elle riait quand elle entraînait au théâtre, elle riait quand elle rencontra son Ivan Vassilievitch Spiridonov, elle riait quand elle l'épousa, comme

pour rire, et elle riait, en répondant la même chose à tout le monde : « Ce que vous dites là, je l'ai déjà entendu dire par quelqu'un, un jour, quelque part, alors que ce qu'il me dit, lui, je ne l'ai jamais encore entendu. » C'était un aviateur célèbre, grand, beau, peu disert, très calme – il s'envolait pour la Tchoukotka, les Chemins de fer sino-orientaux, l'Espagne, Khalkhin-Gol(19) et revenait, inchangé, toujours calme, peu disert et timide, arborant de nouveaux losanges, bandes, décorations et étoiles. Rachel riait et l'attendait patiemment, et riait quand il rentrait. Elle portait un énorme chapeau à large bord, un renard argenté autour du cou, des bagues et des boucles d'oreilles en diamant, elle fut la première femme, à Moscou, qui apprit à conduire et se promenait au volant d'une Emka(20), offerte à Spiridonov par le gouvernement. Elle se rendait aux réceptions du Kremlin. Là-bas aussi, elle devait rire et montrer ses dents, jolies comme des perles.

Mais un jour on confisqua à Spiridonov son Emka, ses losanges, bandes, décorations et étoiles, et son ciel, on lui bourra la poitrine de plomb et on le recouvrit de lourde argile rouge, en compagnie de dix-sept autres généraux d'aviation, qui – nus, bleuâtres, recroquevillés, mutilés – ressemblaient assez peu aux faucons de Staline, et personne n'aurait douté qu'ils fussent tous des ennemis du peuple.

J'ignore si Rachel riait encore quand elle était interrogée par le vice-ministre de la Sécurité d'État Frianovski(21), clébard grossier aboyant de sa voix de basse, qui avait dans son bureau un lit à deux places, mais son « non » était toujours proféré d'une voix ferme. Seulement ces chevaliers servants étaient des gars plutôt raides, et, lorsqu'elle arriva au camp, ses dents étaient toutes cassées.

Il y a vingt ans, une amie codétenue de Rachel retrouva tante Perl et lui raconta qu'en 1946 on les avait conduites en colonne sur la Doubna, où l'on était en train de mettre au point notre si pacifique bombe atomique. Rachel était sortie du rang pour ramasser un quignon de pain jeté par un passant et avait été sur-le-champ cueillie par la rafale de mitrailleuse du convoyeur kirghiz.

Le convoyeur ignorait tout de la sagesse de grand-père et ne connaissait pas ces paroles de l'Écclésiaste : « Il est un temps pour lancer les pierres, et un temps pour ramasser les pierres. » Le convoyeur ne savait pas non plus que le frère de Rachel, Nouhem, avait dévasté sa maison et tué son père-*basmatch*, juste avant qu'un autre *basmatch*, le frère du convoyeur kirghiz, ne tuât Nouhem.

Le Kirghiz était un simple pratiquant de la nouvelle religion et suivait à la lettre son premier commandement : « Mains derrière le dos, un pas de côté est considéré comme une tentative d'évasion, les convoyeurs tirent sans sommation. »

Les convoyeurs tirent sans sommation. Tirent, tirent et tirent.

La vieille *zek*(22), amie de Rachel, l'évoquait avec des larmes plein les yeux : « Une petite juive si bonne, si gaie, si passionnée. Ça allait mal, on avait faim, et elle, elle riait tout le temps. Ils lui avaient cassé toutes ses dents et elle, rien que pour les faire enrager, elle riait encore ! »

Souvent je rêve de Rachel, riant de sa bouche édentée.

Oncle Meer, géant blond, sage parmi les sages et juge parmi les juges des vieux *bindiouniks*(23) d'Odessa, palpe tranquillement de ses gros doigts le cuir tanné de son fouet. Son univers était représenté par une pyramide d'amour irraisonné et calme, au sommet de laquelle trônaient ses trois filles – aussi solides, rouquines et bienveillantes que ses juments Zorka et Pessia. Dans la hiérarchie de son cœur, après les juments, il y avait sa défunte épouse Mirra, douce et obéissante, puis ses amis, l'ancien cambrioleur Isaac Larik, le boucher Moïsha Zelener, le *bindiounik* Chaïa Getses et le dentiste Tartakover. Tels des atlantes, ils tenaient son univers sur leurs épaules, un univers plein de gaieté, de bagarres, d'insultes, de camaraderie indestructible, de bons petits verres envoyés derrière la cravate, accompagnés de maquereau aux tomates, d'une place à la synagogue et de l'unique et indéfectible espoir – le sens et le but de la vie : bien marier ses filles. Avec une belle dot, une noce à tout casser dans la rue Miassoïedovskaïa, et de respectables *mèhouteynim*. (24)

Ce n'est pas à la noce mais au dernier train partant pour l'arrière qu'il dut conduire ses filles sur ses bonnes et fidèles juments. Il les installa dans le wagon, et, le cœur à moitié arraché, se rendit au point de recrutement. Et la pyramide, qu'il avait élevée tout au long de sa vie, avec pour fondement les meilleures personnes qui soient, s'écroula sous ses yeux. Près de Jitomir, les tanks allemands avaient rompu le front et mitraillé le train, brûlant et tuant tous les passagers, les écrasant sous leurs chenilles. Isaac Larik ne revint jamais de reconnaissance. Une bombe tua Moïsha Zelener. Chaïa Getses fut pendu au Privoz. Le dentiste Tartakover se consuma dans un crématoire et s'envola en fumée noire au-dessus des champs de Pologne. Et la jument Zorka se débattait, écumant et agitant les pieds, tandis que Meer en compagnie du Tatare Chamstoudinov tirait avec le dernier canon en état de marche sur les croix noires qui s'approchaient. Et alors le Seigneur lui apporta le repos, le délivra du poids de la pyramide en ruine – il tomba, prit la terre entre ses larges bras, dans une ultime tentative pour retenir la boule brisée, et tout devint léger, et grand-père était là, qui chuchotait à l'oreille : « Car le sort des fils de l'homme et celui de la bête sont pour eux un même sort ; comme meurt l'un, ainsi meurt l'autre, ils ont tous un même

souffle, et la supériorité de l'homme sur la bête est nulle... »

L'ombre d'oncle Mordouchaï arpente la pièce à pas rapides – il n'a jamais su tenir en place et se dépêchait toujours, pour se rendre soit au samedi communiste, soit à la réunion de cellule, soit à la réunion pour le 1^{er} Mai. C'était un citoyen, tireur-Vorochilov(25) diplômé, membre actif de l'OsoAviaKhim(26), membre du MOPR(27), activiste syndical et délégué de la Sécurité sociale. Oncle Mordouchaï aimait la chanson « Les jeunes Juifs communistes » et avait honte de l'éducation politique insuffisante de grand-père. Il lui expliquait que seul le socialisme pouvait enfin résoudre la question juive et que la tâche des Juifs, aujourd'hui, était de se dissoudre entièrement dans la grande culture prolétarienne du peuple russe, tout en conservant l'usage de sa langue pour les relations familiales et le maintien des traditions, quand elles n'étaient pas réactionnaires à l'égard de l'histoire. Il portait une chemise russe traditionnelle en velours et jurait comme le dernier des moujiks. Lors des fêtes, oncle Mordouchaï se mettait à chanter, et obligeait tous les autres à le suivre, la chanson-toast « Leibn sol der haver Stalin, aïe-aïe-aïe ! », c'est-à-dire « Que vive le camarade Staline, aïe-aïe-aïe ! »

Il partit pour le Birobidjan construire le nouvel État juif, y exerça comme rédacteur en chef d'un journal, démontrant dans ses lettres militantes que seuls les imbéciles et les aveugles ne voyaient pas qu'ici, dans la libre famille des peuples nanaï et oudégé(28), les Juifs avaient trouvé, enfin, leur patrie historique.

En la personne d'oncle Mordouchaï le socialisme perdit un édificateur sûr et fidèle lorsqu'en 1952, il avait manqué aux concepteurs d'un nouveau complot antisoviétique un six de pique pour boucler leur patience : un juif un peu bruyant. Et l'ange de la mort Sammael brandit son glaive et laissa tomber une goutte de son feu sur le citoyen converti Mordouchaï Guinzbourg. Huit jours plus tard, les comploteurs étaient démasqués, neutralisés, poursuivis, et châtiés.

L'année dernière, Iossif, son fils, m'avait retrouvée – c'était un homme fatigué et lent, aux dents d'acier bleu. Il avait souhaité faire ma connaissance, me voir, me dire adieu. Et il partit pour Israël. À l'aéroport, je tenais dans mes bras cet homme qui m'était inconnu, et nous pleurions doucement. Ses larmes mouillaient mon visage et il me disait, la gorge nouée : « Sulamith, ma petite, viens avec moi, je suis plombier, j'ai des mains d'artiste, et tu auras toujours un morceau de pain... »

Des ombres sans visages s'agitent et s'affligent au milieu de leurs enfants, tante Bassia et tante Déborah – je ne les ai jamais vues, pas une photographie n'est parvenue jusqu'à moi. Les flammes de l'enfer ont brûlé jusqu'à leurs traces sur cette terre. Leurs visages ne sont pas

dans mon panthéon, seulement leurs noms : tante Bassia et son mari Ziama, leurs enfants Monia, Lioussia et Micha. Tante Déborah et oncle Ilioucha, avec leurs fils Leva et Gricha. Ils descendirent sans un mot dans le Babi Yar(29), les fascistes leur ont pris leur âme, leur chair et leur nom, et leur souvenir s'est effacé. Tante Perl me confia la dernière étincelle du souvenir, et c'est à moi que mènent tous les chemins.

« ... Car vous êtes venus en vain, et vous partez dans les ténèbres, et votre nom reste couvert de ténèbres... »

Et toi, jeune pousse de l'arbre de grand-père, jeune et joyeux ingénieur Arontchik ? Tu disais qu'il n'y avait pas de Dieu mais de la matière. Pas d'Esprit, mais de l'énergie. Qu'on n'avait pas besoin d'une nouvelle religion mais d'une nouvelle technologie. Que le monde trouverait son ordre grâce au progrès technique et non pas grâce au Messie. Que les gens avaient besoin d'ingénieurs, pas de prophètes.

C'est toi qui avais raison. Les ingénieurs ont réalisé un miracle technique, appelé le Messerschmitt. On lui fournit de l'énergie sous forme de carburant, extrait du charbon de bois grâce à la nouvelle technologie. Il s'éleva dans les airs, léger comme l'Esprit et, quelque part du côté d'Eylau, pulvérisa ta matière. Et tu retournas à ton Dieu, puisqu'il est de l'Éternité commencement et fin. Grand-père, lui, n'était plus là, pour bénir ta route : « Tout va dans le même lieu ; tout a été fait de la poussière, et tout retourne à la poussière... »

Adonai Elohim, Seigneur tout-puissant ! Comme je suis lasse ! Je n'ai plus assez de force pour vous rassembler et vous redonner la vie. Pour quoi faire ? Je ne sais pas...

Nous sommes des visiteurs d'un autre monde. Je crois en toi, Seigneur, qui nous as envoyés depuis les ténèbres dans cette vie. Nous ne mourrons pas tant qu'un seul fil du tissage éternel garde le souvenir de ceux qui s'en sont allés. Nous sommes éternels tant que nous conservons la flamme du serment. Et je ne peux mourir avant de transmettre le fil de la mémoire à ceux qui nous suivent...

Ils disparurent, s'envolèrent. Seuls les visages de papa et maman restaient clairement visibles. Puis ils commencèrent à pâlir, à s'obscurcir, à se disperser.

— Attendez ! suppliai-je. Il faut que je vous demande...

Mon père hocha la tête :

— Je sais ce que tu veux me demander... Mais nous n'existons plus... Depuis longtemps... Les morts ne peuvent rien apprendre aux vivants... Adieu, Sulamith... Décide toi-même...

Et maman murmura :

— Comme herbe nous fanons en ce monde...

Et grand-père remua les lèvres :

— « Une génération s'en va, une autre vient, et la terre subsiste toujours. » Amen...

Confuse et impuissante, je me mis à pleurer. Et le grand silence descendit sur moi.

5. Aliocha. Jeux

Anton, l'air désolé, était en train de regarder le match de foot de la veille. Lorsqu'il nous vit, il désigna l'écran d'un geste de dépit.

— Tu parles d'une époque ! Personne ne veut rien faire ! Les ingénieurs pensent que dalle, les travailleurs ne travaillent pas, les footballeurs refusent de courir...

Il éteignit rageusement le poste et vint vers nous :

— Salut, frerot ! Comme c'est bon que tu sois là, petit...

— Salut, Antocha, dis-je, en le serrant dans mes bras. Je ne vois pas en quoi je puis être utile.

— Ne fais pas le modeste, dit Anton, en hochant sa grosse tête surmontée d'un front proéminent, c'est vrai que tu n'y connais pas grand-chose en affaires. Mais j'aime que tu sois à mes côtés. Je me sens... rassuré.

Nous nous assîmes à la table de réunion, véritable aérodrome en acajou recouvert de drap vert. Anton pressa un bouton et la secrétaire Zinka apparut sur-le-champ dans l'embrasure de la porte. Je suis persuadé qu'Anton couche avec elle – en général, il aime ce genre de gonzesses à gros mollets, grosses fesses, grosses cuisses, et qui répandent une odeur à peine perceptible de sueur amère...

— Apporte-nous du café et la bouteille de cognac, tu sais, celle des Arméniens.

Puis il s'adressa à nous sur un ton impérieux :

— Faites votre rapport, les guerriers, racontez-moi vos exploits... Putain de merde, tout était nickel, et voilà...

Nous étions assis là, tristes et soucieux, à un bout de cette table phénoménale, tandis qu'à l'autre bout se profilait l'ombre invisible de Piotr Semionovitch et de sa pucelle de fille, et jamais je n'avais encore vu Anton aussi préoccupé et inquiet – peut-être parce qu'il était habitué à discuter autour de cette table des problèmes de réhabilitation des maisons des *autres*, alors qu'aujourd'hui il nous fallait éviter la destruction de la *propre* maison d'Anton.

Krasny était assis à la gauche d'Anton et, sans un mot, fixait attentivement son visage. S'il ne disait rien, malgré l'ordre d'Anton, c'est qu'il estimait que c'était de mon devoir de commencer les

explications. Assis à côté du corpulent Anton, Leva, petit, le teint brun-jaune, le nez crochu, ressemblait à un épervier dressé pour la chasse au vol, posé sur l'épaule de son maître et prêt à tout moment à se lancer à l'attaque.

— Son père exige trois mille cinq cents, annonçai-je. Et un studio dans une coopérative.

— Merci, fiston, dit Anton, en agitant douloureusement la tête.

— Il faudra que tu expliques à Dima que tu lui as payé d'avance un bataillon entier de prostituées, dis-je en haussant les épaules.

— Vous auriez pu vous entendre sur une compagnie, lâcha Anton sur un ton bourru, et Krasny pinça méchamment ses lèvres sèches et bleuâtres.

— Là, tu pousses, Anton, intervins-je. Une division ne suffirait pas à ces fils de pute.

— Ne te fâche pas, Leva, s'adoucit Anton, qui recoiffait l'épervier de son petit bonnet de velours. Tu connais la situation : où veux-tu que je trouve une somme pareille ?

Zinka entra avec le plateau où s'amoncelaient les verres, les tasses, la cafetière et la bouteille dorée de cognac arménien Dvin. Elle commença par disposer le tout sur la table, puis elle arrangea les serviettes, chassa une poussière hypothétique, se dirigea vers la porte, puis revint aussitôt pour chercher des papiers soi-disant oubliés : comme Anton ne se décidait pas à l'inviter à rester, elle laissait traîner son oreille le plus longtemps possible pour tenter de comprendre de quoi il retournait. Mais nous demeurâmes silencieux tout le temps où elle tournicotait autour de nous – et même après le premier verre, la première rondelle de citron et la première gorgée de café. Pendant ce temps-là je me fis la réflexion que j'avais vécu la moitié de mon existence et que je n'avais encore jamais acheté de cognac Dvin. Anton non plus, d'ailleurs. C'était un cadeau des Arméniens.

Je pense que personne, dans notre pays, ne gagne assez d'argent, du moins légalement, pour s'acheter du cognac Dvin. On le fabrique uniquement à l'usage des escrocs, qui l'apportent en cadeau aux dirigeants. Aujourd'hui, les lévriers sont passés de mode – tout le monde ne rêve que d'alcool et de zakouskis.

Anton, comme s'il avait deviné le sens de mes pensées, se plaignit à Krasny :

— Leva, comment voudrais-tu que je trouve trois mille cinq cents roubles ? Tu es bien placé pour savoir que je n'accepte pas de pots-de-vin.

— Il faut réfléchir, répondit prudemment Krasny.

— Réfléchis, Leva, réfléchis, c'est toi le plus intelligent de nous tous. Si tu ne trouves pas, on n'y arrivera jamais.

Anton se tourna vers moi :

— Tu sais, Aliocha, j'ai compris il y a peu de temps seulement pourquoi nos dirigeants touchent des salaires aussi modestes...

— Pas tant que ça, tout de même, observai-je ironiquement. Cinq cents roubles, plus la ration spéciale, plus la datcha aux frais de l'État, plus l'appartement aux frais de l'État, plus la voiture aux frais de l'État avec deux chauffeurs, plus les innombrables richesses de notre patrie...

Sans la moindre colère, Anton expliqua calmement :

— Ce n'est pas de ça que je parle, petit. Je bénéficie de prestations en nature que seuls quelques millionnaires américains se permettent. Mais mon salaire reste celui d'un nègre crasseux. Tu piges pourquoi ?

Je désignai discrètement Leva du regard – pas la peine de discuter de cela devant lui. Mais Anton ne voulut rien entendre :

— Laisse tomber ! Leva n'est pas un étranger. Sans lui je n'aurais jamais obtenu tout ça.

Je haussai les épaules :

— Alors de quoi te plains-tu, monsieur le dissident-chef ?

— De mon salaire. Tu comprends, *ils* pourraient très bien me payer trois mille roubles par mois. Seulement, ils ne veulent pas. Exprès.

— Pourquoi ça ?

— Pour que je me tienne tranquille. Tout mon bien, c'est ce fauteuil dans lequel je suis assis. Sur mon livret, à la caisse d'épargne, il y a zéro virgule zéro. Et au moment même où je me fais virer, je deviens une nullité. J'ai toujours le spectre de la misère qui gigote devant mes yeux. C'est une garantie : il n'existe pas d'abomination que je ne serais pas prêt à commettre pour me maintenir à mon poste.

— Arrête, Anton, ce n'est pas la peine, suppliai-je.

Il m'était pénible d'entendre sa voix rauque et amère et sentir en même temps l'œil vorace et vitreux de l'épervier, dardant son regard jaunâtre de derrière les verres épais de ses lunettes.

Anton remplit son verre de cognac et l'avalait cul sec. Il frappa du plat de la main sur le rebord verni de la table :

— Ça suffit ! On a discuté et basta. Leva, quelles sont les idées ?

— La première : vendre votre Jigouli.

— Impossible, objecta Anton. Je n'en ai rien à foutre, de ma

Jigouli, mais vendre une bagnole en une journée...

— En discutant on peut avoir une avance.

— Je ne peux pas vendre maintenant une voiture que j'ai achetée il y a trois mois à peine sur le fonds spécial. Pigé ? On ne *comprendrait* pas. Là-bas (et il désigna le plafond avec son pouce).

— La deuxième idée, poursuivit Leva, en retirant aussitôt la première de l'ordre du jour, c'est d'emprunter pour une courte durée à Vsevolod Zakharovitch. Il rentre de l'étranger, il doit sûrement avoir de l'argent...

Nous échangeâmes un regard avec Anton et, malgré tout le sérieux de la situation, éclatâmes de rire. Seul un fou ou un ignorant pouvait espérer tirer de l'argent de notre frère Seva. Il tient ça de sa mère.

— Leva, tu deviens bête, dit Anton en remuant la tête. Notre cher frère est un radin de première bourre. S'il avait pu, il aurait enterré son grand-père dans le jardin de sa datcha pour économiser sur l'engrais. De toute façon, il ne faut surtout rien lui dire : il flaire les emmerdes à cent kilomètres. Il va tout de suite poser des questions : et pourquoi ? et comment ? et qu'est-ce qui s'est passé ? Qu'il aille au diable...

Anton se leva, arpenta le vaste bureau, s'arrêta près de la fenêtre et regarda tristement dehors.

— Mon Dieu, comment faire pour trouver cet argent ? Une merde comme ça, et toute la vie qui glisse entre les doigts, et tout qui fout le camp.

Il me regarda et dit amèrement :

— Tu parles d'un Oiselet...

Et je me rappelai qu'Anton et son idiote de femme continuaient d'appeler Dima leur Oiselet. J'ignore d'où est sorti ce surnom obscène, mais ils ne l'appelaient que comme ça : notre Oiselet. Oiselet ne fait plus pipi au lit, Oiselet a traité mémé de conne, on a viré Oiselet de l'école, on a trouvé à l'Oiselet une petite place à l'Institut des relations internationales.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? Je l'ai laissé sans surveillance, et voilà ! je me le traîne depuis le CM2. Des cours particuliers en permanence, tantôt il est mauvais en russe, tantôt il a zéro en algèbre, tantôt c'est son anglais qui foire. À l'Institut, ce n'était guère plus brillant ! Retards sur retards, des tonnes de partiels à rattraper ! Alors il fallait faire des cadeaux aux professeurs, des offrandes aux examinateurs, rendre des services au doyen. Une chapka en ondatra à l'un, une clôture au cimetière à l'autre, une place en maison de repos au troisième, un lit dans une clinique huppée au quatrième, un

appartement en coopérative au cinquième, un échange de logement au sixième. Et c'est comme ça que notre Oiselet est arrivé en quatrième année, et je me suis dit : ça y est, c'est la fin de mes soucis, il est sur la bonne route, il a toute sa vie devant lui... et paf ! Une belle merde avec une faveur autour !

Tout en observant Anton, je me disais qu'il n'était pire conseiller pour ses malheurs que soi-même, ni pire juge pour ses propres affaires, et que l'homme le plus intelligent du monde ne se rendait pas compte de ce qu'il débitait dans ces minutes de douleur et de perplexité. Un Oiselet des grands chemins et une pucelle blondassonne.

Zinka passa la tête par la porte :

— Anton Zakharovitch, il y a Gnilomedov qui cherche à vous voir depuis ce matin. Je fais quoi ?

— Laisse-le entrer.

Gnilomedov appareilla – ni trop lent ni trop rapide, ni trop empressé ni trop grave, mais souple et paisible. Tel un navire, il contourna la table en penchant légèrement son corps et sans déplacer les pieds sur le tapis, ses nageoires montées sur des plates-formes épaisses. Son costume en fibre synthétique était fluide comme la peau d'une murène et nul doute qu'il n'y avait pas un seul os dans ce corps et qu'il était composé uniquement de cartilages gluants attachés aux articulations généreusement lubrifiées. Un sourire apprêté avec soin, composé d'une douzaine de dents en plastique, se détachait sur sa peau grisâtre et ridée. Il devait sûrement répéter ce sourire tous les soirs devant sa glace, le tordre dans tous les sens et l'éprouver sur sa gueule comme les acteurs portent leur costume pour qu'il ait l'air un peu usé.

— Tu veux du cognac ? demanda Anton.

— Ce serait avec plaisir, dit Gnilomedov, en faisant apparaître cinq dents supplémentaires, mais je dois être à trois heures au comité de contrôle du Parti.

— Ah oui, c'est vrai, quelle guigne, dit Anton avec une grimace. Grigori Vassilitch, tu as préparé la lettre de contrition ?

— Bien sûr, dit Gnilomedov, en ouvrant un dossier. Après vérification, les faits ont été avérés, une réunion a été tenue avec les responsables des sous-sections, et le chef de la Direction de construction et de montage numéro 69 Aranovitch a été relevé de ses fonctions ; quant au chef de la direction de la mécanisation Kisselev, il lui a été sévèrement notifié...

— Attends, Grigori Vassilitch, et qu'en est-il des bulldozers ?

— C'est écrit là, dit Gnilomedov en agitant ses papiers. Comme vous le désiriez, Anton Zakharytch, les bulldozers ont été livrés à la base de retraitement de la ferraille...

Je crus un moment que Gnilomedov, dans un excès de zèle, s'élèverait d'un coup de nageoire jusqu'au plafond, ferait un tour complet sur lui-même et nagerait vers le bureau, le ventre à l'air, comme un requin qui attaque. Mais il dut manquer de temps, car Anton demanda d'un air lugubre :

— Petrovitch a tout vérifié ?

— Sans aucun doute. Les copies des factures ont été envoyées à l'OBKhSS(30)...

En tant que premier parmi les premiers de son établissement, Anton tutoyait tous ses subordonnés, mais ce tutoiement désinvolte possédait une multitude de nuances.

À son premier adjoint, Gnilomedov, il disait « toi, Grigori Vassilitch ». Au deuxième adjoint, Kostyriev, il disait « toi, Petrovitch ». À son assistant, Krasny, il disait « toi, Leva ».

Aux chefs un peu moins importants, il disait « toi, Fedorkine ». Aux autres, il disait simplement « toi », ce « toi » leur faisant perdre toute individualité pour se fondre dans la grande et belle appellation de « peuple ».

Krasny tourna vers Gnilomedov son profil tranchant :

— Grigori Vassilitch, quand vous irez au comité de contrôle du Parti, insistez bien pour dire que l'OBKhSS n'a pas de griefs contre nous.

— Et quelles raisons vous font dire, Lev Davidovitch, que l'OBKhSS n'a pas de griefs contre nous ? demanda Gnilomedov avec un sourire mielleux, tout en ondoyant de la nageoire.

— J'ai parlé hier avec Kolesnikov, chef de la direction économique du MVD(31) : ils aimeraient que trois de leurs immeubles fassent partie du prochain plan de réhabilitation.

— Et alors ? demanda Anton.

— J'ai fait une allusion délicate au sujet de ses collègues qui énervaient sans cesse notre collectif et l'empêchaient de travailler. S'il arrive à s'entendre avec eux, nous serions alors tout à fait disposés à nous occuper de leurs immeubles.

— Bravo, Leva ! acquiesça Anton.

— C'est sensé, Lev Davidovitch, très sensé, adouba Gnilomedov. Il fera le nécessaire en deux temps trois mouvements. C'est une fine mouche, ce Kolesnikov, une vraie canaille...

— Il a promis ? Ferme ? demanda Anton.

— Il a dit qu'il téléphonerait, lâcha négligemment Krasny ; et il ajouta avec un sourire : Il faut bien qu'il se serve au passage, alors il monte les enchères.

— On a peut-être eu tort d'envoyer les bulldozers à la ferraille ? demanda Anton, regrettant un peu le matériel sacrifié.

— Ah, qu'ils aillent se faire voir ! dit Gnilomedov dans un accès de franchise, sans sourire pour une fois. Tous ces emmerdes à cause de ce salaud d'Aranovitch ! Ces gars-là se croient toujours plus malins que les autres...

Gnilomedov trébucha sur ces derniers mots, sentant le regard, aussi jaune que du soufre, de Leva se poser sur lui, mais la haine pour ce dégourdi d'Aranovitch prit le dessus sur sa réserve, et il termina sa phrase avec des accents de rage :

— Pardonnez-moi, Lev Davidovitch, mais avouez que vos coreligionnaires possèdent ce trait désagréable : fourrer leur nez dans les affaires des autres...

Il se tut un moment, puis ajouta, en sifflant de haine :

— On a beau ne pas vous semer, vous poussez quand même...

Il avait cessé d'ondoyer des nageoires et de voguer souplement à travers le bureau en jouant de sa peau chatoyante, et ressemblait désormais à un antiar tortu – tout son être suintait le poison. Submergé par la vague soudaine de rage franche et sincère, il en avait oublié son sourire mille fois étudié, et ses dents de plastique cliquetaient comme un verrou, projetant sur nous des ondes sonores, empoisonnées par les vapeurs fétides de sa haine. Ce sont des ondes de ce genre qui font pousser des abcès purulents et creusent des ulcères nauséabonds.

Et ce ne fut pas parce que j'aimais particulièrement les Juifs ou que j'aie eu un sou de sympathie pour Krasny, mais bien à cause du sentiment répugnant que j'éprouvais pour Gnilomedov – qui était, j'en étais certain, le futur tueur d'Anton – que je dis, en prenant un air faussement innocent :

— Je ne savais pas, Lev Davidovitch, qu'Aranovitch et vous étiez dans la Légion ensemble.

Krasny ricana méchamment, Gnilomedov se troubla, et Anton me dit :

— Mais non, pas « colégionnaire », coreligionnaire ! Tu ne connais pas ce mot ?

Puis il se tourna brusquement vers Gnilomedov :

— Ça suffit, tes conneries. Donne la lettre, que je signe, et vas-y...

Il chaussa ses lunettes, parcourut une fois encore la lettre et apposa sa large signature, en marmonnant dans sa barbe :

— Direction économique ! Économies, mon cul ! Businessmen de merde, enculés de vaches... Gaspilleurs !... Pourritures !

Gnilomedov, d'un mouvement fluide des nageoires, l'écaille scintillante, glissa hors du bureau, après m'avoir serré fougueusement la menotte. Je ne lui avais tendu que deux doigts, mais il ne voulut pas se vexer pour autant, ni se mettre en colère, ni me hurler ou me cracher dessus ; chaleureux et amical, il palpa gentiment mes doigts tendus, puis sa gueule s'ouvrit sur un sourire mâchonné, comme s'il avait tiré sur une fermeture éclair coincée, et murmura en viatique :

— C'est bien, ce que vous écrivez, Alexeï Zakharytch, c'est fort ! Je vous lis toujours avec un im-mense plai-sir ! Et ma femme vous approuve tout à fait !

Puis il disparut, l'ordure. Je reniflai furieusement mes doigts : j'en étais sûr ! Ça puait la poiscaille gluante. Je pouvais même distinguer des traces de moisissure ! Un coup à se flanquer des gerçures...

— Je plains Aranovitch, dit Anton, accablé. C'était un gars sensé...

— Pourquoi, il a volé ? demandai-je.

— Si seulement ! répondit Anton en gonflant les joues. Ce ne serait rien ! C'est que c'est un consciencieux ! Personne n'est consciencieux, mais lui, si. Alors ce qui devait arriver...

— Mais qu'est-ce qu'il a fait ?

— Il a ressuscité deux bulldozers d'un tas de ferraille, dit Krasny avec un ricanement.

— Et alors ?

— C'est interdit.

— Pourquoi ?

— Ah, Aliocha, mon ami, soupira Anton, tu ne peux pas comprendre. Il faudrait une heure entière pour t'expliquer toute cette crétinerie.

Krasny se taisait. Je le regardai – il avait le visage de celui qui vient d'être subitement ébloui par une idée aussi extraordinaire que rusée et habile.

— J'ai une idée, annonça-t-il avec indifférence.

— À propos d'Aranovitch ? demanda Anton distraitement.

— Mais non. À propos de l'argent !

— Ah oui ? s'anima Anton.

Seigneur, quand on pense à ces petits riens qui déterminent les destinées humaines ! Si je n'avais pas souffert depuis le matin de la gueule de bois, si je n'avais pas bu de vodka en route, et ici, dans ce bureau, du cognac et du café, j'aurais écouté la proposition de Leva et rien, peut-être, ne serait arrivé. Ou pas tout, en tout cas.

Mais ma vessie menaçant d'exploser, je bondis et courus aux toilettes, situées juste derrière la pièce de repos, criant à Leva au passage :

— Attends une minute, je reviens !

Combien de temps faut-il à un mec pour déboutonner son pantalon, uriner, refermer sa braguette et retourner s'asseoir sur sa chaise ? Une minute ? Deux ? Trois ?

Mais lorsque je revins, je compris qu'ils avaient eu le temps de se mettre d'accord.

Ils étaient là, le visage sec et fermé, comme des étrangers, il y avait de la malveillance dans leur regard, et je sentis immédiatement qu'ils étaient désormais liés par un secret, un serment, peut-être un complot, dans lequel je n'avais pas ma place.

— Quoi ? demandai-je.

— Rien de particulier. Leva a proposé de discuter avec une personne, mais ça ne me semble pas sérieux, dit Anton.

Et son débit était si rapide, si agité, que je compris sur-le-champ qu'il mentait. Krasny avait *trouvé une solution*. Mais, au lieu de leur mettre le couteau sous la gorge, je ne trouvai rien de mieux que de me vexer, crétin que j'étais. Bon, s'ils ne voulaient pas, tant pis. C'était leur affaire, après tout. Rien à foutre. Et puis quoi encore ?

Et Anton, qui me connaissait bien et me devinait, comprit également que je savais qu'il mentait. Il dit, le regard de côté :

— Leva va essayer de faire quelque chose... Je ne sais pas si ça marchera, mais il faut essayer. Comme aimait à plaisanter Lavrenti Pavlovitch Beria, « celui qui ne cogne pas ne se trompe jamais »...

Et il s'esclaffa, un peu confus, sans me regarder.

Je me levai et, m'efforçant de dissimuler la gêne qui venait de me saisir à mon tour, m'esclaffai à mon tour :

— Qu'il essaie, bien sûr. C'est le plus intelligent de nous tous...

6. Ula. Retrouvailles. Adieux

« À vos marques ! Prêts ? hurla sauvagement le mur. À vos marques ! Prêts ? »

Je soulevai ma tête de l'oreiller.

« À vos marques ! Prêts ? La course nous appelle ! »

Le mur de plâtre s'incurva et avança dans ma chambre. « Voici maintenant le concert consacré aux chansons et marches sportives ! »

« ... La course nous appelle !... Si tu veux la santé, entraîne-toi ! »

Le portrait tremblait sur le mur, grand-père plissait les yeux de peur.

« Et que jeunes demeurent ton âme et ton corps. »

Dans l'appartement voisin vit un retraité paralysé. Il aime la radio.

« Et que jeunes demeurent... »

Il veut que l'âme et le corps demeurent jeunes.

« Ne crains ni la chaleur ni le froid ! Deviens tel l'acier trempé ! »

Je ne crains ni la chaleur ni le froid. Je crains la radio.

« Si tu veux la santé, entraîne-toi ! Oublie les médecins, d'eau glacée asperge-toi ! »

Le mur vrombit, tendu comme une membrane.

« Un coup bref et tu marques un but ! L'arbitre siffle et crient les supporters ! »

Le plâtre s'effrite, le parquet gémit. Le mur râle et ulule dans la main du paralytique, la radio tournoie comme une fronde.

« Ce sont les hommes, les vrais, qui jouent au hockey. Un lâche ne joue pas au hockey ! »

Un lâche ne joue pas. Un lâche n'écoute pas la radio. Un lâche ne peut pas vivre.

« Plus haut, plus haut, toujours plus haut ! Un but, un point, une seconde ! Sport ! Sport ! Sport ! »

Parade sportive. Loto sportif. Course de fond des marins de la mer Noire. Spartakiade. Pyramide gymnastique. Olympiade. L'homme le plus fort du monde, Valentin Alexeïev, a soulevé 600 kilogrammes. Le peuple soviétique exige une redéfinition du complexe normatif de GTO(32) ! Le camarade Staline est le meilleur ami des sportifs ! Si tu veux gagner le cosmos, commence par faire du sport !

« Hé, le goal, prépare-toi au combat ! C'est toi, notre sentinelle ! »

Les ondes ont fracassé le paralytique, l'ont déchiré en morceaux, il se répand dans sa surface habitable minimale en coulées poisseuses et grasses.

« Et que jeunes demeurent ton âme et ton corps ! Et que jeunes demeurent... Et que jeunes demeurent... »

La culture physique et la radio, c'est la chair et l'esprit. Les gens sans but, sans volonté, sans mémoire font de la culture physique et écoutent la radio.

Et c'est seulement dans la salle de bains, sous le jet puissant de la douche, qu'on n'entend plus la radio et que je me sens enfin heureuse : le paralytique ignore à quel point je me fous de m'asperger le corps d'eau glacée, puisque mon corps est jeune de toute façon ; quant à mon âme, elle est incommensurablement vieille, elle a plusieurs milliers d'années.

À cause du voisin, je ne prends jamais mon petit déjeuner chez moi – et si un jour il passait à travers le mur avec son radio-piqueur et se retrouvait dans ma chambre ? Meuglant, salivant, ne craignant ni le chaud ni le froid, trempé comme l'acier ? J'ai horriblement pitié de lui, mais de moi encore davantage, et il me fait très peur...

Je dévale l'escalier – ce serait idiot d'attendre l'ascenseur. Je mâchonne une pomme : elle a un goût acidulé, frais et joyeux. Dans la cour, les gamins, ventrus et pensifs comme des poissons guppys, remuent sur leur tas de sable. Je longe l'immeuble, le square, la cour de l'école. Dans les salles de classe désertes roule l'écho des voix des peintres. Une grande carte du monde pend à la fenêtre et durant un court moment je vois au-dessus de moi les deux hémisphères qui se balancent, pince-nez scintillant de l'univers. Tournoyant lentement, ils descendent, ce sont les lunettes de soleil du monde. Des lunettes bleues d'un créateur aveugle.

Aujourd'hui, je suis partie une heure plus tard que d'habitude. Je me sens à l'aise dans la malle de verre tintinnabulante du trolleybus. Je ne me rends pas à mon travail. Je m'apprête à accueillir chaleureusement. Je ne sais pas encore qui exactement je vais accueillir chaleureusement ; on m'a ordonné de me trouver à dix heures au poteau numéro 273 sur la perspective Lénine, et c'est là qu'on me dira quel est ce grand hôte de notre capitale que nous sommes censés accueillir chaleureusement.

Les habitants les plus chaleureux de notre cité hospitalière sont ceux qui travaillent dans le quartier Oktiabrski. La route qui mène de l'aéroport de Vnoukovo à Moscou passe en plein milieu de ce quartier et au moins une fois par semaine on nous emmène pour accueillir

chaleureusement un nouvel ami de la capitale.

Près du métro je tombai sur Chourik Eingoltz. Il marchait lentement sur le trottoir, s'arrêtant de temps à autre pour regarder les paquets de gens qui couraient. Il portait un horrible pantalon aux genoux dégonflés et de lourdes chaussures d'hiver. Les pans de sa veste en viscose pendouillaient misérablement sur son ventre. Non, ce n'était certes pas un dandy, on ne pouvait pas le lui reprocher. Eingoltz observait ses compatriotes hospitaliers, la tête légèrement rejetée en arrière, et avançait précautionneusement, tendant un pied hésitant, comme s'il craignait de tomber dans une bouche d'égout. Chaussé de ses grosses lunettes à double foyer, on aurait dit un aveugle. Quelques mèches rouquines frisottaient au-dessus des oreilles, et son nez prenait racine dans le sinciput. Il remuait sa grosse trompe courtaude. Il reniflait la puanteur qui émanait de la foule, ramollie par la chaleur et l'ennui, il humait le travail de la corruption : la peur, l'indifférence et la fatigue générale, ce qu'il appelait la forme de l'angoisse inconsciente.

— Chourik ! criai-je. Chourik, je suis là !

Eingoltz tourna vers moi ses lentilles, et leva la trompe en signe de salut.

— J'ai eu peur de confondre les stations de métro, dis-je. On s'est donné rendez-vous à la station Kaloujskaïa, et maintenant elle s'appelle Oktiabrskaja. Où est donc passée la Kaloujskaïa ?

— À l'autre bout de la ligne.

— Chourik, pourquoi ils font ça ? demandai-je. Pour eux non plus ça ne doit pas être de tout repos.

— Mais si, Ula, mon enfant, au contraire. Ceux qui se chargent de renommer les rues ne vont pas à pied, ne prennent pas le métro, ça leur est égal que les villes entières changent de nom.

Nous descendions la perspective Lénine, passant devant l'hôtel Varsovie, l'Institut de l'acier, tandis que des gens inquiets s'agitaient autour de nous : les travailleurs cherchaient le poteau qui leur était désigné pour accueillir chaleureusement, le trouvaient enfin, puis perdaient ou retrouvaient leurs collègues dans la foule, sautaient rageusement en l'air pour que les délégués les voient distinctement parmi la liesse hospitalière et n'aillent pas se figurer qu'ils pourraient se tailler sans avoir accompli leur devoir civique.

La chaussée avait déjà été coupée à la circulation et l'avenue déserte avait un air inhabituellement effrayant et menaçant.

Des gars aux épaules carrées – en costume-cravate, malgré la chaleur étouffante – entreprirent de disposer les gens en rang le long

des trottoirs. Inclinant leur visage de zinc, ces gars écoutaient le rapport des camarades responsables, leur donnaient de brèves instructions, bouscullaient les gens, déblayant rapidement avec leurs grosses pattes les amoncellements humains et déplaçaient leurs concitoyens comme des objets, bouchant les fentes qui se formaient dans la foule, selon une conception probablement classée secret défense de ce que devait être l'allégresse hospitalière du peuple soviétique. Le visage figé, les yeux blancs, vides, la mâchoire lourde, ils lisaient à l'intérieur de nos âmes, et ils savaient que nos saluts n'étaient pas suffisamment sincères, ils voyaient que nous avions envie de nous enfuir – dans les magasins, les teintureries, les postes. Et nous avertissaient silencieusement : vous le regretterez !

Les délégués représentant les travailleurs tournaient leur tête dans tous les sens comme des mères poules comptant leurs pupilles, consultant leurs listes, vérifiant que tout le monde était bien présent, agitait les petits drapeaux et exprimait sur son visage la joie infinie à l'occasion de la visite de l'honorable visiteur, toujours mystérieux pour le moment.

Une voiture de la milice passa sur la chaussée déserte, jaune-bleu, toute clignotante de lumières rouges menaçantes, des porte-voix argentés tournant lentement sur eux-mêmes. Les porte-voix éructaient la voix crachotante du surveillant, qui se raclait la gorge sans vergogne, se préoccupant de nous autant qu'il se préoccupait des murs, des pierres et des arbres alentour.

— On dirait qu'on prépare une exécution, dit Eingoltz.

Trapu, dense, lourd, avec son gros nez-trompe courtaud, Eingoltz ressemblait à un tapir – un petit éléphant inabouti. Ses petits yeux rougeauds derrière les doubles foyers de ses lunettes fixaient tristement la chaussée déserte.

Il posa la main sur mon épaule – une peau blanche et vulnérable de rouquin, tachée de rousseur, plantée de rares poils blancs.

— Qui va-t-on exécuter, Chourik ?

— Notre dignité.

Le magasin Varna déglutit une foule de bonnes femmes. Elles couraient, tenant fermement un bocal d'aubergines Bayalda. C'est bien, les Bayalda, il faudrait en prendre, mais nous étions déjà en retard.

Je plaignais Chourik, ce tapir égaré, cet expéditionnaire à jamais coincé ici, ce sage, beau et fort, venu d'un autre monde. Affecté par erreur dans ce détachement du débarquement génétique.

— Chourik, pourquoi tu ne deviens pas professeur dans une petite

ville universitaire ? Quelque part au Moyen-Occident ?

Il hocha la tête :

— Et quelle matière y enseignerais-je ?

— À mon avis, tu sais tout. Tu pourrais leur parler de nous.

Eingoltz fit pas moins de dix de ses pas hésitants, se pencha vers moi et dit à voix basse :

— Ula, je commence à croire que personne ne se soucie de nous. Le monde ne veut rien savoir à notre propos, nous ne les intéressons pas, il nous a oubliés...

— Et l'histoire ? Les ethnographes ? Les archéologues ?

— Non, leur temps n'est pas encore venu. Nous sommes une Atlantide de cauchemar, sauvage et sanguinaire, au-dessus de nous s'étend l'océan du mensonge, de la violence et de l'oubli.

Quelques ouvrières outrageusement maquillées, en vêtements criards, buvaient du porto à la bouteille, et s'esclaffaient. L'une d'elles, après avoir jeté un coup d'œil à Eingoltz, se mit à chanter d'une voix tonitruante :

*Heureusement qu'not'Gagarine
N'est pas juif, n'est pas tatar,
Pas ouzbek et pas kalmyk,
Mais un bon gars soviétique !*

La jeune fille était belle, grande, avec des yeux bleus, ronds et stupides. Eingoltz la regardait avec un sourire bonhomme, presque tendre. Peut-être avait-elle réveillé en lui quelque souvenir ? J'eus l'impression qu'il avait envie de lui caresser la tête. Dans son monde à lui, là-bas, elle avait dû être une chatte. Ou un colley élancé, avec de longs poils soyeux.

Soudain, quelque part à l'autre bout de l'avenue, un hurlement se fit entendre, naissant dans un faible gémissement, dans une plainte molle de chat malade, puis enflant de plus en plus, se densifiant jusqu'à devenir un monstre jaune tombant du ciel : un hurlement aussi épais que du mastic, qui vous démangeait affreusement, comme de la laine de verre glissée sous la chemise.

C'était la Mercedes de la milice, qui précédait le cortège officiel. La sirène hurlait en mesure, son cri d'animal blessé descendait dans les graves puis remontait dans les aigus, devenant un sifflement désespéré de peur bleue devant la vague menaçante de souffrance. On aurait dit que les habitants de la Mercedes étaient en train de déchirer ses entrailles, qu'elle hurlait, sanglotait et suppliait les gens debout sur les trottoirs d'oublier leur dignité. La sirène – cet instrument électromécanique, simulateur et maître chanteur – montrait aux gens,

grâce à ces souffrances feintes, ce qui pouvait advenir d'eux, si le plastique et le métal étaient capables de hurler de cette façon.

La caravane présidentielle déboula enfin comme une coulée noire. D'énormes et lugubres automobiles, caisses d'acier montées sur quatre roues, se déversaient sur l'avenue en une vague rugissante. Les drapeaux se dressèrent, on donna de la voix dans les rangs du fond, on se mit à courir dans tous les sens. Hurllements, sauts, agitation et clameur ; la cohue, les pieds écrasés, les cris d'allégresse – le v'là, le v'là, là-bas, dans la deuxième voiture ! la moustache ! les épaulettes ! Hourra !

Un hôte de marque, avec un titre numéral : premier adjoint, deuxième secrétaire, troisième président.

Ces terribles automobiles noires s'élançaient comme une meute sans fin au-delà de l'horizon, blindées, pesantes, impénétrables, des reflets mats sur leur capot – un défilé inouï du triomphe de la force, preuve de son énormité – la tête du cortège avait déjà disparu quand la queue n'avait pas encore, de toute évidence, quitté l'aéroport – des dizaines de kilomètres de commandants, pareils à des coulées de lave crachées depuis les entrailles du Tartare. Le moteur grondant, les pneumatiques sifflants, elles roulaient, indomptables, sur la route de l'avenir radieux, entourées par les foules en liesse de gens heureux, agitant drapeaux et banderoles, tenues en bon ordre et à distance raisonnable, comme il se doit, par la chaîne vivante et solide de nos petits gars métalliques au cœur d'or.

Tante Perl racontait que, pendant la guerre, elle s'était trouvée sur la Sadovaïa, à regarder passer les milliers de prisonniers allemands. Ils avaient marché pendant des heures et un soldat s'était évanoui, victime d'un coup de chaud. Le voisin de tante Perl, un vieux Juif communiste, émigré autrichien, qui après quelques années de camp de concentration s'était débrouillé quand même pour arriver jusqu'à chez nous juste avant la guerre, avait couru vers le soldat allemand et lui avait donné à boire. Le soldat s'était relevé et avait rejoint sa colonne. Un petit gars métallique avait alors emmené le voisin et personne ne l'avait plus jamais revu.

— Tu ne te sens pas bien ?

J'ouvris les yeux et vis la grosse et tendre trompe de mon tapir.

— Ne fais pas attention...

Le tapir est intelligent. Il est magnifique. Mais il ne peut pas m'aider.

Nous entrâmes dans le hall de l'Institut. Poussière, morceaux des petits drapeaux, on étouffe. Une immense banderole : « Respectez le

travail des femmes de ménage ! » Chaque fois je m'arrête avec un léger effroi devant cette banderole, car il me semble y déceler un sens mystérieux, caché. Ça doit bien vouloir dire quelque chose ! On ne peut pas prendre ça au pied de la lettre : respectez le travail des femmes de ménage ? Pourquoi personne ne demande qu'on respecte mon travail ? Ou le travail d'Aliocha ? Ou celui d'Eingoltz ? Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ? Respectez le travail des femmes de ménage !

Je ne comprends pas. Mais je respecte. Et j'aime.

Je suis obéissante. J'aime mes directeurs et je respecte les femmes de ménage.

Respectez le travail des femmes de ménage !

7. Aliocha. Le vol

Immergé dans le brouet brûlant de cette journée insoutenable, je planais lentement au-dessus du boulevard Tverskoï. La douce ivresse du cognac se mélangeait à l'odeur un peu amère des peupliers poussiéreux, les émanations bleues des gaz d'échappement se condensaient en une buée arc-en-ciel qui se posait sur les fleurs, la brume grise de l'asphalte rampait sur le gazon, s'amassait en nuages épais sous les buissons – comme parés pour une attaque subite.

Je descendais lentement de mes hauteurs solitaires d'ivresse vers la chaussée mouvante et enfumée, vers ce monde repoussant. Je sentais que, en même temps que la sueur, le combustible qui me faisait avancer, le carburant de mon renoncement, de mon isolement heureux et volontaire, s'échappait peu à peu de mon corps. Les flammèches bleues de l'alcool alimentaient régulièrement le moteur de mon cœur, maintenant une tension stable à l'entrée de l'ordinateur de mon cerveau – de nouveau énorme, tout-puissant, tout-mémorisant. Auto-enseignant.

Je suis le pilote insouciant qui n'a pas vérifié avant le départ le niveau dans les réservoirs.

Je survole le désert, et je ne saurais où atterrir si le carburant venait à me manquer. J'ai le Sahara au-dessous de moi, une chaleur insupportable, des gens parlant une langue inconnue, des nomades asséchés par la soif et les privations, les oasis abandonnées des magasins fermés à l'heure du déjeuner, les puits gelés des bars à bière transformés en cafés-glaciers.

Encore trois mille pieds jusqu'au bar de la Maison des écrivains. Au loin, presque à l'horizon du brûlant midi moscovite, il se dresse, tel un mirage. Un espoir. Une promesse de bonheur. Comme les neiges bleues du Kilimandjaro qui surplombent les sables mortels du Sahara.

Si le carburant venait à manquer, la molle indifférence prendrait le dessus, et le puissant ordinateur aux battements fougueux se dégonflerait, comme un ballon percé, et, soudain recroquevillé, se métamorphoserait en une noix brune, dure comme de la pierre, et l'angoisse de la gueule de bois et de l'impuissance s'abattrait sur moi, et ce serait alors la chute dans l'abîme noir de l'oubli – dans le sommeil saupoudré de sable corrosif du désert...

Mais, pour le moment, le vent du cognac et la puissance de mon

vol solitaire soufflent encore en moi.

Sous l'aile gauche, j'ai vu passer les falaises grises et difformes de l'agence Tass, le parking parsemé de mouches noires des voitures de fonction. Pendant cinq ans, j'ai travaillé sur cette île – crétin de Vendredi, cannibale naïf et pur, en apprentissage chez les corsaires de la plume, qui passaient leur temps à se rendre utiles à la société et, surtout, à attendre avec passion le jour où un navire les emmènerait loin des rives rocheuses de la stabilité morale pour l'étranger pourrissant, assez lentement. Dieu merci, pour que plusieurs générations de journalistes ardents puissent profiter des ulcères immondes de sa mort programmée.

Et tandis que ce souvenir continuait de remuer en moi, je passais au-dessus du monument à Timiriazev, lui assenais un coup sur la tête et tournais à droite, vers la cathédrale de l'Ascension(33), surmontée de l'enseigne « Atelier électromécanique ». Les calèches se sont rangées le long de la rue Herzen, des gens sortent par une porte sur le côté de l'église, située juste sous les lettres « ... tromécanique », les hommes en frac, les femmes en robe blanche et longue crinoline, avec des bouquets de fleurs d'oranger. Bah ! J'ai failli être en retard ! Mais c'est Alexandre Sergueïevitch qui sort de l'atelier électromécanique, et là, c'est Natalia Nikolaïevna ! Ils viennent d'être mariés par la députée du quartier, la tisseuse de choc Maria Gavrilovna Poguibeleva.

Parfois son nom c'est Pokhmelnova. Parfois Poguibeleva. Il y en a peut-être deux ?

Alexandre Sergueïevitch, cher Alexandre Sergueïevitch ! Vous avez le bonjour d'un écrivain de la page 16 !

Je suis une montgolfière gonflée par les vapeurs d'alcool ! Adieu, Alexandre Sergueïevitch ! Je dois continuer, le carburant commence à manquer, je perds de l'altitude...

À ma gauche, je vis passer en un éclair l'ambassade de Turquie, dont la bannière colora le ciel de vert nocturne. Et dans ce ciel vert vif, un croissant se leva. Une étoile pointa son nez. Ah, comme je tombais vite, répandant tout le miel de mon vol solitaire ! Le soir en un instant s'évanouit au-dessus de l'ambassade turque, le croissant se cacha derrière mon dos, l'étoile roula sans atteindre le zénith, et mon vol était si rapide que je traversai l'aube comme une pierre et tombai de nouveau dans la brume brûlante du jour, tout près de l'ambassade chypriote. Je sentais mes pieds qui touchaient le trottoir, mes semelles raclaient l'asphalte ramolli, je poussais pour reprendre mon vol encore un peu, mais mes souliers s'enfonçaient dans la bouillie noire du bitume.

Je pris appui sur une couche épaisse d'air brûlant, m'élevai

quelque peu et m'envolai jusqu'au vestibule obscur, lugubre, frais, splendide et désert...

Le grand hall en bois était également désert et, soulignant l'irréalité de ce qui était en train de se passer, un poste de télévision braillait, solitaire, le présentateur poudré transmettant les dernières nouvelles.

— Moussia ! Deux fois cent ! criai-je à la serveuse en descendant les marches, et elle me tendit immédiatement deux tasses à café avec un sourire bienveillant et compréhensif.

J'avalai la première tasse sans quitter le comptoir, et la vodka s'engouffra en moi en grondant avidement, comme une décharge de lance-flammes. Des flammèches jaunes dansèrent sur le mur et déchiquetèrent les ténèbres de la soif frénétique, le sang jaillit dans l'ordinateur presque muet, desséché – mon œil s'éclaircit et je respirai profondément comme si je retrouvais l'air libre après avoir traversé une couche infinie de glace.

Et me voici dans mon cher asile d'aliénés – les murs graffités de poésies et de caricatures naïves, un petit écriteau en verre « Pas de vodka au buffet », une annonce toute jaunie « C'est le jour du poisson au restaurant », et puis les visages vacillants, imprécis, de petits hommes de carton assis à leurs tables. Comme elle m'est familière, cette douce hystérie d'un monde à l'envers : de grosses serveuses engueulent de petits écrivains, ils mâchent docilement du poisson en lieu et place de la viande, ils boivent en silence de la vodka servie dans des tasses à café, et du café, il n'y en a, pour ainsi dire, jamais !

Merci, Moussia, merci, ma joie, merci – je ne sais pas pourquoi tu m'aimes, pourquoi tu m'estimes et me verses de la vodka derrière ton comptoir !

Je m'accrochai à l'angle de la première table et enroulai ma jambe autour d'une chaise – histoire que ma montgolfière ne se retrouve pas collée au plafond : je craignais de traverser les murs de l'hôtel d'Olsoufieff⁽³⁴⁾ pour me retrouver dans le jardin de la chancellerie de la *Botschaft* ouest-allemande. Et de nouveau – légèreté, immatérialité du corps. Dommage que les collègues continuaient leur va-et-vient, parlant, posant des questions. Sans cesse. C'était si bien, de voler au-dessus de l'atelier électromécanique de l'Ascension – personne ne pouvait m'y atteindre, et Pouchkine avait d'autres chats à fouetter. Une noce est une entreprise plutôt prenante.

Ivan Iaguello, surdoué chenu de soixante-dix ans, la peau rose et les yeux bleus d'un enfant stupide, racontait des histoires de filles prépubères. Ces histoires étaient ennuyeuses : un spécialiste comme lui, déjà deux fois condamné, aurait pu trouver quelque chose de plus

intéressant.

Kolia Ouchkine, chauve-souris des marais, talentueuse et ivre, témoignait : « Ce n'est pas des inventions, les démons, ça existe, j'en ai vu moi-même... »

Yourik Entine, petit, moustachu, imposant comme un lilliputien riche, condescendit à me rapporter la chose suivante : « Hier, après le déjeuner, je me suis mis à mon bureau et j'ai écrit une pièce géniale. Dommage, je n'aurai pas le temps de la monter à la Comédie-Française – en ce moment, à Paris, ils préparent un festival de mes pièces... » Starouchev, le secrétaire de la cellule du Parti, me tirait par la manche et suppliait d'une voix plaintive, en désignant Rimma Ousserdova : « Mais dis-lui, dis-lui quel écrivain je suis ! » Elle remuait mollement la tête : « Tu n'es pas un écrivain, tu n'es même pas un être humain, tu es un mollusque, un mollusque avec un sac d'encre. »

Le poète Genia Korine, surgi d'un sous-sol quelconque, en tout cas de très grandes profondeurs, encore écrasé par la pression, maigre, élancé, aux cheveux pendants de noyé, leva un bras désossé, souple comme une algue, cligna piteusement des paupières, remua les lèvres, mais aucun son n'en sortit : sur son visage il y avait des traces de sable et de larmes.

Soudain, le serveur Edik apparut devant moi. Edik est une âme tendre. Il est homosexuel et amateur de musique. Il me colla un baiser sur l'occiput et posa sur la table trois bouteilles de bière tchèque. Entine se mit à geindre :

— Edik, pourquoi je n'ai pas droit à la bière tchèque ? Mais Edik répliqua sans coup férir :

— La bière tchèque, ce n'est pas pour toi. Et voilà.

Et, tout à la délicate amertume du houblon morave, je loupai l'arrivée inopinée de Piotr Vassilievitch Torquemada, pasteur de nos âmes, gardien de nos dossiers, le secrétaire de l'Union, l'ancien général du MGB, ami et collègue de mon paternel. Scintillement blafard des lunettes, visage émacié de l'inquisiteur.

— T'es encore bourré comme un coing ? hurlait-il sans bruit, remuant à peine les lèvres. Faire honte à ton père, c'est tout ce que tu es capable de faire, salopard !

— Mon père ne vient pas à la Maison des écrivains, il ne sait pas que je lui fais honte.

— Dans quelques instants, toute la direction de l'Union va quitter le salon de chêne, où elle finit de banqueter, elle va passer par ici, et elle va te voir, espèce de merdeux, continuait de m'asticoter Torquemada de sa voix sifflante.

— Ils sont tous bourrés, ils ne s'apercevront de rien, me défendis-je mollement.

C'est alors que les portes s'ouvrirent, déversant tous les grands généraux de notre littérature : j'en eus la vue troublée.

Mon tortionnaire décharné courut d'un pas sautillant pour rattraper les dirigeants.

Sur la chaise voisine, je découvris le poète Solomine : des yeux ronds, des cornes huileuses à l'arrière du crâne, tou-ou-tes petites, comme des noyaux de datte ; il tient sa queue entre les mains et l'agite comme s'il avait défait sa ceinture, ses sabots de bouc battent sèchement sous la chaise.

— Aliocha, prête-moi un rouble, un rouble, jusqu'à demain, j'ai besoin de boire – je crève, je n'ai plus d'argent ; hier, dans le tunnel, sur le Nouvel Arbat, on m'a piqué mes quarante-sept derniers kopecks, et je ne peux même pas porter plainte : j'ai échangé mon passeport contre une bouteille à des Ouzbèks...

— *Vade retro*, tu pues le soufre, lui dis-je, en lui lançant une pièce d'un rouble. Mais il la laissa s'échapper, elle scintilla dans l'obscurité, et déjà Volodia Stepanov la saisissait avec les dents, et rugissait pour faire fuir Solomine.

Puis il l'épingla sur son blouson, à côté de la médaille *Virtuti militari*, piquée à je ne sais qui, et me cria depuis sa table :

— Tu as vu, Aliocha, mes médailles ? Je les ai eues en Corée ! Je pilotais un Po-2, je descendais les forteresses volantes américaines...

Il ment, il ne sait même pas piloter. Quant à l'uniforme de garde-frontières, il l'a acheté au Voïentorg(35), sur le compte d'un théâtre amateur : les accessoires et les costumes furent convertis en vodka, le théâtre fut fermé, la femme de Stepanov le jeta dehors et depuis il habite son uniforme de garde-frontières...

8. Ula. Le viseur se met d'accord avec sa cible

Les chercheurs courent dans le couloir. Svetka Gryzlova, une fille maigre perchée sur des quilles toutes sèches, double dans le virage Papernik, enceint de son cartable et soufflant comme un bœuf, et me crie au passage :

— C'est la paie !

Ils courent. Je laisse passer la meute au galop et pousse la porte de mon abri antiaérien qui porte l'écriteau « Service de conservation des manuscrits ».

— Bonjour, bonjour, bonjour, camarades. C'est la paie, annoncé-je, et aussitôt le vent de la passion s'engouffre sous la voûte épaisse.

Nadia Aliapkina décolle de sa chaise comme une fusée, c'est-à-dire lentement, mais avec en elle une puissance indomptable, qui à vue d'œil se transforme en vitesse ; on voit à peine la tache claire de son tricot passer la porte pour disparaître à tout jamais. Galia, la secrétaire, frétille en jetant des coups d'œil craintifs vers M.A. Vassiltchikova, la chef de service, qui pince la bouche d'un air mécontent. Galia se décide enfin : tantôt se déplaçant en crabe, tantôt plongeant sous les bureaux, tantôt rampant, elle termine son parcours du combattant en s'échappant, happée par le couloir comme un courant d'air. Vladimir Ilitch Berbassov, candidat en philologie, collaborateur antiscientifique principal, à la voix éclatante, à la barbiche rousse légèrement moisie et entretenue avec soin, est un homme sincère, exceptionnellement franc, ayant pour principe de dire toujours en face – et sans tenir compte de la hiérarchie – les choses les plus obligeantes. Il se soulève au-dessus de son bureau, comme s'il était à la tribune, et je m'attends à entendre quelque chose d'obligeant-par-principe, sans deviner quel rapport il trouvera avec la paie, mais il laisse échapper une suite de mots précipités :

— Ula, vous avez l'air d'aller particulièrement bien aujourd'hui...

Il se racle hâtivement la gorge et dit à l'intention de Vassiltchikova avec une certaine emphase :

— Je vais au bureau du Parti...

Et l'instant d'après nous entendons son pas irrégulier et regimbant de hongre qui s'impatiente s'éloigner dans le couloir.

Je jette mon sac sur mon bureau, que j'avais entièrement rangé la

veille, m'assois et regarde Maria Andreïevna. La vieille femme affligée hoche la tête.

— Vous êtes en colère ?

— Non, dit-elle, et, dans sa voix, dans son regard, dans tout son aspect, il y a une grande tristesse. Je ne comprends pas...

Je me tais.

— Pourquoi courent-ils ainsi ? Quoi, ils n'ont pas le temps d'aller chercher leur paie ? Ou ils ont peur qu'il n'y en ait pas pour tout le monde ?

— Ne vous fâchez pas, Maria Andreïevna, ils n'ont pas d'autre issue. L'existence détermine la conscience, lui rappelé-je en riant.

Grand-mère Vassiltchikova est une femme d'une autre race, d'une tout autre éducation, et je ne peux pas lui expliquer que si les gens courent ainsi ce n'est pas pour échapper au bruit des chaînes, c'est pour fuir celui des boîtes de conserve accrochées à la queue des chiens qui les poursuivent.

— Ah, Ula, personne n'a remarqué que la tragédie des bagnes staliniens est devenue peu à peu la farce honteuse de l'oisiveté généralisée...

De son point de vue, elle a raison – l'employé moyen de notre Institut de recherches littéraires peut avec orgueil se considérer comme quitte du système d'embauche salariée.

— Si l'on compare ce qu'on nous paie avec ce que l'on fournit comme travail, il apparaît que nous sommes effectivement quittes, dis-je à grand-mère désolée.

— Ne riez pas, Ula, se fâche un peu grand-mère, se défendant mollement. Ne riez pas, j'ai définitivement compris que le petit-bourgeois moderne est un nouveau Janus...

— Et qu'a-t-il de nouveau ?

Elle répond très sérieusement :

— À l'étranger, il montre sa face de créateur, de bâtisseur aux yeux bleus, et aux siens la gueule épaisse, bouffie par l'alcool, d'un bon à rien. Les gens ne savent plus travailler...

Soudain, la bouilloire émet un sifflement strident, comme un milicien au carrefour. L'eau est gardée au chaud pendant une bonne demi-journée : dans ce bureau, tout le monde aime boire une tasse de thé avec des craquelins et des bonbons bon marché. Chère pauvre grand-mère ! Regarde cette bouilloire. Ne dis pas que tu n'avais jamais remarqué le nombre d'heures que nous passions à bavarder en buvant du thé !

Svetka Gryzlova revient en trombe dans la pièce et crie depuis le pas de la porte :

— Maria Andreïevna, je vais à la bibliothèque Lénine...

Grand-mère la regarde d'un air craintif et contrit, les lèvres légèrement pincées. Elle n'ira pas à la bibliothèque Lénine, Svetka : elle va d'abord faire un plongeon au magasin d'alimentation, puis tout de suite après au Leipzig – il paraît qu'hier Safonova a réussi à y dégoter un sac. Mais on ne peut rien changer, et ce n'est pas la peine, et toutes les deux prononcent des paroles apprises par cœur, comme les acteurs répètent un rôle qui leur est devenu insupportable.

— Très bien, Svetlana Sergueïevna. N'oubliez pas de le marquer dans le journal...

Seigneur, nous répétons depuis tant d'années cette même pièce ennuyeuse et assommante que nous connaissons par cœur les répliques des autres. Dans quelques instants, ce sera au tour de Nadia Aliapkina de revenir avec sa paie : après avoir repris le souffle, elle dira qu'elle doit aller au musée Bakhrouchine(36). Le lendemain, elle aura oublié qu'elle devait aller au musée Bakhrouchine et racontera comment elle a fait la queue au magasin Le Monde des enfants pour acheter des collants au tout-petit – plus une paire de collants dans tout Moscou –, puis elle se rappellera comment elle a réussi à trouver de la farce de pomme de terre fraîche pas loin du métro, puis qu'il n'y avait presque personne au magasin Diète et qu'on y vendait du cabillaud congelé.

Puis revient Lioussia Lossossinova, et puis la secrétaire Galia, puis le pensif Berbassov, qui s'assoit à son bureau et range ses coupures dans différentes poches de son portefeuille. Il garde un billet de dix roubles, qu'il plie dans la poche de son pantalon. C'est dur pour lui : il doit payer la pension alimentaire de son ex-femme et cacher ce qu'il gagne à l'actuelle pour pouvoir le dépenser avec sa jeune maîtresse. Son épouse suivante, sûrement. Un jour, hors de lui, Berbassov hurlait à travers la pièce : « Ce n'est pas grave ! Ce n'est rien ! Dans deux ans, ce crétin aura dix-huit ans et fini la pension alimentaire ! Vous n'aurez plus un kopeck ! »

J'éprouve pour lui une haine indéfectible.

Nadia Aliapkina fait irruption dans le bureau en soufflant comme un boeuf.

— Eingoltz se charge de prendre ta paie, me dit-elle, puis, se tournant vers Vassiltchikova : Maria Andreïevna, il faut que j'aille chez Bakhrouchine...

— Bien, Nadejda Semionovna. N'oubliez pas de le marquer sur le

journal. Vous savez bien que Pedus surveille ça de près...

En entendant le nom de Pedus, qui fait l'effet d'un agréable excitant sur son système nerveux reptilien, Berbassov quitte ses rêveries financières.

— Ula, j'ai failli oublier, me dit-il, Panteleïmon Karpovitch vous prie de passer le voir cet après-midi...

Tu mens, sale porc, tu n'as rien oublié du tout. Jamais ton petit copain Pedus ne dit à quelqu'un passez me voir tout de suite, s'il vous plaît. Non, il propose toujours de venir dans deux heures, ou après le déjeuner, ou dans la soirée, ou après-demain – prends patience, souffre, inquiète-toi, réfléchis bien : pour quelle raison le chef du service secret de l'Institut te demande de passer dans son bureau, derrière sa porte blindée ? Seigneur, aurions-nous, à l'Institut, des histoires secrètes ? Et moi, personnellement, qu'est-ce que j'ai comme histoire secrète ? Mais voilà : Pedus existe, il est partout. Et j'ai peur de lui. J'ai peur de sa politesse inculte, j'ai peur et ça me glace l'estomac.

— Et si nous buvions du thé ? propose Galia, tandis que Lioussia Lossossinova emploie toutes ses forces à restructurer sérieusement son bureau.

Lioussia est une petite blonde sympathique et briochée. Elle ressemble à ces poupées de porcelaine allemandes figurant des danseuses ou des paysannes en longue robe de dentelle. Je suppose que les hommes ont les doigts qui les démangent furieusement devant l'irrépressible envie de pincer les innombrables proéminences de son corps, rondes, blanches, molles et sucrées. Ses lèvres rose saumon légèrement humides sont toujours entrouvertes et pas la moindre pensée ne vient jamais troubler la transparence bleu myosotis de ses yeux tendres derrière lesquels s'ouvre l'abîme fatalement attirant de la nature organique encore inanimée.

La nature a des exigences. Elle exige une nourriture constante et Lioussia mange toute la journée. Elle apporte de chez elle un cabas avec des provisions : tout est diablement appétissant, et préparé avec soin, disposé sur des serviettes impeccables, des jolies assiettes en carton, et on salive d'envie à la vue de ces tartines au hareng, de cet œuf dur aux œufs de saumon, ou de ce pilon de poulet doré, au milieu des radis ponceau mélangés à l'émeraude des jeunes oignons et de la verdure géorgienne, de ces minuscules concombres qui croquent sous la dent, de ces tomates du marché avec leurs beaux flancs rouges, ou encore de cette tranche de veau, tendre et rose comme le sein de Lioussia. Il y a aussi une thermos, qui vient de l'étranger, minuscule, d'une contenance d'une tasse de café, parfumé, préparé avec amour.

Et trois pâtisseries : un éclair, un napoléon et un macaron.

Sans jamais s'arrêter depuis le matin jusqu'au soir, Lioussia mâchonne, croque, crisse, remue ses dents de sucre, clappe de la langue et ronronne de contentement. Après avoir mangé, elle range soigneusement les paquets, serviettes et assiettes en carton dans son cabas et nous rejoint pour le thé, les craquelins et les bonbons acidulés.

— J'adore les craquelins ! Plus ils sont secs, plus je les aime, dit-elle, attendrie.

Svetka Gryzlova, une brave fille, grossière et gentiment ordurière, l'humilie tant que faire se peut.

— Mais comment tu peux bouffer comme ça toute la journée, sans jamais rien proposer aux autres ? Et en plus, tu te goinfrs avec nos craquelins ! Tu n'es qu'un animal.

— Ne te fâche pas, Svetotchka ! C'est mon organisme qui veut ça !

Et de disposer sur la table ses innombrables pochons, paquets et ballots, en gardant un œil sur le panier à craquelins.

C'est au tour de deux femmes du service bibliographique de venir discuter : quelqu'un vend des jeans presque neufs. Le marchandage commence. Dans tous les établissements, les femmes se fournissent selon le système du commerce en nature – le bon vieux troc. Elles vendent des tricots jamais portés, achètent des jupes « de marque », échangent des bottes contre des souliers français plus un supplément en espèces, un fichu contre un soutien-gorge, une chemise de nuit contre une écharpe, des produits de beauté polonais contre des lunettes de soleil yougoslaves.

Galia tape à la machine – pour elle – des poèmes de Mandelstam photocopiés. Krouglova, du service des fonds, note, sous la dictée de Lioussia Lossossinova, la recette du gâteau Marika, Safonova découpe le patron d'une robe dans le journal. Soudain, Aliapkina revient avec un cabas remplis de bananes : il y a un marchand tout juste à côté de l'Institut, il n'y avait presque personne, elle n'allait quand même pas se promener toute la journée avec son sac.

Par la même occasion, elle raconte qu'elle connaît une couturière qui transforme les vareuses militaires achetées au magasin de seconde main sur la Dorogomilovka en manteaux de femme dernier cri – à tomber par terre !

Monia Filstein pointe son nez et nous demande l'autorisation de travailler chez nous à son journal mural : les gars dans son bureau ont organisé un tournoi d'échecs, ils fument comme des pompiers, c'est irrespirable.

Une fois la question des jeans réglée – trop chers, on ne prend pas –, les femmes prennent le thé, égrènent des contes à dormir debout à propos d'amants magnifiques et généreux, des plaintes à propos des maris alcooliques, échangent tranquillement les ragots, les expériences concernant les soins et l'éducation des enfants, s'informent sur les nouveaux régimes, se rappellent les vacances, les mariages et les événements domestiques marquants.

Le téléphone ne cesse pas de sonner – qu'est-ce qu'on peut régler comme affaires avec cette charmante invention d'Edison ! Et même si on ne règle rien, on peut juste se reposer en discutant agréablement.

Galia pose le récepteur du téléphone interne et crie :

— Avis, les filles ! Demain, dix heures, DC ! Vous avez entendu ?

— Quel décès ? s'affole Lioussia Lossossinova.

— Défense civile. Le séminaire.

Monia Filstein interrompt un moment son travail précautionneux et lève les yeux d'un immense drapeau qu'il peint sur une grande feuille de papier.

— Hé, les vieilles, vous n'avez pas oublié qu'il y en a trois de votre service qui doivent passer leurs examens GTO la semaine prochaine ?

Monia dirige la section sportive du syndicat, il a ses soucis.

L'angoisse se lit sur le visage de Berbassov : c'est malheureusement l'été et il n'y a pas de cours d'éducation politique, et il ne peut pas nous rappeler que le lendemain nous avons matérialisme dialectique.

Quant aux « vieilles », elles ont complètement oublié et refusent même d'y penser. Pour le moment, elles se font les ongles, et Krouglova tente de me coiffer à la Vidal Sassoon. C'est à peine si on se lave. C'est parce qu'on n'a pas de douche.

Une journée ordinaire. Ni fête, ni vacances, ni quarantaine. Ni apocalypse. Ce n'est pas une maison de fous. Une journée de travail comme une autre.

Avant, je pensais qu'on ne travaillait de cette manière-là que chez nous, à l'Institut. Mais tous mes amis, physiciens, ingénieurs, médecins, employés, me racontent à peu près la même chose au sujet de leurs établissements.

Il s'agit certainement du fameux climat propice à l'immense élan travailleur, qui, comme l'assurent quotidiennement les journaux, règne sur notre société. C'est probable.

Et pourtant, les fusées décollent, les trains roulent, quelque part on coule de l'acier, on extrait du charbon. Et cela, plutôt que d'être le résultat du travail humain, me semble relever du miracle. Là-bas, de

l'autre côté du rideau, règne aussi un climat d'élan travailleur ! C'est vrai que leurs fusées tombent, leurs trains déraillent, et que leur acier est de mauvaise qualité. Mais bon...

— Ula, voici ta paie, dit Eingoltz, en me tendant un paquet maigrelet.

Il plisse les yeux derrière ses grosses lunettes à double foyer, et ce plissé, rehaussé par le rouge de ses joues, lui donne un air timide, comme si ça le mettait mal à l'aise que je touche aussi peu.

C'est vrai que ma paie n'est pas grosse – c'est le solde. En principe je dois toucher cinquante-cinq roubles à titre d'avance ; mais aujourd'hui c'est moins huit roubles vingt d'impôt sur le revenu, moins cinq quarante d'impôt sur les « sans-enfants », moins un rouble dix de cotisation syndicale, moins neuf soixante à la caisse d'entraide, en remboursement de l'emprunt pour ma machine à laver. Et dans les mains : trente roubles et soixante-dix kopecks. Un billet de dix, deux de cinq, deux de trois, quatre billets chiffonnés de un rouble, une poignée de pièces.

La paresse et la misère sont quittes.

Mais bientôt je serai riche. Dès que la commission des attestations aura validé ma thèse de candidat, on m'ajoutera cinquante roubles par mois.

— Merci, Chourik, je te suis très reconnaissante...

Chourik sourit tendrement, en clignant rapidement de ses paupières rouges :

— Tu parles d'une corvée ! Je suis complètement épuisé, à force de transporter tes millions !

Le bourdonnement pressé et régulier des voix est soudain transpercé par la voix nette et grinçante de Maria Andreïevna Vassiltchikova :

— Rappelez-vous, Berbassov, que la barbarie, la lâcheté et l'ignorance ne respectent pas le passé mais rampent uniquement devant le présent...

Le silence effrayant qui suit est rompu par la question stridente de Berbassov, qui oublie son principe de parler toujours de manière obligeante :

— J'aimerais savoir, très respectée Maria Andreïevna, à quoi vous faites allusion ?

Grand-mère se tait quelques instants, puis rit doucement :

— Je ne fais pas d'allusion, je cite. Vous devriez savoir, en tant que spécialiste de la littérature, Berbassov, qu'il s'agit de Pouchkine. C'est

vrai que vous n'êtes pas un pouchkiniste. Votre rayon, c'est plutôt la poésie de Demian Biedny.(37)

Le système nerveux de Berbassov a dû être secoué par les problèmes d'argent. Laissant tomber son rude habit de l'obligeance permanente, comme un pompier sa combinaison après une fausse alerte, il s'emporte :

— Oui, oui, oui. Et je ne le regrette aucunement. Et je suis très satisfait par le sujet de ma thèse ! Et s'il fallait choisir de nouveau, sans hésiter une seconde...

Grand-mère hoche tristement la tête :

— Ah, Berbassov, Berbassov ! Je crains ne jamais pouvoir vous expliquer qu'un poète n'est pas un sujet. Un poète, c'est un univers.

Eingoltz frappe Berbassov sur l'épaule :

— Calme-toi, combattant ! Ne t'excite pas. Un homme satisfait de lui-même une fois parvenu à la vieillesse, qui ne regrette rien et qui ne rêve pas de tout changer, est tout simplement un crétin.

Je me lève :

— Bon, je vais chez Pedus, dis-je, et aussitôt mon estomac se glace.

La force prodigieuse de l'épouvante, l'incroyable énergie de la peur.

Et en pressant le bouton sur la porte du service spécial, je mets dans le pot commun de notre cauchemar une particule de cette énergie. La peur commence par l'inexplicable – personne ne parvient à comprendre pourquoi sur la porte toujours verrouillée du service spécial il devrait y avoir une sonnette, pour quelle raison il faudrait sonner à cette porte et non pas frapper comme à toutes les autres portes de l'Institut.

Il faut sonner et attendre. Longtemps. Là-bas, derrière la porte, ils ne craignent pas que l'on s'en aille comme ça, après avoir donné un petit coup sur la sonnette, et sans attendre l'invitation. Personne ne se rend ici de lui-même, et quand on est convoqué – pardon, « invité » –, il faut gentiment prendre patience.

La serrure cliquette, la lourde porte blindée s'entrouvre et me voici couvée par l'œil blanc sans sourcil de Kirka Tzygouniaïeva, la secrétaire de Pedus. Elle porte le titre d'inspecteur du service n° 1. J'ai vu, par-dessus son épaule, qu'elle était en train d'inspecter un bocal de harengs, de ranger les poissons par taille dans deux paquets en papier parchemin. Le hareng est une denrée rare, en ce moment, on n'en trouve nulle part. Comme le dit le petiot de Nadia Aliapkina, quelqu'un a dû les « chouraver ». Ou bien ceux du service n° 1 ont

droit au hareng, compte tenu de leur travail pénible.

— Panteleïmon Karpovitch m'a convoquée, dis-je, non sans un sentiment de haine pour moi-même, car je me surpris à parler – contre ma volonté, contre la raison, contre tout au monde – d'une voix basse et obséquieuse.

Cette chienne aux yeux blancs me fait peur, elle aussi. Elle est assise derrière la porte blindée. Seigneur, comme nous nous sommes vite habitués à ce théâtre de l'absurde ! N'importe quel couple trouvé sur le lieu de travail dans une pièce fermée serait emmerdé, accusé de conduite amoral, soumis à des questions dégoûtantes et honteuses, aux innombrables interrogatoires et confrontations.

Mais pas eux. Ces deux vampires s'enferment de leur plein droit. C'est leur fonction que de rester derrière des portes closes. Leur mission suppose une sainteté telle, une conception si haute de leur fonction d'élite, que l'idée même d'éventuels amusements sur le canapé de similicuir ne peut qu'être sacrilège. Moi-même je n'oserais y penser si je ne travaillais pas dans cet Institut depuis de longues années. Je me souviens de l'incroyable scandale quand l'épouse dégourdie et encore jeune du précédent directeur quelque peu décrépît avait traîné la secrétaire d'alors de son mari par les cheveux, le tout accompagné de jurons et de hurlements. Cette secrétaire était précisément Kirka Tzygouniaïeva, une gonzesse aux yeux blancs, bonasse bruyante et débauchée.

L'épouse avait rendu définitivement le directeur à sa famille, puisque peu de temps après le scandale plus ou moins vite étouffé, il avait été mis à la retraite. Il avait eu cependant le temps encore, comme un goal se jetant sur le ballon, de caser Kirka au service n° 1, où sa présence permanente derrière les portes blindées avait fini par avoir raison et de ses beautés fades et de sa bonhomie. Elle nous fixe dorénavant de ses yeux ronds et blancs, sans cils, et dans son regard brille un reflet de menace et de méchanceté : « J'en sais suffisamment sur vous ! »

Donc, quand Kirka et Pedus se caressent, ils ont les mains propres. Qui sentent le hareng de la ration.

Dans cette cage, il y a une sonnette électrique sur la porte, mais pas de lavabo, et Panteleïmon Karpovitch, après le hareng, doit s'essuyer les mains avec du papier journal. Ces mains me fascinent – on y devine tant de force emmagasinée, tant de cruauté accumulée ! Ses doigts épais aux ongles courts, couverts de cuticules, déchirent la feuille de journal, essuient la graisse, la glaire et les écailles.

Pedus jette la feuille chiffonnée dans le panier et lève sur moi son regard indifférent mais sévère. La crête supérieure de son regard est

calée au niveau de mon menton, comme si j'avais passé ma tête dans un trou au plafond et que lui, malgré ses efforts, ne parvenait pas à croiser mes yeux.

— Bien, Sulamith Moïsseïevna, dit Pedus, et il se tait aussitôt.

Je me surprends à le chercher du regard, afin de lui montrer que je suis sincère, que je n'ai encore rien fait de mal. Mais il ne le permet pas et continue de me fixer le menton, et aussi un peu sur le côté, dans mon dos, où Kirka Tzygouniaïeva farfouille dans les papiers. Il a beau avoir confiance en elle, son premier principe demeure : « Confiance, mais méfiance. » Et si elle « chouravait » les harengs ?

— Le responsable du comité de propagande, le camarade Berbassov, se plaint que vous cherchez à vous soustraire au travail de la campagne électorale, énonce-t-il en guise d'acte d'accusation, sans pratiquement ouvrir la fente étroite et longue qui lui sert de bouche.

À qui demander clémence, à qui me plaindre ? Les Pedus ont subi l'évolution en tant que type physiologique : mutation sociale, nouvelle race d'êtres à forme humaine. Parmi eux, il n'y a presque plus de chauves : la dernière calvitie fut celle de Khrouchtchev, et avec elle a disparu tout ce qu'ils pouvaient avoir d'humain. Il n'y a plus de chauves. Ils pensent très peu. Ils commandent et se fâchent.

Bajoues pesantes, énormes bouches serpentine et sans lèvres. Il n'y a plus de gros rigolos à lèvres épaisses. Un homme joyeux et cordial ne peut pas devenir un chef – on ne peut pas lui faire confiance, car il n'est pas prédestiné au mal perpétuel. Les lèvres se sont atrophiées en mandibules cornées, qui zozotent des phrases écrites sur un bout de papier. Ils n'articulent guère, leurs mandibules les gênent, c'est ça, le problème.

Les yeux ont disparu. À la place, des bulles vitreuses derrière des lunettes de fabrication étrangère. Comme ils se ressemblent tous, ces méchants vieillards-gaillards immortels !

— Pourquoi vous taisez-vous ? demande Pedus, en remuant ses solides mandibules. Ce n'est pas bien...

— Je ne cherche pas à me soustraire, réponds-je à voix basse, et curieusement enroutée. Je viens de terminer les papiers nécessaires pour présenter ma thèse au comité d'attestation – vous savez vous-même tout ce qu'ils exigent. J'ai terminé hier d'inventorier les archives de l'écrivain Konstantin Mossinov, c'était un travail urgent demandé personnellement par le directeur...

Pedus lève le regard de deux centimètres :

— Pourquoi ? Ce Mossinov est vivant ?

— Je ne sais pas. Il a donné ses archives de son vivant. Le directeur

m'a dit...

Le regard retombe : il n'a rien trouvé à redire au fait qu'un littérateur pétant la forme et la santé ait transmis toutes ses archives de son vivant. Du moins, il n'y a là rien de déloyal. Et même si ce n'était pas le cas, la question n'est pas de sa compétence – ce n'est pas à lui de discuter de la loyauté d'un écrivain aussi éminent que Konstantin Mossinov. Si le directeur l'a dit, il n'y a pas à discuter. Parlons plutôt de moi.

— Votre thèse, c'est votre affaire personnelle, ne cherchez pas à justifier l'absence d'activisme social par vos affaires personnelles...

— Ma thèse a été intégrée au projet scientifique de l'Institut, ai-je l'audace de remarquer timidement.

— Ne discutez pas, ce n'est pas pour ça que je vous ai convoquée, dit Pedus en serrant ses terrifiants doigts jaunes aux ongles cassés, et je crains qu'il ne s'essuie sur moi comme tantôt sur le journal. Vous êtes tous très malins, quand il s'agit de se justifier ou de trouver des prétextes. Mais quand il s'agit de travailler de tout cœur à l'intérêt général, il n'y a plus personne.

— Je n'ai jamais refusé aucun travail, riposté-je faiblement.

Il se radoucit soudain, remue lentement ses lèvres violettes, comme s'il goûtait aux paroles sans saveur qui allaient déteindre :

— Alors, cessez de tirer au flanc. Vous êtes une personne cultivée, vous devez mesurer l'importance politique et sociale d'un événement tel que des élections.

Il réfléchit lentement, avant d'ajouter une phrase qui a l'air de sortir tout droit de son journal chiffonné, maculé de hareng :

— Il faut expliquer à la population la situation inédite de l'élan politique et travailleur avec lequel notre peuple s'apprête à participer aux élections...

C'est un cyborg. Un cerveau mécanique vide, greffé sur une chair organique grossière. Un objet inanimé, fils de personne. Personne ne l'a jamais aimé. Et il ne m'a pas convoquée pour me parler des élections.

— Nous ne parlerons plus de tout ça, d'accord ? affirme Pedus plus qu'il ne demande. N'est-ce pas ?

— D'accord, dis-je, oui.

Nous sommes d'accord. Avec tout. Toujours. Tous. Les mondes sont fermés. Pedus n'a sûrement jamais entendu parler du décembriste Nikita Mouraviov, sinon il lui en ferait voir de toutes les couleurs pour ces paroles sacrilèges : « Malheur au pays où tout le monde est

d'accord. »

Ceux-là sont des maillons d'un étonnant écosystème où le malheur d'un pays et l'humiliation des citoyens sont la source de leur bonheur médiocre, de leurs amours perverses et bestiales derrière les portes blindées, de leur ration spéciale avec harengs en bocal.

Pedus, lui, fait le point dans son viseur et me regarde pour la première fois dans les yeux. Avec ce réel intérêt du sniper pour sa cible.

— J'ai encore une petite question, camarade Guinzbourg...

Silence. Temps. Le doigt caresse la gâchette. La cible ne peut pas s'échapper.

— J'ai dû écrire un rapport pour la commission d'attestation, et j'ai une petite question...

Ses mandibules ne sifflent plus, c'est la culasse du fusil qui claque. Ne bats pas ainsi, petit cœur, animal traqué, la cible se doit de rester immobile.

— Il y a quelque chose que je ne comprends pas... ce que vous avez écrit au sujet de vos parents...

— Qu'est-ce que vous ne comprenez pas ?

— En quelle année votre père a-t-il été réhabilité ?

— Mon père n'a jamais été accusé de rien. Il a été tué en 1948, à Minsk...

— Dans quelles circonstances ?

— La Procuration de l'URSS m'a toujours répondu qu'il avait été victime de bandits dont l'instruction n'avait jamais pu établir l'identité.

— Oh ! là ! là ! se désole Pedus. Et il était seul ?

— Non, il a été tué en même temps que Mikhoels...

— Bien, bien, bien. Et votre maman, pardon ?

— Elle a été arrêtée en 1949. En 1954 elle a été déportée, et réhabilitée en 1956. Elle est morte en 1962 d'un infarctus. Tout est dans le questionnaire...

— Oui, bien sûr ! Mais vous savez, une conversation avec un vrai interlocuteur est toujours plus sûre. Et vous avez une copie du certificat de réhabilitation de votre maman ?

— Oui.

— Eh bien, tant mieux ! Tout va bien, alors. Apportez-le-moi demain, pour qu'il n'y ait plus de conversations inutiles. Nous sommes

d'accord ?

— Nous sommes d'accord.

La porte blindée s'est refermée dans mon dos, je marchais lentement dans le couloir et j'avais l'impression de sentir le hareng. La cible et le viseur se sont mis d'accord.

Pourquoi veut-il ce certificat ?

9. Aliocha. Mon frère Seva

Je pleurais, je criais, je voulais arracher ce rêve comme on se débarrasse d'un masque de plongée qui éclate. Mon rêve m'entraînait dans les tourbillons pourpre-vert de ses nuages. Par les trouées, je voyais passer les visages d'Anton, de Gnezdilov, de Torquemada, de Leva Krasny, qui me faisaient signe de les suivre, mais je courais, suffoquant, en louvoyant comme un joueur de rugby, essayant de préserver dans le creux de mes mains un peu d'eau bleue transparente – Ula. Et là-bas, à la frontière du rêve, dans la redoutable brume tremblante, au bord de l'abîme, m'attendaient les silhouettes grises et noires des juges de la Vehme. Avec cette précision folle qu'on trouve dans les rêves, l'idée m'apparut, nette et effrayante : les juges de la Vehme allaient m'enlever cette eau vivante...

J'ouvris les yeux et découvris Seva, assis à ma table.

— Salut, fréro, dit-il, avec un sourire de top-model. C'est probablement grâce à ce sourire qu'il monte aussi lestement les échelles hiérarchiques.

— Salut... Comment va la vie ?

— Su-per ! s'esclaffe-t-il en montrant toutes ses dents de neige.

Et il pose sur moi son regard couleur bitume. Il me plaint. Seva a six ans de plus que moi. Alors qu'il en fait dix de moins. Il est colonel. Et moi, une merde. Lui, c'est le préféré, la joie de papa, la consolation de maman. Et moi – un clodo qui m'endors au café de la Maison des écrivains.

— On s'en jette un derrière la cravate, petit ?

— Oui, si tu paies, on s'en jette un.

Je pense qu'il aimerait mieux me jeter, moi. Mais il ne peut pas. En règle générale, Seva ne se fâche jamais avec personne. Ce n'est pas productif. Je me demande si on leur apprend à cogner, à la Boutique ?

— Bien sûr que je paie ! Je suis riche en ce moment.

— Tu mens, Seva, tu joues les pauvresses. Tu es toujours riche.

— Tu sais, un malheur est vite arrivé...

— Laisse tomber. C'est toi qui arrives vite, ça fait partie de ton métier, non ?

— Très original, très ! s'esclaffa derechef Seva. J'espère qu'il te

reste assez de cervelle pour ne pas discuter de ces conneries avec tes collègues ?

— Pour quoi faire ? Un collègue sur cinq travaille pour toi.

Seva fit un signe de tête à Edik, qui apparut aussitôt avec un carafon de cognac et deux tasses à café.

— Encore du café ! Plus de café, plein de café ! dis-je à Edik, qui me gratifia de son sourire timide avant de trotter vers son comptoir.

Seva prit un billet de dix roubles dans un beau portefeuille à monogramme en cuir, le posa sur la desserte, et le coinça sous son verre après l'avoir lissé avec l'ongle. Il n'avait pas envie de plaisanter, ni de rire, il ne voulait rien voir de ce qui se passait autour de lui, et fixait en silence le billet de dix roubles, comme on regarde un camarade dans les yeux avant de le quitter. Depuis l'enfance, il aimait regarder l'argent. Il a toujours eu du mal à s'en séparer, comme de ses gonzzesses, bonnes, certes, mais débauchées.

— Ne sois pas radin, Seva, lui dis-je. C'est bientôt la guerre, on va tous y passer.

Il grimaça un sourire, remua la tête et remplit les verres.

— À la bonne nôtre, alors ? Ou plutôt à toi, abruti.

Il lapa son cognac sans sourciller, se pencha vers moi et dit doucement :

— Ta profession te rend con, tu commences à attacher trop d'importance aux mots. Ne crois pas aux mots, mais à ce qu'ils cachent. Bon, un autre ?

— Non, j'ai assez. À quoi tu fais allusion ?

— Je fais allusion au fait que tu parles trop. Et que tu ne réfléchis pas assez. Il serait temps...

— Et à quoi voudrais-tu que je réfléchisse ?

— Qu'à force d'être assis entre deux chaises tu vas finir par te péter le cul.

— Pourquoi deux chaises ?

Seva vida le reste du carafon, pour ne pas perdre ce qu'il avait payé, le but avec un plaisir manifeste, essuya ses lèvres fraîches de chérubin et articula dans ma direction :

— Le Grand Humaniste déclarait : « Celui qui n'est pas avec nous est contre nous. » À ton âge, un homme doit avoir déterminé sa position au lieu de flotter comme un étron dans la fosse.

— L'absence de position déterminée est précisément la position de l'artiste, répondis-je mollement.

— Petit, je te parle sérieusement. Les écrivains sont d'abord des employés – petits ou gros, ça ne dépend que d'eux-mêmes – et ensuite seulement des artistes. Nous n'avons pas besoin de Pégases, mais de hongres, calmes et paresseux. C'est pour ça qu'on commence par vous mettre une musette avec de l'avoine autour du cou, puis des œillères, ensuite le mors, puis on serre les cuisses, on enfonce les éperons et, enfin, si c'est nécessaire, on sort le fouet.

— Ça te fait plaisir de m'humilier ? demandai-je simplement.

— Non, petit. Je veux que tu réfléchisses et que tu deviennes un homme.

— Qu'est-ce que c'est, devenir un homme ?

— Détermine-toi. Si tu te décides à devenir un écrivain normal, en deux ans on peut te faire grimper jusqu'au secrétariat de l'Union. Si tu ne veux pas obéir à Markov et Kojevnikov(38), obéis à Soljénitsyne, et on saura te remettre la cervelle à l'endroit, nous avons des méthodes pour ça. Mais ne reste pas ici à te bourrer la gueule et à t'endormir sur les tables.

— Qu'est-ce que ça peut te faire ?

— Ça peut me faire, Aliocha, que tu es mon frère. Il fut un temps où tu m'aimais beaucoup. Où tu m'obéissais.

— Eh bien, je ne t'aime plus. Et je ne t'obéis plus non plus, dis-je d'une voix rauque, à deux doigts de pleurer – je craignais qu'il ne s'en aperçoive : je voulais qu'il ait mal, qu'il ressente l'amertume et le dépit, alors qu'un vide noir m'emplissait et résonnait sourdement dans ma poitrine.

Le sourire crispé, Seva haussa les épaules et demanda, la voix lasse :

— Tu viens dîner à la maison ?

— Non, aujourd'hui je suis fatigué. Ramène-moi chez moi, si ça ne t'ennuie pas.

— Super ! Ça ne m'ennuie pas, répondit Seva, en souriant de nouveau sans contrainte, détendu et soulagé.

Nous traversâmes la fumée et le brouhaha, la cohue et les injures des ivrognes comme deux barques, Seva sur le côté, un peu à l'arrière, feignant de se promener tout seul. Il avait honte de moi. Il avait pitié et il avait honte. Il voulait que je devienne un homme.

Dans le hall lambrissé, deux écrivains-enfants trouvés jouaient aux échecs. Deux vieux orphelins solitaires. Exténués par la bêtise, dégoûtés de leur foyer familial, ils rampent tous les soirs jusqu'ici, gagnent sans génie, perdent stupidement, déplaçant lentement les

figures sculptées sur l'échiquier, en espérant voir filer au plus vite cette masse écrasante de temps libre. Ils ressemblent à ces *babouchkas* de la campagne, qui tuent le temps sur un banc devant la maison à chasser les poux. Le temps libre les assaille comme ces insectes méchants et dégoûtants, ils les attrapent sauvagement et les écrasent entre les ongles rongés de leurs mains courtaudes aux doigts gourds.

Et, depuis le balcon du premier étage, Piotr Vassilievitch Torquemada les surveille et s'en trouve très satisfait : ceux-là, au moins, ne lisent pas de livres interdits, ne discutent pas sur la liberté, et ne racontent pas de blagues sur les dirigeants.

Il nous aperçut, Seva et moi, agita la main, cligna de l'oculaire, claqua de sa prothèse dentaire, s'élança dans les airs, s'abattit sur nous en un piqué sifflant, manœuvra de la jambe, se suspendit un instant et s'arrima solidement au parquet. Il ouvrit ses bras à Seva, le secoua par les épaules et lui dit avec un sanglot dans la voix :

— Ah, quel grand gaillard tu es devenu !

C'est alors que je compris qui avait trouvé Seva avec une telle promptitude, qui l'avait convoqué au café toutes affaires cessantes. Ils s'écartèrent et je vis Torquemada marmotter des mots pressés et bousculés à l'oreille de Seva, un doigt appuyé sur la poitrine, la main lui caressant tendrement le dos. Il expliquait, insistait, répétait pour qu'il se le mette bien dans la cervelle, se confiait, se plaignait, racontait ses états d'âme à Seva, comme si c'était un vieux camarade de guerre, et de cette bouillie de passions remâchées quelques boules puantes s'échappaient jusqu'à mes oreilles :

— Nous... perdu la boule... avec votre papa... abruti... ennemis... encerclés... recrutement... les tchékistes...

Quant à moi, je n'en avais rien à faire, aujourd'hui j'étais fatigué, je n'avais plus de courage, l'ivresse commençait à se dissiper. La gerbe menaçait et ma vessie était sur le point d'exploser. Je me dis que ce serait bien de m'approcher maintenant de Torquemada et de Seva, en pleine réunion pédagogique, et de leur pisser dessus. Ils étaient si passionnés qu'ils ne s'en apercevraient pas tout de suite. Deux espions pleins de pisse – quelle merveille !

Mais ils s'étreignirent une dernière fois – tableau touchant réunissant le vieux maître en basses œuvres et l'élève talentueux et reconnaissant.

Seigneur, comme j'en ai marre ! Seigneur, comme tout ça me dégoûte, c'est insupportable !

Seva me fit un signe de la main et se dirigea vers la sortie. Torquemada, sans me jeter un coup d'œil, monta l'escalier en

sautillant sur ses échasses podagres et en faisant craquer ses articulations arthrosées. C'est là-haut que se trouve sa tanière, qui sent la poussière d'archive, l'urine animale et le moisi. Des armoires tout le long du mur, qui gardent, dit-on, un dossier sur chacun de nous, un énorme canapé antique, qui ressemble à un échafaud, des os humains rongés dans les coins, et sur le bureau, le téléphone-*vertouchka* – la ligne gouvernementale.

Dehors, la rue était repeinte aux couleurs criardes jaunes et rouges d'un couchant de juillet. Chaleur et désert. En face, le portail de l'ambassade brésilienne vomit une limousine avec à son bord des nègres s'esclaffant. Ils vont probablement aux putes. Ou bien bosser. Curieusement, l'un d'eux me fit un signe de sa main, rose et longue comme celle d'un singe.

— Quel peuple épouvantable, dit la voix de Seva dans mon dos.

Il les regardait partir, lui aussi.

— Ah oui ? Et pourquoi ça ?

— Des créatures sales et paresseuses. Et impudentes. On n'a pas fini d'en chier, avec eux.

Ma vessie était devenue énorme et lourde comme la Cloche-des-Tsars(39). Comme elle, elle commençait à se fendiller. Seva fit le tour de sa Volga, brillante comme un sou neuf, et ouvrit la portière, tandis que je me collais à l'arrière, me déboutonnais et arrosais abondamment la roue. D'abord Seva ne comprit pas ce que j'étais en train de faire – ça ne pouvait pas lui venir à l'esprit : un tel acte de vandalisme lui coûterait toutes ses missions à l'étranger. Et en plus – uriner contre sa voiture ! Polie et laquée, un modèle destiné à l'exportation, payé par des dollars tout neufs et tout verts, nettoyés un à un avec amour et soin de toute trace de sang et de boue.

La tête légèrement penchée, le buste tourné vers moi, il me regardait à travers la vitre et je pouvais lire la souffrance et la stupéfaction sur son visage. Il ne savait plus qui il devait plaindre le plus : moi ou sa Volga payée en devises et souillée de pisse.

Cependant, il ne dit rien – on doit leur apprendre à se contenir, là-bas – et attendit patiemment que j'ouvre la portière et que je me jette avec un soupir de soulagement sur le siège recouvert d'une housse vermeille fabriquée en Tchécoslovaquie.

La voiture démarra et roula, courut, froufrouta sur la Kolkhoznaia, et jusqu'à la place Maïakovski, Seva se laissa aller à ses tourments, rassemblant en lui-même la douleur et la pitié pour nous deux. Puis il prit son courage à deux mains :

— Piotr Vassilievitch se plaint de toi...

— Que ton Piotr Vassilievitch m’embrasse le derrière, répondis-je avec la plus grande franchise.

Seva ricana, et ce ricanement était plus éloquent que n’importe quelle parole : à quoi bon discuter avec un crétin bourré ?

Nous continuâmes de nous enfoncer dans le soir des rues paisibles, murés dans un silence boudeur et hargneux. Bercé par le grondement régulier du puissant moteur, j’écoutais le bruissement sifflant des roues caressant tendrement la chaussée de la Sadovaïa, baignée par l’impitoyable lumière jaune du soir – la couleur du désespoir –, et l’air, saturé des vapeurs d’essence et de l’odeur de goudron chaud, nous asphyxiait lentement et sûrement, comme le Zyklon B. Sur les trottoirs, de volumineuses caisses-cages, avec des morceaux sanglants de pastèque écrasée au fond, se dressaient près des kiosques des marchands de quatre-saisons fermés. Les bêtes qui vivent dans ces cages ont bouffé les gladiateurs et, poussées par la faim, l’angoisse et la haine, se sont dispersées à travers la ville assoupie. Les gladiateurs sans tête, en signe de désespoir, se sont agglutinés dans les files devant les portes closes des magasins à l’enseigne « Vins ».

De jeunes voyous hirsutes, avec guitare et chaînes de vélo, buvaient de la gnôle sous les portes cochères, s’esclaffaient en poussant des cris stridents et lâchaient des jurons.

Des putains à trois sous trop maquillées avec le visage transparent des idiots se tenaient aux croisements.

Ah, prophètes, oracles, prédicateurs, conteurs ! Prêtres et fols-en-Christ ! Est-ce à cela que vous pensiez en prédisant que Moscou serait un jour la Troisième Rome ? De quoi parliez-vous, alors ? De grandeur ou de dégénérescence ?

Imbéciles, allez vous faire foutre ! Tout est arrivé...

Seva freina délicatement devant mon immeuble et se gara juste derrière ma Moskvitch délabrée et crasseuse. Je me dis que nos voitures ressemblaient à leurs propriétaires.

— Tiens, elle roule encore, ta Moskvitch ? s’étonna Seva.

— Elle roule.

— Il serait temps d’en changer.

— D’accord, dès demain je m’achète une Mustang, répondis-je, en m’extrayant de la voiture et cherchant le moyen de lui dire au revoir sans lui tendre la main, mais il posa sa grosse paluche sur mon épaule et dit à voix basse :

— Aliocha, ne fais pas l’idiot. Pourquoi nous disputer ? Tu ne sais pas encore, mais tu comprendras. Tu comprendras un jour, Aliocha,

qu'il ne faut pas me haïr, que c'est bête. Et qu'il n'y a vraiment pas de quoi !

Je claquai la portière et Seva me cria à travers la vitre :

— Viens déjeuner demain chez les vieux.

Et il se carapata.

La veille, l'éditrice Zlodyreva m'avait demandé : « Le héros de votre roman déclare : nous périssons parce que nous sommes abandonnés et soucieux. Qu'est-ce que ça veut dire ? » En effet, qu'est-ce que ça veut dire ?

Ula ! Toi, tu sais ce que ça veut dire. Quelle inanité ! Que d'absurdité dans tout ça ! J'en ai assez. J'en ai assez de ma vie. J'en ai assez de moi-même, je me suis insupportable.

J'avais un peu les chocottes de rentrer à la maison, dans le noir, le vide, avec le sanglier cotonneux Evstigneïev guettant dans le couloir.

J'ouvris la portière de la Moskvitch, m'assis derrière le volant. Je ne sais pas combien de temps je restai ainsi, dans le silence huileux, appuyé sur le volant en plastique. Ensuite, tout se déroula comme sous hypnose. Je mis le contact, le starter fatigué poussa un cri de douleur, le moteur éternua, aboya et, sans lui laisser le temps de chauffer, ou plutôt sans me laisser le temps de réfléchir, de m'arrêter, de renoncer, je braquai le volant à gauche, les roues sautèrent sur la chaussée et je m'élançai dans la rue.

Je roulais dans la ville déserte, pied au plancher, le moteur hurlait, manquant d'étouffer, les phares lançaient des flammes blanches, les feux jaunes clignotants s'affolaient aux carrefours, lorsque je coupais à pleine vitesse la file clairsemée des voitures, les pneus grondaient, apeurés, en sautant sur les dos-d'âne et les rails de tramway. Près de la porte Rouge, un coup de sifflet de milicien retentit, mais je n'en avais rien à fiche. Ce qui se passerait le lendemain n'avait aucune importance et aujourd'hui personne n'était capable de me rattraper et de m'arrêter. Je fuyais l'angoisse, je fuyais l'épouvante du désespoir. Je me fuyais moi-même.

J'abandonnai la voiture dans la cour, sans la fermer à clé, courus dans l'entrée, sautai dans l'ascenseur, puis, en appuyant sur la sonnette de la porte et en entendant les pas silencieux qui s'approchaient, je crus que mon cœur ne tiendrait pas le coup.

— Qu'est-ce que tu as ? demanda Ula, effrayée.

Je la poussai à l'intérieur, fermai la porte et la serrai dans mes bras de toutes mes forces.

— Tu es à moi... Je ne laisserai personne te prendre... tu es mon

âme... tu es ma lumière sur cette terre... tu es ma montgolfière... l'eau dans mes mains... l'air... la lumière... le peu de ma vie qui me reste...

Ula ne me repoussait pas, son corps était dur et tendu, mais l'épouvante s'éloignait peu à peu. Elle se taisait. Elle ne pensait à rien – elle écoutait ce qui se disait en elle.

Dans la pièce éclairée, je voyais le grand portrait du grand-père d'Ula accroché au mur : un vieux rigolo en *payès*, casquette et manteau de drap, boutonné sur la gauche. Il avait en ce moment le visage d'un roi de Judée : orgueilleux et affligé. Il avait un air réservé et désapprobateur. L'idée folle me traversa qu'Ula essayait d'entendre sa voix. Je fermai les yeux de peur et je sentis son corps s'amollir entre mes bras.

10. Ula. Mon amour

Il me semble que je me rappelle le soir où nous sommes venus ici.

L'orage volumineux et suffocant avait entraîné en grondant les bribes des nuages vers l'est, là-bas, derrière l'Euphrate boueux, derrière le Hiddekel aux eaux jaunes et bouillonnantes, appelé également le Tigre.

La foudre bleue déchirait l'horizon, et dans ses éclairs brefs et hystériques, on pouvait voir les cimes basses des acacias, se serrant à la terre comme des animaux endormis.

Terre rouge mouillée. Poignées d'herbe brûlée.

Odeur de fumier consumé, de poussière tassée, de fleurs épicées.

Au loin, à l'orée du bois, le pourpre d'un incendie qui s'étend.

L'homme sauta sur la terre et y laissa l'empreinte de son pas. Il se pencha, ramassa une motte de terre, la fit rouler dans sa paume :

— L'argile d'Adam, dit-il d'une voix claire et sonnante.

Il agita la main en signe d'adieu et cria :

— Sois béni, Celui qui nous envoie !

Et il se dirigea vers le nord, à travers les ténèbres épaisses, là où s'étendait la terre promise, rude berceau de la nouvelle vie, vallée de l'amertume et de la connaissance éternelle.

Tout le monde avait pu voir encore le moment où il glissa dans une flaque et tomba en se maculant de boue.

Et entendre dans la nuit muette son rire et sa voix, où tremblaient les larmes de courage, d'obstination et de solitude :

— Je suis Adam. Né de l'argile. Je suis Adam. Souvenez-vous de moi et de mon nom. Je suis Adam.

Adam... Adam... le mot résonnait à mes oreilles, mais je ne dormais plus.

Avant non plus je ne dormais pas. Le bonheur était insupportable comme la torture, et les décharges qui, hurlant et gémissant, me secouent, raniment les cellules de ma mémoire antique, assourdissant, effaçant tout ce qui se passe autour.

Je me tournai sur le côté et m'aperçus qu'Aliocha ne dormait pas. Il me regardait, sa main chaude posée sur mon dos. Il me serra contre

lui et nous nous regardions en silence, en pensant tous deux à la même chose. Je suis sûre – lui aussi se rappelait notre première rencontre.

Moi je respirais son odeur forte et amère et regardais les reflets des lumières de la rue briller dans ses yeux.

... Je me rendais à l'anniversaire d'une amie – jusqu'au métro Voïkovskaïa, plus une petite heure de bus jusqu'à Bibirevo. C'était l'hiver, fin décembre. Il monta à un arrêt, grand, beau, sans manteau ni chapka, et une vapeur transparente montait de ses cheveux blonds. Il serrait contre lui trois bouteilles de champagne. Il était déjà éméché. Pourquoi n'avait-il pas de manteau ? Il jeta un coup d'œil bref autour de lui, et m'aperçut. Il fit un pas vers moi, laissa tomber les bouteilles sur le siège comme si c'étaient des bûches, et dit :

— Mademoiselle, je n'ai pas de monnaie. Vous ne voulez pas m'acheter une bouteille de champagne pour cinq kopecks(40) ?

— Je n'achète jamais rien trop bon marché, dis-je sèchement en me détournant.

Il me plut, il me plut tout de suite beaucoup...

Aliocha se souleva sur son coude et se mit à embrasser mes seins, ses lèvres étaient dures et rugueuses, troublantes, avides – un petit froid rugueux qui vous parcourt la peau et qui se tasse délicieusement dans la poitrine.

... Il s'assit à côté de moi, les bouteilles posées sur ses genoux.

— Je n'aurai pas de billet, tant pis, dit-il joyeusement. Et si les contrôleurs m'emmènent à la milice, toute la faute en retombera sur votre merveilleuse petite tête.

Sans répondre, je regardais par la fenêtre, à travers un trou dans la couche de glace – brèche dans le monde noir et sans fond, dégelée par des doigts tièdes et curieux. Un immense océan de ténèbres, à peine traversé par les lumières des réverbères et les phares des voitures – les habitants phosphorescents des profondeurs. Un rond d'agate fumée, hublot de bathyscaphe plongeant dans les abysses. Derrière la mince pellicule glacée, je voyais les poissons-arbres qui remuaient leurs nageoires-branches dénudées, les feux tricolores qui jetaient leur froid sur mes pupilles, les boîtes suspendues des immeubles.

Il me plaisait beaucoup. Et il me faisait peur. Je ne voulais pas de sa chaleur, je ne voulais pas regarder la vapeur transparente au-dessus de ses cheveux blonds, je craignais tant de rencontrer ses yeux clairs de conquérant ! Mais il me plaisait. J'étais moins effrayée en sa compagnie, dans la capsule étouffante du bathyscaphe se précipitant

dans le Tartare.

Aliocha pense à la même chose, il se souvient de lui seul, mais aussi de moi avec lui. Je me creuse une niche dans sa poitrine, et ses mains légères et tièdes, qui glissent rapidement sur mon ventre, mes jambes et de nouveau sur les seins, m'emplissent de chaleur sèche, et chacune de mes cellules s'élance vers lui pour se rapprocher le plus près possible. Seigneur, ce temps a-t-il vraiment existé, où il ne fut pas avec moi ?

... Il interrompit le vol absurde du bathyscaphe en désignant du doigt mes œillets raplaplas, transpirant dans leur cellophane :

— Vous êtes douée d'une beauté indiscutable, et moi d'un talent universellement reconnu. Réunissons donc nos richesses et nous serons heureux comme les premiers hommes.

— Écoutez, monsieur le talent, il me semble que vous êtes simplement un dragueur. Laissez-moi passer, je descends à la prochaine.

— Quelle coïncidence ! Moi aussi !

Il mentait, bien sûr. J'aurais dû le passer par le hublot du bathyscaphe au moment où nous avions croisé les immeubles à cinq étages des Likhobory, à une profondeur encore modeste...

Aliocha, mon chéri, pourquoi personne n'a inventé de nom aux jeux de l'amour ? Je ne comprends pas pourquoi les rêveurs, et les poètes, après avoir consacré des millions de vers à l'amour et aux effusions romantiques, n'ont pas osé donner un nom à la fusion divine, le sommet et le couronnement de l'amour. Il ne nous reste qu'une dénomination de maladie, propriété des médecins, qui l'appellent « coïtus » comme s'il s'agissait d'un chien, ou partie de l'arsenal des sauvages et des voyous, qui lui ont trouvé une série de surnoms dégueulasses et insultants.

Aliocha, tes mains sont si fermes, tes hanches sont si chaudes sur mes jambes, que je m'ouvre à toi, mon amour ! Et quel que soit le nombre de fois où nous nous sommes aimés jusque-là, je retiens mon souffle quand tu entres en moi en gémissant-soupirant-criant, allumant avec ton flambeau un brasier grondant, aveuglant, heureux.

— Je viens avec vous, dit-il, une fois que nous fûmes accrochés à un morceau enneigé des abysses, tandis que le bathyscaphe, avec un

grondement rauque, s'enfonçait dans les ténèbres de Bibirevo, les lumières rouges accrochées à sa traîne.

Je marchais en silence sur le trottoir, en espérant et craignant à la fois qu'il se lasse et me laisse continuer seule. Mais il marchait à mes côtés en sifflotant, et riait et parlait en s'adressant à lui-même :

— Et pourquoi pas ? Où peut-on à notre époque faire connaissance avec quelqu'un de convenable ? Pas au travail, on ne supporte plus personne. Tous ceux qu'on connaît, on les connaît déjà, par définition. Les femmes ne vont au restaurant qu'accompagnées de leur mari. Je ne vais jamais ni au concert ni à la bibliothèque. Non, non, l'autobus me semble être l'endroit idoine. Et, je vous en prie, ne discutez pas, je suis sûr de mon fait.

— Je ne discute pas. Je n'ai pas envie de faire connaissance.

— Et pourquoi ? s'étonna-t-il sincèrement. Pourquoi, sans rien savoir de moi, êtes-vous a priori contre moi ? Réfléchissez vous-même. Avec combien de petites personnes minables faites-vous connaissance simplement parce qu'un troisième gus, de peu de connaissance, dit : « Je vous présente un ami » ou bien « Voici notre nouveau collègue » ?

Je lui dis en riant :

— Qu'est-ce qui vous prend de me coller comme ça ? Vous n'avez pas autre chose à faire ?

Il me barra le chemin, posa ses bouteilles dans la neige et dit sérieusement, les mains serrées contre son gros pullover :

— Vous êtes la femme de mon rêve oublié. Je vous ai oubliée quand je me suis réveillé. Et dès que je vous ai vue dans l'autobus, vous m'êtes revenue. Bien sûr, c'est vous ! La première fois que j'ai rêvé de vous, c'était il y a très longtemps, à l'aube, et après je vous ai rêvée plusieurs fois. Et chaque fois j'oubliais. Mais je connais votre voix, vos moqueries, je me souviens de votre rire, et je viens d'avoir peur en apercevant une ride à la racine de votre nez – car je la connais aussi !

Je ne pus me retenir de dire une bêtise :

— Vous dites toujours ça quand vous faites connaissance dans un autobus ?

Il plissa les yeux puis répondit, en souriant confusément :

— Il ne faut pas. Vous détruisez le souvenir de mon rêve.

Je me fâchai : c'était complètement idiot ! Un homme éméché, sans manteau, l'hiver, la nuit, dans le désert inondé et sans fin de Bibirevo.

— Je m'en vais ! J'en ai assez. Et vous aussi, rentrez chez vous, vous allez vous enrhummer, il fait froid.

— C'est possible, acquiesça-t-il en m'emboîtant le pas.
— Où allez-vous ? demandai-je quelques pas plus loin.
— Chez vous.
— Je ne vais pas chez moi, je vais chez des amis !
— Tant mieux. Vous allez très vite comprendre que je suis meilleur que toutes vos vieilles connaissances...

C'est vrai, chéri, tu avais raison, tu es meilleur que toutes mes vieilles connaissances, que mes nouvelles connaissances, que tous les inconnus. Pour moi.

Quelle tendresse et quelle force il y a en toi ! Quand tu m'aimes, quand tu me pénètres, tu fermes toujours les yeux, tu es tout en moi.

Plus près !

Plus près !

Prends tout, mon amour !

Tu es si lourd, tout contre moi, mais quelle force me donne la masse de tes muscles !

Serre-moi !

Plus fort !

Plus fort !

Quelle joie !

Elle gronde en moi et tempête.

Je ne sens plus mes jambes. Ni mes bras.

Seulement ton poids sur ma poitrine.

Tu es un bouclier sur mon cœur.

Je plane au-dessus du monde, je suis en apesanteur !

Quelle langueur délicieuse dans mon dos !

Je suffoque.

Mais qu'ai-je besoin de respirer ?

Je suis douée de double respiration,

je respire avec chacun des pores de mon corps.

Chacune de ses cellules.

Plus fort,

Aliocha, plus fort,

mon amour !

Que je te sois volupté – l'un à l'autre collés.

Nous sommes de la même chair.

... Ce soir-là, à Bibirevo, dans la rue, par cet hiver exténué, il restait debout, sans chapeau, les bouteilles dans les mains, et m'expliquait en riant qu'il était au contraire tout à fait convenable d'amener un inconnu chez ses amis. Et il me suivit jusqu'à la maison, jusqu'à l'entrée de l'immeuble, jusqu'à la porte, et tandis que j'essayais de le chasser, craignant qu'il ne s'en aille, il me dit :

— Je n'irai nulle part, j'ai froid...

Puis il appuya sur la sonnette. En écoutant le bruit derrière la porte, je demandai machinalement :

— Qu'avez-vous fait de votre manteau ?

Des bruits de talons s'approchèrent, la serrure se raclait déjà la gorge, mais il eut le temps de répondre :

— Je n'ai pas de manteau. J'avais un blouson. Je l'ai échangé contre le champagne.

La porte s'ouvrit, l'entrée était bondée de monde. On poussa des hurlements joyeux, et ce rêve insensé continua : personne ne s'étonna que j'arrive de la rue, de l'hiver, avec un inconnu sans manteau. On criait de toutes parts :

— Vite, dépêchez-vous ! On n'attendait que vous ! Tenez, asseyez-vous...

— Alexeï Epantchine...

— Enchanté. Dites donc, c'est vous qui écrivez ces histoires très drôles dans *La Gazette littéraire* ?

— Ça m'arrive.

— C'est super ! Les filles, vous vous rappelez ? C'était à mourir de rire !

— Je peux vous faire mourir de rire encore une fois, si vous voulez.

— Ula, qu'est-ce que tu as ? Tu es toute raide ! On dirait que tu es glacée !

— Donc, vous vous appelez Ula...

— Vous voulez vous asseoir ici, Ula ?

— Dis donc, Ula, pourquoi tu ne nous as jamais dit que tu le connaissais ?

— Je ne le connais pas.

— Ha-ha ! Tu as toujours le mot pour rire.

— Eingoltz, laisse un peu de place sur le canapé.

— Oh, il est glacé, ce champagne, c'est tout bonnement adorable.

— Ula, je vous l'ai déjà dit : vous êtes la femme de mon rêve matinal.

Ô temps, ne te presse pas ainsi ! Arrête-toi ! Laisse-moi encore en apesanteur, laisse le poids d'Aliocha entre mes hanches !

Ah, si ça pouvait durer toujours !

Et même quand il semble impossible au bonheur d'être plus tranchant et plus clair, le plaisir augmente et augmente.

Et augmente encore.

Et je monte toujours plus haut, et dans la brume amnésique, pleine de passion et de mouvement, je plane et je plane.

Je n'arrive pas à croire qu'une joie telle puisse croître encore, et j'ai envie de m'abîmer dans le vaste de l'oubli.

Plus vite,

mon amour,

plus vite !

... Cette soirée avait filé comme l'éclair. C'est vrai – il était le meilleur parmi toutes mes vieilles connaissances. Il s'amusait, plaisantait, récitait d'opulents toasts géorgiens, racontait des blagues vaguement salaces, suscitant l'hilarité de toute l'assemblée, chaste et cultivée.

Il ne me regardait jamais, ne m'adressait pas la parole, comme si je lui avais simplement servi d'intermédiaire pour pénétrer le cercle très fermé des employés ordinaires que sont nos petits collaborateurs scientifiques auxiliaires. Je commençais doucement à le haïr. Jusqu'à ce qu'il s'approche de moi et me dise sur un ton sévère :

— Allez chercher vos affaires, nous partons.

— Où ça ?

— À la maison. J'ai fait honnêtement mon numéro.

Le plus étonnant c'est que je me levai sans protester et ramassai mes affaires. Seigneur, encore heureux que je ne me sois pas mise à discuter, à résister, à l'envoyer à tous les diables !

Le vent ébouriffait les crêtes de neige sur le sol : il faisait si froid ! Et lui, il marchait à mes côtés, sans chapka, sans manteau, ses mains glissées sous les aisselles. J'aperçus la lumière verte d'un taxi libre et

levai la main.

Il demanda en riant :

— Vous avez de l'argent ? Moi, pas une thune !

— Montez, enfant trouvé, arrêtez votre cirque, dis-je un peu fâchée. Où habitez-vous ?

— Ça n'a aucune importance. Nous allons chez vous. Dormir.

Il parlait sans impudence aucune, mais avec une fermeté inébranlable. Son allure sans-manteau-sans-argent n'avait rien de pitoyable, et il avait la voix gaie, assurée et détendue du naufragé qui parvient enfin au rivage. Pas de quoi se plaindre, ni d'être gêné, puisque la terre est de nouveau ferme sous les pieds. Et, tandis que le taxi s'approchait de nous, je dis, en essayant de toutes mes forces de dissimuler un inexplicable tremblement intérieur :

— Je ne compte pas dormir avec vous.

Il me serra contre lui :

— Ce n'est pas la peine. Pas tout de suite. La femme qui fait notre bonheur n'est pas celle avec qui on a envie de dormir, mais celle à côté de laquelle on a envie de se réveiller. Ces femmes-là se comptent sur les doigts d'une main. J'ai eu de la chance : je vous ai rencontrée dans l'autobus.

Mon amour,

nous sommes

tout là-haut !

Oh, je n'en peux plus ! Je n'en peux plus ! Quelle douleur, quelle joie ! La crampe du plaisir,

le pic de la souffrance exaltée,

le voici, le bonheur de la connaissance !

Tu es –

tout en moi,

je te sens là, sous mon cœur.

Je ne peux respirer, ni bouger.

Je ne sens plus mes membres.

Et la chair qui palpite –

dernière convulsion,

comme le grain se meurt –

avant qu'un nouveau fruit ne soit engendré.

Et ton souffle est rauque, et ton corps se débat entre mes bras comme un oiseau qui s'envole. Et ton gémissement quand l'amour te torture – c'est un chant.

... Même aujourd'hui, je n'arrive pas à comprendre ce qui m'était arrivé ce soir-là, pourquoi je ne l'avais pas chassé, laissé dans le centre-ville en rentrant en taxi. Je l'avais emmené chez moi, frigorifié, soûl, heureux, et, après l'avoir obligé à prendre un bain chaud, lui avais désigné le petit canapé :

— Vous allez dormir là-dessus.

Il hocha la tête en silence : non, je ne dormirai pas là-dessus.

En effet, il dormit avec moi, et c'était merveilleux. Comme maintenant. Comme toujours, quand nous sommes ensemble.

Je ne m'endormis qu'au petit matin et, quand je m'éveillai, il était parti.

Il n'était pas à mes côtés. Et je ressentis du dépit et de l'inquiétude. Je me soulevai sur le coude et aperçus, posée sur son oreiller, une feuille de papier couverte d'une écriture pressée. J'approchai la feuille de mes yeux, mais j'avais du mal à lire dans la lumière incertaine du matin d'hiver.

« Mon amour ! Ne te réveille pas, ne te lève pas. J'arrive tout de suite. »

Où avait-il bien pu filer dès potron-minet ? Je ris, soulagée, et replongeai dans le sommeil.

Sans manteau, ni chapka. Abruti.

Et lui qui disait qu'il voulait se réveiller à mes côtés ! Cela dit, lui, il s'est réveillé, et pas moi...

Aliocha restait là sans bouger, presque sans respirer, évincé, révoqué, lointain, complètement étranger.

Nous avons été jetés si loin l'un de l'autre tandis que le temps nous précipitait depuis le sommet du bonheur. Aliocha, tu connais pourtant des millions de mots, tu les as tous en tête, tu les gardes comme le magicien remplit ses poches de surprises. Trouve un mot – le nom de l'amour. Si l'amour est anonyme, il est aussi muet. Les êtres humains auraient honte de lui donner des noms répugnants. Et c'est pour ça que l'amour lui-même se couvre d'une fine couche un peu répugnante.

Aliocha, c'est bien que tu sois un homme, un vrai, que tu connaisses le mystère caché de l'amour, et c'est pour ça que je sens,

que je sais, que tu ne peux qu'ignorer le sale nom de coïtus quand tu me pénètres. Et tu ne me montes pas, tu ne me niques pas, tu ne me baisses pas – tu me connais.

... Ce matin-là, quand je m'éveillai de nouveau, la sonnette était sur le point d'exploser de colère et d'impatience. Je passai un peignoir, courus dans l'entrée, ouvris la porte – un énorme bouquet de roses explosa dans le crépuscule lugubre et bleuâtre, et au-dessus de cette gerbe de lumière éclatante, planait Aliocha dans son aérostat.

Sans manteau, ni chapka. Le visage bleui de froid. Riant et léger, il vola sur son bouquet magique jusqu'à la chambre, le jeta sur la table, et les roses se répandirent, et il y en avait tant qu'elles tombaient sur le sol...

Il me prit dans ses bras, un frisson me parcourut au contact de ses mains glacées, de son gros pull froid, et nous nous jetâmes sur le lit – comme à l'eau.

Il m'aima sans avoir pris le temps de se déshabiller, tremblant de froid, mais même alors il m'était tout miel, et il me connut.

— Où as-tu trouvé de telles fleurs ? murmurai-je, désespérée.

— Elles poussaient sur le trottoir, près de ta maison. J'en ai cueilli cent et une – une pour chaque année que nous passerons ensemble...

Et alors commença mon étrange existence avec ce fou, qui échangeait son manteau contre du champagne, publiait dans la presse des récits soi-disant drôles mais plutôt absurdes, qui, ramassé dans un coin du lit, me lisait des nuits entières son étonnante prose fantasmagorique, prenait mon salaire pour se payer à boire et achetait cent et une roses à des spéculateurs caucasiens.

Aliocha s'endormit. Le visage enfoui dans l'oreiller, sa main convulsivement agrippée à la mienne, il reniflait et gémissait doucement.

11. Aliocha. La dent de Doussia,

Serveuse au buffet de la gare

Réveillé, je fixe longuement le visage immobile d'Ula, essayant de deviner si elle dort ou si elle écoute ce qui se passe en elle. Et me tourmentent la tendresse, l'étonnement, le désespoir.

Je ne sais jamais si tu resteras avec moi jusqu'au soir.

Le crépuscule se dissipe et dans la lumière qui s'épaissit tu as le visage enfantin, sans défense, des enfants de Bethléem avant le massacre. Et leurs voix sanglotent en moi comme une nostalgie pour nos enfants que nous n'aurons jamais, puisqu'il est absurde de mettre au monde des alcooliques et de misérables hystériques.

Et pourtant, Ula a dû rêver d'avoir des enfants. Beaucoup d'enfants.

Même cela, je n'ai pas su le lui donner...

Dors, mon amour. Tu es mon destin. Tu es le sentiment permanent et mouvant de cette existence, tu es ma tentation de toujours et mon reproche éternel. Tu es ma seule espérance d'une vie nouvelle et différente.

Je restais couché sur le côté, dans une pose malcommode, craignant de réveiller Ula, j'écoutais sa respiration calme et observais son visage dans la faible lumière du matin naissant, et mon cœur se serrait de tendresse et de peur. Et la branche d'églañtier m'agaçait dans son bocal en verre, sur la table. De grosses fleurs gonflées, comme des tomates fendues.

Je dégageai doucement mon bras de sous le cou d'Ula, glissai hors du lit, allai sur la pointe des pieds jusqu'à la table et saisis la branche. Je me piquai la main, de l'eau froide gouttait sur mon ventre nu.

Je me penchai à la fenêtre et balançai la branche. Elle tomba lourdement, presque à pic, et seuls quelques pétales se détachèrent et tournaient lentement dans l'air comme des gouttes rougeoyantes.

La branche s'écrasa sur l'asphalte avec le bruit sourd d'une serpillière mouillée. Et semblait, vue de là-haut, une simple tache noire sur le trottoir gris.

Arrière, souvenirs ! Adieu, mémoire. Que la nuit te soit douce. Ula, il faut que j'y aille. Longue matinée, préparatifs interminables. Nous

sommes dimanche, le jour du déjeuner chez les parents, obligatoire, ennuyeux, dernier petit pont entre moi et ma famille, autrefois unie et solidaire, serrée comme un poing prêt à porter le coup, et aujourd'hui ouverte et tendue faiblement, mendiant au destin une dernière aumône.

Je ferme doucement la porte, le verrou claque sans bruit, je descends d'un étage pour appeler l'ascenseur – je ne veux pas que la boîte bruyante de l'ascenseur te réveille, Ula, je suis le gardien de ton repos. Je garde ton repos et je crains le bruit de l'ascenseur qui freine, je crains les souvenirs qui hurlent en moi.

Seigneur, quelle sacrée croix tu nous as donné à porter : notre mémoire !

La cabine dodeline dans la cage noire, les fines parois grondent, les câbles hurlent au-dessus de ma tête – enfermé dans la boîte en plastique, je plie légèrement les genoux, les deux mains appuyées contre la porte. Je suis persuadé que la cabine va se décrocher et que je vais mourir. Le dernier câble fatigué va finir par craquer, et ma fragile coquille se précipitera dans l'abîme en hurlant et crissant, suivie du contrepoids en fonte.

Fantaisie idiote ! Cela ne peut pas arriver. Les câbles sont toujours vérifiés en premier. Sauf que personne ne sait plus travailler.

Les portes s'ouvrent et j'oublie aussitôt ma peur. Jusqu'à la prochaine visite à l'ascenseur. Nous pénétrons dans nos souvenirs comme dans des ascenseurs – hop ! les portes se referment, appuyez sur les boutons correspondant aux personnes, aux temps, aux événements – en route.

Je n'avais pas fermé la voiture à clé et m'étonnai qu'on ne l'ait pas déchiquetée dans la nuit. Je mis le contact, trouvais un paquet de cigarettes mâchonnées dans la boîte à gants et tirais avidement quelques délicieuses bouffées. J'écoutais le grondement du moteur qui chauffait – les pistons brisés toquaient et claquaient dans les cylindres usés, la pompe gazouillait, comme un jaseur de Bohême, les aiguilles du tableau de bord s'affolaient. Je pensais à moi en fumant et mes pensées m'étaient désagréables. Car ce malheur qui m'arrivait, Ula en était aussi responsable.

Ces derniers temps, je m'étais mis à réfléchir sur le sens de la vie. C'est le pire qui puisse arriver à un homme, puisque à partir de ce moment les nuages gris de la fatalité s'amoncellent au-dessus de sa tête.

J'écrasai ma cigarette, passai la première et sortis doucement de la cour. Je m'arrêtai près du portail, ouvris la portière et regardai là-haut – Ula était sortie sur le balcon. Je criai : « Je reviens ce soir ! », et elle

agita la main.

Il fallait absolument que je trouve à boire. Je pris automatiquement la direction de la Sadovaïa, en réfléchissant où je pourrais trouver, un dimanche, dès potron-minet, un verre ou deux à me jeter derrière la cravate.

Ceux qui pensent au sens de la vie ne doivent pas survivre à des moments pareils. On se sent quand même plus léger quand on a bu un coup. Quoique ce ne soit pas là un fait avéré.

Genka Chpalikov s'est pendu à Peredelkino, à l'aube. On a trouvé sur sa table une demi-bouteille de piquette, une pomme entamée et un volume ouvert de Flaubert. Pourquoi Flaubert ? Je ne comprends pas.

Goloubtsov s'est tiré une balle de fusil de chasse dans la tête, vers neuf heures du soir : les magasins étaient fermés, et de toute façon il n'avait pas d'argent.

Manana Andronnikova, folle, désespérée, s'est jetée par la fenêtre, une nuit, et s'est empalée sur le porte-drapeau garni en l'honneur de la Journée internationale des femmes.

Quant à Ioulïk Faïbichenko, va-nu-pieds talentueux et débauché, gai luron et ivrogne, il s'est pendu à sa ceinture dans une plantation, au bord d'un chemin de fer, quelque part du côté de Donetsk. J'avais lu les conclusions de l'enquête : « ... dans la zone isolée de l'exploitation des chemins de fer... ». Qu'es-tu allé faire dans la zone isolée de Donetsk ? Est-ce là que tu as compris qu'il n'y avait aucun sens à la vie, et que nous ne sommes tous que des soiffards ramollis à la gueule de bois perpétuelle ? Rien à démêler : tout est trouble et obscur dans nos âmes souillées et meurtries.

Je ne veux pas mourir. J'ai perdu le goût de la vie, mais je n'ai pas encore perdu tout espoir. Il me reste Ula – peut-être arrivera-t-il encore quelque chose, peut-être parviendra-t-elle à me tirer de cette obscurité, de cette absence de moi-même.

Ô Seigneur, comme j'ai mal ! L'alcool seul délivre pour un temps de cette tension terrible et folle. Il faut que je boive, vite !

Plus vite ! Plus vite ! Il serait plus sage de m'arrêter, de réfléchir un peu – quelle direction choisir dans ce marasme –, mais les entrailles tempêtent en moi et hurlent de leurs voix stridentes : donne-nous à boire ! Il faut que je boive !

Les battements de mon cœur sont ralentis, lourds, entrecoupés de longs sanglots.

Volodia Veitsler est mort un dimanche matin – pas un endroit au monde où soigner sa gueule de bois.

Oleg Kouvaïev, lui, est mort d'un arrêt du cœur quelques heures avant son mariage – il n'avait pas osé demander un verre de vodka dans la maison de sa fiancée.

Aucun d'eux n'avait atteint la quarantaine, et depuis longtemps ils étaient taraudés par ce supplice : la question insoluble du sens de la vie. Nulle part comme en Russie il n'y a autant d'écrivains qui boivent et qui meurent désespérément de honte.

Le problème, c'est que parler aujourd'hui du sens de la vie est devenu tout simplement comique. Presque inconvenant.

La plupart des gens traversent la vie sans même avoir pris le temps de réfléchir à quelque chose d'aussi stupide que son sens. Acculés, inquiets, tourmentés, exténués par des soucis médiocres. Ils ont faim toute la journée, et le soir ils mangent trop.

Plus vite, plus vite ! C'est formidable, le dimanche matin, il y a peu de voitures, presque pas de passants.

Stop ! Stop ! À droite ! File de gauche ! Ça y est, je me souviens ! Ma Moskvitch me projette en hurlant sur la Novoslobodskaïa, dans la direction de la gare Saviolovski. Si Doussia est de service au buffet de la gare, elle va me trouver à boire.

Ils travaillent vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Vingt-quatre heures de travail, vingt-quatre heures de repos. Probabilité : 33 %. Si elle est de repos, j'irai à l'aéroport : Kolomiankine, le vestiaire du restaurant, a toujours de la vodka à double tarif.

Je me garai près des caisses de la gare – le buffet est à deux pas –, coupai le moteur, et la Moskvitch se tut, après quelques soubresauts et haut-le-cœur supplémentaires : elle était secouée par l'excitation, elle partageait mon état, elle devait, elle aussi, être en manque. Je suis persuadé que nous transmettons à nos automobiles nos destins et nos caractères. En vieillissant avec nous, elles finissent par nous ressembler, comme des épouses.

Je montai l'escalier quatre à quatre et courus au petit galop jusqu'au comptoir du buffet, derrière lequel, telle l'idole ardente Ahu Ahu, se dressait ma bonne copine Doussia, ma voleuse préférée, ma bonne revendeuse au black, ma petite racketteuse indestructible – notre maudit canot de sauvetage à tous, notre répugnant espoir, et la consolatrice de mézigue. Amas de jambons négligemment assemblés, Doussia se démène sans bruit derrière son comptoir, pesant, versant, recevant, commandant à voix basse et méchante deux filles noiraudes qui apprennent sous ses ordres cette science difficile qui consiste à se servir sur chaque article, sur chaque verre, à voler les ivrognes, à vendre de la pourriture, à spéculer. Énorme et gonflée comme une noyée, Doussia ne connaît ni mesure, ni fatigue, ni peur du gendarme,

ni pitié pour ses débiteurs suffoquant dans l'alcool.

Elle me salua sèchement d'un signe de tête et désigna la porte du local de service. Je plongeai dans la cage dissimulée par les caisses et les cartons, et elle vint vers moi :

— Alors ?

— Un verre.

— Deux roubles.

Elle commença par verser la vodka – et ces quelques secondes d'attente étaient un supplice supplémentaire – dans un verre gradué, pour bien se rendre compte elle-même de combien exactement elle me volait, je suppose. D'ailleurs, elle m'avait écarté de son épaule énorme et molle, et sur son visage il n'y avait pas un trait qui fût humain. Seules ses lèvres remuaient à peine.

Et hop ! Ah-ah ! Ouh-ouh ! Elle roule dans la gorge, elle descend. Trombe de feu, je suffoque. Et silence.

J'ouvris les yeux : Doussia me regardait d'un air indifférent comme si elle estimait mes capacités financières pour les verres suivants.

La seule fois où j'avais vu sur son visage de rumsteck une expression humaine, ce fut une grimace de souffrance. Elle avait horriblement mal à sa molaire. Mais pour rien au monde elle n'aurait demandé à se faire remplacer pour aller chez le médecin ; il ne s'agissait pas de perdre le bénéfice d'un service entier ! Elle souffrait, mais, en vrai soldat qui crève mais ne se rend pas, elle ne quittait pas son poste de combat. Ce jour-là j'étais dans le même état que maintenant, c'est-à-dire dans une première et gaie ivresse, qui fait tout paraître facile, et quand, n'ayant plus pitié de personne, on bouillonne d'espièglerie cruelle. Je lui avais dit :

— Tu veux que je te l'arrache, ta dent ? Tu n'auras plus mal.

Elle m'évalua du regard :

— Tu saurais ?

— C'est pas sorcier...

— Avec quoi tu vas faire ça ? demanda Doussia, pratique.

— Avec ça, dis-je, en désignant la grosse pince qui lui servait à plomber ses armoires.

Sans hésiter, elle s'assit sur une caisse de conserves de poisson, en écartant largement ses jambons, et dit d'un air lugubre :

— Vas-y, on va pas y passer le réveillon...

Nous combattions comme des héros antiques. J'avais plongé ma main dans sa gueule, prenant appui avec mes coudes sur les boudins

charnus de ses seins proéminents, elle meuglait et, lorsque, trouvant une position plus commode, j'appliquai la pince à plomb sur sa défense jaune, elle rugit d'une voix de basse ; j'entendais craquer, croustiller, crisser, elle me serrait entre ses cuisses molles et incandescentes en un spasme orgasmique, ses paluches monstrueuses agrippaient mes fesses, elle hurlait à la mort, pendant que je tirais sur sa dent, lui niquant ses gencives ; sa salive, en une épaisse écume, me coulait sur les mains, se mêlant à ses larmes chaudes, elle avait le souffle rauque, et je pouvais entendre, dans notre intimité perverse, les palpitations de son cœur indestructible de bête féroce, et je sentais monter en moi l'excitation sadique – c'est ainsi, sûrement, qu'on assassine.

Je serrai la pince de toutes mes forces et tirai d'un coup sec : crac ! Je fus effrayé par le vacarme de bois fendu que fit la dent en sautant hors de sa bouche.

Une dent énorme de vieux hongre, sur ses quatre pattes-racines, de la taille de mon petit doigt. Avec des morceaux de chair arrachée.

Doussia me fixait d'un air sidéré, en crachant de temps à autre des caillots de sang. Je mis la dent dans une boîte d'allumettes et dis :

— Je la garde...

Sans ouvrir sa bouche pleine de sang, elle me fit un bras d'honneur et fit non de la tête.

— Je t'en donne un rouble, proposai-je.

Elle réfléchit un peu, puis acquiesça.

Cette dent, je l'ai gardée, j'en prends soin. Elle recèle un sens terrible et caché. Un jour, ce symbole, ce répugnant talisman deviendra réalité...

— Encore un verre ? demanda Doussia.

Je n'aurais pas dit non. Je me sentais mieux et un verre de plus eût été le bienvenu. Mais je devais aller chez mes vieux. Et on ne peut pas arriver soûl avant le début des hostilités.

— Non, j'y vais.

— Vas-y, dit-elle, en me poussant dehors.

Ma Moskvitch se serrait contre le trottoir, toute grise de crasse : on aurait dit qu'elle s'était assoupie. Je lui donnai un coup de pied dans le pneu – on y va ? Le capot était encore tiède.

Je m'assis au volant, pris une tablette de Validol, la laissai fondre lentement, pas tant pour soulager mon cœur que pour étouffer un peu l'odeur de vodka. Allons-y, il serait temps. Ce serait bien de laver la Moskvitch, mais vu l'état de notre secteur tertiaire qui n'aime pas

insister outre mesure sur les services, ça prendrait au moins deux heures. Ah, tant pis, je m'en passerai !

Je mis le contact et pris la direction du centre-ville. Puis continuai par la perspective Lénine, la rue Profsoyouznaïa, jusqu'à Ziouzino. Le long des rues désertes de la capitale estivale, presque morte, c'est moi-même que je baladais ainsi, ma solitude, mes tristes réflexions à trois sous.

C'était une solitude agréable, légère, qui ressemblait presque à de la quiétude : l'alcool avait compensé l'adrénaline, rétablissant pour un court moment l'équilibre chimique. Mon esprit était clair, ma pensée légère, mon corps me laissait enfin en paix. J'avais cessé d'être tourmenté par la présence inquiétante d'Ula, je n'étais pas émoustillé à l'idée d'une prochaine beuverie, je n'avais pas à jouer les imbéciles avec mes copains, je n'avais pas à chercher de prétexte pour fulminer contre mes idiots de collègues, je n'avais pas de haine pour mes chefs, et je ne voulais pas pleurer à cause de la bêtise de mes parents.

Je roulais le long des rues inhabitées du désert urbain, où les maisons étaient aussi semblables que des dunes, claquemurées comme des termitières, et je savais à coup sûr qu'il n'y avait pas de gens à l'intérieur, qu'ils étaient tous partis attirés par le son de la flûte enchantée du charmeur de rats.

Pourquoi l'avez-vous suivi ? Vous ne reviendrez plus jamais.

Je me sentais si calme, je me sentais si bien – que de livres j'inventais ! Qu'aussitôt j'oubliais, sans regret. L'habitable étroit de ma Moskvitch bruissait d'une multitude de voix – les dialogues de personnages imaginaires, des mots étonnamment vivants, authentiques, éclatants, qui, à peine surgis, s'envolaient aussitôt pour se mêler au chuintement des pneus. D'un seul tremblement de cils, j'effaçais l'image de ces personnages, ils disparaissaient dans les nuages de fumée et revenaient de ces coulisses magiques déjà transformés, avec de tout autres caractères, et des voix changées qui m'entretenaient de choses nouvelles et différentes.

Ils avaient des idées magnifiques, qu'ils exprimaient avec un laconisme élégant.

C'était d'une incroyable évidence ! Pourquoi, alors, était-ce si difficile de retranscrire tout ça sur une feuille de papier ?

Et pourtant, que de tournures dramaturgiques divines ! Que de merveilleuses ruptures narratives !

Hé, les gens ! Où allez-vous ? Pourquoi suivez-vous docilement le triste enchanteur de rats ? N'oubliez pas que vous ne reviendrez jamais ! Ils n'écoutent pas. Ils ne veulent pas m'entendre. Ce qu'ils

veulent tous – les imaginés comme les réels –, c’est suivre gentiment la flûte de l’enchanteur de rats.

Tant pis pour vous ! Je vais continuer, j’en inventerai d’autres. J’inventerai et me souviendrai.

Si on arrive à bien se souvenir, ce n’est pas la peine d’inventer, parce que presque chaque souvenir est noir et jaune comme l’amertume.

Pour le moment, je préfère inventer. Ma Moskvitch roule à travers les rues désertes, elle tourne comme l’aiguille sur le cadran, le vent tiède et épais s’engouffre par la vitre – il sent l’herbe et la poussière –, la radio ronronne et chuinte, sans jamais couvrir les voix de ma petite bande entassée dans la voiture. Mais il est temps de tourner, d’aller déjeuner chez les vieux, et, à mi-chemin, tous les gens de la bande, un à un, sauteront en marche, furtivement, sans un adieu. Et je ne les reverrai plus jamais.

12. Ula. Mon univers

Aller faire ses courses le dimanche matin, en été, qu'est-ce qu'il y a de plus agréable. Pour moi, en tout cas. Bien sûr, il n'y a presque pas de produits dans les magasins. Mais il n'y a pas non plus beaucoup de clients. Ils ont fait leurs courses vendredi et samedi.

Tous les vendredis midi, tous les employés de tous les établissements – ministères, comités, directions, bureaux, offices, directoires, instituts, secteurs, services, sous-services, groupes, sections et soviets – s'engouffrent en un flot bouillonnant dans les magasins, bondés d'innombrables provinciaux, de paysans-travailleurs de choc de nos champs et différentes sortes de population locale, cherchant à s'approvisionner en saucisson, en beurre, en viande pour le week-end, ou, si c'est un jour de chance, à dénicher un poulet d'importation, puisque la volaille nationale est devenue un vestige de type ptérodactyle.

Les citadins bourrent de nourriture leur filet à provisions ou une petite valise, compagnon des voyageurs missionnés. Les paysans, nos nourriciers, remplissent des sacs de toile. Rien à dire – tout le monde a faim.

C'est étrange, cependant. Les paysans vont en ville se fournir en beurre et en viande, et on envoie les citadins par milliers travailler dans les kolkhozes. Et tout le monde est mécontent.

Nulle part les gens ne sont aussi isolés que dans une queue pour le saucisson cuit, nulle part, compressés jusqu'à la nausée, ils ne sont aussi peu capables de s'entendre que dans cette chaîne multiple et serpentine, dont chaque maillon déteste le précédent et n'a que mépris et indifférence pour le suivant. L'hydre infinie ne diminue jamais, et les gens ont beau quitter le comptoir, la queue repousse instantanément, dans un brouhaha d'injures, excitée par l'espoir méchant d'arracher ne serait-ce qu'un demi-kilo de saucisson cuit. Se pliant et se dépliant, les queues remplissent les magasins de leurs méandres infinis, en engloutissant paresseusement les restes ultimes de bonté, de bienveillance et d'humanité.

Plus sa tête se rapproche du comptoir, plus le serpent devient enragé, acharné, impitoyable. Les gens soudés, comme des articulations, se soufflent dans la nuque, s'arrosent de sueur âcre, fourrent leurs aisselles velues sous le nez du voisin, travaillent du

coude et serrent les dents, les yeux rivés sur le comptoir : y en aura-t-il assez pour eux ?

Il est absurde de demander de passer sans faire la queue.

Vous pouvez toujours raconter que vous avez une mère malade à la maison, deux petits enfants qui vous attendent dans la rue, que vous n'avez besoin que de deux cents grammes, que vous allez rater l'avion ou que vous avez une crise de diabète.

L'hydre à mille têtes se tournera vers vous juste le temps de darder une dizaine de langues dans une débauche de mots empoisonnés, de claquer des crocs et de reprendre sa forme initiale en resserrant davantage les maillons de la chaîne.

C'est dans les queues que les gens ont fini par se fâcher à jamais.

Les citadins crient aux paysans : « Parasites, goinfres, à cause de vous on ne peut même pas rentrer dans le magasin ! Vos putains de sacs ! Voleurs ! »

Les paysans répliquent : « Maudits feignants ! C'est peut-être vous qui faites pousser le blé et les vaches ? On vous nourrit, et on n'a même pas l'odeur de la viande ! »

Les uns et les autres essaient d'expulser les provinciaux en voyage commandé. Ceux-ci se défendent : « Il faudrait vous envoyer chez nous. Vous sauriez ce que c'est que le bonheur ! »

Les vieilles hurlent à l'attention des jeunes, qui font garder leur place à la fois dans la queue pour le saucisson, dans celle pour le beurre, et à la caisse : « C'est pas parce que vous êtes plus vivaces qu'il faut faire les malignes ! Et nous, on doit rester toute la nuit, c'est ça ? »

Un grand-père, tout gris de vieillesse, remonte comme un chiot le long de la queue – il avait demandé à quelqu'un de garder sa place pour aller se reposer sur une caisse en bois, puis oublié à qui il l'avait demandé. Et maintenant, il essaie de retrouver sa place de maillon au milieu de ce serpent gluant de sueur, le souffle brûlant. Mais le serpent se tait. Il est muet comme une pierre, il n'y a pas une fente dans ce mur compact. Le grand-père geint, bien qu'il ait presque perdu tout espoir : « Les filles, mes chéries, j'étais à cet endroit, entre une femme en vert et une petite avec un bébé. Où elles sont passées ? – Tu n'avais qu'à pas partir ! Si tout le monde fait la sieste et prétend qu'il a fait garder sa place... »

Mais une Tatare fait entrer dans la queue une parente ou une amie, et on oublie aussitôt le grand-père, rejeté comme un copeau de bois par la vague de fureur déchaînée : « Bande de voleuses ! Sales Tatares ! Spéculateurs ! Salopes ! Escrocs ! Tout ce que vous savez, c'est bouffer la laine sur le dos des Russes. *Kit manam kaïa barassam !*

Ordures ! »

Les Tatares s'esclaffent en montrant leurs dents en or : « Ivrognes ! Crétins ! Touche pas ! Couper main ! »

Comme on craint les Tatares, on se jette sur un homme triste à cravate, chapeau et lunettes, en train de demander poliment au vendeur de couper le saucisson en rondelles. « C'est ça, des rondelles ! Il peut pas les faire lui-même, ses rondelles ? Il n'a plus de mains ? Natacha, coupe-lui tu sais quoi ? Il a mis un chapeau, l'intello de merde ! Fous-lui un coup sur les carreaux ! »

L'homme, désespéré, cligne des yeux : « Camarades, je ne vous comprends pas. Je ne vous comprends pas, camarades... »

La queue, s'excitant de plus belle, rugit : « Les cochons et les jarres ne sont pas camarades. »

C'est dans les queues que les gens ont fini par se fâcher à jamais.

Non, ils ne sont pas pires que les Américains, les Allemands ou les Français. Mais ils sont pauvres.

L'histoire de notre vie est un drame de l'invincible misère.

Cette pensée m'est aisée quand je rentre chez moi : je suis riche, puisque je me suis débrouillée non seulement pour trouver un morceau de viande, du gruau et des légumes, mais j'ai réussi en plus à arracher des saucisses au lait, qu'on venait à peine de livrer.

— Pourquoi tu souris ? demanda Eingoltz. Il était assis sur le banc à côté de mon immeuble. Tu m'invites chez toi et tu me fais attendre...

— Ne te fâche pas. (Et je déposai un baiser sur sa joue rebondie.) Je suis peut-être en retard, mais j'ai trouvé des saucisses. Sur le chemin du retour, il y a au moins dix personnes qui m'ont demandé où je les avais achetées.

Je coupai la viande en petits dés et dis à Eingoltz :

— Aujourd'hui, nous allons manger un vrai ragoût juif ! Avec la sauce marron.

Eingoltz dit sur un ton réjouï :

— Parfait ! Demain je commence à jeûner : quatre semaines sans viande.

— Chourik, tu respectes sérieusement le carême ? m'étonnai-je.

— Bien sûr ! En tant que chrétien consciencieux, il ne serait pas convenable de jouer les malins en s'accordant des faveurs. Et puis, Ula, ce n'est pas très difficile. Quand on veut, on peut.

L'épluchure se tortille et tombe en longue spirale dans l'évier. Est-

ce qu'il croit vraiment à son Messie crucifié ? Ou est-ce un masque ? Un masque particulier, double, tourné en premier lieu à l'intérieur de lui-même ? Que de masques ont été inventés par notre époque ! Mais peut-être est-il réellement croyant ? Mais pourquoi le Christ ? Est-ce qu'un Juif peut croire que le Messie, l'envoyé de notre Dieu, est déjà venu ?

— Chourik, tu es quand même juif, dis-je plaintivement.

Eingoltz sourit :

— Premièrement, seulement à moitié. Mon père est russe. Et deuxièmement, de par son origine, le Martyr était juif. Mais je suis convaincu que les Juifs, en ne reconnaissant pas en Jésus leur sauveur, ont raté le chemin qui mène à la vérité, comme un homme perdu dans un labyrinthe perd la route du salut.

Je transférai la viande à mijoter dans la cocotte en fonte, m'assis face à Eingoltz et allumai tranquillement une cigarette.

Chourik avait à plusieurs reprises demandé ma main, comme ça, simplement, presque en passant, et moi, qui avais terriblement peur de perdre mon unique, mon meilleur ami, je repoussais chaque fois ses avances, le plus délicatement possible, avec un rire gentil et des plaisanteries joyeuses. Chourik est un garçon merveilleux, mais je n'arrive pas à l'imaginer en mari. Ce serait épouvantable. Nous vivrions un temps, long ou bref, en bonne amitié et intelligence, les détails finiraient par se dessécher et tomber d'eux-mêmes, et il ne resterait que l'essentiel à la surface, absolument insupportable pour moi. L'absence d'oreille intérieure, la surdité de l'âme, la méconnaissance de notre élection divine, l'oubli et la négligence de notre culte.

Il ne sait pas, il a oublié d'où nous sommes venus. Et pourquoi.

Et Aliocha ?

Je me justifie en me disant que lui non plus ne deviendra jamais mon mari.

Mais lui ne pouvait même pas savoir ce qui est enfoui dans la mémoire génétique des aïeux de Chourik ! Et puis, il y a autre chose : j'ai peut-être inventé, mais je crois que l'âme d'Aliocha est capable de renaître. Mon Dieu, comme je suis ferme dans ma croyance qu'il serait capable de se faire plus grand que lui-même !

— Ula, et toi, tu crois en quoi ? demanda Eingoltz en me fixant.

— En quoi ? répétai-je lentement sa question.

Mon cher Chourik, innocent *mèshoumè*, petit bout de ciel supplémentaire descendu dans l'océan qui nous entoure. Tu ne seras

sûrement pas d'accord avec moi, je ne saurai pas te convaincre. Tu sais tout, tu as tout lu, tout pensé, mais tu as oublié le Testament. Dans un monde étranger, tu as trouvé une réponse dans le christianisme, mais cette protestation-là n'est rien d'autre que du conformisme.

C'est Eingoltz lui-même qui m'a obligé à penser ainsi, et ses copains juifs convertis au christianisme. Ceux-là mêmes qui me démontrent dans de longues conversations que l'éthique du christianisme et l'eucharistie chrétienne sont supérieures aux judaïques.

Je ne discute pas avec eux. Je ne pense pas que l'homme puisse arriver à la foi par des discussions. La véritable foi est une illumination, c'est un talent immanent, c'est la culture de la connaissance de la vérité et du sens de notre existence.

Alors je réponds, sans espoir qu'il me comprenne :

— Je crois en l'immortalité des âmes justes. Je crois au paradis futur.

— Et l'enfer ? demande Eingoltz, légèrement ironique.

— Je ne crois pas à l'enfer. L'enfer n'existe pas. L'enfer, c'est la mort, la fin de l'existence, le refus de l'immortalité. L'enfer, c'est l'oubli.

— Et qui décidera de ton destin ? Qui estimera que tu es juste ?

— Nos destins sont décidés tous les jours. Par notre Dieu, raison suprême, qui nous a envoyés ici. Les justes vont au paradis. La justice, c'est la sagesse et la bonté, qui ne peuvent disparaître en même temps que notre chair. On en a besoin là-bas...

— On n'en a pas davantage besoin ici-bas ?

— Qui sait ! Dieu envoie de nouveaux justes...

Chourik articula lentement :

— L'apôtre Paul dit : « La charité est patiente, elle est pleine de bonté ; la charité n'est point envieuse ; la charité ne se vante point, elle ne s'enfle point d'orgueil, elle ne fait rien de malhonnête, elle ne cherche point son intérêt, elle ne s'irrite point, elle ne soupçonne point le mal, elle ne se réjouit point de l'injustice, mais elle se réjouit de la vérité ; elle excuse tout, elle croit tout, elle espère tout, elle supporte tout. La charité ne périt jamais. Les prophéties prendront fin, les langues cesseront, la connaissance disparaîtra. »

Je penchai la tête :

— Tu parles. Je crois.

— Et comment vas-tu retourner chez toi ? demanda Chourik avec sympathie.

— Je ne sais pas. Aucun vivant ne le sait. C'est peut-être quelque chose de l'ordre de la téléportation.

Eingoltz se mit à gesticuler :

— Allons, allons, Ula ! Ce n'est plus de la théologie, c'est de la science-fiction.

— Pourquoi ? Si on avait montré une télévision en couleurs à Alexandre Volta, il serait devenu fou. Nous regardons un match de foot transmis depuis l'Argentine, comme si de rien n'était.

— C'est le progrès technique, rien de plus naturel.

— Non, je ne trouve rien de naturel à ce processus. Tu n'as jamais réfléchi à cette chose très étrange : les gens débarquent sur la Lune mais continuent d'ignorer tout d'eux-mêmes. Qu'est-ce que la pensée ? Qu'est-ce que la mémoire ? Nos rêves ? Et la biologie ? Nous ne savons rien.

— Lorsque Adam a goûté au fruit de la connaissance, le Seigneur l'a chassé de l'Éden, et le secret de l'arbre de vie est resté à jamais inviolé...

13. Aliocha. Déjeuner de famille

Je pénétrai dans l'entrée de ma maison natale, située sur la Sadovaïa-Trioumfalnaïa, une construction cauchemardesque, avec des portiques, des moulures, des lanternes, des colonnes sur le toit, des frises en granit qui s'écroulent régulièrement – l'un des chefs-d'œuvre du stalinien flamboyant style « vampire ». Après la guerre, cet immeuble, l'un des plus grands de Moscou, portait le surnom de la « maison du MGB à la Maïakovskaïa ».

Aucune équipe de foot n'a autant changé ses footballeurs que notre maison a changé ses habitants. Ils emménageaient en Opel et en Mercedes, trophées de guerre, les troufions trimbalaient des monceaux de meubles, trophées de guerre également, les épouses s'amusant à comparer leurs fourrures, ils roulaient en Zim et en Zis, se soûlaient bruyamment, se battaient, jusqu'à ce que, assez vite, à vrai dire, on emmène le locataire responsable dans une Pobeda(41) banale ; puis celui-ci disparaissait à tout jamais. On délogeait ce qui restait de la famille, ou bien on transformait leur vaste logement en appartement communautaire pour y faire emménager la parentèle des anciens maîtres du monde.

On arrêta individuellement, parfois on arrêta un étage entier, ou même une cage d'escalier – ça dépendait si on était au creux ou à la crête de la vague de répression. Personne dans la maison ne doutait de leur culpabilité – quoique je sois convaincu qu'aucun d'eux ne fut jamais arrêté pour les innombrables crimes qu'ils avaient réellement commis –, simplement, la machine de la terreur avait besoin, de temps à autre, de sang pour huiler ses rouages, afin de garantir son bon fonctionnement. Ils n'étaient plus de vraies personnes depuis longtemps, mais des détails de ce gigantesque mécanisme de violence et de torture, qui portait le nom effrayant et absurde d'« organes » et dont le but suprême était d'inculquer dans l'âme de chacun le sentiment de l'inépuisable, incessante, indestructible et universelle épouvante. Et afin que cette machine ne connaisse ni ratés, ni ralentissements, ni accrocs d'aucune sorte, afin qu'elle demeure absolue, on changeait les pièces, y compris de manière prophylactique.

Vaincre la vie par la mort.

Les arrestations avaient atteint leur apogée en 1949, 1951 et 1953. La nuit, il n'y avait pas une lumière aux fenêtres, alors que personne

ne dormait : on tendait craintivement l'oreille, on écoutait le bruit de l'automobile qui freinait dans la cour, le claquement des portes d'entrée, le grondement de l'ascenseur.

Je me rappelle que mon père découpait régulièrement des feuilles dans son carnet d'adresses avec des ciseaux de manucure. La nuit, quand je me levais pour aller pisser, je tombais sur ma mère dans l'entrée, en bigoudis et robe de chambre, étrangement immobile. Aujourd'hui, je ne peux pas dire précisément si elle attendait mon père, qui revenait du travail, ou les visiteurs effrayants.

En revanche, je me rappelle parfaitement le jour où l'on arrêta notre voisin, le colonel Rioumine(42) le concepteur de l'affaire des médecins assassins. Mon père était rentré du travail au petit matin, le visage mâchonné et pâle, et avait dit à ma mère d'une voix alerte :

— Ne te fais pas de bile, va ! Nous n'avons rien à craindre, j'ai la conscience tranquille...

Le problème, c'est que tous ceux qu'on arrêtaient dans notre immeuble avaient la conscience tranquille. Parce que ce mot de conscience n'était plus qu'une convention de vocabulaire et voulait dire à tout jamais « devoir ».

Le premier commandement du devoir, c'était d'oublier la conscience, l'honneur, la charité.

N'existait alors que le dévouement inconditionnel au chef de tous les peuples, Iossif Vissarionovitch Staline ; et les indulgences étaient distribuées d'avance pour toutes les monstruosité commises dans ce cadre. Et, Dieu m'est témoin, jamais personne ne leur a demandé de rendre des comptes.

Dans le désespoir et l'angoisse, la conscience absolument tranquille, ils écoutaient, épouvantés, les accusations de trahisons fantaisistes qu'ils n'avaient jamais commises, de complots inexistantes et de collaboration avec des espions jamais recrutés par personne. Les collègues de la veille les chargeaient avec la même conscience tranquille et le même dévouement inconditionnel dans l'accomplissement de leur devoir ; ils participaient à la révision prophylactique de la grande machine de l'épouvante, sans penser une seconde que bientôt cet engin démoniaque exigerait le sacrifice de leur propre existence, puisque, ayant échangé la conscience contre le devoir, ils avaient donné le nom de Dieu au diable et étaient entrés dans le cycle ininterrompu de l'industrie homicide, ne reconnaissant qu'une seule énergie, la chaleur vivante du sang humain.

Par la mort vaincre la vie. Ah-ah ! À quoi bon...

Après 1953, on n'a plus arrêté personne dans notre immeuble,

comme pour souligner une fois encore, comme pour nous rappeler avec fermeté que ceux qui l'avaient été avaient tous bonne conscience. Ce sont les fantaisies du culte de la personnalité : seuls les « nôtres » ont souffert !

Personne n'a été mis à l'ombre après le XX^e congrès, ni pendant les réhabilitations, ni après qu'ils ont jeté Iosska-le-Sanguinaire hors du Mausolée. L'indulgence accordée longtemps avant avait gardé toute sa force – il n'y avait plus personne pour répondre des horreurs commises, et plus personne pour exiger réparation.

L'enchanteur de rats avait emmené tout le monde...

Tous ces souvenirs me rendirent plus légère la montée en ascenseur, d'autant que j'ai moins peur de tomber dans le puits quand je monte que quand la cabine se précipite dans le boyau étroit de la cage vers le centre de la terre.

La porte blindée de l'ascenseur refermée derrière moi, je me retrouvai sur le vaste palier. Six portes de six appartements. Seigneur, au moins six romans qui se perdent dans l'obscurité et le silence de la cage d'escalier ! Toute la littérature apparue après que Iosska-le-Sanguinaire eut crevé ne parlait que des victimes de ce monde de cauchemars. Mais personne n'eut le courage, ou la possibilité, ou assez de connaissances, pour décrire ceux qui avaient construit ce monde, qui l'avaient façonné et mis en marche. Alors que ces bourreaux, ces tortionnaires font partie du caractère indissolublement double de notre vie : on ne peut pas comprendre notre existence si on ignore le visage des bourreaux qui se sont engagés à verser un océan de sang humain pour une bonne ration, des bottes en box et l'exercice d'un pouvoir invisible.

Et je n'y arrive pas. Dès que je pense à tout cela, la nausée me monte à la gorge, mes mains tremblent et mon front se couvre de sueur comme si j'allais m'évanouir sur-le-champ. J'ai très peur, je voudrais oublier tout ce que je sais à leur propos. Je veux prendre mes jambes à mon cou et suivre en courant l'enchanteur de rats...

— Qu'est-ce que tu as à sonner comme un malade ? demanda en souriant Gaïdoukov, dont les larges épaules apparurent dans l'embrasure de la porte.

— Je réfléchissais.

— C'est très mauvais pour la santé, ça ! cria-t-il en hennissant comme un poulain, et il me tira par le bras à l'intérieur.

— C'est pour ça que tu te portes comme un charme, dis-je avec franchise.

— Va te faire voir, répondit Gaïdoukov d'un air bonhomme. Tu

veux une bonne blague ? Question à la commission du Parti : « Qu'est-ce que le centralisme démocratique ? » Réponse : « C'est quand on est tous pour à la réunion et tous contre chacun chez soi. »

Pendant que je riais, Gaïdoukov m'entraîna dans la salle à manger :
— Buvons un coup, en attendant.

Andreï Gaïdoukov, le mari de ma sœur Vilena, quand il apparut pour la première fois à la maison, il y a des années de ça, un peu gauche encore et timide, m'avait stupéfait par cette sentence inattendue : « Toi, Aliocha, tu n'arrêtes pas de lire, de penser. Et moi, en tant qu'aîné, je peux te dire que c'est de la bêtise. – Pourquoi ? m'étais-je étonné. – Parce que ce qui importe dans la vie c'est d'avoir la santé et beaucoup d'argent. Le reste, c'est de la foutaise. »

Gaïdoukov, un sportif de seconde zone, de ceux qui jouent mieux quand ils n'ont pas d'adversaire, après toutes sortes de traficotages, longs et complexes, avait fini par se retrouver directeur de la piscine centrale. Il avait alors réalisé la seconde partie de son programme de vie en ajoutant à la bonne santé un joli paquet de fric. Comment parvenait-il à extraire autant d'argent de l'eau trouble de la piscine, je l'ignore, mais je sais qu'il n'en manquait jamais. Il n'y avait pas que l'argent, mais aussi les relations les plus enviabiles, des amitiés et des pistons en pagaille. Anton, qui aime bien aller chez Gaïdoukov transpirer dans son sauna, dit toujours, avec un air aussi mystérieux que significatif, que pour un homme adroit ce sauna vaut tous les eldorados.

— Ils sont où, les vieux ? demandai-je.

— Mamounette est à la cuisine, elle fait du pain d'épice mais elle va se ramener. Papounet est parti chercher des *papirossy*(43) – c'est un gars d'une autre trempe, tu le connais, il n'a aucun respect pour les cigarettes. Tiens, regarde et apprécie la qualité de la réception.

Je regardai la table – la vision était impressionnante. Les taches rouges et noires des soucoupes remplies de caviar et d'œufs de saumon, le dos argenté du hareng gras dans la verdure, la poignée de crabes aux couleurs du drapeau polonais, jetée dans un plat rond, à côté de tourtes aux flancs dorés, des tomates, de la viande...

— Le hareng, c'est de *l'ivassi*(44) ? demandai-je, me versant un deuxième verre.

— *Ivassi* ? répéta Gaïdoukov avec une pointe de mépris. Quel ringard ! C'est du hareng de Sosva(45) : on en servait au tsar autrefois...

— Vous, les escrocs, vous êtes bien les tsars de notre époque, dis-je sans méchanceté, et j'avalai le contenu de mon verre.

La chaleur vivifiante se répandit dans tout mon corps et je me sentis immédiatement plus léger. Et voilà que mamounette fit son entrée dans la salle à manger, portant un grand plateau de *dratcheny*(46) – jaunes, transparentes, dentelées, du plus pur gruau, cuites aux œufs et à la crème, noyées de beurre fondu.

Je l'embrassai sur la joue, et elle demanda avec une grimace de dégoût :

— Déjà bourré ?

— On s'en est jeté un petit, avec Andreï, c'est tout...

— Et comment je sais, moi, si c'est un petit, un gros, un premier ou un cinquième ? C'est pas Dieu possible ! Tu ne peux pas attendre de passer à table, comme chez tout le monde ?

— Arrêtez de râler, mamounette, intercédait Andreï, aujourd'hui, c'est fête, après tout.

— Quelle fête ? demandai-je.

— La fête de l'Ascension, jour saint et paroissial ! hennit le poulain. Pourvu qu'on ait le prétexte !

Sur ces entrefaites le père fit son entrée.

— Bonjour, me dit-il sèchement.

Il s'assit dans le fauteuil bas dans le coin de la pièce, ouvrit *La Pravda* et alluma une *papirossa*. Et se débrancha.

La mère retourna à ses affaires de cuisine. Gaïdoukov remuait amoureusement les plats sur la table, et moi je demeurai assis à observer mon père avec attention. Il est resté beau jusqu'à aujourd'hui. Un Petchenègue vêtu d'un costume croisé vieillot. Il lisait le journal, mais ses yeux ronds gris-vert demeuraient complètement immobiles. Comme s'il dormait sans fermer les paupières. Mais il ne dormait pas – je ne connais que trop bien ces terribles yeux ronds.

Jusqu'à aujourd'hui j'ai peur de mon père.

Il y a plusieurs années de ça, Avtandil Lejava, son aide de camp d'alors, bandit et faux-cul, racontait en s'esclaffant de quelle façon mon père avait interrogé à Kaunas un évêque qui refusait d'avouer quoi que ce soit. Il ne lui avait posé aucune question, il n'avait ni hurlé ni frappé : il était simplement resté pendant deux heures et demie à le fixer dans les yeux. L'évêque n'avait pas supporté tant de tension, un vaisseau avait pété et ses yeux s'étaient remplis de sang. Et tout le monde de rire...

Dans mes cauchemars, je rêve souvent de l'évêque de Kaunas. Un visage blême, bouffi, sans trait déterminé, collé à d'énormes yeux blancs, injectés de sang, et tout est mort, à part ce sang, vif comme du

mercure, dont les boules brillantes roulent dans le blanc de l'œil noyé d'épouvante...

Je ne sais pas si c'est à cause de ce récit entendu dans mon enfance, ou d'autre chose, mais je suis incapable de regarder les gens dans les yeux, j'éprouve une douleur presque physique lorsque je sens un regard toucher mes pupilles, et les rideaux salvateurs de mes paupières viennent alors me protéger de la présence étrangère, de la curiosité, du viol. Du regard de l'évêque.

J'ai les mêmes yeux que mon père. Nous avons peur de nous regarder, et d'ailleurs nous n'en avons pas envie.

La sonnette stridente retentit, et Gaïdoukov hurla depuis le couloir :

— J'arrive ! J'arrive tout de suite !

Et j'entendis ses sabots sur le parquet.

Bruit, rires, des baisers qui claquent comme des fessées, le grondement de la voix d'Anton, le glapissement convenable de sa femme, Ira, la question d'Anton : « Tu connais cette blague ? », encore des rires, le souffle bruyant, la bande débarquant dans la salle à manger, les rides éternelles de mon père. Il tend à Anton sa joue lisse et brune, comme un vieux soulier, et une main sèche à Ira. Anton m'étreint chaleureusement, me tape sur les épaules, me regarde avec commisération. Je lui demande doucement :

— Tu as trouvé l'argent pour Gnezdilov ?

Il détourne les yeux, gêné, et marmonne :

— Tout va bien, je te raconterai après.

Que tout va bien, je le vois moi-même, puisque Ira se marre comme une baleine. La tension hystérique s'estompe, Anton est de nouveau ferme, sûr de lui. Tant qu'il ne me regarde pas.

Il n'y a que notre papounet qui sache regarder quelqu'un dans les yeux.

En réalité, j'avais compris déjà la veille que Leva Krasny avait trouvé une solution. Et que, Dieu merci, ça ne me regardait pas. Ils avaient réussi à sauver ce petit merdeux de la taule et nous, de la honte, tout allait donc pour le mieux...

Ce que je n'arrive pas à comprendre c'est où ils ont trouvé l'argent. Comment Anton fera-t-il pour le rendre ?

Mais ce n'est pas mon affaire, moi, j'ai envie de boire un coup.

— Et où est Vilena ? demanda Anton.

— Dans la salle de bains, en train de se faire une beauté, répondit

Gaïdoukov avec une pointe d'ironie. Elle va arriver...

Et à cet instant précis, comme pour ne pas mettre son remarquable mari dans l'embarras, elle apparut, en effet, et ce fut de nouveau embrassades, baisers, exclamations et stupide allégresse, comme s'ils ne s'étaient pas vus depuis des années. Alors que si. Et qu'il n'y a pas de quoi.

Vilena raconte quelque chose à Ira, qui fait semblant de s'intéresser mais la regarde avec une sorte de commisération. Dans la famille, nous nous comportons tous de la même façon avec Vilena : c'est une très belle génisse, très saine et très bienveillante, totalement dépourvue de cervelle. Elle a emprunté à Gaïdoukov sa façon de s'exprimer et, dans sa bouche, les petits mots de ce goujat déluré paraissent absolument monstrueux. D'autant qu'elle parle très lentement, de manière réfléchie et raisonnable, ce qui souligne davantage sa criante nullité.

Pendant qu'elle parle, Gaïdoukov ricane d'un air malin, la prend dans ses bras, caresse ses fesses, murmurant tendrement :

— Comme tu es intelligente, ma petite, tu es la sagesse même, ma meilleure conseillère et confidente !

— Pourquoi, Andrioucha, s'étonne Vilena, j'ai dit quelque chose de travers ?

— Non, ma petite herbe, tu as tout dit comme il fallait, ma chérie, tu dis toujours exactement ce qu'il faut dire, répond Gaïdoukov en riant, et continue de donner à Anton les nouvelles de la Spartakiade, dont il vient de rentrer.

Avec des petits rires, il raconte les escroqueries des juges, le maquillage des résultats, l'argent versé aux « amateurs » la ligne d'arrivée à peine franchie, le débauchage des sportifs, les pots-de-vin et le pillage qui sont le lot de toute cette très joyeuse affaire.

Pendant que la compagnie se précipite dans l'entrée pour accueillir les invités suivants – à en juger par la voix, il s'agit de Seva et de sa femme –, je me tape un petit verre en douce.

La voix vive de Gaïdoukov résonne dans le couloir :

— Écoute, Seva, j'ai une blague sublime. Ça se passe au cirque. Monsieur Loyal annonce : « Attention, mesdames et messieurs, nous allons vous présenter une attraction unique. Pour la première fois de la saison, voici donc "La chasse au Juif" ! Toute la troupe participe ! »

Ha-ha-ha ! Hi-hi-hi ! Hé-hé-hé : ça, c'est Seva qui répand des petits rires concassés comme des morceaux de sucre.

— ... Qu'est-ce que tu as à faire la gueule ?

C'est Évelyne, la femme de Seva, qui me parle.

— Salut. Je ne fais pas la gueule, je réfléchis.

— Réfléchir ? C'est comme ça que ma nouille préférée dit bonjour à sa belle-sœur ? Allez, lève-toi, que je t'embrasse, cent ans que je ne t'ai pas vu !

Elle m'embrasse et j'ai peur : elle colle contre moi son corps souple de serpent, me couvre de baisers pointus et chauds, presque mordants, puis passe adroitement sa langue molle entre mes dents, la langue se contracte, elle pousse férocement, elle réclame, elle montre ce qu'il faut faire et comment, ses lèvres se détendent, elles sont maintenant douces et humides, et son baiser est profond comme un puits, j'ai la tête qui tourne. Elle écarte brusquement de moi son visage de porcelaine, me fixe de ses yeux rieurs et dit sérieusement :

— Voilà ce que j'appelle un véritable baiser familial. On peut dire fraternel...

Je réponds à mi-voix :

— Eva, tu es une perverse.

— Bien sûr, dit-elle, toujours riant. J'en ai jusque-là de la fadeur. N'espère pas un peu de joie sans perversité.

Elle presse contre moi ses petits seins pointus. Et moi je suis déjà coincé. Je vois tout près de mon visage ses dents brillantes, de petits crocs tranchants, les diamants dans ses oreilles sous la chevelure cendrée, ses doigts qui s'approchent, et sur ces doigts encore des diamants, et sur son cou aussi une rivière qui scintille : un véritable sapin de Noël.

— Laisse-moi, sorcière.

— Oh, Aliocha, mon imbécile de beau-frère, tu ne comprends décidément rien à la vie.

— C'est Seva qui ne comprend rien à la vie quand il te laisse toute seule pendant six mois...

— Il s'en fout, il préfère ses missions à l'étranger. Là-bas, ils n'ont pas besoin de gonzesses, ils se branlent, comme les *zeks*. Ils préfèrent...

— À ta place, je le laisserais tomber ! Je sais bien avec qui tu fricotes quand il n'est pas là.

— Aliocha, petit con, c'est bien pour ça que tu n'es pas à sa place ! Il ne peut pas me laisser tomber ! Tu crois qu'ils laisseraient un divorcé derrière le cordon ?

— Et toi, pourquoi tu ne le largues pas ?

— Pour quoi faire ? Ça nous arrange. Nous sommes des pervers, après tout.

— Tu me fais marcher, ou quoi ?

— Évidemment ! (Et elle éclata d'un rire solaire.) Je ne pourrais pas faire autrement.

— Ça te perdra, Eva. Et j'aurai de la peine, parce que tu es une fille bien.

— Pas de quoi, abruti, je préfère. J'y vais doucement, de toute façon...

— Tu sais bien qu'on ne peut se contenter de peu.

— Cesse de te prendre le chou. Nous sommes tous condamnés. Rien à foutre ! Dommage que j'aie connu mon crétin de mari avant toi, c'est tout. On se serait bien entendus, tous les deux, on n'est pas compliqués.

— Je ne sais pas, répondis-je en hochant la tête.

— Ta petite Juive t'a ensorcelé, dit Eva avec un sourire ironique. Ça s'appelle un sort. Tu ferais mieux d'aller voir les voyantes, elles pourraient faire quelque chose.

— Justement je ne veux pas...

— C'est le problème. Je comprends ça.

— Qu'est-ce que tu as ? Une aventure malheureuse ?

— Mais non ! C'est juste que je n'en peux plus. Mon crétin de mari a pété les plombs...

— Tu as tort. Seva n'est pas un crétin. Il a ses raisons.

— Mais quelles raisons, Aliocha, réfléchis ! Il a le complexe du mirlouf. Il ne faut pas qu'il se montre en uniforme : il est tout de suite impitoyablement bouffé par la vanité. L'autre jour, je rentre à la maison, et je le trouve en train d'arpenter l'appartement en capote et en toque de colonel. Et de se prendre en photo avec un Polaroid ! Non, mais tu imagines ! Il faut une certaine dose de barbarie pour faire d'une toque en astrakan un attribut de puissance et de respect. Et il en est fier !

— Nous avons tous nos petites faiblesses, dis-je, en imaginant Seva en toque de fourrure par un soir d'été étouffant, posant pour lui-même devant son appareil photo, et je ris de bon cœur.

— Non, Aliocha, c'était il y a dix-sept ans qu'il avait des petites faiblesses. Aujourd'hui... Et si on buvait un coup pendant qu'ils sont entrelacés dans leur paroxysme d'amour familial ?

On se versa un bon verre, on le dégusta lentement, et je me sentis

mieux. Je me laissai aller au fond du fauteuil. Eva s'assit sur l'accoudoir et dit pensivement :

— Parfois j'ai l'impression que ma clinique psychiatrique, c'est le monde normal. Et que tout le reste est une maison de fous. Je suis allée ce mois-ci à Sverdlovsk, pour une réunion de groupe, c'était horrible, rien que d'y penser. Les malades sont couchés deux par deux sur les lits, le personnel est incompétent, il vole, il cogne. On ne change jamais les draps, on ne respecte pas les prescriptions ou on les confond, si les malades se plaignent, on leur met la camisole, s'ils protestent, on les assomme avec des doses massives d'Aminazine. En province, nos horreurs habituelles sont multipliées par dix. Et moi, dans mon service, il y a des gens enfermés en parfaite santé.

— Eva, ce n'est pas pour toi, ce boulot. Pourquoi tu ne te tires pas ?

— Qu'est-ce que tu chantes, Aliocha ? Comment veux-tu que je me tire ? J'ai quarante ans, j'ai un diplôme de sciences, j'ai consacré toute ma vie à ça. Où tu veux que j'aille ? Construire le chemin de fer Baïkal-Amour ? Poser des rails ? Ou changer de métier et devenir esthéticienne ?

— Eva, tu sais que je t'estime, c'est pour ça que je te dis ça. Ce qu'on fait chez toi est monstrueux. Un jour, ils seront jugés.

Elle eut un rire sec et méchant :

— Tu es trop bête, Aliocha. Personne ne sera jamais jugé, parce que nous sommes tous solidaires. Qui va juger ? Le peuple ? Cette foule d'ivrognes ? Ou bien...

... Les voilà qui débarquaient dans la salle à manger.

— À table ! Tout le monde à table ! se démenait Gaïdoukov.

Dans un bruit de chaises, de pas, de vaisselle entrechoquée, de nappe amidonnée croustillant sous les doigts, chacun s'installa confortablement. La voix affamée, on échangea quelques plaisanteries, puis le brouhaha s'apaisa, une fois tout le monde bien fixé à sa place à jamais immuable autour de la table familiale.

Mon père présidait. Il remuait un peu sa moustache de carnassier et je découvris qu'elle était un rejeton de celle de Beria ; avec deux centimètres de plus le long de la lèvre. Devant le spectacle de la nourriture et, surtout, la perspective de boire un coup, son humeur s'était radoucie et même le reflet de son œil rond de lynx s'était estompé. À sa droite, Anton, joyeux et tendu, la mâchoire serrée, puis Irina, le regard myope et indifférent, l'esprit concentré sur l'unique pensée qui la préoccupe, à savoir que les femmes sont divisées en deux groupes inégaux : d'un côté Claudia Cardinale, Sophia Loren et elle-

même, et, de l'autre, le reste des bassets à pattes courtes. À sa droite, Gaïdoukov, carré et juteux comme un coffre-fort en gutta-percha, Vilena et son beau et profond visage d'imbécile d'importance, la chaise vide destinée à leur fils Valera, en train de thésauriser dans un camp sportif un peu de santé pour son bonheur futur. Quant à l'argent, son papa y pourvoira certainement.

La mère. Un visage dur et plissé, rouge comme une carcasse d'écrevisse, à force de rester collée à sa gazinière. Elle a maintenant de minuscules yeux de vieille, et elle nous fixe tous attentivement, chacun notre tour, comme si elle comptait les billets de banque et qu'elle ne voulait surtout pas en donner un de trop.

Puis moi, lugubre tristouillard. Je n'aime personne. Même moi, je ne me supporte plus. J'entends les câbles d'acier qui hurlent, qui s'usent, qui lâchent un à un avec un bruit aigu. Combien en reste-t-il ?

À côté de moi, Eva, toute brillante et scintillante, la narine tremblante. Elle finira mal, la petite. Son pas de vis est fichu. Il fut un temps où on aurait pu encore dévisser doucement, retirer la vis, la graisser généreusement, puis la revisser avec précaution : et elle aurait terminé son existence décemment moisie. Eh bien, non ! Elle continue de tourner, de visser – combien lui reste-t-il de tours ?

Est-ce que Seva ne se rend vraiment compte de rien ? Ne voit-il pas que tout ce zèle a chauffé à blanc son existence ? Ne lui brûle-t-elle pas les mains ? Non, il semblerait que non. Ou bien il ne veut pas. Reste son sourire éclatant comme un chou coupé en deux : « Super ! »

Leur fille, Rita, ne se rend compte de rien, elle non plus, elle ne s'intéresse qu'aux plats posés sur la table : elle souffre d'une étrange maladie, un appétit monstrueux. Elle bouffe n'importe quoi à n'importe quelle heure. Elle est aussi grande que moi, maigre et blanche comme une pomme de terre germée dans la cave. Elle n'attend même pas le premier toast et plonge dans la bouffe : on ne voit que ses oreilles transparentes qui remuent.

Le père leva son verre :

— Allez ! À notre santé !

Hop ! Et c'est parti ? Qu'est-ce qu'il a, avec sa santé ? Qu'est-ce qu'ils ont besoin de santé ? Ma mère fréquente les polycliniques comme on va au bureau. Elle en a trois : la polyclinique du MGB, celle du quartier et la mienne, celle de l'Union des écrivains. Dans son sac il y a toujours une douzaine d'ordonnances, de lettres, de recommandations médicales. Ça lui est monté à la tête.

Vodka Pchenitchnaïa, vodka Possolskaïa, vodka Koubanskaïa –

dans leur version exportable, avec le bouchon en laiton jaune. Une vis. La vodka à vis. *Aqua vis* ? Je me demande où ils la trouvent. Mon point de vue est celui d'un instituteur qui se retrouve à un dîner de têtes.

Un autre verre, hop ! Un léger grondement remplit ma tête, agréable, apaisant ; par un rideau de fumée violette il me sépare de toute la parentèle, de leurs vanités, de leur conversation, de leurs bruits de bouche.

Certes, je me rends compte qu'ils parlent, mais rien n'importe, ni le sujet, ni la logique, ni les liaisons, je n'écoute ni le début, ni la fin.

On rebut. On remangea. Ce bourin inculte de Gaïdoukov était en train d'exposer à Anton je ne sais quelle théorie philosophique qui l'avait frappé par la beauté de son jargon. Il avait dû l'entendre au sauna.

— Tu comprends, Anton, la vie moderne se déroule dans le monde des procès et le monde des objets... Nous faisons partie du monde des procès, mais le monde des objets oblige...

C'est vrai que c'est marrant – d'un côté, le monde des procès politiques, de l'autre, le monde des objets importés.

— Bravo, Andreï ! criai-je à son attention. Vas-y, fonce !

— Oui, le monde des procès engendre...

— Je propose qu'on boive à la santé de mamounette, dit le fistounet Seva.

Buvons, buvons. À mamounette, pourquoi pas. Merci, mamounette, que Dieu te garde. Mère affiche un sourire timide, mais digne. Succès mérité. L'automne doré de la vie. Le temps de cueillir les fruits.

Je mâchonnai un bouquet de verdure, puis, à ma grande surprise, j'ouvris la bouche pour demander :

— Qui sait, je suis peut-être Mowgli ?

Je fus un court moment le centre d'intérêt. Gaïdoukov demanda :

— Dans quel sens ?

Et Eva s'esclaffa bruyamment.

Mais aussitôt tout le monde se retourna : on attaquait la tourte au dos d'esturgeon.

— ... en ce qui concerne l'égalité, c'est de la démagogie. L'égalité n'est pas le nivellement ! Ce n'est pas le nivellement ! s'énervait Anton. Pourquoi il dit n'importe quoi, c'est un garçon intelligent, pourtant ? Mon expérience et mon travail valent plus cher, et c'est pour ça que je dois toucher plus. L'égalité, ce n'est pas le nivellement.

L'égalité, les gars, ce n'est pas le nivellement. Je vous conseille de bien vous mettre ça dans le crâne, vous qui êtes privés de saumon et de vodka à vis. Donc, l'égalité n'est pas le nivellement.

La patate blanche, c'est-à-dire la jeune giguasse Rita, s'arracha un court moment de son assiette :

— Un garçon m'a récité un poème. Écoutez :

*Pour nous protéger, il en faut, des gardiens,
Des tortionnaires, des kagébistes,
Des mouchards, des bourreaux, des matons,
Pour nous protéger, il en faut, des gardiens,
Mais – surtout – il faut des écrivains !*

Le silence, cette fois-ci, fut complet. Le tendre grand-père darda sur sa petite-fille un œil vert et rond, et fit cette gentille promesse :

— Il pourrira dans un camp de concentration, ton garçon, tu peux me faire confiance, je m'y connais.

Eva intervint pour la première fois :

— Personne ne sait rien, personne ne comprend rien, nous vivons des époques troubles...

Gaïdoukov, afin de redresser la situation autour de la table, remplit les verres en nous gratifiant d'une blague. Sur la façade de l'immeuble du Comité central du Parti, on a accroché la banderole conventionnelle : « Cette entreprise se bat pour obtenir l'appellation de communiste. » Et une deuxième banderole : « Celui qui ne travaille pas ne mange pas. »

On but, rebut, on remplit les verres encore une fois.

Le père, plutôt éméché, marmonnait d'une voix affligée :

— Mais qu'est-ce qui se passe ? Qu'arrive-t-il à ce monde ? Je me souviens que, quand il y a quarante ans, *La Pravda* a publié le *Précis abrégé*(47), la première chose qu'on faisait le matin, en se levant, c'est de courir à la boîte aux lettres. On attendait ça comme une révélation. Tu ouvres le journal et c'est comme si tu buvais directement à la source. Et aujourd'hui, nos enfants ne veulent pas de notre sagesse. Comment ça se fait ? Prends n'importe quelle religion, la juive, la musulmane, la chrétienne, elles sont toutes plus vieilles d'un millénaire, et pourtant, elles sont toujours là, et se portent comme un charme. Et chez nous, un siècle ne s'est pas écoulé, et c'est déjà divergences, hérésies, hésitations, schismes et trahisons. Comment les forcer ?

Eva, un coup dans le nez, elle aussi, s'esclaffa :

— Zakhar Antonytch, on peut forcer un *zek* à sortir de la baraque pour aller travailler, mais forcer quelqu'un à croire, c'est impossible. Il

faut être volontaire pour ce genre de truc...

— Toi, tais-toi, lui dit mon père, en la chassant d'une pichenette.

Eva lui répondit, ivre et cruelle, dans une exclamation grinçante :

— Et pourquoi devrais-je me taire ? Vous venez de vous plaindre que vous ne compreniez rien. Moi, je peux vous expliquer. Ouvrez bien vos oreilles, vous et votre héritier et brave continuateur.

Seva lui saisit la main :

— Calme-toi, Eva, calme-toi...

Elle arracha sa main et lâcha sa phrase, stridente comme un couteau glissant sur le verre, précise comme un crachat :

— Puisque vous vous apitoyez sur votre foi, venez donc me rendre visite à l'HP et écoutez ce que racontent mes malades. Moi, je sais pertinemment qu'ils sont normaux et que les fous, c'est vous. Moi aussi, je suis normale, sauf que je suis quand même un bandit comme vous puisque j'essaie de les convaincre qu'ils n'ont plus tout à fait leur tête. Mais ça ne les perturbe pas tellement ; ils disent que votre foi est devenue débile à cause de votre faiblesse. Que si vous pouviez tuer, comme avant, des millions de gens, peut-être que votre foi sanguinaire serait toujours debout, mais puisque vous n'avez plus de forces que pour une terreur sélective, il ne reste plus que la peur. Quant à la foi – pschitt ! votre autel est depuis longtemps noyé dans la merde et le sang...

Un spasme lui noua la gorge, elle éclata en sanglots comme une vraie petite bonne femme.

Rita se leva d'un bond et se mit à lui caresser les épaules, à la consoler, à chuchoter à son oreille.

Seva roulait une boule de pain sur la nappe d'un air distrait. Mon père se leva lourdement et quitta la table d'un pas moite. Ma mère me fusilla rageusement du regard. Anton hochait sa grosse tête d'un air dépité et gémissait doucement : « Oh ! là ! là ! » Ira et Vilena, épouvantées, regardaient Eva. Gaïdoukov, quant à lui, tira la conclusion :

— On s'est bien amusés ! Tous ensemble, comme on dit, en famille !

14. Ula. Débat

— Ula ! C'est moi, le clebs triste à l'appareil... Qu'est-ce que tu fais ?

Au son légèrement rauque de sa voix, à la lenteur de son élocution, je compris qu'Aliocha était déjà pas mal cassé.

— Je suis avec Eingoltz à la cuisine, on prépare un ragoût...

— En échangeant quelques pensées profondes ?

— On essaie, répondis-je, me rendant compte que tout ce que j'avais dit à Chourik, ces raisonnements secs et peu convaincants, sonnaient comme un rêve mal raconté, une mélodie chantée par une personne qui n'a pas d'oreille. Je m'étais justifiée devant moi-même.

Aliocha se tut un moment, puis ajouta, songeur :

— Je ne l'aime pas...

— Je sais. À mon avis, tu as tort.

— Peut-être que je suis jaloux ?

Je regardai Chourik, de l'autre côté de la porte, ses yeux globuleux derrière ses épaisses lunettes à double foyer, ses joues rebondies, le poil roux et les taches de rousseur sur ses mains, et répondis en riant :

— Pour le moment, tu n'as aucune raison.

— Tu ne veux pas que je vienne, c'est ça ?

— Je veux. Toujours.

— J'ai honte – je me suis encore soûlé. Je me suis engueulé à mort avec ma famille.

— Ce n'est pas grave – vous vous rabibocherez. Tu les aimes, malgré tout.

— Je les hais ! Je ne peux plus les voir.

— Ça, c'est quand vous êtes réunis. Mais quand vous n'êtes pas ensemble, tu peux. Tu les aimes. Et c'est sûrement très bien.

— Ula, je peux te dire un secret ? Je t'aime énormément.

— Merci. Mais ne le répète à personne. Je veux que ce soit notre secret à tous les deux.

— J'arrive. Je peux ?

— Je t'attends. Le ragoût est bientôt prêt.

Il avait déjà raccroché. J'ai peur quand il conduit dans cet état. Mais là je ne peux rien faire. Personne n'apprend jamais rien de personne. Ce n'est pas la peine d'essayer. C'est même stupide.

Je retournai à la cuisine et Chourik demanda :

— C'était Alexeï ?

— Oui.

Il se tut un moment, puis dit, avec un geste de résignation :

— Tu te rends compte à quel point tout s'est emmêlé dans nos existences ? On voudrait le faire exprès, on n'y arriverait pas.

— On n'y arriverait pas, acquiesçai-je, mais je ne voulais pas parler de ça maintenant, puisque je savais déjà tout.

— Ula, je me sens très coupable, dit Eingoltz, perplexe. Je ne voulais pas cancaner, je ne voulais pas abaisser Aliocha dans ton esprit. Je ne savais rien non plus à propos de ton père. Je ne pouvais pas prévoir que tout coïnciderait de cette façon... Après tout, toute cette affaire a été menée par Kroutovanov(48). Depuis ici, depuis Moscou...

Je m'approchai de lui, le serrai dans mes bras et l'embrassai sur le haut de son crâne roux :

— Ne te justifie pas, Chourik, tu n'as pas à t'en vouloir. Merci de m'avoir tout raconté, ce sera plus facile pour moi de vivre dorénavant. Je vois les choses plus clairement.

Aliocha n'y est pour rien, c'était un enfant à l'époque. Quant à mon père, je ne leur pardonnerai jamais...

Je sentis une grosse boule me monter dans la gorge. Je me tournai vers la gazinière, soulevai le couvercle de la cocotte et commençai à touiller rapidement le ragoût. Ce n'est pas bien de montrer ses larmes à des témoins, ils se sentent malheureux et coupables.

Chourik dit, après avoir hésité :

— Peut-être qu'il s'agit d'une erreur ? On a confondu quelque chose, les gens... Comment savoir aujourd'hui, après toutes ces années ?

— Non, ce n'est pas une erreur, Chourik. Tout ce que tu as dit est vrai. J'ai demandé ici et là, tout se recoupe. C'est exactement comme ça que je m'étais tout imaginé... On m'a même mentionné le nom de Kroutovanov.

Chourik demeura immobile, dans une position tendue, et le silence s'installa. Le gaz grondait doucement et le ragoût crépitait dans la

cocotte avec un bruit appétissant. Même le paralytique, derrière le mur, était calme aujourd'hui. Peut-être l'avait-on emmené en dehors de la ville dans sa chaise roulante, et qu'il était en train de se tremper, comme l'acier ?

Le ciel prenait lentement la couleur verte du soir, le vent tiède soulevait le rideau de tulle, une voix aiguë de femme ivre s'appliquait au fond de la cour à chanter « Mon chéri est parti, et il m'a oubliée ». L'angoisse animale de l'abandon et du malheur irrémédiable gonfla en moi jusqu'à déborder en larmes de rage et d'impuissance.

Seigneur ! Pourquoi m'as-tu punie en me privant du lendemain ?

Quand j'appelle, personne ne répond ; quand je me plains, personne n'entend. Personne n'a besoin de nous, nous n'intéressons personne. Comment continuer à vivre ? Nous bâtissons sur le sable. Nous semons dans la roche. Nous crions contre le vent. Et nos larmes sont moins précieuses que l'eau.

Tout le monde est toujours d'accord avec tout. Je suis lasse d'être toujours d'accord. Je ne peux plus avoir peur. La crainte a empoisonné mon organisme. Nous sommes les mutants de la troisième génération de l'épouvante. Nous la portons dans nos cellules, dans nos gènes.

Tout le monde est toujours d'accord avec tout. Tout le monde est content.

— Chourik, et si on foutait le camp d'ici ?

Eingoltz, visiblement gêné, remua sur son canapé, sa silhouette à contre-jour se fondit peu à peu avec le crépuscule.

— Ce n'est pas une solution pour moi, Ula.

— Pourquoi ?

— La foi chrétienne se raffermir dans la violence.

Il dut sentir que ses mots livresques n'étaient pas très convaincants et ajouta aussitôt :

— Et puis je crains qu'il ne soit trop tard pour changer d'existence.

— Mais nous ne sommes pas encore vieux ! Nous avons à peine la trentaine. Nous avons du temps devant nous.

— Oui, mais pendant ces trente ans nous nous sommes définitivement formés. Maintenant, nous faisons partie de la culture russe, et notre culture à nous, là-bas non plus, personne n'en a rien à faire, nos souffrances ne les intéressent pas, et notre expérience, ils ne pourront ni ne voudront la comprendre. Ce sont les dentistes et les artistes qui arrivent à s'établir en Occident, ils veulent et ils peuvent oublier l'existence qu'ils ont menée ici. Mais nous, comment pourrions-nous mettre un trait sur tout ça ? Là-bas, nous porterions

toujours la marque de notre incapacité à nous organiser, à nous adapter, nous sommes intoxiqués à vie par la méfiance envers toute promesse ou intention. Non, je ne crois pas qu'il soit raisonnable de lâcher la proie pour l'ombre.

Je sentis qu'il y avait, dans toute cette ardeur, dans le choix des mots et dans sa manière définitive de les prononcer, quelque chose d'inauthentique. Serait-il possible de se résigner et de passer toute sa vie dans la servitude ? Sans jamais tenter de s'évader, ne fût-ce qu'une fois, uniquement parce que, derrière le mur, là-bas, il y a des gens qui vivent et qui pensent différemment ?

C'est le moins qu'ils puissent faire. Ils n'ont sûrement pas besoin de notre culture, en effet. Mais ici non plus personne n'en a besoin et il faut la cacher car elle nie la culture officielle.

Là-bas, je pourrais travailler comme femme de ménage. Ou fille de salle. Laveuse de voitures. Ou bonne à la maison, si personne ne veut de ce que j'ai appris à faire. Nous nous imaginons leur monde de façon très vague. Comme une autre planète.

Mais je suis au moins convaincue que la crainte permanente et glaçante des humiliations quotidiennes, la peur panique de la violence, l'épouvante de la mort ne peuvent avoir cours là-bas.

J'articulai lentement :

— J'ai l'impression que tu as très peur. Pas de ce qui arriverait là-bas. Mais ici.

Il acquiesça immédiatement :

— Oui. J'ai peur d'aller jusqu'à l'Ovir(49). La peur me donne la nausée...

Oui, bien sûr, rien de surprenant à cela. C'est une maladie. Congénitale. Une terreur de cette ampleur, ce n'est plus le résultat de l'intimidation, ni même une méthode politique, mais une catastrophe perpétuelle, un déchaînement des éléments. Les virus de la suspicion, les maladies infectieuses des dénonciations, l'absurde contamination par le quotidien, l'attente perpétuelle des premiers symptômes de son irrémédiable anéantissement. La terreur comme épidémie – celui qu'elle ne punit pas directement, elle l'entraîne, lui et ses proches, avec elle. Contrôles, analyses, radiographies de l'âme : on laisse sortir celui-ci pour le moment, celui-là, on le met en quarantaine, et celui-là – à la baraque du camp.

Sauf que tout le monde est malade dans la baraque, et moi...

Toi aussi, tu es malade. Ou peut-être pas, mais ça n'a aucune importance.

Désinfection ! Désinfection !

Celui-ci – à la baraque ; celui-là – au crématoire.

Attendez, je suis en bonne santé !

Désinfection !

À la baraque, au crématoire.

Désinfection !

Je suis sain, j'ai adhéré au Parti avant 1917 !

Au crématoire, à la baraque.

La force de l'épidémie, son essence grandiose et effrayante dans le chaos de l'absurdité apparente – personne ne sait qui sera emmené demain dans une charrette noire.

Il faut se terrer dans sa tanière, devenir invisible, inaudible, incorporel – et peut-être que la vague de l'infection passera sans vous toucher cette fois-ci.

Le grondement du moteur de la Moskvitch d'Aliocha déroula dans le puits de la cour son écho métallique, puis se tut après un ultime glouglou.

— Le ragoût est prêt, dis-je en m'approchant de la cuisinière.

— Oui, répondit Chourik d'un air indifférent. Toutes ces conversations m'ont coupé l'appétit. Je ne pourrais pas avaler quoi que ce soit...

Aliocha entra et me tendit un énorme paquet en papier :

— Vilena a détourné quelques bas morceaux de la table des maîtres.

Il s'approcha de Chourik et le salua avec une révérence grotesque :

— Bien le bonjour à mon frère en Christ.

— Bonjour, Aliocha, répondit pacifiquement Chourik.

— Alors, père Alexandre(50), peut-on s'entendre pour l'absolution de mes innombrables péchés ?

— Un simple paroissien, non ordonné, n'a le droit d'absoudre les péchés de personne, répondit tranquillement Chourik. C'est comme toi, par exemple : tu ne peux me faire entrer à l'Union des écrivains. Ce n'est pas de ta compétence mais de celle de tes hiérarques.

Aliocha ricana et dit d'un ton caustique :

— Il me semble pourtant qu'il est aussi facile de s'entendre avec nos hiérarques qu'avec les vôtres.

Puis il ajouta, avec un geste de dépit :

— Et puis, on peut discuter cent ans, personne n’a encore jamais réussi à prouver quoi que ce soit. Allez, Ula, mets la table, moi je suis repu, quant à vous autres...

J’ouvris le paquet apporté par Aliocha. Il contenait une grande bouteille de vodka avec un bouchon à vis, du saumon, du crabe, une boîte de caviar, une autre de foie gras. C’est sa sœur qui lui avait donné tout ça. Qu’avec une pareille nourriture ils aient pu garder des sentiments familiaux tient du miracle !

Je mis sur la table une nappe couleur de soleil couchant, disposai les assiettes, les couverts, les petits verres en cristal. Pourquoi ai-je des verres à vodka en cristal ? C’est idiot.

Pendant ce temps-là, les hommes étaient à la cuisine ; le ton avait considérablement monté. Les mots s’échappaient comme des bulles au-dessus du brouet bouillonnant de leur conversation, éclataient, gonflaient de nouveau, se dispersaient et s’évanouissaient. Les mots.

Seigneur, que faire ?

Apprends-moi, enseigne-moi, montre-moi le chemin – tout s’est embrouillé.

Car il les aime. Il les aime. Quand la famille se dispute, c’est toujours pour rire. Son propre sang est toujours plus précieux.

Chourik parlait, la voix haut perchée, un peu cassée :

— Comment tu peux, Aliocha, ne pas voir l’évidence ? L’Antéchrist est déjà venu, et son nom est Staline. Saint Cyrille de Jérusalem l’avait bien décrit quand il disait que l’Antéchrist prendra sur lui tous les crimes contre l’humanité de sorte qu’il surpassera tous les anciens scélérats et impies, car son caractère est rude, sanguinaire, impitoyable et inconstant.

— Staline est crevé depuis longtemps ! Est-ce que le règne de ton Antéchrist est pour autant terminé ?

— Bien sûr que non ! Il reste la tentation du satanisme, terrible et éternelle ! C’est difficile la première fois de bâtir des palais pour l’Antéchrist, mais après... Je suis carrément tombé sur le cul le jour où j’ai lu ceci, chez saint Efim Sirine : « Une fois qu’il a atteint son but, l’Antéchrist se montre avec tous sévère, cruel, inconstant, terrible, inflexible, épouvantable et répugnant, impie, orgueilleux, criminel et fou. » C’est un véritable portrait photographique du Père des peuples. Sauf que ce portrait a été fait cent ans avant le début de son règne...

L’Antéchrist ? Pourquoi pas ? Mais ainsi vêtu le personnage me sembla quelque peu abstrait. Il me faisait plutôt penser à quelqu’un de plus historique, plus réel, plus concret et terrien, dont il serait la millénaire incarnation – Hérode de Judée.

La même soif de pouvoir, voluptueuse, maladive et perverse, la même folie de la suspicion généralisée, le même désert calciné en lieu et place des relations et des sentiments humains normaux.

De la même façon ils ont exterminé, cercle après cercle, tout le vivant autour d'eux : les amis, les complices, les compagnons, la famille.

Femme aimée de Hérode, Myriam, ne t'es-tu pas exclamée avant d'être exécutée : Alléluia ! Alléluia !

Tuée par son époux, Allilouïeva(51) se trainait sur le tapis maculé de son sang et ses lèvres qui se figeaient murmuraient encore : « Seigneur ! Sainte Marie ! »

Hérode le Grand a mis un terme à sa descendance en étouffant ses deux fils dans un cachot.

Staline le Grand s'est servi des mains de Hitler pour tuer son fils Iakov(52), prisonnier de guerre des Allemands. Son autre fils, Vassili(53), est mort dans une maison de fous. Quant à la fille, Svetlana(54), en fuyant le royaume de la liberté, elle a donné à cette anecdote sanglante un caractère pour le moins outrageant et démoniaque.

Hérode est mort au tournant de deux époques historiques : la vie a incisé sa chair morte comme la lame impitoyable du *paraschite*(55) coupe le cadavre en deux, et les gens ont fait de même avec leur mémoire, séparant l'ancienne ère de la nouvelle, pour mesurer les faits sur l'échelle temporelle que nous connaissons aujourd'hui, un poteau frontalier marquant la date de naissance de Jésus-Christ. Je ne crois pas en le messianisme du Nazaréen, mais j'espère qu'un poteau invisible est fermement planté à la frontière d'une nouvelle époque...

15. Aliocha. Le serment

Je m'étais endormi et j'avais raté le départ d'Eingoltz. Ce n'était pas une grosse perte. Dommage que j'aie commencé à faiblir, gagné par le sommeil, et que je n'aie pas eu la force de me battre. Je suis en train de devenir alcool. Ou bien le suis-je déjà ?

Quand je bois, il m'arrive de m'endormir subitement. C'est à la fois inquiétant, délicieux et effrayant, comme le sommeil qui prend dans sa toile un homme en train de mourir de froid. Alors je me réveille en sursaut, épouvanté, le cœur sourd et cahotant, irrégulier, se débattant comme un espion pris au piège. J'entrouvre craintivement les paupières et jette un coup d'œil alentour.

La lampe sur la table a découpé un rond de lumière rougeoyante dans l'obscurité cartonneuse de la pièce et, à demi éveillé, je vois, au-dessus de la tête d'Ula, assise au milieu du cercle, se former une auréole dorée. J'ouvre les yeux complètement – Ula est en train d'écrire quelque chose sur des bostols. Elle est assise dans sa position favorite – une jambe repliée sous les fesses. La blancheur de l'autre jambe disparaît dans l'obscurité, et elle a l'air d'être assise au bord d'une trouée dans la glace. Je me rappelai soudain la première fois où nous étions allés ensemble au restaurant – au Métropole, je crois, un restaurant monstrueux qui ressemble à une piscine renversée – et les fêtards solitaires regardaient tous Ula ; je voyais à leurs yeux humides qu'ils étaient en train de la déshabiller, de la jauger, de la juger, de l'évaluer ; en tout cas, ils auraient tous aimé la toucher, éprouver l'élasticité de son dos souple et dense, glisser comme par hasard leur main avide sur sa taille, effleurant ne fût-ce qu'un pouce de son derrière haut et abrupt, et, peut-être même l'entraîner dans un pas lascif et rond de ce tango qui ulule sur la piste pour serrer contre sa poitrine ferme leur veste bourrée de billets de cinq roubles crasseux et d'ordres de mission. Ils buvaient tous un coup pour se donner du courage, s'approchaient de notre table, l'invitaient à danser, moi je voulais leur casser la gueule, mais Ula me tenait la main, répondait tendrement avec un radieux sourire : « Malheureusement, je ne peux pas, j'ai une prothèse... » Ils se retiraient, confus, et, depuis leurs tables, s'évertuaient à regarder sous la nôtre, tentant de deviner laquelle de ses deux longues et magnifiques jambes était une prothèse.

Ula leva la tête, me regarda et me sourit :

— Alors, ça va, la vie ?

— Non. Le dragon m'a embrouillé, marmonnai-je.

— Ah oui, toujours ton dragon vert, dit-elle en hochant la tête.

Elle n'avait pas l'air fâchée. Tant mieux, pas envie de me disputer. Je restais couché sur le lit, sous mon plaid, et Ula à l'autre bout de la pièce, derrière la table. Nous parlions à mi-voix, comme si nous craignions de réveiller au milieu de la nuit son grand-père sur le portrait.

— Et si on organisait un festin ? proposai-je.

— D'accord, sourit Ula.

Elle aussi, elle aimait nos festins nocturnes : nous n'avions pas assez de notre isolement habituel, nous avions besoin de l'immense solitude de la nuit, lorsque tout le monde dort, que la ville est déserte et que la moitié du monde s'est figée jusqu'au lendemain. Nous arrêtons le temps, qui remplissait la pièce tout autour de nous, s'élevait au-dessus de nos têtes, comme l'eau aux barrages, et nous nous y baignions, incorporels et éternels, réunis par le sentiment de notre unité, de notre proximité, et le temps alors devenait pour nous de l'espace, jusqu'à ce que l'aube ne couvre la digue de taches mornes et blanchâtres des fenêtres et que le temps, avec un bruit de vagues à peine perceptible, se retire doucement, nous abandonnant, ahuris et craintifs, sur la rive rocheuse de l'existence quotidienne.

Robinson, que ne nous as-tu laissé en douce les coordonnées de ton île ?

Ula traversa la pièce, passa un peignoir pour aller à la cuisine : j'eus envie de lui demander de ne pas mettre le peignoir, mais je n'osai pas. Qui sait à quel moment le désir se transforme en tendresse et la volupté en timidité ? Je désire chacune de ses cellules, j'étouffe lorsque je regarde son visage endormi, sans défense, et souvent j'ai envie de frapper du poing contre sa poitrine, ou de serrer sa main fine jusqu'à lui faire un hématome sanglant. Épouvanté, je ferme les yeux et deviens aussitôt minuscule, un cri strident enfle en moi – je voudrais qu'elle me prenne dans ses bras et que de tout mon corps – depuis la nuque jusqu'au talon – je sente sa chaleur, et sa poitrine ferme sur mes lèvres.

— Ula, tu te souviens quand nous sommes allés au Planétarium ? criai-je.

Et Ula me répondit depuis la cuisine :

— Oui, je me souviens...

C'était par un après-midi de canicule. Nous marchions sur la Sadovaïa, exténués par la chaleur, la cohue, l'impossibilité de trouver de l'eau gazeuse dans les distributeurs automatiques – les pochetrans

avaient piqué tous les verres –, mécontents, fatigués, fâchés l'un contre l'autre. Arrivés sur la place Koudrinskaïa, Ula avait tout à coup proposé : et si on allait au Planétarium ?

Il faisait frais à l'intérieur de l'énorme œuf brillant. Il n'y avait pas un chat. Le silence. Et au buffet, il y avait de la limonade. Stands électriques, schémas en couleurs. La caissière, les jambes lourdes et gonflées, un visage jaune de cancéreuse, était en train de tricoter un gilet dans une grossière laine paysanne : elle se préparait au froid et envisageait donc de passer l'hiver. Elle agita le bras : dépêchez-vous, la conférence a déjà commencé !

Nous plongeâmes derrière le rideau, dans l'obscurité, le froid insidieux et l'éloignement du ciel étoilé. Encore aveuglés par la lumière du dehors, nous ne distinguions rien à part la lueur émanant de l'étrange appareil au milieu de la salle – une citrouille africaine géante à deux têtes –, et le clignotement des innombrables étoiles au-dessus de nous.

Il s'agissait certainement d'une séance réservée aux enfants : le conférencier parlait d'une voix monocorde de notre système solaire, de notre galaxie, de la Voie lactée, de l'Univers. La petite flèche lumineuse de sa lampe-baguette courait entre les étoiles, survolant des espaces incommensurables, tordant le temps en spirale, transportant les deux voyageurs perdus que nous étions dans l'infini, d'un monde à l'autre, et j'étais envahi d'une gaie tristesse.

Et mes yeux habitués enfin à cette demi-obscurité voyaient l'expression tendue et pensive du visage d'Ula, comme si elle essayait de se rappeler quelque chose d'important. Pour elle, pour moi, pour tout le monde.

Mais sans y parvenir.

Je baisais ses mains froides et l'étreignais doucement, tentant de lui insuffler un peu de chaleur, mais elle ne me remarquait pas. Un moment, l'idée folle me traversa que j'étais à deux doigts de la perdre. Un corpuscule de lumière, un vaisseau spatial, ou la flèche de la lampe-baguette allait l'arracher de mes bras et l'emporter à travers les abîmes et les ténèbres vers Ganymède.

Mais je n'avais pas envie de quitter cette nuit inventée en plein jour et sortir dans la lumière d'été. J'avais peur, mais n'avais plus la force de me lever. Et le désir de connaître ce à quoi elle pensait était plus fort que ma terreur.

La lumière s'alluma et je vis son visage couvert de larmes. Je demandai :

— Qu'as-tu, ma chérie ?

Elle hocha la tête :

— Non, rien... Des envies de vengeance...

Nous marchions dans la rue brûlante, mais je n'avais pas chaud – je sentais de tout mon être le froid des ténèbres cosmiques, le scintillement glacé des étoiles inatteignables, le tremblement de la solitude au moment de la séparation. Ula me prit par la main, se serra contre moi et dit tout à coup :

— Il est écrit dans notre livre sacré, le Talmud : « Nulle part un homme n'est aussi heureux que dans le ventre de sa mère, car le fruit de l'homme voit le monde d'un bout à l'autre, et il saisit toute la sagesse et toute la vanité du monde. Mais au moment où il vient à la lumière et où par son cri il veut annoncer sa grande connaissance, l'ange Metatron le frappe sur la bouche. Et l'oblige à tout oublier... »

— Viens ici, cria Ula. J'ai fait des sandwiches américains...

Je ne sais pas pourquoi nous appelions ça des sandwiches américains : peut-être qu'en Amérique ils n'ont jamais vu ce genre de sandwiches. C'est moi un jour qui leur avais donné ce nom-là, et depuis c'était resté. Il est possible que j'aie fait une association inconsciente avec l'idée d'abondance alimentaire de l'Amérique.

En tout cas, ces sandwiches tenaient à peine dans l'assiette : Ula coupait une tranche de pain dans toute la longueur de la miche, la dorait rapidement à la poêle, la tartinait de beurre salé et poivré, de sauce tomate, posait dessus un morceau de viande bouillie ou de saucisson, recouvrait d'une couche de cornichons coupés en rondelles, plus une couche de mayonnaise, et enfin quelques fanes d'oignons frais et des copeaux de radis.

Ula sortit du frigo une bouteille entamée de vodka Pchenitchnaïa et remplit les verres qui se couvrirent immédiatement de buée. Mon âme gémit d'impatience.

— À toi, Sulamith, à toi, mon Oulianouchka chérie !

Un éclair dans les yeux, un crépuscule tiède dans la caboche, la poitrine molle, tout est calme, tout est chaud. Tout va bien.

Même la faim se réveilla. Je mordis deux fois dans les sandwiches énormes, ça avait l'air merveilleusement bon, mais je n'avais plus envie de manger. C'est l'alcool qui nourrit le sang des ivrognes. Jusqu'à les calciner complètement. Mais ça n'a pas d'importance, ça non plus. Tout est vain.

Ula me regardait en silence, attentivement, la tête appuyée sur la main. Je ne voulais pas croiser son regard, alors je dis comme ça, sans

lever les paupières, l'œil fixé sur mon sandwich américain :

— Ula, et si on se mariait ?

— Quoi ? s'étonna-t-elle.

— Marions-nous, je te dis. On va à la mairie, on signe un registre, je ne sais pas, moi, comment on fait...

Si elle s'était précipitée dans mes bras, sanglotant de bonheur, ou si, au contraire, elle avait éclaté d'un rire méprisant et hurlé « Jamais de la vie ! », c'eût été normal. Banal. Comme chez tout le monde. À notre époque, les écrivains demandent leur main aux dames aussi souvent que les plombiers. Peut-être y en a-t-il qui savent faire autrement, mais je ne les connais pas. Je n'ai personne à qui demander conseil.

Mais c'est avec douceur et tendresse qu'Ula me parla :

— Pourquoi ? Pourquoi irions-nous signer quoi que ce soit, Aliocha ?

— Pour que tu deviennes ma femme !

— Parce que je ne suis pas déjà ta femme ?

— Nous ne vivons pas seuls sur la terre. Il y a les autres, je veux qu'ils sachent.

— Aliocha, tu te fiches complètement de ce que pensent les autres. Tu veux faire ça pour emmerder ta famille.

— Admettons. Je vais leur montrer que je n'en ai rien à foutre d'eux.

— Quand on n'en a rien à foutre, on n'a pas à le montrer, Aliocha ! Mais le problème n'est même pas là. J'aimerais savoir quel rôle tu comptes me faire jouer dans cette démonstration ?

— Celui de mon épouse. Dans un mariage, c'est un rôle suffisamment remarquable.

Ula hochait tristement la tête :

— Ne changeons rien, s'il te plaît. Je voudrais que tout soit comme avant.

— Tu es satisfaite de ta vie ?

— Pas très. Mais on ne peut rien changer.

— Pourquoi ? demandai-je, montant sur mes grands chevaux, tout en comprenant qu'elle avait raison.

— Parce que, dans ce genre de circonstances, les fiancées exigent de leur promis le serment de cesser de boire et d'acheter avec l'argent ainsi économisé une armoire polonaise et une télévision. Et ce n'est

pas moi qui vais te demander des serments...

— Et pourquoi ? Tu veux que je fasse le serment d'arrêter de boire ?

Elle haussa les épaules :

— Ce serait cruel et stupide.

— Et tu ne crains pas que je me noie définitivement dans l'alcool ?

— Non, plus maintenant. Je sais que tu n'as pas d'avenir. Moi non plus je n'ai pas d'avenir. Nous avons eu beaucoup de chance de nous rencontrer. Mais ensemble nous brûlerons plus vite. Et puis je ne veux pas que tu montres quoi que ce soit à qui que ce soit !

— Pourquoi ? Pourquoi tu ne veux pas ? insistais-je, obtus.

Elle soupira profondément et remplit elle-même les ver-

— Allez, buvons à notre vie passée ensemble et à la vie qu'il nous reste à passer ensemble !

Nous trinquâmes, je m'envoyai le verre de vodka, et je repris courage et confiance.

— Je ne sais pas, je ne comprends pas pourquoi tu ne veux pas que tout s'apaise, qu'on remette un peu d'ordre dans tout ce chaos, qu'on vive comme tout le monde...

— Aliocha, jamais nous ne vivrons comme tout le monde, et tu le sais très bien. Nous ne pouvons pas vivre comme avant et nous n'avons pas le courage de vivre autrement. Nous sommes obligés de choisir, c'est pile ou face.

— Non, Ula, ce n'est pas comme ça...

— Si, c'est comme ça. Tu veux m'épouser pour faire un bras d'honneur de la taille d'une existence humaine, uniquement pour emmerder tes parents antisémites, tes frères, ton passé, ta vie d'écrivain raté. Je ne me sens pas prête à tenir ce rôle...

— Qu'est-ce que tu racontes ! Pourquoi tu compliques ce qui est déjà assez embrouillé et entortillé comme ça ?

Ula tripotait le verre vide, se taisait tristement, mais je voyais qu'elle avait beaucoup à dire. Et qu'elle ne le voulait pas. Il n'était pas très réussi, aujourd'hui, notre festin. Ula me jeta un regard bref et dit doucement :

— Aliocha, ne parlons plus de ça aujourd'hui. Tu me poses des questions, moi je n'arrive pas à te répondre correctement, ça fait une conversation absurde. Ça me rappelle ma mère, qui m'écrivait de déportation et qui me racontait que sa logeuse la houspillait : « Qu'est-ce qui vous prend, à vous laver tout le temps ? Y a pas un mec à

l'horizon ! Vous ne faites que pourrir le bois du plancher ! »

Je fus soudainement en proie à une rage hystérique et folle – le souffle me manqua, j'eus envie de l'étrangler, de l'humilier, de l'obliger à crier –, c'est comme ça qu'elle me met à bout, c'est comme ça que nous nous étions séparés la dernière fois. Le sang cogna à mes tempes, ma vue se troubla, j'essayais de résister à la rage comme à un évanouissement qui guette.

— Tu me parles mal, dis-le lentement. Tu es hautaine, condescendante, c'est comme si tu savais quelque chose que je n'arriverais jamais à comprendre.

Un reflet glacé passa dans le bleu nuit de ses yeux en amande, sa voix se fit sèche :

— Nous ne comprenons pas tout, ne serait-ce que parce que nous ne savons pas tout l'un de l'autre...

J'eus envie de l'asticoter et je dis non sans plaisir :

— Peut-être qu'il y a des épisodes de ta biographie que je ne connais pas, mais toi, tu sais tout de moi.

Elle baissa les paupières et demeura ainsi quelques instants : son visage exprimait une douleur si intense que je regrettai immédiatement ma bêtise, absurde et cruelle.

Ula ouvrit les yeux et dit à voix basse :

— Il y a en effet des épisodes douteux dans ma biographie. Il est vrai que cela ne te concerne en rien. Mais ça pourrait faire de la peine à ton papa...

— Pourquoi ? m'étonnai-je.

Je la regardai d'un air absent et me rendis compte que la tempête faisait rage à l'intérieur de son corps, que des mots cherchaient à sortir, comme des bêtes sauvages enfermées dans un enclos trop petit pour elles. Je voyais qu'elle aurait voulu me lancer à la figure quelque chose d'énorme, de furieux, de bouillonnant – et mon cœur se mit à trembler de peur, car le trouble qui montait en elle était tout à fait à l'échelle de l'apostasie du Grand Mystère que ces mots contenaient.

Chacune de ses inspirations était profonde et convulsive, comme si tout l'oxygène s'était échappé par la fenêtre, où l'aurore marquait le ciel d'un gigantesque hématome pourpre. Son menton tremblait et je savais qu'elle était sur le point de pleurer. Et de parler ! Oui, de parler !

Mais le serment du silence prit encore une fois le dessus.

— Ce n'est rien... Rien... C'est du dépit... Ce n'est pas ce que je voulais dire... Pourquoi as-tu commencé cette conversation ?

Nous nous tîmes un long moment, qui me parut une éternité. Le terrible mystère, tout plein de notre tension, de la respiration rauque et difficile d'Ula et de l'atmosphère étouffante de l'hystérie retenue, nous détruisait complètement.

— Ce n'est pas la peine de prouver quoi que ce soit à qui que ce soit, dit Ula, en s'efforçant de paraître calme, et à cause de son bouillonnement intérieur, soigneusement retenu par les fils tendus de ses nerfs à vif, sa voix, chauffée à blanc, paraissait cassante. Personne ne veut rien voir, rien comprendre. Personne ne peut.

— Tout ça n'a aucun rapport avec nous, répondis-je, toujours entêté.

— Bien sûr que si. Nous sommes tous, tous coupables !

— De quoi sommes-nous coupables ? Qu'avons-nous fait de mal ?

— Nous sommes des esclaves ! De pauvres esclaves effrayés. Tu dis que tu n'aimes pas ton père, que tu le considères comme un satrape stalinien. Et moi je vénère le souvenir de mon père, que je n'ai pas connu, comme celui d'une victime innocente. Mais l'idée ne t'est jamais venue de renier ton père, et moi, mon père, je l'ai trahi. Comment tu expliques ça ?

— Et pourquoi aurais-tu trahi ton père ?

— Parce que je me suis tue, tout en sachant pertinemment qu'on l'avait tué, lui, innocent, sans enquête, sans jugement. Je me tais. Je suis dévorée par la peur animale devant ces bandits, ces truands, ces tontons macoutes. Et je me tais. Tout le monde se tait. Toujours. Et je me tais.

— D'accord. Mais qu'est-ce que tu peux faire ? Ça fait presque trente ans...

— Oui, presque trente ans. Tu sais comment il a été assassiné ?

— Il a été tué en même temps que Mikhoëls(56), c'est ça ? demandai-je, pas très sûr de moi.

— Tué par qui ? demanda à voix basse Ula en plissant les yeux.

— Personne ne sait. On sait que les tueurs de Beria ont attiré Mikhoëls à Minsk, et qu'ils l'ont assassiné là-bas. Mais qui a fait le coup précisément, ça, je suppose que personne ne le sait.

— Tu crois que c'est possible, Aliocha ? Tu crois sérieusement que ces surineurs travaillaient pour leur propre compte ?

— Tout est possible chez nous, dis-je, dépité.

— Non, Aliocha, tu te fais des illusions. Ce n'est pas possible. Je n'ai même pas pu obtenir une réhabilitation de mon père, comme les

autres veuves et orphelins ! Tu comprends ce que ça veut dire ?

— Mais c'est parce qu'ils ne voulaient pas...

— Ta-ta-ta ! cria soudain Ula. Ils ne voulaient pas ! Ils ont pourtant dit que mon père et Mikhoels n'avaient pas été assassinés par les surineurs du MGB mais par des nationalistes qu'on n'avait pas réussi à retrouver ! L'État n'a rien à voir avec ça ! Il n'a donc pas à s'excuser. Il n'est coupable de rien ! Et il n'y a personne à réhabiliter, puisque l'État n'est pas accusé ! On l'a tué, voilà tout... Et moi, j'ai accepté ça...

Je la tirai brusquement par la manche :

— Qu'est-ce que tu racontes ? Réfléchis un peu ! Qu'est-ce que tu aurais pu faire ?

— Lâche-moi, je n'ai plus de force. Je ne voulais rien te dire, et puis voilà... De toute façon, un jour ou l'autre, ce serait venu sur le tapis... Si ce n'est aujourd'hui...

Je me sentis peu à peu envahi par une vague d'épouvante et une angoisse vertigineuse, comme devant un précipice en montagne. J'avais non pas compris mais deviné que le malheur que j'attendais dans une sidération tourmentée et nauséuse ces derniers jours était enfin arrivé à ma porte.

Accompagné des juges de la Vehme. Les messagers muets et terribles du destin.

Nous gardâmes longtemps un silence douloureux. Elle demeurait immobile, pétrifiée, comme frappée de stupeur. Il valait mieux ne pas la toucher, mais rester ainsi, muets et étrangers l'un à l'autre, n'était pas plus supportable.

— Ula, c'est absurde de te torturer ainsi, tu ne pouvais rien faire à ce moment-là. Pas plus que maintenant. Personne n'y peut rien, dis-je, désespéré, uniquement pour briser le silence.

Elle ne répondit pas, continuant à fixer la nuit qui se dissolvait peu à peu. L'air moite, précurseur de la canicule du lendemain, entraînait par la fenêtre et nous transpirions dans ce brouet noir et épais.

Ula se tourna vers moi :

— Personne n'y peut rien, répéta-t-elle, et elle inspira l'air convulsivement.

— Ula, tu n'es pas d'accord avec moi ? Tu sais quelque chose ?

— Oui, je sais quelque chose, répondit-elle à voix basse, presque en murmurant, remuant à peine les lèvres.

— Alors, dis-moi ! J'ai le droit de savoir...

— Pour quoi faire ?

Ula plongea son profond regard dans mes yeux : elle me voyait, elle lisait dans ma vie à livre ouvert, elle voyait tout, ma structure génétique, mes pensées, ma mémoire, mes petites affaires, mes relations, mes bonnes et misérables petites actions à trois balles, les tas de fumier de ma vie quotidienne pitoyable, elle voyait le moment de ma conception, elle voyait la bêtise pompeuse de mes intentions et la vulgarité de leurs réalisations. Elle savait tout de moi.

— Pour quoi faire ? demanda-t-elle. Qu'est-ce que ça changerait ? Tu as le droit, oui. Comme les autres. Eux aussi ont le droit. Mais ils ne savent pas. Et ne sauront jamais...

Dans la chaleur étouffante, je caressais ses mains glacées et bredouillais d'une voix effrayée :

— Ula, pourquoi tu me parles comme à un ennemi ? Tu es ce que j'ai de plus cher au monde. Plus cher que tout et que tous, plus cher que moi-même... Pourquoi tu me repousses ? Et si on réfléchissait ensemble ? Il ne faut pas nous repousser ! Nous n'avons personne d'autre que nous-mêmes !

Son visage, embrumé d'une pâleur inhumaine, semblait entaillé par sa bouche cochenille, comme si j'avais planté un couteau entre ses lèvres.

— Je suis lasse de cette existence, murmurait-t-elle en versant des larmes impuissantes et amères.

Renflant comme un enfant, elle continuait, mais les mots, pesants comme des mottes de terre, lui obstruaient la gorge :

— Seigneur, mais pourquoi moi ? Ma vie... toute ma vie est une souffrance... Il y avait toi... et tout est empoisonné... Combien un être humain peut-il supporter de pertes dans sa vie... Combien encore ?

Elle repoussa mes mains, se leva, s'approcha de l'évier et s'aspergea le visage d'eau froide, tandis que j'arpentais la cuisine, en proie à la plus folle des excitations, ressassant comme un mendiant :

— Ula, mais qu'est-ce qu'on peut faire ?... C'était quelque chose comme la peste...

Ula leva la tête et demanda d'une voix douloureuse mais ferme :

— Pourquoi *c'était* ? Parce que c'est fini ?

— Aujourd'hui, au moins, on n'assassine plus, dis-je, décontenancé.

Ula ferma le robinet, s'assit sans prendre la peine de s'essuyer le visage, et me prit la main :

— Dieu m'est témoin que je ne voulais pas de cette conversation.

Mais puisqu'elle a eu lieu, écoute-moi. Nous ne pouvons pas nous marier, parce que toi et moi, nous sommes des gens déficients. Tu as déjà vu des mongoliens, les enfants trisomiques ? De minuscules idiots avec d'énormes faces écrasées et salivantes ?

J'acquiesçai machinalement.

— Nous sommes des mutants, nous sommes tous de la même nature. On nous a arraché la mémoire et privés de la notion de dignité. Rien ne nous intéresse, nous sommes d'accord avec tout et tout le temps, tant qu'on ne nous prend pas notre pain et qu'on ne nous bastonne pas. Nous sommes des enfants pas finis et mal éduqués. Et les enfants n'ont pas le droit de se marier. Ils donnent naissance à des monstres sociaux, à d'heureux esclaves héréditaires.

— Tu me hais ? demandai-je, effrayé.

Elle hocha la tête.

— Non, je t'aime. Mais je ne te respecte pas... Je ne me respecte pas non plus, du reste. Les esclaves ne méritent pas le respect.

— Je ne suis pas un esclave, protestai-je bêtement, m'obstinant davantage. Tu me piétines exprès, tu m'humilies en toute connaissance de cause !

Ula sourit douloureusement, comme une mère compatissante :

— Pour quoi faire ? demanda-t-elle, lasse. Pourquoi ?

— Pour... parce que..., tentai-je de répondre, mais je fus soudainement frappé par une découverte, comme si l'on m'avait donné un coup de planche en bois sur la tête.

À cette heure angoissante et dévastée du crépuscule, lorsque je compris que ma vie était parvenue à sa limite infranchissable, que je ne pourrais plus prendre la gauche, le large, faire le tour ou quoi que ce soit d'autre pour remettre une décision au lendemain comme je l'avais fait durant toute mon existence, je vis avec la plus grande netteté la seule issue qui s'ouvrait devant moi. Ça ressemblait à une idée d'écrivain, surgie d'un coup, claire, quoique encore informelle, et excitante comme le pressentiment du printemps ou de la phrase nécessaire. Toute ma vie avait été pleine de difficultés et de problèmes. Et je ne peux pas affirmer que je l'aie réussie. Et si on essayait autrement ? Il n'y a pas de risque. Et même si on commençait à m'emmerder, je m'en dépêtrerais sûrement. Ils peuvent toujours me serrer, ils ne me feront rien de bien sérieux. Et puis, quand même, et quoi qu'on dise, trente ans ont passé. L'époque n'est plus la même, après tout.

— Bon, d'accord. Retirons la question de l'ordre du jour, dis-je.

— Oubliions, proposa-t-elle.

— Non, nous n'oublierons rien. Nous retirons la question. Et je te prouverai que je ne suis pas un esclave !

Elle ne répondit rien, mais son sourcil s'arrondit, interrogateur, et semblait demander : de quelle façon ?

— Je vais essayer de débrouiller cette histoire, dis-je d'une voix assurée, et je commençai enfin à me plaire.

— Tu as dit toi-même que personne ne savait rien, dit-elle en haussant les épaules.

— J'ai dit : je *suppose* que personne ne sait. Et j'ai dit aussi : je *vais essayer*.

— Et comment comptes-tu débrouiller cette affaire ?

— Je ne sais pas, il faut que je réfléchisse. J'inventerai quelque chose...

Nous nous tûmes de nouveau, et j'étais un peu déçu : j'espérais qu'Ula montrerait plus d'enthousiasme devant ma résolution. Mais non, elle se taisait, tout simplement, concentrée sur ses propres pensées.

— Tu ferais mieux de ne pas te mêler de cette histoire, finit-elle par dire.

— Bon, bon, on verra...

J'entendis la porte craquer derrière moi, je me retournai, et il me sembla un moment – un tout petit moment – voir la lame d'un énorme couteau en train de vibrer. Un poignard moisi et rouillé, avec un manche en argent noirci.

Je frissonnai et tout disparut. Ténèbres. Courant d'air qui se promène...

DEUXIÈME PARTIE

16. Aliocha. Le repas des morts

Le chagrin me rendit visite. Et je recommençai à boire.

Le matin, je descendais au magasin – juste à l’angle –, j’achetais deux bouteilles et une paire de fromages fondus, retournais à la maison, et, après avoir, en passant, bouté le mouchard cotonneux Evstigneïev, qui attendait devant ma porte, je m’écroulais sur le canapé. Et les vingt-quatre heures suivantes s’écoulaient en même temps que la vodka.

J’avais posé les bouteilles sur la chaise à côté du canapé, avec les fromages incrustés dans le papier alu, si rassis qu’ils avaient fini par prendre une couleur d’ivoire. Plus le croc terrible de Doussia la serveuse, trophée cauchemardesque, par mes propres soins arraché de sa gueule brûlante, dans une prémonition du sens mystérieux et insondable de l’horrible amulette.

Je buvais un demi-verre, mâchais mollement un morceau de fromage, fixais un moment les racines féroces de la dent marron-gris, m’endormais d’un sommeil intermittent, me réveillais brusquement, puis m’assoupissais de nouveau.

Ah, quel chagrin que c’était là ! Il est convenu aujourd’hui de l’appeler dépression. Seigneur, comment ce mot de fer-blanc, tintant et sifflant, pourrait-il contenir le monde immense, noir et mauve du chagrin ?

Peut-on appeler dépression l’affliction du monde une minute avant l’orage ?

Dépression, compression, expression – beurk, allez au diable !

On dit que le chagrin ne tue pas mais coupe les jambes.

Angoisse ! Angoisse ! Son œil aveugle, perçant et vert dévore l’âme, et le ciel lugubre de la peine et de l’affliction descend lentement sur nous, le plomb morose du désenchantement nous enveloppe de ses vapeurs, la sécheresse des paroles tues embrase la bouche, le cerveau est malade, impuissant à engendrer la moindre idée qui apporterait le calme et la consolation.

La tristesse pour les gens et le dégoût de soi-même donnent la nausée, et tout autour est lugubre, haïssable et désespéré, comme un champ calciné.

Le tracassouci saisit la gorge avec les doigts morts d’un étrangleur

impitoyable.

Le malheur. Tristes et résignés, nous tendons l'oreille au tocsin des cloches de fonte des enterrements.

Nous nous affligeons d'être venus sur terre. Notre corps se tord d'aversion devant le passé. Et, épouvantés, nous attendons que vienne la Camarde.

Je me suis encoconné. Je vis dans une carapace de malheur et de chagrin.

L'horrible dent de Doussia est son symbole repoussant. Mais ce n'est pas là que réside le sens essentiel de cette amulette. Je m'arrache moi-même de ma mâchoire. C'est peut-être ça ? Non... Dans la rue Sadovaïa les voitures hurlent comme des bêtes féroces et affamées. À cause du zèle que déploient leurs moteurs, les vitres tremblent, et ce glapissement vibrant s'engouffre dans les tympans comme la roulette du dentiste. La rage de dents de l'âme. Le chauffeur Garrisonov répétait toujours : « La rouille dévore le fer, le chagrin brise le cœur »...

Garrisonov... Il doit encore être en vie, Pachka Garrisonov. C'était le chauffeur de mon père, en Lituanie. Un gars lisse, bien tourné, avec les yeux vifs d'un truand. C'est lui qui m'a appris à conduire à l'époque où mes pieds ne touchaient pas les pédales. Garrisonov n'admettait pas une vitesse de moins de cent kilomètres à l'heure. C'est plus rapide d'y aller à pied, disait-il de sa voix berçante mais insinuante. Et il montrait toutes ses dents dans un sourire éclatant. Je suis sûr que c'est lui qui a appris à notre Seva son sourire tendre et insouciant. J'étais le seul à connaître le moment où ce sourire atteignait son fortissimo : lorsque, d'un coup de volant calculé au millimètre, les pare-chocs blindés de l'auto envoyaient promener les porcelets et les oies baguenaudant sur les routes de campagne.

Où est-il maintenant ? Un peu avant notre départ pour Moscou, mon père lui avait obtenu le grade de lieutenant, pour qu'il garde un bon souvenir de nous quand il toucherait sa pension d'officier.

Il nous hait, probablement. C'est seulement en grandissant que je compris que c'était un bandit ordinaire : un garde du corps personnel, gangster à ses heures, qui pouvait tuer n'importe qui en un clin d'œil. Je me souviens parfaitement qu'une mitraillette allemande Schmeisser était dissimulée entre les sièges. Je n'avais pas le droit d'y toucher : « La sulfateuse est toujours au garde-à-vous. »

Qu'est-ce qui me prend, avec ce Garrisonov ? Quel rapport a-t-il avec la dent de Doussia ? Ou c'est l'évocation du Schmeisser qui a poussé, comme la balle dans le chargeur, le souvenir de leurs équipées nocturnes à travers les bourgades lituaniennes calcinées et les villages

détruits ? Quel sourire éclatant devait-il arborer, Pachka Garrisonov ! Je l'ai tant vu en train de nettoyer et graisser sa mitraillette. Mais peut-être que j'invente.

Ce ne sont que des fantaisies engendrées par mon immense chagrin. Seigneur, comme je me sens mal ! Le soleil se montre à peine et déjà une angoissante pluie grise marche sur ses talons, les plumes transparentes des nuages sont lourdes comme les poignées d'argile qui tombent sur le cercueil.

Je ferais mieux de prendre un rasoir. Hop ! D'un coup – d'une oreille à l'autre. Et tout est fini. Tranquille.

... J'étais en CP. Garrisonov m'emmenait le matin à l'école. À huit heures moins le quart, lorsqu'il fait encore nuit et que la lumière de la fenêtre de la cuisine se reflète dans la courte baïonnette du soldat en faction devant notre hôtel particulier. Un froid mordant, le tableau de bord en métal de la Mercedes couvert de givre et, au milieu, éclatante, une douce loupiote verte qui brille. Le moteur gronde frénétiquement en essayant de se réchauffer. Garrisonov jure entre les dents : « Le chauffage est naze, le patron va me cueillir ! » Je claque des dents, je tremble tant que je manque de m'éjecter de ma canadienne en cuir, alors du dernier chic absolument inaccessible, dégotée grâce au prêt-bail d'outre-Atlantique(57). Garrisonov me saisit par le cou et me cache sous son manteau, qui sent la campagne et la peau de mouton. Garrisonov, lui, a une odeur de fauve, amère et agréable. « Réchauffe-toi, prends patience, dès que la loupiote s'éteindra, le moteur sera chaud, on y sera en trois coups de cuillère à pot. »

La loupiote s'éteint, en effet, la lumière vert salade s'évanouit peu à peu. En route. Je me réchauffe. Sauf quand je touche par inadvertance le corps glacé et méchant du Schmeisser. Je m'assoupis...

J'ouvris les yeux au moment où le soleil se laissait paresseusement rouler derrière la cime pointue du toit. Tons ardoise et rouge, la cordillère bosselée de la ville – silhouette apeurée d'un ichtyosaure.

Je remplis un demi-verre et l'avalai si vite que la vodka passa comme de l'eau – aucun goût. Seulement la brume tiédit un peu dans les coins de la pièce, les objets retrouvèrent leur relief, et le monde me sembla moins écrasé. La vodka m'avait quand même rendu une dimension.

Ce qu'elle est incapable de me rendre, en revanche, c'est le sentiment de l'unité du monde. L'écheveau impeccable du temps – avec son Commencement logique et infiniment lointain, sa Suite, enroulée soigneusement et sans hâte, qui mène au Présent, précis et saisissable, et qui laisse dans les mains un bout de fil qui sert à tisser

l'Avenir – eh bien, cet écheveau magique est tombé entre les mains de fous, qui ont déchiré les fils, les ont déchiquetés, puis emmêlés dans des nœuds, qu'ils ont ensuite piétinés et mouillés de sang, jusqu'à ce que, une fois séchés, ils se transforment en boule informe et absurde des relations détruites et des événements inexplicables.

Pourquoi ont-ils tué Mikhoels ?

Je m'étais posé cette question d'innombrables fois, comme je l'ai posée aux autres. Heureusement – Ula ne le saura jamais, et elle n'en sera donc pas offensée – je ne m'intéressais que très peu à son père. Même si c'est à cause de lui – si je puis dire – que j'ai commencé tout ce chambard, mais comprendre quoi que ce soit à son propos n'est possible qu'en trouvant la cause de la mort de Mikhoels.

Il se trouve que Moïsseï Guinzbourg était un modeste écrivain et journaliste juif qui dirigeait la section littéraire du Goset(58). Un littérateur de la même farine que moi. Dans la tempête qui s'était déchaînée alors sur le pays, sa mort était passée inaperçue, et s'intéresser aujourd'hui à son sort équivaldrait à retrouver un copeau de bois emporté par un ouragan.

Mais il avait péri en même temps que Mikhoels. Et cette circonstance m'avait inspiré lorsque j'avais fait à Ula la promesse de démêler toute cette histoire.

Il n'y eut pas dans l'après-guerre une figure parmi les Juifs dont le prestige international égalât celui de Mikhoels, et rien n'était comparable à l'activité culturelle et éducative qu'il avait déployée. Que dire de plus ? C'était une personnalité d'une telle envergure que même Beria n'avait pas osé le déclarer ennemi du peuple et avait préféré le supprimer en douce et recourir aux procédés d'un vulgaire criminel.

Et j'étais convaincu que des gens étaient encore de ce monde qui avaient été d'une façon ou d'une autre mêlés à sa vie, à son histoire, à sa mort.

Mais l'écheveau du temps avait été détruit définitivement. Les gens ne savaient rien. Ou ne se rappelaient pas. Ou refusaient de parler.

L'obscurité remplit la pièce. Dans le couloir, j'entendais le pas sourd des bottes de feutre d'Evstigneïev, qui marmottait, grommelait, grognait sans discontinuer, et se disputait avec les voisins qui rentraient chez eux.

Aux reflets sombres de la bouteille, je devinai qu'elle était encore pleine à moitié. Je n'avais plus la force de remplir le verre, alors je bus au goulot, deux bonnes, deux sacrées gorgées. C'est bien – ça cogne sec. Depuis le canapé, je pouvais voir, derrière la fenêtre, un morceau

tronqué de toit, l'immense ciel pentu, couleur framboise, tandis que les ténèbres déversaient dans la pièce une poix épaisse et lourde. La vodka bouillonnait dans mon sang, j'entendais, à travers le hurlement des voitures et le tintement des vitres, les claquements humides des soupapes dans la pompe à l'intérieur de ma poitrine, qui, dès que je me remémorais les visages de tous ceux que j'avais interrogés au sujet de Mikhœls, rompait la mesure, ralentissait, puis accélérât furieusement les battements du cœur.

Il faut, bien sûr, prendre ici en compte qu'il y a peu d'histoires dans le riche passé de notre patrie qui soient à ce point-là connues de tous, mais entourées de légendes invraisemblables, cachées derrière un épais rideau de mensonges, d'inventions absurdes et d'informations parcellaires délibérément embrouillées.

La mort de Mikhœls est enveloppée d'un mystère insondable. Trois lignes officielles avaient annoncé dans le journal que Mikhœls, représentant du comité d'attribution des prix Staline, avait été tué à Minsk. On avait décrété des funérailles nationales de première catégorie. Lors des obsèques, le ministre de la Littérature, Fadeïev(59), avait déclaré que Mikhœls était un artiste couvert de gloire et que cette gloire était de celles qui ne touchent que très peu d'élus.

Mais Fadeïev, qui avait ajouté que le nom de Mikhœls resterait vivant longtemps, des siècles peut-être, dans la mémoire de tous ceux qui aiment l'art, savait sûrement ce qu'allaient bientôt, en se figeant d'épouvante, murmurer toutes les lèvres : ce ne sont pas les bandits nationalistes qui ont tué Mikhœls. Et c'est pour cette raison que toutes ses réalisations, ses projets, ses pensées, ses espoirs et jusqu'à son nom étaient destinés à être détruits, rendus à la poussière, arrachés de la mémoire humaine.

Bientôt on ferma le Goset, qu'il avait fondé et rendu célèbre, puis ce fut au tour de la revue et des éditions Emès. On exécuta ses plus proches collaborateurs, on arrêta ses amis, les membres de sa famille, et après avoir publié des insultes stupides dans les journaux, on ordonna d'oublier.

Condamné à l'oubli. Mikhœls n'a pas existé.

On ordonna aux gens d'oublier. Et ils ont oublié...

Les ombres gigotent sur le mur, les reflets des phares dansent sur le plafond, les bêtes automobiles rugissent sur la Sadovaïa.

Encore une gorgée, j'ai besoin d'une brève décharge d'alcool dans le sang. Je gèle dans la chaleur. Les vitres tintent et grincent, comme de la glace en débâcle.

Tout le monde a oublié. Personne ne s'écarte de la ligne de

conduite qui a été fixée.

Ce n'est pas leur faute. Cette façon de se conduire est génétique. Durant des décennies on a crié à des millions de gens : « Un pas de côté est considéré comme une tentative d'évasion, les convoyeurs tirent sans sommation ! » Depuis, plus personne ne fait un pas de côté. Tel est le système de pensée, telle est la ligne de l'obéissance.

Un pas de côté est considéré comme une tentative d'évasion.

Réfléchir sur la mort de Mikhoels est considéré comme une tentative d'évasion.

Ces derniers temps, il est paru deux livres à son propos. On y trouve un choix d'articles écrits par lui, d'autres écrits sur lui ; on y trouve également sa biographie. Mais rien au sujet de sa mort. Un pas de côté. Ça se comprend, du reste – ce n'est pas comme si on l'avait arrêté, lui avait collé dix ans sans le droit de correspondance et refusé de le réhabiliter lors de la déstalinisation. Va comprendre maintenant la mort tragique et mystérieuse, va trouver les coupables, va donc expliquer que les gars de Beria ne se débrouillaient pas plus mal que la mafia de Chicago. Tout ça ne fait pas partie de notre vie, ce n'est pas pour les citoyens de notre pays. Ça ne les regarde pas. Ce serait un pas de côté.

Et toutes mes connaissances du monde intellectuel, les artistes, les écrivains, les journalistes, que j'interrogeais sur Mikhoels, haussaient les épaules d'un air étonné : qu'est-ce que ça peut te faire ?

Un pas de côté. La pensée sous escorte permanente. Seigneur, je ne les juge pas – je suis pareil à eux !

Il y avait aussi des exaltés qui me murmuraient à l'oreille : « Je vous raconterai toute l'histoire ! » et qui, en jetant des coups d'œil furtifs, répétaient à mi-voix la bibliographie que j'avais déjà consultée, en la pimentant de deux ou trois ragots à propos des bonnes femmes avec lesquelles le grand artiste avait eu des liaisons. Comment est-il mort ? Il a été tué à Minsk. Par qui ? Dans quelles circonstances ?

Mains dans le dos, pas un pas de côté, un coup d'œil à gauche, un coup d'œil à droite – puis regardant le plafond : « On dit que... c'est eux... eux... Mais personne ne sait précisément... »

Eh oui, on a trop souvent tiré sans sommation. Et dans leurs oreilles apeurées résonne encore l'écho des détonations désordonnées. Un pas de côté est considéré comme une tentative d'évasion. Alors je ne les juge pas.

La femme de Mikhoels et leurs deux filles. Elles ne connaissaient pas plus que les autres les assassins et les circonstances du meurtre. Mais elles connaissaient certainement une foule de détails qui

pourraient me mettre sur la piste, me conduire jusqu'à ceux qui savent. La famille Mikhoels a vécu de telles épouvantes qu'aucune sommation, aucun commandement ne pouvait plus avoir prise sur elle.

Seulement, ils ne pouvaient plus m'aider, car ce pas de côté, ils l'avaient déjà fait. Ils étaient partis pour Israël il y a trois ans.

Le cercle se referma. Et le chagrin me rendit visite. Et je recommençai à boire.

Avec peine, je me glissai en bas du canapé et me trainai jusqu'à la fenêtre. Une lumière pâle suintait des chambres de l'Institut Sklifassovski. Les portes sur le côté de l'immense hôpital s'ouvrirent et laissèrent passer une longue ambulance.

Dans le couloir, la voisine Ninka insultait Evstigneïev. Il continuait de se plaindre de sa voix nasillarde. Alors elle lui cria : « Vieux pédérasse ! »

Cela me fit penser à feu Nikita Khrouchtchev, qui s'était répandu pendant la grande exposition de 1962. « Vous êtes des escrocs, des pédérasses ! » criait-il à l'adresse des peintres d'avant-garde, qui l'avaient beaucoup chagriné avec leur vision inadéquate du monde.

Un pas de côté.

Les gens qui n'ont jamais défilé en rang, qui ne savent pas ce que veut dire « les mains dans le dos, un pas de côté est considéré comme une tentative d'évasion », ne comprendront jamais rien à nous, ni à notre vie. À nous, qui sommes entourés de chiens policiers, dressés à déchirer en morceaux des gens vivants. Nous resterons toujours une image faussée. Ou bien une abstraction. Un homme ordinaire n'est pas capable de se représenter l'infini. Un homme ordinaire et occidental ne peut s'imaginer Kennedy, la calvitie pourpre de colère, en train de taper du pied et d'insulter des peintres épouvantés dans le plus bas jargon américain. Ils ne doivent même pas en avoir, des mots aussi sales que les nôtres.

Tout est vain. On tire sans sommation.

Une autre ambulance sortit des portes de l'hôpital, puis une deuxième, puis une troisième, puis plusieurs encore. Elles branchèrent leurs sirènes ululantes, essayant de couper le flot des voitures, et jusqu'à ce que le feu ne passe au rouge, les flammèches orange continuèrent à danser sur leurs toits. Où vont-elles ?

Tout est vain.

Je m'assis sur le rebord tiède de la fenêtre, avalai une gorgée de vodka, et une petite lumière s'alluma soudain à l'intérieur de mon

crâne. Puis s'éteignit aussitôt.

Les ambulances s'élançaient en hurlant sur la Sadovaïa en direction de la porte Rouge, clignotant de leurs lumières terrifiantes. Vers quel incroyable malheur couraient-elles ?

Les feux tricolores fermaient les yeux de peur, les voitures freinaient aux carrefours en grinçant furieusement, pour laisser passer les ambulances.

Une catastrophe aérienne, certainement. Ou un incendie dans un gratte-ciel. Ou deux trains de banlieue qui se sont télescopés à la gare de Kursk.

Un vent de chaleur et d'essence soufflait sur le boulevard. Les réverbères s'obscurcirent puis peu à peu s'emplirent de lumière violette fluorescente.

Encore deux ambulances passèrent sur la chaussée.

J'avalai le reste de vodka, passai un pantalon de survêtement, une chemise froissée. Je fourrai mes pieds dans les sandales comme dans des étriers et voilà un étrange cavalier ivre – allez hue !

Je fermai la porte derrière moi et j'entendais toujours les ululements rauques et furieux des sirènes. Il fallait absolument que je sorte dans la rue, que je sache enfin – où couraient-elles ainsi ?

Un malheur est arrivé quelque part, bien plus grand que mon chagrin.

Ma Moskvitch modeste et poussiéreuse s'était craintivement serrée contre le trottoir devant l'entrée – elle avait peur de cette procession de voitures blanches bruyantes, frappées d'une croix rouge.

Je traversai la rue au carrefour et me dirigeai vers les portes de l'hôpital. Les ambulances continuaient de sortir et je me retrouvai parmi les nuages d'injures des chauffeurs qui freinaient brutalement, les pneus crissant sur l'asphalte, les moteurs hurlant, et dans les vitres des limousines qui me dépassaient, brillaient les reflets scintillants des lanternes, des bulbes brumeux de feux tricolores. Le sifflet lointain d'un milicien entailla la clameur comme un coup de poignard grinçant...

Les bras écartés, je me plantai devant les portes de l'hôpital, en criant :

— Qu'est-ce qui se passe ?

Le chauffeur de la longue automobile blanche remua sa moustache de morse étonné :

— Il ne se passe rien. Pousse-toi de là.

— Où allez-vous tous ? Qu'est-ce qui est arrivé ?

— C'est la fin du trimestre. Les talons pour l'essence, on les a eus qu'hier soir. Alors tout le monde se magne pour faire le plein. Pousse-toi, je te dis !

La sirène m'aboya à la gueule et il partit sur les chapeaux de roue en me balançant sur les pieds un tas de saloperies. Je n'aurais pas dû terminer la vodka. Je crachai par terre et rentrai chez moi.

Une pancarte, écrite à la main, proclamait sur la porte de notre appartement communautaire : « L'appartement n° 5 se bat pour sa qualification comme logement de mode de vie communiste ». Dans un accès de rage stupide, j'entrepris de l'arracher, mais ne parvins qu'à me blesser les doigts : Evstigneïev avait fait du bon boulot.

Les bruits caractéristiques d'un pugilat fratricide me parvenaient depuis l'intérieur. Les voisins ouvrirent leur porte et je sentis le souffle chaud du simoun de leur haine. La quotidienne bataille de Koulikovo(60) des cuisines.

Nina était déjà bien torchée – je l'avais immédiatement senti grâce à l'intuition magique des ivrognes. Elle était vautreée dans la lessiveuse et tenait Kolka et Tolka, les deux frères, sur ses gros genoux. Ils avaient un an de différence et leur ressemblance était étonnante – d'autant plus étonnante qu'ils ne ressemblaient pas à leur mère et étaient de pères différents.

Nina insultait placidement Evstigneïev et les gamins répétaient maladroitement les insultes en hurlant de rire.

— Vieille pute à mirlouf ! hurlait Evstigneïev, pourpre de rage. C'est la fin de tes débauches ! Demain ! Dès demain, je te fous au mitard ! La milice me connaît ! Elle me croira ! Tu iras en taule ! Salope ! Paillasse de stalag ! Michetonneuse !

— Putain ! Chienne bâtarde ! Ta mère était une pute ! Et toi aussi, tu es une pute ! Et tes enfants seront des maquereaux ! hurlait en chœur Agnessa Ossipovna, sa femme, une sorcière noireude et desséchée par la haine.

Ivan Ludwigovitch Loubo laissa tomber ses boulettes qui cramaient dans la poêle, s'essuya les mains pleines de farce et de gras sur le pantalon et dit, en se bouchant les oreilles :

— Seigneur ! Comment osez-vous parler de cette façon devant les enfants ! Reprenez vos esprits ! Si vous n'avez pas honte de vous-mêmes, épargnez au moins les enfants !

— Toi, intello de merde, occupe-toi de tes fesses, sinon tu en auras pour ton grade, répondit Nina avec un sourire indolent.

— Voilà ! Vous avez entendu, citoyen Loubo ? Vous avez entendu ? Vous êtes témoin ! Demain, je la fais embarquer. On discutera ailleurs.

— Je ne suis témoin de rien du tout et je n'irai nulle part, cher monsieur, dit sèchement Loubo, et il retourna ses boulettes dans la poêle.

Quant à moi, je demeurai, quelque peu abruti et pétrifié, dans l'embrasure de la porte de la cuisine.

Nina chassa les gamins de ses genoux comme des miettes de pain, se leva et avança sa magnifique poitrine sous le nez d'Evstigneïev :

— Hou-là-là, j'ai peur ! On va discuter demain ! Espèce de...

— Nina Stepanovna, je vous en supplie ! Les enfants ! gémit douloureusement Loubo.

Elle l'écarta d'un geste de la main et poursuivit :

— On va discuter maintenant, dit-elle, menaçante. Je suis tout ouïe !

Elle se tourna, se pencha brusquement, souleva sa jupe et fourra sous le nez d'Evstigneïev le double coussin de son derrière blanc et rond. Evstigneïev se figea, le regard avide plongé dans l'abîme sans fond qui séparait les deux fesses farineuses, rehaussées par les empreintes vermeilles du bord de la lessiveuse.

— Au secours ! se mit à hurler Agnessa Ossipovna. Traînée ! Catin de Babylone ! Au secours !

Evstigneïev avait perdu l'usage de la parole. Il continuait avec la même avidité à contempler l'appétissant siège dont Agnès n'aurait même pas pu rêver dans ses jeunes années, il aspirait littéralement toutes les bosses des jambons de Nina, puis son regard épuisé se fixa sur la douce dépression au-dessus du coccyx.

— Qu'est-ce que t'as à zieuter, vieux cabot ? hurlait Agnès.

— Seigneur, quelle obscénité, devant des enfants ! marmonnait Loubo, en versant ses boulettes dans une assiette.

Et Evstigneïev, fasciné par cette guitare de chair, proféra enfin le mot, et ce mot était sanctifié par le sentiment, comme une prière. Il dit d'une voix basse et solennelle :

— Ce cul...

Nina se redressa en s'esclaffant et s'adressa à Agnès avec défi :

— Et toi, la sauterelle desséchée, au lieu de m'aboyer dessus, tu ferais mieux de rendre les obligations à ton vieux péteux...

Incontestablement, le coup avait porté.

Depuis que j'habite cet appartement, la guerre n'a cessé entre Evstigneïev et sa femme au sujet des obligations. Pendant ses années de service dans les troupes d'escorte du Nord, il avait économisé pour cinquante mille roubles d'obligations – cinq mille en nouveaux roubles, donc. Et Agnès les a soigneusement planquées. Tous les jours ils se disputent et se battent. Evstigneïev menace de la tuer à coups de hache, puis se traîne à ses genoux, puis mendie ne fût-ce qu'une partie, puis se met à pleurer. Mais Agnès reste inflexible. Deux passions règnent sur son âme pétrifiée : l'amour pour ses obligations enfermées à double tour, et la haine des Juifs.

— C'est pas tes oignons ! hurla-t-elle, mais, ayant aperçu Olga Borissovna, qui venait à pas de loup chercher sa bouilloire, changea de registre et détourna immédiatement l'attention de son mari, qui était déjà prêt à embrayer :

— Tiens, voilà les youpins ! Toute la sainte journée, ils cuisent des trucs, ils bouffent des produits russes, et qu'est-ce qu'ils veulent ? Nous vendre contre du pain azyme...

Nina observa :

— C'est peut-être des juifs, mais ils sont plus convenables que vous, espèces de dragons répugnants.

Olga Borissovna, sans un regard alentour, la tête rentrée dans les épaules, se glissa vers la cuisinière. Loubo s'exclama, affligé :

— Vous n'avez pas honte ? Vous êtes quand même des Soviétiques !

J'entrai dans la cuisine et ordonnai à voix basse :

— Nina, rentre chez toi. Vous, les scorpions, à la niche ! Que je n'entende plus une mouche voler. Toi, Evstigneïev, si tu me réveilles avec tes borborygmes, je te jette à la rue. Compris ?

Et je retournai chez moi. Ils continuèrent à s'insulter en chuchotant.

Je m'étendis sur le canapé. Les ambulances rentraient en toussotant après avoir fait le plein. Une maison de fous. Des gens monstrueux. Des basilics. La vermine. Des freaks nuls.

Les Dovbinstein devenus aveugles à force d'être constamment épouvantés.

Ivan Ludwigovitch, l'intellectuel émasculé. Sa femme, Liouba, harassée par l'existence comme un cheval de trait. Pourquoi vivent-ils ? Qu'attendent-ils ? Que leurs deux filles grandissent et reproduisent leur absurde exploit d'autodestruction ? Ivan Ludwigovitch enseigne la musique à ses deux filles. Il y a un piano

dans leur pièce étroite. Ils l'ont payé à force de souffrance et de déjeuners sautés. Le piano est couvert d'une housse que ferment des boutons de caleçon. Après avoir fait leurs gammes, les fillettes remettent la housse. Symbole effrayant des efforts inutiles et des économies injustifiées.

— Mes obligations ! Obli-ga-tions !

Evstigneïev lâcha ce dernier cri de lapin souffreteux et le silence revint.

Une sirène d'ambulance retentit dans la rue – elles continuaient de faire tourner inlassablement leurs lanternes. Et transportaient à travers la ville le malheur infini de l'idiotisme général et de l'universelle absurdité.

Puis j'entendis le pas trainant d'Agnès, qui allait aux toilettes, et le frottement de ses pantoufles se confondait avec ses bafouillages : « ... Youpins... youpins... youpins... »

Pourtant rien ne me distingue de mes voisins, ni des passants dans la rue. Des habitants fous du pays rose et bleu du bonheur. Mes paupières se fermaient, le sommeil m'enveloppait peu à peu, je me laissai bercer dans l'immense et sale berceau de ma chambre, les taches de lumière dansaient sur les murs, les autos toussaient dans la rue, les reflets ternes des néons publicitaires clignotaient sur la vitre. J'étais presque endormi. Soudain, je me relevai d'un bond, le souvenir d'une caravane d'ambulances surgit et me piqua comme une aiguille.

... La nuit du 5 mars 1953 était sur le point de s'achever. Ivre de douleur, le peuple de Moscou faisait ses adieux au Père. Je n'étais déjà plus un gamin et je me souviens qu'un sentiment de désarroi avait saisi tout le monde. Le Père moustachu était mort. Comme un homme ordinaire, comme n'importe quel vieillard pouilleux, elle avait crevé, la Grande Idole, puissante et omniprésente comme Dieu, rusée et méchante comme le diable.

Et pourtant, n'était-il pas immortel ?

Il avait surgi au-delà de la mémoire du peuple, vaincu les ennemis de l'extérieur, supprimé ceux de l'intérieur, et rendu heureuse la population devant qui il avait ouvert toutes grandes les portes radieuses du communisme. Pour y demeurer avec elle, à tout jamais. Et soudain, ces mots étranges, inconvenants : « hémorragie », « collapsus », « ... souffert ces dernières années »...

Est-ce qu'un dieu, car il était bien la véritable divinité de la nouvelle religion, un dieu pouvait-il souffrir de quelque banale maladie ? Aurait-il eu un corps, capable de vieillir ? Les dieux seraient-ils mortels ? Car, si on y pensait sérieusement, on en

arriverait à l'idée sacrilège qu'il aurait pu porter un bandage herniaire ? Seigneur, pardonne-nous et aie pitié ! Et, pourquoi pas, des clystères ? On serait même capable d'appeler un vieillard un homme d'à peine soixante-quatorze ans !

Si une semaine avant sa mort quelqu'un l'avait en public qualifié de vieillard, ce n'est pas dix ans qu'on lui aurait collés ; face à une démence aussi évidente, il aurait été sur-le-champ enfermé dans un hôpital psychiatrique.

Mais c'est au son des éclats apocalyptiques du *Capriccio italien* (première partie), des formidables accords beethovéniens et des sanglots de Chopin que notre radio, qui ne se trompe jamais, avait annoncé, par la voix de son diacre juif Levithan(61), le malheur à tout notre peuple héroïque et travailleur : le Père diabolique avait crevé.

Malheur sur nous ! Orphelins à jamais !

Le jour de la chute du démon. La fuite de Satan. Le repas funéraire du diable.

Ce matin-là, les gens, libérés du travail ou de l'école, en proie à la peur, au désarroi, à la perte d'espoir et de foi en l'immortalité du mal, s'étaient rendus en masse à la salle des Colonnes, où l'on avait déposé un petit vieillard grêlé, vaguement rouquin, qui plissait ses horribles yeux jaunes d'homicide sur un monticule de couronnes et de rubans.

À midi, la circulation fut interrompue sur la Sadovaïa. Une heure plus tard, elle avait cessé dans tout Moscou.

Les employés, les étudiants, les écoliers, les habitants des faubourgs et ceux des banlieues se précipitaient en une foule immense et indomptable vers le centre-ville, espérant apercevoir, même de loin, l'infesté tas de cendres moustachues, qui, la veille encore, gouvernait leurs vies sans partage.

C'était un jour gris de redoux, humide, gris et aveugle à cause des nuages bas, le ciel lacéré par le vol noir des corbeaux. La veille, la neige était tombée en abondance, et les centaines de milliers de souliers, de bottes, de feutres et de galoches en avaient fait un océan de gadoue.

Soufflant du sud, le vent apportait une odeur perçante d'arbres mouillés, d'herbe de l'année passée, de terre qui dégèle. Et de sang.

Le soir avait vu les premiers morts. Par les rues radiales – Gorki, Petrovka, Neglinka, Pretchistenska, Ostojenka –, depuis le Moskvoretchié, la vague bouillonnante et hurlante de gens pressés comme dans une queue pour la viande, excités et éméchés, roulait vers le centre-ville. On dit qu'il y en avait eu près de trois millions. Soixante personnes franchissaient chaque minute les portes de la salle

des Colonnes.

La foule avait emporté en un clin d'œil les barrages de la milice et les avait absorbés. Et c'est alors que notre armée, libératrice et protectrice, était entrée en action.

Les camions et les blindés avaient barré toutes les rues aux abords d'Okhotny Riad. Les souvenirs de résistance et d'exploits lors de la défense du cœur de la Patrie étaient encore vivaces, et ils surent se montrer dignes du courage de leurs pères.

Lentement mais sûrement, les véhicules militaires avancèrent sur la foule, essayant de contenir les gens et de les empêcher d'emprunter les rues adjacentes au centre gouvernemental. La queue des colonnes, à des kilomètres de ce face à face, sans rien en savoir, continuait à croître et à pousser de l'avant.

Un hurlement monstrueux, déchirant les oreilles, s'élança au-dessus de la ville grise et épouvantée. Ainsi hurlent les gens tués en groupes. J'avais entendu ce cri sur le boulevard Rojdestvenski. J'avais vu comment les gens avaient commencé à s'écraser les uns les autres.

Moscou est bâtie sur sept collines. De chacune d'elles avait jailli un flot de sang – comme une coulée de lave, la foule hurlante et sauvage avait écrasé les premiers contre les bords des camions de l'armée.

La foule, épouvantée, s'écartait des camions fatidiques et, mue par l'instinct de conservation, bouillonnait, tournait sur elle-même, ne reprenant son souffle que dans les brefs moments de reflux, quand l'arrière cessait de pousser ; alors, les gens, à l'extrême limite de leur existence, battaient hystériquement des mains et des pieds, le corps tendu, essayant de gagner ne fût-ce qu'un mètre ou deux de distance entre eux et les bords ensanglantés des camions. Les soldats saisissaient quelqu'un par les mains ou par les cheveux, comme un noyé, le tiraient vers eux, mais déjà arrivait la lame suivante qui l'écrasait contre le fer. La place Troubnaïa était submergée par une nouvelle vague de cris, de sanglots, de gémissements et de hurlements de bête.

En compagnie de trois camarades de troisième, je m'étais retrouvé un peu en deçà du monastère Rojdestvenski. La meute de citoyens fous de douleur et d'épouvante nous entraînait avec elle, nous tannant, nous frappant, nous brisant, nous pressant, nous étrangeant. Les plaintes étaient étouffées par le bruit distinct et clair des os qui se brisaient.

Nous avions essayé d'abord de rester groupés, mais nous fûmes très vite dispersés, et chacun de partir de son côté. Nous étions des naufragés. Dans la mer de la peur et de la haine. C'est ainsi que doivent se comporter les gens qui tentent de s'échapper par les hublots

d'un navire torpillé. Quelqu'un avait réussi, en sautant brusquement, à se hisser, à monter sur les épaules de ses voisins et à courir sur la masse dense des têtes, mais, quelques mètres avant d'atteindre le boulevard, il s'était écroulé et la foule, en un clin d'œil, l'avait avalé avec un claquement sinistre.

On avait oublié les enfants, les femmes, les vieillards – l'instinct de survie individuel, si bien cultivé pendant les années de règne de la Grande Idole, s'était propagé dans toute la cité comme la peste.

Quel horrible nuage de pleurs s'élevait au-dessus de nos têtes ! Derrière nous, on tirait à blanc, ou en l'air, je ne sais pas, les camions militaires klaxonnaient devant nous, les femmes moribondes hurlaient, les haut-parleurs diffusaient de la musique funéraire, on entendait au loin le ululement terrifiant des ambulances, qui ne pouvaient même pas s'approcher des victimes, des injures, des imprécations, des sanglots.

Une tête de petit garçon arrachée, des corps piétinés dans la gadoue, des éclats de cervelle sur le pare-chocs du blindé, des traces de sang sur les murs.

Je n'étais déjà plus que meurtrissure et la foule continuait de m'entraîner dans son sein tourbillonnant et hurlant, et lorsque je me tournai, je vis soudain un réverbère à un pas, à deux hommes de distance devant moi. Et qui signifiait la mort.

Encore une seconde, et une nouvelle poussée m'écraserait contre la fonte. Et je ne pouvais rien faire, pas même bouger le petit doigt, coincé par les gens de tous côtés.

Je hurlai de toutes mes forces : je ne veux pas ! je ne veux pas ! Et la foule – sourde, muette et démente – sembla m'entendre et m'obéit. Elle relâcha un court instant son étreinte, je me débarrassai de mon manteau, m'élançai en l'air, un grand marin me saisit et me hissa jusqu'à une fenêtre ouverte où d'autres bras m'accueillirent. Je me retrouvai dans une cuisine et me rendis compte que j'étais pieds nus : j'avais perdu mes chaussures dans la cohue et, mouillé jusqu'à la ceinture, je ne sentais même pas le froid. Soulagé, j'éclatai en sanglots.

Je ne rentrai chez moi que dans la nuit et demeurai jusqu'au matin à la fenêtre, à regarder passer les flots d'innombrables ambulances.

Puis mon père rentra à son tour, et je l'entendis qui disait à voix basse à ma mère :

— C'est l'horreur dans toute la ville. Près de deux mille morts. C'est dommage ! Ils vont sûrement virer Sinilov.

Le copain de mon père, le général Sinilov au visage bouffi, était le commandant d'armes de Moscou...

Tandis que les ambulances, avec des cris rauques, s'élançaient sur le boulevard...

Je m'assoupis de nouveau, et ma dernière pensée avait été nette : c'est pour une grande cause que Dieu m'avait sauvé, lors du repas de mort du Grand Égorgeur.

Et, pendant les premiers instants de sommeil, je rêvai aux morceaux de mon roman – le prince d'Albe prend un bain de sang de nourrisson dans l'espoir de prolonger sa vie.

Et le Grand Satrape, huilé du sang des derniers sacrements.

Et mon père affligé, hochant la tête :

— Eh oui ! Quel grand homme c'était ! Comme quoi, c'est vrai ce qu'on dit : contre la mort, point de remède...

17. Ula. Terrain vague

« Quand la douleur devient insupportable, ne dis pas : je me sens mal. Dis : je me sens amer, car les remèdes aussi sont amers. »

J'avais souvent entendu ces paroles dans la bouche de tante Perl, qui elle-même avait retenu cet adage de notre grand-père. Quant à grand-père, il l'avait appris d'un vieux *tsadik*, rabbi Zoussia.

Tante Perl était morte, et les Allemands avaient pendu grand-père bien avant ma naissance. Et avec eux disparut le souvenir de la vie et des sagesses du vieux rabbi portant un tendre nom de petite fille – Zoussia.

J'arpente les paliers, les escaliers poussiéreux, les immeubles, je sonne à d'innombrables portes et, le cœur serré, me console avec la sagesse du *tsadik* Zoussia disparu dans le tourbillon du temps. Je me répète à moi-même : je me sens amère.

Je participe à un événement politique considérable : la campagne électorale. Je suis l'agitateur. Mon territoire : trois longues baraques à cinq étages, occupées par les familles des travailleurs d'une grande usine.

Où êtes-vous passés, les simples, bons et sages Platon Karavaïev ? Où êtes-vous, les tendres Arina Rodionovna(62) ? Où vous êtes-vous cachés, grands-pères et grand-mères bucoliques, gens placides et pastoraux ?

Pourquoi me criez-vous : « Enlève tes chaussures ! Tu vas dégueulasser le parquet ! » ? Je ne vous veux aucun mal, j'ai simplement peur de Pedus. Je ne cherche qu'à vous inviter à venir voter...

— Toute la journée, ça défile, ça défile, bande de parasites, me dit avec conviction une vieille toute ridée et ravinée aux yeux en pépins de courge.

— Grand-mère, je ne suis pas un parasite, commençai-je bêtement à me justifier. Je viens ici après le travail.

— Tu ferais mieux d'aller voir les mecs, si tu n'as rien à faire après le boulot.

Hé, Baba Yaga(63) ma bonne vieille, je ne peux pas t'expliquer toute la foule de choses que j'ai à faire après le boulot, et tu ne pourrais pas comprendre que, en venant chez toi, je n'ose même pas

penser à un homme, car derrière moi se profile l'ombre du principal d'entre tous, mon tortionnaire, mon épouvanteur, mon violeur, Panteleïmon Karpovitch.

Dans l'appartement voisin, un petit bonhomme noueux aux joues creuses me parle très cordialement :

Te presse pas, petite, viens, assois-toi, qu'on taille une bavette, qu'on discute un peu de la situation politique internationale, tout ça, on a le temps ; nous, les retraités, on prend notre temps, on a assez couru comme ça, assez donné...

Il me fait du thé, je refuse, il me parle de la situation politique, m'explique toute l'importance de l'agitation et de la propagande à l'étape actuelle de notre développement, soulignant que, à la différence de la machine électorale capitaliste, avec sa vénalité, la course aux suffrages, les affaires criminelles des candidats et les avances faites aux électeurs, chez nous, c'est l'inverse. Premièrement, c'est honnête...

Il a raison : c'est on ne peut plus honnête. Il y a juste une chose que je n'arrive pas à comprendre, c'est s'il se moque de moi volontairement, s'il croit réellement à la stupidité de ses bavardages ou s'il cherche à me provoquer. L'épaisse fumée de l'absurdité envahit le cerveau. L'ineptie, le délire, l'idiotie ont noyé les bas rivages de la réalité.

— Ah ! s'afflige-t-il, les temps ont bien changé ! Avant, les élections, c'était comme une fête. Je me souviens, il y avait Staline encore, on organisait des compétitions entre les bureaux de vote : c'était à qui obtiendrait 100 % de participation. Des fois, y faisait un froid de chien, six heures du matin, le jour il était pas levé, on est même pas encore allés ravitailler nos cartes, et les travailleurs sont déjà là, aux portes du bureau, tous y veulent être le premier à déposer le bulletin. C'était la discipline, quoi : ceux qui étaient pas passés avant dix-onze heures, eh ben, on faisait une liste, et après on la transmettait là où y faut...

Domage qu'on n'emploie plus guère ce joli mot : billevesées. Sottises, galimatias, calembredaines, fadaises. Un goût de démente dans la bouche. Les oreilles qui bourdonnent. La vue qui se trouble. Ses tempes d'avorton se creusent davantage. Ce n'est plus une tête. Un crâne nu. Barré d'un sourire gris.

Les dents en métal de son crâne claquent, l'épaisse serpillière de la langue remue mollement :

— Les gens sont très bien, mais y connaissent pas la discipline. C'est pour ça qu'ils volent. J'en sais quequ'chose : j'ai servi vingt ans dans les VOKHR(64) Dans la rue, j'ai qu'à jeter un coup d'œil sur

n'importe qui et je peux te dire : çui-là, il a des trucs volés dans son cabas. J'ai l'expérience. Maintenant, c'est autre chose, c'est plus dur – ils se retiennent plus. Ils volent, et ils ont même pas honte, ils font comme s'ils étaient dans leur plein droit. Pas de quoi s'étonner, alors, que tout le monde il vole !

L'éclat pâlit dans ses orbites vides : la poussière finit de se consumer.

— On a oublié tous nos mérites ! Ma petite fille chérie, si tu savais tout ce que j'ai comme diplômes d'honneur et de récompenses ! Ça intéresse qui ? Qui se rappelle nos exploits ? Dans le temps j'ai dû à moi tout seul remplir un camp avec les pilliers de biens industriels ! Ils me craignaient comme le feu ! Qu'ils se cachent dans la foule, ou qu'ils sautent par-dessus les barrières ou qu'ils se carapotent dans la cour, j'avais l'œil, et le bon, et hop, viens par ici, mon bonhomme ! Je le fous à poil, s'il faut, mais je trouve le butin. Si tu voles, mon vieux, tu prends sept ans d'études supérieures ! Et maintenant ? Ah !

D'un seul coup, le vieillard s'était couvert de rides et avait rapetissé. Une sacrée erreur de la création. Lui qui croyait avoir eu le glorieux destin d'un chien de chasse, d'un lévrier rapide et haineux, n'avait eu que celui d'un garde-chiourme n'inspirant que du dégoût.

— Les gens sont très bien, mais y connaissent pas la discipline, répéta-t-il avec amertume.

Les précepteurs des héros étaient les Centaures, moitié hommes, moitié chevaux, puissants et sages. L'exemple de la sagesse et de l'héroïsme pour nos apprentis héros à nous était fourni par des hommes-chiens, alliage effrayant du garde-frontières Karatsoupa(65) et de son chien Ingus. Chiron le Centaure avait élevé l'intrépide Achille, le rusé Jason, Esculape. Le chien frontalier Ingokaratsoupa nourrit en son sein tous les Pavlik Morozov(66).

C'est vrai, les gens sont très bien, chez nous. Et ils connaissent la discipline bien mieux que n'importe qui. Autrement il serait inexplicable qu'un de ces gars qu'il avait poursuivis avec tant de ferveur dans les arrière-cours et derrière les palissades ait accepté docilement de partir au bain pour sept ans, au lieu de crever sa tempe creuse avec un revolver volé, ou de serrer son cou noueux entre ses doigts. Ils étaient d'accord, et ils avaient peur de lui. Comme moi.

Je rêve de me lever et de partir, mais j'ai peur de remuer et de réveiller son instinct de lévrier, j'ai peur qu'il se précipite derrière moi en aboyant furieusement, qu'il plante en grognant ses crocs gris d'argent dans la chair et qu'il me mette en pièces, qu'il me pétrisse le corps, qu'il déchire mes vêtements, qu'il m'enlève ma robe et qu'il me mette nue : et qu'il retrouve ce qui a été volé !

Ah, nom de Dieu ! Nous prêchons des conneries, nous écoutons des balivernes, nous croyons aux fables, nous parlons pour ne rien dire, voyons des absurdités, examinons des fadaises, inspirons le vertige, expirons la nausée.

Sottises. Galimatias. Fariboles. Billevesées.

Le téléphone se mit à sonner et le lévrier courut l'amble jusqu'à l'appareil, vissa l'écouteur dans sa tempe creuse, se suspendit au fil, donna de la voix, aboya et gémit, avec un jet de bave acide. Il m'avait oubliée. D'une voix haletante il donnait ses indications, suivait la trace : « le collectif ne peut pas admettre... on la connaît bien, cette race, au comité de l'immeuble... on les expulsera... au poste, tout ça... ».

Sur la pointe des pieds, je me glissai jusqu'à la porte et m'enfuis sans dommage. L'appartement d'à côté. Comme ils se ressemblent tous ! Nulle part ailleurs on ne travaille avec autant de passion à la question du logement – nulle part ailleurs on n'en paie un prix aussi monstrueux. Toute la vie se passe dans la recherche d'un appartement, c'est un jalon essentiel de notre existence. Ces appartements sont malcommodes, surpeuplés, extrêmement exigus – on ne peut y faire entrer une armoire ni en sortir un cercueil. Un jour j'avais vu un cadavre emmailloté dans le cercueil que l'on portait à la verticale dans l'escalier. C'était une vision impressionnante – un cadavre debout, un peu vacillant, comme un ivrogne.

Et le parquet vernis. Un parquet ordinaire, en bois de pin ou de hêtre, qu'on astique, qu'on laque, qu'on polit. De façon que plus personne n'ose y poser un pied chaussé. Ni les propriétaires, ni – encore moins – les invités. On déambule en chaussettes ou pieds nus.

Les invités arrachent rageusement leurs souliers dans l'entrée. S'ils ne se dépêchent pas, les propriétaires les y invitent avec fermeté. Ce nudisme orthopédique ne cesse de m'épouvanter. Mais tout le monde est d'accord. Les invités aussi sont d'accord. Parce que, le lendemain, en leur qualité d'hôtes, ils accueilleront chez eux des invités déchaussés. Invités déchaussés, hôtes va-nu-pieds. Tout le monde est d'accord. Peut-être que j'exagère ? Peut-être que je noircis le tableau et excite délibérément mon système nerveux ? Peut-être que dans le monde entier les gens acceptent de se rendre aux invitations et de se promener en chaussettes devant les dames et les enfants ? Peut-être que ça revient moins cher, un parquet vernis que nul ne macule ? Peut-être que dans sa clarté miroitante, dans ses doux reflets de miel il y a une signification culturelle qui m'échappe ?

Ou est-ce encore le reflet brillant de l'absurde ? Peut-être est-ce son image achevée ? Peut-être que, étrangement, l'icône de l'absurde n'est

pas exposée au « coin rouge(67) » de l'entreprise, mais se trouve là, sous nos pieds, caressée par les talons cornés et les vieilles chaussettes ? Je ne sais pas. Je suis fatiguée. Je n'en peux plus...

18. Aliocha. La cathédrale engloutie

— Debout, debout, réveille-toi, feignant, lève-toi, cossard !

Anton me secouait par l'épaule et tirait sur la couverture.

Tandis que je me débattais, m'enfouissant davantage dans le lit, car je me rappelais malgré le sommeil que j'étais désormais encoconné. Même Anton, je ne voulais pas le voir, parce que j'étais sauvé de la complète destruction par la carapace protectrice de la solitude et du chagrin débordant de haine pour le monde entier.

Il n'y avait qu'Ula que j'aurais aimé voir. Mais je ne pouvais pas me le permettre.

Ah, si je pouvais rester allongé à ses côtés, ici, ou chez elle, sans dire un mot, sans la regarder, mais seulement en écoutant sa présence ! Mais surtout sans voir son visage. Ne pas se voir dans ses yeux.

Je suis incapable de me regarder dans la glace pendant que je me rase. L'autre – sur l'amalgame argenté – me répugne. J'ai envie de cracher sur cette tronche haineuse et maigre, aux yeux bouffis. Je ne peux plus supporter ce type. Lui n'est pas moi – un petit homme marrant et gentil, qui rêve de dormir dans les bras d'Ula, serré contre sa poitrine douce et tiède.

Un salaud, un lâche, un frimeur. Un singe perpétuellement grimaçant, imitant sans cesse quelque chose. Un parasite, une merde et un envieux sans talent. Qu'est-ce que je peux en avoir marre, de celui-là, Seigneur !

Moi, je ne peux pas aller voir Ula – il n'y a que lui qui puisse se présenter devant elle. C'est lui, cette saleté, qui restera dans sa mémoire, et pas moi.

Laissez-moi tranquille, je veux continuer de vivre dans ma carapace rigide et sonnante. Ne grattez pas le cocon fragile. Laissez-moi dormir, Anton, va te faire voir, lâche-moi. Je suis une molaire dans la mâchoire de Doussia, ne me tire pas dessus avec ta tenaille, je veux rester malade au chaud, dans le silence et l'obscurité.

Et lui me trainait par les pieds, me secouait brutalement :

— Lève-toi, réveille-toi, pochetron de malheur, je vais t'emmener faire la belle vie !

Lâche-moi, Anton, ne me secoue pas comme ça, saloperie – je suis encoconné. Je suis un cocon, et je ne serai jamais un papillon, mais une chenille. Je suis un contrameute(68), je remonte le temps à contre-courant, j'entre dans le passé, je sais qu'il n'y a aucun avenir, je veux me déployer dans hier.

Laissez-moi tranquille. Je suis une dent monstrueuse à quatre racines.

À la voix joyeuse d'Anton, à la souple détermination de ses grosses mains chaudes, je sentais qu'il était d'excellente humeur, qu'il faisait soleil et qu'il avait décidé, en effet, de faire la belle vie.

Il déchiquetait le cocon, il arrachait la carapace, comme on gratte la croûte sur une plaie, et c'était à la fois douloureux, excitant et agréable.

J'ouvris les yeux et dis d'une voix claire :

— Cesse de me secouer ! Va te faire foutre ! Je suis réveillé...

— Eh ben, voilà, fallait le dire. Habille-toi en vitesse, nous partons.

— Pour où ?

— Le sauna. Je pars ce soir, alors on va fêter ça.

C'est vrai, j'avais complètement oublié qu'Anton partait aujourd'hui en vacances, il me l'avait pourtant dit. Il était joyeux et goûtait d'avance un repos bien mérité dans la datcha gouvernementale à Sotchi. La peur était passée, la tempête calmée, la conscience aussi, on avait sûrement réglé le problème de cet abruti de Dima, le papa offensé Gnezdilov et sa merdeuse de fille avaient dû obtenir leur appartement et les trois mille cinq cents roubles, bref, tout le monde était content. Je me demandai néanmoins comment Anton avait pu trouver cet argent. Et quelle solution avait retenu Krasny.

Ça ne me regarde pas, après tout. À en croire l'humeur d'Anton, la solution retenue par Krasny était tout à fait satisfaisante. J'ai cette sale habitude de penser et repenser aux affaires des autres. Et je n'aime pas cette histoire. Je n'aime pas la mystérieuse solution retenue par Krasny. J'ai peur. Mais aujourd'hui Anton part en vacances à Sotchi. Tout va pour le mieux.

— Pourquoi tu fermes ta porte à clé ? demanda Anton.

— Tu veux dire pour quoi faire ? Il n'y a rien à voler, c'est ça ? répondis-je en riant.

Anton regarda autour de lui et hocha pensivement la tête.

— Eh bien, cher monsieur, je ne qualifierai pas votre intérieur de bourgeois.

— Je serai honnête avec toi, Anton : depuis mon enfance dans la maison parentale, je déteste le cristal et les meubles anciens.

Anton plissa les yeux, l'air dubitatif :

— C'est parce que tu ne gagnes pas assez. Si tu avais de l'argent, tu changerais d'avis.

Il réfléchit quelques instants, puis ajouta sur un ton ferme :

— Il faut savoir vivre.

J'enfilai mes chaussures et Anton se mit à rire doucement :

— Tu n'arrêtes pas de m'asticoter, mon salaud, alors que je t'ai préparé un cadeau.

— Quel cadeau encore ?

Anton se leva du fauteuil, s'étira en faisant craquer ses articulations, plissa les yeux et laissa tomber négligemment :

— Dans trois mois, je te fais obtenir un appartement indépendant.

J'en restai bouché bée. Vivre sans Evstigneïev ? Sans Nina ? Sans les Dovbinstein qui me glacent d'horreur, sans les Loubo, ces miséreux si convenables et si respectueux qu'ils vous arrachent l'âme ? Et avoir une salle de bains pour soi tout seul ? Et un cabinet de toilette, dont je serais l'unique usager, que je n'aurais plus à partager avec le robuste collectif du quotidien communiste ? Seigneur, ça n'arrive jamais !

— Tu racontes des histoires, je suppose ? demandai-je, incrédule.

— Ah, le cochon ! s'exclama-t-il en riant. Et cette chambre, qui te l'a donnée ?

C'était vrai – cette chambre, je l'avais obtenue grâce à Anton, et pendant des années elle avait été ma seule planche de salut, et le salut était venu au moment ultime où j'avais compris que je ne pourrais pas passer une heure de plus sous le même toit que mes vieux. C'est ainsi qu'Anton était arrivé en riant et m'avait négligemment jeté un bon pour cette chambre dans l'incroyable fourmilière en plein cœur du centre-ville. Mon Dieu, je lui avais été infiniment reconnaissant, à mon bon et généreux bienfaiteur ! À l'époque, j'étais dans cette situation inextricable qu'on appelle, je crois, « pat », aux échecs. Je ne pouvais rien faire. Avec mon salaire, je n'aurais jamais pu économiser pour une coopérative. Et je n'avais pas droit à l'inscription sur une liste d'attente pour un logement, puisque habitant chez mon papa, j'avais mon content de « surface minimale habitable ». Je vivais chez des amis, je couchais chez des femmes aimées et pas trop onéreuses, je louais des coins dans les appartements. Et c'est alors qu'Anton était arrivé avec son bon. Il existe, à leur direction, une sorte de bourse d'échange, c'est-à-dire des appartements et des chambres mis en

permanence à leur disposition, qui permet de reloger les gens pendant les réhabilitations des immeubles. Il s'était débrouillé pour m'obtenir une de ces piaules.

Mais un appartement ? Indépendant ?

— Je ne te crois pas, dis-je en secouant la tête.

— Crois-moi, rends-moi ce service, fit Anton avec un sourire ironique. Mais motus – personne ne doit rien en savoir. Hier, j'ai signé une résolution : au quatrième trimestre, votre immeuble sera mis en réhabilitation.

— D'accord, mais une fois la réhabilitation terminée, il faudra y retourner !

— Pas forcément. Votre immeuble sera réservé pour un ministère, ils vont rassembler encore une meute de parasites. C'est trop beau pour être vrai, je n'arrive pas à retenir son nom : ça s'appelle le ministère des Moyens de mécanisation, de la Construction mécanique des objectifs publics, communautaires, des Voies de communication et Dieu sait quoi encore ! Quelle bande de débiles !

— Ça, Antocha, tu me rends un fier service...

— Service, service, tu parles ! On me montre une liste de propositions, je vois ton adresse, alors je me dis : voilà un bon endroit pour ces parasites. Que le frerot, au moins, profite des bacchanales bureaucratiques ! Mais n'oublie pas, pas un mot à personne...

— Évidemment, ça s'arrose, dis-je.

— En général, tu n'as pas besoin de prétexte pour arroser...

— Tu essaies de me faire honte ? me fâchai-je.

— No-on, dit Anton en branlant de la caboche. C'est la vie qui veut ça. Si je n'avais pas mon boulot, il y a longtemps que j'aurais plongé. Ce genre de carburant est plus utile aujourd'hui que l'oxygène. Allez, on y va...

Nous sortîmes dans le couloir : dans la pénombre poussiéreuse, les ombres grises des voisins s'imprimaient dans les murs comme les traces atomiques sur les murs d'Hiroshima, fac-similés obscurs des âmes envolées. Elles demeurèrent immobiles un instant, comme si elles avaient voulu que je retienne chaque détail de leur contour, et qu'Anton les étudie attentivement avant de vouer notre logis pourrissant à la réhabilitation générale, d'y enfourner un paquet de gens provenant d'un ministère à l'appellation pouvant rendre fou un cruciverbiste, et de les disperser dans de nouvelles niches individuelles.

Puis l'image arrêtée se ranima et ils commencèrent à remuer, à

aller et venir, à expédier les affaires courantes.

Ils étaient redevenus aveugles, comme tout un chacun, et ils ne pouvaient imaginer un seul instant que l'homme qui se tenait à mes côtés était un messenger du destin, puisque dans nos conditions d'existence un nouvel appartement devient toujours un nouveau destin.

Ninka, dépeignée et cuvant sa gueule de bois, passa en furie devant nous, portant son pot de chambre comme une coupe de championnat. Puis, venant de la cuisine et nous faisant au passage des révérences polies, Loubo, une poêle avec des beignets dans une main, une cafetière bouillante dans l'autre, se dirigeait vers sa chambre ; comme sous l'effet soudainement redoublé de l'attraction terrestre il se courba davantage, nous salua de la tête – « bien le bonjour à vous » –, nous répondîmes à son salut sous l'accompagnement des gammes discordantes des deux fillettes, qui avaient déjà détaché les boutons de caleçon du vieux piano en bois de tremble, et ces sons étaient semblables à ceux produits par la miction paresseuse d'un vieillard – ce vieillard que tous les matins elles emmenaient se soulager dans les pistolets de nos oreilles. Devant la porte d'entrée, nous trouvâmes Mikhaïl Markovitch Dovbinstein, le regard résigné sous ses paupières rouges et pendantes de chien malade ; il va toutes les heures à la boîte aux lettres voir si l'autorisation de l'Ovir ne serait pas arrivée. « Il n'y a rien ? » demandai-je. Et il hocha tristement la tête, et soupira, et son soupir était lourd comme un sanglot.

D'un pas pesant, Evstigneïev passa sur ses pneus dégonflés de vieux camion. Ses lèvres gardaient encore intactes les bulles du mot « ob-ligations ». Derrière lui, traînant les pieds, Agnessa, louchant méchamment du côté de Dovbinstein, son ululement ininterrompu – you-you-you-pin-youpin-you – lui donnant un air de monstrueuse poupée au mécanisme enrayé.

Les démons. Les goules. La nausée. L'esprit troublé. Souvenirs cauchemardesques.

De l'air, de l'air ! Sortir de cette maison perdue ! Au sauna, au bistrot, à la décharge – n'importe où. Heureusement, la voiture d'Anton palpite d'impatience de nous emmener vers ces plaisirs mystérieux et interdits à tous ces gens – le noir éclatant, presque fumant, de la carrosserie aveugle le regard comme le soleil à travers un verre teinté.

Liochka, le chauffeur, ouvrit la portière arrière, je m'assis, Anton me dit « pousse-toi » et s'installa à mes côtés. C'était nouveau ; autrefois, il s'asseyait toujours à côté du chauffeur, comme notre papounet. Je ricanai. Anton comprit immédiatement pourquoi et me

dit avec un clin d'œil :

— L'influence de l'Occident n'est pas très démocratique, mais ça permet de se concentrer. Et puis ça fait plus sérieux...

Va pour « plus sérieux ». Autrefois, ce qui comptait, c'était une sorte de retenue idéologique, aujourd'hui on fait davantage confiance aux vertus du sérieux. Il s'agit là d'un phénomène peu étudié de la conscience révolutionnaire – en un temps record, nos hurleurs-renverseurs se muent en conservateurs invétérés et indestructibles, devant qui les *tories* anglais paraissent des carabins écervelés, des chenapans et des polissons.

— Ça avance bien, ton bouquin ? demanda Anton.

— Ça n'avance pas du tout. Ils ne cessent de me mentir, de me balader dans tous les sens. Ils font trainer. Ils disent qu'on manque de papier, en ce moment...

— C'est vrai qu'on manque de papier. Les Finlandais refusent de nous en vendre.

— Tu as raison ! Contrairement à la Finlande, notre pays n'a que très peu de forêts ! Où trouverions-nous du papier ?

— Ce n'est pas la question, dit Anton en se marrant. Il y a une blague comme ça, à propos d'un dirigeant qui est mort. Il arrive au purgatoire et on lui dit : nous avons deux enfers, un capitaliste et un socialiste. Tu veux aller où ? Lui, sans réfléchir, il choisit le socialiste. On s'étonne, et lui, il explique : imbéciles, si l'enfer est socialiste, c'est qu'ils doivent manquer de chaudrons et de poêles, et aussi de charbon et de goudron. Et puis les diables se soûlent à mort.

Liodka, le chauffeur, hennit d'une voix fluette et branla de la tête en signe d'admiration :

— C'est sûr, les diables, chez nous, ils se soûleraient à mort. Impossible autrement !

Anton le désigna du menton :

— Tu entends la voix du peuple ?

— On ne vous tient plus, répondis-je avec la voix de papouet, rejetons de Khrouchtchev !

La voiture traversa la ville comme un caillou noir chauffé à blanc, sauta sur le quai en face de la masse grise alvéolée du Dopr(69) et pénétra dans l'enceinte de la piscine.

Je donnai un coup de coude à Anton et lui désignai le Dopr du regard :

— Pendant que vous nagez, est-ce qu'il vous arrive de penser au

destin des habitants de cette maison ?

Anton plissa les yeux afin de mieux estimer l'irruption de la trouaille constructiviste de quatre cents appartements dans les restes des églises de Zamoskvoretchié, clappa de la langue, un peu dubitatif, puis lâcha brutalement :

— Ça n'arrivera plus jamais...

— Ah oui ? demandai-je avec une pointe de perfidie. Et où as-tu obtenu une telle garantie ?

— C'est la vie, aujourd'hui, qui nous offre cette garantie : aucun chef ne veut plus prendre ce genre de risques. Le glaive s'est montré un peu trop punitif par le passé. Comme une faux...

Cet énorme bâtiment fut construit dans les années trente pour y loger l'élite, et c'est ainsi qu'on l'appelait : la Maison du gouvernement, en abrégé, le Dopr. Par une ironie effrayante du destin, cette abréviation se déchiffrait également comme Maison de détention provisoire, et il faut dire que, dans cette fourmilière du pouvoir, il ne s'est pas trouvé un seul appartement dont les locataires auront été épargnés. On les arrêtaient, et aussitôt d'autres locataires emménageaient, et ainsi de suite. Pendant qu'un appartement se vidait, un autre se remplissait. Mais je ne connais personne qui eût refusé un bon pour un logement dans cette maison.

Ils avaient tous la conscience tranquille. Et la mémoire courte.

Et Anton ne doute pas que cela ne se reproduira plus jamais.

La voiture, entre-temps, avait contourné la piscine, en klaxonnant pour faire dégager les passants, et s'arrêta aux portes du sauna – la célèbre « isba », célèbre dans le sens où elle sert de club fermé aux échelons moyens de la direction municipale, preuve incontestable d'une certaine réussite sociale ; quant à ceux qui n'ont pas réussi, l'isba n'est pas célèbre pour la simple raison que pour eux elle n'existe même pas. Pas encore, du moins. L'« isba » d'Andreï Gaïdoukov, c'est le rêve de tout bureaucrate qui vise le grade de général, c'est la manne du noceur et du goinfre, le paradis de l'escroc et du dragueur ambitieux.

Quelques Volga noires avec plaque officielle étaient garées devant l'entrée. Les chauffeurs disputaient une partie de dominos sur une caisse renversée.

L'« isba », vaste construction de rondins jaune vif, s'ouvrait par une véritable entrée à la russe, adroitement décorée de grillages en bois ouvragé, de balustres sculptés et autres coqs en bois accrochés sous le linteau. Et un marteau en bois taillé à l'entrée. Anton frappa à la porte, celle-ci s'ouvrit et dans le fond apparut Stepan Makoukha, le

gérant d'Andreï, son domestique, et probable exécuteur de ses sentences. Dans les trous profonds de son crâne rougeoyaient deux flaqes de permanganate concentré – deux petites boules rouge-violet incroyablement figées. Il agita ses grosses mains, noueuses, agrippeuses, en signe d'invitation, plissa son visage osseux de buveur invétéré en une grimace dure et sèche – qui essayait de se faire passer pour un sourire. Et le tout – en silence. Je n'ai jamais entendu Makoukha prononcer un seul mot. Son travail est particulier. Je suppose que, quand il a recruté Makoukha, Gaïdoukov lui a coupé la langue. Et Makoukha n'a probablement jamais appris à écrire. Non, vraiment, c'était un spécialiste d'un profil très particulier.

Makoukha ferma la porte derrière nous et nous emmena dans une pièce magnifiquement arrangée « à la russe ». Là, un cafetan de tiretaine en élasthanne, ici des *laptis*(70) à semelle compensée, là des *onoutchi*(71) en fibre synthétique. Un bar luxueux. Un magnétophone stéréo. Imaginerait-on, en effet, un sauna traditionnel russe sans bar ni musique pop ?

Stepan désigna d'une main un large vestiaire en noyer, de l'autre – la table copieusement servie en boissons et *zakouskis*. En me déshabillant j'observais avec intérêt le seau d'argent rempli de glace pilée, où une bouteille de Pchenitchnaïa montrait sa gorge séduisante recouverte de givre. Il me fallait boire un coup de toute urgence.

Le peu disert Makoukha remplissait déjà les verres en cristal, qui aussitôt se couvraient de buée. Il les apporta sur un plateau en bois, cligna de ses horribles yeux de permanganate – je vous en prie ! J'observais ses doigts osseux, ses phalanges d'échanson muet et je me demandai ce que ferait ce mutique sommelier si Andreï Gaïdoukov lui donnait l'ordre de m'étrangler.

— Que Dieu nous garde, dit posément Anton, et d'un bond il envoya toute la vodka valser dans son gosier, prenant garde de n'en pas perdre une goutte.

J'en fis de même – c'était comme si j'avais arrosé un banc de sable brûlant. Je mâchonnai un quignon de pain et j'entendis un morceau supplémentaire de mon cocon se briser sur le plancher raboté.

Anton surplomba la table comme un général observe le champ de bataille depuis son QG, hochla la tête d'un air satisfait : les réserves sont prêtes et déployées correctement.

Il posa alors une question, qui d'après son intonation, était tout autant une réponse :

— Qui offre le sauna, aujourd'hui ? C'est Yak-Yak qui s'y colle, je suppose ?

Yak-Yak, c'est Yakov Yakovlevitch Vorokhobov, directeur d'une importante base alimentaire et commerciale. Je l'avais déjà rencontré ici – un doux escroc aux yeux bleus, aux chairs proéminentes, un énorme derrière de femme, et dont les bobards monstrueux à propos de son supposé passé de partisan me mettaient dans un état de totale hystérie. Lui, ainsi que quelques autres voleurs de haut niveau, étaient cornaqués par le général de la milice Vaska Totchiline, un ami de Gaïdoukov. Je ne sais pas s'ils sont liés par quelques affaires peu ragoûtantes, je suppose que oui, mais, de toute manière, Totchiline les amène chacun son tour dans le bain de vapeur aristocratique, et en l'honneur d'une relation aussi haut placée, ils « offrent » le sauna, c'est-à-dire qu'ils font livrer une bouffe splendide et des boissons *ad hoc*. Le monde des objets paie son écot pour le droit de faire partie du monde des procès.

Notre papounet, lui, ne leur aurait jamais adressé la parole. Il est de l'école stalinienne, de la trempe des Beria. Aujourd'hui, tout est plus simple. Les chefs ont compris qu'on pouvait tout obtenir sans en arriver à se mouiller dans des assassinats. Ce que ne donne pas le pouvoir, l'escroquerie le fournit...

— On y va ? demanda Anton.

— Vas-y, lui dis-je, car j'avais envie de finir ma cigarette, particulièrement agréable après le premier verre.

Anton plongea dans les vapeurs, tandis que je demeurais près du fenestron, à observer le bâtiment du Dopr. D'ici, on pouvait le voir en entier, le monstrueux temple du bien-être social. Cette maison était un symbole. Je ne pense pas qu'il existe d'architecte qui ait pris davantage soin de ses futurs habitants. Et cette maison était la réponse à la question désinvolte qui circulait pendant la révolution et la guerre civile : pourquoi s'est-on battus ?

Voilà pourquoi vous vous êtes battus, chers camarades commissaires du peuple, administrateurs, généraux et directeurs : des appartements immenses, des tapis dans les escaliers, des ascenseurs ronronnant dans leurs puits, un parking souterrain pour vos Emka personnelles, un traiteur particulier, au rez-de-chaussée, proposant des plats cuisinés, une salle de concert, le magasin le mieux approvisionné de Moscou. Et, accolé à la façade, le plus grand cinéma de la ville, l'Oudarnik(72), auquel la fantaisie débridée de ses créateurs a donné les contours de la médaille distinctive du Travailleur de choc de l'URSS. Des deux côtés, la maison était baignée par les eaux du fleuve, parcouru par des bateaux immaculés. Depuis les fenêtres donnant au sud, on admirait la douce verdure du parc Gorki, depuis celles donnant au nord, la grandeur asiatique du Kremlin. Même l'air n'était pas ici comme ailleurs – depuis les bâtiments de la confiserie Rotfront,

le vent apportait d'incessants effluves de cacao, de cannelle, de liqueurs, troublant les esprits de la *dolce vita*.

Voilà pourquoi vous vous êtes battus, chers camarades. « Nous sommes nés pour faire d'un conte réalité(73). » Une construction expérimentale. La première tentative de déplacement dans le temps couronnée de succès : depuis quelque clair lendemain fabuleux, une île est venue dans nos lieux misérables, une île de bonheur pour les plus rares, car les plus méritants, des combattants de l'égalité universelle.

Ils se tenaient debout devant les hautes fenêtres de leurs appartements encore inhabités, juste en face de moi, et regardaient l'endroit où je me trouve maintenant. Ils ne pouvaient pas ne pas regarder : je le sais aujourd'hui, à coup sûr des décennies plus tard, car à cette même place, où je me trouve aujourd'hui, se dressait autrefois une étonnante construction, bien plus haute que cette minable bâtisse.

Je me tenais debout sur les fondations de la cathédrale du Christ-Sauveur.(74)

La plus grande des cathédrales orthodoxes russes s'élevait ici, hissant au-dessus de la piscine, du Dopr, du Kremlin sa gigantesque coupole dorée, qui brillait à plusieurs kilomètres de Moscou comme une étoile solaire qui saluait les voyageurs venus jusqu'au cœur de la Russie chrétienne.

Depuis leurs fenêtres, les habitants du Dopr regardaient le chalumeau autogène qui découpait la coupole, les murs chaulés, couleur coquille d'œuf, épais et apparemment indestructibles, s'écrouler sous les efforts redoublés des dynamiteurs.

La violence de cette haine absurde était vraiment inouïe : ils avaient réussi là où les Allemands avaient échoué.

À Nuremberg, les nazis furent accusés d'avoir eu l'intention de détruire les centres de la culture slave, d'effacer de la surface de la terre les monuments de son histoire, de sa religion, de son architecture.

Et qui répondra de ceci ? Et qui portera l'accusation ? Et contre qui ?

À l'époque où je travaillais comme journaliste, j'avais écrit un article au sujet de savants qui avaient réussi, par des explosions ciblées, à détourner une coulée de boue qui menaçait la ville d'Alma-Ata. Le rédacteur en chef, Faleleïev, un sanglier à grosse tête et lunettes de métal, avait lu mon papier et, après avoir secoué ses mèches bleu-vert, m'avait dit avec un sourire ironique :

— C'est amusant. Mais ça ne vaut pas un clou. Quand j'étais encore

au Komsomol(75), on a dynamité la cathédrale du Christ-Sauveur ! Ça, c'était du boulot !

Maintenant, il est à la retraite. À titre personnel, bien sûr. Il va bientôt mourir, je suppose. Qui répondra ? Et qui peut-on accuser ?

Les travailleurs n'ont pas failli devant l'ampleur de ce petit boulot diabolique. Aucune difficulté ne les a troublés : en proie à une excitation démoniaque, ils avaient dégommé la cathédrale, censée durer des millénaires. Je pense qu'ils ressentaient tous inconsciemment une inquiétude devant l'instabilité et la brièveté de leur religion. Ils ne pouvaient pas supporter une concurrence idéologique et c'est pour ça qu'ils dynamitaient les cathédrales, mais ces explosions ont définitivement ébranlé leurs propres fondements instables.

À la place de la cathédrale du Christ-Sauveur on avait décidé d'élever une cathédrale dédiée au Messie local – le Palais des Soviets, couronné d'une statue de Lénine haute de cent mètres. Il y avait eu une foule de projets insensés. L'idée la plus prometteuse prévoyait d'installer un restaurant tournant à l'intérieur du crâne du Sauveur. Peut-être un symbole vivant de la victoire du matérialisme sur l'idéalisme stérile. Mais voilà que l'idéalisme stérile et antiscientifique se rebella – la dalle au-dessus des fondements de l'ex-cathédrale fut envahie par les eaux souterraines. Des milliers de tonnes de béton ne parvinrent pas à stopper les flots.

Les architectes furent fusillés, ainsi qu'un bon paquet de maîtres d'œuvre. L'eau, elle, continuait de couler.

Et les matérialistes scientifiques furent forcés de battre en retraite.

Mais les habitants fraîchement installés au Dopr ne purent rien voir de tout cela ; eux-mêmes avaient déjà été arrêtés, exécutés, déportés. Il fallait qu'ils paient le tribut du diable, car la joie que donne la destruction d'une cathédrale ne demeure jamais impunie.

Les innocents avaient été tués depuis longtemps par ceux qui ne savent pas ce qu'ils font, et devenus coupables entretemps. Ceux-ci furent tués par ceux qui savaient ce qu'ils faisaient, encore plus coupables. À leur tour, ceux-ci furent tués par ceux qui ne considéraient plus le meurtre comme une faute. Et les suivants savaient parfaitement qu'il était tout simplement nécessaire de tuer. Obéissant au premier des commandements : « Tu tueras. »

Quelque chose s'était insensiblement et irréversiblement transformé dans notre existence, et lorsque l'idée avait germé de construire une vaste piscine à la place de la cathédrale chrétienne détruite et de la cathédrale des Soviets jamais édifiée, personne ne s'était ni étonné ni indigné ; au contraire, tout le monde en fut ravi.

Et, à côté de la piscine, le sauna de Gaïdoukov.

C'est, après tout, raisonnable et juste. Ce sont les paroissiens de la chapelle du monde des objets, qu'ils transportent dans le monde des procès avec la plus grande sincérité.

Je tirai une dernière bouffée de ma cigarette, jetai le mégot et m'engouffrai à mon tour dans les vapeurs.

Il faisait aussi chaud que dans un four à pain – un simoun de seigle mêlé d'un soupçon de menthe et d'huile d'eucalyptus frappait le visage et brûlait la peau jusqu'au frisson fiévreux. Varlamov avait étalé ses chairs solides sur la couchette du haut, juste au-dessous de lui, Vaska Totchiline, qui ne quittait pas un instant une expression digne d'un général, conversait amicalement avec Serafim Valiavine, le directeur du restaurant de la Maison des journalistes. Encore au-dessous, appuyé sur un coude, Yak-Yak prenait la pose, qui, ajoutée à l'éclat naïf de ses yeux bleus, le faisait irrémédiablement ressembler au copain un peu simplet et rigolo qui s'étale aux pieds des curistes, face à l'appareil, sur toutes les photos de groupe dans les sanatoriums.

— Salut, grommelai-je, et les convives agitèrent en désordre leurs branches de bouleau.

— Bah ! Serait-ce Alexeï Zakharytch lui-même qui daigne nous rendre visite ? commença indolemment Varlamov, vice-ministre, goinfre et coquin. C'est un grand honneur ! C'est si rare ! Qu'est-ce qu'ils vont faire, les loups ? Ils vont crever dans les bois !

Je grimpai sans un mot sur la couchette, et c'est Anton, déjà ramolli et content, qui répondit :

— Ils ne crèveront pas. Les chasseurs ne les laisseront pas crever. Par respect pour l'équilibre écologique...

— C'est comme dans un vrai sauna, ici, dit Varlamov, en désignant du menton Totchiline et ses compagnons. Les gendarmes et les voleurs. Cinéma italien.

Yak-Yak, le partisan, se mit à ronronner de contentement, Serafim s'esclaffa, Totchiline pouffa.

Je dis à Anton, par-dessus leurs têtes :

— Le cynisme est aujourd'hui considéré comme la qualité la plus progressiste. Un réalisme lucide et une large vision des missions de l'État...

Varlamov me donna une tape dans le dos avec sa grosse paluche :

— Nos pères le disaient déjà : le bain russe lave les marchands, mais nage lui-même dans la crasse.

Je m'étendis sur le drap de bain en éponge chaud, fermai les yeux et me débranchai de leur présence. Allez tous en enfer ! Nous sommes au fond. Dans la cave profonde de la cathédrale détruite. Des contrameutes qui remontent le temps à contre-courant. À toute vitesse. Nous nous enfonçons dans les catacombes.

Vapeur brûlante. Une vague de chaleur me submergea, m'entraînant sur les lattes de bois comme l'eau qui se retire. Il faut rester ainsi, les yeux fermés. Sans voir la tronche de mes compagnons de bain, ni leurs autographes bien en vue sur le mur de bois : Dieu sait s'il y en a ! Poètes à la mode, divas de l'estrade, cosmonautes, académiciens frais émoulus, lumières de la science, lauréats, artistes émérites, du peuple, en chef, auxiliaires, principaux, premiers, et...

Est-ce qu'Andreï permet à des Yak-Yak de graver leurs autographes ? Ou préfèrent-ils eux-mêmes se passer de publicité ?

S'il ne le leur permet pas, c'est injuste ! Ils sont la crème criminelle de cette cathédrale, édifiée sur les ruines de la civilisation passée. Le sel de la vie moderne, les patrons de l'avenir. Leurs enfants sont plus vivaces que les descendants des chefs militaires d'aujourd'hui.

D'en bas me parvient le bourdonnement de Serafim, qui fait son rapport :

— On les emmène dans la chambre, tous les deux, bien sûr...

— Toutes les deux, précisa l'instruct Totchiline. Si c'est deux filles, il faut dire toutes les deux.

— Attends, écoute, se vexa Serafim. Quelle différence ? Une pouliche et une mominette – j'en ai les babines qui suintent. Elle me dit comme ça : vous avez les enregistrements de Beethoven ? Y a de quoi mourir de rire ! Alors qu'elle fait un petit A de bonnet.

— Et l'autre ? demanda, impatient, le général.

— Une pouliche – deux mètres, il lui faut un soutif et un slibard spéciaux. Mais quelle gueule – la classe !

Et il claquait de la langue rien qu'à évoquer ces doux souvenirs.

Tous les loisirs que lui laissaient ses machinations au restaurant, Serafim les consacrait aux gonzesses. Andreï Gaïdoukov avait dit de lui un jour : « Serafim, cette ordure, aime plus baiser que marcher sur cette terre. » Il passait toujours au travers de ses escroqueries, mais tombait régulièrement à cause de ses mominettes et de ses pouliches. Andreï racontait en hurlant de rire comment Serafim s'était fait pincer au restaurant Aux Courses, où il avait recruté un harem parmi les serveuses. Le jour où il leur était devenu insupportable, non seulement à cause de son amour envahissant mais aussi des pourcentages monstrueux sur leurs pourboires, l'une des pouliches avait piqué chez

lui sa carte du Parti, rédigé directement sur ladite carte une plainte signée de bonne grâce par les autres pouliches et mominettes, avant d'envoyer le document profané en haut lieu. Il y eut un scandale, Serafim fut viré, mais le vieil adage a du bon, qui dit : « Le bain récuré, le seau d'eau rince. » Les amis ne le laissèrent pas tomber et lui arrangèrent cette petite place à la Maison des journalistes.

— Tu penses à quoi ? demanda Varlamov, en me rentrant son coude dans les côtes.

— Rien, à des conneries qui me passent par la tête...

— Tu ferais mieux de penser à des choses sérieuses. J'ai entendu causer de ton bouquin...

— Entendu quoi, exactement ? demandai-je en me soulevant.

— On discutait de ta réclamation à propos de ta nouvelle.

— Un roman, corrigeai-je, sans trop savoir pourquoi.

— Aucune importance, fit Varlamov. Les camarades disent : on ne comprend pas, pourquoi il cherche midi à quatorze heures, il ne peut pas écrire comme tout le monde ? Des piques, des épines, une thématique pauvre, ça, oui, mais il ne trouve rien de joyeux dans notre mode de vie ? Pas un seul héros positif. C'est vrai, Aliocha, comment est-ce possible ? Pas un seul héros positif ? Et comment on va éduquer notre jeunesse ?

— Par l'exemple personnel, grommelai-je. Résume !

— Résume ! Tu es bien pressé, dit Varlamov d'un air réfléchi. Peut-être qu'il serait plus correct de ne pas précipiter les décisions...

— Tu n'es qu'une brute, Volodia.

— ... et de respecter la hiérarchie, ajouta-t-il en m'étreignant.

Je me dégageai et descendis de la couchette. Varlamov loucha dans ma direction et dit à voix basse :

— L'Union des écrivains a demandé une note de lecture.

Voilà qui a le mérite d'être clair : ils vont se servir de mes collègues-amis pour m'étrangler. Ils sont objectifs et impartiaux. Ça sera très professionnel et indolore, ils m'useront jusqu'à la corde. Et, pour finir, ils me féliciteront pour mon talent. Eh bien, nous allons voir ce que nous allons voir...

Je bousculai Anton, qui s'assoupissait mollement :

— Ça ira comme ça, frerot, allons nous détendre maintenant...

Anton revint à la surface, me regarda tristement, puis se leva paresseusement.

— Allez-y, les gars, dit Serafim, la vodka se réchauffe. Je finis mon histoire et on arrive...

Varlamov descendit de sa couchette et nous accompagna à la douche froide.

Je m'inondai d'eau glacée et je sentis le froid des profondeurs, qui avaient englouti leur Kitège, leur cathédrale inepte avec sa coupole-restaurant. Nous sommes au fond... Andreï nous attendait déjà dans la première pièce – rasé de près, embaumant l'eau de Cologne française, monstrueusement sain, débordant de son survêtement Adidas bleu azur. Il ne ressemblait pas tant à un être humain qu'à un sac de muscles, d'os et d'articulations, crânement couronné de sa tête d'ange vicieux, le tout habilement arrangé et ficelé.

Andreï sirotait un jus d'orange, *La Pravda* ouverte sur ses genoux, et regardait l'émission en couleurs « Le monde des animaux ».

Le voilà, notre chanoine. L'archiprêtre de la cathédrale engloutie.

Lorsqu'il nous aperçut, il n'eut même pas à cligner de l'œil ou à se soulever ; il ne fit que remuer le petit doigt et, aussitôt, Makoukha, adroit comme un enfant de chœur expérimenté, nous emmaillota dans des serviettes-éponges chaudes. Puis il s'éloigna silencieusement, croisa sur la poitrine ses bras terrifiants et fixa attentivement sur nous ses gouttes d'encre violette. Une légère odeur de soufre émanait de lui.

Andreï sourit agréablement et dit avec une moue significative :

— Ce n'étaient pas des cons, les Romains, avec leurs thermes. Qu'est-ce que tu en dis, Aliocha ?

— Des cons, dis-je sans réfléchir.

— Ah oui ? s'étonna Gaïdoukov. Et pourquoi ?

— Parce qu'ils se sont laissé bouffer par les Barbares. Qui, eux, ne se lavaient jamais. Ils vivaient dans le monde des procès.

— C'est juste, hennit Andreï. Comme je dis toujours, il faut réunir le monde des objets et le monde des procès. Harmonieusement...

Il remua à peine les doigts et, tandis que Makoukha remplissait nos verres, les autres sortirent du sauna. Totchiline alla aussitôt vers le poste de télévision pour augmenter le son. Un étranger – français ou allemand, je ne sais plus – racontait comment il avait filmé les animaux sauvages en Afrique. L'interprète traduisait.

Makoukha ouvrit le réfrigérateur et me tendit deux jolies canettes colorées. Andreï me fit un clin d'œil :

— Apprécie, Aliocha, j'ai gardé de la bière danoise exprès pour toi, je sais que tu aimes ça.

J'aime ça. J'aime la bière danoise. La vodka Possolskaïa, le whisky écossais, le sauna finlandais, le café brésilien, les cigarettes américaines.

Au fin fond de la cathédrale détruite ?

J'aime une femme juive.

J'aime écrire des livres où il n'y a pas de héros positifs.

Mes os avaient gardé la fraîcheur des fonds qui avaient englouti Kitège.

On ne peut rester le cul entre deux chaises.

Tu regrettes le monde des objets ? Mais tu en fais partie ! Presque plus rien ne dépasse, bientôt l'eau croupie et glacée de la chapelle engloutie te couvrira complètement. Un homme se noie lorsque ses poumons se remplissent d'eau. Il te reste de quoi respirer un bon coup.

Et ce dernier soupir t'est offert par le monde des procès et se présente sous la forme de l'histoire de la mort d'un vieux comédien juif. Ula est là-bas. Là-haut, au-dessus, sur le rivage instable des terres inondées, à la dernière limite de l'existence humaine.

La vodka passa sans goût ni amertume. Sans odeur. De l'eau croupie dans les poumons.

— Tiens, Aliocha, goûte-moi ce gardon, dit Serafim en me donnant du coude, et il me tendit un morceau ambré de poisson fumé. Ce n'est pas de l'industriel, c'est fait maison. Je l'ai fait venir de Rostov. Regarde-moi ça, la graisse goutte toute seule.

Nous sommes des noyés en train de festoyer au fond de l'eau. Les noyés mangent du poisson fumé. Non, c'est le poisson qui mange les noyés. Un pêcheur invisible, un chasseur d'âmes inconnu amorce ses hameçons avec des morceaux de gardon fumé. Des gonzesses pas chères. Des Volga noires.

Pêche ininterrompue. Au fond d'une cathédrale détruite, engloutie.

Les noyés festoient, mangent, discutent.

Les jambes sèches, le corps gonflé de toute la blende du pouvoir avalée, les yeux rouges, Vasska, le général, ne décolère pas :

— On n'a plus la paix, avec ces truands ! Ils cambriolent en plein jour ! Ils se couchent sur le palier, ils donnent un coup de pied dans la partie inférieure, pan, et il n'y a plus de porte !

— Les portes sont rachotes de nos jours, acquiesça Yak-Yak avec une moue compatissante. J'ai fait blinder la mienne.

Luisant et tendre comme un mollusque arraché à sa coquille, habitant des profondeurs, mon bon Yak-Yak, qu'as-tu emporté dans

ton vaste gosier derrière la porte blindée ? Partisan intrépide de nos arrières économiques, combien de trésors innombrables suspendus aux crochets habiles du pouvoir soviétique as-tu réussi à arracher ?

— Encore un fait divers : figurez-vous qu'on a piqué un tramway rue Pirogovskaïa, se plaignait Totchiline, mâchant un morceau de saumon frais, puis croquant dans un cornichon mariné.

— Bravo, les gars ! s'esclaffa Anton. Ils vont l'emmener à Tbilissi et le vendre aux culs-noirs trois fois son prix. Ça coûte combien, un tram ?

— Je n'en sais foutre rien, haussa ses épaules pointues le général. Vingt mille, peut-être dix mille. Mais ce n'est même pas le problème. Ils l'ont piqué uniquement par malveillance. Jamais on ne le retrouvera, de toute façon, il n'y a ni ordre, ni comptabilité, ni inventaire.

— C'est bien notre malheur, dit Serafim, en ouvrant grande sa gueule pleine de saumon. Lénine n'avait-il pas dit autrefois : le socialisme, c'est l'inventaire !

Ah, mon cher et grand théoricien, noyé gonflé de flotte ! Dans quelle université politique as-tu enseigné ces préceptes à tes mominettes et pouliches, avant de les avaler toutes crues ?

— Le socialisme, c'est l'inventaire de tout ce qui a été pillé ! plaisanta Yak-Yak, et il s'effraya aussitôt – n'était-il pas un peu tôt pour la blague ?

Mais tout le monde éclata de rire et il sourit de son sourire mou de noyé – pas trop tôt, il faut croire, et quand la bouffe est bonne, la blague est épicée.

Notre bon père supérieur, le démoniaque Andreï, termina son jus d'orange et annonça :

— Un jour, un avocat important a essayé de me démontrer que le vol généralisé parmi les citoyens soviétiques n'était que l'expression de la loi économique-politique de redistribution élémentaire des richesses...

— Laisse tomber ! trancha Totchiline.

— Pourquoi ? demanda Andreï d'une voix indolente. Ce Juif a parfaitement raison. C'est la misère. Personne n'a jamais de quoi se payer à boire. Normal que tout le monde pique ce qu'il peut.

— Ça, c'est vrai, se radoucit Totchiline. Ce qu'on peut voler, dans la production, ce n'est pas Dieu possible. Ils emportent tout, comme des fourmis.

— Dis-moi ce que tu as dans ta poche, je te dirai où tu travailles,

hennit Serafim.

Anton se leva, échangea son drap humide contre un autre, tout chaud, et dit, l'air pensif :

— Nous écrivons toujours dans nos évaluations : « Celui-ci a apporté à l'entreprise ci et ça. » On ferait mieux d'écrire : « Il a emporté de l'entreprise... »

On rit de nouveau, je bus une grande rasade et regardai Anton avec angoisse.

Anton, mon frerot chéri, toi aussi, tu flottes le ventre à l'air ! Notre destin est semblable : les ivrognes et les noyés finissent dans la fosse commune.

Buvons, Anton. Pourquoi as-tu accepté la solution de Leva Krasny ? Tu ne m'en as rien dit, mais je sais pertinemment que tu as trouvé cet argent en plongeant jusqu'au fond.

Ah ! Tout est fichu ! Tout est vain.

Et Yak-Yak s'affligeait, tout en finissant de mâcher sa tartine, les grains collés autour de sa bouche juteuse comme un vagin :

— Les gens n'ont plus ni honneur ni conscience ! Ils volent sans vergogne. On ne peut plus faire confiance à personne, il faut tout vérifier soi-même...

Andreï ricana hideusement, ce qui n'empêcha pas Yak-Yak de poursuivre, avec une larme perlée à son œil aussi sincère que bleu :

— Vous avez fort justement remarqué, Andreï, qu'on vole d'abord pour se payer à boire. L'ivrognerie a atteint des proportions inquiétantes, ce n'était pas le cas autrefois. C'était peut-être la rigueur, la sévérité, mais c'était aussi l'ordre.

Depuis son moelleux canapé, accroché à une souche dans son trou, Varlamov, à demi assoupi, donna de la voix. Il était bien conservé, pour un noyé.

— Ouais, les gens boivent, soupira-t-il. Comme jamais. La presse en parle, le gouvernement prend des décisions, mais ils boivent quand même...

— Le pire, c'est que les gonzesses s'y sont mises aussi, dit Serafim, sincèrement révolté. Avant, tu lui mettais un petit verre de vin doux, à la pouliche, et elle le sirotait toute la soirée. Maintenant, elle se tape un verre de cognac et en redemande un deuxième tout de suite. L'autre jour, j'en avais une...

Anton l'interrompt :

— Si on y réfléchit, c'est une véritable catastrophe pour la

production. Où que tu pointes ton nez, la journée de travail est commencée, et tu en as un qui se demande déjà où il va aller boire, un deuxième qui est bourré et un troisième qui a la gueule de bois. Personne pour travailler.

Il cracha rageusement, but son verre cul sec et avala une gorgée de bière par-dessus.

— Ce qui serait bien, c'est de décréter la loi sèche, dit Yak-Yak, l'air pragmatique. Ou plutôt demi-sèche – les travailleurs de choc auraient droit à des tickets qu'ils pourraient échanger contre deux bouteilles par mois. Ce serait la fin de l'ivrognerie !

— Et le salaire des travailleurs de choc, tu comptes aussi le leur payer en tickets ? lui demandai-je. La moitié du budget de ce pays ne tient que grâce à la vodka. La vodka coûte à l'État un rouble la tonne, mais les travailleurs y laissent toute leur paie. En province, les magasins livrent les salaires directement à l'usine...

Varlamov eut un sourire ironique, et Anton hocha la tête :

— C'est toi qui ne comprends rien, imbécile ! L'argent de la paie qui passe en vodka, c'est des broutilles. Les pertes subies à cause de l'ivrognerie dépassent mille fois les recettes. Des milliards d'heures de travail dues à l'absentéisme, aux accidents du travail, à la baisse de la productivité, aux pillages monstrueux – et la liste est longue.

Serafim grommelait obstinément, en pointant l'ongle gris et long de son doigt :

— Non, la loi sèche, ce serait une erreur. Ce serait injuste. Il faut que le peuple s'amuse aussi. Si tu lui prends la boisson, qu'est-ce qu'il lui reste dans la vie ? Non, ce serait injuste...

Varlamov me dit de sa voix fluette, un sourire serpent in aux lèvres :

— Voilà : contrairement à toi, Serafim, qui es un homme simple, prend le taureau par les cornes. Il faut que le peuple s'amuse aussi, c'est clair, non ? Et des gens plus intelligents que nous prennent très sérieusement ce facteur en compte.

Totchiline acquiesça et l'inspecteur de police du quartier qui dormait en lui prit le dessus, fatigué de tant de complications :

— Ce qui compte, c'est que l'ivrogne est un homme peut-être bruyant mais obéissant. À l'extrême limite, on peut lui en coller une dans la gueule, il viendra demander pardon.

C'est exact. Moi aussi, je suis un homme obéissant, englouti par la chapelle secrète du monde des objets. Personne ne trouvera ne serait-ce qu'une trace de moi.

Personne pour me chercher, d'ailleurs. Les eaux noires et mortes du marasme ont englouti les ruines de la cathédrale.

Je n'avais pas envie que l'ivresse soit trop forte aujourd'hui. Ça n'aurait pas de sens. Il me restait une seule et unique gorgée, une minuscule bulle d'oxygène. Il fallait essayer de revenir à la surface.

Totchiline monta le son de la télévision et celle-ci se mit à déverser la voix grasseyante du zoologue-réalisateur mélangée à celle, nasillarde, de l'interprète : « ... Lorsque vous vous retrouvez avec un animal sauvage face à vous, l'essentiel c'est de ne pas le regarder dans les yeux... Les animaux ne supportent pas le regard de l'homme et deviennent tout de suite agressifs... Au contraire, les yeux baissés et une immobilité absolue sont pour l'animal des signes d'intentions pacifiques... »

— Tiens ! s'étonna Serafim. C'est pareil pour les chefs !

Je me levai et demandai à Anton :

— Et si on y allait ?

— Oh ! là ! là ! j'ai la flemme ! Quand est-ce qu'on aura l'occasion de revenir ? Mais quand il faut...

Je me sentis plus léger – et c'est une grande joie, ça aussi, lorsqu'on se débarrasse de quelque chose pour toujours. Je ne reviendrai plus jamais ici. Ula, je ne me suis pas encore noyé. Il me reste tout juste assez d'oxygène pour une respiration. Je vais essayer de revenir à la surface.

Ce matin, Anton m'avait arraché la carapace du chagrin, ramolli les chairs au sauna, soigné les croûtes des blessures.

Je ne savais pas, je n'imaginai pas à quel point j'aurais besoin d'un bon sauna aujourd'hui.

Ils se sont avachis. Ils ne tiennent plus le coup.

C'est à moi de jouer. Demain matin. J'ai pour moi l'invincibilité des cathédrales détruites. Eux n'ont que leur chapelle secrète.

Mais il faut y aller doucement. Pas se faire remarquer. Les yeux baissés et une immobilité absolue sont pour l'animal des signes d'intentions pacifiques.

Solomon Mikhoels, vieux comédien – j'écirai la dernière page de la gloire immortelle qui t'est due. Je t'ai donné rendez-vous dans les ruines de la cathédrale du Christ-Sauveur.

— Quoi ? demanda Anton.

— Rien, rien, marmonnai-je dans ma barbe.

— Bon, bon, dit Anton.

Il se tut un moment, puis ajouta :

— Toi, Aliocha, sache, au cas où, que je serai à l'hôtel Jemtchoujina, pas au sanatorium. Si tu as besoin de moi. Tu comprends, j'y serai avec une gonzesse...

— Très bien, acquiesçai-je. Ça voulait dire qu'il s'était mis à la colle avec sa secrétaire Zinka.

— Tu désapprouves ? demanda-t-il, légèrement embarrassé. Elle ne te plaît pas ?

— Une gonzesse comme une autre. Ce ne sont pas mes oignons.

— Ha-ha ! fit Anton, dépité. Bonne viande fait le cœur content.

Il lâcha une bulle et se noya. Je voyais sur son visage la marque de l'inquiétude, du souci et de la fatigue. Qu'est-ce qu'il va foutre avec cette Zinka ? Mais se noyer ainsi est devenu pour lui une habitude. L'océan avait imperceptiblement submergé notre Kitège. Il n'y a guère de place pour ceux qui refusent de se noyer.

L'essentiel, c'est de ne pas regarder l'animal dans les yeux.

19. Ula. Désastre

À peine avais-je passé la porte, et avant même de dire bonjour, j'avais vu sur le visage de Maria Andreïevna Vassiltchikova qu'il était arrivé un malheur. Un grand chagrin avait pétrifié sa silhouette sèche, creusé davantage ses joues brunes et ridées, rembruni son regard voilé de vieillesse posé sur moi.

Et le cœur bondit dans ma poitrine comme une boule hirsute, avant de s'immobiliser.

Je regardai les autres : Svetka Gryzlova s'affairait derrière son bureau, Galia, la secrétaire, continuait avec indifférence de tirer des rafales de son Underwood, Lioussia Lossossinova mâchonnait non sans compassion un sandwich aux boulettes de poisson haché, Eingoltz était plongé dans de vieux papiers, Nadia Aliapkina, concentrée sur ses réflexions personnelles.

Et Berbassov, dressé sur ses ergots sous l'effet d'une joie mauvaise et rutilante, me dévorait du regard.

Pendant que je faisais les cinq pas qui me séparaient du bureau de Vassiltchikova, je cherchais, au fond de mon moi épouvanté, parmi un bon millier de raisons celle qui expliquerait le malheur sur le visage de grand-mère et la joie méchante de Berbassov, mais je ne pus rien trouver, et je compris seulement avec une légère nausée que cela me concernait.

Je m'assis à côté du bureau de Vassiltchikova, la vieille chaise grinçante me sauva d'une chute inévitable ; mes jambes étaient comme sur un cliché radiographique – des os fins et sombres sur le fond gris et laiteux de la pellicule, qui avait dissous la chair tiède et vivante.

Grand-mère me caressa la main avec sa paume sèche et froide, et me dit d'une voix à peine audible :

— Ula... votre thèse... a été... rejetée...

Quel silence assourdissant ! Je souriais. Mon sourire piteux et désespéré se reflétait dans le battant de verre de l'étagère.

J'avais honte.

C'était incompréhensible, mais c'était ainsi. J'étais envahie de honte. Je ne songeais pas à ma thèse perdue, ce travail énorme dont plus personne n'avait besoin, je ne pensais pas non plus au fait que ce

refus n'était pas qu'un trait tiré sur mon passé, mais aussi une route tracée d'avance pour mon avenir, je ne pensais pas au manque à gagner – cinquante roubles par mois moins les impôts. Ah, que de projets financiers pharaoniques s'étaient sur-le-champ envolés avec ces cinquante roubles désormais inaccessibles ! Mais non, je ne pensais pas à cela.

Je ne pensais pas à Chaïm-Nahman Bialik(76), immense poète, dont j'avais depuis de longues années étudié l'œuvre avec tant d'amour et d'intérêt. Ni à l'espoir, ruiné en un instant, qu'au moins quelques personnes auraient pu accéder à la poésie de cet artiste étonnant, voué à l'oubli et l'éparpillement.

Cette honte était un sentiment étrange et ambigu. J'étais dévorée par la honte primitive de l'impétrant qui échoue. Après tout, je suis une Soviétique, et jusqu'à la fin de mes jours je ne saurais me défaire de nos idées stupides sur le bien et le mal. Évoluant dans un monde glacé et fantaisiste, la Commission supérieure des habilitations avait décidé que ma thèse – un travail scientifique d'une habitante parmi d'autres de ce monde triste, pitoyable, mais tiède des réalités – était non scientifique et inintéressante. J'avais horriblement honte de ma nullité officiellement signifiée, et la conscience que le monde où cette thèse avait été rédigée et celui où elle avait été examinée n'étaient réunis que par l'artère furieuse et vivace de l'absurde ne parvenait pas à me consoler de cette honte.

Mais la pensée que je n'arriverais pas à surmonter cette honte, qui est une partie de notre Absurdité Absolue, me plongeait dans une honte encore plus grande.

J'avais horriblement honte de ma honte primitive.

J'avais pourtant accompli un excellent travail. Bien sûr, lorsqu'il s'était agi, à la fin, de l'arranger pour la présenter à une soutenance de thèse, je l'avais quelque peu gâché. Mais si ce travail était bon, c'était un pur hasard, car je l'avais commencé sans rien espérer, ni planifier, sans même me figurer que quelqu'un un jour voudrait le publier. Je lisais les œuvres de Bialik, au verbe haut de prophète, tendre et maternel comme l'incommensurable cœur juif, réfléchissais sur sa vision prophétique et poétique et prenais des notes dans un cahier. Je lisais Bialik et je pensais à moi. Je pensais au monde qui m'entourait. J'avais envie de déterminer pour moi-même et pour les gens les quelques lois extérieurement invisibles qui régissaient le système énigmatique « homme-culture-nation-monde », qui avait réussi à se loger dans la destinée de ce poète, mondialement reconnu et ignoré dans sa patrie.

La poétique de Chaïm-Nahman Bialik.

Je n'arrivais pas à me contenter de la magnifique traduction de Vladimir Khodassevitch. Ah, les caprices du destin ! Je me remémorai encore et encore tante Perl avec tendresse, qui m'obligeait, avec l'obstination d'un roc, à étudier après les devoirs les caractères hiératiques de l'écriture juive. À cette époque, ça ne m'intéressait pas du tout, je préférais aller rejoindre les copines dans la cour ou faire de la luge sur l'étang gelé, alors je geignais et oncle Leva, bon comme du bon pain, disait à sa femme : « *Loz zi oup, zi iz noch a kind.* (77) » Tante Perl rétorquait : « *Chvag, ich freig dich nyt*(78) », me gratifiait d'une légère taloche, et ajoutait : « Tu me remercieras plus tard pour ces claques, quand je ne serai plus de ce monde... »

Merci, merci à toi, chère tante Perl ! Merci pour ta sagesse et ta patience !

Et cette langue oubliée, morte en ce monde, que tante Perl avait fixée avec ses taloches légères – ses « claques » – était remontée à la surface de ma mémoire. Je ramassais en vitesse les lettres dispersées, composais des syllabes, et les mots formaient les vers éclaboussants de lumière, de force et de rage de Bialik.

Peut-être s'étaient-ils dépliés, les plis secrets de ma mémoire génétique, de cet arbre infini de la vie, dont les racines s'appellent Jacob, Isaac et Abraham ?

Je déchiffrais les caractères, et dans le dessin des lettres desséchées, ressemblant à des feuilles d'une forêt enchantée, soufflait le vent de la captivité babylonienne, et résonnait l'écho douloureux des souffrances du crucifié, et elles murmuraient comme les lèvres sèches du sauveur de la religion et de la culture Yochonon Ben Zakai, bouillonnaient comme le sang dans le cœur et les terribles remords du grand traître Flavius Josèphe, se tourmentaient de l'immense affliction de Jézéquel, formaient sous la main divine de Salomon les mots « Tout passe », et s'envolaient dans les psaumes de David comme la fronde à la tête du Goliath noir de la cruauté humaine ; Moïse les avait apportées à son peuple, tracées sur les tables de la loi, et c'est avec elles que Jacob a béni son quatrième fils Yehouda Lev, qu'Isaac a réprouvé Ésaü, qui préférait les lentilles, qu'Abraham a parlé avec celui, dont le nom sacré est Yahvé, « Celui qui est »...

Les traductions de Jabotinski pouvaient-elles m'apporter la liberté, la joie et la force que respirait le vers vivant de Bialik ?

Merci à toi, tante Perl.

Bien sûr, c'était un poète étonnant. Maniant une gamme lyrique immense. Il était mû par la même passion douloureuse et joyeuse que Yehouda Halevy(79).

Je n'ai jamais montré mes notes à personne, respectant le

commandement de Bialik : « ... et l'ennemi ne saura, et que l'ami aussi ignore, ce que au fond de l'âme vous gardez obstinément... ». Un jour, cependant, j'en vins à discuter avec Semion Israïlevitch Lipkine, remarquable traducteur et poète très profond – il était en train de traduire les œuvres de Bialik en russe pour les éditions de la Bibliothèque mondiale. Il les traduisait depuis le yiddish parce qu'il est interdit d'inclure dans les publications des traductions de l'hébreu, qui – langue morte du sionisme – ne fait pas partie officiellement des langues de l'URSS.

C'était la première fois que j'avais laissé un étranger – pourquoi, je ne sais pas – lire mes notes. Je dis que je ne sais pas, mais en fait on peut très bien l'expliquer. Lipkine était un grand spécialiste, un homme d'immense culture, renfermé mais si proche. Je n'avais pas besoin qu'on juge la qualité de mon travail, j'avais besoin d'une conversation à ce niveau, il me fallait la compréhension ne fût-ce que d'un seul homme de cette trempe. Et je lui avais confié ma chemise en carton rouge.

Il m'appela le surlendemain et me dit de sa voix légèrement rauque et chaleureuse :

— Merci, ma petite fille. Ça veut dire que nous sommes toujours vivants...

Je me taisais, désespérée, les larmes me montaient à la gorge, et c'est alors qu'il déclara :

— Il faut publier ça...

Je me mis à rire et il observa :

— Je sais bien que notre époque ne veut pas de poètes quand ils sont juifs, même s'ils ont obtenu le prix Nobel. Mais il faut essayer de transformer ce travail en thèse.

— Pourquoi ? répliquai-je mollement.

Il se montra patient, insistant, tendre :

— Parce que cinquante personnes pourront lire votre thèse, ce qui n'est pas si mal pour notre ère préguttenbergienne.

— Aucun directeur de thèse n'en voudra...

— Nous avons un prétexte : le Mahomet de notre littérature, Gorki, avait dit que Bialik était un immense poète, un poète rare et parfait, qu'il était l'incarnation de l'esprit de son peuple. Les patrons actuels de la littérature n'ont, quant à eux, jamais entendu parler de Bialik...

Et, sans m'en apercevoir, je m'étais laissé aspirer par la folie théséuse. Il est évident que je n'aurais jamais réussi à faire accepter ce thème dans un programme si Lipkine n'avait pas mobilisé les

spécialistes et les poètes les plus respectés. Il les avait convaincus, obligés à soutenir cette idée. C'est ensuite qu'avait commencé mon automutilation : je coupais des morceaux entiers dans mon travail, récrivais, taisant certaines choses, en esquissant d'autres et sachant me montrer allusive quand c'était nécessaire. Et je ne mentionnai même pas la dernière période de la vie de Bialik, quand il avait quitté la Russie pour la Palestine. J'essayais de parler le moins possible de sa vie et de me concentrer sur l'essentiel, c'est-à-dire sa poésie. Bien que, concernant Bialik, ce fût particulièrement inadéquat, puisque sa poésie était la continuation organique de sa vie.

Combien de fois n'avais-je été à deux doigts de laisser tomber cette occupation perverse du monde de l'Absurde qui consiste à défigurer une idée, à édifier un mensonge, à masquer cruellement la vérité, le tout en parfaite connaissance de cause.

Je le savais depuis longtemps, mais c'était la première fois que j'avais à faire avec ce phénomène de notre littérature : on s'assoit à sa table de travail non pas pour exposer les quelques petites idées qui nous préoccupent, mais pour rédiger uniquement des considérations *autorisées*, et par là même déjà connues de toute le monde.

Et cependant je ne laissai pas tomber. Avec tout ce que cela comportait de renoncements, de réticences et de rétentions, j'espérais gagner encore quelques personnes à cette grande connaissance, qui m'avait coûté plusieurs années. Je voulais offrir un poète remarquable à ceux qui en avaient besoin et qui étaient capables de le comprendre. L'idée que, à cause de notre honteuse docilité, toute notre histoire et notre culture fussent vouées à l'oubli me donnait des ailes. Nous étions déjà presque ensevelis sous les sables gris du marasme !

Je trouvais ma consolation dans les textes de Bialik. Même les caractères me donnaient de l'espoir – c'était après tout la plus ancienne écriture au monde encore vivante. Elle a gardé sa forme intacte à travers les millénaires. Les lettres juives sont tendres-extensibles, douces-plastiques, arrondies-courbes, comme le destin, comme l'infini – en rangées égales et majestueuses, elles ont rempli les rouleaux des livres saints. Quelque part, il y a longtemps, au fin fond de l'abîme des temps, les maîtres scribes, appelés *sofer*, les avaient calligraphiées avec des plumes d'oie et de l'encre spéciale sur des parchemins jaunâtres, suivant la règle établie une fois pour toutes – et ainsi s'était dressé l'édifice à jamais indestructible de la Bible.

Une fois pour toutes. Aucune innovation n'était admise par notre écriture. Ce n'était pas un signe de stagnation, mais une preuve de l'élection, de l'éternité, irrévocable comme la communion avec Celui qui nous avait envoyés ici. Ceux qui sont venus en premier et ceux qui verront nos frères de cette autre civilisation qui nous a envoyés ici

seront liés par le même système de communication.

Il n'y a pas, chez nous, de division entre la langue écrite et la langue imprimée – les plombs dans les casses, comme les claviers brillants des linotypes, gardent toute la cordialité, le caractère intime et sincère de l'écriture vivante, tracée par une main humaine et chaleureuse.

L'éternité de notre écriture ne dépend pas des caprices de l'imprimerie.

Seigneur ! Voilà que je me justifie encore !

Nous sommes un drôle de peuple, nous aimons lécher le miel sur la lame de rasoir. J'étais prête à me couper la langue. Je ne regrette rien...

Et ma honte primitive devant ces gens dans cette pièce, les collaborateurs de mon service, était la réaction normale de tout être humain moyen. Nonobstant mon imagination débordante, je ne suis qu'une petite personne perdue dans la foule.

La pièce était encore pleine de ce silence épouvanté et hideux qui règne dans les salles d'attente où l'on vient d'annoncer à la famille que le patient n'a pas survécu à l'opération. Exit. Vous comprenez, les médecins étaient impuissants, la maladie a été trop négligée... C'était un patient très lourd... Il y a des limites à nos possibilités... Peut-être, si vous étiez venus plus tôt... Vous prenez les affaires du patient décédé tout de suite ?

La pièce était plongée dans un silence de coton, dans un sommeil de sourd, dans la mutité, tranchante comme une lame, parsemée de murmures, dans la stupeur muette épouvantée, dans l'apesanteur de la syncope.

Scène muette. Les personnages changent, les scènes aussi, mais personne n'a jamais pensé que ce que Gogol avait fixé n'était pas seulement une action théâtrale mais la situation traditionnelle de la société russe (80).

Seul un imposteur se laisserait amadouer.

Eingoltz me regardait d'un air stupéfait, clignant sans cesse de ses yeux rouges exorbités. Cette bonne âme de Svetka Gryzlova changeait ses papiers de place. L'Underwood de Galia s'était tue après une dernière rafale. Une grosse larme avait gonflé sur la paupière de Nadia Aliapkina. Lioussia Lossossinova avait fini son sandwich sans plaisir apparent. Grand-mère s'était figée, et seule sa joue brune tressaillait de temps à autre, et une Bélamor(81) éteinte tremblait entre ses doigts.

Berbassov se trémoussait d'excitation sur sa chaise, et les rides douloureuses de la douce vengeance couraient sur son visage.

— Comment est-ce possible ? demanda Nadia Aliapkina, désespérée. Si la thèse d'Ula est mauvaise, qu'est-ce que c'est alors, une bonne thèse ?

— Il faut faire un scandale, s'enflamma Svetka. Qu'est-ce qu'ils y connaissent ? La thèse a été lue par deux académiciens, et tous deux étaient enchantés ! Et les notes de lectures « au noir » sont désormais interdites ! Ils doivent justifier leur décision. Trouver des raisons.

— Ils en trouveront, dit Eingoltz avec un lourd soupir. Ils en ont le droit, c'est leur meilleure raison.

— Je refuse de comprendre tout ceci, grinça Maria Andreïevna. C'est un véritable sabotage. Mais pourquoi ? Je ne comprends pas. Je pense que je deviens folle. Il y a trop de choses que je ne comprends pas...

— C'est peut-être un malentendu ? se risqua Lioussia Lossossinova, en avalant le reste de son sandwich. Et s'ils s'étaient trompés de thèse ?

— Tu ferais mieux de manger et te taire, dit méchamment Svetka.

— Pourquoi ? se révolta Lioussia. J'en sais autant que toi. Et je sais très bien qu'Ula a fait un excellent travail. S'il n'y était pas question de Juifs, on le publierait avec un gros tirage.

— T'es vraiment conne, Lioussia, ne put se retenir Svetka.

— Pas plus conne qu'une autre, dit Galia, la secrétaire, en venant à son secours. Elle a raison, la commission des habilitations est bourrée d'antisémites. Comme partout, du reste...

— Je vous prierais, chère et estimée Galia, de vous abstenir de ce genre de déclaration irréfléchie, dit Berbassov, en rebondissant sur son siège comme un ballon.

Il releva encore plus haut que d'habitude son pantalon trop court et éternellement fripé et proféra avec un air d'importance :

— Peut-être le travail de Sulamith Moïsseïevna a-t-il été jugé un peu rapidement, et il est toujours possible de faire appel. Mais je ne vous permettrais pas de jeter l'opprobre sur une institution comme la commission d'habilitations.

— Va te faire..., répondit Galia, en fixant sur lui ses yeux noirs et perçants de Tatare. Il a peur d'elle : si elle refuse de taper ses paperasses, ni lui ni Pedus n'arriveront à la mater.

L'Apocalypse, ce n'est pas la fin du monde. La mort de l'univers. Ce n'est pas une explosion. Ce n'est pas Armageddon. C'est le passage insensible de la vie au monde de l'Absurde.

La porte s'ouvrit largement avec un fracas directorial, et dans la

pièce passa un tourbillon de respect et de sincère attachement pour le visiteur, notre patron en personne. Sur le seuil se tenait Kolbassov, le directeur de l'Institut. Il regarda tout le monde avec sévérité et moi avec condescendance. Par cette condescendance il me signifiait sa compassion.

Il s'approcha de moi et me tapota l'épaule pour marquer son approbation :

— N'attachez pas trop d'importance à tout ça, ça finira par se tasser.

Sa suite coula en flaque grasse derrière lui et se répandit dans la pièce : des rémoras aveugles et muets, ne s'exprimant en sa présence que par interjections admiratives ou meuglements indignés. *Capriccio*. L'Apocalypse. La fin du monde.

La suite n'avait pas de raison de s'indigner et ne pouvait à la rigueur exprimer son admiration que pour la sagesse du directeur et sa fermeté face au malheur. Des autres.

Par conséquent, ils se tenaient sagement, ne laissant entendre qu'un vague bourdonnement, leurs âmes molles de lèche-bottes paresseux exprimant de vagues sons de désolation, quelque peu égayés par l'optimisme sain des laquais.

Kolbassov me rassura :

— Il ne faut pas vous en faire, on va combiner quelque chose.

La suite sourit avec soulagement : si le chef l'a dit, c'est qu'il va combiner quelque chose. Lui, il va sûrement combiner, puisqu'il l'a dit ! L'essentiel, il a dit, c'est de ne pas s'en faire ! Seul Panteleïmon Karpovitch Pedus, qui était resté sur le pas de la porte – habitude d'un kapo en chambre –, ne souriait pas, n'exultait pas, mais remuait ses lourdes mâchoires d'un air indifférent, sans me jeter un coup d'œil. Lui, il savait bien !

Kolbassov, quant à lui, en ajouta une couche :

— Pas de raisons de se désoler autant ! Votre travail n'est pas mauvais...

Je croyais en la sincérité de Kolbassov, qui essayait de me convaincre de ne pas me désoler pour une thèse refusée. Kolbassov n'éprouvait pour moi aucune compassion, il était absolument incapable d'un tel sentiment, mais il m'invitait à me fiche des soucis administratifs. Sans mots inutiles, juste par son aspect d'animal domestique florissant et aimé de ses propriétaires, il me démontrait l'immense avantage de se fiche absolument de tout. Bien sûr, cinquante roubles de moins, c'est dommage, mais si on arrive à combiner quelque chose, on peut peut-être y remédier. Et tout le reste,

on s'en fout...

J'observais Kolbassov – un ragot rose et lisse, grand, la quarantaine, que Lioussia Lossossinova qualifiait d'homme séduisant – et je voyais dans ce verrat d'un quintal l'incarnation de mes attirances sexuelles prépubères d'une truie de la campagne.

Kolbassov continuait de parler, ses lèvres sèches remuaient sur son visage juteux et charnu, sa paupière aux cils blancs clignant de temps à autre, son sourcil incolore se haussant sur le front plissé avec un air significatif.

Mais je ne l'entendais pas. J'étais devenue sourde.

Il me posa la main sur l'épaule, ses lèvres continuaient à remuer, et sa main demeura sur mon épaule une seconde de plus qu'il n'eût convenu à l'expression d'une sympathie collégiale et supérieure. Et j'entendis ceci, qui me fut transmis par cet effleurement muet : j'aime bien ce genre de petite brunette, j'en ai marre de ma femme osseuse, ne fais pas l'imbécile, comporte-toi comme il faut et je te combinerai quelque chose, et tu auras ton grade universitaire et tes misérables cinquante roubles, et je suis moi-même un gars dans la force de l'âge, en pleine forme, je vais tous les jours à la piscine, tous les deux jours au tennis...

Tohu et Bohu ! Le commencement des commencements de notre vie ! Est-ce que ce sanglier ambré plein de graisse peut comprendre que je perds quotidiennement ma nature féminine à cause de l'incessant flot de pensées qui traverse mon crâne en grondant, qu'une femme ne peut pas penser autant, se tourmenter à ce point, qu'ainsi elle se calcine de l'intérieur ?

Kolbassov continuait de parler, les lèche-bottes autour de lui acquiesçaient joyeusement et souriaient à pleines dents, grand-mère Vassiltchikova demeurait pétrifiée, Pedus remuait lentement ses crocs, coupant la route à qui aurait l'idée de s'échapper de sa cellule sans autorisation, tandis que je scrutais avec dépit les taches de rousseur sur les ailes du nez courtaud de Kolbassov.

Je sais pourquoi ces taches de rousseur me mettaient en rogne : elles infirmaient ma supposition que Kolbassov n'avait jamais été un enfant, et qu'il avait été fabriqué tel quel dans un incubateur secret du monde glacé. Ce taureau lugubre et vorace appartient à cette race spéciale de chefs modernes, des humanoïdes fabriqués, formés et éduqués quelque part en haut et envoyés ici-bas pour gouverner les habitants de la vallée des larmes du monde réel que nous sommes.

Ne prenant part à rien, n'aimant personne, c'est eux qui donnent le ton. Ce sont eux et non plus les généraux qui ont fait la guerre qui sont nos héros et stratèges. Des administrateurs incultes qui disposent

des millions d'autrui sans craindre ni ruine ni banqueroute. Des écrivains voués au thème cardinal du travail, qui n'ont jamais mis les pieds à la campagne depuis leur enfance et qui ne connaissent le prolétariat que par le plombier de la datcha. De jeunes capitaines de la science qui n'ont jamais rien découvert.

Tout le monde est d'accord avec tout et toujours. Il ne faut pas faire attention à la réalité. Nous ne vivons pas, nous survivons, nous vivotons, nous attendons. Pourvu qu'on ne nous prenne pas notre quignon de pain. Survivre. Jusqu'au bout. De quoi ? Jusqu'où pouvons-nous vivre ? Le temps s'est transformé en marasme. Misère. Les temps obscurs de la stagnation.

Kolbassov se tut – les sangsues de ses lèvres, encore affamées, cessèrent de se tordre entre les mottes charnues de son groin. Il avait dû remarquer que je ne l'écoutais pas et son visage était devenu aussi inexpressif qu'un terrain vague : pas un brin de sentiment n'y poussait sous la terre poudreuse de l'indifférence.

Ils étaient sur le point de repartir lorsque je demandai d'une voix fluette :

— Pourquoi la commission a-t-elle rejeté ma thèse ?

Kolbassov se tourna vers moi et écarta les mains pour montrer sa surprise : il avait déjà consacré beaucoup de temps à mon cas !

— Elle considère que le problème soulevé par votre thèse n'est pas actuel.

— Il n'y a aucun problème dans ma thèse, dis-je d'une voix sur le point de se briser. Et la poétique d'un grand poète ne peut être ni actuelle ni inactuelle !

Kolbassov se pencha légèrement en arrière, me fixa attentivement, puis articula lentement :

— Ce n'est pas la peine de coller des étiquettes sur les littérateurs – qui est grand, qui ne l'est pas. Le temps jugera...

Brusquement, je fus saisie par le sentiment que doit connaître le pilote lorsque les roues de son avion ont quitté la terre et qu'il sent, de tout son être, qu'il est en train de s'envoler ! Je ne sais pas ce qui me prit, mais je compris soudainement que je n'avais plus peur de ce verrait soigneusement étrillé, couvert de poils dorés.

Craignant seulement qu'il m'interrompe, je criai :

— Mais vous-même ne vous gênez pas pour coller ce genre d'étiquettes à Sofronov ou Gribatchev(82) !

La voix étranglée de Berbasov surgit depuis le fond de la pièce :

— Comment osez-vous ?

Mais Kolbassov le fusilla du regard et proféra d'une voix sinistre :

— T-r-r-rès intéressant ! Eh bien ?

— J'aimerais savoir encore une chose : quels sont ces gens mystérieux qui font partie de la commission des habilitations ? Quelle est leur autorité scientifique ? Ou est-ce une machine qui décide ?

La rage immense m'avait dotée d'une soudaine légèreté, je me sentais comme en apesanteur, débarrassée du poids de l'épouvante perpétuelle, j'étais remontée comme une pendule, au bord de l'hystérie.

Kolbassov pencha la tête en avant : il remuait déjà des pieds, se préparant à m'attaquer, à me piétiner, à me réduire en cendres. Mais pour l'instant il se contenait, se montant le bourrichon, excitant sa propre rage contre mon ingratitude juive, mon impudence youpine, ma judaïque insistance.

— La commission n'est pas obligée de communiquer le nom de ses lecteurs. C'est confidentiel, dit-il pour information.

— Et pourquoi moi, ainsi que le conseil scientifique et l'Institut dans son ensemble, devraient-ils suivre l'avis d'un lecteur anonyme plutôt que celui de nos plus grands savants et poètes ? demandai-je, et ma voix était impitoyable et grinçante comme du papier de verre.

— Parce que le lecteur de la commission est objectif ! répondit Kolbassov en tapant furieusement du pied.

Il n'avait plus l'intention de combiner quoi que ce soit avec moi. Et moi non plus, je n'avais pas l'intention d'aller chez toi, ça ne t'aura servi à rien de me coller tes grosses saucisses sur l'épaule en me proposant les diverses variantes. Tu me dégoûtes, cadavre sorti de l'incubateur des chefs.

Sa nombreuse escorte avait cessé de sourire et de se réjouir. Elle grondait maintenant, offensée, fâchée, excitée, et j'entendais, dans ce mécontentement, le bruit métallique du transformateur surchauffé. Quant à Pedus, il hochait la tête d'un air entendu : il y avait longtemps qu'il soupçonnait chez moi ce mauvais fond.

Arrivé à la porte, Kolbassov se tourna vers moi et me dit en guise d'adieu :

— Vous aurez du mal, avec votre caractère. Nous avons un bon collectif, les intrigants ne restent pas...

Il sortit, la flaque des courtisans sur ses talons. Kolbassov les suivit en sautillant sur un pied. Je sentis de nouveau la résine empoisonnée de l'angoisse et de la peur couler dans mes veines.

Qu'est-ce qui m'avait pris ? Puisque tout le monde est d'accord.

Maria Andreïevna dit, résignée :

— Invite un paysan à ta table, il mettra les pieds dessus !

Svetka grogna :

— Tu l'auras cherché...

Eingoltz, immobile, fixait le mur, Lioussia Lossossinova sortit, l'air inquiet, une vatrouchka de son sac, Nadia Aliapkina profita pour s'éclipser en disant qu'elle allait à la bibliothèque. Galia chargea son Underwood d'une nouvelle feuille de papier et tira une rafale au-dessus de nos têtes.

Rien n'arrive. Tout le monde est d'accord. Le marasme. La grande stagnation.

20. Aliocha. Un condor pelé

Ce matin-là, l'ange, en passant au-dessus de notre maison, avait décidé de regarder dans son sac à bonnes nouvelles pour voir s'il n'y en avait pas une qui aurait traîné pour nous ; par un malencontreux mouvement, le sac s'était ouvert et déversé tout d'un coup dans notre appartement.

Nina, qui n'avait pas d'occupation particulièrement définie depuis des années, trouva un emploi de vendeuse de glaces et hérita d'un éventaire près du métro Krasnosselskaïa.

— Viens me voir, Aliocha, je te filerai des glaces gratos, m'invita-t-elle cordialement, tandis que ses Kolka et Tolka s'agitaient d'impatience, geignaient doucement et se pressaient autour d'elle, leurs petites langues rouges de chat s'excitant à laper la morve qui leur coulait du nez.

Evstigneïev aidait Agnessa à faire ses bagages ; celle-ci partait passer l'été chez sa sœur, à Elets, et il la suppliait de lui laisser encore dix roubles :

— On ne sait pas ce qui peut arriver !

— Qu'est-ce que tu veux qu'il arrive ? répliquait fermement Agnessa, coupant court à ses odieuses velléités numéraires. Tu n'en crèveras pas...

Et lui était si heureux de se débarrasser d'elle, ne fût-ce que pour un mois, qu'il ne parlait même pas des obligations. Il craignait qu'elle ne change d'avis et ne renonce à aller chez sa sœur. Evstigneïev avait sûrement élaboré un vaste plan d'enquête et d'instruction pour retrouver ces obligations planquées, bien que, comme je le suppose, Agnessa les garde justement chez sa sœur, à Elets, le plus loin possible de ses pattes avides et collantes.

Mikhaïl Markovitch Dovbinstein, dans un état à demi comateux, me fourrait sous le nez – « regardez vous-même, Aliocha » – une carte postale type, où il était écrit qu'il était invité à se rendre à l'Office des visas et de l'enregistrement des étrangers de la Direction générale de l'intérieur. Pauvre vieux. Pourvu que ça marche ! Peut-être que tu n'es plus une sale gueule de youpin et un traître, mais déjà un étranger ?

Raide comme un somnambule, il marmonnait :

— ... Ils ne peuvent pas refuser... nos enfants et nos petits-enfants

sont là-bas... nous avons tant souffert... tant supporté... je n'ai rien contre le pouvoir soviétique... je veux simplement retrouver mes enfants... je ne me suis jamais permis... j'ai fait toute la guerre... deux fois blessé, une fois commotionné... s'il le faut, je peux rendre mes médailles...

Je l'assurai que tout se passerait bien, comme si j'avais été moi-même le directeur de l'Ovir. Bien que sachant parfaitement qu'ils pouvaient refuser. Ils peuvent tout. Ça, je le sais. Mais ça ne l'avancerait à rien !

Au bout du couloir, je fus intercepté par Ivan Ludwigovitch Loubo – il se pliait et se tordait de politesse et se frottait nerveusement les mains sur son pantalon.

— Alexeï Zakharovitch, j'ai été convoqué pour un entretien avec l'homme à qui vous m'avez recommandé.

— Eh bien, voilà qui est merveilleux ! Il m'a dit qu'il vous embaucherait. Le salaire n'est pas terrible, mais...

— Peu importe le salaire ! Si je pouvais trouver une place de titulaire, ça me suffirait ! Je travaillerai ! Je montrerai ce dont je suis capable !

Tu n'es plus capable de grand-chose, Ivan Ludwigovitch ! Mais, heureusement, tu ne le sais pas. Tu as jeté toutes tes forces dans l'interminable guerre contre l'anathème secret dont tu as été victime il y a vingt-cinq ans. Loubo connaissait cinq ou sept langues étrangères, mais il avait passé toute sa vie à la maison, à tenir le ménage, à éduquer ses filles, à vivoter de traductions, plutôt rares et toujours anonymes. Ce linguiste spécialiste de la poésie médiévale allemande, cet intellectuel qui s'essuyait les mains sur son pantalon avait cuit dans notre cuisine crasseuse des wagons de pommes de terre, des montagnes de boulettes, des citernes de soupe au chou, luttant mollement contre les assauts d'Agnessa, se bouchant les oreilles pour ne pas entendre le langage de charretière de Nina quand elle était éméchée.

Il avait été puni. Pas gravement, mais à vie.

Trente ans auparavant, Ivan Loubo, travaillant à Stockholm comme interprète à l'ambassade, avait bu un coup de trop dans un cabaret, s'était battu avec les voyous du coin, s'était retrouvé au poste, et lesdits voyous, après une enquête, avaient été condamnés à payer une amende. Je pense que ces voyous sont aujourd'hui des messieurs suédois bien comme il faut et qu'ils ont définitivement oublié cette histoire. Mais Loubo, lui, avait été rappelé à Moscou, exclu du Komsomol pour avoir commis un acte jetant l'opprobre sur les citoyens soviétiques, puis viré, marqué à vie du sceau du

politiquement suspect. Sous le règne de Staline, il n'avait pas osé cacher son passage au ministère des Affaires étrangères ; accusé d'espionnage, il aurait pu prendre quelques années au Goulag. Par la suite, il avait été impossible de se dissimuler : comment aurait-il justifié toutes ces années passées à ne rien faire ? Ses dossiers repartaient inmanquablement au service du personnel du ministère des Affaires étrangères, dont ils revenaient aussi inmanquablement avec la même mention : « Licencié pour conduite incompatible avec le rang de diplomate soviétique et perte de confiance. »

On avait perdu confiance en lui. Et il avait passé toute sa vie devant la gazinière, à s'essuyer les mains sur son pantalon. Il ne lui était resté que ce rêve absurde de trouver un emploi, « une place de titulaire ». J'en avais parlé à un copain, qui avait promis de le prendre dans sa petite maison d'édition...

— La Justice procède de Dieu, la Vérité, de l'esprit, insistait Ivan Ludwigovitch avec une ferveur polie, s'évertuant à me démontrer quelque chose. Tout ira bien, il me faut juste cette place de titulaire. Et je serai content.

— Tu as raison, cher Ivan Ludwigovitch. La Justice procède de Dieu, mais où trouver la Vérité quand l'esprit vous manque ? Vieil imbécile, de quoi seras-tu content ?

Tu aurais mieux fait d'en prendre pour dix ans, pour espionnage, tu aurais souffert, puis on t'aurait réhabilité. Tu aurais recommencé ta vie de zéro. Alors que ça fait trente ans que tu restes chez toi. Assigné à résidence. L'abbé Faria et son piano avec des boutons de caleçon. Ah, tout est vain...

Je suis peut-être un imbécile de la même farine qu'Ivan Ludwigovitch, mais je vais quand même essayer de ruser, de creuser la terre, de réveiller l'eau du puits au fond duquel reposent Mikhoëls, le père d'Ula et leur mystère. Eux aussi sont des victimes de la jeunesse éternelle, ils ne sont pas morts, ils ont péri.

Comme on dit chez nous : à leur poste de combat. En accomplissant, comme on dit, leur devoir. Se laissant assassiner sans faire de complications, sans bruit inutile ou cris étouffés, ils eurent le droit, d'après l'histoire imaginée par des scénaristes fous, à des funérailles nationales. Ce n'est pas comme si on les avait jetés à la poubelle...

Justement, je m'apprêtais à rendre visite à l'un de ces scénaristes. Rue de l'Année-1905, au numéro 2, appartement 7. Peut-être que Piotr Stepanovitch Volovodov n'était pas l'auteur de ce scénario-là, mais pendant de longues années il avait fait partie du collège démoniaque des scénaristes qui transformaient la vie des gens en pellicule à demi

transparente, se déchirant sans cesse, qui racontait une suite incohérente d'horreurs sans précédent.

S'il existe des lois qui régissent la dramaturgie de la folie, il doit les connaître.

Oncle Petrik est aujourd'hui une personne privée, un petit vieux retraité de la Sécurité sociale. Un lieutenant général déchu, ex-vice-ministre condamné à quinze ans et ayant purgé sa peine, un ancien ami de mon papounet. Ça fait dix ans qu'il est en liberté. Et il n'a que soixante-sept ans.

Il y a quelques années, il était venu rendre visite à mon père, mais ils n'étaient pas redevenus des amis. Il disait alors, la larme amère à l'œil : « Pourquoi ? Pourquoi moi ? Nous faisons tous la même chose... »

L'histoire avec Volovodov est stupéfiante. Je suis certain qu'il avait été accusé à tort. Je ne veux pas dire qu'il n'a pas mérité ses quinze ans, comme les aurait également mérités mon papounet, à qui personne n'était venu demander des comptes. Mais après la mort de Staline, quand on a bouclé oncle Petrik, personne n'avait ni le temps ni l'envie de farfouiller dans les crimes réellement commis par lui.

Il fallait « liquider la bande à Beria ». Non pas juger publiquement toute la machine criminelle et ses chefs, mais écarter du gouvernail et détruire les précédents timoniers. Jamais les révolutions de palais ne posent la question de la justice.

On avait « accroché » fissa Petrik au dossier Abakoumov⁽⁸³⁾, et Volovodov avait eu beau clamer qu'il n'avait jamais eu aucun rapport avec la liquidation du comité du Parti de Leningrad, raison officielle de l'inculpation de l'ex-ministre – on n'avait pas trouvé d'autres péchés à Abakoumov ! –, on l'avait collé dans un camp pour quinze ans.

Puni non pas pour le mal qu'il avait vraiment fait et qu'il avait naturellement oublié, mais pour un crime qu'il n'avait pas commis puisque les organes de sécurité avaient été blâmés pour des « écarts isolés », et aucunement pour toute leur activité criminelle, oncle Petrik avait subi une évolution amusante et était devenu un dissident de droite.

C'était une espèce de folie volontaire – il pensait sérieusement, sincèrement, que tout ce qui se passait dans notre pays avant 1953 était juste, sage et merveilleux. Et tous ces acquis avaient été balayés par l'eau trouble des idéaux trahis, de l'illégalité et de l'alignement servile et odieux sur l'Occident. Ce qu'il se permet de dire tout haut coûterait à un ingénieur ordinaire au minimum son poste, sinon l'hôpital psychiatrique. Mais le pouvoir ne se fâchait pas contre

Volovodov – il restait, après tout, quelqu'un de « chez nous ». Il ne combattait pas « contre » mais « pour ».

J'imagine le chef de l'antenne locale du KGB en train de lire les rapports des informateurs ; arrivant aux dernières déclarations d'oncle Petrik, il ne peut s'empêcher de sourire avec bonhomie, hoche la tête et marmonne : « Quel diable !... peut pas se retenir... solide, le gars... bien de chez nous... la vérité chevillée au corps... »

Je restai longtemps à triturer la sonnette, jusqu'à ce qu'il vienne m'ouvrir. Il me tapota sèchement l'épaule, m'indiqua la cuisine et retourna aux toilettes. C'était un appartement négligé, sale, aux meubles usés, imbibés de l'odeur acide d'une vieille solitaire et malpropre. Partout, sur les rebords de fenêtre, sur l'armoire, les étagères, par terre, sur le tabouret de guingois, il y avait des cactus. Dans des pots, des casseroles rouillées, de vieux colis, ou dans un mug bleu à l'émail éclaté. Il y en avait de minuscules – pas plus gros qu'un petit doigt –, et d'énormes – de la taille d'un chien –, des ronds, des longs, en forme de sabre, des bruns, des vert vif, avec des fleurs roses ou couverts de poils roux ; ces plantes remplissaient tout l'appartement et, même si je savais pertinemment qu'elles ne sentaient pas, elles semblaient répandre une odeur désagréable d'âcre solitude, d'angoisse furieuse et de sentiment d'inutilité.

En attendant que Volovodov vienne à bout de ses vieux intestins querelleurs aux W-C, je m'approchai de la fenêtre. Sur la gauche avançait pesamment la verdure poussiéreuse et fatiguée du cimetière de Vagankovo, sur la droite, les wagons de marchandises, au point de triage de la gare de Biélorussie, cliquetaient bruyamment, se bouscullaient, passant d'un endroit à un autre. Dans le brouillard bleuâtre chauffé à blanc, les voitures s'élançaient sur l'échangeur en pestant furieusement, et, multicolores comme l'arc-en-ciel, ressemblaient à des ballons collés contre l'asphalte par le vent.

J'observais la pièce envahie de cactus, comme une coupe oubliée de la jungle, et ne parvenais pas à comprendre ce qui détournait mon attention. Il manquait quelque chose d'habituel, mais je n'arrivais pas à trouver quoi pour le moment.

Un vent léger fit se remuer les lames terrifiantes de l'énorme cactus, ses épines menaçantes se balançaient doucement. J'avais l'impression que des têtes rondes et brunes parsemées d'aiguilles se tournaient vers moi dès que je faisais un pas. D'innombrables alènes pointaient leurs piques. Ces cactus me dégoûtaient – ils ne ressemblaient pas tant à des plantes qu'à des créatures à moitié vivantes venues d'un monde inconnu. Hostiles.

Un diplôme délivré par la société des éleveurs de cactus, et qui

sanctionnait les succès obtenus, était accroché au mur. Probablement l'ultime distinction d'oncle Petrik dans cette vie.

J'entendis le hurlement furieux de la cuvette, le clic de l'interrupteur, et Volovodov apparut. Il se dirigea vers l'évier, encombré de bouteilles bleuâtres de kéfir vide, se savonna longuement les mains, les essuya avec un torchon graisseux et demanda sur un ton indifférent :

— Alors, Aliocha, comment ça va ?

— Je m'ennuie, oncle Petrik.

— Comme tout le monde. C'est l'époque qui veut ça. Les gens sont petits, les pensées sont médiocres...

Il était debout, les fesses appuyées sur l'évier, grand, maigre, le nez aquilin, le cheveu blanc et rare, vêtu d'un pyjama rayé marron et violet, serrant contre la poitrine ses doigts griffus, et il me faisait irrésistiblement penser, au milieu de ses cactus sauvages, à un condor charognard.

Le condor puant et pelé remuait convulsivement le cou, agitant sa petite tête étroite, tirant sur les plis veineux de la gorge.

— Une drôle d'époque, dit-il, en désignant le poste de radio. L'autre jour j'ai entendu sur une station ennemie que des blancs-becs américains étaient arrivés chez nous pour protester contre les arrestations. Il y en a un qui s'est enchaîné à la balustrade du Goum(84), et les autres lançaient des tracts. Ils ont mis deux bonnes heures à calmer ces merdeux excités. C'est à crever de rire !

— Et qu'est-ce qu'il aurait fallu faire ? demandai-je avec curiosité.

— Quoi faire ? s'étonna-t-il. Dans mon temps, on leur aurait envoyé Lionka Reichman...

— Et il aurait fait quoi ?

— Lionka ? Il leur aurait scié le bras, et fini le désordre ! Avec nous, des choses pareilles ne pouvaient pas arriver.

J'éclatai de rire – c'est vrai qu'avec eux, ce ne serait jamais arrivé ! « C'est typique », comme dirait papounet.

Ce qui est typique, c'est que Lionka Reichman n'était pas un bandit de la Moldavanka(85) : il avait aussi le grade de lieutenant général.

Est-ce qu'un lieutenant général anglais peut scier le bras d'un manifestant ?

Je ris de nouveau. Il fallait le faire mordre à l'hameçon.

— À propos, comment va-t-il ? Il y a longtemps qu'il n'est pas venu chez nous...

— Il s'est marié, l'imbécile. Ça peut se comprendre, répondit le condor, en donnant un coup de bec dans l'air, et ses rares plumes blanches se dressèrent au-dessus de ses oreilles, qui pendouillaient comme des beignets de pomme de terre violettes. Coffrer un gars aussi malin que lui, l'écarter des affaires, dans la force de l'âge, comme on dit... Il a déprimé, Lionka...

— Oui, je me souviens de ce qu'on racontait : c'était un homme de poigne. C'est bien lui qui avait arrangé l'affaire à Mikhoels, non ?

Le condor-charognard hocha sa tête jaunâtre d'éternel constipé :

— Tu confonds. Nous n'avions rien à voir avec ça. Ce sont les hommes de Kroutovanov qui se sont occupés de cette affaire...

Je fus stupéfait. Seigneur Tout-Clément ! Si tu existes, aide-moi ! Dieu de justice, s'il m'est donné de ramper dans ce couloir obscur jusqu'à ce crime perpétré il y a longtemps, alors la voilà, la première petite fente percée dans le mur massif. C'est une porte qui mène dans un trou sans fond.

J'eus une envie irrépressible de boire. Cette inspiration qu'apporte la première ivresse, cette légèreté extraordinaire de la pensée, cette sûreté imprévisible des paroles et des gestes, qui viennent après le premier ou le deuxième verre de la matinée me manquaient cruellement.

Je demandai prudemment :

— Ce ne serait pas toi qui confonds, oncle Petrik ? Mon père me disait que c'est justement à cette époque que Kroutovanov avait été coffré. On l'a laissé sortir un an après...

— Ton paternel perd la mémoire. Ça doit être à cause de la vie pépère et repue qu'il mène, répondit Volovodov, furieux, et il me jeta un regard intrigué. Et pourtant, il devrait se rappeler...

— Pourquoi ?

Le condor se tut un moment, balançant sa tête osseuse, puis me regarda encore une fois en soupirant :

— C'est une histoire célèbre. Mikhoels a été zigouillé par les gars de Kroutovanov. Un boulot de cochon, ils ont laissé des traces de merde partout, il a fallu un an pour tout ramasser derrière eux... Et puis ils ont envoyé Cheïnine, pour l'enquête officielle. Évidemment, cette ordure de gratte-papier juif, avec sa culture et son instruction, il a presque tout de suite reniflé le pot aux roses. Ah, si Viktor Semionytsch m'avait écouté...

Aujourd'hui encore il prononçait le nom d'Abakoumov avec un frémissement inquiet de sa poitrine plâtreuse.

— Pourquoi, Abakoumov s'entendait bien avec Kroutovanov ? demandai-je comme par hasard.

— Ils s'entendaient comme chien et chat ! Mais il ne pouvait rien faire. Il savait que ce traître aurait sa peau, mais il était impuissant. Kroutovanov et Malenkov avaient tous deux épousé des sœurs, et ce dernier le soutenait auprès de Staline. Tu comprends, par l'intermédiaire de Malenkov et Kroutovanov, Staline gardait un œil sur Beria, tandis que Beria, grâce à Kroutovanov, contrôlait Abakoumov. C'est Kroutovanov, ce salaud, qui a balancé Viktor Semionytch ; il espérait avoir sa place de ministre. Et c'est alors que Lavrenti lui a baisé la gueule : il avait des informations compromettantes, il a fait son rapport à Staline, et Kroutovanov a roulé dans la cave. Malenkov l'a tout de suite compris : s'il laissait le champ libre à Beria, c'en était fini de lui. Il a joué la méfiance, mais il a réussi quand même à obtenir de Staline la clémence pour Kroutovanov, qui est sorti un an plus tard et a repris son poste. Nos bureaux étaient au même étage...

Seigneur, pourvu que je ne lui coupe pas la chique avec un mot mal placé. L'angoisse d'avoir eu tant à taire avait fait sauter la digue. Il ne pouvait raconter à personne les péripéties des combats dans cet incroyable terrarium ; à part à ses cactus. Tous les autres étaient des étrangers. Quant aux « nôtres », ils les connaissaient déjà, ça ne les intéressait pas.

J'étais une sorte d'hybride – presque un « nôtre », sûrement éduqué depuis l'enfance à ne jamais répéter dehors un mot de ce qui se disait à la maison ; et presque un « autre », n'ayant jamais participé à rien, et n'ayant pratiquement pas connu l'époque glorieuse où avait œuvré ce condor charognard. Ce qui l'excitait également, c'était de me montrer qu'il n'avait pas toujours été un schnock merdeux. Encore quelques minutes, ou quelques heures, et la flamme de son amour-propre humilié retomberait, et il regretterait les moineaux échappés des paroles inutiles. Mais, pour le moment, il était mû par son immense et féroce jalousie pour le coquin chanceux.

— Mon père disait toujours que Kroutovanov était très rusé.

— Rusé ? s'étonna oncle Petrik. C'est un enfant de l'enfer ! Intelligent ! Très intelligent ! Rusé, menteur, perfide comme un scorpion. En un mot – une salope. Aujourd'hui encore, tout va bien pour lui. Colonel-général en retraite, avec pension complète et toutes ses décorations. Et cinq cents roubles de salaire.

— Pourquoi ? Il travaille toujours ?

— Il travaille, oui ! dit-il, agitant furieusement ses pattes griffues. Il est vice-ministre du Commerce extérieur ! Il y avait une interview de

lui dans un journal, l'autre jour :

« Nous sommes pour la détente, pour le commerce, pour le rapprochement, nous sommes pour le socialisme, soyez donc pour le capitalisme, mais pourvu que nous vivions en paix et que nous puissions nous rendre à l'étranger le plus souvent possible... » Salope, loup-garou ! Ce parasite mériterait que les Juifs le chopent à l'étranger, comme Eichmann.

J'éclatai de rire :

— Et il en aurait, des choses à leur raconter, n'est-ce pas, oncle Petrik ?

— Ça, tu peux en être sûr ! Il n'en a rien à foutre de rien, tant que la bouffe est bonne !

— Il pourrait rencontrer la famille Mikhoëls, évoquer des souvenirs communs...

— Pourquoi ? Sa famille est en Israël ?

— Depuis longtemps.

Le condor se gratta les plis secs de sa peau sur le menton osseux, hocha la tête :

— Ils ne sont pas très accommodants, ces gens-là...

— Le problème n'est pas qu'ils soient ou non accommodants, mais qu'ils insistent ! observai-je. Toi-même tu le dis : on avait envoyé Cheïnine à Minsk pour mettre de l'ordre, et au lieu de ça, il a commencé à remuer la merde...

— Mais c'est la faute à Kroutovanov, tout ça ! s'écria le condor. Il était prévu de tout faire proprement, pour n'avoir personne à mettre au courant. La Procuration n'a pas à se mêler de nos affaires ! On avait délibérément envoyé Cheïnine pour que ce pisse-copie fasse dans son froc. Tu comprends, son rôle était écrit d'avance – il était censé ne rien découvrir, chose qu'il n'aurait jamais avouée. Il aurait alors trouvé deux ou trois crétins qui n'avaient rien à voir avec l'affaire et, comme dans ses romans policiers, tout aurait collé. On les aurait zigouillés, et ni vu ni connu, je t'embrouille...

Voilà donc ce qu'on avait prévu comme emploi peu reluisant à Lev Romanovitch Cheïnine, le grand auteur de romans policiers ! Ses récits l'avaient rendu célèbre, il les cuisinait sur la poêle brûlante de la justice, et si ses contes étaient si respectés et crus, c'est qu'il n'était pas un écrivain amateur, mais un inspecteur tout ce qu'il y a d'authentique. Bien sûr, tout le monde ne savait pas que l'écrivain Lev Romanovitch n'était pas un simple inspecteur féru de belles-lettres, mais un général en titre et le chef du service d'instruction de la

Et alors, petit malin, tu n'avais pas deviné qu'on te tendait un piège avant même de quitter Moscou ? Tu aurais mieux fait de te faire porter pâle. De te débrouiller pour ne pas aller à Minsk. Et, une fois là-bas, lorsque tu as fini par comprendre que l'affaire était cousue de fil blanc, que n'as-tu trouvé un ou deux crétins pour leur faire porter le chapeau ? Ça ne t'est pas venu à l'esprit ? Ou bien, aurais-tu eu des remords ? Ou encore, aurais-tu décidé d'entrer dans le jeu et de garder un roi d'atout dans la manche ?

Aujourd'hui, on ne peut plus rien savoir. De toute manière, tout avait été réglé selon leur plan et jamais Cheïnine n'a dit quoi que ce soit à quiconque. Pas de traces.

— Cheïnine avait vraiment trouvé quelqu'un ? demandai-je.

— Oui, répondit le condor, avec un sourire ironique, et ce sourire béat, ces yeux à demi fermés me donnèrent la nausée. Ce Juif avait de la jugeote. Sauf qu'en ces temps-là, il était impossible de passer par-dessus notre tête.

— Et alors ?

— Et alors rien : on l'a rappelé d'urgence à Moscou. Et coffré.

— De quoi l'a-t-on accusé ?

— Je n'en sais rien, ça ne me regardait pas. Et puis ce n'est pas un problème. On trouve toujours quelque chose. Une fois qu'on l'a bien travaillé, il a signé tout ce qu'on a voulu. Et donné des noms...

Il fallait qu'il continue encore un peu, qu'il me dise une chose dont j'avais absolument besoin...

— Oncle Petrik, ce Cheïnine, il a trouvé les gars qui avaient été chargés de cette mission ?

Le condor montra les dents, haussa ses épaules osseuses d'un air féroce, secouant ses plumes minables :

— Que dalle, répondit-il, en faisant un bras d'honneur. A cette époque, on ne dénonçait jamais les copains.

— Et toi, tu les connaissais, ces gars ? dis-je de la voix la plus neutre possible, mais dans le silence qui tomba je saisis immédiatement l'apparition d'un champ de résistance.

— Non, répondit le condor lentement, en me fixant avec ses yeux jaunes perçants. Je ne les connaissais pas. Pourquoi tu me demandes ça ? Qu'est-ce que ça peut te faire ?

— Rien, pour rien, dis-je en haussant les épaules. C'est vous, les derniers des Mohicans. Quand vous ne serez plus là, il n'y aura plus

personne pour se souvenir...

— Tant mieux, trancha Volovodov. Il ne faut pas se souvenir. Il y a déjà plus de mémorialistes que d'événements...

— Si tu le dis, répliquai-je en riant. Je n'en ai rien à faire, je demandais comme ça. Ta vie m'a l'air bien ennuyeuse, oncle Petrik. Tu devrais te détendre un peu, c'est bon pour l'humeur. Au lieu de rester là, avec tes cactus...

Je jetai un regard circulaire et compris soudainement ce qui manquait dans cette pièce – il n'y avait pas un seul livre. Pas le moindre. Nulle part. Que des cactus.

— Et de quelle façon voudrais-tu que je me détende ? grinça Volovodov.

— Je n'en sais rien. Va au cinéma, ou dans un parc de loisirs.

Le condor ricana méchamment, puis il tendit son bras noueux vers la fenêtre, comme s'il refaisait son geste obscène de tantôt :

— Le voilà, mon parc de loisirs...

La cloche de l'église du cimetière de Vagankovo sonna un coup, plutôt placide, puis un bourdonnement ininterrompu se déversa sous nos pieds.

21. Ula. Braderie

C'est vrai, pourquoi s'en faire, pourquoi se désoler ? Un jour, avant que l'eau corrosive du marasme ne vienne tout inonder, on était tombés d'accord sur le fait que la vie était le résultat de la présence d'albumine plus le métabolisme.

Cette étonnante révélation était devenue le fondement scientifique de toute existence collective. La part scientifique de la formule était contenue dans le susmentionné « plus », la part fondamentale dans le « moins » exclu de la formule. Le « moins » de la spiritualité.

En effet, pourquoi s'en faire, pourquoi se désoler ? Lorsqu'il s'agit de la présence d'albumine dans une existence donnée, il faut avant tout se préoccuper du métabolisme. Se concentrer sur le « plus ». Quant au « moins » – des foutaises. Tant pis pour lui.

Nous avons tous accepté d'être des albumines plus trente et un roubles de salaire – c'est le prix de mon métabolisme.

Les collègues avaient quitté la pièce bien avant l'heure du déjeuner, il ne restait qu'Eingoltz, assis derrière son bureau, qui m'observait attentivement de son regard triste.

Les autres n'avaient pas supporté la vision de mon humiliation et de leur propre lâcheté. Ils avaient honte de me regarder et craignaient de rester avec moi – si Kolbassov revenait, il pourrait croire qu'ils faisaient partie de ma bande, et qu'ils étaient par conséquent des ennemis ?

Mais peut-être que je suis mauvaise langue.

J'ai simplement gardé en mémoire, depuis ma petite enfance, un épisode d'épouvante collective, où des gens innocents avaient failli se retrouver coupables. En mai 1953, nous étions, avec tante Perl, dans un trolleybus, par un tiède après-midi de printemps ; j'avais cinq ans, et le sentiment de bonheur s'arrêtait généralement à la fenêtre ouverte de notre salon presque vide. Un peu avant la place Pouchkine, un bouchon s'était formé dans la rue Skvortsov-Stepanov, le trolleybus s'était arrêté, je m'étais penchée à la fenêtre pour mieux voir : une énorme ZIS-110 essayait de se frayer un chemin à travers l'embouteillage, émettant des coassements stridents, toute sirène dehors, ses phares jaunes clignotant sans répit. Les voitures, terrorisées, coincées les unes par les autres, cherchaient à s'écarter, pour laisser le passage, mais n'y parvenaient pas. La limousine s'était

arrêtée à côté du trolleybus et c'est alors que je découvris le visage du passager, assis à l'avant, sa vitre baissée.

Le double menton noyé dans l'échancrure de la chemise blanche, une bouche étriquée ressemblant à un œil fermé, une verrue sur la joue, une tonsure humide, rehaussée de poils blonds. Le coup de pinceau soigné de la moustache sous le nez ; comme s'il s'était mouché avec de l'encre et avait oublié de s'essuyer. Et les yeux bleu clair délavés derrière les verres glacés de son pince-nez. Il regardait droit devant lui, sans faire attention à l'embouteillage, au trolleybus immobilisé, à ma stupéfaction.

— Tatie, regarde l'horrible bonhomme ! criai-je à pleine voix.

Il se tourna lentement vers moi – sa face suante n'était qu'à un mètre de distance –, me regarda longuement et me décocha un sourire bref comme un clin d'œil. J'eus encore le temps de voir le reflet des dents en or dans la fente de ses lèvres-paupières.

Un soupir-sanglot à peine perceptible parcourut tout le trolley. Le conducteur ouvrit, Dieu sait pourquoi, la porte, en plein désarroi, probablement, et les gens, marchant les uns sur les autres, se jetèrent vers la sortie et se déversèrent sur la chaussée comme l'eau d'un tonneau fendu.

Devant nous, les miliciens chargés de la circulation soufflaient dans leurs sifflets comme des dératés ; les voitures s'ébranlèrent, la sirène de la ZIS se remit à hurler, le pince-nez scintilla dans un rayon de soleil, la limousine s'ébroua, aboya et, clignant de ses phares jaunes, s'élança sur le boulevard.

Nous étions restées toutes seules dans le trolley. Je regardais tante Perl : elle était toute bleue, blême, pétrifiée. Je demandai :

— Qu'est-ce que c'est ?

Elle me flanqua une gifle et éclata en sanglots :

— Elle me demande : qu'est-ce que c'est ? Idiote ! C'était Beria...

Albumine.

Les gens avaient une fois pour toutes inscrit ceci dans leurs gènes : il n'y a rien de plus simple que de modifier la présence de l'albumine et d'arrêter le métabolisme. Pourquoi s'attrister ? Il suffit de demeurer ce que nous sommes, de modestes et joyeux travailleurs. Des bâtisseurs de la cité fantastique d'Helm, peuplée d'imbéciles.

J'observais Eingoltz, absorbé dans ses pensées, et lui étais reconnaissante qu'il n'ait pas cherché à me consoler avec des paroles stupides. Eingoltz n'aimait pas davantage l'existence qui lui était assignée, mais sa silhouette accablée était l'expression même de la

nostalgie du « moins ». Son vieux blouson en daim doublé de cuir de porc le serrait, décousu aux épaules, lustré aux coudes et au ventre, le cuir râpé aux revers, mince comme de la peau. « Il faudrait lui recoudre le blouson », me dis-je machinalement, tout en le regardant se balancer au-dessus de son bureau : des mouvements de faible amplitude, précis, méthodiques, comme dans un mécanisme d'horlogerie.

Maintenant, à cet instant de la profonde mélancolie au sujet du « moins » assassiné, il oubliait qu'il était chrétien, et redevenait le Juif d'autrefois, antique, antédiluvien, qui se balançait comme des milliers de générations de ses ancêtres qui priaient, s'affligeaient ou s'adonnaient au dur labeur de la réflexion.

Depuis toujours, les Juifs se balancent ainsi, d'avant en arrière, ils écoutent la marche de l'invisible horloge. Dont nous sommes les balanciers. Si un Juif cesse de se balancer, c'est que l'horloge de notre Dieu s'est arrêtée.

Eingoltz se balançait sur sa chaise sans faire de bruit, tout en déplaçant, avec une application absurde, les feuilles de carbone, les bloc-notes, les piles de brouillons, les crayons bien taillés, les stylo-billes rangés dans une enveloppe spéciale et, à part, un stylo ordinaire à plume numéro 86 – et, dans ces mouvements, je voyais nettement l'amour inconscient porté à tous ces objets, instruments fragiles de la culture humaine, elle aussi décrétée « moins » depuis longtemps.

Eingoltz s'arracha de son bureau et suspendit son balancement au moment où ses yeux rencontrèrent les miens.

— Qu'est-ce que tu vas faire ? demanda-t-il.

— Rien.

— Si tu veux, on peut faire appel au présidium de la commission, suggéra-t-il d'une voix suppliante.

— Je ne veux pas.

— Pourquoi ? Et si j'allais voir le professeur Bondi ? Il pourrait apporter lui-même la réclamation au présidium.

— Ce n'est pas la peine, Chourik. Je ne veux pas faire appel. Je n'en ai pas besoin.

— Qu'est-ce qu'il faut faire, alors ?

— Rien. Tu te souviens, dans le premier livre des Chroniques, il y a ces mots : « Puis il alla vers sa femme, et elle conçut et enfanta un fils ; il l'appela du nom de Beria, parce que le malheur était dans la maison. »

Les yeux rouges et globuleux d'Eingoltz me fixèrent d'un air

interrogateur jusqu'à ce que je termine ma réflexion :

— Tu comprends, tout cela a un nom : Beria, ce qui veut dire que « le malheur est dans la maison ». Dans cette maison, il y a un malheur immense, incommensurable. Et les moyens d'existence d'albumine dans ce pays sont incompatibles avec la poésie de Bialik. Tu as sûrement entendu parler de l'incompatibilité des albumines ? Elles me repoussent, mon métabolisme leur est insupportable...

— Qu'est-ce que tu racontes, Ula ? s'écria Eingoltz. De par ta culture, tu es une intellectuelle russe, et tu...

Je hochai résolument la tête :

— Non, Chourik. Je veux en finir. Mon albumine est fatiguée de vivoter. Je n'ai plus de forces...

La porte s'ouvrit en grand et Volodia Fedorouk se précipita dans la pièce, m'étreignit, m'embrassa le front, la tempe, la nuque.

— Ula, ma petite hirondelle, ma pauvre petite chérie ! Quelle bande de cons, quand même ! Ces salopards infects, il n'y a jamais rien qui va, pour eux ! Casser une fille comme toi ! Couler la thèse d'une personne aussi cultivée ! Qu'elles crèvent toutes la gueule ouverte, ces filles publiques !

Je me libérai de son étreinte et regardai son visage rond et rouge d'excitation, si peu propice à accueillir une expression de dépit ou de sympathie sincère. Voyou inculte et chenapan, Volodia avait été embauché à l'Institut par piston. Rapidement fâché avec la direction, il avait néanmoins réussi à se mettre tout ce que l'Institut comptait de personnes respectables dans la poche. Il fit la foire, critiqua tout et tout le monde, et finit, il y a deux ans, par épouser la fille d'un gros bonnet de Kiev et partit vivre là-bas. À Kiev, il gravit rapidement tous les échelons, et nous rendait toujours visite quand il était de passage à Moscou, ce qui arrivait souvent. Ce qui freinait quelque peu son ascension – si j'ai bien compris –, c'était l'absence de grade universitaire – il se plaignait toujours de ne pas avoir suffisamment de temps pour « se poser et pondre une thèse ».

Nous le surnommions « le Pis », à cause de son visage glabre et rose.

— Avoue, Chourik, que c'est de la piraterie ! bouillonnait toujours Volodia. Des ennemis, voilà ce qu'ils sont ! Des ennemis du genre humain ! Massacrer un travail pareil !

— Encore heureux que ça ne se passe pas en place publique, ajouta Eingoltz.

— Tu parles ! Sur la place publique ! Qui a besoin de ce genre d'opérettes ! Nous avons plein de chaudières et de chaufferies de toute

sorte ! On y a empilé tant de sagesse humaine que tous les brasiers d'Europe ne suffiraient pas pour y mettre le feu !

— Comment ça va tourner, maintenant, cette histoire ? demanda Eingoltz, histoire de demander.

— Mal, assura gaiement le Pis. Tu sais bien, Chourik, que je déteste les antisémites. Et je te le dis sincèrement et franchement – ça va tourner très mal. En particulier pour les Juifs.

— Pourquoi pour les Juifs ? s'obstina Eingoltz.

— Ce serait long à expliquer. Il y une blague, chez nous, qui dit qu'on décore de la médaille « Pour la libération de Kiev » tous les Juifs qui quittent la ville. Mais je préfère me rappeler ce que me disait mon paternel.

— Et que disait-il, ton paternel ? demandai-je, indifférente.

— Il était petiot, encore : la maison était réquisitionnée par un lieutenant de Petlioura. Il a fait venir tous les Juifs riches du *shtetl*, pour leur proposer de remplacer le pogrom par une contribution, et il leur a dit : « Écoutez, les youtres, je ne sais pas ce qu'on fera à Trotski, mais vous, ses enfants, c'est sûr, on vous foutra sur la gueule ! » Des questions ?

— Non, répondîmes-nous d'une seule voix.

— Je viens de rencontrer Maria Andreïevna, nous avisa le Pis. Elle allait chez Kolbassov, pour tenter de le convaincre... À mon avis, c'est peine perdue...

— C'est mon avis aussi, dis-je.

— Qu'est-ce que tu vas faire ?

— Rien. Balancer ma thèse à la poubelle et oublier.

— Lai-aisse tomber, dit le Pis d'une voix traînante et incrédule. Balancer un travail aussi classieux ? Je ne te crois pas...

— Crois-moi, fais-moi ce plaisir. Je ne m'occuperai plus de ça.

Le Pis posa un regard sur moi, puis sur Chourik, puis de nouveau sur moi. Ses joues rouges irradiaient le chaud. Il demanda :

— Ta décision est irrévocable ?

— Oui.

Il respira profondément et souffla en expirant :

— Vends-la-moi.

— Vendre quoi ?

— La thèse. Ta thèse.

Ma fatigue s'était soudainement volatilisée. Intriguée, je demandai :

— Pourquoi ? Qu'est-ce que tu vas en faire ?

— La soutenir. Il me faut un grade à tout prix. Et je n'ai pas le temps.

J'éclatai de rire. La tragédie se transformait doucement en farce.

— Et tu penses qu'à Kiev on appréciera davantage la poétique de Chaïm-Nahman Bialik qu'à Moscou ?

— Ne fais pas l'imbécile, Ula. Bialik n'a rien à faire ici ! Ils ont un poète en ce moment, un gars d'enfer, quoi, il a littéralement les dents qui raient le parquet, tellement il en veut. Mais tu le connais – c'est Vassia Krivenko ! Je prends ta thèse, je remplace les vers de Bialik par ceux de Krivenko – et c'est comme dans du beurre, en six mois, on aura passé toutes les instances ! La poésie, on s'en fout, personne ne la lit ! Ce qui importe, c'est le commentaire.

Je jetai un coup d'œil à Eingoltz – il avait l'air de quelqu'un qu'une citerne venait d'arroser de désinfectant avant de se carapater. Mais lui n'avait pas bougé de son bureau, les yeux fixés sur les outils soigneusement rangés d'une écriture qui refuse obstinément de mourir.

Puis je regardai Volodia. Un pis. Son visage était successivement parcouru de vagues brèves d'excitation, de cupidité, d'embarras face à Eingoltz, de compassion pour moi. Cependant, la vague de la peur était la plus authentique : si quelqu'un venait à entrer, son deal pourrait échouer !

Ah, la pauvre vieille Maria Andreïevna ! Chère grand-mère ! Pourquoi es-tu allée t'humilier devant ce gros sanglier ? Ça ne servira à rien. Tu ne sais ni demander ni convaincre. Tu me l'as tant de fois répété toi-même : un intellectuel ne peut pas être pratique, ce serait incompatible avec sa dignité.

— Et combien tu me donnes, pour ma thèse ? demandai-je au Pis.

— Ula ! Ula ! s'étrangla Eingoltz, mais je frappai un coup sur la table.

— Combien ?

— Je ne sais pas, Ula, dit le Pis, soudainement confus. Ce n'est pas tous les jours que j'achète une thèse.

Puis il proposa, avec un petit rire haut perché et incrédule :

— Deux mille tout de suite.

Il réfléchit un peu, et augmenta le tarif :

— Plus mille, après la soutenance.

Il se dépêchait, craignant que quelqu'un n'entre dans la pièce.

Je riais. Je trouvais cela réellement comique. Si vous arrachez la douleur de votre vie, il reste le ridicule, n'est-ce pas ? Le ridicule et le pitoyable. Les décors de l'Absurde. Seigneur, ne vois-tu pas comme tout cela est ridicule ? La poétique de Bialik illustrée par les vers d'un « gars d'enfer dont les dents raient littéralement le parquet » ! C'est incroyablement ridicule – mais c'est ça, le métabolisme ! Quelle différence ? La poésie, on s'en fout !

Je riais sans pouvoir m'arrêter, je voulais me taire, mais je n'y arrivais pas, je pleurais de rire, et ce rire qui m'échappait, douloureux comme des vomissements, me déchirait en lambeaux.

Ma vue se troubla, Chourik me fourra sous le nez un verre d'eau, il devait croire que je faisais une crise d'hystérie. Je le repoussai, j'ouvris mon tiroir et en sortis la chemise en carton rouge contenant ma thèse.

Je parvins enfin à maîtriser mon rire. Volodia se taisait, effrayé.

— Combien coûte un déjeuner dans un restaurant de luxe ? lui demandai-je.

— Pourquoi ?

— Pour rien, ça m'intéresse. Je ne suis jamais allée au restaurant de ma vie.

— Pour combien de personnes ? se renseigna le Pis, pragmatique.

— Pour deux. Cinquante roubles, c'est suffisant ?

— Si c'est un restaurant de luxe, il faut plutôt compter une bonne centaine...

Parfait – c'est mon salaire. Pour un mois – plus le métabolisme, moins les impôts.

Je tendis la chemise à Volodia :

— Donne-moi cent roubles.

Son visage commença à se boursoufler, pris de remords :

— Non, je ne suis pas d'accord, je ne peux pas, pas comme ça. Je ne cherche pas à te détrousser, mais à t'aider, d'une certaine façon... T'offrir une compensation pour tes efforts.

Voilà-t-y pas qu'il m'aide, maintenant ! Ce n'est guère surprenant ! Les Juifs et leur mercantilisme ! Que ne ferions-nous pas pour de l'argent ! Nous vendrions notre père ! Non, rien n'est sacré pour nous...

— Aboule les cent roubles fissa, ou je change d'avis ! criai-je.

Le téléphone retentit, je décrochai et j'entendis la voix d'Aliocha :

— Ula ?

— Oui, Aliocha, c'est moi. Et si on se voyait ? Maintenant, tout de suite ?

— D'accord, répondit-il, un peu hésitant. Où ça ?

— Dans l'Arbat. À l'ancienne station de métro. Dans une demi-heure.

— Très bien, j'arrive tout de suite, dit-il avec une pointe d'inquiétude dans la voix. Tu es sûre que tout va bien ?

— Oui, tout va bien. Tu me manques, c'est tout. J'ai envie de te voir.

— Je t'embrasse, Ula, dit Aliocha, réjoui. Je cours, je vole.

Je raccrochai et dis à Volodia :

— Alors, tu la prends ?

— Ula... écoute... je ne peux pas... tout ce temps que tu as passé...

Je fis mine de ranger la chemise dans le tiroir.

— Pour la dernière fois – tu la prends ?

Le Pis extirpa un gros portefeuille brun de sa poche, si grasseyé qu'on aurait pu le prendre pour faire sauter des pommes de terre. Ses plis ridés laissaient entrevoir d'innombrables papiers, des quittances hargneuses, de maladroites cartes de visite sur papier glacé, couvertes de chiures de mouches de ses titres et qualités. Il tira un paquet de coupures d'une poche spéciale – un triste bouquet de fleurs automnales, petit mais généreusement bourré de fleurs rouges, vertes et violettes. Volodia commença à compter les billets de dix roubles, mais il était trop troublé et s'embrouilla. Alors, il se mouilla l'index et recommença. Il n'était pas avare, mais il était embarrassé comme quelqu'un qui fait un copieux déjeuner sous le regard de deux va-nu-pieds affamés.

Il avait l'intention de tout régler en billets de dix afin que le paquet paraisse plus imposant, la somme, plus importante.

— Tu n'aurais pas plutôt un billet de cent ? demandai-je.

Le Pis cessa de compter les coupures et me tendit un billet craquant brun et gris. Je le rangeai dans mon sac, en pensant que c'était la première fois de ma vie que je tenais dans la main une aussi grosse coupure. C'est bête ! Horriblement bête ! Mon salaire n'a jamais été suffisamment élevé pour qu'un billet pareil puisse y trouver sa place ! Le drame de la pauvreté jamais vaincue.

— Si tu veux, Ula... considère ça comme une avance... à n'importe

quel moment... je suis prêt à..., hoquetait Volodia, mais déjà son regard ne quittait plus la chemise rouge sur mon bureau.

Au moment où je me dirigeais vers la porte, Eingoltz s'extirpa de son silence affligé :

— Si on te demande, je dis quoi ?

— Dis ce que tu veux, Chourik. Ça m'est égal...

Et je claquai la porte derrière moi.

Je longeai des couloirs où traînaient les gens qui n'avaient rien à faire, passai devant la cantine empestant la soupe au chou et la frénésie humaine – une longue queue s'était formée, on vendait du flétan à la coupe –, devant la bibliothèque fermée pour inventaire, descendis l'escalier jusqu'au hall, sombre et poussiéreux, le vestiaire, où se balançait, comme un pendu sur le gibet, un imperméable solitaire en grosse toile, jetai un coup d'œil sur la pancarte « Respectez le travail des femmes de ménage » et compris pour la première fois que ce n'était pas une exhortation pour rire, mais une ordonnance chiffrée. C'était le schéma d'existence de nos albumines.

Toutes ces foutaises recèlent un sens profond. Personne n'exige de moi le respect des femmes de ménage. Ce serait même interdit, de respecter une femme de ménage. Non, je dois respecter le travail de la femme de ménage.

Pardonne-moi, Aliocha, je te trahis, peut-être, mais je ne peux plus vivre de cette façon. Je ne peux pas me forcer à respecter le travail des femmes de ménage. Cet organisme énorme refuse mes albumines. Je me suis épuisée à maintenir mon métabolisme – moins les besoins spirituels et des bottes d'automne – avec trente roubles de salaire. Je ne peux plus supporter cette hostilité incandescente et mal dissimulée. Je n'arrive pas à m'habituer à rentrer malgré moi la tête dans les épaules quand j'entends le mot « juif » prononcé dans la rue. Je suis exténuée par l'obligation de vivre simultanément dans deux dimensions : à la fois dans le monde des activités ineptes et celui des pertes humaines et des privations douloureuses. Je ne veux plus faire du porte-à-porte et exhorter les gens à aller voter pour un candidat unique. Je ne comprends pas comment on peut illustrer la poétique et la personnalité de Chaïm-Nahman Bialik avec les versets d'un vulgaire coquin, en balançant la poésie et le nom d'un merveilleux poète par-dessus bord.

Pardonne-moi, Aliocha, je suis lasse de cette vie. Et je pense que le jour viendra où ils nous tueront tous.

L'arrachement. Tous les liens naturels sont coupés. Les gens ne sont plus reliés que par le cordon ombilical de l'Absurde, qui puise

frénétiquement.

Il y a toi. Par toi, Aliocha, je suis encore reliée à ce monde, toi, mon amour, ma douleur, ma perte ultime, irréparable perte ici-bas.

— Bonjour, Aliocha !

— Bonjour, Ula ! Pourquoi tu pleures, mon amour ?

— Je ne pleure pas, Aliocha. C'est juste comme ça. L'émotion. J'ai eu peur de ne plus jamais te revoir.

— Que veux-tu qui m'arrive ? Si je ne t'ai pas téléphoné, c'est que je ne voulais pas venir les mains vides, j'avais honte. J'ai cru devenir fou sans toi...

Nous restions enlacés, place de l'Arbat, et je sentis soudain le calme du vide et du renoncement. Je savais que je n'attendais rien d'Aliocha, qu'il ne pourrait rien apprendre, rien trouver dans cet insondable marécage pestiféré. Je savais que nous étions condamnés, que nous n'étions plus très jeunes – lui, presque quarante, moi, presque trente –, que nous avions déjà vécu ce que nous avions à vivre ensemble, que cette rencontre était comme le dernier rendez-vous avant le départ pour le front, parce que je ne pouvais plus vivre ici et que lui ne voudrait pas vivre ailleurs, car il était demeuré fondamentalement un Russe, et qu'il ne nous restait plus que la désolation et la fuite des sentiments, l'orphelinat de la séparation, l'incurable douleur de perdre le seul être humain dont on ait besoin sur cette terre.

Quand je pense, Aliocha, à tout ce que je ne t'ai pas dit ! L'irrépressible pudeur des femmes juives, dont la froideur nous vient d'Astarté, la déesse magnifique et débauchée, impérieuse et lubrique, maudite par nos aïeux, m'a toujours retenue.

Je ne t'ai pas dit que je t'aimais pour la vie tout entière. J'ignore ce que sera l'avenir. Tu seras loin, aussi irrémédiablement loin que si nous étions morts, et, dans une autre vie, je trouverai peut-être un autre homme. Mais ce ne sera pas toi ! Il ne prendra jamais ta place.

Car l'amour que je te porte, je ne le comprends pas moi-même. C'est un mirage, un charme, un doux sortilège, un interminable envoûtement, une folie joyeuse, une illusion qui s'enfuit.

Merci, mon amour ! Merci pour tout. Je ne pleure pas...

— Ula, mon amour, qu'est-ce que tu as ? Qu'est-ce qui se passe ?

Je voyais ses yeux effrayés, j'aurais voulu le rassurer mais je n'y arrivais pas, car j'avais compris, au fond de mon cœur, que nous étions tombés dans un précipice.

— Rien, Aliocha, tout va bien. Tu m'as énormément manqué. J'ai eu une chance incroyable aujourd'hui : j'ai gagné cent roubles pour un

petit boulot de rien du tout. On les claque ?

Aliocha éclata de rire :

— Tu parles d'une coïncidence ! C'est la journée ! Allons faire la fête !

Aliocha éperonnait sa vieille Moskvitch, qui roulait à toute allure. Je baissai la vitre, penchai ma tête au-dehors, et le vent brûlant de ce jour de chance et de coïncidences me soufflait gentiment au visage et séchait mes larmes.

Ces larmes que j'essayais d'étouffer, et qui refusaient d'obéir, et qui coulaient vite, vite, sans discontinuer, et je pleurais mon père assassiné, et ma mère tourmentée, et tout notre arbre desséché, meurtri à coups de hache, et la vie inutile et perdue d'Aliocha, et notre amour condamné, et Bialik livré à leurs offenses, et la jeunesse qui s'enfuyait, et le pressentiment du malheur.

Je pleurais sur moi-même. Seigneur ! Ne m'abandonne pas !

22. Aliocha. En route pour les geôles

Le 1^{er} septembre, je décidai d'aller à Minsk. Presque un mois s'était écoulé depuis cette journée caniculaire où nous avions claqué avec Ula son salaire inespéré. Et l'impression étrange de l'assiégé dans sa forteresse, prêt au combat, mais attendant l'assaut décisif avec une angoisse douloureuse, ne m'avait pas quitté tout du long.

Les choses avaient radicalement changé pendant cet étouffant mois d'août orageux. Quelque chose avait discrètement mais irrémédiablement transformé l'ancienne existence et lui avait donné un but ; et cette tâche nouvelle était un fardeau à la fois pénible et exaltant à porter.

Je passais de longues nuits étendu aux côtés d'Ula, à observer son visage fin et anguleux, une tendresse inouïe submergeait mon cœur, et la vive amertume du mauvais pressentiment me faisait suffoquer.

Comme des éclairs de terreur aveuglante, les éparts déchiraient en silence le carré de ciel derrière la fenêtre, les pluies brèves frôlaient la maison en passant, les vieux peupliers soupiraient dans la rue, les bourrasques de vent impatientes arrachaient les feuilles et les traînaient sur l'asphalte comme des papiers chiffonnés.

Au petit matin, quand il commençait à faire froid, je me glissais sous la couverture, me serrant contre Ula, et plongeais dans un demi-sommeil, transparent et léger, me chauffant au contact de son dos tiède, de ses fesses douces et rondes, de ses longues jambes lisses, qu'elle repliait sous elle. Même à demi réveillée, elle ne me repoussait pas, moi, le froid noyé des faubourgs, frémissant et fébrile. Sans se réveiller, elle se retournait vers moi, posait sur mon visage ses paumes douces, enserrait mes jambes entre ses hanches soyeuses, et il me semblait, dans le bleu mouvant, incertain du sommeil, que nos nombrils étaient reliés par un cordon vivant, qui faisait passer la chaleur de son corps dans le mien, que nous étions devenus un être unique ; et me revenait alors ce songe ancien que je n'étais pas encore né.

J'espérais dans mon sommeil qu'il n'y aurait pas de matin, pas de lumière, je ne voulais penser ni à Mikhoels ni à Kroutovanov, ni à toute cette saleté d'existence. Je nous imaginais, Ula et moi, dans une petite bicoque, perdus dans une forêt profonde où il n'y aurait pas âme qui vive à des kilomètres à la ronde.

Je n'avais plus rien à faire de la littérature, les livres ne m'intéressaient plus, les gens me dégoûtaient. Je ne voulais plus de tout cela.

Je voulais que nous restions seuls.

Mais c'était là un piège dans la chaîne secrète de mon assoupissement, car l'épouvante succédait aussitôt à la joie brève et inouïe : Ula disparaissait. M'extirpant par un ronflement de ce cauchemar étouffant, j'ouvrais les yeux et elle me semblait alors plus voluptueuse et désirable que jamais, depuis toutes ces années passées ensemble.

Je t'effleurais à peine, et mes mains se mettaient aussitôt à trembler : j'étais tendu à l'extrême. Je plongeais dans ton monde de volupté et de chaleur comme dans un tourbillon.

Le microcosme.

Qu'allais-je écraser, avec mon piston, dans le chaud velours de ton giron ? Moi-même ? Le temps ? Ou ma vie tout entière ?

... Poussé à bout, le moteur de ma Moskvitch s'affolait, les pneus hurlaient de peur dans les virages – je roulais sur la chaussée de Minsk, sans rien voir devant moi...

Quelque chose était arrivé à Ula. Je ne sais pas quoi, je ne peux pas l'expliquer. Mais quelque chose était arrivé. Comme s'il y avait eu un autre homme dans sa vie et que, par pitié, elle n'osait pas me laisser tomber. Mais non, il ne pouvait pas s'agir d'un homme, je le savais, j'en étais sûr.

... Sur le bord de la route, un immense panneau proclamait : « Vitesse limitée, contrôles radar et par hélicoptère. » J'appuyai sur le champignon et dépassai un gros camion à remorque. Mensonges, rien que des mensonges. Et ça aussi, c'est un mensonge. Les hélicoptères ne volent pas, les radars ne fonctionnent pas. Les miliciens des routes se planquent à l'orée des bourgades et rackettent les automobilistes distraits. Voilà pour les radars.

Et moi, je dois me rendre à Minsk de toute urgence...

Pendant ce mois d'août de folie, je vis s'accroître certains traits du caractère d'Ula que je ne connaissais pas. Une irritabilité extrême, aussitôt suivie d'une indifférence quasi syncopale. Comme chez quelqu'un qui s'apprête à aller à la gare et qui s'aperçoit que sa montre est arrêtée depuis longtemps.

Mon tendre amour, je te vois qui t'éloignes insensiblement.

... Juste avant d'arriver à Ruza, je fis le plein et m'élançai sur la chaussée déserte. Sur la gauche et sur la droite surgissaient les avions

et les tanks posés sur des piédestaux de pierre – monuments semblables entre eux et indifférents aux malheurs des autres. Ceux qui ont érigé ces monuments fabriqués en série ne se souciaient guère de ceux auxquels ils étaient dédiés. Ils participaient à l’immortalisation des héros tombés pour la patrie.

Héros tombés pour la patrie – vous êtes aussi anonymes et oubliés que celui qui fut assassiné à Minsk et dont je tente de retrouver des traces hypothétiques. Je suis un trappeur mercenaire. Je veux, grâce à mon esprit, trouver la vérité pour que la justice règne par le cœur.

Ula m’avait demandé un jour de l’accompagner à la synagogue. J’avais été très étonné, mais j’avais accepté. « Tu as vraiment besoin de ça ? » lui avais-je juste demandé. « J’en ai besoin », avait-elle juste répondu. Il n’y avait pourtant ni fête ni service. Quelques vieux juifs allaient et venaient sans bruit dans la demi-pénombre du temple ; l’atmosphère était fraîche et pas le moins du monde solennelle. Ula me dit d’un air sévère : « Attends-moi ici », et s’en alla je ne sais où. Je m’appuyai contre le mur lisse de la synagogue et observai la décoration ascétique et rigoureuse du lieu, le chandelier à sept branches s’élançant vers le ciel, les lourds bancs de pierre, ressemblant à des coffres mystérieux dans les quadrilatères irréguliers de lumière grise tombant de la voûte, les rangées de lettres courbées sur les murs, les triangles formés par les boucliers de David.

Un homme, d’apparence « civile », surgit sur le côté : par son maintien, ses lunettes à monture d’écaille, son allure de chef, il se distinguait radicalement des vieillards silencieux couverts de mousse, qui restaient tête baissée dans la synagogue. Il grinça quelques paroles d’une voix basse, mais suffisamment nette, et tous ceux qui se trouvaient dans son champ de vision changèrent immédiatement leur parcours habituel et se dispersèrent dans les coins, traînant de leurs vieux pieds indociles, comme de sombres souris brunes. Le commandant synagocal remua les lèvres d’un air sévère, se tourna vers moi de trois quarts et, dans le faible reflet d’un rai de lumière oblique, je remarquai qu’il avait un grain de beauté marron sur la joue, d’où pointait une touffe de poils roux, longs comme une moustache de hippie.

Et c’est grâce à ce grain de beauté, grâce à cette touffe ressemblant à une moustache monstrueuse, poussée mal à propos au milieu de sa joue, que je le reconnus immédiatement.

Domage que je n’aie pas suivi les traces de mon papoune ; avec le temps on aurait pu faire de moi un espion tout à fait convenable. J’étais parvenu, au milieu d’une synagogue, à reconnaître un homme que j’avais vu pour la première fois en des temps immémoriaux – quand j’étais encore un petit enfant.

Il m'était arrivé de le rencontrer au bureau de papounet. Et il était venu une ou deux fois à la maison, quand on habitait encore à Vilnius. Mon imagination d'enfant avait été si frappée par cette moustache folle au milieu de sa joue que je me rappelais même son nom : Mikhaïlov. Il me laissait tirer sur cette moustache et répondait un peu confus aux moqueries de papounet : « C'est mon talisman, je ne peux pas le raser : la chance me quitterait. » Papounet avait probablement besoin de la chance de Mikhaïlov, car sinon – je connais bien son caractère – il lui aurait ordonné de raser cette étonnante touffe sur sa joue.

Mikhaïlov était lieutenant. Ça, j'en suis certain, avant même d'aller à l'école, je savais déjà compter les étoiles sur les épaulettes.

Ce devait être une drôle de chance qui avait conduit après tant d'années le propriétaire de l'étonnante moustache à régner sur de vieux Juifs dans une synagogue.

Longeant le mur, il passa près de moi et, décidant de me montrer espiègle, je l'interpellai à voix basse mais distincte :

— Lieutenant Mikhaïlov !

Pas un muscle ne le trahit. Il rua sur le côté, comme une voiture aux freins défectueux, mais s'arrêta aussitôt – il tourna doucement sa tête sur la gauche, pour essayer de voir mon reflet dans le marbre poli du mur, puis me fixa et dit d'un ton qui n'admettait pas la réplique :

— Mon nom est Mikhaïlovitch. Qui êtes-vous ?

— Je m'appelle Alexeï Epantchine. Je vous tirais la moustache, vous vous rappelez ? C'était il y a longtemps...

Je voyais, derrière ses lunettes, la peau ridée autour de ses yeux, comme calcinée par le feu ardent de ses prunelles perçantes. Ses orbites étaient trop grandes pour ses yeux chauffés à blanc, qui, soupçonneux, me scrutaient depuis les grottes profondes de son crâne sec et solide.

— Je ne connais pas d'Epantchine, assena-t-il comme on proclame une résolution. Et je n'ai jamais porté de moustache. Ni autrefois ni maintenant...

Et je crus lire le triomphe et le mépris dans le scintillement furieux au fond de ses pupilles brun-noir.

Sa verrue moustachue était en réalité un appât pour les imbéciles : tandis que les gens s'intéressaient à cet ornement insolite, il avait tout le temps de les sonder depuis le puits sans fond de ses orbites calcinées.

Il n'était plus Mikhaïlov, mais Mikhaïlovitch, et j'imagine qu'il

n'était plus lieutenant non plus. Il était en service. Et il me signifiait par son air que, avec mes blagues imbéciles et mes souvenirs incongrus, j'avais failli le démasquer pendant son activité illégale.

Avant de s'en aller, il se tourna vers moi :

— Vous n'avez rien à faire ici, jeune homme. C'est un lieu de culte, tout de même, il faut respecter la foi des croyants...

Et il partit.

Ula me tapa sur l'épaule et demanda, anxieuse :

— De quoi parliez-vous ?

— De rien, répondis-je en souriant.

— C'est le *gabe* de la synagogue, une sorte de bedeau, si tu veux. Tout le monde le craint, ici...

— Ah bravo ! Les Juifs se sont choisis un sacré bedeau ! dis-je en éclatant franchement de rire.

— Il n'a pas été choisi. Il a été désigné par le conseil des affaires religieuses.

— Alors, c'est un sacré combattant religieux ! Autrefois il émargeait chez papounet.

Le visage d'Ula se tordit, comme sous l'effet d'une violente douleur, et elle marmonna entre les dents :

— Ils poussent partout – comme des métastases.

Nous sortîmes dans la rue, montâmes dans la Moskvitch, je démarrai doucement. Je jetai un coup d'œil dans le rétroviseur et crus voir un fusil à deux coups qui me visait à la nuque : deux orbites calcinées dans l'étui d'écaille noire de la monture.

... J'étais lancé sur la chaussée, bercé par le grondement huileux-métallique du moteur, le bondissement élastique des pneus sur la bande grise de l'asphalte et le sifflement du vent s'engouffrant par la vitre baissée. Je ne voulais pas dormir, c'était un sommeil éveillé en pleine réalité. Je me sentais me mouvoir.

Cette course folle sur l'étroite chaussée exigeait une telle attention que j'avais fini par m'abstraire des pensées, événements et bouleversements qui avaient tarabiscoté ma vie pendant cet étouffant mois d'août orageux.

Je faisais des queues de poisson aux poids lourds internationaux, dont la vague, silencieuse et effrayante, rejetait aussitôt ma Moskvitch bringuebalante. Je me glissais dans les interstices, puis doublais et doublais encore, entraîné dans ce rallye absurde où seule l'ombre des morts m'attendait au finish ; de cette façon, j'espérais trouver paix et

consolation et échapper à la peur, ce bourreau impitoyable qui me poursuivait inlassablement.

La certitude que j'étais en train de perdre Ula se faisait jour en moi. Comment pouvais-je la retenir ? Qu'avais-je à lui proposer ?

Je voulais, par la vitesse, m'arracher à mes propres souvenirs. Les champs orphelins se succédant les uns aux autres me désespéraient par leur vide argileux et rougeâtre et tourmentaient mon âme.

Il n'y a pas d'habitations le long de cette chaussée, pas un buffet sur des centaines de kilomètres, juste le chaos automobile, la vanité et les injures des conducteurs, et l'odeur rance de l'essence aux rares stations-service.

Ni habitations ni habitants. Que des panneaux indicateurs – tant de kilomètres jusqu'au village X, tant jusqu'à la ville d'Y. Tous à l'écart de la route.

Je roulais sur une route stratégique. Il n'y a pas de villes, pas de villages, pas de gens. Ils sont tous à l'écart de la route. En général, les gens restent à l'écart des routes stratégiques.

J'avais laissé les gens derrière moi. Les gens ordinaires, inconnus, restaient coincés à jamais dans leurs villages à l'écart de la route. Devant moi, des ombres...

Au moment où je m'en allais, mon appartement communautaire avait été en proie à un bonheur immense et effrayant, comme un incendie. Paradoxalement, c'est dans cette habitation croupissante, déjà marquée du sceau de la désagrégation et de la ruine, condamnée à la déliquescence et aux crachats, dont chaque élément était moisi, rance ou blet, qu'avait flamboyé le mirage luxuriant de la consolation et de l'espérance.

Après trois jours de travail, Ninka s'était remise à faire la foire, avait claqué toute sa recette de glaces et de gaufrettes en vodka, et laissé tomber à jamais son éventaire. Elle en était ravie. « J'ai survécu avant, je survivrai encore », m'avait-elle déclaré en riant.

Ivan Ludwigovitch se rendait tous les jours au bureau. Comme toute révolution, cet événement avait apporté la faim, le chaos et la discorde à sa famille – Sonia, sa femme, n'avait pas le temps de faire les courses, elle ne savait pas faire cuire les boulettes, et plus personne n'obligeait les fillettes à déboutonner le piano déglingué pour marteler leurs gammes. Tout le monde était mécontent, mais, comme lors de toute révolution, on espérait que ces difficultés seraient provisoires, ce dont je doute grandement.

Les Dovbinstein avaient enfin obtenu l'autorisation de partir. Exténués par leurs infirmités séniles, hébétés d'inquiétude, abrutis par

les interminables tracasseries, les innombrables interdits, ils mettaient une obstination animale à accomplir les formalités les plus rigoureuses. Ils avaient l'air complètement éreintés, harassés, et, s'ils ne se réjouissaient pas ouvertement, c'était uniquement par crainte de paraître déloyaux envers leur ancienne et austère patrie. Un jour, dans le couloir, Mikhaïl Markovitch, l'air traqué, m'avait brièvement chuchoté à l'oreille : « Aliocha, je n'ai plus la force de vivre... »

Au moment où je quittais la maison, le camion de déménagement arrivait pour emporter les affaires des Dovbinstein à la douane. Evstigneïev les avait coincés dans le couloir, en exigeant qu'ils transportent son vaisselier en noyer jusqu'au magasin d'occasion. Les Dovbinstein résistaient mollement, arguant que le magasin de meubles n'était pas du tout sur leur chemin, et que les déménageurs étaient déjà suffisamment de mauvaise humeur, qu'ils juraient comme des charretiers et qu'ils menaçaient de partir. Mais ils avaient surtout peur qu'Agnessa ne rentre de chez sa sœur avant qu'ils n'aient franchi les frontières de notre patrie et qu'elle ne les dénonce comme complices d'Evstigneïev. Il faut dire qu'en l'absence d'Agnessa, notre mouchard-activiste avait perdu la boule et avait sombré dans l'alcool.

Si, pendant ce mois d'août étouffant, j'avais décidé d'écrire un roman policier, au lieu d'être occupé par mes propres affaires, j'aurais eu devant moi le modèle vivant d'un dilapideur de biens publics attendant le juste châtement. N'ayant pas réussi à mettre la main sur les obligations, Evstigneïev avait commencé par claquer l'argent laissé par sa femme. Lorsque celui-ci avait été dépensé, il avait entrepris de vendre les objets. Son cœur se serrait de peur à la perspective de la terrible vengeance, mais son esprit aguerri et ivre lui chuchotait à l'oreille de sa voix grinçante : « De toute façon, au bout du fossé, c'est la culbute... » Aujourd'hui, il en était arrivé aux meubles. Il terrorisait les Dovbinstein, exigeait qu'ils emportent son vaisselier, démontrant par a plus b qu'ils ne crèveraient pas s'ils donnaient dix roubles supplémentaires aux déménageurs.

— Vous n'aurez plus besoin d'argent, ici, de toute façon, assenait-il aux vieillards tremblotants, qui ne trouvaient la force de résister que parce qu'ils craignaient plus encore l'éventuel retour d'Agnessa.

Il avait baissé d'un ton en m'apercevant, mais avait quand même ajouté :

— Dommage qu'on vous laisse sortir. La place des traîtres de votre espèce est dans un camp !

Il s'était tourné vers moi et m'avait sermonné :

— Mets-toi bien ça dans le crâne, Alexeï Zakharytch ! Un Juif baptisé, c'est comme un cheval boiteux, ou un voleur pardonné...

... Je fonçais sur la chaussée, sur la route militaire d'une mystérieuse stratégie, j'écoutais le glapisement enragé des pistons, le bourdonnement haché des soupapes, je regardais les panneaux qui indiquaient les villages habités quelque part à l'écart par des gens lointains, et les noms des localités s'empilaient tristement dans ma mémoire : Ossintorf, Chemanaïkha, Novøekonomitcheskoïe, Zastenki...

Encore vingt kilomètres – et c'est Minsk. Les ombres.

23. Ula. Un coup de fil

Seigneur, comme nous sommes désunis, mystérieusement désappariés dans cette vie ! Nous ignorons tout de ce qui se passe autour de nous !

Je savais que beaucoup de Juifs avaient rejoint la patrie ces dernières années. Mais tout cela était loin de moi, un peu effrayant et ne faisait pas partie de ma vie. L'un avait obtenu l'autorisation, un autre avait été retenu pendant des années. Mais je ne connaissais aucun détail, parce que, si un Juif qui n'émigre pas adresse la parole à un Juif qui émigre, on peut lui supprimer ses trente et un roubles par mois, mettre en danger son albumine et brûler son misérable métabolisme jusqu'à complète calcination. Un Juif qui émigre est un sioniste, un traître, un lépreux.

Quant aux antisémites des temps immémoriaux – les Manéthon, les Lysimaque, les Appien, les Apollonius Molon –, ils ont tous affirmé que l'exode d'Égypte n'était pas une fuite devant l'esclavage et la conquête de la liberté et de la dignité, mais le bannissement des lépreux hors de la bienheureuse terre d'Al-kîmî.

Rien n'avait changé. Tout se répétait. Comme avant, chaque homme qui partait était un lépreux, et au moindre contact avec lui on pouvait se retrouver à la léproserie, puisque, Dieu merci, nos immunologues avaient fait cette découverte incroyable à propos de l'origine psychiatrique de cette lèpre dont les symptômes étaient la contestation et l'aspiration à la liberté.

Nos lépreux savent qu'ils sont hors la loi, que leur situation est à moitié légale, que personne ne les protégerait contre l'arbitraire et la violence, et c'est pour ça qu'ils restent dans leur terrier, en silence, paraissant le moins possible aux yeux du monde, espérant ardemment que la lettre attendue vienne leur apprendre que la mer Noire s'est ouverte devant eux.

Personne n'a contesté jusque-là le principe de la conservation de l'énergie. L'énergie de la lumière, de la chaleur, de l'électricité ne disparaît pas, elle ne fait que changer de forme. Où est-elle passée, alors, l'incalculable énergie de la douleur, de la peur, de la honte de millions de gens ? Disparue ? Envolée ? Ensevelie ?

Et pourtant, ne demeure-t-elle pas en sa quantité ? N'est-elle pas éternelle ? Indestructible ?

Elle s'est transformée.

On ne peut pas la mesurer en watts, en joules, en lux.

Elle s'est dissoute dans les hommes. L'énergie sans limite du mal et de l'irrégion.

Personne n'est capable de calculer ses réserves, elle n'est pas programmable par les ordinateurs, et comment, d'ailleurs, une calculatrice pourrait-elle donner la formule de la haute mathématique de la souffrance, qui nécessiterait de multiplier les dizaines d'années par les millions de morts, d'ajouter les millions de victimes, de diviser par la rage impuissante, d'élever au cube de l'épouvante permanente, intégrer depuis le paysan analphabète ruiné jusqu'à l'académicien exécuté, le tout au carré de la misère perpétuelle, moins tous les droits et possibilités ; puis extraire la racine du sens de la vie, différencier l'humiliation, l'obéissance, la résignation, diviser encore une fois par la gueule de bois universelle, tirer la constante des milliards de larmes versées pour présenter le peuple sous forme de rangs logarithmiques marchant au pas dans les tableaux absurdes des statistiques ?

La haute mathématique de la souffrance.

L'énergie inhumaine de la haine. Ses flammes terribles et meurtrières encore sous le boisseau. Des fumerolles s'en échappent déjà sous la forme des querelles furieuses dans l'autobus, des chamailleries hystériques dans les queues, des intrigues de bureau, lugubres et ineptes, de l'aigreur généralisée et de la fatigue, de l'hostilité infondée et mystérieuse à soi-même pour tous les autres peuples, des expressions de soucis, de suspicion et de dépit ne quittant jamais les visages.

Les gens sont éreintés par l'énergie de la haine dissoute en eux, son fardeau pesant les a privés de toute force. Inconsciemment, ils espèrent s'en débarrasser. C'est ainsi qu'un jour elle jaillira, la flamme de cette haine, elle éclipsera le soleil de ses furieuses langues de feu. La haine viendra, baignée de sang, se jettera sur les gens en hurlant. L'histoire de la cruauté humaine s'éclipsera, car l'énergie de la haine ne revêt pas d'autres formes avant d'avoir tout brûlé sur son passage. Le lieu où habitera cette énergie insoupçonnée sera un désert.

La fin du monde. C'est à cela que ressemblera Armageddon, probablement.

Et c'est cette grande épouvante devant la destruction universelle qui m'avait donné la force et la détermination suffisantes pour devenir une lépreuse.

Personne ne savait encore que j'étais une lépreuse, mais mes doigts avaient été brusquement figés d'effroi – premier symptôme de la

maladie qui commence –, lorsque je composai le numéro du standard téléphonique international et commandai d'une voix tremblante une communication avec la ville de Rehovot, État d'Israël, abonné 436-512.

— Oui, M. Simon Guinzbourg. Oui, mademoiselle, s'il vous plaît, pour vingt heures. Heure de Moscou ? Merci.

J'étais assise près du téléphone, en lissant machinalement la lettre déjà ancienne, toute froissée, de mon cousin Semion, le plombier aux mains d'or, le fils de mon oncle Mordouchaï, fusillé au Birobidjan.

Quelques années auparavant, Semion et moi nous tenions enlacés, à l'aéroport, nous pleurions, et cet homme qui avait des couronnes en métal et qui m'était inconnu me disait : « Viens, ma petite fille, viens, ma sœur, on te trouvera toujours un toit et un morceau de pain. »

Deux mois plus tard, il m'avait envoyé une lettre : il avait trouvé une place de mécanicien dans un laboratoire universitaire, était content de ci, mécontent de ça, et m'invitait à venir le rejoindre. Mais à cette époque je ne connaissais pas encore le principe de la conservation de la haine – la peur de la lèpre était plus forte que l'hécatombe à venir.

J'eus trop peur de répondre à cette lettre –, c'était stupide, car le fait d'avoir un membre de sa famille à l'étranger était déjà dûment enregistré dans les dossiers insondables de Panteleïmon Karpovitch Pedus, qui seraient produits à la première occasion. Mais la peur de la lèpre était alors plus grande, et je craignais que, avant même l'apparition des taches sur le front et des ulcères bruns, les épidémiologistes en toque de fourrure m'enlèvent toutes mes possessions – les trente et un roubles de salaire, Chaïm-Nahman Bialik –, me séparent d'Aliocha et m'enferment dans une léproserie.

Si je n'avais pas alors écrit à Semion, c'est que je ne comprenais pas encore l'importance des deux lois fondamentales de notre existence : l'Absurde Généralisé et la Conservation de la Haine.

Et maintenant, une fois vaincus la terreur animale, la peur lymphatique, la crainte épinière, l'effroi cytologique devant la lèpre, j'attendais près du téléphone qu'un signal saccadé traverse l'épaisseur océane et les abysses au-dessus de mon Atlantide lépreuse et coure jusqu'à moi le long du mince fil électrique.

Après, j'avais eu du mal à comprendre pourquoi j'entendais si clairement, si nettement la voix de Semion, alors que nous étions séparés par des milliers de kilomètres et des milliers d'années. Il est chez lui. Et moi ?

Où suis-je ? En pays étranger ? Dans un hospice ? En captivité ?

Dans un camp de concentration ? Un asile pour nécessiteux ? J'ai si peur de rester ici toute seule... Derrière le mur, il y a un paralytique qui défonce le béton à coups de vagues radiomagnétiques... On a piétiné Chaïm Bialik... Aliocha est parti chercher des ombres... J'ai peur, je suis emmurée au dixième étage dans la ville d'Atlantide, inondée par l'eau morte du marasme... Comme la lave, sous la mince croûte bouillonne l'énergie pourpre de la haine... Moscou – troisième Rome, il n'y en aura pas de quatrième(86)... Est-ce cela, la foi ? Est-ce cela, un cri d'espoir ?... Non, ce hurlement présage de la puissance dévastatrice de l'énergie libérée de la haine, de la honte et de la peur...

— Oui, oui ! Semion ! Je t'entends très bien ! Oui ! Je vais bien ! parlais-je à toute vitesse dans le récepteur, me disant que, depuis toutes ces années, il avait oublié tous les symptômes de la lèpre. Oui, j'attends de tes nouvelles... C'est ça, oui... Oui, j'ai réfléchi, j'ai pris une décision...

Ah, allez donc tous au diable ! De toute manière, toutes les conversations avec l'étranger sont écoutées et enregistrées. Qu'ils le sachent – j'ai la lèpre ! Je ne veux plus vivre !

— Senia, Senia ! Il me faut une invitation ! Oui, oui. Une invitation ! Sans invitation je ne peux pas faire ma demande à l'Ovir ! Il me faut de toute urgence...

Bip-bip ! et la conversation s'interrompt. Le fil qui me reliait à la surface avait été coupé. Je tenais encore le récepteur dans les mains, muet et sans vie, comme un bout de bois. Et cette mutité inhabituelle était, elle aussi, effrayante. J'étais en train de me noyer dans l'eau morte. Quelques minutes s'écoulèrent et j'entendis de nouveau la voix de basse profonde et angoissante de la tonalité : l'eau du marasme, après quelques ronds, s'était refermée sur elle-même.

J'avais brûlé les ponts derrière moi. La lèpre est une maladie incurable. Inoubliable. Impardonnable.

24. Aliocha. Au théâtre

Après avoir fait cadeau de dix roubles à la réceptionniste de l'hôtel Minsk, je passai outre à la pancarte « Complet » en laiton et m'installai dans une petite chambre d'angle au troisième étage.

Je rangeai ma valise dans l'armoire, jetai ma veste par terre et m'écroulai sur le lit.

Je n'avais pas la force de remuer le petit doigt. Si la réceptionniste aux dents jaunes s'était montrée plus soupçonneuse ou moins âpre au gain en refusant mon pot-de-vin, je me serais directement étendu dans le hall de l'hôtel.

La Justice procède de Dieu, la vérité, de l'esprit, certes, mais elle ne peut être saisie que par des loups-garous – seuls personnages réellement agissants de notre époque. Je n'avais jamais eu affaire à ça auparavant, mais aujourd'hui je compris pourquoi le lycanthrope, le loup-garou, l'homme au double visage était devenu le héros principal de la littérature. C'est seulement en trompant qu'on peut résoudre n'importe quel problème, en se faisant passer pour un autre, et en dissimulant par tous les moyens ses véritables objectifs...

Le matin, j'avais débarqué au théâtre, affamé et fourbu après une mauvaise nuit au motel – il faisait un froid glacial dans cette bâtisse en contreplaqué, la couverture était trop courte, et j'avais alternativement gelé des pieds et des épaules.

La directrice du personnel – une femelle argileuse et molle, avec une coiffure grise et raide comme un baquet en fer-blanc – me regardait d'un air indifférent, clignant de temps à autre des paupières si gonflées qu'elles rejoignaient les poches bleuâtres sous ses yeux, et j'avais l'impression d'être fixé par deux poings mous et apathiques. Elle avait probablement un problème aux reins.

Une femme de cette espèce ne pouvait croire qu'à un mensonge éhonté et grossier. Je tendis ma vieille carte de rédacteur chargé des informations à destination de l'étranger à l'agence Tass. Cette carte était pleine de vertus. Les armoiries dorées sur tranche rouge et l'inscription « Tass près du Conseil des ministres d'URSS » me rendaient tout à fait officiel à ses yeux. Deuxièmement, un rédacteur chargé des informations à destination de l'étranger n'était sûrement pas venu glaner pitance pour un quelconque feuilleton, ni de quoi fomenter une critique, mais, au contraire, pour rédiger des éloges –

puisque l'étranger n'est informé que des succès de notre pays. Troisièmement, la carte indiquait que, en raison de la décision du Conseil des commissaires du peuple, datée de tel jour de 1938, le propriétaire de celle-ci avait le droit d'utiliser les liaisons téléphoniques et télégraphiques de première catégorie gouvernementale, ce qui faisait automatiquement de moi une personne relevant du pouvoir, d'une façon ou d'une autre. Ma vieille carte caduque, rayée depuis belle lurette dans les livres secrets du service du personnel de l'agence Tass, avait encore cours dans ces contrées.

La directrice scrutait lettre par lettre les inscriptions de la carte à couverture rouge, la fixant de ses quinquets aussi bleus que des prunes d'Ukraine, la passant et repassant sous son nez comme si elle essayait d'en respirer le parfum avant d'en éprouver le goût avec la langue. Et quoique point trop inquiet au sujet de la carte, je sentis la sangsue de la peur me mordre le ventre. On ne se refait pas.

La directrice termina l'examen de la carte et, plutôt que de la lécher, me montra ses gencives exsangues en lieu et place d'un sourire.

— Olga Afanassievna, se présenta-t-elle en me tendant une main rêche et étriquée.

Le prologue s'étant déroulé avec succès, le spectacle de la simulation pouvait commencer.

J'expliquai que j'étais venu récolter de la matière pour un article de fond, peut-être même une série d'articles, dont le thème général était la transmission entre les générations, la conservation des traditions théâtrales anciennes et leur revitalisation par la jeunesse créatrice contemporaine. J'étais intéressé au premier chef par les vétérans du front culturel. Permettez-moi, Olga Afanassievna, que je commence par noter vos nom, prénom et patronyme...

Elle me regarda calligraphier son nom dans mon bloc-notes et, pressentant déjà sa gloire future, marmonna modestement que ça ne valait peut-être pas la peine de mentionner son nom, et bien qu'elle ne se soit pas épargnée pour l'amour du théâtre, on ne pouvait tout de même pas la considérer comme un vétéran, puisqu'elle n'était là que depuis trois ans et que, auparavant, elle était employée à l'office du logement communal...

Eh bien, tant pis, si tout est mensonge, avidité et oubli, il ne me reste que ça pour fabriquer la vérité.

Et, si ce vieil imbécile de Loubo a raison, il faut paver le chemin qui mène à la Justice qui procède de Dieu par les pavés de la vérité, de la malfeasance et du mensonge. Je n'ai pas d'autre matériau de construction sous la main...

... J'ouvris les yeux sans pouvoir me rendre compte si j'étais vraiment en train de dormir, incommodément allongé sur le matelas de l'hôtel, dur, plein de bosses et de creux.

La chambre était plongée dans une semi-pénombre, tout juste rehaussée au plafond par les reflets bleu lilas des fenêtres de la maison d'en face. Ma chambre donnait sur le puits de la cour de l'hôtel, au fond duquel se trouvait le restaurant, d'où remontaient des odeurs d'oignons frits et de viande rance. Et le barouf de la musique. Dans les rares moments où l'orchestre de jazz faisait une pause, j'entendais les bribes des hurlements de quelques ivrognes qui s'époumonaient en chantant « Où qu't'es don', m'amie ? »... Puis le jazz revenait, qui chiffonnait, roulait, broyait les fragments de la chanson, qui se mêlait aux vapeurs d'oignons frits, jusqu'à ce que, dans une nouvelle pause, les ivrognes récalcitrants attaquent de nouveau : « Je suis à la croisée des chemins »... J'avais faim mais j'étais trop fatigué...

... La directrice du personnel Olga Afanassievna, animée par l'espoir de la célébrité, se donnait du mal. Elle me montra les vieilles affiches, les classeurs avec les programmes, les dossiers du personnel artistique. Nous traversons le temps. À reculons. Je m'intéressais au spectacle joué le 13 janvier 1948 – *Konstantin Zaslouov*⁽⁸⁷⁾, une pièce consacrée aux héroïques partisans biélorusses, pressentie pour le prix Staline. C'est ce spectacle que Mikhoels était venu inspecter.

— Olga Afanassievna, dans mon article je mettrai l'accent sur votre rôle de gardienne de l'héritage artistique des maîtres d'autrefois, dis-je avec emphase, lorsque je remarquai sur son visage œdémateux les premiers signes de lassitude. (Elle passait sans cesse sa main sur ses reins. Elle devait souffrir...)

Le labyrinthe sans commencement ni fin du mensonge. Je ne m'intéressais nullement aux succès de la vie culturelle, je n'avais rien à faire de la transmission des générations, je me dissimulais derrière une carte périmée où chaque mot était de la foutaise, j'étais aimable et charmant avec une femelle que je trouvais répugnante, et tout cela se passait dans le monde inventé du théâtre, dans son recoin le plus absurde – le service du personnel.

Mais, derrière cette mer débordante de mensonges, ces vagues de simulations, cette écume de l'imposture, ces éclaboussures de fables ineptes et ce brouillard épais de la légende se dissimulait la part unique de réalité – les gens qui pouvaient savoir qui avait assassiné deux Juifs de Moscou il y a trente ans.

Et, presque au bord de toutes ces fantaisies, se tenait Ula, les pieds sur la terre ferme de ma vie.

— ...La troupe comptait à l'époque cinquante-huit personnes, y

compris les musiciens de l'orchestre, expliqua la directrice du personnel.

Au lieu de rêver aux « unes » des journaux, elle ferait mieux d'entrer dans une clinique urologique. Mais elle voulait qu'on lise dans un journal qu'elle était une gardienne de l'héritage artistique des maîtres de la scène d'autrefois. Personne ne se voit de l'extérieur, et il ne lui venait pas à l'esprit que, si j'avais été un vrai journaliste, je ne serais pas venu fouiner dans son trou à rat, non, j'aurais demandé tous les renseignements au metteur en scène principal, qui, encore plus qu'elle, voudrait jouer le rôle du gardien et du continuateur de l'héritage artistique dans mon journal.

— ... Quatre des vétérans qui travaillaient au théâtre après la guerre sont toujours là, marmonna la directrice, ravie que j'inscrive consciencieusement les noms sur mon calepin. Quant aux autres... Dieu sait ce que le destin a pu en décider. Certains sont partis, d'autres sont morts, d'autres encore ont changé de théâtre.

Elle fit une pause, jeta un coup d'œil circulaire pour s'assurer qu'aucune personne non autorisée n'écoutait notre conversation de gens officiels, responsables et renseignés. Alors elle ajouta d'un air important :

— Certains ont même été emprisonnés... Je l'ai vu dans les archives...

Quatre personnes sont toujours vivantes. Quatre personnes qui ont vu Mikhœls quelques heures ou quelques minutes avant sa mort.

Ou plutôt trois. L'actrice Krouguerskaïa est gravement malade. Je dis à la directrice que je pourrais rendre visite à la doyenne de la scène à son domicile. Olga Afanassievna se trémoussa un peu, puis m'expliqua dans un style alambiqué que, depuis son hémorragie cérébrale, Krouguerskaïa ne reconnaissait plus personne.

L'acteur Stefanidi, l'ouvreur Anissimov, le flûtiste de l'orchestre Chik. Le flûtiste, je le gardais par-devers moi. Naoum Abramovitch était un citoyen soviétique de nationalité juive. Pour lui, la venue du grand comédien juif avait été un événement autrement plus important que pour les deux autres vétérans. Il avait dû en garder un souvenir plus précis, parce que, comme disent les Juifs, « ça leur fait mal ». Je décidai donc de parler avec Chik en dernier...

Une fois de plus, je m'extirpai de mon rêve-oubli, semblable à une syncope. Mais cette fois-ci, je devais dormir pour de vrai, car tout se répétait devant mes yeux, comme dans une deuxième prise d'un film de cinéma. Dans mon sommeil, je cherchais des solutions nouvelles, une autre manière d'aborder le problème. Je pensai au fait que Mikhœls, si l'on en juge par les bribes conservées de ses carnets, avait

toujours été troublé par les mystères du sommeil, ces processus étonnants qui s'écoulent dans le subconscient somnolent. Il a écrit quelque part : « L'intuition est un bond de la connaissance. »

Je me levai, bus directement à la carafe un peu d'eau croupie, je mourais de faim mais n'avais pas la force de descendre au restaurant. Et surtout – pas celle de me coltiner les trognes rougeaudes qui étaient en train de vociférer avec l'orchestre :

*Ah, ah, ce que j vous aime,
Mes p'tites pièces d'or...*

Il s'agissait sûrement d'un tube local car des dizaines de glottes hurlaient leur tendre amour pour les petites pièces d'or.

Eh bien, quoi ? C'est normal. Tout est normal. On peut aussi faire des chansons avec les pièces d'or. Sans l'avoir jamais formulé, nous savons parfaitement que nous vivons des temps où plus personne n'a honte de rien.

De rien. Sauf de manquer d'argent.

Je sortis ma RI (réserve intangible) de la valise – une bouteille de vodka et un citron. Je n'avais pas de couteau, aussi je fis sauter le bouchon avec les dents, avalai une rasade joyeuse et brûlante, et mordis dans le citron.

L'intérieur de mon corps se réchauffa instantanément, l'alcool faisant l'effet d'un feu de broussailles sur mon estomac vide. Grâce à lui, je retrouvai quelques forces. Je vais m'endormir, oui, tout de suite. Il faut juste que je me déshabille.

Je m'écroulai sur le lit et des pensées informes, éreintées comme des animaux de cirque, pesantes, accablées, commencèrent à ramper vers moi. Tout ce que les articles avaient dit à propos de Mikhøels et tout ce qu'il avait écrit lui-même revenait à ma mémoire.

L'intuition est un bond de la connaissance.

Peut-être avais-je choisi une méthode de connaissance inadéquate ? Je rassemble les fragments, les détails, pour tenter de retrouver les figurants de ce spectacle de meurtre et de sang. Il faut isoler et dégager l'idée centrale du drame, évaluer et comprendre les forces qui sont à l'œuvre dans cette représentation sanguinaire.

Serait-il plus juste de partir de la personnalité de Mikhøels ?

De chercher l'explication en lui-même ?

Deux ans avant sa mort, Mikhøels, s'exprimant devant les jeunes metteurs en scène, avait très justement dit : « Le destin d'un homme est une chaîne d'événements, formant la ligne des combats, des victoires et des défaites, qui révèle l'idée et la leçon d'une existence

donnée. »

Sa leçon.

Quelle leçon devais-je tirer de la destinée de Mikhoels ?

Un immense comédien, le Charlie Chaplin juif, qui n'a pas eu de reconnaissance mondiale. Mais, à l'intérieur du pays, sa gloire et son succès étaient absolus. Comme ce pays était fermé, en dehors de ses frontières il était connu surtout comme une personnalité publique.

L'immense artiste fut tué comme un chien. Et pourtant, ne leur était-il pas demeuré fidèle jusqu'au bout ?

Ou bien il y aurait quelque chose que j'ignore ? Aurait-on eu des doutes quant à sa loyauté ? C'est avec lui qu'ont débuté les violences physiques exercées contre des Juifs. Je ne comprends rien à sa leçon !

Et, cependant, il est indispensable de la comprendre. Sans ça, je n'arriverai jamais au but. Presque plus personne ne se souvient de rien : le développement de l'instinct conservateur du cerveau qui pousse à oublier les choses inutiles est devenu chez nous un véritable enjeu biologique. Plus de mémoire, et c'est tout !

J'avais pensé à cela dans la journée, au buffet du théâtre, pendant que je discutais avec l'acteur Stefanidi et l'ouvreur Anissimov. Je leur payais des bières, ils se creusaient consciencieusement les méninges, me livraient des anecdotes paléontologiques tirées des annales théâtrales, parlaient de leurs difficultés quotidiennes, de l'absence de viande dans la ville, des nullités et de leurs intrigues, des magouilles répugnantes concernant la liste d'attente locative – le metteur en scène principal n'attribuait les appartements qu'à ses potes et à ses maîtresses. L'acteur Stefanidi n'avait qu'un vague souvenir de Mikhoels. Il se rappelait bien le meurtre, mais l'associait étrangement à la mort de Staline et la baisse du prix du hareng. « Je me suis soûlé de chagrin », expliqua-t-il tristement, et ajouta : « Ça me faisait de la peine – c'était un type gigantesque, il avait une voix de basse. On aurait dit un général. »

Il ne se souvenait de rien, il mentait pour alimenter une conversation intéressante. Mikhoels n'était pas grand et parlait d'une douce voix de baryton.

L'ouvreur Anissimov, lui aussi, avait tout oublié. La seule chose qu'il se rappelât, c'était quand on était venu photographier Solomon dans le foyer. Un photographe s'était dérangé pour l'occasion et on avait réussi à convaincre Mikhoels de faire deux ou trois clichés avec toute la troupe et aussi quelques portraits. Anissimov avait aidé le photographe, trimbalé les chaises et les lampes, et fut récompensé par un cliché de piètre qualité.

— C'était justement le jour de sa mort, quelques heures avant le spectacle, dit Anissimov. Après, on avait d'autres chats à fouetter.

Je n'avais vu aucune photo de groupe chez Olga Afanassievna.

— J'aimerais jeter un coup d'œil sur ces clichés, dis-je. Mais comment les trouver ?

— J'ai gardé le mien, dit Anissimov, imperturbable. Je l'avais punaisé dans notre vestiaire, il y est toujours. Il ne gêne personne.

Anissimov et moi avions bu encore quelques verres de cognac et étions devenus amis pour la vie. Et, pour finir, il m'avait donné la photo de Mikhoels, prise quelques heures avant sa mort...

Je me levai, pris un dossier dans ma valise, tirai la fermeture éclair et exhumai la vieille photographie dans la semi-pénombre de la chambre d'hôtel.

Au restaurant, en bas, le cymbalier se déchaînait et on aurait dit que les musicos étaient largement aussi bourrés que les clients. Le chanteur hurlait crânement dans son micro, marquant le rythme avec le talon.

*Père-mère-paratonnerre, mamie s'porte comm'un météore,
Père-mère-paratonnerre, elle s'achète des œillets,
Père-mère-paratonnerre, et voilà qu'elle rêve encore,
Père-mère-paratonnerre, de survivre aux bombardiers...*

Est-ce cela que tu voulais, Solomon ? Toi, qui avais écrit, dans le journal *La Pravda* : « Les peuples de Russie ont démontré au monde leur supériorité sur la Bible et sur Dieu » ? Tu le penses toujours ?

La faible lumière venant de la fenêtre sautillait en taches pâles sur le carton jauni de la photographie. L'homme condamné à mort. Exécution du verdict – dans sept heures. Mais lui ne sait rien encore de la condamnation.

Je scrutais la photographie et la pensée me saisit, froide comme la mort, que je me trompais.

Plus je regardais le visage de Mikhoels, plus j'étais convaincu qu'il savait. Qu'il connaissait le verdict.

Serait-ce possible ?

Une tête énorme. Faite pour un Rodin. Un monstre sublime. Sa face inclinée, couronnée d'un front immense, assise sur le fondement puissant de sa grosse lèvre inférieure qui s'avance. Les ailes des sourcils se rejoignent brutalement sur son nez écrasé et puissant de lutteur. Mais tout cela n'est qu'un masque, une couverture, une structure ingénieuse pour recueillir ses deux yeux globuleux, légèrement plissés, intelligents et compréhensifs.

Sur ce cliché, les deux yeux ne sont pas pareils. Le gauche regarde droit devant lui, il est encore plein de curiosité, d'espoir, d'autorité déclinante. Le droit est à demi fermé, on y lit la lassitude, l'omniscience et la résignation.

Solomon répétait toujours à ses acteurs : « Les yeux sont le seul morceau "apparent" du cerveau. »

Un bout de carton jauni, avec un coin racorni et les traces rondes et rouillées laissées par les vieilles punaises. Qu'est-ce que c'est ? Une grimace involontaire du vieux comédien ? Ou le pressentiment de son propre destin ? Ou est-ce déjà la ligne de partage, au-delà de laquelle commence ce destin, dont il convient aujourd'hui de tirer la leçon ?

Serait-il possible que tu aies su ?

Je reposai délicatement la photo sur la table, attrapai la bouteille et m'envoyai une bonne rasade, accompagnée de citron. Sans avoir compris ce qui s'est passé dans la dernière partie de la vie de Mikhoels, il serait impossible de démêler toute cette histoire.

Penser encore, tourner et retourner dans sa mémoire tout ce que l'on sait au sujet de Mikhoels.

Relire encore une fois le peu de textes qui lui ont été consacrés. Il y a forcément des allusions, des choses à moitié dites, qu'il faut déchiffrer comme s'il s'agissait d'un texte crypté.

Tout se troublait devant mes yeux, tout dansait, ma misérable chambre était secouée par les cris sauvages et les éclaboussures de musique montant du restaurant, le délicat feuilleté des nuages était traversé par les rayons obliques du soleil vespéral – tout comme, cet après-midi encore, la fumée douce et parfumée s'échappait de la pipe culottée de Naoum Abramovitch Chik. Il tenait cette pipe comme une flûte, appuyant alternativement ses gros doigts blancs sur le tuyau, et, à chacune de ses bouffées, il me semblait que, au lieu de souffler une volute de fumée cotonneuse, il allait me gratifier d'un trémolo aigu et pur.

Sa pipe craquait légèrement mais n'avait pas la capacité de répandre des sons enchanteurs, et Chik s'emmaillotait dans son voile gris et transparent, comme s'il cherchait à se protéger de mes questions importunes.

Corpulent, le cheveu fourni et blanc, l'air moqueur et indolent, Chik parlait avec une voix rauque de vieillard :

— C'est l'époque qui veut ça : on ne respecte plus rien. Sauf si c'est du cash. J'ai lu dans le journal qu'on a fait passer la route sur la tombe de Jean-Sébastien Bach. Ils ne pouvaient pas dévier d'un chouia ? Oui, non ?

Il avait une drôle de façon de s'exprimer, en plaçant ces « oui, non » à tout propos.

— Et avant ? C'était comment ? Le sucre était plus sucré et le temps meilleur ? demandai-je.

— Le sucre ukrainien de la marque Brodski était en effet plus sucré, répondit-il en riant. Je m'en souviens encore. Maintenant, on mange du sucre cubain, oui, non ? Moi je fais du diabète, j'ai des cailloux dans la vessie, qui tintinnabulent comme des pièces dans une tirelire, oui, non ? Ce qui fait que le sucre, ce n'est plus vraiment mon rayon. Oui ? Mais j'avais autre chose en vue...

— J'avais bien compris, Naoum Abramovitch, l'assurai-je. Vous parliez de la guerre.

— C'est ça. Comme je vous l'ai déjà dit, avant la guerre, je travaillais au théâtre juif de Kharkov...

— Excusez-moi, l'interrompis-je. Je n'ai pas dû bien comprendre. Vous m'avez parlé du travail au théâtre, mais le théâtre juif était à Moscou, n'est-ce pas ?

Chik tira un nouveau rideau de fumée et toussota d'un air affligé.

— Kh-kh ! À Moscou ! À Moscou, il y avait le Goset, le principal théâtre juif du pays. La génération actuelle ne se souvient même plus que, avant la guerre, il y avait quatorze théâtres juifs dans le pays – en Biélorussie, en Ukraine, dans les villes importantes de Russie. On les a fermés pour marquer la victoire sur le fascisme, probablement, je ne vois pas d'autre explication...

— Probablement, acquiesçai-je.

Chik poursuivit sans se hâter :

— Aujourd'hui, j'ai soixante-cinq ans, j'en avais vingt-sept en été 1941, et on m'a mobilisé dès le mois de mai. C'est-à-dire que j'étais déjà dans les tranchées dès le deuxième jour de la guerre, ou plutôt en train de me carapater avec les autres devant les Allemands. Toute ma famille est restée à Kharkov, oui, non ? Ils les ont tous tués, là-bas.

Chik fit entendre un léger soupir de vieillard.

— Et comment vous êtes-vous retrouvé à Minsk ?

— Ça, c'était après la guerre. J'étais devenu un oiseau libre, sans abri, sans famille, sans rien. Alors je suis parti pour Moscou. J'avais l'intention de rencontrer Lev Mikhaïlovitch Pulver, au Goset. C'était le chef, je veux dire pour nous, les Juifs-musiciens. Un merveilleux compositeur, un arrangeur hors pair, un remarquable chef d'orchestre. Et un homme bien, ça, c'est l'essentiel. Il m'a écouté, oui, non ? Il a soupiré et m'a dit qu'il serait enchanté de m'embaucher mais qu'eux-

mêmes ils avaient du mal à joindre les deux bouts, oui, non ? Alors il m'a trouvé une place ici. Et voilà, j'y suis encore.

— Vous vous êtes marié, je suppose ? relançai-je.

— C'est arrivé, dit le vieux en riant. Deux fois. Ma première femme buvait. Vous vous rendez compte, une femme juive qui boit de la vodka ! Et pour lever le coude, elle n'était pas la dernière, je vous assure ! J'ai été obligé de fuir.

— Et la deuxième ? demandai-je par curiosité.

— Une femme bien. Que son souvenir soit sacré ! Je l'ai enterrée l'année dernière. Oui, non ? Et me voilà seul de nouveau. C'est comme ça...

J'étais sincèrement désolé pour le vieux – il était le prototype même de l'homme solitaire. Dans sa légèreté, dans sa douce goguenardise, on sentait toute la tristesse de l'isolement. Ce n'était pas de l'orgueil – je devinais, derrière ce ton légèrement condescendant, une timidité âprement combattue depuis sa jeunesse.

— Naoum Abramovitch, vous commenciez à me parler de la présentation de *Constantin Zasloukov* pour le prix Staline...

Légèrement dépité, Chik gratta une allumette et ralluma sa pipe.

— À mon avis, c'était une vraie daube. Mais dès que la pièce avait été pressentie pour le prix Staline, ça n'a pas arrêté ! Comme dans la célèbre blague – d'abord beaucoup de bruit, ensuite la confusion, puis la traque des coupables, le châtiment des innocents et, pour finir, la récompense pour ceux qui n'étaient pour rien dans l'affaire. La récompense, passe encore, mais pour le châtiment, ils n'y sont pas allés de main morte. Dieu m'est témoin !

— Que voulez-vous dire ? demandai-je prudemment.

— C'est Mikhoels qui dirigeait la commission moscovite ! On peut dire que j'ai été le dernier à l'avoir vu vivant...

Comme s'il s'était senti gêné par tant d'immodestie, il s'excusa par un sourire affligé et retourna à ses souvenirs. S'il fumait la pipe, c'était sûrement pour se dissimuler de ses interlocuteurs derrière les nuages de fumée. Et c'est de derrière ce rideau de fumée que me parvint enfin sa voix étranglée :

— Quel homme bon et généreux nous avons perdu là... Je ne parle même pas de l'artiste... Parce que c'était un grand artiste...

— Comment ça s'est passé ?

— Ils ont été renversés par une auto. Il n'était pas seul, il y avait un autre homme avec lui.

Il se tut, toussota, hocha la tête d'un air incrédule et ajouta, comme pour lui-même :

— Deux personnes marchent sur le trottoir et un camion les renverse. Tout simplement !

— Comment est-ce possible ? Un hôte de marque, un personnage aussi important allait à pied ?

— Non, que dites-vous là ? Il avait toujours une Emka mise à sa disposition par la direction. Mais il avait décidé de se promener. Respirer un peu d'air pur ! Il était invité à une soirée, pas très loin... Ah s'il avait renoncé à l'air pur, tout cela ne serait peut-être pas arrivé !

Les doigts du vieil homme parcoururent nerveusement le long tuyau de sa pipe, et si elle avait été douée de parole, j'aurais sûrement entendu la voix de l'inquiétude, le signal aigu et strident du malheur, le cri épouvanté du destin épuisé, car Chik termina de façon tout à fait surprenante :

— D'un autre côté, est-ce que l'Emka aurait pu vraiment lui sauver la vie ?

C'était le contrepoint. J'avais senti la solidité d'un fait avéré dans ces vieux souvenirs mouvants, dans ces récits incertains des événements passés, dans l'eau trouble d'un drame à jamais écoulé. Le vieil homme savait quelque chose. Peut-être étais-je en train de suivre le même lit desséché de la rivière que Cheïnine il y a trente ans ? Les écrivains, même quand l'un d'entre eux travaille à la Procuration, sont doués d'un imaginaire spatial analogue.

— Oui... Quelle horrible histoire, marmonnai-je. C'est clair.

Chik s'extirpa de son nuage de fumée et sa phrase fut nette et précise, sans aucun « oui-non » intempestif :

— C'est clair ? Pas pour moi. Ce qui s'est passé demeure parfaitement obscur !

— Rien d'étonnant à ça ! dis-je d'une voix devenue soudainement cruelle. Vous savez quelque chose, mais vous vous taisez. Moi aussi, je me tais, mais c'est parce que je ne sais pas comment il a péri. Et mes enfants ne sauront même pas qu'il a existé !

Le vieil homme me regarda, intrigué, je pris sa grosse main tiède dans la mienne et la serrai contre ma poitrine :

— Naoum Abramovitch ! Croyez-moi, je suis un homme honnête. Je ne suis pas un mouchard, ni un provocateur. J'en ai simplement assez de ne rien savoir. Pour vivre, un homme doit apprendre quelque chose. On ne peut pas passer sa vie enfermé dans un sac. Si nous

commençons à craindre les murs, nous nous transformerons nous-mêmes en pierres...

Un vieux briscard du théâtre comme Naoum Abramovitch Chik ne pouvait pas ne pas apprécier la grandeur artistique de mon geste. Il y répondit donc dignement. Il chassa l'épaisse fumée grise et me dit d'une voix où la franchise se mêlait à l'amertume et à la douleur :

— Mon petit ! Tous ceux qui connaissaient la vérité sur cette affaire ne sont plus que poussière et cendres depuis belle lurette ! Quatre des plus curieux ont été coffrés au bout de quelques jours à peine, et les autres ont fermé leur gueule. On se méfiait, on faisait comme s'il ne s'était rien passé, comme si personne n'était venu, qu'il n'y avait jamais eu de première, ni de meurtre, ni rien. Même ce spectacle, pressenti pour le prix Staline, a été interrompu tout de suite. Il ne s'est rien passé...

— Mais, tout de même, les gens ont dû parler, au moins avec leurs amis proches !

— Ah, mon cher ! Vous n'avez pas vécu ça, oui, non ? Vous n'êtes pas capable de comprendre que depuis cette époque les gens ont à jamais cessé de se faire confiance les uns aux autres ! C'est seulement quinze ans après – oui, non, Khrouchtchev avait balancé Staline du Mausolée – que mon voisin, on peut dire presque un copain, Vanka Gourinovitch, m'a avoué qu'on l'avait prié gentiment de laisser le volant...

— Quel volant ? m'étonnai-je.

— Je vous ai dit que Mikhœls et son ami avaient eu droit à une Emka officielle, s'impatienta Chik. Le chauffeur, eh ben, c'était Ivan Gourinovitch. On habitait le même appartement. Oui, non ? Il me déposait souvent au théâtre. Alors, ce soir-là, il a emmené Mikhœls au théâtre, oui, devant l'entrée des artistes, et c'est alors que deux miliciens et un civil se sont jetés sur lui : « Pourquoi conduisez-vous en état d'ébriété ? » Il faut vous dire qu'Ivan avait été opéré, qu'on lui avait enlevé les deux tiers de l'estomac et qu'il ne buvait pas une goutte d'alcool. Bon, il a commencé à discuter, à se défendre, mais, comme on dit chez nous, autant pisser dans un violon. Ils l'ont fait descendre de la voiture et emmené au poste pour des vérifications. Il s'est mis à vociférer : je dois conduire un artiste du Peuple, tout ça... Et les autres lui disent : on n'a pas besoin d'ivrognes, on se débrouillera sans vous pour le conduire et le ramener où il faut...

— Et qu'est-il arrivé ensuite à Gourinovitch ?

— Rien. À deux heures du matin, il l'ont laissé sortir.

Mikhœls était déjà mort...

— Il est où, maintenant, ce Gourinovitch ?

— Gourinovitch ? Un bail qu'il a passé l'arme à gauche, oui, non... Il a dû rencontrer Mikhoels là-haut. Je suppose qu'Ivan l'a remercié pour la vingtaine d'années de rab sur cette terre...

— Pourquoi ? Quel rapport ?

— Voilà. Mikhoels était un grand acteur et un metteur en scène remarquable. Et il était tout, sauf distrait, ça, non ! Il ne pouvait pas ne pas avoir remarqué qu'un autre homme conduisait la voiture. Peut-être que j'invente, mais il me semble que c'est pour cette raison qu'il a préféré marcher. C'est quand même plus rassurant, la rue... Il n'était que onze heures, il y avait encore des gens, oui, non ?

— Et vous pensez que Gourinovitch..., commençai-je lentement.

— Je ne pense rien du tout, trancha Chik. J'exerce ma fantaisie. Ça ne leur aurait rien coûté de fourrer Gourinovitch dans l'automobile accidentée. Ç'aurait été même mieux. Mais Mikhoels a préféré la marche à pied...

Le passé s'était de nouveau emparé de lui et la coquille protectrice de sa timidité de solitaire s'était peu à peu fendillée, il avait cédé au pouvoir des souvenirs puissants qui le hissaient littéralement au-dessus de la terre.

— ... On m'a raconté que le camion qui les a écrasés roulait très lentement, articula Chik, sans se hâter, comme s'il faisait glisser les grains d'un rosaire et voyait passer les images ternies du passé, en noir et blanc, des décalcomanies de récits oubliés. Non, le camion ne roulait pas vite, il avançait lentement et, brusquement, il est monté sur le trottoir et les a aplatis contre le mur.

— Il y avait des témoins ? demandai-je, impatient.

— Bien sûr. Les gens voient tout. Mais ils ont appris à faire davantage confiance à leurs oreilles qu'à leurs yeux. Ils ont vu le Studebaker passer en marche arrière et filer aussi vite qu'une voiture de pompiers !

— Et le numéro ? Personne n'a noté le numéro ?

— Il paraît que si, répondit Chik avec un sourire lugubre. Quelqu'un a tout vu, et n'a rien oublié.

— Et la voiture, on l'a retrouvée ?

— Retrouvée, pas retrouvée... Va donc savoir maintenant ! Les gens ont dit que le numéro était faux. Comment vérifier ? Les gens murmuraient des trucs dans leur barbe... Les uns disaient qu'ils avaient été tués rue Nemig, d'autres à l'angle de la ruelle Prototchny. Il y en a même qui prétendaient que Mikhoels et son ami avaient vu ce

camion, qu'ils avaient essayé de fuir, de se cacher, mais qu'il les avait rattrapés et écrasés contre le mur.

Eh ben, voyez-vous ça. Voilà une histoire de première bourre. Bien loin des élucubrations d'amateur à propos de la mafia. L'appareil de l'État qui se couvre, la police secrète sur le qui-vive.

— Naoum Abramovitch, où se trouve cette rue Nemig ?

— À deux pas d'ici. Nous, nous sommes perspective Lénine, qui s'appelait à cette époque perspective Staline, vous marchez en direction de la gare, là où se trouvait le ghetto, et à droite, c'est la rue Nemig. La ruelle Prototchny donne dans la rue Nemig. Mais il ne reste presque plus rien de l'ancien quartier, on est en train de détruire toutes les vieilles maisons.

— Et qu'allait faire Solomon là-bas ? Chez qui se rendait-il en pleine nuit ?

Chik ne répondit pas tout de suite, se mordilla la lèvre, ralluma sa pipe et ses doigts parcoururent de nouveau le tuyau – ils sonnaient la retraite, ils appelaient la mémoire à quitter le bivouac, ils s'affligeaient sur le massacre oublié des innocents, ils pleuraient le temple détruit autrefois.

— Oui, non. Il se rendait à une invitation, dit-il en soupirant pesamment, avant de préciser : c'était pour un *minyán*. Évidemment, vous ne savez pas ce qu'est le *minyán* ?

Je fis non de la tête.

— Alors il vaudrait mieux que je vous raconte les choses dans l'ordre. Une fois le spectacle terminé, le rideau baissé, Mikhoels est venu sur la scène. Nous, les musiciens de l'orchestre, nous sommes montés aussi, vous comprenez, ce n'est pas tous les jours qu'on peut voir de près une vedette pareille... Bien. Il restait là, à parler avec le metteur en scène, à plaisanter, à rire, à demander aux acteurs qu'il connaissait des nouvelles de leur vie. Moi, vous comprenez, je n'étais rien, un flûtiste, tu parles ! Alors je suis resté sur le côté à le dévorer des yeux. C'était bien ! Bon, et puis une fois les palabres terminées, les gens ont commencé à partir...

Chik fut interrompu par une quinte de toux, des larmes apparurent dans ses yeux. Il sortit un grand mouchoir de sa poche, s'essuya les yeux et jeta sa pipe sur la table avec une soudaine répugnance :

— Avez-vous déjà vu un homme de mon âge fumer comme un pompier ? Si j'avais toute ma tête...

Puis il toussa derechef. J'attendis patiemment. Chik fit quelques mouvements respiratoires des bras, la toux se calma, mais il arpenta encore longuement la pièce, en soufflant profondément et en

s'essuyant avec son grand mouchoir. Je profitai de la pause pour demander :

— Est-ce que celui qui accompagnait Mikhoels ce soir-là était également présent sur la scène ?

Chik hocha affirmativement la tête, réprima une nouvelle quinte de toux, et parla enfin :

— Oui, non... Les gens ont commencé, donc, à partir, donc, et là je vois Orlov, un acteur de chez nous, pas mauvais d'ailleurs, mais qui jouait toujours les seconds rôles, quelqu'un de tout à fait convenable, bon, je le vois qui s'approche de Mikhoels. Un garçon que je ne connais pas, quelqu'un de sa famille, l'accompagne, avec des moignons, vous savez, il avait dû perdre ses mains à la guerre... Oui, non ? Ils emmènent Mikhoels à l'écart et se mettent à chuchoter quelque chose en yiddish. Je me pousse un peu, les gens ont le droit de parler, après tout. Mais ils sont passés juste devant moi et j'ai pu entendre ce dont ils discutaient. Et c'est alors que j'ai compris...

Chik s'approcha de la table, saisit la pipe et la regarda avec perplexité.

— Voulez-vous une cigarette, Naoum Abramovitch ? proposai-je.

— Je veux ! acquiesça Chik. Mais si je devais avoir tout ce que je veux ! Un tabac aussi fort, ce n'est plus pour moi. Je préfère m'en tenir à ce foin, au moins je m'y suis habitué.

Et il se mit à bourrer sa pipe. J'attendais patiemment.

— Il se trouve qu'une semaine auparavant cet Orlov avait eu un enfant, dit Chik, sans allumer sa pipe. Selon nos coutumes, on doit procéder au *brith*, c'est-à-dire à la circoncision...

— Oui, oui, j'ai entendu parler de ça. Donc, c'était un garçon ?

Chik réfléchit longuement.

— Je ne pourrais pas l'affirmer, vous savez... J'ai un peu oublié... Mais ça n'a pas d'importance, parce que s'il s'agit d'une fille, on procède à la même cérémonie, mais sans la circoncision...

— J'ai compris.

— Et donc, pour ce rite, il faut réunir le *minyán*.

— C'est une sorte de quorum, c'est ça ?

— Absolument, cher jeune homme. C'est une réunion de prière de dix hommes. Mais ce n'est pas là le sel de l'histoire. Après le *brith*, une fête est organisée, avec boissons, *zakouskis*, chansons. Imaginez-vous ce que représentait une fête pour les gens, à une époque où dans chaque famille on rangeait le pain dans des sachets à part, où on

pesait chaque miette ? Mais un enfant – c'est une bénédiction du Seigneur, et les parents ne regardaient pas à la dépense pour que la fête soit réussie.

Chik gratta une allumette et alluma son foin.

— Orlov, donc, et son parent, l'infirmier, ont invité Mikhoels au *minyán*, oui, non ? Ils l'ont supplié de venir, c'est à peine s'ils ne se sont pas trainés à ses pieds... Les autres, après, étaient fâchés contre Orlov – ce n'est pas ça qui manquait, les Juifs, au théâtre, et tout le monde aurait aimé participer à la fête. Mais Orlov n'avait invité que le directeur de la troupe, que Dieu ait son âme, c'était quelqu'un de bien, quoiqu'un peu dingo... Donc, oui, il y en a beaucoup qui se sont vexés, mais pas moi, non, pas moi. Je comprenais très bien la situation : le directeur de la troupe était un personnage important, c'était notre père nourricier, comment ne pas l'inviter ? Quant à Mikhoels, je n'en parle même pas – avoir une telle personnalité à sa table, ça arrive une fois tous les cent ans et encore...

Je quittai le fauteuil et fis quelques pas dans la pièce. Chik continuait aussi posément qu'auparavant :

— Mikhoels a discuté quelques moments avec son camarade et ils ont accepté l'invitation. Orlov leur a donné l'adresse et expliqué de vive voix le chemin pour se rendre chez lui... Parce que Mikhoels avait encore des choses à régler au théâtre, et Orlov se dépêchait de rentrer chez lui pour s'assurer que tout était en ordre. Donc, on s'est salués, moi aussi j'ai serré la main de Mikhoels et tout le monde est parti. Je ne savais pas que je le voyais pour la dernière fois. Le lendemain tout le monde était déjà au courant du malheur.

Je voulais qu'il précise, au cas où :

— Si je comprends bien, ils ne sont même pas arrivés chez Orlov ? Tout s'est passé sur le chemin ?

— Oui, bien sûr, répondit tristement Chik. Il faut croire que c'était écrit... Après, il y a eu l'instruction, des juges importants sont venus de Moscou, mais ça n'a rien changé.

Brusquement une idée me traversa la tête et je demandai :

— Et vous, Naoum Abramovitch, on ne vous a jamais interrogé dans le cadre de cette instruction ?

Chik hocha la tête :

— Dieu merci, non. Honnêtement, c'était une affaire ténébreuse, l'époque était, comme vous savez, difficile, très difficile... Autant ne pas tomber dans leur champ de vision ! Et puis je me suis dit que je ne pourrais plus aider Mikhoels, et qu'il vaudrait mieux que je ne parle à personne de la conversation que j'avais entendue à propos de ce

minyanyan... D'autant qu'ils n'avaient pas besoin de moi pour se renseigner.

— Orlov est un vétéran, lui aussi, non ?

— En quelque sorte. Il travaillait à cette époque. Mais il a été très vite licencié dans le cadre de la réduction des effectifs du théâtre.

— C'est peut-être pour cette raison que je n'ai pas vu son nom dans la liste ?

— Peut-être, oui, non ? répondit Chik avec indifférence et en haussant les épaules. Quelle importance ! Après, on s'est vus deux ou trois fois en ville, mais juste comme ça, en passant. Après cette histoire, j'avais pour lui un sentiment mitigé. Je n'avais pas envie de lui parler...

— Il est encore vivant ? fis-je, effrayé.

— Je n'en ai pas la moindre idée. Il ne devrait pas être si âgé que ça...

Il s'arrêta un moment, puis ajouta, incertain :

— S'il a réussi à passer au travers. « Aujourd'hui en chaire, demain en bière », c'était comme ça, la vie, à l'époque.

— Vous ne vous rappelez pas son prénom ? demandai-je.

— Alik. On l'appelait Alik, alors que son prénom était Aron, si je ne m'abuse. Mais vous savez que c'est plutôt mal vu de porter son nom de *shtetl*...

Chik sourit tristement :

— Moi, je me faisais appeler Nikolai. Abram, c'était tout simplement une insulte. On entendait ça partout, dans les queues, dans les trams : « Hé, toi, Abram ! » Même si on s'appelait Shlomo, c'était quand même Abram. Et voilà comment je suis devenu « Nikolai Alexeïevitch ».

Je me réveillai, ou plutôt je m'extirpai de l'oubli où j'avais vécu une deuxième fois ce qui s'était passé dans la journée. Plus de musique assourdissante, ni d'odeur de nourriture remontant depuis le restaurant, plus de lumière dans les fenêtres en face, ni de reflets bleu lilas sur le plafond. Mais je continuais à voir distinctement le visage du génial comédien sur la vieille photographie appuyée contre la bouteille à moitié vide. Même dans l'obscurité, je voyais la différence d'expression de ses deux yeux. L'un essayait encore de voir quelque chose devant lui, au loin, tandis que l'autre était déjà tourné vers le passé, regardant à reculons de la vie.

Il savait. Il nous suppliait de tirer une leçon de sa destinée.

C'était un hurlement silencieux, une folie muette, la supplication adressée à nous de ne jamais oublier ces paroles qu'il avait un jour prononcées : « Le phénomène essentiel au théâtre, c'est l'entrée et la sortie de scène. Il faut une raison qui pousse l'acteur et, obligatoirement, un but qui l'attire. »

Il savait.

25. Ula. La nécropole

Nous, les habitants aveugles, sourds et muets des profondeurs, ne nous représentons que très mal ce qui se passe dans les épaisseurs océanes qui nous ont à jamais séparés du monde, de la surface de la vie, du soleil.

Après que l'appareil eut fait entendre un *gling* piteux et que la conversation se fut interrompue au milieu d'une phrase, je crus que le dernier fil s'était irrémédiablement rompu. Mais il faut croire que d'autres cordes, d'autres tuyaux aériens, dont on ne soupçonne même pas l'existence, parviennent néanmoins à descendre depuis la vie vivante et normale jusque dans nos ténèbres – en tout cas, un jour je découvris dans ma boîte aux lettres une enveloppe inhabituelle, longue, de couleur bleue, avec une fenêtre à l'intérieur de laquelle on pouvait lire nettement mon nom et mon adresse. Ainsi que ceux de l'expéditeur : Guinzbourg Shimon, ville de Rehovot. Et, barrant toute la surface, le mot « Israël » tracé à l'encre violette par un employé de la poste.

Je jetai un coup d'œil craintif autour de moi – la lèpre commençait à agir –, cachai l'enveloppe dans mon sac, me précipitai dans l'ascenseur. La cabine grinçante monta lentement, le voyage était aussi interminable que si je m'étais embarquée pour la Lune. La cabine stoppa brutalement, la porte se referma derrière moi comme un couperet, et j'étais là, sur le palier plongé dans la nuit, à chercher avec ma clé le trou de la serrure.

Je refermai la porte derrière moi, ouvris le tiroir de la table d'une main tremblante, attrapai les ciseaux – le cœur me remonta dans la gorge comme un crapaud glacé. Je déchirai un coin de l'enveloppe et en tirai un paquet de feuilles. Hébreu, russe, anglais. Armoiries, sceau rouge cordonné, tampons, signatures, résolutions. Ministère des Affaires étrangères. Jérusalem. Israël. Consulat. Autorisation d'entrée du territoire : « ... vous êtes autorisée à entrer en Israël en qualité d'immigrant ». Certificat notarié. Formulaire de demande « A ».

Par la présente je prie instamment les autorités soviétiques compétentes de délivrer à ma parente l'autorisation d'émigrer en Israël en vue de son installation définitive.

Ma famille et moi-même disposons de moyens suffisants pour assurer à ma cousine le minimum vital, et cela dès son arrivée.

Compte tenu de l'attitude humaniste dont témoigne le pouvoir soviétique

dans la question du regroupement familial, j'espère que ma demande ainsi que celle de ma cousine obtiendront une réponse positive et vous en remercie par avance.

SHIMON GUINZBOURG.

Mes oreilles commencèrent à bourdonner, mon front se couvrit de perles de sueur, mon cœur, sans aucun égard pour la mesure et le tempo, se remit en route, manquant de me couper définitivement le sifflet. Il ne faut rien dire à Aliocha tout de suite, je lui parlerai après avoir porté les papiers à l'Ovir. Ce sera plus facile pour lui. Il me faudra endurer seule cette épreuve. Je n'ai pas le droit de gâcher le peu de jours, de semaines ou de mois qui nous restent à passer ensemble. Comme j'ai peur, Seigneur !

J'espère que ma demande ainsi que celle de mon cousin obtiendront une réponse positive...

Je vous en remercie par avance...

Parce que moi aussi je tiens compte de l'attitude humaniste du pouvoir soviétique...

Tout était silencieux autour de moi. Même le paralytique avait cessé ses radiodivagations. Peut-être avait-il été prévenu qu'il ne fallait plus se donner tant de peine à travailler à ma rééducation ? Que j'étais désormais une étrangère, que ce nouveau cas de lèpre était déjà enregistré et que les terribles infirmiers avec leurs uniformes et leurs casquettes bleues étaient déjà en route pour venir me chercher ?

Rien ne les empêche de venir, de me casser la figure, de me tuer – personne ne piperait mot. Chacun s'est caché dans sa cellule de béton. Le vide. Le silence. La peur.

Je m'approchai de l'étagère remplie de livres – ma seule richesse, mes uniques possessions. Voici toute ma compagnie, mes amis. Vous avez été tous tués, il y a longtemps. Et tous oubliés. Je suis le gardien du cimetière où vous reposez. Vous avez été tués l'un après l'autre, individuellement. Ensuite, vous avez été tués collectivement, en tant que littérature.

Un mince volume relié par mes soins : *Pain*.

Ce livre a cinquante ans. Sur une photo mal imprimée, Izi Harik(88), jeune et riant. Académicien, rédacteur en chef de la revue juive *Stern*. C'est toi qu'ils ont tué en premier, et tes vers, tissés dans le long fil des chansons et légendes juives, ont duré ce que durent les chansons ; ils se sont tus et ont été dispersés par les vents et l'oubli. Ta revue n'existe plus, tes livres n'existent plus, tu n'existes plus. Dans l'encyclopédie littéraire, on peut lire cette phrase brève : « Victime de la répression illégale. » Les tranches dorées de quelques volumes de

l'Encyclopédie juive brillent dans les feux du couchant. J'avais trouvé par hasard quatre volumes aux puces de Koptevski – les douze autres volumes avaient disparu dans le tourbillon de la destruction générale, comme son auteur et rédacteur en chef, Izraïl Tsinberg(89), millionnaire et savant, mécène et civilisateur, dont il n'aurait pu imaginer l'ampleur même à l'époque de la pire réaction tsariste. L'histoire de la culture juive, de ses traditions, son héritage n'intéressaient plus personne du temps du pouvoir soviétique et sont même devenus plus tard des instruments au service des ennemis sionistes. Et Izraïl Tsinberg, l'érudit juif, libéral et philosophe, fut fusillé après son retour d'émigration.

Compte tenu de l'attitude humaniste du pouvoir...

Un petit volume bleu – Ossip Mandelstam. Première et certainement dernière parution. La seule. Immense poète, prophète, penseur. C'est Aliocha qui m'avait offert ce livre pour mon anniversaire – au marché noir, il vaut cent fois son prix officiel, car l'ensemble du tirage avait été vendu à l'étranger, par l'intermédiaire d'un circuit fermé. « Je suis un frère désavoué, un renégat de la famille nationale... », avait-il écrit avec un sourire amer. Il savait probablement que, même après sa mort, il ne pourrait rien espérer de mieux que cette note purement informative : « En 1934, dans les conditions du culte de la personnalité, M. fut victime de la répression. Mort après sa deuxième arrestation le 27/XII/1938. »

Oui, sous la terre étendu, je remue les lèvres...

Celui-ci a dû être réprimé en toute légalité, puisque la notice ne fait état d'aucune réhabilitation posthume.

Voici Moïsseï Kulbak(90) – lui, c'est sûr, a été une victime on ne peut plus légale ! Même trente ans après sa mort, on ne trouve nulle part la moindre mention de ce poète tragique remarquable, et on ne sait ni pourquoi ni comment on l'a tué !

Son nom n'est jamais cité, son souvenir est effacé. La poussière grise de l'oubli obstrue la gorge de ce poète immense qui hurlait à tous les hommes :

*Partout où l'homme se tint un jour, un crâne
Traîne dans la poussière, oublié, discret.
Seuls les dieux sont immortels.
Les hommes ne le sont pas !*

La pile des feuillets avec les vers de Moïsseï Kulbak que j'ai retapés à la machine se dresse au-dessus du petit tertre de sa tombe.

Ce dont je vous remercie par avance...

Deux volumes de Samouïl Galkine(91) – l'ami de Mikhoëls et de mon père. Le meilleur traducteur de Shakespeare en yiddish,

merveilleux dramaturge et poète lyrique, a tenu le coup jusqu'à sa réhabilitation – il vécut encore quatre ans après sa sortie du camp. Sauf que plus personne ne joue Shakespeare en yiddish, et le souvenir de la mémorable mise en scène du *Roi Lear* qui avait secoué le monde culturel s'est éteint avec la mort de Mikhoëls et de Galkine.

Der Nister(92), lui, n'a pas tenu le coup. Moderniste, symboliste, esthète, reconnu en Europe, il était trop préoccupé par le sort de son peuple en Russie et était rentré d'émigration pour écrire *La famille Machber* dans cette langue invraisemblable, incroyablement recherchée, pleine de trouvailles stylistiques et de passages rythmiques. Il prévoyait la catastrophe, mais n'a pas deviné qu'on le condamnerait à vingt-cinq ans de travaux forcés et qu'on le jetterait dans les mines de charbon.

Les droits-communs avaient eu pitié du vieillard épuisé, malade, presque fou, et l'avaient achevé à coups de pelle.

Compte tenu de l'attitude humaniste du pouvoir...

La nuit tombait rapidement, le duvet bleu des nuages tournoyait au-dessus des toits, le tonnerre de septembre grondait timidement dans le lointain, comme s'il était gêné par sa propre incongruité. Les rares gouttes d'eau jouaient du tambour sur le balcon, une voiture de pompiers passa avec un hurlement strident. J'étais debout, près de la fenêtre, et fixais la vitre poussiéreuse avec un regard aveugle d'épouvante, et seule la voix des morts du cimetière de mon étagère parvenait jusqu'à moi, criant l'angoisse et le désespoir.

« Je remercie d'avance », hurlait d'épouvante Izik Fefer(93) dans la cellule des condamnés à mort. Ex-poète préféré, ex-crieur de place publique, ex-gai luron, ex-juif antifasciste, ex-compagnon de voyage de Mikhoëls à travers l'Amérique, lorsqu'ils allaient récolter des millions de dollars offerts par leurs coreligionnaires d'outre-Atlantique pour la lutte contre Hitler. Épuisé par la torture, l'« espion », le « chef de l'organisation bourgeoise-sioniste clandestine », le vieillard cacochyme de cinquante ans, condamné à mort, répétait en remuant ses lèvres meurtries :

*Je crie encore : la vie est douce
En ce bas monde, où, pour toujours,
C'est l'homme qui règne sans partage
Sur les trésors de la vie.*

Compte tenu de l'attitude humaniste du pouvoir envers David Bergelson(94), le plus sage des grands écrivains de la littérature juive – il fut tué au cours des interrogatoires –, je veux croire qu'il a compris sur-le-champ notre nature divine et l'idée éthique de notre religion, l'*En Sof*, le Grand Infini, la spiritualité pure de nos croyances.

Vous avez tous été tués le 12 août 1952 – ce jour-là, on fusilla la littérature de tout un peuple et l'appartenance à cette culture fut déclarée criminelle.

Ils avaient traîné Dovid Hofstein⁽⁹⁵⁾ dans les couloirs des souterrains de béton couverts de crachats ; pour s'amuser, ces voyous avaient brisé ses lunettes et l'avaient déshabillé – ils riaient, ils étaient gais, ils se tordaient de rire en entendant le mourant à demi aveugle marmonner pour lui seul :

*Et je vois de nouveau
Le commencement des commencements,
Le clair et scintillant Nouveau.
Et la fileuse, comme avant, tournant et frappant,
File un bâti pour ma vie...*

Les bourreaux ignorent l'idée de l'infini, ils ne peuvent pas se représenter *En Sof*. Leur vie touche toujours à sa fin.

Je craignais d'allumer dans la pièce. Autant que les infirmiers croient que je ne suis pas encore rentrée à la maison. J'entends le murmure doux et rauque de Peretz Markish⁽⁹⁶⁾ :

*Je pose sur mes yeux
La lumière bleue du soir.
Et je murmure encore dans le noir de la nuit :
— Angoisse, je ne suis pas ici...
Et je me cache dans un coin vide,
Et je cache mes mains...*

Il courut jusqu'au mur, ils lui tirèrent dessus et il plongea sans bruit dans le fleuve éternel qui a nom l'*En Sof*.

« Je vous remercie d'avance. Pour ma réhabilitation *post mortem* », dit avec un sourire ironique Lev Kvitko⁽⁹⁷⁾. Et il accepta sans hésiter le rôle de chef de l'organisation clandestine sioniste que ses bourreaux lui avaient proposé. La section juive de l'Union des écrivains ukrainiens était censée être le détachement d'avant-garde de cette organisation. Lev Kvitko avoua joyeusement que si le crime qu'il fomentait depuis longtemps contre le peuple soviétique avait échoué, c'est parce que soixante écrivains juifs s'étaient inscrits comme volontaires pour le front dès le premier jour de la guerre. Quatre seulement sont revenus. Quant aux autres, ils périrent en première ligne dans le cadre de leurs activités antisoviétiques de sabotage.

Aujourd'hui encore, il rit, ou alors il me souffle des promesses à l'oreille, ou bien il me console, et sa voix, couverte par le bruit des tirs du peloton d'exécution, me donne du courage :

*Comme la pierre est emportée par un courant puissant,
La vague du travail emportera la fatigue,
Lavera le chagrin, et te fera plus fort,
Et roulera grondant comme une cascade !*

Le vide. La nuit. La solitude. Le silence. Juste le bruit léger des vagues qui viennent mourir sur mon ultime rivage, celui du fleuve infini *En Sof*.

*Dans le tonneau une étoile fond comme le sel,
Et l'eau glacée paraît plus noire.
La mort plus pure, le malheur plus salé.
Et la terre plus juste et plus terrible encore...*

26. Aliocha. Le chemin sans retour

Personne, chez nous, ne peut disparaître. Même s'il n'a travaillé qu'un seul jour dans une administration ou une entreprise, un dossier est ouvert à son nom, dont le centre vital est le Questionnaire. Quelques feuillets de méchant papier, qu'il faut remplir à la main, afin que, dans l'avenir, on ne puisse nier les informations inexactes fournies à son propre sujet.

Le Questionnaire a remplacé le contrat de vente. On se livre soi-même à l'asservissement. Gratuitement. Il s'agit d'inscrire ses nom, prénom, patronyme, le lieu de naissance, l'origine sociale, tout renseignement concernant ses parents et sa famille, leurs occupations et lieux de résidence, dans les cases, colonnes et paragraphes prévus à cet effet.

Degré d'instruction, emploi, lieu de travail. Chronologie de la carrière – dates exactes d'embauche et de licenciement ou démission, raison de ces derniers.

La situation par rapport au Parti. Avez-vous eu des sanctions, si oui, pour quelle raison et ordonnées par qui ? Dans le cas où les sanctions ont été levées, par qui et quand l'ont-elles été ? Avez-vous eu des hésitations au sujet de la ligne menée par le Parti ? Avez-vous participé à des discussions au sein de groupements ou fractions ? Précisez vos positions.

Avez-vous été privé de droits civiques ?

Avez-vous été élu aux instances dirigeantes de l'État ?

Pendant la guerre, vous êtes-vous trouvé sur le territoire occupé par les Allemands ?

Avez-vous de la famille à l'étranger ?

Vous êtes-vous déjà rendu à l'étranger ? Si oui, quand et pour quelle raison ?

Avez-vous été poursuivi pénalement ? Si vous avez été condamné, quand, pourquoi et quelle était la durée de la peine ?

Des membres de votre famille ont-ils été poursuivis pénalement ?

La fourniture d'informations inexactes entraîne la responsabilité pénale.

Ce Questionnaire s'appelle « feuillet individuel pour

l'enregistrement du personnel ».

On a remplacé le mot « serf » par « personnel ». Lorsque, en examinant les feuilles de ces personnels-serfs, on s'attarde sur leurs réponses hystériques et épouvantées – non, néant, non, jamais, jamais, non –, on ne peut s'empêcher de penser que ces gens humiliés avaient dû tous être tentés d'inscrire dans les cases « nom, prénom, patronyme » : « néant, néant, néant » – en signe de reniement d'eux-mêmes.

Les questionnaires des renvoyés sont transférés dans un fichier spécial afin d'y être conservés éternellement, pour que, en un clin d'œil, l'armée arachnéenne des chefs du personnel puisse coordonner ses forces, sortir les microscopes et comparer jusqu'au plus petit point – l'impétrant a-t-il dit toute la vérité ? N'a-t-il pas rusé ? déformé les faits ? trompé en quoi que ce soit sa bonne mère patrie nourricière ?

Voilà pourquoi j'étais certain que le dossier personnel – flanqué de son questionnaire – de l'acteur Orlov, prénommé Alik, ou peut-être Aron, était à sa place – sous la férule vigilante d'Olga Afanassievna, chef du personnel. Pour la même raison, je ne m'étais pas inquiété outre mesure lorsque je n'avais pas trouvé Orlov en fouillant la première fois dans le fichier. J'avais dû mal regarder et, trop impatient, sauter la bonne fiche. Et je me remis, sans hâte, comme le ferait un bon chef du personnel, à passer en revue les bataillons des vieux dossiers poussiéreux.

Mais il n'y avait pas de dossier Orlov. Olga Afanassievna, qui m'aidait énergiquement, demanda :

— Vous dites que son prénom est Aron ?

— Aron, oui, mais peut-être Abram. Ses camarades l'appelaient Alik...

La chef du personnel déclara avec autorité :

— Alors son nom n'est peut-être pas Orlov. Mais, mettons, Rabinovitch. Vous ne pouvez pas vous imaginer à quel point les Juifs adorent s'approprier les noms et les prénoms. Surtout quand il est question de théâtre ! Il se cache sous son pseudonyme, va savoir après si c'est Orlov ou Khaïkine. Ils possèdent cette particularité désagréable d'être des sans-famille.

Je continuais de passer les fiches en revue en marmonnant dans ma barbe :

— Pour sûr... Des sans-famille... Ils ont inventé des prénoms pour tous les chrétiens, mais ont honte de porter les leurs...

Je poursuivais l'examen méthodique des archives, tout en essayant de garder mon calme.

J'éliminais une bonne moitié des dossiers en séparant les hommes des femmes.

Puis je mis de côté les dossiers des Juifs.

Puis ceux des Juifs ayant travaillé au théâtre il y a trente ans.

Et parmi eux, je cherchai un homme qui se serait prénommé Aron-Abram-Alik-Alexandre, ou quelque chose d'approchant.

Il y avait deux Alexandre, le violoniste Fleischman et le décorateur Fasine. Pas ça.

Pas le moindre Aron.

Il y avait bien un Arié, mais il avait déjà cinquante-six ans à l'époque. Pas ça.

Il n'y avait pas de dossier Orlov. Et je compris soudain que le chercher n'avait pas de sens.

Ce dossier avait été retiré. Il y a longtemps et à jamais.

Nom, prénom, patronyme : néant, néant, néant.

Mikhœls ne s'est pas rendu à la soirée. Il était parti pour nulle part.

Ah, les Juifs, pourquoi aimez-vous tant vous approprier les noms et les prénoms ?

Je quittai le théâtre par la porte de service et pris la direction de la perspective Lénine. C'est cet itinéraire, il y a trente ans, qu'avaient emprunté Solomon et le père d'Ula, cette avenue qui s'appelait alors la perspective Staline et qui devait être leur ultime chemin. Ils allaient dans la direction de la rue Nemig, à l'endroit même où se trouvait autrefois le ghetto. Les choses avaient peu changé et le but était resté le même. Le vieux ghetto ne répondait pas aux exigences architecturales modernes, la rue Nemig avait été labourée par les bulldozers, et de nouveaux quartiers avaient été bâtis à la place. La frontière du ghetto passe au milieu du fichier du service du personnel.

Votre propension à changer vos noms et prénoms ne vous servira pas à grand-chose. Si on vous cogne dessus, c'est à cause de votre gueule, pas de vos papiers. Et moi, qu'ai-je appris que je ne sache déjà ? Peut-être que mon rapport à ce martyre infini avait changé à mon insu, imperceptiblement ?

Grâce à Ula ? Ou était-ce une étape de mon évolution ? Ou bien, c'était grâce à Ula que j'avais abordé cette étape de mon évolution ? D'après nos critères, j'étais devenu un agent du sionisme. Peut-être que les gens deviennent des agents du sionisme quand l'immense malheur d'un autre peuple les pénètre, devient leur douleur, et quand ils comprennent qu'ils ne pourront pas décider de leur sort sans avoir tiré la leçon de la vie de ce peuple ?

Peut-être mon destin, que j'avais si solidement lié à Ula, allait-il dévoiler l'idée qui conduisait ma vie ? Pour que quelqu'un, à son tour, en tire un jour la leçon indispensable ?

Maintenant je sais que tout cela ne finira pas simplement. D'ailleurs, je ne veux pas que ça se finisse simplement. Moi aussi, j'en ai assez de vivre sans nom, prénom et patronyme.

Je marchais sur la perspective populeuse, baignée par la lumière blafarde du soleil d'automne – tiède, douce, jaune, poreuse comme du beurre fondu –, les feuilles bruissaient sous mes pas, et j'étais ravi de marcher ainsi, plutôt que de faire avaler ces deux kilomètres à ma Moskvitch, car, dans cette cohue humaine, je ne ressentais que plus vivement ma solitude en disant adieu à tous ces gens que je ne connaissais pas, à cette ville sans visage, détruite et reconstruite, à ce théâtre où je ne mettrais plus jamais les pieds, à la rue Nemig, labourée par les bulldozers, où se trouvait autrefois le ghetto et où s'était arrêtée la route de Solomon, sur laquelle je lui emboîtais le pas en ce moment même, après avoir enfin compris que cette route était un chemin sans retour – et ce calme qui m'emplissait m'étonnait, m'effrayait et aussi m'enchantait. Il me fallait la vérité, rien que la vérité, elle était au bout de ce chemin, et que ce chemin fût sans retour ne me troublait pas le moins du monde.

Il avait fallu que je vive jusqu'à ce jour pour comprendre les gens qui avaient réussi à secouer le joug de l'omerta, le serment suprême de la mafia.

L'omerta. Le silence infini. Toujours et partout.

Mais un jour le silence devient aussi insupportable que la mort.

C'est peut-être pour cela que je me sentis plus sûr de moi avec la directrice de l'état civil qu'avec la chef du personnel du théâtre. Je m'étais pris au jeu. Hier, j'avais été un détective amateur, aujourd'hui je jouais pour ma paroisse et ma timidité de menteur inexpérimenté s'était envolée.

J'ai le droit ! Et si on refuse de me dire la vérité, j'en fabriquerai une avec vos mensonges éternels. Vous n'êtes qu'une machine, moi je suis un homme, et un homme est toujours plus fort qu'une machine. La légende de la lâcheté et de l'omerta – de l'impuissance de l'homme face à la machine – est née parce que la vérité a toujours payé. Pour gagner contre la machine, on payait de sa vie.

La directrice de l'état civil, animal indifférent aux boucles d'oreilles en diamant, écouta apathiquement mon histoire de journaliste à la recherche de vétérans, tourna et retourna ma carte dans ses mains, appela une souris poussiéreuse de sexe indéterminé et lui ordonna de m'assister dans mes recherches.

Une fois installé dans la cave sentant le renfermé où se trouvaient les archives, je découvris la griffe « NKVD de Biélorussie » apposée sur les chemises cartonnées et me souvins qu'à l'époque, en effet, l'état civil dépendait de cette organisation humanitaire. Dieu soit loué ! Tu parles qu'ils m'auraient laissé fouiller les archives de l'état civil, si elles dépendaient encore du NKVD !

Je commençai à chercher l'enfant Orlov, ce bébé, précisément, qui, le 13 janvier 1948, avait eu droit à la cérémonie de la circoncision ou, comme dirait Chik, à la cérémonie sans la circoncision, s'il s'agissait d'une fille, en l'honneur de laquelle Solomon avait accepté de présider le *minyan*, avant d'être pris au piège et assassiné.

Malheureusement, la circoncision n'est pas un acte d'état civil et n'est pas enregistrée dans les livres. Il fallait donc que je trouve un bébé juif né dans la première décade de janvier 1948, et dont le patronyme commencerait par la lettre « A ».

Pourquoi avais-je donc besoin de cet Orlov disparu des registres du théâtre ? Je n'en savais rien moi-même. Même s'il était encore en vie, il ne fallait pas compter sur sa franchise. Il est plus que probable qu'il refuserait ne serait-ce que d'aborder le thème.

Je ne doutai pas un instant qu'il fût un mouchard et un provocateur. C'était un appât, un hameçon auquel était censé mordre Mikhœls. On l'avait chargé de passer dans la grosse lippe de Solomon le crochet mortel, graissé par la bave sentimentale de la douleur communautaire juive, de la flatterie, et de se servir de la faiblesse universellement connue de Mikhœls – sa crainte d'apparaître comme un fils à papa prétentieux, « un étranger de la capitale », comme il disait.

Je ne doutais pas que ce fût Orlov qui avait joué le rôle de rabatteur dans cette partie de chasse.

Ce que je ne comprenais pas, c'était pourquoi ils n'avaient pas zigouillé Orlov sur-le-champ ? C'était de règle, à l'époque. Bien sûr, il n'avait pas l'intention de transgresser l'omerta. Mais il aurait pu. Ce qui aurait dû nécessairement entraîner des conséquences.

En une heure j'avais noté neuf noms et je retournai à l'hôtel, après avoir laissé au bureau d'information une demande concernant le domicile actuel de ces neuf bébés, dont l'un avait vu son *minyan* se transformer en cérémonie funéraire. J'allai chercher ma Moskvitch au parking, la laissai chauffer doucement – elle allait avoir beaucoup à parcourir aujourd'hui –, et roulai lentement vers le bureau d'information. En chemin, je m'arrêtai devant un café, presque vide, mâchonnai deux pâtés en buvant de l'eau gazeuse et me dis qu'il faudrait passer à l'hôtel chercher ma petite valise. Quels que soient les

résultats de mes recherches au sujet d'Orlov, je devrais me rendre à Vilnius. Là-bas aussi, il y avait une vague trace – oh, presque rien, mais quand même.

La jeune femme du bureau me rendit mes formulaires. Six des neuf personnes de ma liste n'étaient pas domiciliées à Minsk. Pas plus que leurs parents. Seigneur, quels vents ont-ils fait souffler sur cette ville, sur ce pays, sur ce peuple, si, sur neuf familles, choisies arbitrairement, qui ont habité cette ville il y a trente ans, six ont disparu sans laisser de traces ?

Néanmoins, il en restait encore trois. Il y avait Boris Alexandrovitch Zalmanson, né le 2 janvier 1948. Il y avait Iakov Arié-Chaïmovitch Grodner, né le 4 janvier. Et il y avait Moïsseï Abramovitch Schwartz, né le 6 janvier, et qui, en 1960, avait officiellement changé son prénom de Moïsseï en Mikhaïl.

Ils habitaient aux quatre coins de la ville. Je demandai mon chemin aux passants, en m'aidant du schéma de circulation de Minsk – il n'était pas question de trouver un plan, puisque toute carte géographique d'une ville soviétique est classée secret-défense.

Ce fut la Moskvitch qui me sortit d'affaire. Boris Alexandrovitch Zalmanson m'accueillit chaleureusement, mais ne put m'aider en rien : son père avait travaillé toute sa vie dans le commerce et n'avait aucun rapport avec le théâtre. « Non seulement il ne travaillait pas au théâtre, mais n'avait même pas l'habitude d'y aller », me dit Boris Alexandrovitch, se moquant gentiment de l'arriération culturelle de son papounet, décédé deux ans auparavant.

Mikhaïl Abramovitch Schwartz, qui confirmait le point de vue de la directrice du personnel du théâtre au sujet de la propension des Juifs à s'approprier les prénoms, se reposait dans le Midi avec sa famille. Essayer d'en savoir plus en interrogeant les voisins eût été absurde – Mikhaïl Abramovitch vivait dans un immeuble tout neuf, habité depuis l'année dernière.

Il ne restait plus que Iakov Arié-Chaïmovitch Grodner, au domicile duquel étaient également enregistrés ses parents, Arié-Chaïm Leibovitch et Brokha Chaïevna Grodner. Au 7, rue Piatrossov, appartement 12, deuxième étage.

La longue liste des habitants était accrochée sur l'épais jambage de la porte, peinte au minium, avec le nombre de coups de sonnette en face de chaque nom. Tout va bien – j'ai l'impression d'être chez moi. Il y a la même liste sur ma porte – écot payé à l'éthique de l'appartement communautaire. Chaque locataire vient ouvrir personnellement à ses invités. On fait une exception pour le postier, le milicien et le mendiant, qui sonnent une sonnerie longue, appelée la

« commune ». Tout le monde attend la bonne nouvelle, l'arrestation ou la besace.

Un jeune Juif dodu m'ouvrit la porte : il portait un jean trop large avec des poches aux genoux, des pantoufles en tissu, une chemise blanche et une cravate à rayures. Dans ses mains il tenait une poêle pleine de pommes de terre sautées. Un plat traditionnel biélorusse appelé *boulba*. Les Juifs qui s'approprient les prénoms doivent également recourir à la cuisine locale – de toute façon, il n'y a rien d'autre à manger.

— Je cherche Grodner...

— Je vous en prie, dit le jeune homme, imperturbable, sans bouger d'un poil.

— C'est vous, Grodner ?

— Pour l'instant, oui, se marra le jeune Juif.

— Je suis journaliste, j'aimerais discuter avec vous au sujet d'une affaire...

Grodner leva les épaules en signe d'indifférence :

— Je vous en prie.

Nous nous enfonçâmes dans les profondeurs d'un couloir interminable, sous-éclairé, encombré de divers bardas, passâmes devant des portes entrouvertes où les voisins curieux passaient le bout de leur nez. Ah, la vie communautaire, avec ta surveillance nuit et jour, tes espions qui s'ennuient, tes frères piapiateurs de l'inviolable *omerta* ! On vous a donné une fourmilière et vous en avez fait un guêpier.

Une pièce vaste et claire, encombrée de meubles dépareillés. Un salon bon marché de fabrication polonaise coincé dans un coin et recouvert d'une bâche comme l'on fait pendant les travaux pour protéger les meubles. Partout des caisses fermées, des cartons, des valises ficelées. Un paravent chinois avec des dragons déteints, qui divise la pièce en deux. Une femme d'un certain âge au teint basané apparut de derrière le paravent : elle avait dû, autrefois, être remarquablement belle. Je la saluai poliment, elle me lança un regard inquiet et hostile de dessous ses sourcils épais, répondit à mon salut et se retira derrière ses horreurs chinoises.

— C'est sûrement mon père que vous venez voir, dit Grodner. C'est au sujet du départ, n'est-ce pas ?

— Du départ ? m'étonnai-je.

Grodner eut un rire déplaisant :

— Il m'arrive à moi aussi de lire vos journaux où vous racontez

avec tant de talent les tourments que subissent les Juifs émigrant en Israël et avec quelle impatience ils attendent à Vienne qu'on les laisse revenir ici...

— Mais je ne comprends pas pourquoi...

— Qu'est-ce que vous ne comprenez pas ? m'interrompit Grodner, et je lui trouvai subitement une ressemblance avec un hamster. Vous voulez sûrement parler avec mes vieux au sujet de leur départ ?

— En Israël ? compris-je enfin. Parce qu'ils partent ?

— Vous n'étiez pas au courant ? s'étonna-t-il à son tour. Son front gonfla à la naissance du nez et ses petits yeux de hamster prirent une teinte rougeâtre.

— Ce n'est pas du tout pour ça que je suis venu, dis-je, un peu désarmé.

J'avais commis une erreur. Je manquais encore d'expérience dans mon emploi de loup-garou et réagissais trop lentement aux tournures inattendues que prenait mon sujet mûrement réfléchi. Si Grodner est bien l'Orlov que je recherche, alors je ne comprends pas comment il a réussi à survivre. S'il s'agit bien d'Orlov, c'est forcément un *seksot*(98) et je ne comprends pas davantage pourquoi il part pour Israël. Et comment, d'ailleurs, l'aurait-on laissé sortir ?

Ou bien on l'y envoie ?

Pourtant, il devrait être vieux ! Je sais bien que Mikhaïlovitch, par exemple, est toujours en activité, et dans le domaine du culte, qui plus est !

Mais si Grodner, c'est Orlov, ça veut dire que j'ai réussi à attraper le train qui part pour nulle part.

Je laissai mon regard errer dans ce logement encombré et nonobstant à moitié vide. Un cadre imposant avec une photographie avait été décroché du mur et appuyé contre le paravent. Il devait s'agir d'un petit cliché rephotographié, agrandi et mis sous verre dans ce cadre en frêne. Un vieillard à barbe grise fixait l'objectif avec insistance, une vieille femme volumineuse se tenait à ses côtés, le visage malheureux et sans défense, la tête serrée dans un fichu sobre, puis quelques hommes et femmes des enfants dans les bras. À la droite du vieillard, un jeune homme borgne, le front écrasé, serrait deux moignons contre sa poitrine dans un geste d'aveugle prière.

Naoum Abramovitch Chik avait dit : « ... un gars malheureux, avec des moignons à la place des mains, accompagnait Orlov, quelqu'un de sa famille... »

Mon cœur tressaillit. Les aurais-je trouvés ? Ça m'en avait tout

l'air. Les aurais-je fabriqués dans le vide du marasme ?

Je respirai profondément pour atténuer le rythme furieux des battements de mon cœur, puis demandai lentement, certain de la réponse :

— Le nom de scène de votre père était bien Orlov ? Il a travaillé autrefois au théâtre lanka-Koupala, n'est-ce pas ? C'est un artiste ?

— Un ar-tiste, articula Iakov Grodner en hésitant, ne comprenant définitivement plus ce que je lui voulais, et son visage s'était durci sous l'effet d'une réflexion intense, ses joues de hamster s'étaient encore arrondies. Il y a longtemps qu'il a pris sa retraite. Et puis... mais de quoi s'agit-il, au fait ?

Et voilà ! Je l'avais déniché, l'artiste Orlov ! Trouvé ! Elle était vivante, cette bonne vieille balance. Vivante, la salope ! Et celui qui se tenait devant moi, c'était l'oisillon-provocateur en l'honneur duquel on avait organisé cette fête où le grand comédien s'était si imprudemment rendu.

Comme tout cela était simple ! Orlov était chargé de supplier Solomon d'assister à cet événement, sacré pour tout Juif, le *minyán*, et, pour plus de persuasion, il avait emmené avec lui ce garçon invalide.

À ce moment, on avait déjà viré le chauffeur Gourinovitch de la voiture et un agent opérationnel avait pris sa place.

Mikhœls avait dit oui. Il était prévu de l'emmener à travers la ville en Emka après le spectacle. Sur la route, la voiture aurait dû avoir un problème de moteur, l'agent-chauffeur sortir pour prétendument réparer ce problème. Le Studebaker qui suivait aurait alors pris de la vitesse et serait venu s'écraser contre la paroi arrière toute mince de l'Emka et la déchiqueter en mille morceaux. Avant de disparaître sans laisser de traces...

Mais Solomon et le père d'Ula avaient refusé de monter dans la voiture. Et on avait dû, en cours de route, apporter des correctifs au scénario. Écraser deux personnes à même la rue, les incruster dans le mur, à l'angle de la Nemig et de la ruelle Prototchny, après les avoir poursuivis, traqués comme des animaux.

— ... Mais de quoi s'agit-il, au fait ? réitéra Iakov Grodner.

Je voulus lui répondre par une expression idiote, du genre « c'est plié », mais, de toute manière, il n'était au courant de rien, et c'est pourquoi je lui servis pour finir la même fable au sujet de l'intérêt que je portais à la vie culturelle et traditionnelle de la République et de l'envie de réunir les vétérans de la scène et autres balivernes.

— Il était temps ! dit Grodner en se forçant à sourire. Ça fait cent ans que mon père a quitté la scène ! Mais, surtout, il est sur le point de

partir ! Qui va accepter de publier des articles sur lui ?

— Personne, acquiesçai-je sans hésiter. Vous aussi, vous vous apprêtez à rejoindre la Terre promise ?

Iakov soupira lourdement, ébouriffa sa fourrure brun-noir sur la tête, gonfla les sacs alimentaires de ses joues et répondit :

— Non, je ne m'apprête pas. Je n'ai rien à faire là-bas.

— Pourquoi ? m'étonnai-je. Vous avez fait des études, vous avez un métier ?

— J'ai fait des études, oui, s'esclaffa le hamster dodu. Quant au métier...

— Comment ça ?

— Comme ça. Après l'Institut, j'ai trouvé une bonne place, dans la recherche, au bureau de construction. Ça fait sept ans tout juste depuis le mois dernier. Je touche cent quatre-vingts roubles. Et je ne fais rien. Tout ce que je savais autrefois, je l'ai oublié.

— Et pourquoi accepter cette rente ? Pourquoi ne faites-vous rien ?

— Parce que personne ne fait rien. Tout le monde s'use les fesses, ce qui arrange non seulement les exécutants mais aussi les chefs. Si on embauchait un Edison ou un Koulibine(99), ils se feraient virer au bout de deux mois pour avoir semé la zizanie au sein du collectif.

Je ris avec lui et demandai plus sérieusement :

— Et ça ne vous manque pas, un vrai travail ? Avec un salaire adéquat, bien entendu ?

— Vous voulez dire, là-bas, en Israël ? Non, ça ne me dit rien, dit tristement Iakov, en pinçant ses lèvres minces. Ils ont besoin de gens adroits, rapides, malins en affaires, capables de se faire une place dans la vie. Je ne suis pas de ceux-là... Et puis il y a cette langue – l'hébreu ! Comment peut-on arriver à l'apprendre ?

Les dragons remuèrent sur le paravent et la vieille femme soupira profondément, après avoir marmonné « *farmach dem moyl* » entre ses dents. Iakov dit, avec un geste méprisant pour les dragons qui montraient les dents :

— La mère a peur que je parle trop. Et alors, je ne suis pas déloyal...

C'est vrai, il n'était pas déloyal. Ah, les Juifs, je crains que vous n'ayez pas seulement changé de prénom mais également de tête. Rester toute sa vie sur une chaise, dans l'oisiveté absurde du perroquet dans sa cage, lui semble plus facile que d'apprendre la langue de son peuple.

Comme quoi, ils se sont bien occupés de vos cerveaux par ici.

— Ça ne vous fait pas trop de peine, de vous séparer de vos vieux ?

— Bien sûr que si. Mais rien à faire, le père refuse de changer d'avis. Il n'arrête pas de me gonfler avec son *Eretz Israël* ! Et puis, après tout, il y en a beaucoup qui s'en vont, en ce moment. Mon père a des amis, là-bas.

Il se tut un moment, comme s'il pensait à la nature de cette bougeotte qui pousse les humains à suivre le vol des grues dans le ciel, alors qu'une bonne petite mésange paresseuse de cent quatre-vingts roubles se niche déjà au creux de vos mains, puis il dit, sur un ton soudain parfaitement indifférent :

— Qu'ils s'en aillent. Comme ça j'aurai une chambre de plus. Je pourrais toujours me marier...

Et il déversa les pommes de terre sautées dans une assiette creuse. Il approcha de moi une autre assiette avec du saucisson coupé en fines tranches :

— Prenez-en, vous aussi...

Il remplissait sa bouche de pommes de terre, mordait délicatement dans la tranche de saucisson, et reposait le reste sur l'assiette. J'observais sa façon de saisir ces tranches, de changer sa fourchette de main – il avait les mains molles des imbéciles.

Ah, si Solomon pouvait voir son filleul, en ce moment ! Ou bien il s'agirait là aussi d'une leçon à tirer de sa vie à lui, Mikhoels ? Il n'y a pas à tortiller, la mort de cet homme ramène invariablement à sa vie.

— Iakov Arieivitch, vous avez des perspectives encourageantes, dans votre carrière ?

Il cessa de mâcher, avala le morceau, s'essuya la bouche avec une sorte de torchon et répondit ironiquement :

— Quel genre de perspectives un Juif peut-il avoir dans ce pays ? Surtout quand ses parents sont partis. Je pense que j'arriverai à me hisser jusqu'au grade d'ingénieur en chef. Ça fera dix roubles de plus...

Les dragons du paravent furent aussitôt saisis de terreur, murmurèrent un « *ver farchvygn* » à peine audible, avant de renoncer, résignés et impuissants.

— Et ça ne vous effraie pas ?

— Pardonnez-moi, mais vos questions ressemblent à de la provocation.

Pour la première fois depuis le début de l'entretien, je vis de vifs

éclairs passer dans ses yeux : il avait dû se résoudre à suivre les conseils des dragons déteints. Mais il finit par dire, avec un geste de dépit :

— Et puis, qu'est-ce que je crains ?

— Non, non, Iakov Arieievitch, je devrais vous demander pardon pour toutes ces questions. Mais ce n'est pas vraiment une interview, c'est une conversation tout à fait officieuse, et je suis particulièrement intéressé par toutes ces questions, qui me touchent personnellement, d'une certaine façon...

— Ah oui ? fit Iakov, incrédule. Vous ne ressemblez pas tellement à un Juif.

— Ce n'est guère étonnant si on prend en compte le fait que je ne le suis pas, répondis-je en riant. Ma femme est juive.

— Il y en a beaucoup qui épousent aujourd'hui des femmes juives pour pouvoir partir, observa Grodner, et je brandis aussitôt les mains en signe de protestation.

— Non, non, je ne parlais pas pour vous, mais en général, m'assura Grodner. Les femmes juives célibataires, on les appelle « moyens de transport » maintenant.

Eh bien, Solomon, est-ce cela que tu voulais ?

Nous devons payer pour tout ce que nous avons fait dans notre vie. Et tu as payé le prix fort pour avoir écrit un jour que « le délire biblique a demeuré des millénaires durant dans les esprits des masses juives et fut anéanti par la révolution de 1917 ». La leçon de ton destin. Seigneur, comment transmettre cette leçon aux hommes ?

— ... Non, quoi que vous en disiez, c'est difficile pour nous de vivre comme eux. Ce sont des gens tout à fait différents, expliquait Grodner. Il y a longtemps que nous ne sommes juifs que sur nos passeports. Nous ressemblons autant à des Juifs que cette *boulba* à du *gefiltetfisch*.

Il me narra également une histoire fantastique à propos d'un Biélorusse, millionnaire clandestin, qui avait offert une montagne d'argent à une vieille Juive pour un mariage fictif et la possibilité de trouver la liberté.

— Et alors, qu'est-ce qu'il ira faire là-bas, avec ses habitudes de voleur ? Ils n'ont pas besoin de voleurs, là-bas, c'est chez nous qu'ils prospèrent...

Avec un sentiment grandissant d'amertume j'observais maintenant le hamster repu et calme, replet, bienveillant, satisfait de sa retraite très anticipée et misérable, n'éprouvant pas la moindre honte pour son

inutilité, ni pour lui-même, qui n'était, comme il l'avait dit lui-même, ni adroit, ni habile, ni rapide. Une forme particulière de la misère. Il est satisfait.

La porte s'ouvrit en grand et apparut dans la pièce un petit vieux solide et rougeaud qui ressemblait à un satyre, traînant derrière lui un sac à commissions sur roulettes...

27. Ula. Perpetuum mobile

Tâchant de surmonter la faiblesse cotonneuse de mes jambes, je me dirigeais vers l'arrêt de trolleybus. La tête me tournait, et j'étais encore emplie par la rumeur perçante de cette nuit d'insomnie. Néanmoins, je parvins à me maîtriser : sept minutes me séparaient de cet endroit où je devais aller. Sept minutes et mon existence passée balancée à la poubelle.

Comme l'avait dit Eingoltz, je n'avais pas peur de partir, j'avais peur d'entrer dans cette maison. Avant de franchir le seuil, nous faisons encore partie des autres, muets, humiliés et misérables peut-être, mais rassurés par l'illusion d'être protégés par la foule, de passer inaperçus dans le troupeau, par la foi absurde dans la force de la meute.

Une fois le seuil franchi, nous faisons un pas de côté, nous quittons la colonne. Nous restons seuls. Et, d'après la loi, la machine d'escorte peut aussitôt se mettre en marche et tirer sans sommation. Avant, un pas de côté était considéré comme une tentative de fuite. Depuis, le code des troupes d'escorte a été réformé : on prélève le contrevenant de la colonne, qui poursuit sa route, et on laisse celui qui a fait le pas de côté seul face à la machine.

La machine se tait. Le contrevenant sait parfaitement ce qu'il convient de faire – cette science pas compliquée nous est enseignée dès la naissance. Assis par terre, dans la neige ! Les mains derrière la tête ! Interdiction de parler ! Jetez vos affaires sur le côté – vous avez le droit d'emporter à l'étape du linge de rechange et avez droit à une ration journalière !

Ils restent sagement assis dans la neige. Se taisent. Attendent. Quelques mois. Un an. Cinq ans.

Silence ! Les mains derrière la tête ! Silence ! Isolation punitive ! Au trou ! Au BOUR(100) !

Si on l'observe de l'extérieur, on peut avoir l'impression que la machine de la surveillance est perplexe. Habitée à exécuter les ordres sans discuter, il y a des choses qu'elle ne comprend pas. Autrefois, pour une faute de ce genre, on devait tirer sans sommation. Aujourd'hui, beaucoup de ces contrevenants sont graciés et on les laisse même franchir les barbelés et quitter la Zone. La machine ne comprend pas – les choses auraient-elles changé ? Là-bas – dehors ?

Ou ici – à l'étape(101) ? Ou – *horresco referens* – à l'intérieur de la machine elle-même ?

Mais j'avais déjà franchi le seuil, je suivais le couloir désert et gris, frappais à la porte avec son écriteau en carton : « Inspecteur de l'Ovir G.N. Sourova ».

Je pénétrai dans une pièce encombrée de fichiers. Une jeune femme était assise derrière son bureau, en uniforme de milicienne avec des épaulettes de capitaine. Dans mon trouble, je n'arrivais pas à distinguer les traits de son visage, qui se décomposaient, se superposaient et se mélangeaient comme les reflets des morceaux d'un miroir brisé.

— Je vous écoute, dit-elle d'une voix calme et douce.

— Voilà, j'ai apporté une invitation, dis-je, en lui tendant l'enveloppe.

Elle sortit les papiers de l'enveloppe d'un geste coutumier, les parcourut rapidement, puis les laissa tomber d'une voix toujours aussi calme et indifférente :

— Ce n'est pas une invitation. En général, on invite à dîner. Là, il s'agirait plutôt d'une convocation. À venir vous installer dans l'État d'Israël. Ce n'est pas du tout la même chose...

Elle avait insisté sur le mot : Is-ra-ël.

— D'accord, dis-je. Que faut-il comme documents ?

— Vous avez apporté votre passeport ? Faites voir...

Elle se saisit de mon passeport avec le même geste coutumier et le rangea dans le tiroir de son bureau.

— L'autorisation de quitter le pays pour s'installer définitivement dans l'État d'Is-ra-ël nécessite un grand nombre de documents, assenata-elle de sa voix calme et douce.

Je réussis enfin à étudier son visage. On l'avait probablement fourni à l'inspecteur G.N. Sourova en même temps que son uniforme tiré à quatre épingles. Le reçu devait mentionner les boutons, les yeux, les épaulettes, la bouche, puis, dans une case spéciale, les étoiles, les petites dents acérées, et, dans une autre case spéciale, la casquette et le chignon serré de cheveux blonds.

Une infirmière expérimentée chargée de l'accueil à la léproserie. Les bubons, taches et ulcères qui commençaient à apparaître sur mon visage ne provoquaient pas le moindre sentiment chez elle. Un cas banal de lèpre. Ce n'était pas à elle de décider, il y avait des spécialistes pour ça. Si les spécialistes décident de m'envoyer croupir, eh bien, elle m'enverra croupir, s'ils décident qu'il faut soigner, elle

m'enverra me faire soigner – nous avons les moyens de vous faire soigner –, s'ils décident de me laisser partir, elle me laissera partir.

— Attendez dans le couloir, je vous rappellerai, dit Sourova.

Son visage indifférent semblait encore tout plissé après une longue attente dans les armoires de l'intendance. Des doigts habiles. Des yeux incolores et froids derrière la fine pellicule de l'impassible cruauté. Le passeport dans le tiroir, la demande sur la table. Et moi-même, je ne suis pas en train d'attendre dans le couloir gris, je suis classée dans le fichier.

Chacun peut trouver une place à son goût !

Pas de banc, ni de chaises. La position assise apaise même les lépreux. Il vaut mieux qu'ils marchent. Qu'ils pensent. Et, malgré tous mes efforts pour m'abstraire, pour ne pas imaginer l'inspecteur Sourova en train de remplir ma fiche, de copier les données sur le passeport, de téléphoner et vérifier s'il n'y a pas d'entourloupe quelque part, si j'ai suffisamment enfoncé mon doigt entre les roues dentées de la terrible et muette machine d'escorte et de surveillance, malgré cela, je n'arrivais pas à ne pas penser ! Je ne pouvais pas ne pas me représenter les dimensions inhumaines de cette machine.

J'allai jusqu'au bout du couloir, dont les murs gris étaient recouverts par les gros crachats de toutes sortes d'interdictions, fis demi-tour et mesurai le couloir jusqu'à la porte marquée « Entrée interdite », puis repartis vers la sortie, puis demi-tour encore, entrée interdite, couloir. À mesure qu'augmentait mon trouble, mon rythme s'accélérait. La machine s'était déjà saisie de moi et m'entraînait. Elle fonctionnait sans bruit, sans ratés, se nourrissant sans faiblir du carburant de nos épouvantes. Elle avait été construite bien avant ma naissance ! Et nous mourrons avant elle. Tous. *Perpetuum mobile*.

Le voici, ce fameux mobile que tant d'esprits parmi les plus élevés avaient tenté de construire. Il avait déjà saisi un morceau de ma chair et m'obligeait à parcourir ce couloir dans tous les sens. *Perpetuum mobile*. S'il avait été mis en marche et doté de mouvement perpétuel, c'est que, à la différence des esprits élevés, l'incroyable énergie n'avait pas été employée à la construction du mécanisme stupide, mais à mouvoir les individus, seuls ou rassemblés en foule.

La porte grinça, Sourova sortit de son bureau, je sursautai, fis un mouvement involontaire dans sa direction, mais elle passa sans s'arrêter, son regard me traversa pour se perdre dans les taches des adjonctions et interdictions diverses sur les murs. Elle alla jusqu'au bout du couloir et disparut derrière la porte « Entrée interdite ». Peut-être que, derrière cette porte, se trouvent non plus des capitaines mais des sergents, les infirmiers de la léproserie ?

J'effectuai une boucle supplémentaire dans le couloir, un aller-retour, et, retenant mon souffle, m'arrêtai devant l'écriteau « Entrée interdite » : tout était silencieux derrière la porte, pas le moindre éclat de voix des infirmiers. Ce n'est peut-être pas le bureau des infirmiers ? Mais celui du major – l'épidémiologiste en chef ? En train d'étudier mon bulletin d'admission à la léproserie, se demandant quel genre de certificats ou d'analyses il fallait encore demander pour mon internement-hospitalisation définitif ?

Qui êtes-vous, serviteurs du *perpetuum mobile* ? Les constructeurs de cette machine inouïe ont commis l'erreur d'en confier le soin à des gens comme vous, plutôt qu'à des automates. Ils avaient pensé que tout l'intérêt que vous pensiez retirer de son existence était la garantie de votre fidélité et de votre zèle dans le bon fonctionnement de la machine. Oui, ce fut une erreur.

Vous avez déjà un peu abîmé le *perpetuum mobile* et il lui arrive de faire des ratés de temps à autre. Le fait que je sois là, dans ce couloir, que j'aie de par moi-même enfoncé un doigt dans l'engrenage de cette machine, est un de ces ratés.

Vous avez introduit dans le fonctionnement de la machine vos minables manies et les défauts ordinaires des hommes. Trop sollicitées par l'énorme poids, les courroies de transmission se sont relâchées, les billes ont rouillé, noyées dans le sang, la corruption a bouché les embrayages de son huile épaisse, le sable de la presse crisse dans les essieux, la pression est tombée dans les pistons de la cruauté, dans les cylindres de la servitude, le métal est bien fatigué...

Sourova sortit de l'entrée interdite et me fit un signe du menton :

— Suivez-moi...

Mes mains étaient moites et ma paupière se mit à sauter. Je tentai de la retenir, en mettant ma main sur l'œil, mais elle continuait de tressauter dans ma paume comme un moineau capturé.

Sourova marchait devant moi d'un pas assuré et j'avais le souffle coupé quand j'observais ses genoux fins et cagneux, ses mollets flasques sous l'ourlet gris de sa jupe d'uniforme.

Si cela dépend d'elle, elle sera sans pitié pour moi.

Ah, comme elle est puissante encore, cette machine ! *Perpetuum, perpetuum mobile*. Plus *perpetuum* que ma vie tout entière...

Sourova annonça, de sa voix parfaitement neutre et indifférente :

— Afin de constituer le dossier concernant votre demande de quitter le pays pour vous installer définitivement dans l'État d'Is-ra-ël, vous devez fournir les documents suivants...

Seigneur, que d'égards on montre toujours pour cet État minuscule ! On ne dit jamais, en parlant de n'importe quel autre pays, « l'État de Monaco », « l'État des États-Unis », « l'État de la Chine ». Seul ce petit pays, ma patrie presque oubliée, s'honore de cette détestable appellation : État d'Is-ra-ël.

— Ne vous déconcentrez pas, notez ce que je vous dis, si vous confondez quoi que ce soit, à la moindre erreur, les documents vous seront retournés et tout le dossier sera à refaire...

— Je note...

— Un : la demande émanant d'un parent demeurant dans l'État d'Israël...

Merci, merci à toi, cousin chéri, M. Shimon Guinzbourg, merci à toi, sang de mon sang, sang de nos pères disparus, sang de notre grand-père Israël ben Avroum a Cohen Guinzbourg.

— Deux : deux questionnaires à remplir, tapés à la machine, séparément, sans carbone, sans surcharge ni correction sous peine d'annulation...

Merci, merci à toi, mon métier, tu me serviras une dernière fois, après ces milliers de pages tapées à la machine.

— Trois : une biographie précise. Indiquez le maximum, tout. En particulier, si le parent chez qui vous comptez vous rendre dans l'État d'Is-ra-ël a vécu sur le territoire de l'URSS, et si oui, quand et dans quelles circonstances il a émigré...

Rien de plus simple – je n'ai pas de biographie, je n'ai pas encore vécu, toute ma vie est contenue dans mon amour pour Aliocha et dans les cases pénitenciers du livret de travail. Dieu merci, je n'ai pas besoin de mentionner Aliocha.

— Quatre : le livret de travail...

Mais faites donc, on y apprend tout au sujet de mon métabolisme et du niveau de mon albumine.

— Cinq : des photos d'identité, six, destinées au dossier de sortie...

Pour le dossier de sortie il faut sûrement se faire photographier de face, de profil, avec mention des signes particuliers du lépreux.

— Six : copie des certificats de décès des parents. S'ils sont toujours en vie, il est indispensable de fournir une déclaration, certifiée conforme, attestant qu'ils ne s'opposent pas à votre départ.

Ah, ils ne s'y opposeraient pas, s'ils étaient toujours en vie ! Mais c'est vous qui m'avez facilité la constitution de ce dossier – vous les avez tués il y a longtemps.

— Sept : certificat de naissance.

Très bien, j'apporterai un papier. Mais ce sera un faux : je ne suis pas encore née...

— Huit : certificat de mariage.

Aliocha, mon amour pour toujours, nous ne nous sommes même pas mariés...

— Neuf : une copie du certificat de divorce précédent.

Nous voilà déjà divorcés...

— Dix : une copie des diplômes. Les originaux doivent être rendus.

D'accord, je rendrai mon diplôme d'histoire d'une littérature fusillée, martyrisée et oubliée...

— Onze : une copie des certificats de grades et titres scientifiques.

Là aussi, vous me facilitez la tâche, pas besoin de me démenier. Mon grade, c'est le Pis, notre escroc chenapan, qui l'obtiendra, après avoir taillé dans la chair vivante du manteau académique de Bialik une tunique et un cafetan pour Vaska Krivenko, ce gars d'enfer...

— Douze : une copie de certificat de naissance de l'enfant, s'il part avec vous.

Mon enfant ne part pas avec moi, il n'est pas né. Il est mort avant d'avoir été conçu...

— Treize : un certificat de l'employeur, formulaire spécial.

Le voilà, le jour de triomphe de Panteleïmon Karpovitch Pedus !

— Quatorze : certificat de domiciliation.

Le paralytique pourra dorénavant défoncer le mur en toute légalité avec sa machine radio-démolisseuse.

— quinze : un certificat de non-endettement.

J'aurai certainement du mal à obtenir ce certificat – personne ne croira que je ne dois rien à personne avec mes trente et un roubles de salaire...

— Seize : une quittance certifiant l'acquittement d'une taxe de vingt roubles.

Ça, en revanche, c'est une broutille, puisque toute notre vie ici n'est qu'une taxe de l'obéissance et de la peur.

— Dix-sept : un certificat du central téléphonique attestant votre non-endettement à leur égard.

J'ai payé toutes mes communications. Au prix fort. Des tarifs pareils n'ont cours nulle part ailleurs. Merci à toi, ô sage Edison – tu

as tiré pour moi le long fil fragile depuis la surface de la terre jusqu'à l'Atlantide noyée sous les eaux du marasme...

— Dix-huit : le passeport.

Prenez-le donc, mon passeport « faucillant et martelan(102) ». Je me fiche de la jalousie des petits peuples. Mais, de grâce, ne me coupez pas la gorge avec votre faucille, ne me défoncez pas le crâne à coups de marteau...

— Dix-neuf : le livret militaire.

Seigneur, que je puisse voir le jour où...

— Vingt : une carte postale avec votre adresse.

Je terminai d'écrire et demandai à Sourova :

— C'est pour quoi, la carte postale ?

— Pour vous informer de la décision prise au sujet de votre demande, répondit-elle de sa voix indifférente, me fixant de son regard compréhensif et méchant de chien savant. Vous êtes libre...

Oh, non ! Je ne suis pas libre. Et maintenant encore moins que jamais. Je suis en quarantaine dans l'isoloir de la léproserie.

Assis dans la neige ! Les mains derrière la tête ! Interdiction de parler !

Très bien, je ne parlerai à personne dans ma colonne. Je me tairai. Il n'est quand même pas interdit de penser ?

Et je pense aussi que tu n'es pas éternelle, ô machine. Tu ne survivras pas à tout le monde. Quelques-uns verront le jour où tu seras anéantie. Va au diable, maudite invention !

28. Aliocha. Les Juifs errants

— Comme ça, on se souvient encore de moi, au théâtre ? redemanda le vieux au visage de satyre. (Il éclata de rire et je crus entendre ses sabots de bouc frapper contre le parquet.) Je t'en foutrais ! Il y a une dizaine d'années, j'ai bien eu la visite de Nema Fridman, que Dieu ait son âme, c'était un brave homme ! Et encore, lui, il savait ce que c'est que de causer en buvant un bon coup de vodka ! Mais bon, je ne leur en veux pas, je n'en veux à personne ! Moi-même, je n'y suis pas beaucoup allé, j'avais, comme on dit, des amis à l'extérieur...

On pouvait lire sans peine sur le visage d'Arié-Chaïm Leibovitch Grodner-Orlov qu'il ne suçait pas que de la glace. Quand il s'assit à table à côté de moi, mon nez expérimenté sentit immédiatement l'ambré si particulier de l'alcool qui travaille. Ah, cher vieux viveur, mouchard émérite de la République de Biélorussie, qui sont-ils donc, tes amis à l'extérieur ?

Grâce à sa perception de loup-garou entraîné, Grodner comprit en un clin d'œil la tournure de mes pensées et déclara sur un ton épique :

— Par exemple, aujourd'hui, je vais aux commissions – chez nous, c'est toujours une expédition sérieuse – et je tombe sur un vieil ami. Il me dit : « Alik, tu n'es plus désormais une gueule de youpin mais monsieur l'étranger sur le départ. Nous pourrions arroser ça ? » Bien sûr, on s'en est jeté un petit derrière la cravate...

C'était un tir croisé – une information pour moi, une explication pour sa femme, protégée par ses dragons. J'ignore ce que les dragons ont chuchoté à l'oreille de sa femme, mais moi je savais que les vieux amis s'en étaient jeté plus d'un derrière la cravate.

Brokha Chaïevna poussa un soupir, comme si elle souffrait d'une rage de dents, marmonna quelque chose en yiddish et, à en juger par son ton désapprobateur, les dragons avaient plus ou moins fidèlement décrit la situation. C'étaient de vieux dragons – décolorés et pâles. Ils devaient déjà montrer les dents dans l'appartement de la rue Nemig, dans le quartier du ghetto juif. Dommage que Solomon ne les ait pas vus. Il les aurait peut-être utilisés dans une de ses mises en scène pour illustrer la vie quotidienne des Juifs après la guerre.

Plus de ghetto, plus d'ancienne rue Nemig, plus de vie quotidienne juive, plus de Mikhoels. Ne restent que les dragons, Orlov-Grodner et

son fils Iacha, avec sa tête de hamster.

Le vieux, lui, sauta sur ses ressorts jusqu'au vaisselier ventru et en sortit une bouteille de Zoubrovka.

— Pourquoi n'offres-tu rien à notre invité, Iacha ? demanda Grodner sur un ton faussement réprobateur. C'est très gênant. Tu sais bien que c'est toujours une joie, un hôte dans la maison...

— J'ai cru que le camarade journaliste était en service, dit le hamster, mi-sérieux mi-ironique, mais sans sourire. (Il était dodu, repu et indifférent.)

— Vous avez vu ? Mon fiston est un modèle de probité, s'esclaffa Grodner. Ça, c'est la vieille école, rien à dire. Il ne boit pas, ne sort pas, et, au travail, il est plus discret que son ombre. J'ai beau me creuser la tête, je ne sais pas de qui il tient ça.

Grodner disposa les verres sur la table, versa d'une main ferme la vodka jaune et cria par-dessus les dragons :

— *Brokhèlè*, mon cœur ! Allez, maintenant que nous sommes vieux et qu'il est temps de pardonner, avoue donc ! N'as-tu pas péché quelquefois ? Hein ? Sinon, il viendrait d'où, celui-là ? Avez-vous déjà vu une chose pareille ? demanda-t-il, en se tournant vers moi : les vieux s'en vont et le jeune reste ?

— *Farmach dem moyl* ! se fâcha l'un des dragons.

Et l'autre ajouta :

— *Di misser chiker* !

— Tais-toi, ivrogne ! traduisit Grodner, en hochant la tête.

— Arrête, le père, dit le hamster d'une voix indolente. Ça n'intéresse pas notre invité.

— Mais non, pourquoi, Iakov Arievitch ? répliquai-je immédiatement. Je vous ai déjà dit que tout cela me touchait personnellement. En tant qu'écrivain, il me faut tout comprendre, tout méditer.

— Un écrivain ! s'esclaffa Grodner-Orlov. Alors, dis-moi, l'écrivain, les Juifs ont-ils raison de partir, ou non ?

— Malheureusement, je n'ai pas de réponse toute prête, esquivai-je. Ce qui est bon pour l'un est mauvais pour l'autre. Vous savez que certains regrettent d'être partis. Les conditions de vie, la méconnaissance de la langue, la nostalgie du pays. Qu'on le veuille ou non, plusieurs générations ont vécu ici et c'est devenu leur patrie.

— « Plusieurs générations ont vécu », singea Grodner. Elles ont souffert, elles ont enduré, elles se sont perdues ! Mais elles n'ont pas

vécu ! Les humiliations et les pogroms dans les « zones de résidence », d'abord, les ennemis du peuple en 1937, les cosmopolites en 1948, les « médecins-assassins » en 1953, les sionistes aujourd'hui ! C'est pas une belle vie, ça ?

— *Zol dir oupnèmèn dess louchn, di chikérér – eld ! Er iz a chtymp !* braillèrent les dragons, ne tenant plus en place.

— Que ta langue tombe, connard bourré. C'est un mouchard, traduisit soigneusement Arié-Chaïm Orlov.

Il claqua de la langue avec un air désapprobateur et s'adressa soudainement à son épouse :

— *Brokhèlè*, tu n'as pas honte ? Tu m'as déjà vu traîner dans un caniveau ? Quant au jeune homme, ce n'est pas un *chtymp*, mais un écrivain, et je veux qu'il sache que je n'ai plus peur de personne. Dans toute ma vie, j'ai eu l'occasion d'avoir peur pour dix. Et si je pars pour Israël, ce n'est pas pour la belle vie, mais pour mourir dignement. Je ne veux pas crever ici. Vous m'avez compris ?

Brokhèlè ne daigna pas lui répondre. Je dis franchement :

— Pour le moment, non, mais je fais tous les efforts nécessaires pour vous comprendre.

Pendant ce temps-là, le jeune Grodner, sans quitter la table, se coupait les ongles avec des ciseaux de manucure. Et je fus de nouveau frappé par la mollesse inerte de ses mains.

— Allez, dit le vieux, buvez ce verre de vodka, ça vous aidera peut-être à comprendre...

Nous avalâmes l'eau-de-vie aromatisée aux herbes, sans trinquer ni porter de toast, et Grodner demanda avec insistance :

— Si vous êtes un homme russe honnête, expliquez-moi pourquoi, à la première occasion, des dizaines de milliers de Juifs se sont précipités à l'étranger ?

— Je ne dis pas le contraire, c'est vrai que la vie est difficile...

— Ça n'a rien à voir avec les difficultés ! C'est cette vie qui s'est asséchée d'elle-même ! Personne ne travaille, personne ne s'intéresse à rien, les gens ne répondent pas au téléphone, ils ne veulent pas regarder la télévision, ils ont cessé de vivre de grandes histoires d'amour, au bureau, ils forcent les autres à acheter des billets de théâtre, les autres les achètent, mais ne vont pas au théâtre. Un enfant prend soin de son cahier jusqu'à la première tache d'encre, l'adulte se préoccupe de son honnêteté jusqu'au premier mensonge. Le cahier de notre vie est recouvert de taches de mensonge, de traces de vomi et de sang !

Avec flegme, le fiston Iacha interrompit Grodner, dont la conversation m'intéressait de plus en plus :

— Arrête, le père, tu exagères toujours...

Il était en train de changer ses pantoufles de toile contre des gros souliers, avec l'intention manifeste de sortir. J'étais prêt à l'aider à enfiler sa veste, à condition qu'il s'en aille le plus vite possible. Dans la conversation qui s'annonçait il devenait tout simplement gênant.

Mais le vieux satyre frappa du sabot et agita les mains :

— Rien du tout, que dalle ! Peau de zébi !

— Ça n'a rien à voir avec les difficultés, poursuivit-il, en se tournant vers moi. Regarde, mon garçon, qui sont ces gens qui s'en vont ? Des musiciens, des savants, des écrivains, des artistes, des peintres ! Et la vie ne sera pas facile pour eux là-bas ! Mais c'est la vie ! La vie ! Pas le pourrissement ! Ce sont les rescapés qui s'en vont. Les familles de Mikhœls, de Peretz Markish, de Bergelson. Même un combattant convaincu comme Mikhœls, s'il était vivant, aurait été le premier à partir, j'en donne ma tête à couper !

Je me gargarisais avec la Zoubrovka tandis que le satyre criait, s'excitant de plus belle :

— Ehrenbourg(103) aussi serait parti !

Je demandai perfidement :

— Et Kaganovitch(104) aussi ?

— Pas Kaganovitch. C'est un fratricide et toute la malédiction de Moïsseï, son frère, s'est abattue sur sa tête. Il sera jeté dans un trou, comme un chien, et de là se précipitera directement en enfer. Ehrenbourg ne serait pas parti, peut-être, je ne peux pas l'affirmer. Mais Mikhœls si, j'en suis sûr.

Je dis, le regard plongé au fond de mon verre :

— Peut-être, peut-être... Difficile d'affirmer quoi que ce soit, aujourd'hui. Ah, mais quel talent grandiose il avait ! Et quelle mort stupide ! C'est vraiment bête ! Je ne me souviens plus, il est mort à Kiev ou à Vilnius ?

Le partage des eaux. La frontière. Ou bien le chemin s'arrête là ou bien il m'emmène encore plus haut.

— Kiev ? Tu parles, Charles ! hurla le satyre rougeaud et trapu. Il est mort ici, à Minsk ! On pourrait presque dire devant mes yeux. On pourrait même dire que c'était à cause de moi ! Ou plutôt de lui...

Il désigna le mélancolique Iacha, qui enfilait sa veste avec des hochements de tête réprobateurs.

— Là-bas aussi tu auras des problèmes, le père, à force de trop parler, observa-t-il avant de partir.

Grodner soupira lourdement :

— Espèce de *bourdia*, lui lança-t-il – une injure que je ne compris pas.

Brokha Chaïévna surgit de derrière son paravent, emmenant son troupeau de dragons comme un dresseur, et suivit son fils dans le couloir ; j’entendais leurs voix qui s’éloignaient.

Le satyre se courba au-dessus de la table, son visage puissant perdit un peu de ses couleurs, il appuya ses coudes d’un air pitoyable sur la desserte, et je vis à quel point il était vieux et épuisé. Il roulait pensivement des boulettes de pain et il me semblait qu’un seul sentiment bouillonnait encore en lui : une immense déception paternelle. La négation vivante du passé. Il leva sur moi ses yeux, perdus dans leurs rides – il me fit penser à un ours de zoo, lassé de l’éternelle servitude et de la curiosité paresseuse des badauds –, et dit tristement :

— Tout doit sûrement avoir son côté positif. Si, au lieu d’un cahier souillé, nous avions une véritable histoire, s’il existait une vraie histoire du théâtre, une encyclopédie théâtrale, j’y aurais ma place, juste après John Booth, l’assassin du président. Mais nous n’avons pas d’histoire, Mikhoels n’existe pas et, Dieu merci, personne ne sait rien de moi. Parce que Booth voulait vraiment tuer Lincoln, et moi, qui vénérerais Mikhoels comme un dieu, eh bien, il se trouve que je l’ai tué. Je sais bien qu’ils l’auraient tué quand même, que j’aie été là ou pas, mais ce n’en est pas plus facile pour moi.

Il remplit une nouvelle fois nos verres, nous les levâmes et bûmes, sans trinquer, comme s’il s’agissait d’un repas funéraire. Grodner remplit les verres aussitôt.

— Ce que c’était, cette année 1948, mon garçon, tu peux sûrement le deviner, commença le vieux sans se presser. La ville était complètement détruite, nulle part où trouver à se loger, la faim, des contrôles incessants au moindre prétexte, et la peur de mettre le nez dehors dès la nuit tombée : les bandits vous arrachaient la tête comme à de vulgaires poulets.

— Vous êtes du coin ?

— Bien sûr ! Nous avons passé toute notre vie ici ; grâce à Dieu, nous avons traversé la guerre, alors que Hitler a égorgé tous les Juifs de Biélorussie. Il était là deux semaines après le début de la guerre, personne n’avait eu le temps de se carapater. Ma famille a eu de la chance – vous savez bien que, chez nous, ça souffle tantôt le chaud,

tantôt le froid... Un mois avant le début de la guerre, mon frère Leva a été acté...

— Qu'est-ce que ça veut dire : votre frère Leva a été « acté » ?

— On l'avait embarqué en 37 comme nationaliste bourgeois. C'était pourtant un gars pur de pur, membre du Komsomol, un petit con. Il a écopé de dix ans et on l'a envoyé dans un camp quelque part derrière le cercle polaire. Il a tiré trois ans, puis il a eu les deux mains arrachées par une explosion dans une mine, un œil crevé, la tête défoncée, bref, un invalide à cent pour cent. Alors, ils l'ont laissé sortir, c'était juste avant la guerre. J'étais à cette époque en tournée à Saratov, et c'est mes parents qui sont partis le chercher : ils avaient encore bon pied, bon œil. Sur ces entrefaites, la guerre a commencé, et ils ont vagabondé à travers tout l'Oural. Moi, je suis parti comme volontaire, j'ai fait les quatre ans de guerre moins l'hôpital, j'ai quand même été blessé trois fois. J'étais mécanicien, j'ai servi dans les troupes blindées. Voilà un métier pour un Juif et un acteur de complément !...

Brokha revint de la cuisine avec la bouilloire fumante. Elle la posa en silence sur un dessous-de-plat en faïence, disposa négligemment les tasses et les soucoupes, une coupelle de bonbons acidulés, jeta un coup d'œil chargé de sens sur les verres remplis de vodka et dit d'une voix grave :

— Ce n'est pas pour la vodka... C'est pour lui.

Et elle se retira derrière son paravent.

Grodner agita la main dans sa direction et me fit comprendre qu'il ne fallait pas prêter attention.

— Sur ces entrefaites, on s'est retrouvés ici après la guerre, on s'est débrouillés, puis j'ai été engagé au théâtre Ianka-Koupala, j'ai pris ma place sur la liste d'attente pour obtenir un logement, et je me suis marié. C'est comme ça que ce bâtard est né. C'était le premier-né dans la famille après la guerre et mon père a dit qu'il fallait fêter ça avec tous les honneurs, comme dans une famille juive qui se respecte, organiser la circoncision, rassembler un *minyán*. J'ai beau ne pas être très religieux, je suis quand même juif ! Un premier-né, vous comprenez !

Le vieux me désigna les verres du regard et, après une petite pause, nous bûmes la Zoubrovka en faisant le moins de bruit possible, mais les dragons avaient l'œil et se mirent aussitôt à gronder.

— *Brokhèlè*, à ta santé, mon cœur ! cria le vieux à l'intention du paravent, avant de poursuivre tranquillement : on a mis les choses au point avec mon père, paix à son âme, à qui emprunter un peu de

thune, quoi mettre sur la table. Ce n'était pas si simple ! Un mois avant, on avait supprimé les cartes d'approvisionnement et il y avait eu la réforme monétaire ! Plus personne n'avait même un kopeck à se mettre sous la dent, plus de cartes, rien de rien !

Grodner sortit un paquet de thé du vaisselier, en versa généreusement dans la théière, ajouta l'eau bouillante et nous resservit un petit verre en attendant.

— On s'en serait sorti d'une façon ou d'une autre ! On était habitués à se débrouiller, on aurait fini par trouver une solution. C'est alors qu'arrive mon frère Leva, le malheureux infirme, et il me dit : « Tu sais qu'un grand homme vient d'arriver en ville – Mikhoels ? » Je lui explique qu'il est venu, en sa qualité de membre de la commission d'attribution des prix Staline, pour voir le spectacle *Konstantin Zasloukov* : c'était une sorte de fable triomphante consacrée à la lutte des partisans. Et voilà notre Leva qui dit qu'il faut se démerder à tout prix pour convaincre Mikhoels de venir au *minyán*. Ça m'a fait rire – comme s'il n'avait que ça à faire en ville, de rendre visite à des mendigots de notre espèce...

— Et Leva habitait avec vous ou tout seul ?

— Il était domicilié ici, mais il vivait à la maison commune de l'atelier des invalides, où il travaillait. Même là-bas il y avait plus de place que dans cet appartement – on était treize à se marcher sur la tête. Et c'était plus près de la Commandanture du MGB – il devait y aller chaque semaine pour pointer. Bon, bref, je lui demande : « Tu as trouvé ça tout seul ou on t'a aidé ? » Il m'assure que c'est un copain qui lui a conseillé, un homme intelligent, et bien placé. Qui connaît Mikhoels, un homme bon, paraît-il, simple et sensible, et qui, de surcroît, aime bien s'en jeter un ou deux en bonne compagnie. Il faut lui demander, le persuader, il viendra au *minyán* et ce sera un jour mémorable pour tout notre *mishpouh*'è(105) ! s'écria Grodner d'une voix rauque, et il grinça des dents, des dents encore solides pour son âge.

Non, ce n'était pas le récit d'un loup-garou, ce n'était pas une mystification spécieuse, dans la relation circonstanciée de ces souvenirs on pouvait sentir un besoin de revoir encore une fois la suite des événements, des mots, des actes, pour tout comprendre sans rien mélanger ni intervertir, et le désir ardent de ne rien oublier traversait son récit.

— Je m'étais alors fâché sérieusement contre Leva – avec quoi allions-nous régaler notre vedette ? Des patates, de la choucroute, du radis noir, de la gnôle maison ? Et ce pauvre imbécile de Leva, qui me dit que son copain peut obtenir des provisions dans un magasin

« fermé ». « Ce sera, dit-il, une rencontre symbolique pour tous les Juifs. » Seigneur, je revois tout comme si c'était hier !

Le vieux servit le thé d'une couleur rouge-or intense, fixa sa tasse quelques moments, puis se rappela tristement :

— C'est vrai, il a apporté des provisions. Un plein sac à dos, bourré à craquer ! Deux poulets, du saumon, du saucisson fumé, du fromage. Trois bouteilles de vodka Moskovskaïa. Mais pas de thé. Le thé n'était pas prévu au menu. J'ai même dit à Leva : si ton copain est si haut placé, il ferait mieux de te radier du contrôle à la Commandanture du MGB. Leva a répondu : ça se pourrait...

Le crépuscule s'épaissit. Le thé n'avait plus la couleur du rubis mais celle du bitume. Derrière le paravent, la vieille femme soupirait pesamment. Des larmes contenues bourdonnaient dans les vieilles narines de Grodner. Il se moucha dans un vaste mouchoir à carreaux et dit, avec dépit :

— Ah-h, on ne peut rien changer, rien expliquer ! Je n'avais pas fait attention à ces paroles ! Alors tout s'est décidé comme ça. J'ai emmené Leva avec moi au théâtre, il m'a attendu dans la loge de maquillage et, après le spectacle, nous nous sommes jetés sur Mikhoëls comme les porcelets sur sa mère. On l'a supplié de nous donner ce bonheur, et il a éclaté de rire : c'était un homme, un vrai, que le paradis lui soit doux ! « Pourquoi vous donner tant de mal pour essayer de me convaincre ? Ça fera un combattant juif de plus sur la terre, c'est sacré ! » Il a dit ça à son camarade, un écrivain juif dont je ne me rappelle plus le nom. Qui a répondu à Mikhoëls en yiddish : « Allons-y, allons-y, ce sera comme une *mitzva* pour le mécréant que vous êtes, c'est-à-dire une action de grâce !... »

Grodner leva son verre et proposa un toast :

— Buons à leur mémoire, que la terre leur soit aussi douce qu'un duvet. Parce que ni l'un ni l'autre ne sont arrivés jusqu'à chez moi. On les a attendus longtemps, les autres invités commençaient à se fâcher – pourquoi devons-nous tous les attendre ? Moi aussi, je me rappelle, j'étais fâché : on a beau être simples, on ne revient jamais sur une parole donnée... On a fini par boire un coup, on s'est mis à rire, c'était détendu. Je ne pouvais imaginer la véritable raison de leur absence ! Qui aurait pu penser une chose pareille ?

— Votre frère Leva...

Grodner resta calme, sans protester ni crier. Mais il n'était pas d'accord. Il hocha la tête lentement :

— Non. Qu'est-ce que ce malheureux aurait pu comprendre ? Il n'a jamais eu de chance. Il avait l'air d'un mouton aveugle qui ne sait pas

de quel côté on le tond. Ils en ont fait une amorce, un appât...

Je faillis m'exclamer, mais me retins, et demandai :

— Et quand avez-vous appris que...

— Le lendemain matin. À six heures, les « organes » m'ont embarqué dans leur voiture et emmené dans leur *bèyssachkhité*...

— Où ça ?

— C'est comme ça qu'on appelle un abattoir chez nous. La Grande Maison, pour dire autrement. Et ils ont tout de suite pris le taureau par les cornes. Quoi ? Comment ? Pourquoi ? Qu'aviez-vous en tête en invitant Mikhoels chez vous ? Bien sûr, je me suis tout de suite rappelé ce petit malin qui avait soufflé l'idée à Leva, fourni les provisions et fait des promesses à propos de la Commandanture. Tu comprends, mon garçon, ça fait beaucoup de coïncidences pour notre petite vie. Je compris immédiatement que je m'étais fourré dans le pétrin. Un sale pétrin. Je faisais dans mon froc, mais bon, je restais assis, tranquille et digne. Je suis quand même un petit peu acteur...

La voix pensive des dragons parvint depuis le paravent :

— *Vèn sè nèmt oup ba dir dés loucheyn*...

Grodner leva le menton dans la direction de son épouse :

— La femme dit que je ferais mieux d'avaler ma langue ! Tu parles d'une vie ! On crève de trouille parce qu'on se rappelle une arrestation banale d'il y a plus de trente ans ! *A gébarètè melikhè* ! Empapaouté de pays !

— Vous en étiez à votre premier interrogatoire, lui rappelai-je.

— Ah oui. Je suis assis, là, et je tremble intérieurement : pourvu qu'ils ne mettent pas Leva sur le tapis. Lui aussi a été déporté comme politique et on le garde toujours sous contrôle judiciaire. S'il replonge, avec sa santé, il ne survivra pas un mois en prison. Les pensées se bousculent dans ma tête – *Brokhèlè* est toute seule, toute jeune, elle ne sait rien faire, ne comprend rien à la vie, un bébé sur les bras – une semaine d'expérience ! Oh, malheur !

Grodner se leva, ramassa le cliché par terre, le posa sur la table et pointa son gros doigt puissant :

— Le voilà, Leva ! Pauvre souffreteux ! J'ai décidé alors, pendant cet interrogatoire, de tout prendre sur moi. Après tout, c'est moi qui avais vu Mikhoels au théâtre, qui l'avais invité, et alors ? Tout le monde m'avait vu l'inviter, et les amis peuvent confirmer que nous avons attendu toute la soirée, personne ne s'était absenté.

Le vieux tâta la bouilloire, fit entendre un « hm » mécontent, constatant qu'elle était froide, se dirigea vers la cuisine, mais s'arrêta

dans l'embrasure de la porte et termina son récit :

— Figure-toi que, après avoir tout noté, ils n'ont pas touché un cheveu sur ma tête, ils ont juste demandé que je signe une promesse de non-divulgaration – et qu'est-ce que j'aurais eu à divulguer ? – et ils m'ont laissé rentrer chez moi. Et pas un mot au sujet de Leva...

Il referma la porte derrière lui, je demeurai seul, à fixer la photographie en me disant que Dieu lui-même avait guidé l'esprit de Grodner pour qu'il ne mentionne ni son frère Leva, ni son malin petit copain-conseiller. S'il leur avait raconté comment les choses s'étaient vraiment passées, ils l'auraient emmené dans les caves.

Le vieux revint, alluma la lumière, et l'image des dragons silencieux attira mon regard. L'omerta déteinte. La vieille trouille fanée. La respiration silencieuse d'une vieille femme derrière son paravent.

— Quelques jours plus tard, Lev Cheïnine est arrivé – continua sans hâte le satyre, déroulant le fil des souvenirs, et son visage pâle avait pris un coup de vieux en quelques heures. C'était un écrivain célèbre, il était ami avec Mikhoëls. Il s'est avéré qu'il n'était pas seulement écrivain mais aussi un procureur très important, ou un juge d'instruction, je ne sais plus exactement. Mais ça, je l'ai su plus tard, en parlant avec lui. On était là, comme toi et moi aujourd'hui. C'était un gros bonhomme, il avait l'air d'un chef. À propos, l'écrivain, tu ne serais pas un peu procureur, toi aussi ?

— Dieu m'en préserve ! m'écriai-je sincèrement. Je peux vous montrer ma carte de l'Union des écrivains.

— Tu peux te la garder, dit-il avec un sourire ironique. L'autre aussi, il devait en avoir une, de carte, je suppose ?

— Sûrement ! fus-je obligé d'admettre. Au moins, je ne suis ni chef ni gros.

— Ah, qu'importe, après tout. Qu'est-ce que j'en ai à faire, maintenant ? Procureur, écrivain... Moi-même, qu'est-ce que je n'ai pas été dans toute ma vie, moi qui suis un vieil artiste. Roi, cheminot, major...

— Et Cheïnine alors ? le rappelai-je à l'ordre.

— Il m'a interrogé toute une journée.

— Et votre frère ?

— C'est à son sujet essentiellement qu'il m'a interrogé.

— Il n'a pas interrogé Leva lui-même ?

— Impossible. Leva était déjà mort.

— Mort ? répétais-je, stupéfait. À peine quelques jours plus tard ?

— Au troisième jour, grinça de nouveau le vieux. Il s'est noyé, le malheureux. Le matin, il a quitté la maison commune pour se rendre à son travail et on l'a trouvé à l'heure du déjeuner dans la rivière, juste près de la rive. Sa montre marchait encore.

— Comment est-ce possible ?

— Comment ? répéta-t-il avec un méchant rictus. Ils l'ont noyé. Ils avaient promis de le radier, n'est-ce pas ? Eh bien, ils l'ont radié. Ils nous ont fourni un certificat – cause du décès : accident. On a enterré notre Leva, paix à ses cendres, et voilà tout. Qu'est-ce qu'on pouvait faire ? Aller se plaindre ? À qui ? Chercher un responsable ? Lequel ? Eh oui, son silence ne lui a été d'aucun secours...

— Et Cheïnine, qu'est-ce qu'il voulait savoir, au sujet de Leva ?

— On ne peut pas vraiment dire qu'il a posé des questions... Il m'a écouté, puis il a dit : il est parfaitement clair que l'idée d'inviter Mikhoels venait de votre frère. Je m'embrouille, je bafouille, je répète qu'il n'était au courant de rien. Cheïnine a balayé tout ça d'un geste de la main, du genre : tais-toi donc, j'ai très bien compris de quoi il retournait. C'était un juge plus costaud que ceux de la Grande Maison... Il m'a laissé partir et en guise d'adieu m'a lâché « à part », comme on dit chez nous, au théâtre : « Ça ira mal pour vous. »

— Et qu'avez-vous fait ?

— J'ai tout raconté à mon père. C'était un homme simple mais sage. Il s'est mis à pleurer puis il m'a dit : « Disparais tout de suite, sinon ils te tueront. » Et je suis parti cette nuit même...

— Parti ? Comment ça ? m'étonnai-je.

— En train. Arrivé à Moscou, j'ai repris un train à la gare de Iaroslavl, jusqu'à Vologda, puis je me suis enfoncé de quatre-vingts kilomètres jusqu'à Vetchokino. J'avais un ami qui travaillait là-bas, un copain de régiment. Je lui ai raconté que je m'étais disputé avec ma famille. Il m'a trouvé une place au club de la fabrique de textile, j'y ai dirigé un théâtre d'amateurs. J'ai habité au club même, sans *propiska*(106). C'est comme ça que j'y ai jeté l'ancre pour six ans. Après, notre Bon Maître a crevé, ils avaient d'autres chats que moi à fouetter, et je suis rentré sans faire de vagues. Et c'est comme ça que j'ai vécu jusqu'aujourd'hui, dans la peur et la misère...

Cette conversation nous avait littéralement épuisés. Ma chemise était trempée de sueur et j'avais les jambes qui flageolaient. J'avais enfin appris, trente ans après, comment avaient été tués le père d'Ula et le grand comédien.

Maintenant, il fallait que j'apprenne *qui* les avait tués. Il n'y avait

plus d'omerta qui tienne pour moi. Plus rien ne pouvait m'arrêter.

Je secouai doucement par l'épaule le vieux, qui commençait à s'assoupir, et demandai :

— Et qu'est-ce que vous allez chercher là-bas, en Israël ?

— Rien, répondit-il en branlant la tête. Rien. Je veux rentrer à la maison.

Je le crus.

Il rentrait chez lui. Le Juif errant achevait sa marche interminable. Il y a deux mille ans, tu te tenais, Johannes le Juif, encore jeune, devant les portes du prétoire à Jérusalem, et tu regardais le Christ exténué tirer sa croix en haut du Golgotha. Espièglerie, pressentiment ? Quel aiguillon l'avait poussé alors ? Il sortit de la foule, se planta devant le Nazaréen, le gifla et lui cria avec haine : « Va, va ! Va à la mort ! »

Jésus le regarda tristement et dit d'une voix à peine audible : « Je vais à la mort ! Et tu attendras que je revienne », et, courbé sous le bois de son martyre, il poursuivit sa route.

Alors Johannes prit un simple bâton et partit aussitôt sur sa route millénaire, et il fut surnommé Johannes Buttadeus, ce qui veut dire « celui qui bouta Dieu ». Et depuis, il traverse les temps, les pays, des souffrances indescriptibles, des martyres inouïs, des humiliations fabuleuses, il traverse les tourments, les tortures, le gibet et la haine, il marche et il marche, et il marche toujours, et son nom est tantôt Ahasvérus, tantôt Cartophile, tantôt Malchus, tantôt Longin, tantôt Isaac Laquedem, tantôt Michob-Ader, mais, toujours et avant tout – Juif.

Seigneur Jésus-Christ ! Pardonne-lui ! Je ne crois pas qu'il existe un péché de par le monde qu'il n'ait pas expié.

Laisse-le rentrer chez lui. Hein ?

29. Ula. Mes camarades jurés

Personne ne s'approchait de moi. J'étais assise derrière ma table de travail et, bien qu'il y eût trois chaises libres à côté, les retardataires s'entassaient sur les rebords de fenêtre, grimpaient sur les bureaux, s'asseyaient à deux sur un tabouret, mais ne touchaient pas à ces chaises.

C'était fatal – c'est l'éternel problème de notre intelligentsia : elle veut sauver la face devant le martyrisé, sans que le terrible bourreau puisse s'en apercevoir d'aucune manière.

Les gens s'étaient rassemblés dans le bureau à cause de moi. Dans la série des rassemblements absurdes et innombrables, c'était quelque chose d'inédit : c'était à la fois une réunion du Parti, du Komsomol, du syndicat, un staff d'entreprise et un jury d'honneur des camarades⁽¹⁰⁷⁾. Mais avant tout, c'était un tribunal, car le jury d'honneur, émanation des camarades, n'a besoin ni de loi, ni de preuves, ni de crime. Il n'a besoin que des camarades.

Depuis que je travaille à l'Institut, une fois seulement autant de monde s'était rassemblé pour moi : c'était à l'occasion de ma soutenance de thèse. Mais il n'y avait pas alors cette curiosité sur leurs visages ; des candidats en soutenance, ils en avaient vu en pagaille.

Tandis que c'était la première fois qu'ils voyaient une lépreuse.

Certains ne m'avaient même pas saluée, d'autres me regardaient avec épouvante, d'autres encore avec perplexité. À de rares exceptions, on pouvait même lire de la compassion sur le visage de certains de mes collègues, soigneusement dissimulée derrière un masque d'indifférence. Après tout, la lèpre était encore une maladie rare chez nous.

Nous étions disposés comme dans une mise en scène inepte : moi, dans un coin, un peu plus loin, derrière son bureau, Eingoltz, puis un grand morceau d'espace vide, et, seulement plus loin, un amas désordonné et serré de mes camarades d'hier, qui n'étaient plus désormais ni collaborateurs, ni collègues, ni bons copains, ni camarades, mais le jury d'honneur. Des jurés-figurants qui ne connaissaient qu'un seul verdict – la décision de la direction.

Maria Andreïevna Vassiltchikova, la tête baissée, griffonnait quelque chose dans ses papiers. Les mégots s'amoncelaient dans son cendrier et je regardais ses maigres mains brunes, déjà parsemées de

taches de vieillesse, et mon cœur se serrait de pitié.

Eingoltz se balançait si doucement que l'amplitude de son balancement était presque imperceptible : il regardait le monde brumeux derrière le fenestron grillagé à travers les épais verres à double foyer de ses lunettes.

Svetka Gryzlova fixait sur moi ses yeux exorbités, terrorisés, et son regard exprimait à la fois le dépit et la colère. Elle désapprouvait ma conduite.

Nadia Aliapkina, tristement courbée comme une vieille femme, poussait de longs soupirs.

Lioussia Lossossinova se dépêchait de mâchonner ses sandwiches, tout en lançant des coups d'œil désolés sur le samovar froid – l'une des déplorables conséquences de cette réunion.

Galia, la secrétaire, recouvrit sa machine à écrire d'une housse, jeta un coup d'œil haineux sur l'assemblée et articula, sans s'adresser à personne en particulier :

— Les gens sont sans vergogne...

Les trois chaises libres furent occupées par Berbassov, Oska Guershson et Panteleïmon Karpovitch Pedus, arrivés en dernier.

... La veille, Panteleïmon Karpovitch l'avait enfin eu, son triomphe.

— Un certificat ? demanda-t-il à voix basse, et une joie encore indécise avait affleuré sur son visage ; il avait même cessé pour un moment de remuer les mâchoires.

— Oui, un certificat de l'employeur, rédigé sur un formulaire spécial, c'est pour l'Ovir...

Il détourna le regard, ses mains, errant sans but sur le bureau, bougèrent quelques papiers, et, dans ce regard détourné et dans ces mains blanches et gonflées de noyé qui s'agitaient, je pus mesurer toute l'ampleur de la joyeuse excitation qui avait saisi Pedus. On aurait dit un braconnier découvrant une zibeline prise à son piège. La pauvre bête stupide y était entrée toute seule !

Pedus respirait profondément, comme un plongeur qui se prépare. Il craignait que cette joie inattendue ne lui fasse perdre son calme – il ne voulait pas m'engueuler ou me dire quelque chose avant d'avoir suffisamment réfléchi : il fallait que cela soit blessant, vexant et terrible. Il avait peur de gâcher le premier plat de ce festin espéré depuis si longtemps, et de renverser, dans un geste de colère heureuse, la coupe pleine de son triomphe d'honnête citoyen.

Très bien, animal cruel, réjouis-toi. J'avais moi-même tiré mon *pour* – le sort sacré des Juifs.

— Alors, comme ça, tu veux un certificat ? demanda Pedus en gonflant ses joues.

Trois mille ans sur la balançoire de l'Histoire. De l'infortune au malheur. Je ne dois pas lui montrer ma peur, je ne dois pas le laisser s'exciter sur ma faiblesse.

— Ne me tutoyez pas ! Nous n'avons pas gardé les harengs de vos rations ensemble ! Je vous prierais de vous conduire convenablement ! m'écriai-je d'une voix aiguë et pleine de haine.

Nous avons survécu aux pharaons, après tout ! Aux satrapes babyloniens. Aux césars romains. A l'Inquisition.

— Convenablement ? hurla Pedus, et son visage passa du bleu au pourpre. Nous allons organiser une réunion générale des collaborateurs de cet Institut ; il faut qu'ils s'expriment, qu'ils disent ce qu'ils pensent des traîtres ! Vous avez trahi la Patrie !

— D'accord. Qu'ils s'expriment, acquiesçai-je.

Il fallait être ferme, ne pas leur céder un pouce de terrain. Nous avons bien survécu à Hitler et à Staline ! Et à toi aussi, nous survivrons.

Il faut tenir. Les bêtes féroces dévorent les faibles en premier...

Vingt-quatre heures avaient suffi pour décider de la réunion, de la discussion générale, pour convoquer le jury des camarades. Et les juges, Pedus, Berbassov, Guershson, avaient pris leurs places. Un bourreau, une nullité et un traître – les voilà, les juges, les camarades.

Ils se serrèrent derrière le bureau et, malgré la chaleur étouffante, s'imbriquèrent les uns dans les autres, de façon à régner sur cette table qui symbolisait leur position particulière. Leurs visages, excités par la curée qui s'annonçait, se dressaient au-dessus du tas informe des corps entrelacés. Cerbère, le chien à trois têtes des enfers, gardien de nos âmes esseulées, se tenait devant la porte de l'Hadès.

— Camarades, j'aimerais vous informer au sujet d'un incident exceptionnel, dit Pedus en remuant ses grosses joues. Le collaborateur scientifique auxiliaire Guinzbourg a outragé notre honneur, et jeté l'opprobre sur le nom respecté de notre Institut...

Pas un mouvement, pas un souffle ne perturba le silence glacé. Seul Oska Guershson s'agitait sur sa chaise, tentant de dégager ses articulations du corps aggloméré de la justice – il mourait d'envie de placer un mot, de montrer devant tout le monde l'extrême raffinement de son discours et tout le brillant de son esprit.

Un apostat rouquin et grasseyant. Le six d'atout de tous les événements antisionistes, l'exemple spectaculaire du bien-être des

Juifs soviétiques. Docteur ès sciences, membre de l'Union des écrivains, qui voyage à l'étranger au moins trois fois par an. Là-bas, il raconte la merveilleuse existence des Juifs soviétiques, et ici – l'inhumaine condition de ceux qui vivent de l'autre côté.

Un « juden-garou » stupide et gras. Je me demande pourquoi les Juifs traîtres sautent aux yeux à ce point-là ? Quel est le secret de cette visibilité grâce à laquelle ils laissent des empreintes dans la conscience des gens ? Pourtant, les autres peuples non plus ne manquent pas de collaborateurs ?

— ... Elle a enfreint le serment du savant soviétique, dit Pedus en poursuivant son discours, elle a trahi la Patrie qui l'a élevée, nourrie, éduquée et sauvée de la destruction hitlérienne... Mais les larbins apatrides ne connaissent ni l'attachement ni la gratitude... En courant après l'argent et la vie facile, Guinzbourg est arrivée au dernier point de l'indignité – elle a décidé de s'enfuir... Elle a déposé une demande d'émigration pour l'État d'Is-ra-ël.

Il prononçait ce mot d'Israël exactement de la même manière que l'inspectrice de l'Ovir, en détachant soigneusement les syllabes. Ils sont peut-être de génération différente, mais de la même école.

Un bruissement parcourut l'assemblée, mais Pedus frappa de la paume sur la table et tout le monde se tut, pétrifié, à part Guershson, qui s'agitait de plus belle sur sa chaise, et Berbassov, qui soufflait bruyamment comme un calorifère à l'entrée des magasins. C'est lui que Pedus poussa en avant après son intervention, craignant peut-être que, dans l'excitation, il n'ait oublié tout ce qu'il lui avait enseigné la veille.

— Chers amis, vous, mes très chers camarades, commença Berbassov avec fougue, et il traça dans l'air une ligne qui me séparait résolument de ses chers amis et très chers camarades. (Homme de principe, il ne voulait rien avoir à faire avec une lépreuse.) J'ai toujours pensé que chaque être humain devait sentir sa conscience battre comme un cœur. (Et il désigna sa poitrine creuse et étriquée, afin que nous puissions nous assurer *de visu* que dans cette cage thoracique il y avait bien une conscience, avide et méchante comme un rat.) Mais, dans certaines circonstances, on s'aperçoit qu'il existe des gens sans conscience. Pendant longtemps, des années durant, parfois des décennies entières, ils se camouflent habilement et font semblant d'être comme nous tous, des Soviétiques normaux et honnêtes. Mais quels ne sont pas leurs subterfuges ! Ils font semblant d'aimer leur travail, participent à la vie citoyenne, ils feignent d'aimer le pouvoir soviétique. Et soudain arrive le moment où nous comprenons qu'ils n'ont, en réalité, aucune conscience ! Ces gens-là, en fait, ne sont pas de notre camp ! Et j'ai toujours su que Guinzbourg

Sulamith Moïsseïevna n'était pas de notre camp !

Il lança un regard conquérant à l'assemblée, pas peu fier de sa perspicacité. Je ne sais pas si les gens éprouvaient de la sympathie pour moi, mais le fait que c'était Berbassov qui m'avait accusé de ne pas avoir de conscience, l'homme que méprisaient même les femmes de ménage, avait fait pencher la balance de mon côté.

Ils scrutaient attentivement le sol, comme s'ils essayaient d'y déchiffrer les mots d'une soudaine révélation.

— Sans aucun doute, d'après la loi, un homme qui prémédite un crime est déjà considéré comme un criminel, expliqua Berbassov. Et j'affirme pour ma part qu'une criminelle s'est depuis longtemps dissimulée dans nos rangs...

— Vous n'avez pas le droit ! cria Eingoltz d'une voix stridente et brisée. Vous n'avez pas le droit de l'insulter ! Le gouvernement soviétique garantit la liberté d'émigration ! Comment osez-vous traiter Ula de criminelle ?

Les regards n'étaient plus fixés par terre ni sur moi ; tout le monde s'était tourné vers Eingoltz.

— J'aimerais savoir pourquoi vous essayez d'empêcher vos camarades d'évaluer correctement l'aspect politique de l'attitude de Guinzbourg ? fit Guershson, sortant de ses gonds rouillés.

— Parce qu'il y a la politique, la morale et la loi ! répondit Eingoltz en tendant sa tête comme un ourson. Quant à ce que dit Berbassov, ça jette le discrédit sur la politique extérieure du gouvernement soviétique en ce qui concerne les droits civiques. Et je peux démontrer cela n'importe où et à n'importe qui...

— Qui se ressemble s'assemble, dit Pedus. Vous-même, camarade Eingoltz, vous n'auriez pas une idée derrière la tête ? Rapport aux droits civiques ?

— Je considère votre réplique comme une provocation, trancha Eingoltz. L'avenir montrera qui de nous deux est le plus grand patriote...

Pauvre Chourik ! Seigneur, dans quel pétrin l'avais-je fourré, lui aussi !

Mais ce hongre penaud de Berbassov n'était plus très rassuré.

— J'aimerais vous faire remarquer, entre autres, camarade Eingoltz, que je n'ai pas la moindre intention de réviser la politique extérieure du gouvernement soviétique. Et je considère quand même son intention d'émigrer comme un crime...

— Et pourquoi ça ? s'écria soudain Galia, la secrétaire.

— Parce que nous laissons sortir un ennemi convaincu, une antisoviétique incontestable...

Un bruissement de mécontentement parcourut la salle. C'était un petit zéphyr presque imperceptible, mais suffisamment sensible.

— Je m'explique ! cria Berbassov. Guinzbourg S.M. n'est ni dentiste ni ingénieur en électronique. Elle n'aura pas la vie très facile là-bas. Elle est philologue, spécialiste en histoire de la littérature soviétique. Ce métier peut-il intéresser quelqu'un ? Il ne lui reste qu'une solution – travailler à salir notre mode de vie en général et notre littérature en particulier ! Voilà les gens que recrutent les agences impérialistes.

— Généralement, quand on recrute un agent, on ne tient pas compte de son métier, mais de son caractère, observa Galia à voix haute.

Pedus lança un regard oblique et poussa Oska Guershson, qui se leva.

— C'est un jour tragique dans ma vie, proféra-t-il en glissant comme un acteur quelques larmes dans sa voix. Il n'est rien de plus amer que de perdre des amis. Aujourd'hui, Ula Guinzbourg est morte pour moi. Oui, oui, elle est morte – bien qu'elle soit assise là, qu'elle respire et qu'elle bouge, elle est déjà morte. Je préfère penser cela plutôt que de me dire qu'elle a trahi nos idéaux communs. J'irai au cimetière et j'enterrerai sa photo dans la tombe de ma mère. Je me sentirai mieux. Ce sera plus facile de continuer à vivre et de me battre quotidiennement pour les principes fondamentaux de notre existence... Et de renforcer, par mon modeste travail, les liens fraternels qui unissent le peuple juif si riche en talents et les peuples laborieux de l'Union soviétique...

Ce qui m'amusait, c'était que ce youpinet grasseyant, avec son accent du *shtetl*, ne savait même pas parler le yiddish. Il ne comprenait que quelques mots à peine, qu'il avait dû apprendre dans une école spécialisée. Eh bien, qu'il enterre, qu'il vive, qu'il renforce, je ne suis plus ici.

— ... Il n'existe rien de pire que l'ingratitude ! s'appliquait Guershson. Nous sommes tous redevables à notre pouvoir soviétique et le pire des péchés est de mordre la main qui nous a si généreusement nourris ! Et nourris de quelle façon ! Où, ailleurs dans le monde, les Juifs ont-ils atteint une telle reconnaissance sociale, un tel bien-être matériel ?...

J'interceptai le regard que lui jeta Svetka Gryzlova et m'affermis dans l'idée que les Juifs du type de Guershson nous avaient été envoyés par Hitler pour exciter l'antisémitisme de masse du peuple russe.

C'était justement le bavardage répugnant de Guershson qui suscitait en moi le plus grand sentiment d'humiliation et de douleur. Je n'étais pas du tout touchée par les sorties grossières de Pedus et de Berbassov – je savais qu'il fallait me taire et me souvenir de tout. Ils ne pouvaient m'offenser d'aucune manière, comme un chameau ne peut pas offenser quelqu'un en lui crachant à la figure. Je découvris que c'est dans cette indifférence salvatrice face à leurs attaques que se trouvait probablement l'origine mystérieuse de cette morgue juive que nos persécuteurs haïssent depuis des millénaires. Rien ne peut humilier l'orgueil de la dignité recouvrée. J'étais en train de découvrir, lentement, mais dans toute sa clarté, le sens salvateur de la souffrance et de l'affliction, degrés indispensables de la montée de l'âme.

La montée ! *L'aliya* ! En hébreu, la montée se dit *aliya*. Voilà comment est apparu le mot *aliya*, qui désigne aujourd'hui la réunion de tous les Juifs sur leur terre !

L'aliya, c'est le retour à sa terre, c'est l'ascension jusqu'à elle.

Et Guershson se mettait en travers de mon chemin et m'empêchait de monter. D'où sortez-vous ? Comment devenez-vous ce que vous êtes ? Pour quel plat de lentilles avez-vous vendu votre droit d'aïnesse ? Que s'est-il passé dans ta cervelle de poulet pour que tu retournes l'ancestral manteau des grands prêtres, et que, revêtu du costume de bouffon, tu viennes faire tes galipettes dans la poussière et les crachats sous les rires apitoyés des badauds cruels et indifférents ?

— ... jamais nulle part le peuple juif n'a atteint une telle importance culturelle et spirituelle que dans notre libre pays ! poursuivait Guershson dans ses tentatives pour convaincre l'assistance, et tout le monde souriait d'un air dégoûté, affermi dans sa conviction qu'il s'agissait bien d'un peuple pitoyable et apatride.

Seigneur, arrache-lui la langue !

— ... jamais nulle part les Juifs ne trouveront une patrie plus belle et plus libre, nulle part leur avenir ne sera plus radieux et éclatant qu'ici, nulle part ils n'ont d'autre patrie...

Pauvre, pauvre Esaï le Rouge ! Si tu n'avais pas fait de ton judaïsme un métier si mal rémunéré, tu connaîtrais ton histoire et tu saurais que tu n'es pas le premier à professer ces convictions et espérances. Nous, les Juifs, nous nous souvenons très bien de tes précurseurs. Seuls les Pedus et les Berbassov ne changent pas, mais on aurait pu facilement te remplacer à la table du tribunal par Jacob Frank, s'il n'était pas mort il y a deux siècles. Sous la protection des papes catholiques, cet apostat lubrique débattait avec les rabbins de la faillite du Talmud, du monde prochain de l'« émanation » et de la

Pologne, devenue Terre promise à la place de la Palestine. Lui aussi sortait toujours vainqueur de ces débats, les opposants étaient jetés en prison, on brûlait le Talmud et, pour finir, Frank se convertit au christianisme et devint l'ennemi farouche de ses coreligionnaires de la veille. Je ne sais pas s'il allait enterrer leurs portraits dans la tombe de son honorable mère, en tout cas ce ne fut pas le genre de sottises auxquelles s'adonna son autre successeur, le découvreur des terres sacrées dans des patries étrangères, le cynique-civilisateur David Friedlander, qui avait ordonné à tous les Juifs de prier pour la prospérité de la Prusse, où l'avenir des Juifs, clair et radieux, serait assuré, où toutes leurs infortunes trouveraient consolation, où les chagrins seraient étanchés, la liberté sociale et spirituelle absolue garantie.

Merci à vous, Juifs officiels, merci à vous tous, les Esäu polonais, allemands et russes.

La fumée des fours de Sachsenhausen et d'Auschwitz s'est posée sur les glaces de Magadan et de la Kolyma.

— ... Laissons-la rejoindre son Israël ! monta jusqu'au hurlement la voix dramatique de Guershson. Laissons-la partir pour le pays du militarisme effréné et du chauvinisme agressif ! Mais qu'elle sache qu'une fois là-bas elle sera morte définitivement à nos yeux !

Ce genre de Juifs stupides et incultes, tante Perl les appelait *bèrkout*. Un seul mot – *bèrkout*.

Et pendant que Guershson retournait à sa place, tout fiérot, regardant autour de lui pour tenter d'estimer l'effet qu'avait produit son intervention informelle mais si sensible, Pedus grommela :

— Quelqu'un demande la parole ?

Il y eut un léger mouvement, quelques paroles chuchotées, des regards obstinément fuyants, puis le silence se fit. Maria Andreïévna n'écrivait plus, elle regardait dans ma direction, fixant un point quelque part au-dessus de ma tête, et sa pupille de vieille femme myope se colorait du gris de l'infinie angoisse. Elle non plus ne voulait pas parler – ou bien elle ne me condamnait pas, ou bien les procureurs la dégoûtaient.

Svetka Gryzlova demanda la parole.

— Nous connaissons Ula Guinzbourg depuis des années. Elle a toujours été une excellente collaboratrice, une collègue consciencieuse. Et elle s'est toujours montrée une bonne camarade...

— Qu'est-ce qu'il y a ? Vous proposez qu'on lui donne une prime, peut-être ? l'interrompt Berbasov.

— Non, bien sûr, nous condamnons sa démarche. C'est un peu

comme si elle nous avait trahis. Mais elle n'est pas pour autant perdue... Je regrette qu'on l'ait presque qualifiée de criminelle. Peut-être que toi, Berbassov, tu savais quelque chose, mais nous, tu vois, nous n'avons jamais rien remarqué de mal. C'est une femme normale. Et convenable, pas comme certains. Une orpheline qu'on a baladée de maison en maison, qui a travaillé en sortant de l'école et qui a fait ses études supérieures par correspondance... Peut-être qu'on pourrait lui laisser le temps de réfléchir un peu ? On se porterait garants, en quelque sorte ?

Quelques rires fusèrent dans la pièce et Svetka se rassit avec un geste de dépit. Nadia Aliapkina demanda :

— C'est vrai, Ula, et si tu reprenais ta demande ? Réfléchis, qu'est-ce que tu vas faire là-bas ? Il y a la guerre avec les culs-noirs, l'inflation, des étrangers partout. Comment tu comptes vivre ?

Je me taisais et c'est Pedus qui s'indigna à ma place :

— Votre intervention, camarade Aliapkina, politiquement inculte, a des relents de libéralisme veule. Ce n'est pas un souk, ici : je vends ma patrie, puis je change d'avis, je reprends ma demande. On ne joue pas aux dames. Et puis regardez Guinzbourg – elle est peut-être là, devant vous, mais par la pensée elle est déjà là-bas ! Elle ne daigne même pas répondre à ses camarades !

Il me rappelait que j'étais une lépreuse et qu'on ne pouvait pas sortir de la léproserie.

— Et qu'attendez-vous qu'elle vous dise ? surgit soudain la voix rauque de fumeuse invétérée de Maria Andreïevna Vassiltchikova. Qu'attendez-vous que réponde votre camarade Ula Guinzbourg à cette honteuse parodie de justice ?

Je tressaillis. Pedus se pétrifia. Guershson ouvrit la bouche. Le rat s'agita dans la poitrine de Berbassov. Un silence assourdissant tomba sur l'assemblée figée. On entendait le faucheur qui s'affairait dans un coin de fenêtre, à raccommoder ses toiles déchirées.

— Je suis une vieille femme russe. J'ai vu beaucoup de choses dans ma longue vie. Et je déclare solennellement : Ula Guinzbourg a raison. Et je lui donne ma bénédiction...

— Comment ? Comment... osez-vous ? s'indigna Pedus – et ses bulles de poison commencèrent à gonfler.

Grand-mère l'arrêta d'un geste de la main :

— J'ose. Parce que, Dieu merci, j'ai cessé d'avoir peur de vous. Vous ne pouvez plus rien me faire. Aujourd'hui, je vais quitter cet endroit – cela me répugne de respirer le même air que vous. Je ne peux pas rester votre collègue, à vous, les bourreaux, les mercenaires,

les tortionnaires, ça m'est insupportable. Il vaut mieux que Berbassov prenne ma place, puisqu'il en a tellement envie !

— Vous paierez pour tout cela ! menaça mollement Berbassov.

— J'ai déjà payé, répondit grand-mère avec un sourire amer. Un prix dont vous n'avez même pas idée. Je voudrais rappeler à mes camarades, au moment où ils s'apprêtent à voter à cette honteuse assemblée, un fait oublié depuis longtemps : ce sont les chrétiens qui ont été les premières victimes des sanglantes calomnies. Rappelez-vous, amis, qu'ils ont tenté, en vain, de prouver aux Romains qu'ils n'avaient jamais versé le sang des enfants païens pendant leurs rituels...

— Quel rapport ? demanda Guershson, avec un air de défi.

— Vous, Guershson, vous avez laissé tomber les vôtres, vous n'êtes qu'une brebis égarée et vous ne pouvez pas me comprendre, répondit-elle.

Elle prit son sac à main vieillot, se dirigea vers la porte, puis s'arrêta un instant sur le seuil et ajouta :

— La Bruyère a écrit quelque part : les sujets des tyrans n'ont pas de patrie.

Et elle claqua la porte.

30. Aliocha. Il vous reste trente secondes...

L'automne qui commençait était léger, encore plein de la lumière tiède et transparente de l'été. Le revêtement bleu de la chaussée, souple et tendu comme un trampoline, se déployait sous les roues de la voiture et se repliait au loin en un mirage tremblotant. L'air ruisselant caressait les ailes de l'auto et les arbres, pourpres et jaunes, semblaient surgir du mirage dans leur stridente beauté, le temps d'un dernier adieu.

Et mon esprit assoupi était loin de se rendre compte que dans deux cents kilomètres je serais à Vilnius. Vilnius, pour le moment, n'existait pas, c'était une invention, un mirage, un souvenir inventé extirpé d'une existence jamais vécue.

Un panneau sur la bas-côté : Zlobaïevo. Une affiche : « Bienvenue dans une localité de haute culture ! » Puis un autre panneau : Vilnius, 182 kilomètres.

Un délire, un mirage insensé. Le vent traînait des feuilles pourpres et des morceaux de journaux dans la poussière jaune et âcre de l'unique rue de la localité de haute culture. Des gamins poursuivaient un chien, une boîte de conserve accrochée à la queue, avec une joie universellement partagée. Les hurlements de la bête étaient peu à peu recouverts par les grognements et les injures de deux ivrognes se battant devant un café. De vieilles femmes couleur de pierre grise, assises sur leurs tabourets au bord de la route, vendaient des patates et des pommes d'un vert criard – généreuse recette de l'automne paysan. Un gigantesque cadenas pendait sur la porte du magasin. Les couacs métalliques d'une trompette s'échappaient depuis la fenêtre ouverte d'une maisonnette, surmontée de la pancarte « École musicale de Zlobaïevo ». Un peu plus loin, un verrat tacheté, efflanqué, ressemblant à un chien errant, avait grimpé sur une truie et renouvelait la génération porcine en grognant et ronronnant.

Je filai et le cauchemar de la localité de haute culture s'évanouit derrière moi. Encore 181 kilomètres avant le prochain mirage. Je veux tester ma capacité à me remémorer les mirages, puisqu'on ne peut appeler autrement mes souvenirs tremblants et vagues, s'évanouissant peu à peu dans les abîmes du temps. Spectres, fantômes, mensonges des sens...

Et pourtant, je n'ai rien inventé ! Je me souviens de tout ! Comme

si c'était hier !

Je me souviens très bien de Mikhaïlovitch – l'officier cultuel de la synagogue. Un Juif rouquin aux orbites noires flamboyantes et à la longue touffe de poils sur la joue. Je m'accrochais à cette moustache plantée dans sa verrue comme à une corde au-dessus du précipice de l'oubli. Il me laissait caresser cette mèche soyeuse brun-or et tirer doucement dessus. Mes doigts en ont gardé le souvenir jusqu'aujourd'hui.

Il m'emmenait au théâtre. Après la représentation, nous allions en coulisse. Pour quoi faire ? De quel spectacle s'agissait-il ? Je ne me rappelle pas. J'avais sept ans. Il me semble qu'on y chantait. Était-ce un opéra ? Je ne me rappelle pas. Le tissu de la mémoire s'est défait, les fils des souvenirs se sont calcinés. Je ne me rappelle pas.

Et cependant, je tenais fermement un maillon de cette chaîne. Ce n'était pas un mirage, je m'en souvenais à coup sûr. Mikhaïlovitch se servait de la voiture de fonction de mon père. Mikhaïlovitch se faisait conduire dans la voiture de mon papoune. Ce petit rien, ce quelque chose, je m'en souvenais, et si cela était remonté à la surface trente ans plus tard, c'est que cela m'avait alors stupéfait. Car il s'agissait d'une infraction, d'une exception à la règle : personne n'avait le droit de se servir de la voiture de mon père. Il roulait lui-même dans sa Mercedes noire, parfois il emmenait avec lui le chef de son secrétariat, le joyeux escroc Lejava le Géorgien. Et moi. Moi, le petiot, le Poucet d'amour, le préféré – c'est Garnisonov qui m'emmenait à l'école. Le reste de la famille recourait aux services d'une Ford ou d'une Pobeda, que conduisait Lehibou – j'ignore s'il s'agissait de son véritable nom ou d'un surnom. En tout cas, tout le monde l'appelait Lehibou.

Et voilà.

Je me souviens que Garnisonov avait emmené Mikhaïlovitch à plusieurs reprises. C'était en hiver, probablement en janvier, pendant les vacances. Nous étions allés au théâtre. En quelle année ? En 47 ? En 48 ? En 49 ? En 50 ?

Je ne me rappelle pas. En 47, les théâtres de Vilnius n'étaient certainement pas encore reconstruits – c'était un an et demi à peine après la guerre. Peut-être en 48. En 49, en revanche, c'est impossible, mon père nous avait envoyés dans son wagon-salon personnel, Seva, Vilena et moi, passer toutes les vacances d'hiver chez les parents de Lejava à Soukhomi. En 50, ce serait étonnant, parce que, à cette époque, on virait les Juifs des organes à coups de pompe dans le cul. Pas en 51 non plus, j'étais déjà adolescent, et je m'en serais sûrement rappelé.

C'est donc en janvier 1948 que Mikhaïlovitch roulait dans la

Mercedes de mon paternel. Ce n'était pas un hasard. Dans notre monde, il n'existe pas de hasards de ce genre. Il n'aurait pas pu monter de son propre chef dans cette voiture, Garnisonov l'aurait traîné dehors en le tirant par la moustache. Aucune urgence ne pouvait justifier cela – il aurait préféré bleuir de froid à attendre qu'une voiture se libère plutôt que d'emprunter celle d'un ministre. De toute façon, c'est absurde : au garage, il y avait toujours au moins vingt véhicules opérationnels prêts à partir.

Le paternel l'autorisait à arborer cette folle moustache et avait ordonné qu'il fût conduit dans sa propre automobile. Seigneur tout-puissant ! Comment n'ai-je pas deviné plus tôt ? Mikhaïlovitch n'était pas un subalterne de mon père ! Il agissait sous sa direction dans le cadre d'une opération !

Mikhaïlovitch m'emmenait avec lui. Au théâtre. Il allait dans les coulisses. Sûrement pas pour draguer les soubrettes ! Il allait au théâtre à Vilnius. En janvier de l'année 1948.

Il se servait de la Mercedes de papounet...

Allez, la cervelle, remue-toi un peu ! Réfléchis, nom de Dieu ! Mémoire, encore un effort ! Respire à fond, bouge, vis, accroche-toi aux bribes, rampe, sors-toi de la boue du marasme !

Je ne me rappelle pas. Je ne me rappelle rien.

Stop ! Stop ! Le peintre Tychler écrit dans ses Mémoires qu'on avait proposé à Mikhoels, en tant que membre de la commission d'attribution des prix Staline, d'assister à des spectacles à Leningrad, Vilnius et Minsk. Et, malgré l'insistance de Tychler pour qu'il se rende à Leningrad, Mikhoels avait curieusement choisi Minsk. « Ah, s'il m'avait écouté ! » soupire le vieux peintre.

Quoi ? Et s'il t'avait écouté, il ne serait pas arrivé exactement la même chose, peut-être ?

Mikhoels était condamné. Et il le savait.

L'agent avec sa monstrueuse moustache sur la joue vérifiait en ma compagnie la possibilité d'une solution de repli au théâtre de Vilnius. Si quelque chose venait à clocher à Minsk, on aurait donné l'ordre à Mikhoels de se rendre à Vilnius.

Mikhaïlovitch roulait dans la voiture du paternel. Mon père ne me dira jamais rien. L'omerta du vieux mafioso. Mais c'est Garnisonov qui conduisait la voiture et l'événement avait dû suffisamment le marquer – un Juif rouquin, un *shmendrick*(108) dans sa voiture !

... Une voûte en bois, des fanions fanés. « Vous entrez en République soviétique socialiste de Lituanie. » Une bande de terre labourée coupe la chaussée en deux. Deux miliciens indolents, tannés

par le soleil, à cheval sur leurs motos. Une puanteur stridente monte de la bande de terre labourée. Qu'est-ce que c'est ? Une frontière ? Voilà-ti pas que c'est une république souveraine, maintenant ! Pour une nouvelle, c'est une sacrée nouvelle !

Le milicien leva mollement le bras. Je m'arrêtai et me penchai au-dehors :

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Sors de là, et essuie-toi les pieds. Contrôle vétérinaire. Lutte contre la gourme.

Tu parles d'une souveraineté ! La gourme ! Je m'essuyai les pieds, l'odeur rampa derrière moi dans la voiture, les pneus pataugèrent un peu dans la boue puante de ce qui avait été autrefois une frontière, et je continuai ma route. Il faut trouver Garnisonov. Après notre départ pour Moscou, il était resté vivre dans le coin – en sa qualité d'occupant jovial et de bandit.

Des décennies entières s'étaient écoulées jusqu'à ce que je revienne dans le pays de mon enfance, après avoir franchi une fausse frontière, avec l'intention secrète, comme un faux espion, de remuer le passé pour apprendre une vérité illusoire et détruire les joyeux souvenirs, car cette joie, elle aussi, était fausse, et le passé aussi, et il n'y avait rien d'autre qu'un rideau de fumée, qu'un mirage éternel, que la brume brûlante qui montait de mon esprit assombri. Tout n'est que fiction, éclipse ; le peuple oublie, l'humanité s'écroule, victime d'une attaque.

J'entrai dans Vilnius, mais, à part la vieille ville, je ne reconnus pas grand-chose. Nos villes ont toutes le même visage. Et des hôtels éternellement complets. Je courus jusqu'au soir sans parvenir à trouver où me loger. Devant l'entrée de l'hôtel chic Vilnius, je rencontrai le poète Alguimantas Pranas, assez éméché – je le connaissais de Moscou où nous avions bu quelquefois ensemble.

— Bonjour, Aliocha, me salua-t-il d'un air aussi impassible que si on se voyait tous les deux jours à Vilnius. On boit un verre ?

Nous nous installâmes dans la fraîcheur du bar et je décidai de ne pas me préoccuper du gîte ; dans le pire des cas, je pourrais toujours passer la nuit dans la Moskvitch. Il y avait même quelque chose de logique dans tout ça : je n'arrivais pas à trouver d'endroit où dormir dans une ville où trente ans auparavant mon paternel régnait sans partage. Et qui la ruina – les habitants, je veux dire, pas les bâtiments. Lui et ses *opritchniks*(109) n'ont épargné personne.

Ça faisait bien longtemps que je n'avais pas bu ! La vodka, mélangée à de la glace et du jus de citron, brillait doucement dans le

verre. Le sang moussait d'impatience dans les veines. Après une bonne lampée, la pierre dans ma poitrine commença à fondre.

Ah, allez donc tous au diable !

— Tu ne dis rien, cher grand frère russe ? me titilla Alguis, sans grande conviction toutefois.

Il était resté là, silencieux, avec son verre embué, et je l'avais complètement oublié.

— Pourquoi « grand » ? demandai-je avec lassitude, car je n'avais pas envie de discuter.

— C'est ce qui est écrit dans tous nos manuels : le peuple russe constitue la nation la plus éminente et mérite de diriger les autres nations.

Alguis me fixait avec les yeux gonflés d'un homme qui n'a pas dessoûlé depuis trois jours.

— Alors, pourquoi avez-vous demandé à rejoindre l'URSS ?

— Nous n'avons rien demandé du tout, dit Alguis en hochant sa lourde tête. Nous vous avons combattus jusqu'à nos dernières forces...

— Comment ça ? Dans ces mêmes manuels auxquels tu fais référence, il est écrit que, en août 1940, le Soviet suprême a accepté, à la demande des masses populaires de Lituanie, l'adhésion de celle-ci à l'URSS.

— Nous n'avons rien demandé. Ce sont les traîtres qui ont demandé...

— Pourquoi vous ne les avez pas zigouillés, ces sales chiens ? demandai-je méchamment.

Je sentais l'ivresse qui me montait à la tête, aussi je vidai mon verre – cul sec.

— Nous étions des gens pacifiques, nous ne savions pas encore tuer. Quand nous avons appris, c'était trop tard. Vous avez flingué ou embarqué un Lituanien sur huit...

— Qu'est-ce que tu racontes, Alguis ? Qui ça, vous ? Moi ?

— Non, pas toi, secoua-t-il péniblement la tête en finissant son verre. Vos pères. Et ça continue aujourd'hui...

Le serveur apporta d'autres verres, je vidai rapidement le mien, la sueur perlait sur mon front, et, me surprenant moi-même, je fis le signe de croix, ayant brusquement compris ce que voulait dire expier les péchés de ses parents. C'est un jour terrible, celui où les fils ont honte du nom qu'ils portent. Nos pères. Mon paternel.

Alors que lui, il ne sait pas ce que faisait mon paternel. Ce qu'il

faisait ici même, pendant ces mêmes années. Je ne le cachais pas, je ne mentais pas, simplement, je n'avais jamais eu l'occasion d'en parler. Cela dit, même si l'occasion s'était présentée, je n'en aurais rien dit. Parce que c'est précisément à cette époque qu'Alguis avait été arrêté et emprisonné. Il avait seize ans. Son professeur avait remarqué qu'il écrivait des poèmes pendant les cours, il l'avait gentiment charrié et encouragé à lui montrer son travail, promettant de l'aider. Alguis m'avait lu ces vers enfantins drolatiques – ils racontaient l'histoire d'un méchant cafard moustachu qui, après avoir mangé tout le lard et le beurre lituaniens, s'était attaqué à la chair humaine.

Le professeur avait lui aussi trouvé ça très drôle, et le lendemain matin Alguis fut arrêté. Tenant compte de son jeune âge, on avait su se montrer magnanime et il n'avait écopé que de dix ans de camp. Il avait eu de la chance : le méchant cafard finit par crever et Alguis sortit au bout de quatre ans.

Je lui demandai, non pour le provoquer, mais par pure curiosité :

— Et aujourd'hui, à qui tu en veux le plus, aux bourreaux russes ou à ton prof qui t'a balancé ?

Il picora dans son verre et répondit en articulant lentement :

— Je n'en veux pas du tout aux Russes. Tu ne me comprends pas. Les Russes sont aussi de malheureux et misérables *zeks*. Et ils font la même chose avec nous. C'est ce qui s'appelle la russification du pays...

— Et comment elle s'exprime concrètement, cette russification ?

— Peu à peu, vous nous enlevez notre langue, notre religion, notre culture et nos traditions. À tout le monde – aux Tatares, aux Ukrainiens, aux Géorgiens, à nous. À tous. Et nous sommes déjà tous devenus des ivrognes, des fainéants et des voleurs – comme en Russie...

— Tu mens, crétin ! m'enflamai-je. Réfléchis un peu ! La langue, la religion, la culture, les traditions, c'est au peuple russe qu'on les a enlevés d'abord ! Ce qui se passe chez vous n'a rien à voir avec la russification ! Vos occupants ne connaissent pas eux-mêmes la langue russe – ils ont piétiné la foi orthodoxe, détruit l'immense culture russe, enseveli les traditions. Ils ont inculqué au peuple le modèle de leur nation et, par ignorance et commodité, ont introduit la langue unique – un jargon monstrueux composé de mots russes !

— Arrête..., se défendait mollement Alguis en agitant les mains.

Et toute ma haine s'épuisa d'un coup. Je lampai un peu de vodka glacée au goût prononcé de citron et me dis tristement que le bonheur consistait probablement à ne pas savoir et ne pas penser. Heureux sont les simples d'esprit ! Qu'avais-je besoin de me mêler de tout ça ? Moi

qui baignais si confortablement dans le placenta de l'existence végétative quand je n'étais pas encore né ! Quand je ne savais rien. Quand je ne pensais pas. Quand je ne voulais pas savoir.

Quel état merveilleux et tranquille que de vivre comme tout le monde ! Quelle joie que de sentir sa propre insignifiance. D'avoir la conscience de sa nature moléculaire. Le voile protecteur de la foule. La chaleur rassurante de l'irresponsabilité collective. Le coma de l'oubli universel.

Pourquoi suis-je allé me mêler de cette histoire ? Si mes soupçons au sujet de Mikhaïlovitch se révèlent exacts, il me faudra aller voir Ula et lui dire que *mon* père, s'il n'y a pas participé directement, savait qu'on préparait l'assassinat de *son* père. Pas mal, comme situation ? Ou bien ne rien lui dire ? Revenir et expliquer que je n'ai pas réussi à trouver de réponse ? Il n'y aurait rien là d'in vraisemblable – trente ans sont passés, toutes les traces effacées. Elle me l'avait dit elle-même : ne cherche pas, tu ne trouveras rien !

Une idée soudaine, brûlante comme un glaçon, me traversa le cœur : et si Ula savait quelque chose ? Il y avait quelque chose d'obscur dans ses paroles, comme un non-dit...

— Tu te souviendras, Aliocha, de ce que je t'ai dit, marmonnait Alguis, déjà ivre mort. C'est la fin de notre vie... Les larmes et le sang des hommes en sont venus à bout... Nous périrons tous sous les décombres...

— Tu ne devrais pas boire autant, Alguis, tentai-je de le refréner. Tu ne veux pas que je te ramène chez toi ?

— No-on, no-on, résistait-il – et il continuait de parler, ce qui lui demandait des efforts surhumains, et des bulles gonflaient au coin de sa bouche. Je suis un croyant, Aliocha, je suis catholique. Je sais tout sur l'enfer. L'enfer, c'est notre vie, moins la vodka, multipliée par l'éternité.

Seigneur, comment s'arracher à cet enfer ? En Amérique on congèle les cancéreux pour les décongeler quand on aura trouvé un traitement miraculeux. Mon Dieu, comme j'aimerais me faire congeler pour deux cents ans, pour, en me réveillant, me souvenir de cette vie comme d'un cauchemar d'un instant disparu à tout jamais !

Encore un demi-verre – et ça ira. Je commençais déjà à sentir un vague engourdissement de mes membres, une lourdeur involontaire de chacune de mes cellules. Sur le comptoir, un magnétophone déroulait le fil infini de sa mélodie, ronronnante et tiède, douce et attachante comme une chatte. Les appliques sur les murs se dédoublaient en taches dorées, Alguis s'agitait furieusement.

Seigneur, merci de m'avoir poussé à faire le premier pas ! Les autres ne font que grogner alors que moi j'agis ! Je me suis relevé, je ne suis plus à quatre pattes.

Solomon avait rêvé de monter *Hamlet*. Il s'y était longuement préparé, c'était l'affaire de toute sa vie, mais on ne l'avait pas laissé aller jusqu'au bout de son entreprise. Restaient néanmoins ses notes préparatoires pour la mise en scène et ses réflexions sur l'enjeu philosophique de ce spectacle. Il pensait que l'exploit de Hamlet était de découvrir la terrible vérité. « Je suis né pour remettre de l'ordre. »

Solomon, quelle est la leçon de ta vie ?

Tu as trouvé un imbécile qui s'est pris de passion pour ton idée. Allez, on va jouer ton spectacle jamais monté trente ans après. Je ne suis ni Hamlet ni un grand comédien. Mais je ne jouerai pas la pièce dans un théâtre. J'essaierai de jouer ce rôle désespéré dans la vie.

Toi, tu n'es plus Hamlet, tu es Horatio, qui m'avait prévenu vainement : « Ne te penche pas sur ce précipice, c'est la folie qui te menace. » Eh bien, ça signifie que nous savons tous les deux comment se terminera le spectacle. Tu n'as pas craint l'insondable vérité du crime : tu as fait ton moi-acteur plus grand que ton moi-homme. Pour moi, c'est beaucoup plus dur. Car il s'agit de transformer en homme un grand dadaïste de Soviétique.

Me voilà complètement éméché. Ou bien ai-je perdu l'esprit ? Je suis devenu Hamlet ? Qu'est-ce que c'est que ce galimatias ? Pourquoi, Solomon, m'as-tu mêlé à cette histoire ? C'est peut-être même toi qui, depuis tes hautes sphères, m'as envoyé Ula ? Pourquoi pleurait-elle au Planétarium ? Est-ce que c'est l'une de mes idées banales de pochetron ou la leçon de ta vie ? Pourquoi me proposes-tu le rôle de Hamlet ? Peu de temps avant ta mort, tu avais dit aux metteurs en scène moscovites : « Hamlet se trouve à l'arrière de l'ennemi, c'est la formule de sa conduite. Tout est chiffré, voilà pourquoi le masque, voilà pourquoi les traces qu'on efface, voilà pourquoi la vérité, qui apparaît par fragments infimes. Et voilà pourquoi, enfin, la "souricière". »

Solomon, à qui disais-tu cela ? À des ânes débiles, terrorisés par les arrestations nocturnes, les exils et les menaces permanentes ? Ou bien tu savais qu'il y aurait quelqu'un pour noter tes instructions à l'intention de l'imbécile heureux qui, trente ans plus tard, s'essaierait à ce rôle, ce rêve que tu avais caressé, et incarné dans le spectacle incroyable de la vie ?

D'accord, Solomon, topons là ! J'accepte !

Je jouerai ce rôle comme tu le voulais. Je ferai tous les efforts. Tant pis si je suis un fou, délirant et vulgaire, tant pis si je suis un

imposteur – après tout, nous habitons le pays des imposteurs. Je suis le Prince du royaume de la Moscovie et de la Sécurité d'État et je viens pour connaître la terrible vérité. Je me fiche de ce que pensent les autres.

Il est important que je sente que je suis devenu Hamlet. C'est l'essentiel.

C'est toi-même qui l'as écrit, Solomon, je m'en souviens, je suis un élève consciencieux et doué, je me rappelle tes préceptes : « Apprendre un rôle, c'est mémoriser l'action qui dicte la parole. » Mes paroles et mes sentiments me sont actuellement dictés par la mémoire des actes.

Le destin. Donc, le destin. La chaîne des événements, formant une succession de luttes, de victoires et de défaites de l'homme. Qui révèle l'idée directrice de la vie, sa leçon.

Foutaises. Pas la peine de me supplier. Je suis d'accord.

— En 1947, cinquante mille Polonais ont été déportés de Lituanie en vingt-quatre heures, bourdonnait Alguis d'une voix épuisée par la douleur et l'ivresse. Et nous, crétins, on se réjouissait ! On aurait dû les suivre...

Il n'avait même pas remarqué que j'étais déjà parti. Je le laissai mûrir. Tant qu'un homme parle, il reste inoffensif pour le pouvoir. Chez nous, un homme n'est capable de faire quelque chose qu'après avoir mis un masque, effacé les traces et rassemblé grain à grain les morceaux de la terrible vérité.

Dans le hall, je découvris un téléphone automatique interurbain. J'introduisis une pièce dans le coffre gris de l'appareil, les chiffres pourpres du compteur électronique s'allumèrent aussitôt et l'écouteur fit entendre sa voix de contralto. Je composai le préfixe de Moscou, attendis la tonalité, et mon doigt fit machinalement le numéro d'Ula. La sonnerie retentit dans son appartement, se répandit dans les coins à sa recherche, jusqu'à ce que l'espace se fendille et que sa voix chérie traverse les milliers de kilomètres entre nous :

— Où es-tu, Aliocha ?

— À Vilnius.

— Par quels mauvais vents ? Qu'est-ce que tu fais là-bas ?

— Je répète le rôle de Hamlet.

Elle se tut quelques instants, puis demanda avec précaution :

— Tu comptes reprendre le volant ?

C'est comme ça qu'elle essayait de savoir le plus délicatement possible jusqu'à quel point j'étais torché.

Les chiffres sanglants clignotaient sur le tableau électronique, puis surgirent des lettres pâles : « Il vous reste trente secondes. » Nous sommes vivants, nous avons l'éternité devant nous, et il ne reste plus que trente secondes ! Je glissai une pièce de quinze kopecks dans la fente, l'appareil l'ingurgita aussi sec et une unité vint s'ajouter au compteur.

— Je ne sais pas, Ula. J'ai beaucoup à faire par ici.

Elle ne demanda rien à propos de ce que j'avais à faire, mais poussa un long soupir et j'eus le cœur serré par ce soupir affligé.

— Reviens vite, Aliocha. J'ai tant besoin de toi !

— Oui, Ula, le plus vite possible. Je dois encore traîner un jour ou deux ici...

Le chiffre se recourba dans la fenêtre du compteur, s'enroula sur lui-même et se transforma en zéro ; derechef, les lettres brumeuses s'allumèrent, « Il vous reste trente secondes ». Je glissai une autre pièce dans la fente, la machine l'avalait avec un bruit sourd, mes mains fouillaient mes poches à la recherche de monnaie.

— Il y a longtemps que tu es rentrée du bureau ? demandai-je, histoire de la distraire un peu – je sentais bien qu'aujourd'hui elle se sentait particulièrement seule.

Je crus qu'elle ne m'avait pas entendu. Les flammèches électriques s'ébattaient dans l'appareil, des éclairs lointains résonnaient à l'autre bout de la ligne, son silence me remplissait l'oreille comme du goudron.

— Ula, tu m'entends ?

— Oui, je t'entends.

— Pourquoi tu ne dis rien ?

— Je ne vais plus au bureau...

Le zéro – encore ce zéro, les nerfs du compteur se tendent à l'extrême. Un clic, et de nouveau ces mêmes lettres menaçantes clignotent devant les yeux : « Il vous reste trente secondes. » Où ai-je pu fourrer toute ma monnaie ? Les trente secondes s'écoulaient, Ula se tait, attend, retenant sa respiration, le récepteur grince un peu entre mes mains – il y a un millier de kilomètres entre nous. Encore quelques instants, et la ligne sera coupée. Je finis par dénicher une pièce d'une main tremblante, l'introduis dans la fente et cet oiseau tendre et stupide l'ingurgite aussitôt dans son estomac métallique. Tiens, voilà une pièce, bouffe, espèce de robot !

— Ula, qu'est-ce qui se passe ?

Elle se taisait toujours et il me sembla qu'elle rassemblait tout son

courage ; un vif pressentiment chassa l'ivresse, ma détermination à devenir Hamlet, et j'eus même cette pensée, qui me traversa en un éclair : je n'aurais pas dû téléphoner. La peur me saisit à l'estomac, comme un bon karatéka, par en dessous.

Ula dit d'une voix monocorde :

— J'ai été licenciée. Pour conduite incompatible dégradant l'image morale du savant soviétique...

— Pourquoi ? demandai-je, désappointé.

Je ne voulais pas poser cette question, car mes peurs ne me trompent jamais, et mes pressentiments se vérifient infailliblement. Elle n'avait pas encore ouvert la bouche, là-bas, à mille kilomètres de moi, que je savais ce qu'elle allait dire. Je le savais déjà à Moscou, avant mon départ, mais je n'avais pas voulu aller jusqu'au bout de ma pensée, je refusais de la laisser s'installer dans mon esprit, je l'écartais de mon chemin – il m'était terriblement douloureux de voir Ula lentement s'éloigner de moi et de tout ce que nous avons vécu.

— J'ai déposé une demande, Aliocha, dit Ula d'une voix à peine perceptible – et je voyais d'ici son menton se tordre, sa bouche se serrer, son nez se durcir pour empêcher de toutes ses forces les larmes de couler le long de ses joues, rares et grosses comme celles d'un enfant. Pardonne-moi, si tu le peux...

Je m'appuyai sur la porte vitrée – mes jambes ne me tenaient plus. Seigneur, pourquoi ? Pourquoi montres-tu tant de colère ?

Le racketteur vert se remit à clignoter faiblement : « Il vous reste trente secondes. » Je n'avais plus de pièces, de toute façon. Et pas besoin de temps. Pour quoi faire, maintenant ?

— Pardonne-moi, Aliocha ! cria soudain Ula, et le millier de kilomètres reliés par le fil téléphonique effaça la douleur et la peur de sa voix, et son cri d'animal traqué ne me laissa que ces quelques lettres : « Il vous reste trente secondes. »

Et le zéro, palpitant et rouge, engloutit ses dernières paroles :

— Je t'ai aimé, je t'aime, je t'aimerai toujours...

La communication s'interrompit. Le silence. Plus un bruit dans l'appareil. Le récepteur engourdi dans les mains. Je restai longtemps encore comme suspendu dans la cabine téléphonique, serrant dans ma main le petit cadavre noir de l'écouteur. Puis je le reposai soigneusement dans sa niche et retournai dans la rue.

31. Ula. Ma richesse

Avec quelle célérité se produit l'arrachement, lorsque le processus est enclenché ! Les liens avec le monde se rompent aussi douloureusement que rapidement.

Aliocha raccrocha sans écouter la fin de ma phrase. Mon amour, pardonne-moi, je suis une lépreuse désormais, et je ne dois pas t'entraver. Je t'ai aimé, je t'aime, je t'aimerai toujours. Mais j'ai commis l'irréversible : j'ai déclaré que je n'étais plus une citoyenne soviétique de nationalité juive, mais une Juive, juste une Juive. Et ça, ça ne se pardonne pas.

Rien d'étonnant à cela : déjà Karl Marx avait expliqué à ces gens que « la chimérique nationalité du Juif est celle du mercantile et de l'homme d'argent en général ». Et, suivant les lois du monde de l'absurde, je devrais, pour confirmer cette chimérique nationalité, payer une somme égale à mon salaire annuel. Et comme je suis, de par ma nationalité, une mercantile et une personne d'argent en général, mes économies se montent exactement à dix-sept roubles et quarante-six kopecks. Ils ont fait exploser mon métabolisme en privant mes albumines des trente et un roubles de salaire, et ils ont agi sagement, après tout, puisque tout le monde sait qu'un Juif est un être abject pour qui n'existent ni la fidélité à la patrie, ni la reconnaissance au Parti et au gouvernement, ni l'enthousiasme travailleur et désintéressé, ni le dévouement. Et pour coincer une youpine avide, il faut avant tout lui arracher son argent.

Le Fondateur, qui, comme Dieu, est infailible, avait affirmé catégoriquement : « Le judaïsme, c'est la course au profit, le culte juif, c'est du marchandage, le Dieu juif – c'est l'argent. » Quel autre enseignement promet une meilleure indulgence à tous les pogromistes des bazars ?

Je ne pense pas qu'aucune autre notion marxiste n'ait aussi profondément pénétré la conscience de millions de gens. Et aujourd'hui, après avoir passé toute ma vie à m'enrichir, m'étant créé un culte mercantile et m'étant prosterné devant l'Argent, je posai devant moi, sur la table, les dix-sept roubles et quarante-six kopecks. Le voilà, mon Dieu jaloux.

Ah, et puis zut ! Je m'en fiche. Je peux revendre le transistor, la vieille armoire en noyer, mettre les livres dans les cartons et vendre

les étagères. Il faudra aussi vendre mes bottes d'hiver – elles sont presque neuves, je porterai les autres en attendant. Il y a aussi cette fine alliance en or qui me reste de tante Perl. Mais ça me fait de la peine ; tante Perl me l'avait passée au doigt la veille de sa mort. Il y a les boutons de manchette en argent d'oncle Leva. Je peux aussi vendre ma veste. Un gilet en laine – j'en ai deux. Enlever les rideaux des fenêtres. Les chaises, personne n'en voudra, elles sont trop vieilles. Apparemment, je n'ai rien d'autre.

La question, c'est où trouver les huit cents roubles pour le visa ? Je n'ai jamais vu une telle somme de ma vie. Il faut tout vendre et vivre avec un rouble par jour – ça devrait aller, je ne mourrai pas de faim. Et trouver rapidement du travail. Je pourrais me faire embaucher comme *dvornik*(110) si je fais semblant d'avoir perdu mon livret de travail et ne dis pas que j'ai un niveau d'instruction supérieur. Je peux aussi me faire liftière, mais les salaires sont plus modestes – jamais je n'arriverai à rassembler huit cents roubles. La voilà, ma nature juive, qui se manifeste si bien dans la course au profit !

Il paraît qu'on peut obtenir une certaine somme sous forme de prêt au consulat néerlandais.

Ah, c'est probablement le désespoir qui me met en rogne ! Ce n'est pas à ça que je pense, assise devant les résultats de ma course au profit et des œufs au plat qui attendent que je les mange depuis ce matin. L'œil mort de l'œuf, tendu d'une effrayante pellicule bleuâtre, me scrute le fond de l'âme. Je pense que l'esclavage est le foyer où se nichent toutes nos peurs, qu'elles naissent dans cet abîme gluant et obscur et tissent autour de nous une toile humide et nous enferment comme dans un cocon. Ces petites peurs nous enseignent à ne plus penser, à ne plus nous effrayer devant les véritables et grandes pertes : la privation de liberté, la mort de l'âme, la séparation avec l'homme de sa vie. Des milliers de peurs quotidiennes paralysent la volonté et nous transforment en bêtes de somme normalement soviétiques. Nous craignons les Pedus, les voisins, le milicien du quartier, nous tremblons à l'idée de prononcer le mot de trop, de regarder ou d'écrire de travers, de ne pas lever le doigt à temps ; bref, nous faisons tout pour sauvegarder la misérable routine de nos albumines. Mais peut-être est-il possible, au prix d'une seule mais véritable grande peur, de se défaire de cette saleté poisseuse, de gratter le moisi qui a recouvert nos cerveaux ?

J'avais accepté pour survivre. De concert avec tout le monde, j'avais joué le jeu.

Si tout le monde s'était simplement mis à crier – deux cents millions de gens offensés et malheureux – en même temps : NON, NON, NON !!! ce cri aurait suffi à pulvériser la maudite machine.

Mais nous avons accepté de jouer le rôle de gens heureux dans cette représentation cauchemardesque. Nous sommes tous prêts à supporter les défauts provisoires et les quelques excès exceptionnels, puisque, pour le reste, nous sommes globalement heureux et satisfaits. Personne ne peut nous aider tant que, dans un élan de dégoût général, nous n'aurons pas arraché, avec un cri strident, la répugnante toile d'araignée de la peur, greffée en nous comme un second système de circulation sanguine.

Ils ont assassiné mon père, conduit ma mère au tombeau, défiguré ma vie et arraché le seul être humain que j'aime. Ils ont fait de moi une mendiante, ils ont craché sur mon travail et l'ont piétiné dans la boue. Ils ont transformé mon quotidien en un combat constant et douloureux de mes albumines.

Et je continue de jouer le jeu – en complice obéissant de ce duo bien agencé de notre malheur. Je les aide parce que je me tais, parce que j'accepte le rôle de traître et de lépreuse, parce que j'accepte leur version de la mort de mon père, tué censément par des bandits, parce que je ne dis rien au sujet de l'infarctus spontané et lié à aucune cause visible de ma mère, parce que j'accepte que ma thèse soit une mauvaise thèse, que j'accepte qu'un coquin soit plus intéressant et meilleur que Bialik, que le judaïsme, c'est la course au profit et que le culte juif, c'est du mercantilisme.

Pourquoi ? Pourquoi ? Pourquoi me conduis-je de façon si honteuse ? Ou bien je suis définitivement perdue ?

Le grand dresseur Dourov obtenait par la tendresse et l'attention de véritables miracles de ses animaux, et avait bâti son système sur les deux piliers de la « récompense par la nourriture » et de la « fausse peur ». Nos dresseurs à nous ont atteint des résultats autrement plus impressionnants, en nous appliquant le système de la « récompense par la peur » et de la « fausse nourriture ». Ma vie tout entière est le résultat de la récompense par la peur et d'une fausse nourriture. Un être humain ne doit pas vivre de cette façon – car tel est le sort d'un animal de cirque.

Avant, au moyen de la récompense par la peur, on avait obtenu de moi que je me taise en toute occasion et, en échange, on maintenait mon métabolisme par la fausse nourriture sous la forme des trente et un roubles de salaire et la possibilité de dormir dans mon lit et non pas sur les bat-flanc de la prison.

Aujourd'hui, on me récompense par une gigantesque peur et l'espoir de quitter sans entraves ce pays dans quelques mois.

Ce prix est-il suffisant pour faire sienne à tout jamais l'idée que nous ne sommes pas des êtres humains mais des animaux dressés ?

Que vais-je pouvoir emporter là-bas, à part mes albumines ? Le souvenir de mes parents morts dans d'horribles souffrances ? Oui, mais n'ai-je pas admis qu'ils étaient décédés de mort presque naturelle ? Je n'ai pas le droit de prétendre à ces souvenirs.

L'espoir d'un nouvel amour ? Mais, d'après mon passeport, j'ai trente ans, même si mon âme en a quatre-vingts, et je suis fermement convaincue que personne ne pourra jamais remplacer Aliocha.

La possibilité d'un travail intéressant ? Mais ce que j'ai vécu, vu et senti ici fait que la littérature me paraît la chose la plus intéressante et la plus importante au monde.

Qu'est-ce qui m'attend, là-bas ? N'oublions pas que nous sommes posés sur les plateaux de l'invisible balance et que je récolterai là-bas ce que j'ai semé ici. Il n'y a aucun sens à faire franchir autant d'obstacles à des animaux de cirque.

La radio du paralytique se mit brusquement à brailler derrière le mur ; je sursautai et tendis l'oreille. C'était le bulletin d'informations et j'entendais distinctement chaque mot comme si j'avais l'oreille collée au haut-parleur. La radio annonçait les mesures gouvernementales concernant le réajustement des prix : celui de l'essence doublait, celui du café quadruplait, les objets de luxe, c'est-à-dire les meubles, les tapis, les fourrures et les automobiles, augmentaient de 25,30,50 et 100 %. En revanche, le prix des chemises en nylon baissait de 11 %. Ce réajustement serait justifié par la demande qui dépasse les capacités de production et la lutte contre la spéculation – et voilà, le compte est bon.

Seigneur, combien de temps encore ces récompenses par la peur et les fausses nourritures resteront impunies ? N'y a-t-il pas un homme sur un million qui se révolterait, qui crierait « Non ! », qui hurlerait, au moins une fois dans sa vie ?

Non, nous sommes tous désespérément sourds et muets. Nous sommes tous d'accord. Qu'est-ce qui peut nous pousser à entrouvrir nos lèvres ? Ou bien tout le monde est mort depuis longtemps ?

Et moi aussi, je suis morte ? Ce n'est pas une léthargie – n'importe quel rêve doit s'achever un jour. Et puis les gens ne pourront pas faire semblant d'être muets aussi longtemps. Nous serions donc tous morts ? Peut-être que je ferais mieux d'épargner à l'inspectrice de l'Ovir Sourova toutes ces tracasseries et lui demander de m'expédier à mon cousin Simon Guinzbourg dans une caisse en zinc scellée ?

Les plateaux de la balance frémissent, invisibles – que feraient-ils, là-bas, d'un cadavre, d'une charogne ?

Je ne suis pas une charogne. Je suis encore vivante. La raison est

plus forte que la peur.

Je dois aller regarder l'assassin de mon père dans les yeux.

32. Aliocha. Le chauffeur

Donc, tout cela n'aurait aucun sens ?

Incontestablement, tout cela est absurde et inutile.

Mais la vie a-t-elle un sens quand on sait qu'on va mourir ?

Et pourtant, nous sommes là, à remonter la chaîne des combats, des victoires et des défaites. Y a-t-il un sens dans cette loupiote allumée dans la nuit ? Nous sommes cela – un éclair jailli entre deux océans de ténèbres.

Non, tout n'est pas absurde, il y a forcément un sens. Sauf que maintenant, c'est au-delà de la raison. Irrationnel...

Le lieutenant de la milice sortit de la pièce de service et me dit, l'air confus :

— Attendez quelques instants, nos camarades sont en train de chercher...

— D'accord, j'attends...

Irrationnel. C'est ça ! Voici l'une de nos découvertes les plus importantes : mesurer la morale à l'aune de ce qui est ou non rationnel. Rapporter la raison à la bonté, à la justice et à la vérité, par exemple. Puisque celles-ci ne répondent pas à notre raison suprême, alors toute action morale devient aussitôt irrationnelle. Et même les gens convenables ont fini pas se convaincre que la morale était irrationnelle. Chercher à devenir Hamlet est irrationnel. Seulement, on n'endosse pas le rôle de Hamlet comme on embauche à l'usine. Un homme ne peut devenir Hamlet que le jour où, perdant la tête, il se pénètre de l'idée que la vérité ne correspond à aucune raison prédéterminée. La vérité n'a pas de raison, pas d'objectif, pas de but. Elle est tout simplement la vérité. Sans elle, nous nous transformons en ce que nous sommes tous devenus.

Le milicien sortit derechef de la pièce de service et me tendit une feuille de papier réglé :

— Tenez, on vous l'a trouvé, votre héros...

Sur la feuille, une main avait tracé d'une écriture enfantine, à l'encre violette : « Garnisonov, Pavel Stepanovitch, né en 1922, 56, chaussée de Kaunas. » Avec quelle joie la milice s'était-elle portée au secours du correspondant de l'agence Tass, venu de la capitale pour retrouver Pavel Garnisonov, le personnage de son reportage, tchékiste

intrépide et partisan, héros de la guerre et de la lutte contre les bandes nationalistes ! Je ne connaissais ni son patronyme, ni sa date de naissance, j'ignorais s'il habitait Vilnius et ce qu'avait été son intention à l'époque. Mais en une demi-heure, ils avaient franchi tous les obstacles. Ah, Pacha, scélérat rigolard, s'ils savaient pourquoi je te cherche !

Ils sont tous six pieds sous terre depuis longtemps ou bien tapis dans les grottes bien chauffées de leurs retraites. Ula s'en va – elle m'a laissé tomber. En te cherchant, Pacha, je suis redevenu irrationnel. Mais si l'homme a été une fois saisi par la folie de l'effort, s'il a ne serait-ce qu'une fois senti son cœur se serrer, à la fois inquiet et joyeux, en passant au tamis le fracas de la vie à la recherche de pépites de vérité, lorsque dans la masse épaisse et rocheuse il aperçoit les étincelles dorées de cette vérité et que tout, à l'intérieur de lui, frémit et trépigne dans le pressentiment du filon principal – alors il n'en a plus rien à fiche de la raison.

« Il faut aller en direction d'Elekt », m'avaient-ils dit à la milice. J'avais donc emprunté la chaussée de Kaunas, me rappelant ce que Solomon expliquait aux metteurs en scène concernant la tâche suprême de Hamlet : « La vocation de Hamlet est de découvrir la vérité. Mais comment peut-il la découvrir lorsqu'il baigne dans l'atmosphère pourrie du royaume du Danemark ? S'il se tourne à droite, il rencontre le regard fixe de Polonius, à gauche il y a Rosencranz et Guildenstern, et devant Claudius. Et c'est Ophélie qui le frappe dans le dos. À chaque coin de rue, un coup de poignard le guette. Pour découvrir la vérité, Hamlet recourt aux comédiens, aux acteurs, à la représentation – il apporte cette vérité sous la forme d'une œuvre d'art. »

Ah, Seigneur ! C'est Ophélie qui frappe dans le dos. À qui as-tu expliqué ça, Solomon ? À toi-même ? À moi ? Ou bien à eux ? C'était quand même en 1947 ! Et comme il vous suppliait, bande de nigauds, d'être attentifs, d'essayer de comprendre ! De regarder alentour et de humer cette atmosphère pourrie. Il savait déjà que, pour découvrir la vérité, il n'aurait plus le temps de recourir aux comédiens, aux acteurs, à la représentation – il savait que le poignard, déjà, le menaçait. Il vous a offert ce qu'il savait de la vie en vous suppliant d'apporter la vérité sous la forme d'une œuvre d'art. Il n'avait pas d'autres moyens.

Rien ne change au royaume du Danemark. L'air est pourri. À droite, Polonius, à gauche Guildenstern et Rosencranz, devant Claudius.

Et Ophélie, qui frappe dans le dos.

Mikhøels, je porte un masque, j'efface les traces, je jouerai le

spectacle jusqu'à la fin...

— Salut, Pacha ! Fais honneur à ton hôte, venu des contrées lointaines !

Autrefois il me semblait immense – et aujourd'hui il m'arrivait à l'épaule. Mais large d'épaules, solide des os, adroit des mains, qu'il avait longues comme des rames. Ses boucles rousses, plus rares, étaient maintenant lissées d'un côté à l'autre de sa grosse tête. Et ses yeux bleus transparents et pâles comme le ciel de Lituanie me fixaient avec mépris, mais non sans curiosité. Il avait une tronche rougeaude de goinfre et de pochetron.

Il se tenait sur le seuil de sa jolie maison en pierre de deux étages, la chemise flottant librement sur son pantalon, sous laquelle on avait l'impression qu'il avait glissé une pastèque ronde et bien ferme. Une vraie image publicitaire pour Intourist – voyez comme la vie est douce pour Pacha Garnisonov, un Lituanien pur jus !

Il me fixait en silence, mais son regard se réchauffa peu à peu, je vis poindre dans ses yeux un attendrissement encore hésitant, et il articula lentement, comme s'il réfléchissait à voix haute :

— Est-ce possible ? Non... Aliocha ? C'est toi ?

Et il lâcha une bordée d'injures aussi impressionnante que joyeuse.

Il m'écrasa entre ses grosses pattes puissantes, me tapant dans le dos, sur les épaules, puis me demanda en bafouillant des nouvelles de ma famille.

— Il est donc encore en vie, ton paternel ! Grâce à Dieu ! C'est ce qui s'appelle une vraie joie ! Un saint homme ! Je lui dois tout ! Après votre départ, ces salopes pouilleuses ont bien cherché à m'empapaouter, sauf qu'ils l'ont eu dans le cul ! Des ordures ! Tu crois qu'on est tous frères, nous les tchékistes, eh ben, non, si le tchékiste est lituanien, il te détestera quand même ! Des nationalistes, des bandits, c'est tout ce qu'ils sont ! Quand on a rappelé ton paternel à Moscou, ceux qui travaillaient au ministère, dans l'appareil central, ont bien cherché à nous prendre par les couilles. Du genre : les Russes ont commis des excès, que les cadres nationaux débrouillent les dossiers. Alors nous, on les a foutus dans la merde...

— De quelle façon ?

— On a rassemblé du matériel compromettant sur le ministre lituanien et on a tout envoyé à Moscou ! Le ministre a sauté, pétant de bonheur qu'on l'ait laissé en vie. Ils ont mis Liaoudis à sa place, bon, un Lituanien aussi, mais un Lituanien, tu sais, tout à fait des nôtres. Il n'a plus touché aux Russes, il savait qu'on gardait les cadres locaux pour la forme bien que, en réalité, c'est nous qui décidions de tout.

Nous avons versé nôtre sang pour cette terre, alors c'est à nous qu'il revient de commander la musique...

Notre Grand Chef Fondateur n'avait pas prévu qu'on ne ferait pas appel qu'aux cuisinières pour gouverner l'État du peuple, mais aussi aux chauffeurs-gardes du corps(111).

— Et toi, Pacha, tu travailles toujours ?

— Tu veux rire ? Ça fait un bail que je suis à la retraite. Je ne me plains pas. En tant qu'officier, on m'a compté les années de lutte contre le banditisme comme des années de guerre – une année pour trois. Non, il y a longtemps que je suis dans le civil.

— Alors, tu restes à la maison, tu fais la popote ?

— Pourquoi à la maison ? Je travaille. Aux studios de cinéma, au service du personnel. Pas trop contraignant, comme boulot, mais j'ai des responsabilités !

— Ah oui ? Quel genre de responsabilités ? demandai-je en riant.

— Ah, Aliocha, tu ne te souviens plus, tu étais gamin. Tu n'imagines même pas ce qui se passait dans le coin. C'est un peuple difficile, désagréable. À première vue, ils ont l'air un peu débiles, mais ils cachent bien leur jeu, les ordures !

Il tapota sa grosse pastèque.

— Si tu savais ce qu'ils ont répandu comme sang, chez nous. Par exemple, tu vois un merdeux de rien du tout, un moujik comme un autre, terré dans son isba, bouffé par les poux, en guenilles ; eh bien, dès que la nuit tombe, le voilà qui se barre dans la forêt, il repère son arbre où il a caché un fusil-mitrailleur et il attend sur le bord de la route jusqu'au matin pour flinguer l'un des nôtres. On avait dressé des chiens exprès pour les attraper...

Il m'installa derrière la table de sa grande cuisine carrelée, m'expliqua que sa femme, Lida, ne tarderait pas, qu'elle nous donnerait à déjeuner et qu'on allait, en attendant, manger un peu de salade et du chou pour accompagner la gnôle maison, aussi pure qu'une larme.

— On a tous des alambics, par ici. On ne va quand même pas aller chercher de la vodka au magasin, vu le prix que ça coûte ! Nous, c'est du pur sucre, et ça revient à un rouble le litre, on filtre nous-mêmes, on ajoute du permanganate, puis on laisse infuser des baies et des herbes médicinales. Tu t'envoies un bon litre, et te voilà dansant comme le Christ ! Les Lituanais, ces cons-là, ils boivent la gnôle du commerce, à quatre roubles, c'est du pétrole. Ils ont la trouille d'en fabriquer, ces bouffeurs de merde, ils savent ce que c'est que la prison ! Nous leur avons enfoncé ça dans le crâne et ça y restera

jusqu'à leurs derniers jours. Leurs petits-enfants s'en souviendront encore ! Allez, on se réchauffe le gosier ? À nos retrouvailles !

Un gros verre à facettes vint en effet nous réchauffer le gosier. La gnôle frétille comme un oiseau, parfumée, transparente, une larme. Lituanienne.

Tout en croquant un morceau de lard rose, de l'épaisseur de la main, Pacha poursuivit :

— Bon, le temps qu'on leur apprenne, on s'est démenés comme des diables. T'étais petiot, encore, on ne t'a sûrement pas raconté le jour où on s'est fait attaquer près d'Alitus, ton paternel et moi ? C'était peut-être un hasard, ou bien un de nos chers Lituanien a glissé à l'oreille de ces bandits qu'un général emprunterait cette route. C'était en 1946, juste avant les élections au Soviet suprême. Ça faisait partie de notre mission de veiller à ce que les bandits n'empêchent pas le peuple d'aller voter pour son propre pouvoir et de garantir ses droits, tu vois ? C'était une affaire sérieuse, tu comprends, les premières élections après la guerre. Mais comment tu veux garantir quoi que ce soit quand tu as des bandits partout : dans les forêts, dans les villages, dans les bourgs, et même parmi les agitateurs et les électeurs ! Ils jouent les innocents : nous, on n'a rien vu, rien entendu, on ne sait rien de rien. Bon, on a mis un peloton devant les bureaux de vote, mais on ne pouvait pas mettre un soldat derrière chaque Lituanien pour qu'il se conduise correctement. Alors, ton paternel et moi, on a sillonné comme ça toute la République... Allez, buvons maintenant à Zakhar Antonytch, que Dieu lui donne la santé, à ce merveilleux homme !

Et on s'envoya une rasade de gnôle dont Zakhar Antonytch, mon merveilleux paternel, a fait à tout jamais passer l'envie aux Lituanien.

— Donc, ils nous ont coincés un peu avant Alitus, ils avaient barré la route avec des troncs d'arbres. Et voilà qu'ils commencent à nous balancer des pruneaux avec leurs canons sciés. On s'est couchés derrière la bagnole et on leur a tiré dessus avec les sulfateuses. Heureusement, le véhicule de transport blindé de la section locale nous a rejoints. C'est là qu'ils ont tâté du gros calibre ! On a lancé les chiens sur leurs traces, qui nous ont emmenés six kilomètres plus loin, dans un village. On arrive et on trouve des pouilleux, à table, en train de laper leur soupe de pommes de terre, l'air de rien. Alors ni une ni deux, on a pris sept gars et on les a pendus. Et les autres – au Goulag...

— Et toi, personnellement, tu en as pendu ? demandai-je, intrigué.

— Il y avait une barre fixe en métal, c'est là qu'on les a accrochés, comme des gardons. La mort par pendaison, c'est une mort facile. Dès

que tu es accroché, c'est la fin. C'est pour les autres que c'est horrible, les pieds qui s'agitent, la bave qui sort. Alors que le gars, il a déjà perdu connaissance. Les spectateurs, bien sûr, ils croient qu'il souffre, alors qu'il n'en a plus rien à foutre. Moi, j'avais dit à ton paternel : et si on les entassait dans la maison et qu'on les cramait, ces enculés, ça leur remettrait peut-être la cervelle à l'endroit ? Mais ton paternel, il n'a pas voulu, il voulait que tout soit légal...

— Que tout soit légal ? Ce n'est peut-être pas eux qui ont tiré sur vous ? Et vous les avez pendus quand même, sans procès. Elle est où, la loi, là-dedans ?

Pacha ouvrit grand ses yeux bleu pâle rigolards et éclata d'un rire aussi franc que possible :

— La quoi ? La loi ? La loi, c'était ton paternel ! La loi, le jugement et la volonté divine ! Et puis, si c'étaient pas eux, c'étaient leurs frères, leurs beaux-pères ou leurs fils ! Et quand bien même, ceux-là, dès la nuit tombée, ils seraient sortis et ils auraient tiré, eux aussi ! Crois-moi, Aliocha : pour éduquer les gens, le châtiment vaut mieux que la loi. Frappe fort l'innocent, le coupable n'en aura que plus de peur. Basta ! Tout ça est fini maintenant, on leur a définitivement niqué leurs saloperies de carcasses. Buons un coup...

— D'accord, Pacha, buons à ce que les coupables soient tous un jour châtiés !

— Avec plaisir, Aliocha ! Qu'ils s'en prennent plein la gueule, tous ces rescapés ! Dis donc, bravo ! Je vois que tu lèves bien le coude. C'est l'école de ton paternel : il pouvait se taper un litre, et il continuait à arquer droit !

Ah, ce bon sucre de gnôle, comme il descendait bien – un rideau de brume devant les yeux ! Seigneur, châtie les rescapés, pour les océans de sang innocent versé, pour les vies détruites, violées, assassinées. Pardonne-moi, Alguis, pour vos saloperies de carcasses brisées. Pardonnez-moi, les sept pendus d'un village lituanien. Pardonnez-moi, frères, beaux-pères et fils assassinés.

Oh, mon Dieu, comme je souffre – vous auriez mieux fait de ne pas les louter alors, avec vos canons sciés...

— Moi, Aliocha, je ne suis plus un homme très jeune et je vais te dire très sérieusement : prends soin de tes vieux, tu leur dois tout, tu n'en auras pas d'autres. Prends-en soin, sois indulgent, passe-leur leurs petites manies de vieux. C'est dur pour ton paternel : qui sait aujourd'hui tout ce qu'il a fait dans sa vie, et comment il s'est battu pour le pouvoir soviétique ! Sous Khrouchtchev, ils ont bien essayé de salir notre boulot, ils ont craché sur notre honneur de tchékistes, et tu vois, ces enculés, ils en ont eu pour leurs frais. Sans nous, le pouvoir

n'était rien, n'est rien, ne sera rien. Y a pas à tortiller pour chier droit – c'est là le sel de la terre. Et ce sera comme ça pour les siècles à venir ! Et ceux qui aujourd'hui occupent nos places sont peut-être plus méchants et avides, mais ce qui leur manque, c'est notre loyauté sans faille, c'est notre sens du métier ; c'est pour ça qu'ils nous font les yeux doux, qu'ils renient les égarements de Khrouchtchev. Qu'est-ce que tu veux – ils n'ont pas le choix...

— C'est vrai qu'on ne trouve plus des as comme toi ou comme Mikhaïlovitch, le rouquin, dis-je, et j'étais sincère, car sa vision de ce moment historique était tout à fait correcte.

— Mikhaïlovitch ? répéta-t-il en plissant les yeux, fouillant dans sa mémoire.

— Mais si, ce rouquin, le chauffeur, avec une longue touffe de poils sur la joue, lui rappelai-je, jouant l'unique atout de mon maigre jeu. C'était au sujet de l'histoire de Minsk...

— Ah, oui ! Mais oui ! Bien sûr, je me souviens ! Hou-là, c'était un Juif du feu de Dieu, celui-là !

Visiblement lassé d'attendre le retour de sa femme. Pacha remplit les verres, alla vers la gazinière, cassa une douzaine d'œufs dans la poêle et chantonna avec une voix fluette, tout en remuant :

— « Concombres et tomates, tomates et concombres, Staline a tué Kirov dans un couloir sombre(112)... »

— Pourquoi « était » ? fis-je d'un ton indifférent. Mikhaïlovitch est toujours vivant et en bonne santé. Il travaille encore...

— Ça alors ! s'écria Pacha, épaté. Et qu'est-ce qu'il fait ?

— Il s'occupe des Juifs mécontents, répondis-je, ironique. Après tout, c'est un spécialiste en la matière...

— Un spécialiste en matière fécale, ça oui, hennit Garnisonov, qui saisit la poêle et balança les œufs dans les assiettes.

Je retins mon souffle, me concentrai, puis demandai le plus calmement possible :

— J'ai oublié les détails, mais il me semble que c'est lui qui a si bien réglé son compte à Mikhoels, non ?

Garnisonov se remplit la bouche d'œufs au plat, remua la tête, ingurgita le tout d'un seul coup, ce qui lui fit venir des larmes aux yeux, et répondit, excité :

— Pas tout seul ! La mission était simple comme bonjour – nous étions chargés de couvrir l'opération. On n'a pas besoin de s'approprier les exploits des autres – nous en avons fait assez nous-mêmes.

— Dis-moi, Pacha, pourquoi c'est toi qui conduisais ?

— Toi, Aliocha, tu resteras toujours le gosse que tu as été. C'était une opération au niveau fédéral, elle était dirigée par le vice-ministre Kroutovanov, les gars aussi étaient tous de chez nous – il fallait surtout que les Lituanais ne soient au courant de rien. Sinon, il y aurait eu des fuites. Nous n'aurions pas permis ça !

— Quand je pense, Pacha, à tous ces livres qu'on aurait pu vous consacrer ! remarquai-je.

— Là-dedans, dit-il, en se tapotant son gros crâne pelé couvert d'un duvet blond soyeux, il y a de la marchandise pour cent romans au moins. Mais c'est trop tôt encore...

— Eh bien, moi, j'ai rencontré Sergueï Pavlovitch Kroutovanov, mentis-je avec aplomb, et il m'a dit qu'il était en train d'écrire ses Mémoires.

Garnisonov répondit avec un geste de mépris :

— C'est des livres pour les couillons ; ce qui est important et intéressant, il faut le cacher aux gens. Ils pourraient comprendre de travers. Quant à lui, il doit en avoir des choses à raconter ! Ce gars-là, c'était un aigle ! Il suffisait qu'il te jette un coup d'œil et t'avais déjà les chocottes. Et pourtant il était tout jeune à l'époque, la trentaine, quoi.

— Trente-trois. Il est de 1915.

— Peut-être. En tout cas, il faisait plus jeune. Tu sais, il était grand, élancé, tiré à quatre épingles, habillé à l'occidentale, comme un acteur de cinéma...

— Parce que tu l'as connu ?

— Et comment ! s'écria Pacha, vexé. Il était venu justement pour cette histoire de Mikhoels.

— De Moscou ? m'étonnai-je.

Garnisonov réfléchit quelques instants, puis hocha la tête.

— Non ! De Minsk, je pense. Quand ils venaient de Moscou, les chefs prenaient des avions spéciaux, alors que lui, il était arrivé en Lincoln, de pas trop loin, par conséquent.

Seigneur ! Fais que mon masque tienne, que n'éclate pas ma bulle-péricarpe de « l'un des nôtres » !

— Il s'est déchaîné, ici, poursuivit Pacha. Dès qu'il est arrivé il a commencé à souffler le froid.

— Pourquoi ?

— Vois-tu, il y a eu une couille dans le potage ! Une blague,

d'accord, mais les chefs, ils n'aiment pas trop la plaisanterie...

— C'était qui, le blagueur ?

— Lejava. Tu te souviens de lui ? Le chef du secrétariat de ton paternel ?

— Bien sûr.

— Ben, c'est lui qui a foutu le boxon. Dès qu'il est arrivé, Kroutovanov est monté au deuxième, pour présider une réunion. Lejava et moi, on était dans la salle d'attente de ton paternel, comme d'habitude. Ça sonne – ton père ordonne à Lejava de le rejoindre à la réunion avec un dossier. La porte du bureau était restée ouverte et j'ai vu Lejava qui ouvrait le coffre, puis un deuxième coffre, blindé, avec une clé spéciale : c'est là qu'on mettait les dossiers top secret. Il a pris le dossier et couru à la réunion. Je l'ai même vu qui se menottait au dossier...

— Pourquoi ça ?

— Tu comprends – c'était un attaché-case en métal pour les papiers particulièrement importants. Il aurait fallu y aller au chalumeau pour l'ouvrir sans clé. Et pour plus de sécurité, la consigne prévoyait de l'attacher à son poignet avec des menottes.

— Et alors ?

— Rien. Cinq minutes se passent. Ton paternel rappelle : où est passé Lejava ? Je lui dis : Zakhar Antonytch, il sort à l'instant, il va arriver. Cinq minutes plus tard, ça sonne de nouveau : où est Lejava ? C'est bizarre, il n'avait qu'à monter du premier au troisième étage, plus un couloir... Moi aussi je commence à m'inquiéter – j'avais bien vu comment il était pressé ! Je dis à ton paternel : il a pris le dossier il y a dix minutes et a couru chez vous. Et pendant ce temps-là, j'entends à l'autre bout du fil Kroutovanov qui les agonit d'injures – enculés d'enculés, qu'est-ce que c'est que ce bordel à queue de merde ? Ton paternel avait oublié de raccrocher, alors je l'entends qui fait son rapport à Kroutovanov, avec la voix toute blanche : voilà, il est sorti il y a dix minutes avec les papiers. Et l'autre qui se met à hurler : déclenchez l'alarme, bouffeurs de culs ! Ton père a jeté le récepteur et la sirène qui braille dans tous les étages du ministère ! Les entrées, les sorties, tout est bouclé. Le chef de la sécurité fait le tour des postes de garde, vérifie qu'il n'a pas quitté le bâtiment. Et que tous les véhicules sont là.

— Et alors, il était passé où ?

Garnisonov, même trente après, en riait encore aux éclats, se rappelant tout le sel comique de l'anecdote, l'un de ces événements insignes qui font de n'importe quelle grosse légume un pauvre insecte

épouvanté.

— On l’a retrouvé une heure plus tard. Il était sorti du bureau et pour aller plus vite avait décidé de prendre l’ascenseur ; il avait ouvert la porte et n’avait pas remarqué, dans son affolement, que la cabine n’était pas à l’étage : il était tombé dans la cage. L’ascenseur était en panne ! Ça arrive une fois tous les cent ans, eh bien, il a fallu que ça tombe ce jour-là. Il s’est brisé les jambes, les côtes, et il n’avait même pas eu le temps de crier, il avait perdu connaissance tout de suite. Qu’est-ce qu’on a pu se marrer après ! Même Kroutovanov s’est un peu radouci : on déclenche les sirènes et lui, il est là, tranquille, au fond de la cage...

— Mikhaïlovitch était alors avec Kroutovanov ?

— Non, il trainait à Minsk. Après la réunion, Kroutovanov a pris tout de suite un avion pour Moscou, et ton père me convoque et me dit : Toi, Pacha, cette nuit, tu vas aller à la fourche Molodentchenskaïa chercher des gars à nous. Évidemment, ç’aurait été mieux à deux, mais tu vois bien toi-même, cet âne de Lejava est HS, et je ne veux pas que quelqu’un d’autre soit au courant. Et c’est comme ça que je suis parti dans la soirée...

— C’est où, ça, la fourche Molodentchenskaïa ?

— Une vingtaine de kilomètres avant Minsk, si tu viens de Moscou, il y a une route qui va à Vilnius, et l’autre – par chez nous, ici. Ils ont fait un Tertre de la Gloire, tu as dû le voir, en venant. Un truc énorme : une colline et, tout en haut de la colline, une baïonnette. Tu l’as forcément vu !

— Oui, je l’ai vu.

Je l’avais vu, en effet. Monument de la Gloire.

— Bon, bref, je vérifie mon Schmeisser, je fais le plein et je démarre. Je me cale à la fourche, je coupe les loupottes et j’attends. Vers minuit, je vois un camion qui arrive de Minsk à toute allure, un phare bleu sous le radiateur – ça veut dire, ça va, c’est le nôtre. Je fais un appel de phares, trois fois. Ils s’approchent, ils sortent et envoient valdinguer le Studebaker dans le ravin. Deux gars solides, deux taurillons musculeux. Ils grimpent dans ma Mercedes et on met les voiles. Une heure et demie plus tard on était rendus.

— Tu ne les as plus jamais revus ?

— Ah, non, hocha de la tête Garnisonov. Je les ai ramenés jusqu’à la cour du ministère, y en a un qui m’a dit « salut, bon vent », ils sont entrés et basta. Je ne les ai plus revus. C’était pas des gars de chez nous – mais des « importés », des spécialistes.

— Et pourquoi tu penses qu’ils étaient là pour Mikhoels ? Il

s'agissait peut-être d'une autre affaire ?

— Je ne suis quand même pas con à ce point-là ! Le lendemain, je lis dans le journal : gnagnagna, mort tragique de la main des bandits. C'est pas à un singe qu'on apprend à faire la grimace ! J'ai beau me casser la nénette, j'arrive toujours pas à comprendre pourquoi on a fait tout ce tintouin à cause d'un Juif pourri ! C'est Kroutovanov lui-même qui supervisait, quand même ! Une opération au niveau fédéral... Ç'aurait été plus simple de l'étrangler dans une cave : ni vu ni connu, crise cardiaque...

— Et mon paternel, il ne t'a jamais expliqué pourquoi ?

— T'es dingue ? C'est écrit où qu'on peut poser des questions ? Une fois, j'ai mentionné cette petite balade à Minsk dans une conversation... Il m'a jeté un de ces regards ! Pas besoin de te l'expliquer, tu sais très bien comment il peut regarder, ton père. Et il me dit : « Où ça ? Tu n'as jamais été nulle part, tu as compris ? » Affirmatif, que je dis.

Jamais été nulle part. Tout le monde avait bien appris la leçon. Sauf moi, qui suis venu.

Eh bien, prince du royaume pourri du KGB, te voilà avec du bon matos sur ton papounet, n'est-ce pas ?

33. Ula. Le scélérat

Je passai une bonne heure dans la salle d'attente et la secrétaire avait fini par s'habituer à moi comme à un élément d'un salon de meubles finlandais. Elle avait cessé de me prêter la moindre attention, feuilletait nonchalamment la revue ouest-allemande *Quelle* et les merveilles du monde de la consommation la frappaient au point que, de temps à autre, elle émettait discrètement des gémissements de volupté. Elle aurait probablement souhaité me faire profiter des images de ce monde, si fantastiques et si belles, mais si peu réelles tant qu'elles demeuraient l'objet d'une admiration solitaire. Mais elle ne pouvait rien faire, puisque j'étais une sollicitreuse, un être de second ordre, pas assez digne de confiance pour qu'on lui montre les miraculeux objets décadents provenant du monde ennemi.

De temps à autre les téléphones sonnaient – il y en avait plusieurs. La secrétaire expliquait que Sergueï Pavlovitch était occupé en ce moment à offrir un petit déjeuner aux membres de la délégation commerciale anglaise. Oui, il repassera, mais pas plus de vingt minutes. Après, il reçoit des industriels japonais. Non, il ne déjeunera pas, à quinze heures Sergueï Pavlovitch a sa séance de physiothérapie.

Ensuite, la secrétaire informa quelqu'un, probablement l'épouse de Sergueï Pavlovitch, que le coiffeur était déjà passé. Qu'on lui avait envoyé la voiture et qu'elle arriverait d'ici une quinzaine de minutes. Ensuite, de nouveau des coups de fil assommants – « Je vous ai déjà dit que, le 10, Sergueï Pavlovitch part pour l'Autriche. Puis pour Munich. Il ne reviendra pas avant le 20. Demain, il n'est pas libre, il inaugure une exposition internationale à Sokolniki. Oui, c'est lui-même qui inaugure, le ministre est en congé.

D'accord, je transmettrai. Aujourd'hui... si vous avez le temps. Sergueï Pavlovitch vous a envoyé une invitation... ce sont des hommes d'affaires français. Oui, à dix-huit heures, salle des banquets de l'hôtel Sovietskaïa ».

Et la secrétaire replongeait dans les rêves magiques du monde interdit des jungles de néon. Ses yeux inexpressifs rehaussés d'un trait noir lançaient des éclairs, ses narines frémissaient, humant les miasmes délicieux du monde du lucre répugnant et de l'exploitation inhumaine. Lorsqu'elle en arriva à la page représentant une farandole de mannequins, vêtues de fourrures et de canadiennes, elle proféra à voix haute sur un ton à la fois haineux et attendri :

— Ah, les salopes !

Parfois, des collaborateurs passaient leur tête dans la salle d'attente – des jeunes gens brillants solidement charpentés, aux visages identiques : cela me plongeait dans des affres de réflexion à propos de cette ressemblance qui chatouillait quelque chose au fond de ma mémoire, jusqu'à ce que l'un d'eux, l'air joueur, ne donne un coup d'épaule à la secrétaire – bien sûr, ce sont leurs petits frères qui nous encadrent dans les rues lorsque nous accueillons un nouvel hôte de la capitale avec tant de gentillesse. Ceux-là, je les avais connus lorsque j'étais arrivée à l'Institut, il y a dix ans, et, depuis, grâce aux services rendus, ils ont eu de l'avancement.

Les commerçants, nos hommes d'affaires. Avant, ils disaient que les youpins avaient vendu la patrie. Aujourd'hui ce sont eux qui vendent les youpins pour le compte de la patrie. Le régime de rendement commercial maximal est depuis toujours contenu dans cette vieille formule : marchandises-Juifs-marchandises.

Quelle timidité idiote – c'est ici, au ministère du Commerce extérieur, qu'il faudrait exposer les plus beaux spécimens de nos louches concitoyens à payès, munis de leur étiquette de prix.

Vous avez été prophétiques en nous qualifiant de peuple vénal – où peut-on trouver une marchandise aussi rentable ? Quels profits gigantesques dégagerait une société baptisée « Youpexport » !

J'étais assise dans la salle d'attente, j'observais les gros bras et les larges épaules de nos commerçants, essayant de ne pas penser qu'il suffirait d'un clignement d'œil du patron de ce bureau, en train de petit-déjeuner avec les marchands anglais, pour que je disparaisse tout simplement de la surface de la terre.

Je restais immobile, les yeux mi-clos, entre veille et sommeil et, pour me donner du courage, me récitais les vers de Bialik :

Ni juges, ni vérité, ni droit, ni honneur !

Pourquoi se taire, alors ?

Que les muets prophétisent !

Que les pieds hurlent, que la chaussée sache

La colère et la vengeance que portent vos pas !

Que la danse des fous et des puissants dans un brasier

De sang s'enflamme et mousse d'étincelles.

Et dans la furie de la mort, mais avec des cris de gloire –

Allez, fracassez-vous la tête contre les murs !

Qu'est-ce que je suis en train de faire ? Je cours me fracasser la tête contre le mur. Mais de ma tête, je n'ai plus besoin, puisque j'arrive désormais à ne plus penser à Aliocha et moi, ensemble, à « nous ». Depuis le moment où je décidai de téléphoner à Simon – d'envoyer le signal le long du mince fil jusqu'à la ville de Rehovot, et que ce fil,

sans se casser quelque part, sans retomber mollement au seuil de ma porte, s'était au contraire tendu, que j'avais senti cette tension lointaine mais rassurante, sa souplesse et sa solidité – je lâchai la main d'Aliocha, ficelai mon cœur avec ce fil de fer, et lorsqu'on commencera à me hisser au-dessus de cet abîme sans fond, je sais que le fil coupera mon cœur en son milieu.

Aliocha, j'ai fait ce que je devais faire. Ce que la raison commandait.

Mais mon cœur stupide, lui, ne sait pas ce qui est raisonnable ou non. Il sait seulement ce qui est bien et ce qui est mal. Et, Seigneur, comme il a mal !

J'essaie de ne pas du tout penser à toi, parce que la moindre petite pensée, le premier souvenir idiot me coupe le souffle, j'étouffe, mon cœur s'arrête, puis s'emballe, la nausée me monte à la gorge, je me sens mal !

Aliocha, rabbi Zoussia enseignait : « Ne dis pas : je me sens mal. Dis : je me sens amer. » Aliocha, je me sentais amère, insupportablement amère : mon métabolisme ne fabriquait que de la quinine.

Mais aujourd'hui, je ne me sens pas amère. Je me sens mal. Je me sens mal, Aliocha, comme jamais je ne me suis sentie mal de ma vie. J'ai ficelé mon cœur avec du fil de fer, personne ne peut plus rien pour moi, et il nous tranchera, il nous coupera en deux, parce que, toi et moi, nous ne faisons plus qu'un.

Le fil salvateur tendu depuis la surface de la terre me serre déjà l'aorte – j'ignorais que j'aurais tant de mal à t'arracher à moi.

Eh bien, tant pis ! Pas de pain sans quinine. Il vaut mieux encore mourir.

— Vous vouliez me voir ?

Une voix de velours pénétrante. Le voici – grand, élancé, sportif, le cheveu gris cendré, le visage dissimulé par des lunettes à grosse monture de fabrication étrangère. Le scélérat invulnérable. Beau et impuni, à l'image de toute sa vie.

La voix me manqua pour lui répondre, un spasme me serra la gorge ; aucun son ne sortait de ma bouche ouverte. Et pourtant, il y a une minute à peine, je n'avais pas craint de mourir ! Nous ne craignons pas la mort – nous craignons à mort le factionnaire.

— On m'a dit au secrétariat que vous cherchiez à me voir pour une question de littérature ?

De littérature, bien sûr. Et comment peut-on vous atteindre

autrement, bardés que vous êtes de concierges, de secrétaires, de commerçants à gros bras, sinon en vous appâtant avec la douce perspective d'avoir vos mensonges publiés ? Je ne saurais pas décrire son bureau – j'étais aveuglée, de peur, de haine, d'impuissance. Pourquoi étais-je venue ? Qu'est-ce que je peux dire ?

Regarder simplement le visage de l'assassin. Éternel, comme le péché. L'assassin de mon père. Il fallait que je lui dise quelque chose – je pourrais ainsi dédier la moitié de mon cœur arraché à la mémoire de mon père. Moi, je n'avais plus besoin de rien – il me restait la nausée des souvenirs et l'amertume du pain empoisonné.

— Je vous écoute, dit-il, mielleux, m'encourageant d'un sourire.

L'insistance douce et culottée d'un chevalier galant irrésistible et ignorant l'échec. C'est un homme encore séduisant, dirait Nadia Aliapkina. Les gens de son espèce doivent prolonger leur existence en prenant des bains de sang humain – comme le duc d'Albe.

— Est-ce que le nom de Moïsseï Guinzbourg vous rappelle quelque chose ? bafouillai-je, la voix rauque.

— Moïsseï Guinzbourg ? s'étonna-t-il, et il éclata d'un rire franc. Il faut que vous me disiez en quoi ce Guinzbourg est particulièrement remarquable, pour que je puisse le distinguer de tous les Guinzbourg que je connais.

Et il rit de nouveau, avec la même douceur et la même bienveillance. Il était de bonne humeur : le petit déjeuner avec les marchands anglais avait dû bien se passer. Bonne nourriture, atmosphère amicale de compréhension mutuelle entre commerçants importants, aimable confiance dans l'esprit de la détente.

Je serais curieuse de connaître le cours du youpin sur les marchés mondiaux.

— Ce Guinzbourg est particulièrement remarquable parce que vous l'avez tué, dit ma voix blanche et éteinte.

La placidité ruisselait de son visage comme de la sueur et sa lèvre inférieure pendait d'étonnement.

— Pa-ardon ? demanda-t-il, incrédule – il n'en croyait pas ses oreilles, de telles ondes sonores ne pouvaient pas naître dans son cabinet, ce n'était rien, il avait dû mal entendre.

— Qu'avez-vous dit, mademoiselle ? demanda-t-il encore, après un long silence.

— Vous avez tué Moïsseï Guinzbourg, répétei-je à voix basse mais ferme.

Son visage creusé blêmit de rage – la chaux vive de la haine avait

effacé jusqu'à ses taches de rousseur.

— Chère mademoiselle, vous êtes sûre que tout va bien ? Quel Guinzbourg ? Qu'est-ce que c'est que ce délire ? Qui êtes-vous ?

— Sa fille. Vous l'avez tué il y a trente ans.

J'entendais ma voix comme si elle me parvenait de côté, je m'étonnais qu'elle fût si calme et brusquement je réalisai avec un certain retard que je n'avais plus peur de cette ordure à lunettes.

Seigneur ! Ô grand, ô tout-puissant Shaddaï ! Merci à toi ! Tu m'as permis de déchirer la toile d'araignée poisseuse de la peur quotidienne...

— Il s'agit d'un malentendu, trancha sèchement Kroutovanov. Ou bien vous n'avez pas toute votre tête, ou bien il s'agit d'un malentendu. Je ne connais pas de Guinzbourg !

J'observais son visage fermé à double tour, qui ressemblait maintenant à une hache, et j'étais prête à le croire – bien sûr, il ne connaissait pas de Guinzbourg, il l'avait tout simplement oublié. Comment peut-on se rappeler tous ces innombrables et anonymes Guinzbourg assassinés ?

— C'est vous qui avez dirigé l'assassinat de Solomon Mikhoëls et de mon père à Minsk. Mikhoëls, ce nom, au moins, vous dit quelque chose ?

Il se renversa sur le dossier de son fauteuil et me fixa comme s'il me regardait par le mauvais bout de la lorgnette – j'étais devenue toute petite, lointaine, un embryon surgi de l'abîme de l'oubli sous la forme d'un souvenir à demi effacé et désagréable.

Nous demeurâmes silencieux un long moment, puis Kroutovanov ôta ses lunettes et entreprit d'essuyer lentement les verres avec une peau de chamois jaune. Il posa les lunettes sur la table et me regarda droit dans les yeux ; et, devant ce spectacle inédit de tranquille cruauté, la peur que je croyais disparue m'aspergea de nouveau d'eau glacée.

Un être humain ne peut pas avoir des yeux aussi terrifiants. Ce n'étaient pas des yeux humains. Le scintillement pâle des verres masquait la tension de ses yeux morts de violeur et de tortionnaire. Il avait retiré ses lunettes comme un bandit sort un couteau de sa poche. Et ces yeux-couteaux, il les approchait de moi, ruisselant sans bruit, étirant son corps souple et entraîné, et voilà que soudain il était juste à côté de moi et je compris qu'il allait, maintenant, me tuer.

Un silence de coton enveloppait tout, je voulus crier, tant l'épouvante devant la mort imminente était devenue insupportable, mais ma voix se perdit et je restai engourdie, impuissante, comme

dans un délire nocturne, comme dans un cauchemar qui s'avance. Je ne sentais plus mes jambes, la peur animale faisait des bulles dans ma gorge – je gonflai la poitrine dans l'intention de couvrir de mon hurlement l'univers tout entier, mais ne réussis qu'à chuchoter :

— Vous serez... un jour... jugé... comme un criminel... un meurtrier... Assassin...

La secrétaire s'agitait déjà dans l'embrasement de la porte et, tout près de moi, j'entendais la voix douce et mesurée de cet insatiable sucer de sang :

— Vérifiez ses papiers et jetez-moi cette folle dehors !

J'eus le temps encore de me retourner et de le regarder dans les yeux, pour garder à jamais présente son image de scélérat, et c'est avec les yeux de Job le prophète que je le regardais : « Son cœur est dur comme la pierre, dur comme la meule inférieure. »

Je rentrai chez moi à pied, à travers toute la ville. Le vent avait chassé les nuages, l'oblique pluie grisâtre s'était réfugiée derrière les fumées des faubourgs. La peur s'était calmée, et l'amertume. Ma vie roulait ses vagues contre un étrange banc de sable : rien à faire, nulle part où aller, personne avec qui parler, envie de rien, besoin de rien. Plus de joie, et même le chagrin en moi s'était pétrifié. Tout était calciné à l'intérieur. Aridité, vide, absinthe.

L'exil. Ah ! comme il est long, ce chemin ! et il commence dans le désert de son propre cœur. Peut-on expliquer cela à celui qui ne l'a jamais vécu ? Et pour quoi faire ?

Cependant, la vie continuait et se moquait de moi, avec le soir qui s'approchait sur la pointe des pieds – violet-bleu, avec des nuances lilas sombre, sur fond de ciel vert nuit, piqué d'un liseré doré et doublé de vermeil du soleil couchant. Et, à cause de la triste beauté de ce soir, qui sentait fortement la terre humide, le limon et les asters fanés, les larmes me vinrent aux yeux. Je les retenais de toutes mes forces, car un vieux dicton vexant me zonzonnait à l'oreille comme un moustique : une larme de miséreux est maigre mais elle mord quand même.

J'arrivai jusqu'à chez moi, entrai dans la cour et aperçus la voiture d'Aliocha, maculée de boue, garée près de l'entrée. Alors je me mis à pleurer pour de vrai.

34. Aliocha. Première sonnerie

Mon amour ! Notre vie s'est disloquée. Tu pars et je reste. Tu ne m'as même pas proposé de partir avec toi – tu sais que je n'ai rien à faire là-bas, à part mourir, et qu'il vaut mieux, tant qu'à faire, mourir chez soi. Je ne t'en veux pas, point d'offense en mon cœur. Nous sommes quittes. Tout cela a commencé il y a très longtemps, le jour où mon papoune a assassiné ton père.

Si nos deux pères avaient été battus à mort par des paysans ivres, peut-être aurions-nous surmonté cette ancienne histoire sanglante. Mais mon paternel, c'était le pouvoir, c'était l'État – ce n'est pas dans une crise de folie querelleuse subite et incontrôlée qu'il a flingué ton père, mais en mettant tout son soin à la préparation de l'exécution. Et le pouvoir illégitime sur un homme a marqué nos destins de sa prédétermination.

Et, durant toute la soirée, et la longue nuit qui suivit, de l'instant où Ula, pâle, le visage baigné de larmes, était rentrée chez elle, jusqu'à ce que je reparte dans le matin gris et pluvieux, après avoir murmuré « Je reviens vers six heures », nous n'avions pas échangé une parole. Ce n'était pas le silence tendu et offensé de l'arrachement prochain, mais la calme mutité de la détermination. Tout ce dont on aurait pu parler n'avait aucune espèce d'importance, et nous n'avions pas le droit de parler des choses sérieuses.

Ma longue vie – presque quarante ans – de gredin insouciant touchait à sa fin. Ce serait bien de mourir. Sans que ça fasse mal – s'endormir et ne pas se réveiller. Je suis las de jouer les rôles qu'on m'impose et qui ne m'intéressent pas. Les films d'un destin que je n'ai pas choisi. Il n'y a qu'un rôle que j'aie aimé de tout mon cœur – celui de Hamlet. Un spectacle dément devant une salle déserte.

Ce serait bien de mourir. Après tout, plus rien ne peut me réjouir dans cette vie, et tout ne peut que m'affliger.

Ce fut Ivan Ludwigovitch Loubo qui ouvrit la porte de mon terrible appartement oublié des dieux. Il était préoccupé, inquiet et secrètement content. Evstigneïev surgit dans son dos, horrible, bouffi, l'air d'un sanglier crasseux, et se mit à glapir d'une voix sifflante, sans qu'on puisse se rendre compte s'il était triste ou heureux :

— Elle est morte, Aliocha ! Elle a rendu l'âme, Alexeï Zakharytch ! Mon épouse fidèle n'est plus ! Ma chère Agnessa Ossipovna est partie !

Et, sans s'arrêter, il poursuivit sa course vers la sortie, tout bringuebalant de bouteilles vides dans son filet à provisions. Je le regardai, ébahi, mais il avait déjà claqué la porte derrière lui.

— Il l'a étranglée à cause des obligations ? demandai-je à Ivan Ludwigovitch.

Loubo hochait tristement la tête :

— Vous vous souvenez, Aliocha, que, avant votre départ, il avait vendu son vaisselier en noyer ? Eh bien, il se trouve que ce vaisselier possédait un double fond où Agnessa cachait ses obligations. Et Evstigneïev l'a refourgué à un particulier, de la main à la main – va le retrouver maintenant !

— Agnessa s'est pendue ?

— Non, soupira pesamment Loubo. Quand elle est rentrée et qu'elle a vu que le vaisselier avait disparu, elle est tombée dans les pommes. Hémorragie cérébrale. J'étais à la maison, c'était une scène effroyable. Elle a repris connaissance une seule fois, le temps de dire à Evstigneïev que les obligations étaient cachées dans le vaisselier et qu'il pouvait aller crever sous une palissade. Encore vingt-quatre heures, et c'était fini...

J'allai dans ma chambre et Loubo, en ombre polie accrochée à mes pas, se faufila dans le couloir après s'être excusé à deux reprises. J'arpenais machinalement la pièce, posant la cafetière sur la plaque, prenant une chemise propre dans l'armoire, déchirant et jetant les invitations et les lettres de l'Union des écrivains – pour des discussions, des expositions, des réunions ; bref, tout ce qui ne me concernait plus.

C'était comme un début de grippe : la fièvre, la grisaille, l'indifférence. Hamlet a attrapé la grippe. Le dernier acte se jouera sans lui.

Ophélie frappe dans le dos.

C'était le jour de congé d'Ivan Ludwigovitch, je lui avais beaucoup manqué et il avait envie de faire la causette.

— Encore heureux que les Dovbinstein n'aient pas voulu de ce vaisselier en noyer ! dit-il avec une joie inquiète mais quelque peu tardive. Evstigneïev leur aurait pourri le reste de l'existence ! Il aurait déclaré que ces pauvres vieux lui avaient volé ses obligations. Et, compte tenu des coutumes de notre pays, c'est lui qu'on aurait cru, pas ces gens convenables...

Il tourna la tête, soudain affolé, craignant que quelqu'un n'ait pu entendre ses propos subversifs. Mais il n'y avait personne pour écouter.

— A propos des Dovbinstein, comment vont-ils ? demandai-je.

— Dieu merci, ils sont partis il y a trois jours. Leurs épreuves sont enfin terminées. La vieille femme a le cœur malade, on a appelé deux fois l'ambulance. Après leur départ, ils ont mis les scellés sur la porte de leur chambre, en attendant un nouveau locataire...

Il n'y aura pas de nouveau locataire, Ivan Ludwigovitch. Tu ne peux pas le savoir, tu n'as pas de frère-chef qui te confie en secret que notre immeuble est destiné à subir une réhabilitation générale. Bientôt, nous quitterons tous cette maison et notre rêve commun se réalisera – nous nous séparerons à jamais pour emménager dans des appartements indépendants.

Domage qu'un Hamlet malade n'ait pas besoin d'appartement indépendant. Il s'en fout. Les scarabées, dans les collections, habitent aussi des appartements indépendants – des boîtes en papier. Le proprio fait ce qui lui plaît – s'il a envie d'admirer son scarabée, il le prend et le regarde ; s'il veut le changer de place, il le met dans une autre boîte ; et s'il en a envie, il l'écrase avec un Studebaker et le jette à la décharge. Cela a-t-il un sens de se démenier, de se fatiguer pour trouver une boîte indépendante ? Indépendante de qui ? de quoi ? De rien ni de personne. L'atmosphère pourrie du royaume du Danemark.

— Vous voulez un café ? proposai-je à Loubo.

— Merci, avec le plus grand plaisir...

Il buvait son café à petites gorgées, se trémoussait sur sa chaise, son regard courait autour de la pièce, je voyais qu'un secret le démangeait, qu'il voulait me dire quelque chose, mais n'osait pas. Moi, je ne voulais pas l'aider. Son secret ne m'intéressait pas. Nous n'avons aucun secret intéressant en commun. Seuls les États ont des secrets – pour nous...

— Alexeï Zakharytch, moi, nous, enfin, ma famille, nous partons d'ici dans quelques jours ! se décida-t-il brusquement.

— En Israël ? demandai-je, indifférent.

— Pourquoi en Israël ? s'étonna-t-il. À Iassenevo – c'est un nouveau quartier sur la route de l'aéroport de Domodedovo ! Vous n'imaginez pas la chance que j'ai eue ! Notre maison d'édition y a fait construire un immeuble en coopérative et l'un des bailleurs s'est désisté au dernier moment. Un deux-pièces ! Seigneur, quel bonheur ! J'ai déjà rempli tous les papiers et j'attends cette semaine la décision du comité exécutif...

— Et l'argent ?

— C'est un point délicat, se rembrunit Loubo. Nous avons économisé deux mille roubles pour les mauvais jours, nous avons

vendu tout ce que nous avons pu. J'ai demandé un emprunt à la caisse d'assistance mutuelle. Ma sœur m'a prêté un peu d'argent. On se débrouillera ! Mais nous aurons un appartement indépendant ! La cuisine fait neuf mètres carrés, presque une troisième pièce, une salle à manger en quelque sorte. Les filles auront leur chambre, Sonia et moi la nôtre. Je m'arrangerai un petit bureau, comme ça je pourrai prendre du travail supplémentaire à la maison. Oui, ce sera absolument merveilleux !

Tandis qu'il me racontait avec enthousiasme comment il allait transformer son luxueux appartement de trente mètres carrés en un immense et confortable palais, je me demandais si je devais lui dire de reprendre ses misérables économies gagnées à la sueur de son front et d'attendre tranquillement d'être relogé gratuitement. Je n'avais pas peur qu'il en parle à tout le monde. Je ne voulais pas le priver de sa joie. Je ne voulais pas qu'il retourne à l'attente interminable des mauvais jours qu'était insensiblement devenue sa vie tout entière.

Mais je le plaignais à cause de l'argent – à cause de tout ce travail de bagnard transformé en billets crasseux sans aucune valeur.

— Ivan Ludwigovitch, attendez un peu avant d'aller chercher votre bail au comité exécutif.

— Pourquoi ? Aliocha, pourquoi ?

— Dans un avenir très proche, notre immeuble sera mis en réhabilitation générale et tout le monde sera relogé. Je le sais de source sûre...

Loubo me regarda longuement, l'air découragé, secoua la tête et dit :

— Non...

— Quoi, non ?

— Je ne veux pas être relogé.

— Pourquoi ? m'étonnai-je.

— C'est difficile à expliquer, Aliocha. Vous comprenez, on nous a habitués à ce que nous n'ayons rien qui nous appartienne... On nous a tout donné : un travail, un logement, même dans les magasins, on ne vend pas, on « donne ». Notre vision du monde est celle des mendiants, nous sommes tous devenus des quémandeurs. Rien dans cette existence ne nous permet de dire dignement : ceci m'appartient. Pour moi, pour Sonia, pour les filles, ce sera difficile, mais nous construirons notre propre maison. Les filles vivront dans leur propre maison. Il me semble que c'est important...

— Peut-être, dis-je, en haussant les épaules.

— Croyez-moi, Aliocha, c'est très important ! Notre époque est celle de la dignité perdue, parce qu'un mendiant ne peut avoir de dignité. Il ne peut rien exiger : il ne peut que quémander...

Peut-être avait-il raison. Merci à toi, rude patrie, qui as fait de tes enfants des tortionnaires et des quémandeurs.

La sonnerie stridente du téléphone retentit dans le couloir.

— J'y vais, dis-je à Loubo en me dirigeant vers l'appareil.

— Attendez, fit-il d'une voix étouffée.

Je me retournai et son visage soudainement affaissé me frappa ; il n'était plus écrasé par son habituelle double force d'attraction : une épouvante surnaturelle l'étouffait comme une crise d'angine de poitrine.

Le téléphone, dans le couloir, continuait de sonner.

— Qu'avez-vous, Ivan Ludwigovitch ?

— Il faut que je vous dise, Aliocha... Je n'ai pas le droit... Mais je ne peux pas ne pas vous le dire... Ce serait de la lâcheté... Je vous fais confiance... jamais, vous ne... à personne...

Il avait donc encore un secret pour moi. Et l'épouvante qui l'avait saisi à l'idée de ce secret qui lui causait cette douleur insupportable m'intéressait aussi.

Le téléphone hurla encore une fois et se tut en ravalant ce qu'il avait à dire. Je demeurais au milieu de la pièce, à mi-chemin de la porte, et le murmure brûlant de Loubo m'empêchait de bouger ; je craignais de l'affoler par un mouvement imprudent et de chasser, d'un geste maladroit, le papillon noir de la peur qui emporterait ses révélations à tout jamais.

— Aliocha, vous devez me donner votre parole que personne jamais ne saura... J'ai signé un engagement... D'un mot malheureux vous pouvez détruire mes enfants, ma famille...

— Quel engagement ? demandai-je avec douceur. Ne vous inquiétez pas, Ivan Ludwigovitch...

— J'ai signé l'engagement de non-divulgaration... Avant-hier, des gens sont venus et ont posé de nombreuses questions à votre sujet... Ils étaient deux.

Le téléphone se mit à glapir de nouveau, comme un chien qui tire sur sa laisse. Une sonnerie retentit, puis une autre.

Je n'avais pas eu le temps d'avoir peur, seulement celui de m'étonner. La peur ne viendrait que plus tard.

— Calmez-vous, Ivan Ludwigovitch. Qui sont ces gens ?

— Ils ont dit qu'ils étaient de la milice, ils ont même montré leur carte de la police judiciaire. Mais ce n'était pas des miliciens, ça, je l'ai senti tout de suite. La milice n'exige pas qu'on signe des engagements de non-divulgaration de secret d'État.

— Et qu'est-ce qu'ils voulaient savoir ?

Le téléphone s'époumonait dans le couloir – ça me paralysait, Dieu sait pourquoi.

— Ils ont demandé comment vous viviez, quelles étaient vos ressources, si vous receviez des étrangers, si vous organisiez des soirées arrosées, si vous connaissiez des femmes...

Le téléphonait continuait de plus belle.

— Une seconde, Ivan Ludwigovitch, je vais répondre.

Et je courus vers le téléphone. J'eus peur, comme tout Soviétique quand il apprend qu'on s'est intéressé à lui. Il me fallait réfléchir, secouer mes membres engourdis par l'épouvante dont Loubo m'avait contaminé.

— J'écoute ! hurlai-je en arrachant le combiné.

— Aliocha ! Salut, c'est ton frangin, Anton.

— Salut ! Tu es où ?

Il se tut, avant de répondre évasivement :

— Pas loin. On déjeune ensemble ?

— Voté, acceptai-je immédiatement, car j'avais peur de rester seul, et même si je ne pouvais pas me confier à Anton, le savoir à mes côtés me rassurerait un peu.

— Si tu peux, va tout de suite chez Serafim, passe la commande, et attends-moi. Pas dans l'*adjoubeïevka*, dans la salle. J'arrive dans une quarantaine de minutes...

Pourquoi Anton voulait-il me voir si vite ? Peut-être avait-il appris qu'on m'avait rendu visite ? Non, foutaises ! Comment l'aurait-il su ?

Je retournai lentement dans ma chambre, fixai le visage blême et épouvanté de Loubo, demandai, sans trop savoir pourquoi moi-même :

— Et comment ont-ils justifié le fait d'être venus vous voir vous, particulièrement ?

— À vrai dire, Aliocha, ce n'est pas moi qu'ils sont venus voir, mais Evstigneïev. Seulement Evstigneïev ne dessoûle pas, il ne rentre même plus chez lui. Alors, l'un des gars m'a dit : « Votre nom, c'est Loubo, si je ne m'abuse ? » Ils sont entrés dans ma chambre, m'ont montré leur carte rouge, nous avons discuté, puis ils m'ont fait signer le papier où il était écrit que la divulgation d'un secret d'État était passible de

poursuites judiciaires. Pour finir, le deuxième gars, qui n'avait pas dit grand-chose jusque-là, a ajouté : « Ne vous avisez pas de bavarder, on se souvient très bien de vos aventures en Suède. » Et ils sont partis.

Il était assis, le visage enserré dans ses longues mains maigres, et me regardait d'un air confiant et terrorisé. Il murmura, à bout de force :

— Seigneur, mais que font-ils de nous ? Nous sommes complètement terrorisés ! Nous sommes tous coupables !

Et une pensée, brève et douloureuse, m'acheva alors : il y avait, finalement, peu de différence entre nous deux, j'étais aussi terrorisé, traqué et impuissant que Loubo.

Pourquoi Anton ne voulait-il pas que je m'installe dans l'*adjoubeïevka* ?

Loubo continuait de marmonner, enveloppé par les épais nuages bleus de l'épouvante :

— Je ne sais pas ce que vous avez fait, Aliocha, je ne veux rien vous demander, mais je vous en supplie, faites-vous plus bas que terre, faites le mort, ne les énervez pas, peut-être qu'ils vous oublieront, ne cherchez pas le conflit avec eux, ils sont capables de tout...

Alors, Hamlet, te voilà bien avancé ! « À chaque coin de rue, un coup de poignard le guette. »

J'arrivai dans ma Moskvitch épouvantablement sale devant la Maison des journalistes, cherchai longuement à me garer et me coinçai pour finir entre la Jigouli or et chocolat de Serafim et la Ford Cortina briquée et décorée d'Isi Ratz, le directeur du magasin de fournitures sportives. Je me hissai sur le trottoir et offris mon visage à la pluie drue et glacée ; les gouttes d'eau qui me chatouillaient les joues, le sifflement de blanchisserie des pneus glissant dans les flaques, les masses grises des nuages lents, les silhouettes encoconnées cherchant refuge dans leurs imperméables, se défendant avec leurs parapluies martialement dressés – tout cela provoqua chez moi l'étrange sentiment que je ne reviendrais jamais à ma table de travail, que je n'écrirais plus rien, que je ne serais plus un écrivain, puisque je ne serais plus jamais visité par une conscience aussi totale, aussi vive, aussi insoutenable et terrible de la vie qui me porte.

L'eau glacée pénétrait sous mon blouson, coulait dans le cou, mes cheveux étaient collés, je n'arrivais plus à avancer, comme si le froid immense de la fin de toute chose, des désirs et des espoirs encore informulés m'avait envahi et figé. Je vis la fin de mon infinie vanité. J'entendis le grincement des dents d'acier qui s'attaquaient aux tréteaux. Solomon, comment jouer le dernier acte jusqu'au bout, si

Hamlet est malade ?

Quelqu'un que je ne connaissais pas me cria, en m'entraînant dans le hall : « Aliocha, tu vas t'enrhumer », et disparut aussitôt. Tania, le maître d'hôtel, venait vers moi en souriant – une fille belle, grande, imposante, autrefois ma maîtresse. Encore aujourd'hui, je pouvais lire dans son regard l'envie de me prendre dans ses bras, de m'enfouir entre ses seins et de me bercer.

Mais elle ne me prit pas dans ses bras, elle m'embrassa et demanda, pleine de sollicitude :

— Tu déjeunes ?

— J'ai les crocs, oui...

Elle m'entraîna vers l'*adjoubeïevka*, mais je l'arrêtai :

— Trouve-moi plutôt une place dans la salle, dans un coin, je déjeune avec Anton, en tête à tête.

Dans l'*adjoubeïevka*, appelée ainsi en l'honneur du gendre de Khrouchtchev(113), alors le tout-puissant « prince-confrère » de notre grand royaume pourri, on ne laissait entrer que les hôtes privilégiés. Ce n'était pas un cabinet privé, mais une partie de la salle, séparée du reste par un mince panneau de bois ; ainsi, on pouvait voir les autres convives et, surtout, se montrer par la même occasion. Nous n'avons de secrets pour personne, n'est-ce pas, c'est à la bonne franquette – un patron, un chef, tout lui est permis. Ça me rappelle le général de milice Kolia Skorine, qui hurlait au téléphone : « Exécute les ordres sans discuter ! Si c'est moi le chef, c'est toi le con, si c'est toi le chef, c'est moi le con. »

Adjoubeï n'est plus en service depuis quinze ans, mais le surnom est resté.

Tania appela une serveuse et, à deux, elles nettoyèrent rapidement une table, et la couvrirent aussitôt d'une nappe fraîche. Tania ordonna à la serveuse :

— Je te passerai la commande personnellement. Avant tout, tu vas fissa à la cave et tu rapportes un pichet de bière pression.

La serveuse s'élança aussitôt, Tania me gratifia d'un tendre sourire :

— Tu pourrais passer me voir, Aliocha, quand même ! Je viens d'emménager dans un nouvel appartement...

Je fixai ses yeux de magnifique animal, où je pouvais lire le pardon du passé, la promesse de chaleur, d'attention, d'un lit moelleux, d'une chemise propre au matin, d'alcool garanti, tant que je voudrais. Un abîme. L'oubli.

— Je passerai, dis-je. Un jour...

— Pas trop lointain, idiot, dit Tania doucement, mais avec vigueur. Un jour prochain...

— Forcément prochain, acquiesçai-je. Il ne m'en reste pas tant que ça...

Une voix grasse et poisseuse parvenait depuis l'*adjoubéïevka* :

— Vous vous rendez compte, Beliaïev a complètement perdu la tête ! À la dernière réunion du secrétariat, il a dit : pendant nos voyages touristiques, nous sommes obligés de réduire nos contacts avec les confrères étrangers...

La serveuse apporta le pichet de bière, je plongeai avidement dans la mousse glacée, tandis que la voix continuait à s'énerver derrière le panneau de bois :

— Non, mais, il est complètement dingue ! Il est obligé de réduire ses contacts, voyez-vous ça ! Les médecins aussi, ils vont exiger des contacts ? Et les ingénieurs ? Va leur mettre la main dessus, après, avec tous ces contacts !

Tania s'était éclipsée entre-temps, sans que je m'en aperçoive.

35. Ula. La catastrophe

La porte se referma sur Aliocha, le clic-clac de la serrure mit fin au sentiment de sécurité, à la sensation d'être à l'abri, dans l'illusion de notre union – et au faible espoir que rien n'était vraiment arrivé, qu'il s'agissait d'un rêve long et compliqué, dans les tons acier-lilas. Mais la porte qui se refermait ne me débarrassa pas pour autant du cauchemar – il s'avança sur moi, venant de tous côtés, inexorable, et seule l'attente d'Aliocha, qui avait murmuré « je serai là vers six heures », brillait d'une faible lueur. Il fallait attendre six heures – Aliocha reviendrait et apporterait avec lui le monde perdu, irréel, salvateur.

Le téléphone sonna, je décrochai et entendis une voix humide et enrhumée :

— Je cherche Sulamith Moïsseïevna Guinzbourg.

— Je vous écoute.

— Bonjour, c'est l'inspecteur de l'Ovir Sourova à l'appareil...

Mon cœur tressaillit, bondit, et me remonta dans le gosier : je suffoquais. J'entendais mal ses paroles grises et enrhumées, gluantes, presque morveuses.

— J'étais sur le point d'envoyer votre dossier pour l'examen sur le fond quand je me suis aperçue que vous n'aviez pas fourni le papier certifiant que vous n'êtes pas sous contrôle au dispensaire psychiatrique.

— Mais vous ne m'avez jamais dit qu'il fallait ce certificat !

— C'est une nouvelle disposition, votre dossier ne pourra pas être examiné si vous ne fournissez pas ce certificat...

— Que dois-je faire ?

Elle se tut un moment, comme si elle réfléchissait à ma question ou cherchait dans un vade-mecum secret ce qu'il convenait de faire quand le Juif, prêt à passer en salle des ventes, n'avait pas le certificat du dispensaire. Elle finit par répondre, et je crus déceler de la compassion dans sa voix morveuse et nasillarde :

— Si vous ne me fournissez pas ce certificat aujourd'hui même, l'examen de votre dossier sera reporté d'un mois...

Encore un mois ! Encore un mois, les mains derrière la tête ! Interdiction de parler ! Assis dans la neige !

— Mais on n'acceptera jamais de me fournir ce certificat sans demande préalable ! parvins-je à articuler d'une voix étranglée.

Elle se tut de nouveau, comme si encore une fois elle réfléchissait à ma question ou était sur le point de se décider à faire quelque chose, puis, toujours aussi nasillarde, lâcha très vite :

— Écoutez ! Filez tout de suite au dispensaire, je les appelle. Vous prenez votre certificat... vous n'êtes pas sous contrôle, dites-moi ?

— Non, non, non ! m'écriai-je, complètement affolée.

— ... Rapportez-moi le certificat, je vous fais une demande préalable et vous irez la porter au dispensaire un autre jour. Vous m'avez comprise ?

— Oui, oui ! Merci beaucoup !

— De rien. C'est mon travail. Dépêchez-vous, ils ferment à onze heures...

Et elle raccrocha.

Je m'habillai à toute vitesse, repensant avec honte à la haine que j'avais ressentie pour Sourova. Et si c'était l'uniforme qui faisait des gens des maudits, comme le sceau de Caïn ? Ils ont peut-être emprisonné leurs meilleurs sentiments à l'intérieur de leur uniforme, mais, parfois, on peut voir la lumière de la bonté humaine et de la compassion qui brille dans les brèches et les coutures défaits. La charité envers les malheureux n'a pas été piétinée.

On sonna à la porte. Il ne manquait plus que ça ! Je me précipitai dans l'entrée, ouvris la porte – c'était Chourik Eingoltz.

Chourik, mon cher Chourik, je n'ai pas le temps ! Viens avec moi, je t'expliquerai tout en route. Ce serait bien d'attraper un taxi, le dispensaire se trouve rue du 8-Mars et il reste moins d'une heure. Seigneur, faites que rien ne casse ! Que j'arrive à temps ! Voici un taxi – à deux pas de la maison. Ça ira, maintenant qu'on roule à toute allure. Les flammèches électriques des conversations téléphoniques courent le long des fils. C'est Sourova qui appelle le dispensaire et exige qu'on me délivre un certificat sans demande préalable.

Comment ça va, Chourik ? Que raconte-t-on par chez toi ? Comment vas-tu ? Tu m'as manqué. Chourik sourit — voici comment un ami baptiste lui a décrit la vie des camps : « Au lager comme au lager. » La direction de l'Institut a refusé d'appuyer une demande de retraite à titre personnel pour Maria Andreïevna Vassiltchikova. Berbassov a été confirmé comme chef de service. Le sujet de Chourik a été supprimé du programme de recherches. Galia, la secrétaire, me fait ses amitiés et demande que je lui envoie un fiancé de l'étranger – n'importe lequel ferait l'affaire, pourvu qu'elle puisse l'épouser, dire

merde à tout le monde et partir.

Chourik me parlait à mi-voix, me confiant que ces derniers temps il avait compris pourquoi, fondamentalement, bon nombre de gens aisés refusaient de partir – c'était dû à une estimation incorrecte de leur position sociale. Au lager comme au lager : le plus respecté, le plus indépendant et le plus riche des habitants de la Zone, c'est le coupeur de pain ou le cuistot. Mais il n'y a pas de place pour un coupeur de pain dans le monde libre. Les coupeurs de pain n'ont que faire de la liberté – au lager comme au lager...

Une chose seulement suscitait chez Chourik de l'envie : si Dieu le veut, je pourrais bientôt lire une foulitude de livres merveilleux, dont on ne voit même pas la couleur par ici ou qu'on se procure au prix d'incalculables efforts, pour une nuit – avec le risque de prendre trois ans de camp. Au lager comme au lager.

Nous nous reverrons là-bas, et vous, et nous. Pourquoi, Chourik ?

Il marmonnait, s'exaltant de plus en plus – l'Ouest est voué à la ruine, à la guerre d'occupation et à la servitude. La peau de chagrin du monde se consume sous nos yeux, les lueurs pourpres se propagent déjà à travers les continents. C'est l'avènement de l'Antéchrist – on ne peut pas s'enfuir au-delà des océans pour se cacher, c'est le châtiment de l'humanité tout entière.

Les camions rugissaient derrière la vitre, les tramways apparaissaient et disparaissaient avec un bruit de boîte de conserve vide, ça sentait l'huile chaude, l'essence et le caoutchouc pourri à l'intérieur de la voiture, les pneus gémissaient grassement en plongeant dans les fondrières inondées.

La fragilité de l'espoir. La pluie sale et épuisante. Des gouttes de boue sur la vitre. La nuque lourde du chauffeur de taxi. Le murmure de Chourik. Le certificat pour Sourova. Encore un mois. Prison à vie. La dispersion des onze tribus d'Israël eut lieu pendant la captivité babylonienne. Au lager comme au lager. Il reste si peu à attendre et la tribu de Jéhovah se dispersera ici.

— Je suis allée voir Kroutovanov, dis-je à Chourik.

— Pour quoi faire ?

— Je voulais le regarder dans les yeux. Je voulais regarder l'assassin.

— Tu as eu tort de faire ça, dit-il avec amertume.

— Tu as peur ?

— Non, je suis fatigué d'avoir peur. J'en ai assez.

— Pourquoi j'ai eu tort ?

— Ça pourrait te causer des ennuis...

Le chauffeur freina en arrivant devant le dispensaire.

Une entrée lugubre et puante, le plâtre gris qui s'effrite, les empiècements rouges des briques, le moiré papuleux des traces d'infiltration, une porte massive et paresseuse.

L'accueil. L'embrasure étroite du guichet d'information...

— Je cherche...

— Porte 6.

— Chourik, attends-moi ici, j'espère que je n'en aurai pas pour longtemps...

Couloirs gris déserts, des numéros en plaque de verre sur les portes. Accrochés aux murs, les tableaux lumineux pour les diapositives, éteints. Une affiche énigmatique avec un appel désespéré : « Évitez les rapports sexuels occasionnels ! » Au lager comme au lager.

— Je peux entrer ?

Je poussai la porte et découvris un gus mastard et noueux d'une trentaine d'années, assis derrière un bureau. Avec une calotte blanche, une blouse et une barbe soigneusement peignée.

— Bien sûr que vous pouvez entrer, répondit-il, et il laissa aussitôt échapper un rire bref et saillant, et je crus défaillir en apercevant l'éclat de ses dents jaunes, longues et acérées.

— Votre nom, c'est Guinzbourg ? On m'a téléphoné...

Il sourit de nouveau, montra ses dents terrifiantes et me gratifia d'un autre éclat de rire, aussi effrayant.

— Asseyez-vous, je suis votre médecin, je m'appelle Nikolai Sergueïevitch...

Sa table de travail était absolument vide. Recouverte d'un plastique brillant.

Sa main reposait sur la tablette, contiguë au bureau, et, à cause de ses reflets miroitants, il semblait posséder plusieurs mains et d'innombrables doigts. Cela m'était désagréable de regarder sa bouche aux lèvres rouges, plantée de dents longues et solides, et j'avais peur de ces doigts innombrables – briqués, aux ongles soignés, enfoncés dans les phalanges, d'une force, sans aucun doute, peu commune. La peau de ses mains glabres, sans rides, était grise et lisse – on aurait dit qu'il avait mis des gants de caoutchouc spécialement pour notre entretien.

— Comment vous sentez-vous, Sulamith Moïsseïevna ?

— Normalement, répondis-je dans un souffle. Je me sens très bien...

— Comment est le sommeil ? Vous reposez-vous bien ?

Et il sourit de son sourire fou et aveugle.

— Très bien. Comme d'habitude.

— Les cauchemars ne vous tourmentent pas ?

Et je vis ses dents scintiller dans sa barbe, ce qui lui donna l'air d'un Sylvain.

— Non, je ne rêve jamais.

— Pas de mal de tête ? Vous êtes sujette aux migraines ?

Encore ce rire bref et rauque, répugnant.

— Non.

— Des antécédents d'encéphalite ? Pas de traumatisme crânien, quand vous étiez petite ? demanda-t-il, et ses doigts se lancèrent dans une gamme énervée sur le rebord de la table, comme s'il voulait en finir au plus vite avec un questionnaire assommant mais inévitable.

— Pas d'antécédents. Pas de traumatisme.

— Jamais consulté un psychoneurologue ?

— Non. Je suis en parfaite santé et me sens très bien.

Son sourire haïssable cracha une autre flamme jaune – le médecin s'amusait vraiment :

— Ah, si tout le monde pouvait en dire autant ! Pour vos règles, tout se passe bien ? Pas de retard ? Pas de complications ?

— Tout va bien.

— Et quelle date sommes-nous, Sulamith Moïsseïevna ? demanda-t-il sans rire ni tapoter avec ses doigts.

— Nous sommes le 17 septembre. Pourquoi ? m'étonnai-je ?

— Pour rien. Et quel jour de la semaine ?

— Vendredi, répondis-je, et je sentis brusquement l'épouvante qui m'embrasait le cœur.

Je me rappelai avoir vu tout à l'heure, en passant en toute hâte, et sans en avoir eu conscience, les horaires et les jours de consultation affichés sur la porte du dispensaire – il n'y avait pas de consultation le vendredi !

Les couloirs déserts, les panneaux lumineux des diapositives débranchés, le silence.

Nous sommes donc seuls, moi et Nikolaï Sergueïevitch, le médecin

rieur. Ce n'est peut-être pas un médecin, mais un fou, qui erre par hasard dans les couloirs du dispensaire ? Et qui m'interroge pour vérifier l'adéquation de sa réaction ?

Le fou Nikolaï Sergueïevitch redevint gentil et m'envoya son sourire intimidant :

— Vous n'êtes pas sujette aux peurs injustifiées ? Pas d'angoisse ?

— Je ne suis sujette à rien.

Chourik m'attend dans le couloir – il faut que je me lève d'un bond et que je me précipite hors de ce bureau. Cet homme n'est pas normal ou bien c'est moi qui suis devenue folle. Mais je n'avais pas la force de bouger. Un espoir encore me réchauffait : Sourova lui avait téléphoné, il va sortir le certificat de son tiroir – vous êtes libre.

— Sulamith Moïsseïevna, j'ai l'impression que vous êtes en parfaite santé, et je vais vous donner ce certificat, dit-il, avec un nouvel éclair jaune des longues dents dans l'embrasure rougeâtre de ses lèvres.

Dieu merci ! Ô grand Shaddai ! Que de peurs me tourmentent, quelle horrible angoisse me saisit !

— Mais il faut que vous veniez avec moi à l'hôpital pour quelques analyses, et puis on vous laissera rentrer chez vous.

Pourquoi l'hôpital ? Que me veut-il ?

J'entendis la porte s'ouvrir derrière moi. C'était Chourik. Je me retournai et découvris deux gaillards râblés comme des souches, vêtus de blouses blanches. L'un d'eux tenait une trousse dans-la main, le second cachait les siennes dans le dos.

Je bondis de ma chaise :

— Je n'irai nulle part ! Pour quoi faire ? Pourquoi ? Quelles analyses ? Que me voulez-vous ?

Le médecin souriait et me parlait à mi-voix :

— Allons, allons ! Calmez-vous, ne vous inquiétez pas, Sulamith Moïsseïevna ! Allez, les gars, prenez-lui sa tension, et allons-y. Allons, allons...

Il essayait de me rassurer tout en me faisant peur, comme une jument qui regimbe.

— Laissez-moi tranquille ! hurlai-je, et je sentis ma voix faiblir et la nausée glacée de la syncope m'envahir peu à peu.

— Prenez-lui sa tension ! dit le médecin, et je sentis un poids insoutenable m'écraser les épaules.

Je m'affalai sur la chaise, des mains d'acier me maintenaient contre le dossier, tandis qu'un nœud coulant glissait autour mon cou. Un

nœud en grosse ficelle.

Ils ont décidé de m'étrangler. M'étouffer sans bruit dans un dispensaire psychiatrique. Et l'incroyable force animale de la bête qu'on assassine se réveilla en moi.

Je bondis de ma chaise et ma tête heurta le visage de l'infirmier avec un craquement d'os. J'étais en train de me noyer et je faisais tout mon possible pour remonter à la surface.

Tout s'était embrouillé dans mon esprit, mais je ne sentais pas la douleur, seulement la rage et une peur inhumaine. Un rugissement sifflant roulait quelque part au-dessus de ma tête : *Chou-ou-rik ! Alio-o-o-cha ! Ils m'assas-si-i-nent ! Je ne veux pa-a-s ! Chou-ou-ou-rik ! Alio-o-o-cha !* Je ne réalisais pas que c'était moi qui hurlais avec cette voix terrifiante.

Je fus précipitée par terre d'un coup puissant assené sur la nuque, et je pus voir, en regardant de bas en haut, le médecin Nikolai Sergueïevitch sauter par-dessus sa table vide et se suspendre dans l'air au-dessus de moi pendant quelques instants, et déverser sur moi son sourire jaune de démon farceur. Puis il s'écroula, je pus reprendre mon souffle une seconde, un bref instant, le temps de plonger dans les ténèbres salvatrices de l'oubli, qui masquèrent le cauchemar du meurtre derrière un store noir.

J'entendais le souffle rauque du médecin, sa voix sifflante commandant aux infirmiers :

— Les ânes !... Qu'est-ce que vous foutez ? Pas comme ça !... Passe-moi la corde... je vais le faire moi-même... Il faut la lier à la leningradoise !...

Et de nouveau la lumière m'aveugla : je les voyais en train de me ficeler, et ce n'était pas de la corde mais une grosse mèche de lampe à pétrole. Je n'avais pas encore compris que mon corps était devenu plus faible que la mèche – je me débattais furieusement dans leurs bras, les oreilles bouchées par leurs reniflements et leurs injures sifflantes et haineuses, par le craquement de ma robe déchirée, les chaises renversées et mes propres hurlements. Où est Chourik ? Aliocha, où es-tu ? Pourquoi m'avez-vous tous abandonnée en cette heure terrible ?

Seigneur Tout-Puissant qui es aux cieux ! Pourquoi ? Vois-tu ce qu'ils font de moi ? Pourquoi ?

Le sang me jaillit soudain de la bouche et la douleur dans les épaules et les omoplates devint brûlante comme une flamme. Les forces m'avaient quittée. Ils m'avaient lié les coudes dans le dos, coude contre coude. C'est ça qu'ils doivent appeler « à la

leningradoise ». Encore un peu et les articulations vont se briser. Truands. Bandits.

Le médecin essoufflé dit quelque part au-dessus de ma tête :

— Fais-lui une dose d'Aminazine, et toi, appelle la dingomobile...

Je sentis qu'on redressait les pans déchiquetés de ma robe et qu'on me retirait ma culotte. Une douleur brûlante et vive. Je rassemblai mes dernières forces pour donner un coup de pied au médecin, mais tout mon corps était comme paralysé au-dessous de la taille. C'en est fini de moi. Une charogne pour la « dingomobile ».

C'est alors que le cri étouffé et rauque d'Eingoltz traversa les épais nuages de brume pourpre : « Ula-a-a ! Je... suis... là-à-à... »

J'étais étendue par terre, le visage écrasé contre le parquet et le sang qui coulait de ma bouche formait une petite mare. Puis j'entendis le brancard qu'on posait à côté de moi ; on me fit rouler dessus et on m'emporta.

Dans le couloir, je vis Chourik – deux hommes le maintenaient sur la chaise, un milicien et un homme en uniforme de chauffeur de taxi. Grâce à un mouvement que firent les brancardiers, j'entrouvris les yeux et reconnus le chauffeur à l'implantation de son crâne de fonte – c'était le taxi qui, comme par miracle, s'était trouvé à deux pas de chez moi. Et c'est lui – pour plus de sûreté – qui m'avait conduite dans cette souricière. Merci à toi, Sourova, femme généreuse – tu ne sais pas encore que tout se paie un jour.

Chourik, fermement maintenu par les indics, se mit à pleurer amèrement, à se débattre, et cria d'une voix stridente :

— U-u-u-la-a ! Mon a-a-mour ! Qu'est-ce qu'ils t'ont fait !

Mais j'étais déjà emmenée le long du couloir gris et mal éclairé, avec ses tableaux lumineux éteints, ses diapositives expliquant la meilleure façon de rester en bonne santé psychique – j'entraperçus l'affiche « Évitez les rapports sexuels occasionnels » –, jusque dans l'entrée crasseuse et puante. Nous tournâmes à droite – pas dans la rue, mais dans le passage de service qui menait à la cour intérieure. L'orifice béant du véhicule sanitaire, les roues du brancard s'incrustant dans les rails, le rugissement du moteur. Les infirmiers sautèrent sur leurs sièges, tandis que le médecin fou s'adressait à moi, toujours souriant :

— Je vous avais bien dit, Sulamith Moïsseïevna, qu'il fallait vous calmer et éviter de vous inquiéter !

Puis, se tournant vers le chauffeur :

— C'est bon, on y va.

Les vitres peintes en blanc, le crépuscule grondant. Une douleur terrible s'éparpillant en mille morceaux, tout s'embrouille dans la tête, je m'engourdis. Et la voix du vampire dentu en train de faire son rapport par radio, traversant la laine de verre qui bouche mes oreilles :

— Urgences psychiatriques ? C'est la sixième brigade. Oui, oui. Mission accomplie...

36. Aliocha. L'audit

Serafim fit son entrée dans le restaurant. Il jeta un regard d'aigle dans la salle, m'aperçut et s'approcha.

— Salut, Aliocha. Qu'est-ce que tu fiches ?

— J'attends Anton.

— Il est rentré de vacances ?

— Non, mais je vais m'installer ici, chez toi, le temps qu'il revienne de Sotchi.

Les rides de bonne humeur coururent sur le visage de Serafim, dur comme de l'écorce.

— Toujours le mot pour rire, monsieur l'écrivain. Le service te convient ?

— On dirait que oui.

Serafim appela la serveuse :

— Apporte deux portions de crème et des saucisses du chasseur. De la réserve.

Les produits « de la réserve » sont les mets particulièrement raffinés ou de qualité supérieure dont Serafim ne régale que les élus. Et s'il a exigé de la crème, c'est qu'il convient de s'attendre à quelque chose de vraiment exceptionnel. Quant aux saucisses du chasseur, il y a longtemps que personne ne sait plus ce que c'est – c'est une denrée rare. Avec la bière, c'est à tomber !

— Merci, Serafim, de me rappeler mon enfance heureuse, lâchai-je. Comment te portes-tu ?

— Pas mal, on dirait. Je suis allé aux courses, hier, pour tenter ma chance.

— Et alors ?

Serafim dit, avec un sourire de satisfaction :

— Je suis tombé juste.

— Bonne pioche ?

— Pour une mominette, ça devrait suffire.

À voir sa gueule réjouie, Serafim jouait les modestes : il en resterait sûrement assez pour deux pouliches. Il connaît des gus aux courses qui

lui soufflent les bons tuyaux et Serafim mise peu, mais à coup sûr.

— Tu ne t'assieds pas un peu, Serafim ? proposai-je aimablement.

— Non, j'ai du monde. Venez après le déjeuner, je vous régalerai, répondit Serafim, avant de diriger son imposante carcasse vers la sortie.

Je me versai de la bière, mordis dans une saucisse du chasseur et me tournai un peu pour observer les voisins. Un crétin à nez rouge, en veste mâchonnée, racontait une blague à ses amis : « ... donc, un Juif entre dans un café... »

— Salut, frérot !

Je sentis sur mon épaule la main chaude et lourde d'Anton, arrivé sans bruit dans mon dos. Je me levai d'un bond, nous nous embrassâmes et je remarquai que le visage d'Anton était pâle malgré le bronzage et qu'il affichait une expression inhabituelle de désarroi. Nonobstant, il feignait de paraître gai.

— Assieds-toi, Antocha. Raconte...

Je nous versai de la bière. Il plongeait ses lèvres dans la mousse blanche et onctueuse comme de la glace à la vanille, avala quelques gorgées puissantes et profondes, regarda la table servie de mets appétissants et dit sans conviction :

— À Yalta, il y avait un magicien-illusionniste, en tournée. À peine s'était-il installé sur la scène avec toutes ses merveilles qu'il voit l'ouvreuse expulser son assistant ; normal, il n'avait pas de billet. Et le magicien est resté Gros-Jean comme devant – aucun illusionniste ne peut travailler sans un assistant dans la salle...

Anton remplit nos verres de vodka, trinqua avec moi, but et mangea sans montrer le moindre intérêt pour ce qu'il faisait.

— Pourquoi tu me racontes ça ? demandai-je, sur mes gardes.

— Parce que, pendant que j'étais en vacances, Leva Krasny a été relevé de ses fonctions. Provisoirement...

— Comment ça ? m'étonnai-je.

— Pas « comment », mais « pourquoi ». Allez, buvons-en un autre.

Anton remplit les verres, nous bûmes derechef.

— Pendant que je me reposais, un audit complet a été diligenté dans notre direction. Ils ont décidé de creuser profond : l'avancement des travaux, l'exécution du plan, la qualité, la quantité. Ils aimeraient savoir, entre autres, pourquoi tels immeubles plutôt que tels autres bénéficient de la réhabilitation, et comment les appartements sont attribués...

— Je vois... Mais, en général, ce genre de choses, ça se fait en présence de la direction, non ?

— Précisément ! Et le fait qu'ils se soient passés de moi n'est pas bon signe.

— Ça veut dire que c'est à toi qu'ils cherchent des noises ?

— Exactement, acquiesça tristement Anton.

Il mâchonna mollement un morceau de lamproie, but une gorgée de bière. La serveuse apporta la soupe, on s'en jeta un petit, avant d'attaquer. Mais cette *solianka*(114) qui avait l'air si fraîche et appétissante, avait le goût de l'affliction et de la peur.

— C'est l'œuvre de qui, d'après toi ?

— Il y a un type louche au soviet municipal, Iassenev, le vice-président. J'avais déjà remarqué qu'il me regardait d'un drôle d'air. J'avais viré un intrigant, et il se trouve que c'était un gars à lui.

— Ne serait-il pas judicieux, comme on dit, de s'expliquer avec lui ? proposai-je.

Anton sourit de nouveau :

— Je vais t'expliquer, Aliocha, comment ça se passe : quand ça va bien, il n'y a rien à expliquer, et quand ça va mal, il vaut mieux pas.

— Je comprends, acquiesçai-je. Et pourquoi Krasny a-t-il été écarté ?

— Les inspecteurs ont découvert quelques cas incontestablement suspects. Je veux dire, en ce qui concerne l'attribution des appartements. Chaque fois, c'est Krasny qui s'est occupé des dossiers.

Anton repoussa l'assiette d'un geste brusque et ajouta, renfrogné :

— Bref, je suis non seulement au courant de tous ces dossiers, mais c'est moi qui les ai visés personnellement.

— Ça veut dire que quelqu'un d'autre était au courant de ces dossiers. Et que ce quelqu'un a renseigné les inspecteurs. C'est ça ?

— Bien sûr que c'est ça. C'est Gnilomedov, mon vicaire, c'est cette charogne qui les a renseignés ! Il me l'a avoué lui-même. Dès que je suis rentré, je suis allé le voir. Il se tortille un peu, puis il finit par marmonner : « Anton Zakharytch, je ne sais pas faire autrement, je dis toujours la vérité. » Et moi : « Ah ça, non, la vérité, tu la chuchotes à l'oreille... C'est tout à fait différent... »

Le visage d'Anton se contracta comme s'il avait une rage de dents, puis il lâcha, avec un geste dépité :

— À quoi bon ?

— Et ça lui rapporte quoi, à Gnilomedov ?

— Cet imbécile croit qu'il va s'asseoir dans mon fauteuil. Son expérience devrait lui souffler qu'un directeur adjoint ne devient jamais directeur. Surtout les intellectuels de son genre. Il continue de mettre un seul « h » à « orthographe »...

Anton avala son verre cul sec, croqua un radis avec la même délectation que s'il s'était agi de Gnilomedov lui-même.

— Et comment se termine ce genre d'aventure, en général ? Qu'est-ce qu'il y a de criminel là-dedans ?

— C'est une histoire compliquée.

Anton se détourna, se tut un long moment, puis dissimula son visage derrière sa main énorme et me fixa à travers avec son œil vert exorbité de faucon. Il poussa un long soupir :

— Tu comprends, frangin, tu es un homme pur, tu n'es pas de ce monde, comme on dit, et je ne t'en aurais rien dit si ça n'avait pas été absolument nécessaire.

— Laisse tomber les préambules, l'interrompis-je. Tu sais bien que je ne te soupçonne pas de vouloir mettre le feu à un orphelinat.

— Tu as raison, je ne veux pas, acquiesça Anton. Mais je ne peux pas éviter les préambules. Je ne cherche pas à me justifier, si je suis dans la merde jusqu'au cou, c'est ma faute, après tout.

— C'est-à-dire ?

— Tu comprends, Aliocha, l'honnêteté, c'est comme une pucelle : si tu la laisses sortir une fois, essaie donc de la rattraper ! Il suffit d'un crime à un honnête homme pour qu'il devienne un pestiféré. C'est tout ! Basta ! C'est la vie... On boit un coup ?

Les mâchoires d'Anton saillaient sous sa peau, et son front était couvert de sueur.

Je le regardais avec effroi, la vodka me sembla fade, sans goût. Ce devait être un sacré merdier si un type aussi inflexible que mon frangin se tordait comme une branche de tremble dans le feu.

Sans rien avaler après la vodka, Anton but quelques gorgées de bière et se pencha vers moi au-dessus de la table :

— Tu te souviens qu'il nous a fallu nous dépêtrer du père de cette petite salope que Dima s'était farcie ?

Je fis oui de la tête. J'avais toujours gardé le petit papa baisé dans un coin de la tête, mais je m'étais interdit de chercher à savoir comment Anton s'en était débrouillé. Krasny était là pour ça. J'avais quitté le bureau deux minutes et, pendant ce temps-là. Leva avait

trouvé une solution.

Elle leur avait tant plu qu'ils n'avaient même pas voulu me mettre au courant. Puisque je n'étais pas « de ce monde ».

— Leva Krasny avait pris sur lui de régler ce problème, dit Anton. Nous étions parvenus à l'accord suivant : un studio en coopérative, plus les trois mille cinq cents roubles du premier versement. Bon, le mandat pour la coopérative, ce n'est pas un problème pour moi. Mais où trouver l'argent ?

— Eh bien ?

— Krasny a trouvé un gus, à qui j'ai attribué un appartement, et lui nous a donné l'argent. En ce qui me concerne, je n'en ai jamais vu la couleur.

— Et comment tu as réussi à lui attribuer un appartement ?

— Tu sais que nous nous occupons de la réhabilitation complète des immeubles d'habitation. Dans le cadre du plan général, le choix de tel ou tel immeuble est laissé à notre discrétion. Les raisons, on en trouve toujours. Après, ça se passe très simplement : l'immeuble est mis en réhabilitation et nous relogeons les locataires – nous avons un parc d'appartements prévus à cet effet...

— Je comprends. Vous avez mis l'immeuble du gus en réhabilitation et attribué audit gus un excellent appartement, conclus-je.

— C'est ça.

— C'est une opération qui m'a l'air tout ce qu'il y a de plus légal. Vous avez également relogé les autres locataires, n'est-ce pas ?

— Oui, mais on ne leur a pas demandé de l'argent pour ça, dit Anton d'un ton lugubre. C'est vrai qu'on les a envoyés dans les préfabriqués au diable vauvert. Quant à notre gus, il s'est installé en plein centre-ville. Catégorie supérieure.

— Et que pense Krasny de tout ça ? demandai-je. Pourquoi tu ne l'as pas emmené avec toi ?

— Je lui ai dit de venir, mais il s'est défilé. Si j'ai bien compris, il ne te fait pas confiance.

— Je comprends, je suis un témoin gênant.

La serveuse apporta la viande aux champignons, mais j'avais du mal à avaler quoi que ce soit de solide. En revanche, je mourais de soif.

— Et c'est quoi, les autres dossiers dont tu parlais ?

Au lieu de répondre, Anton avala le contenu de son verre, se

plongea dans un abîme de réflexion, l'œil fixé sur un point, les mâchoires serrées, soupirant de temps à autre. Il remplit son verre et le but, une fois de plus sans m'inviter à me joindre à lui.

— Tu vas être bourré, Anton, le mis-je en garde.

Avec un rire bref, Anton remplit de nouveau son verre et le fixa longuement. Son rire sardonique s'était figé sur son visage et je me rappelai soudain avoir lu quelque part que ce genre de grimace était l'un des symptômes du tétanos.

— L'homme ressemble à un nid d'oiseau, dit-il, en haussant soudain le ton. Une nichée entière de désirs ouvrent simultanément leurs becs insatiables : donne ! encore ! je veux ! à moi !

Je posai la main sur son épaule. Il se dégagea brusquement et dit rageusement :

— Quand la griffe est prise, l'oiseau est perdu ! Les vacances approchaient, j'ai voulu emmener Zinka avec moi. Mais pour ça, il fallait de l'argent, beaucoup d'argent. C'est alors que Krasny a refourgué encore une chambre et m'a rapporté mille roubles. Et voilà tous mes « dossiers ».

— Il y a une chose que je ne comprends pas, Anton : ce Krasny, il est intelligent et rusé. Pourquoi est-il allé se fourrer dans cette histoire ?

Anton répondit, avec un rire bref et sec :

— Il faut le connaître, Krasny ! Tu crois qu'il a arrangé tout ça pour mes beaux yeux ?

— Non, mais j'ai pensé que toi, en tant que chef..., marmonnai-je vaguement.

— Touche ma bite ! m'interrompit Anton. Il a plumé tous ces gus, il y en a au moins pour quinze mille. Et moi j'ai profité de sa générosité... Tu comprends, je me suis dit qu'il valait mieux se planter avec un homme intelligent que de réussir avec un imbécile, mais les choses ont tourné autrement... Tu as quelque chose à fumer ?

Nous allumâmes une cigarette et, après quelques bouffées, Anton poursuivit :

— Je suis sûr que Leva ne m'a pas tout dit... J'ai l'impression qu'il s'est mouillé dans d'autres opérations de ce genre... Il a tellement peur de l'OBKhSS.

— Pourquoi ? Ce serait arrivé aux oreilles de l'OBKhSS ?

— Je pense que oui. Il y a quelque chose qui me titille...

— Ah oui ?

— À l'hôtel de Sotchi, j'ai tout fait comme il fallait : j'ai pris une single pour Zinka et une suite pour moi. Comme ça, Zinka pouvait me rendre visite en toute légalité, puisqu'elle était enregistrée à l'hôtel. Il va sans dire qu'elle passait les nuits avec moi. Et donc, la troisième nuit, ça cogne à la porte. Je demande de quoi il s'agit. On me répond : « Ouvrez, milice, contrôle. » J'étais obligé d'ouvrir. En effet, c'était la milice. Et un correspondant du *Phare du Komsomol*. Pourquoi y a-t-il une femme dans votre chambre, où travaillez-vous, et ainsi de suite – tu connais nos coutumes. Je m'en suis pas trop mal tiré, mais ils ont quand même contrôlé nos passeports. Bref, ils nous ont mis de mauvaise humeur. Et quand je suis rentré à Moscou, j'ai appris qu'il y avait un audit... Alors, je me suis dit que ce contrôle, à l'hôtel, n'était pas un simple hasard...

Je tentai de rassurer Anton :

— Tu sais bien que dans notre pays on adore fourrer son nez dans le lit des autres.

Anton hochait la tête :

— Bien sûr, bien sûr, sauf que l'hôtel Jemtchoujina est bourré de truands de mon genre, et je suis le seul qu'ils aient contrôlé... Je me suis renseigné...

— Laisse tomber, Anton, ne te bile pas. La vie, c'est comme ça, il y a des phases. Comme on dit, après la pluie, le beau temps...

— Sauf quand il pleut comme vache qui pisse, répliqua-t-il avec un sourire amer, et il se leva. Je vais téléphoner à la direction... Attends-moi, frérot.

J'accompagnai sa silhouette massive et imposante du regard, mais ces épaules, d'habitude largement déployées, me semblèrent étrangement relevées, son dos était voûté, et de loin il paraissait accablé, brisé. Je le voyais qui s'enfonçait dans le marécage dégoûtant de la peur. Je l'avais toujours connu sûr de lui, fort, gai – un véritable frère aîné –, et, maintenant que je le voyais humilié, écrasé, une vive douleur m'égratignait le cœur, et mon angoisse et mon désarroi allaient grandissant. Que va-t-il se passer ? Comment tout ça finira-t-il ? Il est bien entendu qu'Anton n'est pas le genre d'homme qui avoue ses péchés, il ne manque ni d'obstination ni de fermeté. Et puis devant qui irait-il se repentir ? Des escrocs, des concussionnaires ou, dans le meilleur des cas, de fieffés bureaucrates, qui ne laissent jamais passer une occasion de se servir au passage... Bien sûr, Anton n'aurait pas dû s'embourber ainsi... Mais, peut-être, ça n'aurait pas pu se terminer autrement ? Alors ? Si tout venait à se savoir, ce serait le tribunal à coup sûr. Évidemment, si je réfléchis bien, il faudrait encore qu'il y ait des preuves de toutes ces manigances. Comme dit Andreï Gaïdoukov :

« J'adore la présomption d'innocence comme ma mère. » À propos, et Andreï ? On l'a oublié ? Avec ses relations...

Anton revint.

— Rien de neuf ? demandai-je.

Anton fit non de la tête.

— Écoute, Anton, et pourquoi ne pas demander conseil à Andreï ? Avec ses copains, on peut remuer des montagnes, et lui-même n'est pas en reste, côté jugeote. Tu ne lui as pas encore parlé ?

— Non, Aliocha, je n'ai parlé avec personne. Tu ne vois pas à quel point ça m'est pénible de discuter de tout ça avec toi ? Mais toi, c'est différent...

— Seva non plus n'est pas au courant ? glissai-je, entraîné par l'inertie.

— Je te dis, personne ne sait rien. Et Seva encore moins que les autres. Pour rien au monde je ne voudrais discuter avec lui. Comme si tu ne le connaissais pas ! Il aurait d'abord peur pour ses propres fesses, ses voyages à l'étranger, tout ça. Il va commencer à me faire la morale ou bien tout rapporter au paternel !

Comme le malheur est capable d'embrouiller la cervelle d'un homme intelligent ! Le voilà qui a peur du paternel ! Quel bête – c'est à sa peau qu'il ferait mieux de penser maintenant !

— Et Andreï, alors ? Tu veux qu'on aille chez lui tout de suite ? proposai-je.

Anton se plongea dans ses réflexions. La serveuse apporta le café et nous demeurâmes silencieux, en nous délectant de son arôme amer, nous lançant de temps à autre des regards noirs.

— Il faut réfléchir, dit enfin Anton. Tu vois, Aliocha, l'essentiel, maintenant, c'est de savoir ce que ces gus vont dire aux inspecteurs de l'audit ou à ceux de l'OBKhSS, s'ils sont convoqués.

— Ils le seront sûrement, dis-je. Peut-être qu'il faudrait leur parler ?

— Pas nous. En aucun cas, trancha catégoriquement Anton. Et puis je ne les ai jamais vus. C'est Krasny qui s'est occupé des pourparlers.

— Et Krasny ?

— Il dit qu'on peut avoir confiance en ces gars-là, il en met sa tête à couper. Ils en ont connu d'autres, paraît-il.

— Il faut absolument que Krasny parle avec eux. Après tout, il a pris l'argent et c'est eux qui le lui ont donné. S'il arrive quelque chose, ils seront les premiers embarqués et ils peuvent dire adieu à leurs

appartements. Tu te rappelles, tu m'as toi-même raconté l'histoire de ce Belovol, le jour où ils ont viré tous ces petits malins de leurs appartements ?

— Je me rappelle.

Anton termina son café, tripota la tasse un moment, puis répéta :

— Je me rappelle. D'accord, je parlerai à Krasny, qu'il s'occupe sérieusement de ses gus. Mais s'ils sont convoqués à l'OBKhSS...

Il ne finit pas sa phrase, saisit la bouteille d'un air dépité, presque vide, et remplit nos verres.

— Qu'est-ce que tu vas faire ?

— Endurer.

Soudain, il éclata de rire :

— Ça me rappelle une blague amusante. C'est un Juif qui prend le train. Pendant le voyage, il se fait tout le temps tabasser : tantôt sur le quai, dans la file d'attente pour l'eau bouillante, tantôt dans le couloir, tantôt dans le wagon-restaurant. Le gars qui voyage dans son compartiment lui demande : « Écoutez, comment pouvez-vous endurer tout ça ? Et où allez-vous ? » Et lui : « Si ma gueule tient le coup, je compte pousser jusqu'à Odessa. » Voilà, c'est comme moi. Œil pour œil, dent pour dent...

Anton trinquait avec moi :

— Que Dieu nous vienne en aide, comme on dit.

Nous bûmes et je le saisis résolument par la main :

— Allons chez Andreï !

Et voilà comment mon indestructible grand frère m'apportait conseil, protection et soutien moral ! Nous marchions au milieu des tables et, comme si je m'observais de l'extérieur, je m'étonnais de la paralysie qui s'était emparée de mon âme : je n'avais pas honte des pots-de-vin d'Anton, je ne ressentais aucune amertume à l'idée qu'il était en train de perdre irrémédiablement sa place de commandant et de patron de la vie soviétique, ni de douleur à la perspective qu'on pourrait le jeter en prison, après l'avoir traîné dans le goudron et les plumes de l'opprobre médiatique.

Je n'ai aucune pitié pour moi-même, alors pourquoi le plaindrais-je, lui ? Une idée me frappa soudain comme un coup de couteau ; ce n'était pas une explication, mais un pressentiment : je n'irai pas en prison.

Il est tellement plus simple de me tuer.

TROISIEME PARTIE

37 Aliocha. Le masque de l'âne

Andreï Gaïdoukov, notre beau-frère, archiprêtre et directeur artistique du sauna, ne fit qu'augmenter notre désespoir. Il m'écoutait sans rien dire, tout en remuant lentement les mottes épaisses de chair sous sa peau, tandis qu'Anton buvait de la vodka avec un air sinistre. Gaïdoukov réfléchit, cracha ostensiblement et dit, non sans une pointe de mépris :

— T'es con, Anton. Tu t'es vraiment chié dessus. Tu avais une place en or, et voilà ! Si j'avais su que tu avais des problèmes d'argent, il me suffisait de secouer quelques potes et tu avais un second salaire en deux temps, trois mouvements...

Anton fit une grimace et je devinai ce qu'il aurait pu dire à notre garçon de bain – je n'ai jamais gardé de cochons avec tes potes ! Mais Anton ne dit rien, il comprit que ce n'était plus la peine de monter sur ses ergots, qu'il ne valait pas mieux que les truands de Gaïdoukov, sauf qu'il était plus bête, car ceux-ci ne se seraient jamais fait prendre.

Andreï nous regarda d'un air sévère, puis dit en riant :

— Vous en faites, une tête ! Vous avez fait dans vos frocs, ou quoi ? Espèces de crétins !

J'eus envie de lui foutre mon poing dans la gueule, pour la forme, mais, déjà, Makoukha, muet et aveugle comme un crâne de mort, montrait les dents derrière son dos. Je voyais les trous noir d'encre de ses orbites. Et ses énormes mains de fer.

Anton répliqua mollement depuis son fauteuil :

— T'es salaud, Andreï. Tu te trompes, je ne suis pas un lâche.

— Je ne dis pas que tu es lâche, dit Andreï en souriant. C'est juste que tu as une faiblesse au niveau des sphincters : dès que tu as peur, hop, tu chies dans ton froc. Il faut se battre. On trouvera bien quelque chose, il me reste quelques potes sous la main...

Andreï lui-même avait des ennuis. La veille, on l'avait convoqué au soviet de Moscou pour lui annoncer qu'il était question de fermer la piscine. Les membres de l'Académie des beaux-arts, les plus importants savants et écrivains ont déposé une pétition – les vapeurs produites par l'immense piscine à ciel ouvert pourrissent et détruisent les tableaux du musée Pouchkine situé à côté. Ils ont joint à leur pétition les conclusions des experts et des commissions compétentes :

la collection de peinture, troisième dans le monde par sa valeur, est menacée de disparition.

Andreï était furieux et ne comptait pas déposer les armes. Et bien qu'il criât : « Nous verrons bien ce qui est plus important, la santé et le repos des travailleurs ou leurs tableaux de merde », il me semblait que c'en était bel et bien fini pour lui. Je ne doutais pas que la chapelle des noyés dans le tréfonds de la cathédrale du Christ-Sauveur était condamnée – elle serait balayée par les millions de dollars que valent tous ces tableaux, qui, demain, pourraient servir de monnaie d'échange pour acheter du blé.

Nous repartîmes avec la promesse fumeuse d'Andreï de secouer quelques potes – il avait d'autres chats à fouetter : il devait construire un mur de défense contre les pontes pouilleux de la culture qui voulaient, pour sauver quelques toiles galeuses, le priver de son gagne-pain et les travailleurs de culture physique.

— Après-demain, il y a Kekkonen qui vient, il fera sûrement un saut ici, il apprécie mes massages, dit Gaïdoukov d'un air pénétré et important en nous reconduisant.

— Quel Kekkonen ? m'étonnai-je.

— Comment ça ? Kekkonen. Le chauve. Le Finlandais. Le président.

— Eh bien ?

— Putain de merde ! Vous êtes complètement bouchés, les deux frangins ? Il ne va pas venir tout seul. Il y aura plein de gens utiles avec lui. On pourra discuter entre deux séances.

Anton m'accompagna jusqu'à la Maison des journalistes, je retrouvai ma Moskvitch tandis que lui, à demi ivre et d'humeur sombre, retournait à son bureau. Nous étions convenus de nous rappeler le lendemain matin. Je décidai d'enfreindre ses ordres et de parler avec Seva. Anton avait tort – la question n'était pas de savoir si Seva était quelqu'un de bien ou de mauvais, s'il nous aimait ou pas. De toute façon, il ferait tout son possible pour étouffer le scandale : ce qui le préoccupe le plus, c'est sa carrière, et il sait que si cette histoire venait à s'ébruiter, il en paierait aussi les conséquences. Il paraît que, chez nous, les enfants ne répondent pas des crimes de leurs pères, mais à cause de son frère, on peut très bien être privé de voyages à l'étranger.

Dès que j'arrivai chez Seva, je compris que j'avais raisonné correctement. Il m'ouvrit la porte, s'étonna, mais, sans marquer outre mesure son étonnement, il se montra au contraire content de me voir et je devinai, au léger tremblement de ses paupières, à son excitation bouillonnante, qu'il avait peur.

Je n'étais venu qu'une fois dans cet appartement. Il y a quelques années, j'étais passé ici et j'avais été dégoûté par l'étalage ostentatoire des misérables richesses d'un fonctionnaire voyageur, par l'oppressante prétention du salon meublé à l'occidentale, débordant de tapis, d'objets, de décorations, et qui respirait l'ennui repu du mendiant gavé de bouillie. Quelque peu éméchée, Eva m'avait alors demandé avec un rire moqueur :

— Alors, Aliocha, il te plaît, notre petit nid ? Tout est arrangé selon les goûts de votre maman ! Sauf qu'il n'y a pas un clou soviétique dans toute la maison...

Depuis ce jour, je n'étais jamais revenu. Et rien n'avait changé – à part que tout avait l'air abandonné à la poussière. Comme lorsque, au printemps, on débarque à la datcha après que la maison est restée vide tout l'hiver.

Et, dans cet appartement abandonné et inutile, seul le sourire de Seva rayonnait d'une lumière solaire.

— Su-u-per ! s'écria-t-il, en me tapant sur l'épaule. On va boire du cognac. Ou tu préfères te taper un gin ? Tonic ? Glace ? Tu veux ?

Il se démenait un peu plus que ne le justifiait la joie de revoir un bouffeur de crottes de nez de mon espèce.

— Tu as de la vodka ? demandai-je.

— Ça se trouve ! répondit-il, ravi. Avec de la glace ? Du jus de citron ?

— Sans fioritures. Juste de la vodka.

— Tu me troues le cul, frangin ! s'anima Seva encore davantage.

Il avait légèrement plissé les yeux, il était aussi tendu que ses mâchoires : il réfléchissait, se concentrait avant le plongeon.

Nous nous installâmes à la cuisine et, pendant que nous longions le couloir, je remarquai deux grandes malles ouvertes dans la chambre à coucher.

Seva sortit du poulet bouilli, du saucisson et des sardines du réfrigérateur. Il remplit mon godet et se versa une goutte dans un grand verre avec du jus. Il boit peu – il garde ses forces pour de grandes œuvres futures.

Seva souriait : il s'était composé le visage d'Ivan le Benêt(115), au moment où celui-ci se transforme en guerrier intrépide et menaçant – il serait plus juste de dire qu'il l'était déjà, mais que personne ne s'en était encore aperçu, et lui-même, d'ailleurs, n'était guère pressé d'informer qui que ce soit de son étonnante métamorphose.

En observant son visage bonhomme et candide, avec cet éclat

secret de son regard d'acier, je me rappelai cette légende familiale : pour fêter ses sept ans, mon père l'avait emmené dans un magasin réservé à l'élite et l'avait laissé choisir son cadeau lui-même. Ce qu'il voulait. Seva était resté une heure à traîner devant les vitrines, puis s'était décidé, finalement, de façon ferme et irrévocable, pour un masque d'âne grossier en papier mâché. Tout le monde avait ri. Personne n'avait pensé que le petit garçon avait choisi son destin – aujourd'hui encore, il porte ce masque, qui laisse parfois entrapercevoir son regard impitoyable et glacial au fond des orbites.

— Eva rentre à quelle heure ?

— Demain. Elle est de garde.

Il désigna de la tête la chambre à coucher :

— Et moi, pendant ce temps, je m'occupe tranquillement des valises...

— Tu vas où ?

— Chez moi, à Genève. J'apporte ma modeste contribution à l'offensive pacifique pour les négociations de désarmement.

Il éclata de rire :

— Super-original, non ? Allez, buvons...

Nous trinquâmes, bûmes, puis je demandai :

— Quand pars-tu ?

— Je ne sais pas encore – la semaine prochaine, probablement. Pourquoi ?

— Pour rien. Pour savoir.

Seva hocha cordialement son masque d'âne :

— T'es vraiment un gars formidable. Tu passes chez ton frangin pour lui demander, juste histoire de savoir, quand est-ce qu'il part ! C'est su-u-per !

Je ris à mon tour :

— Mais non, il y a longtemps que je voulais te demander ce que tu faisais exactement pendant ces négociations. Tu espionnes les Américains, ou tu surveilles les nôtres ?

Seva se tordit comme une baleine et j'eus peur que toute cette joie ne lui donne la colique. Il essuya les larmes sous son masque en carton et me rétorqua :

— Eh ben, toi, quand tu poses une question, il faut s'accrocher !

— Quoi ? Tu ne vas quand même pas essayer de me prouver que tu es vraiment un expert en désarmement ?

Seva continuait de rire en disparaissant de plus en plus derrière son masque, qui se dressait sur sa tête comme un heaume.

— Je fais ce qu'on me dit de faire, Aliocha, et ce n'est pas grand-chose, répondit-il en agitant ses longues oreilles pour donner du poids à ses paroles.

Il nous resservit. Ça commençait à bruire dans ma tête, mais j'avais encore envie de boire un coup pour empêcher le glaçon de la peur, ce compagnon de la sobriété, de se glisser jusqu'à mon cœur. Ce serait si bien de passer sa vie à se torchonner, en soignant de temps à autre sa gueule de bois, pour se donner du courage, et rester éternellement dans le vide aérien de l'irréalité, dans la légèreté transparente de l'insouciance.

Seva manipulait les glaçons, le jus et le tonic avec un air de conspirateur, le sourire d'Ivan le Benêt passait sur son masque d'âne, et il était tout jactance et frivolité bienveillante – jusqu'à sa tenue de safari, ses sabots luxueux et son amulette pendue à son cou, un minuscule médaillon en or. Le gentil-méchant-intrépide héros était en plein mimétisme, se transformant à vue d'œil d'âne en Ivan le Benêt, d'Ivan le Benêt en play-boy de pacotille. Seuls ses yeux demeuraient les mêmes – sans l'ombre d'un sourire, guettant l'attaque afin de frapper le premier. En un mot : un expert en désarmement.

— À la tienne ?

— À la tienne !

Il ne fit que plonger ses lèvres dans son verre, et tandis que je pataugeais encore dans l'amertume et l'haleine brûlante de la vodka, qui coupe si bien le souffle et fait venir les larmes aux yeux, j'entendis sa voix, avant de le voir lui-même apparaître sous mon godet :

— Anton a des ennuis ?

Je posai mon verre, respirai à fond, mastiquai un morceau de saucisson, puis répondis lentement :

— Oui, des ennuis. Comment tu le sais ?

— Tu me troues le cul ! s'étonna Seva devant tant de bêtise. Je n'espionne peut-être pas les Américains, mais je sais réfléchir, c'est le métier qui veut ça.

— Et alors, qu'en as-tu conclu ?

— Que tu ne viendrais pas me demander quoi que ce soit pour toi-même – les Epantchine sont orgueilleux. Les vieux, tu n'en as rien à foutre, et d'ailleurs, je ne vois pas ce qui pourrait leur arriver. Tu n'aimes pas Gaïdoukov, pas plus que Vilena. Reste Anton...

Le vieux masque écorné gisait par terre, déchiré. Rien à dire, le

désarmement est une sacrée école !

Je me taisais. Seva souriait, un pied sur le genou, balançant dans l'expectative le bout de son sabot décoré.

— Anton a touché deux pots-de-vin pour des appartements. Il est contrôlé en ce moment même. Si tu peux, essaie d'étouffer cette affaire...

Je parlais et j'avais l'impression de remuer du plomb fondu dans ma bouche.

Seva ne répondit pas et s'occupa de la vodka. Je n'aimais plus Anton, je haïssais Seva, je me méprisais. Cette cuisine me répugnait, comme me répugnaient cette maison, l'automne, la ville derrière la fenêtre. Tout me répugnait. Et je n'avais plus envie de vodka.

Seva réfléchissait. Le masque d'âne avait été jeté dans la malle occidentale, Ivan le Benêt était mort prématurément et avait disparu, et il n'y avait plus trace de guerrier intrépide. Il avait maintenant le visage sec, tanné par la haine et le danger, d'un Kachtcheï(116) encore jeune. Je lui étais désagréable comme un mauvais messenger, j'étais celui qui était venu détruire son petit confort poussiéreux importé.

— Je ne promets rien, dit-il enfin. Mais je réfléchirai. J'essaierai...

Nous nous plongeâmes de nouveau dans un silence épuisant et je n'arrivais pas à croire que, en des temps immémoriaux, nous avions partagé la même chambre, que je me glissais dans le lit de Seva et qu'il me racontait des contes terrifiants, qu'il me laissait la moitié de sa pomme pour que j'aie à porter des billets doux à une fille de sa classe, que j'étais fier d'avoir un frère aîné pareil. Mièvreries que tout ça, sentimentalisme stupide. Ce n'était pas nous, il s'agissait d'une autre vie.

— Je serais curieux de savoir ce que tu as à voir avec cette histoire, dit soudain Seva.

Je me taisais – que pouvais-je lui dire ?

— Non, Aliocha, sois gentil, réponds à ma question.

Il quitta sa chaise, s'approcha de moi et posa sa main sur mon épaule. Ce contact m'était désagréable mais je n'osai pas le repousser.

— Ce n'est pas par pure curiosité que je te demande ça...

— Et pourquoi donc, alors ? ruai-je dans les brancards.

Je réponds de mon frère.

— Aliocha, je cherche juste à comprendre mieux les hommes en général, et toi en particulier.

— Et qu'est-ce que tu ne comprends pas ?

— Beaucoup de choses. Comment se fait-il qu'un jeune écrivain, homme de principes et de convictions, qui s'est fixé comme tâche de dévoiler le caractère criminel de notre société, et, risquant non seulement sa propre vie mais aussi le bien-être et la position sociale de sa famille, s'est mis à fouiller dans l'histoire de l'assassinat de Mikhøels...

— Co-comment ? bafouillai-je – et je sentis mon cœur se figer.

— Oui, oui – l'histoire de l'assassinat de Mikhøels, ma langue n'a pas fourché. Et ce même homme qui a soudain le feu au cul se précipite chez moi pour, en recourant aux mêmes méthodes illégales, sauver son frère-concussionnaire d'un juste châtement ! Comment dois-je concilier ces deux choses ? Comment puis-je approfondir ces notions et les comprendre ?

Je me taisais, abasourdi. Seva était au courant de mes affaires. Ce qui voulait dire que j'étais surveillé depuis belle lurette. Quelqu'un a dû moucharder. J'ai commis une erreur, je me suis découvert. Ce n'est plus un secret.

Je sentis ma paupière tiquer nerveusement. J'essayais de la contenir avec la paume de ma main, mais elle frémissait et tremblait de peur, comme si mon œil voulait s'échapper de ma caboche, qui lui était devenue insupportable.

Seva avait très justement caractérisé ma conduite. Comme quoi, porter un masque d'âne pendant des décennies, ça sert à quelque chose.

— Nous avons tous ensemble détruit la morale, dis-je. Piétiné les notions de ce qui était ou non convenable. Il n'y a plus de morale. Plus d'éthique. Mais il reste un peu d'amour dans ce monde. J'aime Anton. Je l'ai aimé. Et je voudrais l'aider.

— Tu as raison, c'est juste, dit Seva en bondissant comme s'il était en caoutchouc, puis il ajouta sur un ton d'interrogatoire : Et ton père, tu ne l'aimais pas ?

— Qu'est-ce que ça vient faire là, que j'aimais ou pas mon père ? l'envoyai-je balader.

— Je vais te dire ce que ça vient faire là. Avec tes trifouillages, tu essaies d'envoyer ton père dans la tombe. Ça ne t'est pas venu à l'esprit ?

Je le fixai stupidement, sans un mot, la douleur et l'angoisse me tordaient les entrailles, comme la crampe se saisit d'un nageur imprudent dans la mer.

— J'aimerais que tu précises ta pensée, demanda Seva. Tu es prêt, avec mon concours, à commettre un délit pour éviter à ton frère la

honte publique et les poursuites judiciaires. Tu te rends compte, j'espère, qu'il s'agit d'un délit ? Et par la même occasion, tu cherches à déterrer et à livrer ton paternel à la vindicte populaire pour un crime commis il y a des siècles et oublié depuis ? Comment dois-je comprendre ça ?

— Notre père a commis un crime, et ce crime est d'une signification universelle – il a été suivi par le torrent du malheur de tout un peuple, lâchai-je sans grande conviction. Le crime d'Anton, lui, n'a pas entraîné de victimes...

— Fi ! Aliocha ! Est-ce là une position défendable pour un homme avec ton éthique ? Tu penses sérieusement qu'il n'existe que deux façons ? La nôtre – ni vu ni connu, bouche cousue –, et la vôtre : justice pour tous ? C'est ça ?

— C'est ça, acquiesçai-je mollement.

— Sauf que c'est faux et que ça n'arrivera jamais ! trancha Seva.

— Pourquoi ?

— Parce que je comprends aussi bien que toi ce qui se passe autour de nous. Tu es peut-être intelligent, mais tu n'es pas le seul, crois-moi. Et ça tombe bien que tu sois venu, parce que j'avais moi-même l'intention de te parler. Et de te mettre en garde.

— Contre qui ?

— Contre toi-même. Il faut que tu te calmes. Ce que tu as entrepris, ce n'est que lubies et effets de manche. Tu essaies de voir sous les jupes de ta mère patrie pour raconter à tout le monde ce que tu y as vu. Mais on ne te laissera pas faire, crois-moi. Ils vont t'attraper et te donner le fouet, ils y mettront le temps et la force nécessaires, et ça te fera très mal.

— Parce que les autres ne savent pas ce qu'il y a sous les jupes de la mère patrie ?

— Certains le savent, d'autres s'en doutent. Mais tout le monde se tait. Ils savent très bien, en tout cas, que tu t'agites en vain. L'histoire avec Anton devrait te montrer que nous ne saurons jamais ce qui est bien et ce qui est mal ! Nous avons été les premiers dans l'histoire du monde à demander à des étrangers, les Varègues, de venir régner sur notre pays, parce que nous ne savions pas nous débrouiller tout seuls. Et aujourd'hui, mille ans après, nous n'en sommes toujours pas capables, nous sommes liés par l'intérêt, la famille, les complicités. Il faut filer doux et attendre de nouveaux Varègues !

— Et ces nouveaux Varègues, ils seront récompensés chacun selon ses mérites ? demandai-je par curiosité.

— Peut-être. Je ne sais pas. Mais nous n'avons pas intérêt à bouger le petit doigt. Crois-moi, Aliocha, laisse tomber cette histoire, dit Seva – et son visage n'était ni gai ni crâne, mais gris, apeuré et affligé.

Je regardai autour de moi l'intérieur abandonné et poussiéreux. Je me levai, m'approchai de l'évier pour fermer le robinet qui crachotait en sifflant des hoquets d'eau chaude, mais Seva me saisit la main, hocha la tête et articula du bout des lèvres :

— Surtout pas ! Ça brouille un peu – et il pointa son doigt sur son oreille puis dans la direction du plafond.

— Ce n'est ni à cause de moi ni à cause du père que tu fais tant de manières, dis-je d'un ton las. C'est pour toi que tu as peur, pour ta place...

— Ah, Aliocha, tu n'es qu'un ballot, tu n'as rien compris. Si je fais tant de manières, c'est à cause de moi, oui, mais aussi de toi et du père. Je ne veux pas que se répète l'histoire du juste Noé et de ses fils. Je ne veux pas que, tel Cham, tu te moques de la nudité de ton père ivre, je ne veux pas que toi, tu sois maudit et nous, Anton et moi, bénis. Crois-moi, je t'aime, Aliocha, tu es mon cadet...

— Et, en tant que frère aîné, tu exécutes les ordres de ta Boutique ? C'est eux qui t'ont chargé de me foutre la trouille ?

Seva sourit tristement :

— Ils m'ont demandé de te parler. Si je ne parviens pas à te convaincre, ils se chargeront eux-mêmes de te foutre la trouille...

Et soudain j'aperçus avec épouvante que des larmes lui ruisselaient des yeux, que son visage était comme aveugle, que son corps s'était recroquevillé sous la table. Je me précipitai vers lui :

— Seva, tu es fou ? Arrête tout de suite ! Qu'est-ce que tu as ?

Il demeura muet un long moment, avant de lâcher d'une voix sourde :

— Malheureusement, Dieu ne veille pas jusqu'au bout sur les simples d'esprit. Tu ne t'en sortiras pas...

J'ignore ce qu'ils avaient pu lui dire – peut-être avaient-ils l'intention de me tuer ? Alors quoi ? Il me fallait renoncer au rôle de Hamlet ? Ula était sur le point de partir – ça lui serait égal. Mon père finirait ses jours dans la puanteur paisible de notre tanière familiale. Anton se dépêtrerait de ses difficultés et Seva continuerait à désarmer le monde. En attendant les Varègues, je retournerais au café de la Maison des journalistes, j'y habiterais revêtu de l'uniforme de garde-frontières, me soûlerais en compagnie de Taourine et m'endormirais sur les tables.

Seulement, Solomon m'avait légué un rôle inouï. Personne, hormis moi, ne pouvait jouer ce spectacle jusqu'au bout – il n'y a que lui et moi qui connaissions la fin de la pièce. Tous les autres étaient morts ou avaient tout oublié.

Peut-être ont-ils dit à Seva qu'ils avaient l'intention de me tuer. Mais Ula s'en va, quoi qu'il arrive. Est-ce que je tiens tant que ça aux dix-quinze ans sinistres qu'il me reste à vivre ? De longues et grises journées d'un tristard errant entre vodka et gueule de bois.

Mais je ne pouvais rien expliquer de tout cela à Seva, il ne comprendrait pas. Ou bien ne voudrait pas comprendre, ce qui revenait au même. Je lui dis simplement :

— Il faut que je sache toute la vérité...

Seva répondit avec une grimace de dépit et de dégoût :

— Arrête avec tes foutaises. J'en ai bouffé jusque-là ! Tu veux te remplir la bouche de merde et me la recracher à la gueule. C'est ça que tu cherches. Sauf que tu as mal mesuré tes forces – c'est eux qui t'étoufferont avec ta merde ! Tu parles d'un Anika le Guerrier(117) !

Je ne répondis pas et Seva demanda avec une nuance d'espoir dans la voix :

— Si j'arrive à dissiper toute cette puanteur avec Anton, est-ce que tu me donnes ta parole de te tenir à carreau ?

Je fis non de la tête :

— Non, Seva, je joue ma vie avec cette histoire. Pourquoi plaindrais-je Anton ? Qu'il se débrouille tout seul, s'il le peut. Sinon, ce sera le tribunal.

Seva écarquilla les yeux :

— Aliocha, j'ai l'impression que tu as complètement pété les plombs...

— C'est possible. Mais ça m'est égal.

Nous nous tûmes, nous plongeant un moment dans un vide sans sentiments, sans hostilité ni sympathie, puis Seva marmonna d'un ton conciliant :

— D'accord, je te demande juste de rester tranquille cette semaine, avant mon départ. D'ici là, ne remue pas, et moi, j'essaierai de faire quelque chose pour Anton, de turbiner un truc...

— Turbine, turbine, acquiesçai-je. Tu es un garçon adroit, une vraie anguille...

Seva m'accompagna dans l'entrée et me pria de lui téléphoner dans un couple de jours.

Je claquai la porte derrière moi, entrai dans la cabine de l'ascenseur, et la nausée me monta à la gorge – Lejava avait dû ressentir ça avant de tomber dans le puits. Le câble grinçait au-dessus de ma tête, rouillé, tout mince, tout abîmé. À deux doigts de se rompre.

38. Ula. Au seuil de l'enfer

L'une des fenêtres n'étant pas entièrement recouverte de peinture, je voyais un bout de ciel, à travers une mince fente transparente – gris foncé, taché de pluie comme de poussière de charbon. L'ambulance lançait de temps à autre un coup de sirène – strident et vif, comme si elle était aussi mal en point que moi – et je me rappelai avoir déjà entendu ce cri présageant une douleur insoutenable. Il y a très longtemps de cela, un véhicule de la milice hurlait de la même façon perspective Lénine, sur le passage des chers visiteurs de la capitale, que nous saluions, Chourik et moi, avec ce sens de l'hospitalité si typiquement moscovite.

Je savais déjà ce que signifiait ce hurlement, mais je ne pouvais pas croire alors qu'il m'était destiné personnellement.

De temps à autre, l'ambulance sautait sur les dos-d'âne et j'avais l'impression que le « tricot » m'arrachait les bras. Quant aux jambes, je ne les sentais plus. « Tricot » – c'est comme ça qu'ils appelaient les liens. Faits d'une longue mèche de lampe à pétrole.

La lampe à pétrole est un symbole de silence, de confort, d'intérieur familial. La mèche, c'est le cœur de la flamme.

Mais les lampes à pétrole ont disparu. Et les mèches servent à fabriquer les « tricots ».

Une mèche se calcine en ce moment autour de mon corps, et ce n'est pas la flamme, mais la douleur, la terrible souffrance qui me brûle les coudes, les épaules, la poitrine.

Je rendis les armes et demandai à ces bandits, d'une voix si faible que je l'entendis à peine :

— Relâchez un peu le tricot... s'il vous plaît... laissez-moi un peu d'air... je ne me débattrai pas...

— Reste tranquille, toi, dit le médecin fou Nikolaï Sergueïevitch, et sa voix était morne, indifférente, même pas haineuse. Reste tranquille, si tu ne t'agites pas, tu n'auras pas mal. On arrive bientôt.

L'infirmier, assis à mes pieds sur une petite chaise – le visage anguleux et buriné comme de l'écorce, le corps voûté le faisant ressembler à un gigantesque rat –, proposa :

— Si on s'arrêtait ?

L'espoir souffla sur la douleur et la calma pour un moment.

— Il y a un magasin, juste à l'angle. Je vais chercher à boire. J'ai la gorge toute sèche, à cause de cette conne...

La douleur bondit en moi, poussa un long hurlement, la peur s'éveilla et se répandit dans mon corps avec une force redoublée, et je n'arrivais pas à la persuader que la souffrance avait elle aussi un terme et que, tant qu'un homme était en vie, il restait de l'espoir.

Le conducteur dit :

— Très juste. Je boirais bien une bière...

Le médecin demanda en riant :

— Tu ne crains pas de boire au volant ?

Ils éclatèrent de rire comme un seul homme.

Le deuxième infirmier ajouta, après avoir ri tout son soûl :

— Au cas où un flic nous fait chier, on le ramasse et on l'embarque. Ça lui fera de la compagnie, à celle-ci...

L'ambulance stoppa, le moteur s'arrêta, je les entendis qui comptaient la monnaie pour la bière, puis le médecin dit :

— Vassia, tu ne veux pas me prêter onze kopecks ? Il me reste seulement un rouble pour le déjeuner...

La portière se referma. J'entendais distinctement les gouttes de pluie tambouriner sur le toit métallique. *Tip-tap, tip-tap...*

Je berçais et calmais mes enfants, les suppliant de s'endormir vite. Mes deux enfants, la douleur et la peur. Ils s'agitaient et rugissaient en moi. Je me sentais gonfler et grossir sans cesse – j'étais déjà plus grande que l'ambulance, que la ville, j'avais atteint maintenant la taille du monde. Envahie par mes deux enfants répugnants, qui avaient Douleur et Peur pour noms.

Seigneur ! Viens à mon secours. Mes enfants vont s'échapper hors de moi, ils sont plus forts et plus grands que moi. Ils vont tout engloutir.

Peut-être est-ce un châtiment ? Peut-être suis-je en train de payer pour avoir découvert le secret de l'énergie inépuisable de la haine ? Ou bien, qui sait, la douleur et la peur s'en iront sans laisser de traces avec la pluie qui tambourine sur le toit ? *Tip-tap, tip-tap.*

Ne dis pas « je me sens mal », dis « je me sens amère »...

La pluie, monotone, tape sur le toit, les bandits fument en silence. Le silence et le vide, comme si nous étions seuls au monde. Personne ne sait où ils m'ont embarquée. Chourik a vu. Mais que peut-il faire ?

Tip-tap, tip-tap... Je suis restée seule dans ce monde. Avec mes deux enfants terribles.

Tu es le fil que le Seigneur tisse éternellement pour relier la vie passée à la vie future.

Endormez-vous, calmez-vous, laissez-moi un instant de repos !

... C'est de la même façon que la pluie tapait sur le toit de la Moskvitch d'Aliocha le jour où nous étions partis ensemble pour la Crimée. Nous n'avions pas réussi à trouver une chambre à l'hôtel et avions passé la nuit dans la voiture. Le vent blessant et vif soufflait dans ce champ glacé et la pluie tambourinait sur le toit. Nous étions là, enlacés, dans la tiédeur et la volupté, et rien n'était encore arrivé – ni cette ambulance ni le médecin fou, qui n'avait pas assez d'argent pour se payer de la bière, je ne voulais encore rien savoir des léproseries ni des lépreux, ma mémoire était encore vierge du visage de l'assassin, mais hantée parfois par son image imprécise et menaçante, Simon ne m'avait pas encore tendu, depuis la ville de Rehovot, ce fil qui m'avait coupé le cœur en deux, avant de se transformer en un tricot effrayant de mèches de lampe à pétrole...

Dans ma conscience brouillée et agitée, les souvenirs surgissaient pareils à des *matriochkas* – j'ouvrais une poupée de la mémoire, qui en cachait une autre, qui s'ouvrait aussitôt et, à son tour, délivrait une nouvelle poupée pleine d'événements, qui tous se fondaient en une chaîne infinie qui s'en allait loin derrière l'horizon de ma vie, qui s'achevait ici, sur la civière des dingues, où je gisais, battue, entortillée dans le tricot fabriqué à partir de mèches destinées à s'enflammer dans les lampes à pétrole, mais que, conformément aux lois de l'Absurde, on détourne pour brûler, torturer et étouffer les gens...

La portière claqua – c'était l'infirmier Vassia qui revenait et, à la soudaine animation et aux exclamations de joie mêlées aux bruits de verre, je compris qu'il avait apporté la bière.

— Y a pas de verres... tu boiras au goulot, t'étoufferas pas... Y a pas d'ouvre-bouteilles... Tiens, prends le tournevis...

Les capsules métalliques sautèrent sur le sol, la bière glouglouta dans leurs gorges, répandant l'odeur de malt et de houblon. Ma bouche était brûlante, le sang séché avait laissé sur le palais et la langue un goût de métal rouillé.

Yeshoua Ha-Nozri ! Te souviens-tu de l'éponge trempée dans le vinaigre ?

— On file un gorgeon à la gonzesse ? demanda le conducteur.

— C'est mauvais pour elle, répondit le médecin fou en riant. Elle

n'a droit à aucun excitant. Quand elle sera libérée, dans une dizaine d'années, elle pourra boire tout son soûl. Pour l'instant, il va falloir qu'elle s'en passe.

Le moteur rugit furieusement et la voiture démarra. La douleur stridente réapparut avec les secousses et la sirène hurlante. Les passants se retournaient, indifférents, sur l'ambulance blanche avec l'inscription « Urgences » sur le flanc. De longues, longues urgences. « Libérée dans une dizaine d'années »... Ils m'avaient déjà condamnée... Que soit loué notre Dieu, qui me gardera de ces tourments – je mourrai avant.

Les *matriochkas*, poupées gigognes de ma mémoire, continuaient de s'ouvrir – et dans chacune d'elles il y avait Aliocha. Mon amour, voilà qu'ils nous ont séparés à jamais. L'autobus de l'hiver, Beskoudnikovo... toi, sans manteau, la vapeur qui monte au-dessus de ta tête... le bouquet de cent et une roses... la première fois que nous sommes allés au restaurant, au Métropole – et tu chassais tous ceux qui voulaient danser avec moi... et maintenant je ne t'appartiens plus, je ne m'appartiens pas à moi-même, j'appartiens à tout le monde, à personne...

Répandez-vous, roulez loin de moi, *matriochkas* – ne m'achevez pas, je vous en supplie. Mais où voudriez-vous qu'elles aillent ? Nous sommes nous-mêmes l'entrepôt de nos *matriochkas*, nous sommes tous devenus une énorme *matriochka*, nous sommes la banque de dépôts de nos actes. Je ne pleurais pas – tout en moi était calciné, rabougri, charbonneux. J'étais simplement agitée de crampes. Les crampes de l'âme. Le tissu vivant du monde se consumait, se déchirait, se dispersait aux quatre vents.

Peut-être suis-je vraiment devenue folle ? Peut-être tout cela n'est-il pas en train d'arriver ? Peut-être ne s'agit-il que d'une inflammation douloureuse de mon imagination ? Peut-être qu'un cauchemar est venu me rendre visite, après tous ces jours et toutes ces nuits de peur ? Et que je suis en train de rêver ?

Si je fais un effort, si je me débats, si je me pince le bras, ne serai-je pas délivrée de tout ça, une fois éveillée ?

Aliocha était sorti tôt, avait murmuré « Je reviendrai vers six heures », je m'étais recouchée, rendormie sans m'en rendre compte, et ce rêve d'épouvante avait surgi à l'improviste. Sourova n'a jamais téléphoné, elle ne m'a pas demandé d'apporter le certificat, Chourik n'est pas passé me voir et nous ne nous sommes pas précipités dans ce dispensaire fermé le vendredi, emmenés par un chauffeur de taxi à nuque de bœuf...

Je dois me débattre, faire un effort, me pincer le bras.

Mais comment se débattre, quand on est « tricotée » à la manière leningradoise, entrelacée de mèches de lampes à pétrole détournées de leur destin ? Les coudes sont liés dans le dos, impossible de se pincer.

— Ne t'agite pas, reste tranquille, dit l'infirmier au-dessus de moi. Plus tu t'agites, plus ça fait mal, c'est le tricot qui fait ça. Tu peux encore nous remercier de ne pas avoir pris de suspente à parachute, ça t'arrache les chairs en un rien...

Impossible de se pincer, de se réveiller, peut-être – mais tout cela ne peut être la réalité, c'est un rêve malade et monstrueux, un conte de haine. Ainsi, des bandits, déguisés en infirmiers, se promènent à travers la ville en ambulance, se saisissent des gens, les entravent et les torturent.

Seigneur ! Que l'éveil soit ma récompense !

Tout s'embrouille dans ma tête, mes yeux se troublent. Je n'en peux plus ! Je n'en peux plus ! Ah-ah-ah !

La voiture s'arrêta.

— Nous sommes arrivés, annonça la voix indifférente du médecin fou.

Claquement de portières. Le vent vif et frais s'engouffra par l'arrière et je vis se dresser devant moi l'incendie glacé d'un vieil érable. On fit rouler la civière et j'eus le temps de remarquer un semblant de parc, parsemé de baraquements en brique, et l'entrée d'un immeuble à un étage.

Le médecin fou appuya longuement sur la sonnette, la porte s'ouvrit, entravée par une chaîne, et il cria à l'intérieur :

— Sixième brigade psychiatrique, mission spéciale...

Pénombre du sas, encore une porte, cliquetis des verrous, un couloir, encore une porte, bruit de serrure. Anéantissement du temps, des sentiments, de la mémoire, mes *matriochkas* sont rangées les unes dans les autres. Lumière jaune, une grande pièce, des murs ternes couleur olive. Des gens en blouse blanche – ils parlent, mais je n'entends pas un traître mot. Je n'ai plus de voix. Pourtant, il faudrait que j'aie le temps de crier, de leur expliquer ce que ces bandits ont fait de moi ! Ils ont l'air de gens normaux ! Ce ne sont tout de même pas tous des criminels ! Il faut que j'aie le temps de leur parler ! Les mots s'amoncellent dans ma glotte en un amas de faibles et rauques sifflements. Parole perdue.

— Mission spéciale... Très agitée... Aminazine... Désorientée...

C'est le médecin fou qui marmonne au-dessus de ma tête.

— Bien... Enlevez-lui les liens... Ne vous en faites pas, on va se

débrouiller, entends-je une voix de femme, qui parvient jusqu'à mes oreilles cotonneuses à travers un nuage de fumée puante.

Je marche dans les nuages épais de pétrole – je ne vois pas le fond – et à chaque pas je suis précipitée dans un abîme, mais, sans toucher le fond, je remonte à la surface, reprends avidement mon souffle, recommence ma marche et, dès le pas suivant, me précipite de nouveau dans l'infini et de nouveau je grimpe, de nouveau j'étouffe et je sanglote.

La lumière, la tristesse oppressante des murs ternes. Une douleur terrible. Mais maintenant que mes mains sont déliées, je peux me pincer le bras. Mais je n'ai pas la force de remuer les jambes. Et pourquoi me pincerais-je ? Aucun espoir de me réveiller. Les bandits ont quitté la pièce. La même voix puissante, une voix de poitrine, qui avait ordonné de me délier, demande :

— Mon petit, comment vous sentez-vous ?

Je soulève la tête – une belle femme, avec d'énormes boucles d'oreilles en diamants, est assise derrière un bureau, face à moi.

Je suis incapable d'articuler un mot – j'étouffe et me noie. L'infirmière lui dit :

— Évelyne Andreïevna, j'ai noté son identité d'après l'ordre de mission, vu qu'elle est inadéquate...

Je voudrais crier que je suis adéquate, qu'ils m'ont tuée, que je n'ai plus de voix, mais je n'en ai pas la force.

Je sens qu'on me déshabille, ôtant les morceaux déchirés de ma robe et de mes sous-vêtements. La belle doctoresse me palpe, m'ausculte avec un stéthoscope, me prend le pouls, tend la main vers le tensiomètre, et l'épouvante explose en moi en même temps que le cri du médecin fou – « Allez, les gars, on va lui prendre sa tension ! » –, je me débats, tombe de ma chaise et plonge dans un abîme noir. La douleur d'une piqûre me fait remonter à la surface, tandis que des infirmières me tordent et me tortillent entre leurs mains comme une poupée de chiffon à qui l'on aurait arraché la tête.

La tondeuse stridule et jacasse, tond mes cheveux et mes poils, me glace le ventre et rampe entre mes hanches comme une blatte métallique. Je n'appartiens à personne, ils peuvent faire de moi ce que bon leur semblera.

— Elle n'a rien sous les aisselles, Évelyne Andreïevna, crie la nurse, et je lui ai déjà rasé le pubis...

— Au bain...

Et voilà mon baptême dans les eaux hospitalières du Jourdain. Je

n'appartiens à personne et personne ne me demande plus rien.

— Tiens, mets ça, me dit l'infirmière en me lançant une grosse chemise de toile. Pas la peine d'attraper mal en sortant de l'eau...

Une chemise blanche douteuse, usée et rugueuse, avec, sur la poitrine et dans le dos, un tampon encre : « Hôpital psychiatrique numéro 7 du Service de santé publique de Moscou ». Je n'arrive pas à soulever mes bras, encore endoloris par les crampes, et les nurses me tassent dans la chemise comme dans un sac et me fourrent entre les mains une robe de chambre immonde en bayette couleur de betterave et de chlore :

— Enfile ça, remue-toi les fesses, tu parles d'une mam'zelle...

On me traîne dans la première pièce, la tête me tourne, des taches dansent devant mes yeux, j'ai les oreilles qui bourdonnent. Je n'ai plus aucune autorité sur mes albumines – j'ai été avalée par le *perpetuum mobile*, et je ne verrai jamais la fin de son activité. Ah, comme elles sont infinies, les réserves de la servitude ! Et ingénieuses, les tortures !

— Comment vous appelez-vous ? entends-je la voix d'alto profond de la belle doctoresse.

Pourquoi ? Aurais-je encore un nom ? Je n'appartiens à personne, je me suis étendue contre les souffrances de mon peuple et je me suis dissoute en lui. Je n'existe pas...

— Comment vous appellent vos amis ? demande la doctoresse, et il me semble percevoir dans sa voix une nuance de compassion et de promesse d'aide. Mais je ne fais plus confiance à personne – nous habitons une terre brûlée par la monstrueuse libération de l'énergie de la haine. Ce ne sont pas des gens – un mirage.

Mais le harcèlement, la peur et le tourment agissent si puissamment en moi que je me surprends à disjoindre mes lèvres, noires, raides et bourdonnantes comme des pneus :

— Ula...

— Très bien. Mettez-la sur la civière et emmenez-la au pavillon d'observation. Rez-de-chaussée.

En compagnie de deux jeunes et agiles brancardiers, je quittai l'accueil : trois portes, un couloir, un sas obscur, la sortie, la chaîne. Un petit vent frais et de nouveau l'orifice béant de l'ambulance. Les brancardiers me déversèrent à l'intérieur, sautèrent à leur tour et signifièrent au chauffeur en frappant des poings contre la paroi qu'on pouvait démarrer.

Les gars discutaient entre eux, se chamaillaient, rigolaient. Je fermai les yeux – le plafond qui se balançait au-dessus de ma tête me

donnait la nausée.

Une main moite et chaude se glissa sous ma robe de chambre, fureta vers le haut et me saisit le sein. Je soulevai mes paupières de Vu(118), lourdes comme de la fonte, mais refermai aussitôt les yeux, épouvantée, puis les rouvris – la gueule boutonneuse aux lèvres humides du brancardier se penchait au-dessus de moi, il me soufflait son haleine de tabac et d'ail, et je voyais la salive bouillonner au coin de sa bouche. Il s'était déjà couché sur moi de tout son long, son autre main rampait sur mon ventre, s'insinuant comme une vipère entre mes jambes, il me pinçait avidement, me tirait et me titillait avec son doigt glaireux.

— N'aie pas peur, petite, n'aie pas peur, marmonnait-il, tout échauffé, je vais te faire du plaisir pendant qu'on roule... tu n'en n'auras pas l'occasion avant longtemps...

Ah, l'ordure ! Sale, maudite ordure ! Je suis presque morte ! Ordure ! Toi aussi, je te tuerai ! Tiens, prends ça, vampire, tiens, bande de nécrophiles insatiables, tiens, saloperie !

Le deuxième se jeta sur mes épaules, puis se retourna et s'assit sur ma tête, pendant que son acolyte glaireux, en reniflant, me souillant de salive chaude et de sueur puante qui me gouttaient dessus, essayait de m'écarter les genoux.

Ah, asticots à cadavres ! Vous ignorez probablement, charognes, qu'on ne peut violer qu'un être humain qui tient encore à sa vie. Mais pas moi.

Toute l'énergie mourante de ma vie s'était transformée en énergie de la haine, dont auparavant il n'y avait pas eu trace dans mes pauvres albumines, éreintées par le métabolisme qui m'était prescrit.

Je leur donnais des coups de pied dans le ventre – et eux me frappaient à tour de bras au visage.

Je les déchirais avec mes dents – et eux me fourraient ma robe de chambre puante dans la bouche.

Je labourais leurs gueules avec mes ongles cassés et mes doigts crochus.

Ils me balançaient des coups de poing dans le foie et visaient mes reins avec leurs pieds.

Et tout cela se passait dans la cage de fer pour animaux de l'ambulance.

Et tout cela se passait accompagné par mes hurlements terrifiants, déchirant l'habitable de l'ambulance – le rugissement effrayant de l'animal traqué, voué à la mort.

Seigneur, comment la ville tout entière, le monde lui-même pouvaient-ils ne pas entendre mon cri : *Au-se-cou-ou-ours ! C'est à vous que je crie ! À vous ! Je vous crie votre destin !*

Mais rien : le souffle rauque et les injures marmonnées des deux infirmiers terrorisés pour seule réponse. Et le bruit du moteur de l'ambulance se déplaçant à l'intérieur de l'hôpital.

Combien de temps ce voyage allait-il durer ? Une minute ? Une heure ? Soixante ans ? L'éternité ?

Le territoire de l'hôpital psychiatrique est immense, je ne tiendrai pas jusqu'au bout.

L'HP avait rampé hors de sa clôture, il avait envahi la ville, le monde sans limites – et l'ambulance n'arrivera jamais jusqu'au rivage de la réalité. Ils m'auront tuée avant.

Des étoiles aveuglantes surgissaient devant moi à chaque coup porté à la tête – je ne ressentais plus la douleur –, il n'y avait que cette aveuglante clarté qui s'étendait sur le monde. L'énergie de la haine finissait de se consumer, mes forces s'amenuisaient, et la lassitude d'avant le dernier soupir s'emplissait de l'eau tiède de l'indifférence.

Quelle différence – mon âme est morte.

Ils me lièrent les chevilles et les pieds. Le gamin glaireux poussa un soupir de soulagement et me cracha à la figure :

— Beurk ! Quelle saleté ! On voulait lui faire plaisir et la chienne, tout ce qu'elle trouve à faire, c'est de mouliner des pieds, la folle !

Les femmes ! Mes petites dames chéries, vous, là-bas ! Au secours ! Aidez-moi...

L'infirmier me traîna dehors, lâchant au passage à l'intention des nurses :

— Couvrez-nous. Cette charogne a failli m'étrangler – elle est très agitée ! On nous a dit de l'emmener au pavillon d'observation des violents...

La grosse nurse me dit sans méchanceté mais sur un ton parfaitement indifférent :

— Allez, allez ! T'agite pas ! Tu veux du soufre(119) ? On te fait ça en un clin d'œil !

Le sas d'accueil. L'infirmière, une jeune femme mince, me regarde avec ses yeux de poisson impassible, prend les papiers des mains des brancardiers et les étudie sous la lumière jaune de sa lampe de bureau. La nuit tombe peu à peu derrière la fenêtre grillagée.

— Eva a dit de la mettre au pavillon d'observation, dit le

brancardier, et il ajoute, l'air pensif : Chez les violents.

— Bien. Il y a un lit en salle 3...

Le brancardier tâte son visage éraflé et demande à l'infirmière :

— Vika, donne-moi de l'eau oxygénée ou de la teinture d'iode. Regarde comment elle m'a arrangé, cette salope. Si ça se trouve, elle est contagieuse...

Le couloir obscur. La chaleur. On ne me frappe plus, mais la douleur commence à se réveiller dans les plaies et dans les bosses, geignant d'abord d'une voix faible, puis enflant peu à peu pour gagner en force et en puissance.

Mon brancard roule vers une destination inconnue. Peu importe. Je n'appartiens à personne. Adieu, Aliocha. À jamais. Tu auras été mon rêve clair et délicieux, ma fantaisie, le caprice de mon imagination, le tendre frémissement avant le réveil dans le cauchemar éternel d'un hôpital psychiatrique sans fin.

Ce n'est pas pour moi que je me suis battue avec ces dégénérés. Je me fiche de moi. Je suis morte. Je me suis battue pour toi. Quand j'étais encore vivante, je n'appartenais qu'à toi. Adieu, mon amour...

On s'arrête, on tourne. On me fait rouler dans la salle. Un lit est libre, sur l'autre, quelqu'un qu'on ne voit pas s'est enfoui sous le matelas et gémit doucement d'une voix mauvaise. La nurse cogne en passant sur ce qui pourrait être un dos ou un ventre qui pointe et ajoute sans méchanceté :

— Oh ! là là ! tu fatigues ! Couche-toi comme y faut, saleté !

On me jette sur le lit et, sans me délier ni les mains ni les pieds, on m'accroche aux barreaux par un cordage fait dans un drap plié dans sa longueur. Passé d'abord en collier autour du cou, puis sous les aisselles, puis sur les épaules meurtries, ensuite chaque main attachée à un barreau métallique. Après avoir répété l'opération côté pieds, ils enlèvent le tricot « de voyage » et s'en vont.

Je suis crucifiée. Les bras en croix, la tête renversée en arrière, les pieds liés – impossible de faire un seul mouvement.

Ma voisine ulule sous son matelas.

Et avec la même douleur ulule en moi chacune de mes cellules meurtries.

Je suis crucifiée. Mais peut-être ce n'est que justice ? C'est peut-être à cause de ton jugement, grand prêtre Caïphe, que je suis accrochée à ce cadre de fer ? Parce que tu as pointé ton doigt sur le Nazaréen et que tu as dit : « Cru-cifie-le. » Mais tu voulais sauver notre frère Barrabas. Et on m'échangea alors contre mon frère et aïeul

Barrabas.

Tu es satisfait ?

Tout m'est égal. Je n'appartiens à personne. Je n'existe pas.

39. Aliocha. Sous cloche

Je sortis de chez Seva, mais, au lieu d'aller chercher ma Moskvitch dans la cour, je passai sous l'arcade et sortis dans la rue. Il y avait un magasin dans l'immeuble et je décidai d'acheter de la vodka pour ne pas avoir à m'arrêter en route.

Le crépuscule virait au noir, les taches de mazout brillaient sur l'asphalte humide, le vent soufflait, vif et tranchant. Un brouillard gris, vivace, agité, bourdonnait en moi, m'emplissant le cœur d'une angoisse insoutenable.

Je suis un Hamlet épouvanté et malade maintenu sous cloche. Ce n'est pas un rôle pour moi – il y faut davantage qu'un simple désir. La seule fougue de l'acteur, son féroce courage ne suffisent pas. Il y faut une force immense. Et moi, je n'ai, à l'intérieur de moi, qu'une peur brûlante et nauséabonde comme de la lavasse de prison. Personne ne se représente avec une aussi grande précision la joyeuse compagnie avec laquelle je me suis compromis.

Voici comment Solomon expliquait sa merveilleuse interprétation du personnage d'Uriel d'Acosta(120) : « Uriel – ce sont des mains brisées, incapables d'agir. Il est encore capable de comprendre, de penser avec vigueur, mais ces mains-là ne fonctionnent plus... »

La peur m'a brisé les mains.

Seul celui qui ne comprend pas ce qui le menace n'a pas peur dans notre monde.

Et puis zut pour la vodka ! Je préfère aller rejoindre Ula.

Je tournai les talons et marchai vers l'arcade.

Un regard alors me piqua comme un dard.

Nous n'avions fait que nous croiser, mais une seconde m'avait suffi pour voir ce regard, féroce comme des crocs canins. Les passants ne regardent pas de cette façon, ils sont plongés en eux-mêmes, leurs yeux sont tournés vers leur monde intérieur.

Après avoir passé l'arcade, je me retournai – l'homme me suivait lentement, son regard toujours fixé sur moi. Ce n'était pas un passant. Son regard était en pleine mission, en plein travail. En plein travail de moi.

Je poursuivis ma route, craignant de me retourner, et un accélérateur invisible libérait dans mon sang des flots sifflants

d'adrénaline.

Un chien policier me suivait. L'homme-chien reniflait mes traces. Était-il seul ou faisait-il partie d'une meute ?

Ce serait plus judicieux de ne pas lui montrer que je l'avais remarqué. Que me voulait-il ? Il n'allait quand même pas m'arrêter ? Pour quelle raison ?

Ou bien ils cherchent simplement à se renseigner sur les endroits que je fréquente ?

Ou bien encore l'homme-chien attend le cri du rabatteur — hallali ! — pour se jeter sur moi avec les autres et me foutre la trouille ? Seva avait bien dit : « Ils se chargeront eux-mêmes de te foutre la trouille ! »

Mais me foutre la trouille était encore prématuré. L'ultimatum a été transmis — ils ne peuvent pas encore connaître la réponse. Et ils ignorent qu'en moi cohabitent schizophréniquement — dans l'épouvante et une lutte à mort — les mains brisées d'Uriel et la fougue furibarde de Hamlet.

De quoi a l'air le chien policier ? Un béret brun et... et... et... Je ne me souviens de rien d'autre ! Un blouson en synthétique, je crois... Bleu. Ou noir.

Non, il est tout à fait prématuré de me foutre la trouille. Ils ne connaissent pas la réponse. Ou bien Seva leur aura tout dit ? Non, il ne ferait pas ça, pas pour l'instant. Il n'en tirerait aucun bénéfice.

Ils ne vont pas non plus m'arrêter — ils n'ont rien à me reprocher, pour l'instant. Rien. Bien que, comme aimait à le répéter notre papounet, le corps du délit importe peu, ce qui importe, c'est le corps des juges qui rendent le verdict.

Qu'est-ce qu'ils me veulent ? Il paraît que, pour savoir si on est suivi, il faut se baisser et relacer ses chaussures. Sauf que je porte des mocassins sans lacets. Et, surtout — j'ai peur de m'arrêter et de me baisser dans la pénombre de l'arcade. Admettons qu'il soit là pour me suivre. Et si c'était plus simple que ça ? Un bon coup de brique sur le crâne ?

Je m'approchai de la Moskvitch et, dans le reflet blême du pare-brise avant, je vis l'orifice sombre de l'arcade et la large silhouette, avec le rondin du béret sur le haut du crâne, se dessinant à contre-jour.

Je montai dans la voiture, regardai devant moi — il n'y avait plus personne sous l'arcade. Je démarrai, tournai dans la rue, jetai un coup d'œil au rétroviseur — une Volga se mettait lentement en route cent mètres environ derrière moi.

J'appuyai sur le champignon et pris la direction du zoo – devant moi brillait la goutte verte prometteuse du feu tricolore –, je dépassai un camion, roulai sur les rails de tramway, bondis sur le côté gauche de la rue, et me retrouvai au carrefour au moment où la goutte verte roulait de son poteau et qu'à sa place s'allumait le trait jaune avertisseur.

J'appuyai à fond sur l'accélérateur et bondis en avant, laissant le camion derrière moi. Je mis le clignotant, m'apprêtant à prendre le Krasnopresnenski Val sur la droite. Je levai les yeux et vis dans le rétroviseur que la Volga couleur laitue roulait tranquillement, quasiment à mes côtés. Je ralentis. Je n'arriverais pas à les semer. Ils ont un moteur débridé, et ils ont le droit de griller les feux rouges. J'espère seulement qu'ils n'ont pas emmené un Studebaker avec eux.

Sans me hâter, je pris la direction de Sokolniki, en me demandant comment continuer à vivre. Ils ne me laisseront pas faire un pas de plus. Et je ne savais pas encore comment jouer le rôle de Hamlet jusqu'au bout avec les mains brisées d'Uriel.

Peut-être que je ferais mieux d'envoyer tout péter et de déposer une demande pour partir avec Ula ?

Mais là-bas, c'est une terre étrangère, des gens étrangers, tout y est étranger pour moi. Et pourquoi devrais-je m'enfuir d'ici ? Juste parce que la force est de leur côté ? Mais elle n'est pas éternelle, cette force !

Alors, que faire ? Laisser tomber le spectacle au milieu ? Ah non, pour ça, vous pouvez vous le foutre bien profond !

Ce n'est même plus d'Ula qu'il s'agit. Ni de Solomon. Mais de moi. Cette histoire est le seul chemin de ma résurrection en tant qu'être humain et en tant qu'écrivain. C'est seulement lorsque j'aurai touché le but que je pourrai espérer ne pas me calciner sans laisser de traces, ne pas disparaître, ne pas me dissoudre dans la boue poisseuse de cette existence fantasmagorique et sinistre.

Je ne crois pas qu'il y ait une vie après la mort. Et s'il y en avait une ? Une vie sensée au-delà de l'existence animale corrompue ? Il faut pour cela devenir plus grand que soi-même, plus grand que sa terrible soumission.

Peu de temps avant de mourir, Solomon avait dit à sa femme : « Si je parle autant de la vérité, ce n'est pas parce que je l'aime particulièrement, mais parce qu'elle ne cesse de me mettre en inquiétude. »

Moi non plus je ne puis expliquer cette inquiétude par la vérité – on ne peut la dire, on ne peut que la ressentir.

Ce sentiment a pris possession de moi comme une maladie, comme

une idée folle – la vérité m'inquiète – et je ne peux rien y faire.

Et lorsqu'un tel sentiment – la passion, la haine, le désir de sauver – s'empare d'un homme, alors une Volga à moteur débridé, bondée d'hommes-chiens, commence à le suivre, elle roule lentement derrière lui, elle saute sans problème les obstacles des carrefours barrés, elle peut le laisser aller mais peut également le dépasser, le serrer dans une rue obscure, le fouiller, l'interroger, le jeter dans le coffre, elle peut l'engloutir sans qu'il reste une trace, comme un tourbillon noir d'un fleuve immense, et le rejeter quelque temps plus tard sur un banc de sable désert dans les faubourgs de la ville. Mais vous ne pourrez pas me prendre l'inquiétude par la vérité. Pour l'instant.

Je me rendais compte que je tentais de me convaincre, de me consoler, que j'essayais d'apaiser le bouillonnement de l'adrénaline dans mon sang. J'expliquais à moi-même que je n'avais rien à perdre, et que la peur humaine, ce n'était que quelques milligrammes d'adrénaline de trop dans le sang.

Je n'avais pas honte d'avoir peur. Nous ne sommes pas maîtres de notre adrénaline. L'inquiétude par la vérité est plus grande et plus forte que l'adrénaline.

Vous ne me ferez rien du tout, maudits clébards policiers ! Déchirez-moi en morceaux et bouffez-moi – je ne me rendrai pas !

Je freinai en m'approchant de l'immeuble où habitait Ula, tandis que la Volga continuait lentement et s'arrêtait un demi-pâté de maisons plus loin, de l'autre côté de la rue. J'entrai dans la cour, bouclai soigneusement la Moskvitch et me dirigeai vers l'entrée.

L'ivresse s'était entièrement dissipée !

Tandis que je montais dans l'ascenseur, je me dis que j'avais peut-être eu tort de les emmener jusqu'ici, puis je ris aussitôt de ma propre bêtise – comme si ces sales filocheurs ignoraient où habitait Ula !

J'ouvris la porte de l'ascenseur et tombai nez à nez avec Eingoltz. En un éclair je compris qu'un malheur était arrivé.

Il était assis sur une caisse à côté de la porte de l'appartement d'Ula, courbé, ramassé en un ballot informe, lessivé, lacéré – sa chemise dépassait par les trous de son blouson de daim. Il avait un visage malheureux, baigné de larmes. Il me fixait en silence et se balançait doucement. D'avant en arrière, d'arrière en avant.

Je me forçai à remuer mes lèvres glacées :

— Quoi ?

Je savais déjà qu'il allait me répondre : « Ula n'est pas là » – et une terreur insoutenable me saisit, me traîna et m'écrasa contre le sol

carrelé, une douleur inhumaine me souleva le cœur, un hurlement de folle souffrance sortit de ma bouche :

— Non ! No-o-on ! No-o-on !

Eingoltz se mit à pleurer – les gouttes rondes et transparentes ruisselèrent le long de son visage gonflé, et j’avais l’impression qu’elles coulaient des verres épais de ses lunettes et non pas de ses yeux rouges.

— Elle est vivante ! Elle est vivante ! criai-je, furieux, sans rien saisir de ce que me disait Eingoltz.

Je ne l’entendais pas – il remuait sans bruit ses grosses lèvres enflées.

Et c’est seulement alors que je découvris sur la porte deux pièces de cire marron reliées par un fil : l’appartement avait été mis sous scellés !

La voix d’Eingoltz parvint enfin à traverser le silence :

— ... hosto... psychiatrique... garrottée... s’est débattue... j’ai noté le numéro de l’ambulance... n’ont rien dit... je ne sais pas où ils l’ont emmenée...

Vivante. Vivante. Ula, tu es vivante. Tu es vivante, Ula.

Seigneur tout clément ! Merci à toi, Tout-Puissant ! Tout le restant m’indiffère.

Je saisisais mal ce que me racontait Eingoltz, mon cœur s’emplissait d’une colère injuste, et cette injustice rendait mon courroux encore plus insoutenable.

— Et toi, tu es resté là à les regarder ? Tu aurais dû les tuer tous ! Lâche !

— Aliocha, mon frère, réfléchis ! Qu’est-ce que tu dis ? Comment aurais-je pu les tuer ? Ils se sont jetés sur moi et m’ont tordu les bras...

Je fixais son visage rouge et malheureux d’adolescent attardé et toute la vilenie de mon âme se soulevait et se transformait en haine pour lui. Ah, il est bien commode d’avoir un innocent coupable sous la main, lorsque, en proie à une colère impuissante, à l’humiliation de sa propre débilité, on se croit tout permis, justifié par le malheur qui nous tombe dessus !

— On y va ! criai-je, et nous descendîmes l’escalier quatre à quatre sans attendre l’ascenseur.

40. Ula. Tu veux du soufre ?

Un hurlement de bête fit voler mon sommeil en mille morceaux – ce cri rauque, qui fracassa le silence, planait maintenant dans le vide assoupi au-dessus de ma tête comme un oiseau de proie furieux et semblait se réjouir féroce de m'avoir prise au dépourvu.

Je me raidis, me soulevai et restai suspendue aux liens, dûment accrochés aux barreaux en fer du lit.

Je suis crucifiée. Hier, on m'avait échangée contre Barrabas.

L'aube, grise et purulente, s'insinuait dans la salle par le grillage épais des fenêtres. La demi-pénombre s'épaississait au-dessus de nos têtes – ma voisine s'était assise à un coin de son lit, le dos appuyé contre le montant et, la bouche grande ouverte, où l'on voyait scintiller, menaçants, ses bridges en acier, poussait des hurlements terrifiants.

Ses cheveux en désordre bouillonnaient au-dessus de sa tête comme un nuage de fumée gris-brun, et elle fixait sur moi les orbites jaunâtres et sans vie de ses yeux révoltés.

Elle était grosse, grande, et se dressait comme une idole au-dessus du lit. J'avais terriblement peur de la regarder, j'aurais voulu m'enfouir sous la couverture, fuir le regard de ces orbites immobiles. Mais je ne pouvais pas bouger, puisque j'étais crucifiée. Je craignais qu'elle ne se lève – elle n'était pas crucifiée, elle –, qu'elle ne rampe à tâtons jusqu'à mon lit et ne m'étrangle.

Ah, la sottise de cette vie qui s'était interrompue hier ! J'avais davantage peur d'une femme folle que des violeurs et des bandits de la veille !

Je rêvais qu'elle se taise, qu'elle cesse de crier ! Et, comme si elles avaient entendu ma prière, deux nurses entrèrent dans la salle et se mirent à frapper la malade à tour de bras.

Elle continuait de crier, tandis que les autres, comme exécutant un rituel paysan, routinier et ennuyeux, la frappaient à coups de poing ou avec le plat de la main, et son corps rendait un son profond, sourd et visqueux.

— Qu'est-ce que vous faites ? hurlai-je. Comment osez-vous ? Vous n'avez pas le droit de frapper les malades !

Cessez immédiatement ! Vous êtes des êtres humains, tout de

même ! Comment pouvez-vous ?

Mais, sans même me gratifier d'un coup d'œil, elles continuèrent à lui assener des coups, dont le bruit clapotant était assourdi par les hurlements de la malade. Sa bouche était toujours grande ouverte et sa mâchoire d'acier scintillant et bleuâtre crachait des rugissements effrayants de locomotive cassée.

— Arrêtez ! criai-je. Ce n'est pas possible... Comment osez-vous !...

Ma gorge égratignée faiblissait, ma voix devenait rauque et sifflante, le souffle me manquait – comment crier quand on est crucifié ? La malade faiblissait, elle aussi, et se calmait peu à peu. Les nurses lâchèrent prise, l'une d'elles, après s'être épongé le front, se tourna vers moi et me dit d'un ton à la fois calme et sévère :

— Si tu cries encore une fois, on te colle du soufre !

L'autre remit en place le collier de drap autour de mon cou, resserra les liens sur mes chevilles et ajouta, bienveillante :

— Qu'est-ce t'as, balluche, à gigoter ? A fait sa gym, p'têt', pour son réveil, comme les gens normaux...

Elles sortirent en laissant la porte ouverte. La malade gémissait d'une voix fluette, en ululant de temps à autre. Comme une chienne aux pattes brisées. La diane. La gym. La geôle-cathédrale de Manie, la déesse de la folie.

Combien de temps vont-ils me laisser ligotée ? Je ne demanderai rien. C'est inutile. Si on m'a attachée à ce cadre en fer, ce n'est pas pour me punir : je ne suis pas coupable. J'ai été échangée contre Barrabas. Peut-être resterai-je éternellement crucifiée. Ou jusqu'à ce que mort s'ensuive. Ou bien jusqu'à ce que la Grand Sanhédrin ne se réunisse de nouveau et que le grand prêtre Caïphe me désigne du doigt et dise : « Rendez-la-nous ! »

Suspendue dans une sorte de demi-inconscience, dans la brume de l'évanouissement, je me disais que c'était bien qu'Aliocha ne me voie pas – son cœur se briserait.

Les femmes sont en général plus résistantes que les hommes, les Juives en particulier. Dieu nous a donné des forces pour souffrir des millénaires.

Un chaud murmure, rapide et bafouillant, ronronne soudain à mon oreille :

— Hé, madame, madame... non, ne te retourne pas... on est tous surveillés... c'est moi, Klava...

C'est ma voisine – elle va m'étrangler. Je ferme les yeux pour résister à la tentation de crier. Je ne veux pas les appeler à mon

secours. Ça me fera mal et j'aurai peur – mais c'est l'affaire d'un instant. De toute façon, je n'existe pas.

— Madame... ne parle de rien... avec les nurses. C'est des espionnes... toutes...

— Des espionnes ? Pour qui elles espionnent ?

Je parviens à peine à remuer mes lèvres gercées.

— Comment ça, pour qui ? Tout le monde sait ça... Pour les Américains... Elles ont toutes été... recrutées... par les Américains...

— Pour quoi faire ?

— Eh bien, pour...

Je ne vois pas son visage, je suis crucifiée, elle marmonne quelque part derrière ma tête, mais j'entends ses maigres pensées qui se meuvent en grinçant à l'intérieur de son crâne pétrifié.

— Eh bien, pour... pour... tout le monde sait pourquoi... faire de tous des espions... pour nous envahir...

— Pourquoi tu es là, Klava ? demandé-je sans trop savoir pourquoi.

— ... Mon mari... Petia... je l'ai tué... Hou, c'était un gros poisson... Petia... un gros espion...

Sa manière de parler, épaisse comme du blanc d'œuf, précipitée, hésitante, me remplit de désespoir.

— Ça, oui... Petia... pour espionner, il espionnait... C'était leur chef... des espions... Il organisait le réseau... des fils à la maison... toute la maison truffée... oui... toute la population... savait... ce que je pensais...

— Écoute, Klava, étends-toi sur le lit, repose-toi, calme-toi, la suppliai-je.

Elle gigotait, marmottait, me soufflant aux oreilles les bribes du délire entêtant de l'asile d'aliénés – celui qui s'étendait au-delà des portes de l'hôpital psychiatrique numéro 7.

La folie du grand monde me privait de mes dernières forces, et m'ôtait définitivement l'espoir qu'il existait quelque part une limite à la démence universelle.

— Et pourquoi ?... Pas besoin de me calmer... je suis... ça va... je suis calme..., continuait de marmonner Klava, précipitant ses mots, comme si elle me transmettait son délire par télégramme chiffré. Petia... je l'aimais... et il m'a vendue... aux Américains... les espions... ils m'écoutaient... ils m'écoutaient tous... avec le compteur électrique... J'ai tout de suite compris... Après j'ai deviné... et aussi par la radio...

— La radio ?

— Mais oui !... je branche... à première vue, c'est les mêmes conneries... les récoltes... ou bien la politique... alors qu'en réalité c'est moi qu'elle écoute, la radio... et après, elle transmet mes pensées aux espions... Petia, i' rentre du boulot... il se met devant la télé, comme quoi y a un match de foot... il regarde... et en fait... il arrête pas de chuchoter... il communique avec les Américains, ses patrons... par la télé...

Elle se tut un moment, et je l'entendis qui grattait furieusement le mur avec ses ongles, respirant profondément et claquant de ses dents métalliques ; on aurait dit un chien qui chasse ses puces. Puis elle recommença à parler et il y avait dans le son de sa voix une telle tension que je ne doutais pas qu'une nouvelle crise allait éclater.

— Petia... la date était déjà fixée... la nuit... les espions devaient sauter en parachute... renverser le pouvoir soviétique... j'ai pas laissé faire... moi aussi je savais... quelle nuit... Je l'aimais, Petia... pour qu'il ne souffre pas... en plein cœur... un coup de couteau... Il avait voulu me tromper... faisait semblant... de dormir... alors qu'il attendait les espions... et moi, je... je leur ai tout fait foirer... Pour qu'ils ne trouvent pas... Petia... les espions... ses copains... j'ai mis le feu à la baraque... Il a cramé, mon Petia... ils l'ont pas reconnu... A-a-a-a-a-a-a-h ! hurla-t-elle au-dessus de moi, et ce fut insoutenable, et j'attendais, impuissante, qu'elle me plante ce couteau dans le cœur et qu'elle mette le feu à cette baraque pour que les espions ne me reconnaissent pas.

Ce cri, je l'avais déjà entendu la veille. Et aussi il y a très longtemps – dans cette avenue où Chourik et moi faisons preuve de notre merveilleux sens de l'hospitalité en accueillant un coquin de plus bardé de ses rangs et titres. Ainsi hurlait la sirène – voilà où l'on greffe les âmes des folles qui assassinent leur mari recruté par les espions américains.

Quel sort enviable ce serait de mourir sur le coup ! Mais cela non plus ne nous est pas permis.

L'air affairé, les nurses firent leur entrée dans la salle, suivies d'une infirmière, une seringue dans la main ; elles extirpèrent Klava, qui se débattait furieusement, de derrière mon lit, la jetèrent sur le sien, tirèrent la chemise et l'infirmière lui planta l'aiguille dans sa fesse mauve et pourpre, parsemée d'hématomes, comme une baïonnette, tandis que Klava continuait de crier, tout en faiblissant peu à peu :

— Je ne veux pas de soufre... pas le soufre... maudites espionnes... les tchékistes... me vengeront... pour le soufre...

— Je t'avais dit de rester tranquille, Klava, marmonnait la nurse,

en maintenant la malade, qui résistait de moins en moins. C'est le soufre qui va te calmer... Quand tu t'excites, ou tu te calmes toute seule, comme une grande, ou tu tends ton cul et tu bouffes du soufre...

Le visage de Klava vira rapidement au rouge, puis au pourpre, ses yeux sans cils menaçaient de sauter hors de sa tête. Et voilà qu'elle se remit à hurler, comme un chien blessé, à geindre, à marmotter :

— Aïe-aïe-aïe ! Aïe, ça fait mal, les filles, mes bonnes, mes mignonnes, qu'est-ce que vous me faites ! Aïe...

Sa température montait à vue d'œil, comme dans un thermomètre. La sueur ruisselait sur son front, mais elle n'avait pas chaud, un frisson glacé secouait toute sa grosse carcasse maladroite. Tout en claquant des dents, elle essayait encore de dire quelque chose :

— Espionnes... Petia... ma maison brûle... Pourquoi vous fermez pas la radio ?...

Puis elle s'évanouit. Les dernières bribes de sa conscience tordue se dispersèrent et elle s'abîma.

Tout cela s'était passé très vite. Suspendue à mes liens, j'avais tout suivi, muette et terrorisée. Sans me mêler de rien, cette fois-ci. Nous sommes tous des crucifiés. Voie Appienne.

Ah, quelle angoisse ! Mon corps est gonflé, on dirait du bois. Une pesanteur obtuse. Les os pleurent, geignent, les articulations bourdonnent. Mais pourquoi la douleur ne s'envole-t-elle pas en même temps que l'âme ?

Je voulus regarder par la fenêtre, mais je pouvais à peine tourner la tête à cause des liens. Je voyais passer des flocons solitaires derrière les lourdes grilles, dans le carré gris de la vitre blindée. De la neige en septembre ? Ou est-ce que j'étais restée accrochée à mon battant de fer pendant plusieurs mois ? Peut-être que j'étais devenue un peu folle et n'avais pas remarqué l'arrivée de l'hiver ?

Je fermai les yeux et à voix basse, comme pour me bercer, me répétei les vers d'Osher Schwartzman(121), poète tué et oublié depuis longtemps :

*Dans un instant de solitude, le chagrin se hâte vers moi,
Se glisse doucement dans mon cœur, comme glisse
Le jour pâle de l'hiver sur les champs enneigés...*

— ... Bonjour, Sulamith Moïsseïevna !

À contrecœur, j'ouvris les yeux. Mais personne ne se soucie de ce que veut mon cœur. Je n'appartiens à personne. Si je n'ouvre pas les yeux, c'est le soufre garanti.

Calotte blanche, blouse blanche. Le nœud coulant du stéthoscope

autour du cou. Des lunettes à monture dorée. Une longue moustache de fat branché. Impossible de deviner l'âge dans ses traits mous et imprécis – un nez rond, des yeux ronds et rieurs derrière les verres des lunettes, la lèvre inférieure épaisse. Sans sexe, sans âge, sans morale, sans esprit. Des empaillés – chefs-d'œuvre de la taxidermie. Une extension inattendue du musée de Madame Tussaud.

— ... Eh bien, Sulamith Moïsseïevna, pourquoi ne répondez-vous pas ? demande la blouse avec un bon sourire radieux.

L'empaillé fait l'aimable, plaisante, l'empaillé me montre de la sympathie :

— Vous êtes une sacrée farceuse – je vois bien que vous ne dormez pas ! Si on taillait une bavette ? Ça me fera une petite distraction. On peut rigoler, non ?

Il s'assoit sur une chaise à côté de mon lit et me fixe d'un regard attentif et bienveillant.

— Comment allez-vous ?

J'ai envie de cracher dans sa gueule bonhomme d'apprenti démon. Mais la veille, un violeur m'a craché au visage. Et celui qui a subi une offense pareille ne peut pas la répéter à son tour.

— Comment vous sentez-vous, Sulamith Moïsseïevna ?

Je chuchote la réponse :

— Quelle différence ?

— Je dois le savoir. Je suis votre médecin traitant. Mon nom est Vyskrebentsev.

Je rassemblai toutes mes forces et répondis :

— J'espère qu'un jour, docteur Vyskrebentsev, vous paierez pour tout ça, que quelques gars costauds vous attraperont, qu'ils vous frapperont longuement, vous tordront les bras, vous attacheront avec des cordes en mèche de lampe à pétrole, qu'ils vous traîneront par terre comme de la charogne, qu'ils vous feront goûter au viol, aux tortures et aux offenses, qu'ils vous frapperont encore, vous injecteront de l'Aminazine, avant de vous crucifier sur le montant de fer de votre lit dans une salle pleine de fous furieux – et alors vous vous souviendrez de moi et vous saurez comment je me sentais...

Je me rendais compte de l'absurdité de mes paroles – mais je ne pouvais pas ne pas les crier à la face de ce bourreau placide et lisse, en usant de toutes mes forces, la voix rauque et étouffée, le corps étranglé par le collier des liens.

— Tout ce qu'on fait, c'est pour votre bien, Sulamith Moïsseïevna – vous étiez extrêmement agitée...

Je ne répondis rien, les yeux fixés au plafond.

— Allons, ne vous fâchez pas ! Ne vous fâchez pas, ce n'est pas bon pour vous, toutes ces émotions. Si vous me promettez d'être raisonnable, je donne immédiatement l'ordre de vous détacher...

Je ne te promettrai rien du tout, tortionnaire, je ne te demanderai rien. Vivement que je meure – et ce sera la fin de tout.

— Il ne faut pas se montrer déraisonnable ici ! On n'a même pas besoin de liens : si vous vous agitez, on vous fait une piqûre de Sulfazine, et c'est réglé. Voyez Klava Melikha...

Et il désigna le lit voisin, où Klava s'était endormie d'un sommeil délirant, entrecoupé de cris et de gémissements, le corps vrillé par les crampes. Lui aussi voulait me faire peur avec son soufre.

Je continuai de fixer le plafond en silence, tandis qu'il me retirait les liens d'une main adroite et expérimentée. Bravo, docteur Vyskrebentsev, élève d'Hippocrate – on sent que vous avez été à la bonne école de « tricot ». Il retira les cordes de drap, mais mon corps était si gonflé et engourdi que je pouvais à peine bouger les membres.

Psychiatres et psychologues, connaisseurs de l'âme humaine – voici en quoi consiste leur stratégie de l'ascendant. C'est délibérément qu'ils ne m'avaient pas enlevé les liens avant son arrivée – il fallait mettre au jour un réflexe positif à la présence du tortionnaire. Je n'appartiens à personne. Une chienne des rues, attrapée par les assassins fous pour servir à leurs expériences monstrueuses.

Docteur Mengele ! Vous avez le bonjour de votre jeune collègue Vyskrebentsev.

— Ne vous énervez pas, Sulamith Moïsseïevna, ne vous fâchez pas. Je ne doute pas une seconde que nous deviendrons des amis. N'est-ce pas que nous serons de bons amis ? insista-t-il en cherchant à croiser mon regard.

— Non. Nous ne serons jamais des amis. Que le bourreau fasse ami-ami avec sa hache.

— Sulamith Moïsseïevna, ma chère petite ! Vous me compliquez la tâche en retardant le processus de votre guérison.

— Ah oui ? Et de quoi comptez-vous me guérir ?

— Allons, allons, il ne faut pas trop se hâter avec le diagnostic définitif. De toute évidence, votre maladie est déterminée par divers dysfonctionnements positifs et des symptômes négatifs...

— Et quel est le nom de cette maladie ?

Vyskrebentsev se leva de sa chaise, réajusta sa blouse, écarta les bras dans un geste d'impuissance – comme pour me dire « les faits

sont évidents et, avec toute la sympathie que j'éprouve pour vous, je n'y peux absolument rien » –, et se dirigea vers la porte. Avant de sortir, il se retourna en me faisant un petit signe de la main :

— Reposez-vous. L'essentiel, dans un cas de schizophrénie, c'est le repos.

Et le gros et gras démon rosâtre disparut.

Klava délirait dans son sommeil, reniflait, se tordait et gigotait, pleurait et geignait.

Le cri d'une nurse parvenait depuis le couloir :

— Qu'est-ce t'as ? Tu veux du soufre ? Attends un peu, ça va te calmer en un clin d'œil !

Le soufre ! Donne-lui du soufre !

Ici, le soufre est la menace permanente, et tout est imprégné de l'odeur insoutenable du soufre. C'est la vérité – nous sommes en enfer, où règne l'esprit du mal, le Soufre.

— Donne-lui du soufre ! Le soufre le calmera ! Soufre !

4. Aliocha. L'huile de foie de morue

Pourquoi ? Pourquoi ont-ils fait ça ?

Je passais en revue toutes les variantes possibles et la seule explication valable, je l'entendis de la bouche d'Eingoltz, qui me raconta qu'Ula avait été voir Kroutovanov.

Pourquoi avait-elle fait cela ? Comment avait-elle appris son existence ? Et son rôle dans l'assassinat perpétré il y a longtemps ? Que lui avait-elle dit ? Je ne savais absolument rien.

Je ne lui avais pourtant jamais parlé de Kroutovanov. Comment avait-elle réussi à l'approcher ? Et que lui avait-elle dit ?

J'étais à court de forces, à court d'occupation, à court d'argent, à court de sommeil. Après cette nuit interminable où Eingoltz et moi avions sillonné Moscou, où j'avais fait, en vain, un scandale à l'hôpital psychiatrique central en exigeant qu'on m'indique l'endroit où l'on avait emmené Ula, où j'avais hurlé, menacé, supplié, n'obtenant que cette seule et unique réponse : « Les informations ne sont délivrées qu'aux membres de la famille », j'avais définitivement perdu le sommeil. Je m'assoupissais pendant quelques minutes, mais bondissais aussitôt – trempé de sueur froide, le cœur battant la chamade –, répondant à une injonction absurde de courir quelque part, de faire quelque chose, de me renseigner, de m'obstiner, de me plaindre.

Et c'est seulement en revenant complètement à moi que je commençais à me rendre compte que cet élan impétueux n'était que la conclusion d'un assoupissement de malade, presque d'un évanouissement.

Courir quelque part ? Mais où ? Faire quelque chose ? Mais quoi ? Me renseigner ? Chez qui ? M'obstiner ? Inutile. Me plaindre ? À qui ? Ula était entre les mains des archanges bleus, qui sont l'alpha et l'oméga de notre raison, qui nous donnent à manger et à boire, qui sont nos médecins et nos professeurs, nos juges et nos bourreaux, le commencement et le terme de nos existences. Des accoucheurs et des croque-morts. Inutile de les supplier. On ne peut les contraindre que par la force.

Et j'étais à court de forces.

Je passais des journées entières étendu sur le canapé et pensais à Ula. À son père. Au mien. À Solomon. À Kroutovanov. Et à

l'inextricable pelote où tout cela s'était emmêlé.

Et le sentiment de l'inquiétude par la vérité, qui refusait de me quitter, me soufflait, à l'aide d'obscures réminiscences, de brumeux souvenirs et de vifs pressentiments, que j'étais capable de démêler cette pelote ensanglantée.

Les pensées se mouvaient en grands cercles concentriques – telles les planètes, elles s'approchaient, me remplissant de la lumière de la révélation pressentie, atteignaient leur périgée, l'issue était toute proche –, mais elles dépassaient insensiblement l'apogée et, pâlisant dans la boue lointaine du désespoir, s'en allaient pour se dissoudre par-delà l'horizon de la mémoire. Puis elles revenaient.

C'est Kroutovanov qui a fait embarquer Ula. Je n'ai pas le moindre doute là-dessus. Mais pourquoi ? Que lui a-t-elle dit ? Rien n'aurait été donc oublié ? Et, sous les cendres, la poussière et la saleté, le feu couvrirait-il encore ?

Il n'y aurait là, après tout, rien d'étonnant – cet abcès horrible et purulent n'a jamais été percé, on l'avait juste soulagé avec des compresses et des pommades apaisantes.

Il s'est enfoui dans les profondeurs en contaminant ce qui restait de tissus sains avec son pus empoisonné.

Ula a imprudemment enfoncé son doigt et touché le furoncle secret. Peut-être a-t-elle chargé ma destinée sur ses épaules ?

Un souvenir presque oublié remonta à la surface – la chapelle des noyés, le bavardage ivre des convives, la voix nasillarde du Français voyageur dans le poste de télévision :

« ... Les animaux ne supportent pas le regard de l'homme et deviennent tout de suite agressifs... Au contraire, les yeux baissés et une immobilité absolue sont pour l'animal des signes d'intentions pacifiques... l'essentiel c'est de ne pas le regarder dans les yeux... »

Ula avait regardé l'animal dans les yeux. Pourquoi as-tu fait ça, mon amour ? Tes yeux baissés et ton immobilité absolue auraient été les signes de tes intentions pacifiques. À cause de ton regard d'humain, l'animal est tout de suite devenu agressif.

Ula, tu as oublié que nous vivions dans la jungle des abcès, au bord d'un monde pourrissant et purulent...

De temps à autre, ma voisine Nina, toujours soûle, vient me rendre visite. Elle prend les bouteilles vides, les porte à la consigne et rachète à boire avec le fric récupéré. Ses enfants ensauvagés et affamés errent à travers l'appartement comme des chiens à la décharge.

Quant à Evstigneïev, il y a longtemps qu'on l'a perdu de vue. Il a

vendu son frigo et reste chez lui en buvant de la gnôle artisanale accompagnée de boulettes froides.

Ivan Ludwigovitch Loubo a emménagé hier dans son nouvel appartement. Le jour même où il a reçu le papier du comité exécutif – il a fui notre maison comme s'il y avait eu le feu. Il n'y a pas le feu, mais une inondation – les tuyaux de la cuisine ont pété à l'étage au-dessus, nous avons été submergés, le plâtre s'est écroulé du plafond dans le couloir, de l'eau puante suinte des murs, le sol en planches pourries de la cuisine s'est écroulé. Les carreaux de la salle de bains tombent un à un et la chaudière à gaz ne marche plus. La ruine est totale et définitive.

Je suis au moins content pour vous, Ivan Ludwigovitch : vous aurez votre maison à vous, que vous bâtirez avec votre femme et vos filles. Afin d'enseigner à celles-ci la dignité, pour qu'elles ne deviennent jamais des quémandeuses. Le seul problème, c'est que vous vous êtes trompé d'endroit pour bâtir votre propre maison ! Vous vous désoliez que rien ne vous appartenait, et c'est pour ça que vous vouliez cet appartement. Mais votre maison ne vous appartient pas. Vos filles non plus, d'ailleurs, ne vous appartiennent pas – si ça leur passe par la tête, un jour ils vous prendront la maison et enverront vos filles à l'asile. Aucun de nous n'appartient à lui-même. Nous ne sommes personne. Poussière, cendre, pourriture.

Mais, aujourd'hui, je suis content pour vous – personne ne viendra s'occuper de nous reloger. Anton a été relevé de ses fonctions, l'audit continue. Et nous, nous allons continuer à finir notre vie ici, dans la jungle pourrissante de la ville.

Il me semble, Ivan Ludwigovitch, que la petite mèche de l'inquiétude par la vérité brûlait en vous aussi. La Justice procède de Dieu, la Vérité, de l'esprit. Seulement, en trente ans, vous avez peu à peu étouffé la petite flamme de l'inquiétude par la Vérité et la Justice sous les vérités quotidiennes à trois sous, nées dans votre esprit épouvanté et obsédé par l'idée désespérée de bâtir une maison indestructible.

Élever une maison sur des marécages n'a pas de sens.

Eingoltz me distrait un peu. Il venait chaque soir, ouvrait son vaste cartable râpé, sortait du fromage fondu, des conserves de poisson, du pain et nous déjeunions – ou, plutôt, il dînait et moi, je petit-déjeunais. Puis il faisait du thé, une boisson pâlotte, du « pipi de chat ». Nous échangeions quelques mots sans grande conviction, nous nous taisions longuement et, comme nous pensions à la même chose, la conversation reprenait au même endroit, comme à une répétition d'orchestre.

Je cherchais le moyen de m'introduire chez un journaliste étranger – peut-être qu'il s'intéresserait au sort d'Ula ? Après tout, les radios « ennemies » ne cessent de parler des dissidents enfermés dans les prisons et dans les asiles. Le problème, c'est qu'Ula n'est pas un dissident. Personne au monde ne sait rien d'elle ni de ses hérésies, elle n'est pas intéressante. Ah, si on pouvait leur raconter toute l'histoire, de A jusqu'à Z ! En commençant par l'assassinat commis il y a plus de trente ans !

Mais une radio officielle ne peut pas transmettre mes réflexions personnelles ; il leur faudrait des témoins, des preuves. Voilà le hic – je n'ai pas conduit l'enquête jusqu'à son terme, je n'ai pas eu le temps de jouer jusqu'au bout le rôle de Hamlet – mes mains se sont brisées.

Comment leur parler d'Ula ?

Les émissions des radios étrangères consacrées à notre existence sont un drame permanent d'une conversation entre un sourd et un muet.

Eingoltz m'a proposé de venir habiter provisoirement chez lui. Il disait que je perdrais définitivement la tête si je restais dans cet appartement.

Mais je n'étais pas d'accord. Je savais que je devais rester ici – dans cette maison vidée par l'exode, pourrissante, vouée à la déliquescence et au déclin. Je devais rester ici, et attendre le signal.

Celui-ci retentit à sept heures du matin, sonnante et joyeux, bourdonnant de concentration placide, sifflant comme une corde tendue – c'était Seva qui m'appelait au téléphone.

— Je t'ai réveillé, frangin ?

— Non.

— Su-u-per ! Tu m'accompagnerais à l'aéroport ?

— Quand ?

— Tout se suite. Il te faut un quart d'heure pour te préparer et chauffer ton moteur, plus un quart d'heure de route. Donc, je t'attends dans une demi-heure devant chez moi...

— Tu économises sur un taxi ?

— Ne sois pas grossier, Aliocha ! Je suis un sentimental, j'aimerais parler avec toi avant de partir, et toi tu m'asticotes...

— Très bien. Dans une demi-heure, en bas de chez toi...

Je traversai en un clin d'œil le givre matinal, la brume et la gadoue poisseuse ; la Moskvitch taillait dans les longues flaques comme un hors-bord. J'avais presque honte de faire monter un gentleman aussi

décoratif que mon frère Seva dans ma caisse pourrie – en imperméable gris, avec un chapeau élégant, des chaussures vernies et un parapluie de dandy. Ah, si ses collègues étrangers en désarmement l'avaient vu arpenter son appartement et parader devant son miroir en vareuse et chapka de colonel !

Comme affaires, il n'avait qu'une petite valise et un attaché-case.

— Je vois que tu ne t'embarrasses pas de bagages ? remarquai-je.

Seva éclata d'un rire radieux :

— Ce serait bête de trimbaler nos produits de consommation de masse jusqu'à Vienne ! *Omnia mea mecum* dans mon cartable !

Je fis demi-tour et nous prîmes la direction de l'aéroport de Cheremetievo. Je voyais Seva sourire dans le rétroviseur, mais ce sourire était terrifiant – il ressemblait davantage à une grimace : les lèvres pincées, les dents blanches brillant faiblement comme des yeux assoupis et inhumains.

— Tu t'es renseigné au sujet d'Anton ?

— Oui. Ça devrait s'arranger. Il sera viré, bien sûr. C'est son adjoint qui l'a donné, comme un paquet-cadeau. Ils vont lui trouver un poste quelque part. Ne t'inquiète pas pour Anton, il ne lui arrivera rien. Tu ferais mieux de penser à ta pomme !

— Qu'est-ce qu'elle a, ma pomme ?

— Tu vas encore en bouffer de la merde, avec ta petite Juive – mets-toi bien ça dans le crâne !

— Ce ne sont pas tes oignons.

— Malheureusement, ce sont aussi mes oignons. Qu'est-ce que tu es allé t'enticher d'elle ? C'est quoi ? Sa souricière est plus douce que celles des autres ?

— Ta gueule. Ou je te largue sur la route. Et tu iras à Vienne à pied.

— Comme l'a dit Ponce Pilate dans une situation analogue – je m'en lave les mains. Si tu ne veux pas entendre des conseils raisonnables, à ta guise.

— Au lieu de me donner des conseils, tu ferais mieux de penser un peu à toi, aboyai-je en réponse. Tu as une femme jeune et tu la laisses toute seule pendant des années...

Seva éclata franchement de rire :

— Quelle importance ça peut avoir ? Elle n'a pas besoin d'années, celle-là. Deux heures lui suffisent pour ses petits plaisirs !

Je me tus, quelque peu étonné, et Seva me tapa sur l'épaule :

— Pourquoi tu as l'air gêné ? Ne me dis pas que tu ne sais pas que ma femme est une putain ?

— Hmm, je ne te suis pas très bien...

— Il n'y a rien à suivre ! Aliocha, ce n'est important que lorsque tu aimes ta gonzesse, mais si tu la détestes, c'est même agréable. Parce que le triste sort d'une putain, c'est de se payer un plaisir trop bref pour le prix d'immenses pertes et de constantes humiliations...

Nous roulions sur la perspective de Leningrad et je me taisais, stupéfait, faisant mine de déchiffrer sur le toit des immeubles les publicités attractives, proposant aux travailleurs soviétiques d'acquérir des laminoirs de Tchécoslovaquie, des pétroliers et des cargos de RDA, des bulldozers lourds de Hongrie, des bloomings et des tuyaux d'acier de Pologne.

Pourquoi Seva essayait-il de trainer dans la boue et piétiner son amour infini, indéfectible et détestable comme un ver solitaire ?

Je demandai, histoire de changer de sujet :

— Comment se portent nos vieux ?

— Je n'en sais rien, lâcha-t-il entre ses dents.

— Comment ça, tu n'en sais rien ? Tu n'es pas allé leur faire tes adieux ?

— Si, si, acquiesça-t-il en passant, avant d'ajouter : Hier, j'ai pensé que je ne les aimais pas...

— Qui ça ? demandai-je sans comprendre.

— Nos parents.

Il est peut-être devenu fou, pensai-je avec crainte. Seva ajouta, avec un sourire haineux :

— Ce sont de vieilles gens, très méchants, peu cultivés et répugnants. Des gens qui n'aiment personne au monde. Et que personne n'aime...

— Toi, ils t'aiment, dis-je, pour lui rafraîchir la mémoire.

— Ce serait mieux s'ils ne m'aimaient pas, répondit-il avec dépit en secouant la tête. Je me dis : voilà, je pars pour un an, ou deux, peut-être davantage, qui sait. Et dans toute cette marée humaine, il ne me reste que deux âmes qui me sont chères. Ma fille, Rita. Et toi. Seulement, ni elle ni toi, vous ne m'aimez.

Je me concentrai en fixant la chaussée mouillée et boueuse devant moi. Seva ajouta lentement :

— Il y a sûrement un sens dans tout ça... Mais pour l'instant je ne le saisis pas.

Au moment où l'on dépassait la Grande Boucle, je demandai à Seva :

— Alors pourquoi tu te bilais autant pour l'honneur paternel que j'allais prétendument salir ?

— Ça n'a rien à voir ! Comme dit notre maman – chez toi, vis ta vie, chez les autres, obéis ! Et puis, ce n'est pas pour le père que je me faisais tant de bile, mais pour toi. Et ça, ballot, tu ne le comprends pas. Sans parler du fait que, dans tes recherches, tu ne te représentes pas très précisément le rôle qu'il a joué dans cette vieille histoire...

— Et quel était ce rôle ?

— Il était responsable de la couverture de l'opération. C'est Kroutovanov qui dirigeait l'ensemble des opérations, et comme c'était un artiste, il a voulu du panache et de l'envergure. Quand il était jeune, encore étudiant, il avait fréquenté un atelier théâtral que dirigeait Mikhœls. Un vrai Néron policier..., ajouta Seva avec une méchante ironie.

L'animal qui ne supportait pas le regard humain avait pris des cours de comédie chez sa victime.

Seva alluma tranquillement une cigarette et dit pensivement :

— Je pense que Kroutovanov a décidé de s'occuper de cette affaire justement parce qu'il connaissait bien Mikhœls. Il avait envie de lui en remontrer en matière de mise en scène. Mais n'étant qu'un dilettante, son spectacle était grossier et de mauvais goût. Il y avait beaucoup trop de chaînons intermédiaires, ce qui a laissé une quantité de traces. Ce genre d'affaires se traite en solitaire. Et lui a ordonné de constituer deux groupes opérationnels de couverture, que dirigeait notre paternel, et un groupe de choc, sous les ordres du ministre biélorusse Tsanava.

— Qui ça, qui ça ?

— Tsanava. Lavrenti Fomitch Tsanava, homonyme et neveu de Beria. On l'appelait Lavrenti II Un monstre. Il torturait les gens personnellement. Un manutentionnaire de Tbilissi, une bête sanguinaire et rusée. Il a assuré toute la logistique de l'assassinat de Mikhœls, quant à l'exécutant-broyeur d'os, Kroutovanov l'a ramené avec lui de Moscou...

Je me mis à gigoter sur mon siège. Seva posa la main sur mon épaule :

— Non, non, je ne sais pas comment s'appelle le broyeur en question. Et je te demande formellement de ne pas aller emmerder tout le monde avec tes questions. Même chez nous, on considère que cet homme n'a jamais existé. Eh bien, c'est cet anonyme qui a fracassé

le crâne de Mikhoëls à coups de barre de fer enveloppée dans du feutre...

— Attends ! Quelle barre de fer ? Ils ont été écrasés par un Studebaker !

Seva hocha la tête :

— Le Studebaker a poursuivi Mikhoëls et le père de ta Juive sur le trottoir. Mais – soit ils avaient été avertis, soit ils s'étaient doutés de quelque chose – le camion n'a pas réussi à les renverser sur le trottoir, ils se sont réfugiés dans une cour de la rue Nemig et c'est là que le broyeur les a rattrapés et leur a démoli le crâne à coups de barre de fer...

— Il y avait deux broyeurs, dis-je.

Seva haussa les épaules :

— Oui, je sais. Mais je ne sais pas qui était le deuxième.

Avant de tourner vers l'aéroport, je demandai :

— Pourquoi tu m'as raconté tout ça ?

Seva me serra la main à me faire mal :

— Pour que tu t'assagisses ! Pour qu'on n'écrabouille pas ton crâne d'idiot avec une barre de fer !

— Tu mens, dis-je avec rage. C'est pour toi que tu crains ! Tu as peur du scandale...

La pression de ses doigts sur ma main se relâcha, et il s'enfonça dans son siège d'un air las.

— C'est ta vie, après tout ! Si Dieu le veut, tu verras – je n'ai pas peur du scandale...

Le rectangle de verre de l'aéroport apparut devant nous. Seva ajouta, indifférent :

— Il n'y a rien de plus stupide que de désavouer avec des mots creux sa propre expérience. C'est comme notre paternel, persuadé qu'on l'a balancé à la retraite à cause de son exceptionnelle intransigeance...

— Et à ton avis, pourquoi on l'a balancé à la retraite ?

— Parce qu'il avait l'appétit plus gros que le ventre. Parce qu'il a voulu jouer un jeu risqué...

Je garai la voiture, pris la valise de Seva, lui, son attaché-case et le parapluie, et nous nous dirigeâmes vers l'entrée de l'aéroport. Une foule de gens alertes, bruns de peau et rouquins, parlant à voix forte et gutturale, tourbillonnaient près des portes. Je n'avais pas compris tout

de suite – ils étaient tous juifs.

Seva les désigna du menton :

— C'est le vol pour Vienne, le chemin des Juifs.

Il ajouta en riant :

— Il serait plus opportun de rebaptiser cet aéroport et de l'appeler la porte Juive...

La salle était divisée par une cloison en contreplaqué, devant laquelle une véritable Sodome s'était établie : enfants piaillants, innombrables valises et ballots, chiens, vieillards délabrés, veilles femmes en larmes, hommes affolés, serrant contre leurs poitrines les papiers et les billets, femmes hurlantes, parents et amis sanglotant par centaines.

On s'esclaffe, on s'enlace, on crie : « À la prochaine – là-bas, si Dieu le veut ! », des sacs passent par-dessus les têtes, un hurlement strident éclate comme un pétard, quelqu'un s'évanouit, une bouteille de vodka se fracasse sur la dalle, accompagnée d'un soupir douloureux et de mots d'encouragement mêlés de larmes : « Qu'elle aille au diable, qu'avec elle se répande ici tout notre chagrin ! »

Une petite brèche s'ouvre dans la frontière de contreplaqué et une famille entière s'y engouffre, aussitôt suivie d'une nouvelle explosion de cris et de pleurs, et l'on dirait que cette porte qui se referme est celle d'un crématoire, qui avale les gens pour toujours. Tout cela ressemble à des obsèques – ceux qui restent de ce côté-ci ne reverront plus jamais ceux qui ont franchi la porte en contreplaqué.

Là-bas, les filles, ici les mères. Là-bas, les frères, ici les sœurs.

C'est par là-bas que s'en irait Ula. Me laissant ici.

La faillite du monde. La fuite. La fracture de la vie. L'éparpillement de l'exode.

— Quelle horreur, dis-je à Seva, mais il fit non de la tête.

— Ce n'est pas une horreur, non. Il y a cent ans, Pobiedonostsev(122), haut-procureur du Saint-Synode, avait prédit le destin des Juifs de Russie : un tiers d'émigrés, un tiers de morts, un tiers d'assimilés. Cette horreur-là, pour eux, c'est le bonheur...

Je lui désignai la foule massée près de la porte :

— Toi aussi, tu vas par là ?

Seva éclata de rire :

— Pas pour l'instant, Dieu merci. J'ai droit au guichet diplomatique...

Nous demeurâmes un moment sans parler, puis Seva dit :

— Toute ma vie se résume à l'absorption permanente d'huile de foie de morue...

— Ça veut dire quoi, absorption d'huile de foie de morue ?

— J'étais souvent malade étant petit et on m'obligeait à boire de l'huile de foie de morue. Et pour me rendre plus malléable, on me donnait cinq kopecks pour chaque cuillerée avalée, que je mettais dans une tirelire. Une fois que la tirelire était pleine, on me permettait d'en sortir les pièces et d'aller m'acheter une nouvelle bouteille d'huile de foie de morue...

Seva m'empoigna brusquement, m'embrassa et se dirigea vers une porte en verre avec un écriteau « Guichet diplomatique ». Il entrouvrit la porte, se retourna vers moi, agita sa main et murmura quelque chose que je ne pus entendre, mais il me sembla voir ses lèvres articuler :

— J'en ai marre de l'huile de foie de morue...

42. Ula. L'immersion

La visite ! La visite ! La visite ! Le murmure parcourut la salle, suivi d'un bref mouvement général, puis le silence retomba. Se déplaçant difficilement, Klava Melikha entreprit de ramper sous son matelas en soufflant comme un bœuf. Sveta se mit à chanter à tue-tête quelque chose qui ressemblait à une prière-incantation païenne. Professeur de musique, Sveta, persuadée d'être géniale, avait composé un opéra pop. Ses élèves se moquaient cruellement d'elle et le directeur de l'école la terrorisait. Sveta était convaincue qu'il s'agissait d'un complot. Un jour, pendant son cours de musique, Sveta reçut un encrier à la figure, le directeur surgit dans la classe et l'injuria. Sveta sortit dans la rue – dévêtue, par grand froid – et arpenta longuement la ville en chantant son opéra. Après six mois de traitement, aucune amélioration n'avait été constatée.

Tout cela me fut conté par Olga Stepanovna, la quatrième pensionnaire de notre salle. Elle-même était complètement guérie. D'ailleurs, elle n'était pas malade – elle avait eu ce qu'elle-même appelait une « éclipse ». À six heures du matin, elle avait pris les commandes de son trolleybus, quitté le dépôt et s'apprêtait à suivre son itinéraire habituel, lorsque, soudain, elle aperçut le diable qui lui faisait des signes depuis la chaussée. Olga Stepanovna le prit en chasse, mais il parvenait toujours à s'échapper de sous les roues du trolley et elle finit par s'emplafonner contre un poteau du côté opposé de la rue. Elle ne cessait de m'assurer qu'elle n'avait plus jamais eu d'éclipses, même si, une fois ou deux, le diable était réapparu pour lui faire « des gestes obscènes ».

Sveta chantait d'une voix stridente, avec des pointes passionnées et déchirantes telle Yma Sumac, suivies aussitôt d'accalmies : alors elle gémissait doucement, suivant les invisibles indications de sa folle partition. Olga Stepanovna arrangea la couverture sur son lit, puis s'approcha de moi, secoua mon oreiller, le cala dans mon dos, me peigna les cheveux avec son peigne en demi-cercle de vieille femme. Elle me fixa un moment dans les yeux puis me dit très sérieusement à l'oreille :

— Tu ne resteras pas longtemps ! Le démon t'a visitée, mais il est reparti. Ils te laisseront bientôt sortir. Nous partirons ensemble...

Ça fait trois ans qu'elle est ici.

La visite ! La visite ! La visite !

— Sveta, la pauvre, elle va mal ! Elle ne sortira pas de sitôt. Ils vont sûrement l'envoyer à la Sytchevka, m'explique Olga Stepanovna en aparté.

— La Sytchevka, qu'est-ce que c'est ?

— Hou-ou-ou ! Ma pauvre petite ! Tout le monde veut savoir ce que c'est – la Sytchevka. SAUF QUE PERSONNE N'EN EST JAMAIS REVENU...

La visite ! La visite ! – bruits de pas dans le couloir, de propos échangés, tourbillon de blouses blanches dans l'embrasure de la porte. Et soudain la salle se remplit de monde – c'est un mélange de parler énergique, de tension, de peur, de soumission à la volonté extérieure, d'impuissance, de discipline de fer.

La visite des démons.

À l'avant, la belle doctoresse qui m'avait accueillie. Une sorte de chef, probablement. Vyskrebentsev, le démon grassouillet, tournicote autour d'elle en se tordant comme du caoutchouc, et fait son rapport en jetant des coups d'œil sur ses notes. Ils passent comme un tourbillon de neige indifférent devant Klava ; Vyskrebentsev lâche sans s'arrêter :

— Pas de changements significatifs.

La doctoresse s'arrête près du lit de Sveta, s'assoit, lui prend la main et demande avec douceur :

— Alors, Svetochka, comment ça va ?

Sveta chante. Sa voix monte au plafond, elle sonne et vibre comme une lance insensible à la gravitation, et son souffle semble inépuisable. Cet envol n'a pas de terme. Soudain la lance éclate en mille copeaux secs qui se dispersent à travers la salle. Les larmes ruissellent sur ses joues, une crampe lui tord la bouche.

Vyskrebentsev informe :

— En ce moment, elle est en phase passive du cycle. On continue le Tezercin et le Neuleptil...

Tout le monde est satisfait d'Olga Stepanovna. Non, il n'est pas question de sortie, pour l'instant. Si vous vous sentez mieux, on peut vous trouver une place dans un de nos ateliers. Pour quoi faire ? Des filets à provisions, de la reliure de bloc-notes – ce n'est pas le travail qui manque !...

— Bonjour, Sulamith Moïsseïevna !

Suffoquant de haine, je ne peux pas décoller mes lèvres.

Et ne veux pas !

Ils secouent tous la tête de haut en bas – tout est pour le mieux ! Rien d'étonnant !

La belle doctoresse s'assoit à côté de moi sur une chaise. Vyskrebentsev ouvre d'une main ferme une chemise avec écrit dessus « Dossier médical ». Il commence à réciter d'une voix de sacristain :

— Malade Guinzbourg, entrée en clinique le 17 septembre. Hospitalisée à la suite d'une mission spéciale et amenée par ambulance des urgences psychiatriques...

Mission spéciale. Ambulances spéciales. Nourriture spéciale. Service spécial. Déportations spéciales. Termes spéciaux. Pensée spéciale. Collaborateurs spéciaux. Gens spéciaux. Pays spécial du nom de Staline.

— Vingt-neuf ans, constitution physique normale, léger aplanissement du repli nasolabial gauche, légère anisoréflexie. Pas de réflexes pathologiques. Bonne réponse à l'épreuve de Romberg. Réaction de Wasserman négative...

Pourquoi serait-elle positive ? Je n'ai pas la syphilis. J'ai la lèpre.

— ... La malade ne comprend pas exactement le but du traitement prescrit...

Tu te trompes, démon aux joues roses – c'est au dispensaire que je ne comprenais pas exactement le but du traitement, pendant que le médecin fou Nikolai Sergueïevitch était en train de me ligoter. Maintenant, je comprends très bien. Tu voudrais que je me terre sous le matelas, comme Klava, que je chante avec Sveta et que je poursuive le diable en trolleybus en compagnie d'Olga Stepanovna.

— ... La malade s'oriente mal dans le temps...

Ça, en revanche, c'est vrai ! Je pensais, j'espérais que notre monde avait un peu changé dans le temps. Mais j'étais mal orientée.

— ... Les renseignements de base sont fournis correctement par la malade, même si elle répond évasivement à certaines questions...

Les renseignements de base sont fournis par l'inspecteur Sourova, et vous ne me laissez pas la moindre possibilité de fuir vos questions. Puisque je n'appartiens plus à personne.

— ... Troubles du raisonnement prenant la forme de ratiocinations... perte de jugement autocritique... dissociation des processus psychiques... appauvrissement émotionnel... autisme profond – repli sur soi... peurs... inquiétude sans motif... désarroi... syndrome ouvert de Kandinsky-Clérambault...

Je me soulevai sur le lit et dis à la doctoresse :

— Vous savez parfaitement que je ne suis pas malade. Pourquoi me

tourmentez-vous ? Pourquoi me retenez-vous ici ?

Elle posa la main sur mon épaule et dit doucement :

— Notre devoir est de vous aider. Vous n'allez pas très bien. Et nous vous aiderons. Le docteur Vyskrebentsev est un médecin très expérimenté et méticuleux...

Elle avait les ailes du nez qui tremblaient, je ne sais pas pourquoi.

Pendant ce temps-là, le médecin expérimenté et méticuleux continuait de bourdonner au-dessus de ma tête :

— ... Halopéridol... Je pense que c'est le neuroleptique le plus efficace indiqué dans tous les cas de troubles psychomoteurs... Obtenus d'excellents résultats... Halopéridol... Halopéridol... Action neuroleptique...

Ils s'étaient insensiblement éloignés et l'infirmière, jeune et mince, l'œil nacré et mort – elle s'appelle Vika –, se tenait maintenant devant mon lit et me tendait trois cachets de couleurs différentes posés sur une feuille de papier :

— Malade, prenez vos médicaments...

Je me sens de nouveau saisie d'épouvante, parce que j'ai entendu dire, parce que je le sais, que de fortes doses de puissants neuroleptiques transforment en idiot un homme normal et que ces trois cachets multicolores et sympathiques, tels des obus antichars, détruisent l'ordre de mon autisme – l'absolu repli sur moi-même dans mon abri antiaérien, où je peux fuir le désarroi, l'inquiétude et la peur qui m'assaillent.

Je me prépare à crier : « Je ne veux pas ! Je ne le ferai pas ! Je suis en bonne santé ! » Mais, au moment où j'ouvre la bouche pour reprendre ma respiration, Vika, l'œil immobile et le mouvement ralenti, se penche soudain vers moi et, avec la vélocité du boxeur, m'enfourne les cachets, d'une main me pinçant le nez, de l'autre me tirant par le bout de la langue. Manquant d'étouffer, je pousse un cri, reprends ma respiration et avale les cachets multicolores.

Vika dit d'une voix parfaitement indifférente :

— Restez tranquille. Si vous vous agitez, je vous mets la camisole...

Et elle s'en alla.

Le sang empoisonné, lourd et épais, bouillonnait en moi. Un bourdonnement montait dans mes oreilles, puis s'éloignait, et revenait encore. J'eus soudain extrêmement chaud. Je transpirais – la sueur ruisselait en flot ininterrompu, l'oreiller était trempé sous ma tête, je suffoquais, mais sans parvenir à me soulever. Ma poitrine se vida brusquement, et il me sembla qu'elle n'était plus qu'une cuvette

d'étain, au fond de laquelle mon cœur se tortillait en bondissant.

Les orbites jaunes de Klava... Elle s'est approchée de mon lit à pas de loup, personne ne la voit... Elle veut pénétrer en moi et, avec sa cuillère, percer mon cœur qui palpite au fond de la cuvette... La puanteur jaune du soufre... Comme j'ai chaud... Aliocha, ils m'ont bombardée à l'intérieur...

Je n'ai plus d'abri... Klava va mettre le feu à mon lit... Il brûle déjà, c'est moi qui me consume... Je n'en peux plus...

Et la voix jaune de Sveta vole au-dessus de moi, la lance sonne et vibre au-dessus de mon incendie, et pousse des cris perçants et terrifiants... Halo... péri... dol !

Je cours sur la chaussée... Mes vêtements brûlent... Je brûle... Mais qu'ai-je fait ? Prends ma place sur la croix, Barrabas !... On m'a crucifiée à ta place... Et vous m'avez tous abandonnée...

Course infinie... route infinie... Elle monte devant moi... J'étouffe, je n'ai plus de forces... Je cours le long d'un cercle...

Grand-père !... Grand-père !... Réponds-moi ! Je n'en peux plus !... Grand-père !

— ... Nous sommes différents, Sulamith. Nous sommes éternels. Chacun de nous est mortel, mais ensemble nous sommes éternels...

— Pourquoi, grand-père ?... Je n'en peux plus... je suis en train de mourir...

— ... Nous ne pouvons pas éteindre le feu et nous n'avons pas la force d'empêcher le grand rouet de filer. Nous ne retournerons pas dans notre monde avant d'avoir accompli notre serment...

Et moi-même je finis par devenir la voix de Sveta – je m'envole vers nulle part, jaune et brûlante, comme la douleur...

43. Aliocha. Le commandement du diable

À mi-chemin de la ville, je remarquai qu'une voiture me collait au train. Quelque part près du quartier Planernoïe, je m'arrêtai devant un kiosque pour acheter des cigarettes. Une Volga grise déglinguée me dépassa de quelques mètres et s'arrêta à son tour. J'achetai les cigarettes, remontai dans la voiture, sortis lentement sur la chaussée et roulai d'un petit train de sénateur. La Volga me suivait en se déhanchant légèrement. Après Khimki, j'appuyai subitement sur le champignon mais l'épave crasseuse me rattrapa aussi sec. Moteur débridé...

Je franchis le pont sur la Moskova, m'arrêtai à la station-service et je remarquai, en faisant le plein, que mes mains tremblaient. Était-ce parce qu'il me restait en tout et pour tout deux roubles et que les hommes-chiens savaient pertinemment que je n'avais plus d'argent ? Ils doivent tout savoir à mon sujet dorénavant. Les voilà qui attendent patiemment.

Une fois en ville, je les perdais de vue. Place Maïakovski je tournai sur la Sadovaïa pour aller chez mes parents. Ma mère se montra enchantée de me voir. Pour se désoler aussitôt, car, à peine le seuil franchi, je lui demandai de me prêter cent roubles.

Mon père se tenait dans l'embrasure de la porte du salon, vêtu de son sempiternel pyjama rayé vert-marron, et me fixait intensément de son œil rond de lynx. Il répondit sans se hâter, remuant à contrecœur ses lèvres gercées :

— L'argent, on ne l'imprime pas. On tire sur la corde, d'une pension à l'autre. Moins les cotisations au Parti, le loyer, l'électricité, le gaz.

Le général en retraite, l'ancien ministre, et sa femme vivent avec sept roubles par jour.

— Qu'est-ce que tu as à me regarder comme ça ? s'énerva papounet. Tu veux qu'on te donne nos économies jusqu'au dernier kopeck ? Tiens, prends ça !

Et il me fit un bras d'honneur.

— Sois patient ! Ta mère et moi, on va bientôt mourir, tu pourras tout claquer en vodka, foutre l'héritage en l'air ! Mais, pour le moment, on doit se débrouiller avec sept roubles par jour...

Celui qui n'est pas né ici ne peut rien comprendre à notre existence. Un satrape tout-puissant, un patron de la vie sans foi ni loi, qui faisait pendre des gens sans jugement, affrétait un avion pour aller chercher du caviar frais à Astrakhan et des melons à Samarkand, assassinait des génies ou de simples villageois, qui a piétiné un peuple entier, mais qui ne fut jamais accusé, jugé et condamné par personne, vit aujourd'hui avec la digne retraite de général se montant à sept roubles par jour.

Voilà ce qui est impossible à comprendre – comment ? pourquoi ?

Papounet, ayant interprété mon silence comme une condamnation de son avarice, s'excita de plus belle et poursuivit son discours en hachant l'air avec sa main coléreuse, comme lorsqu'il maniait le sabre, dans sa jeunesse :

— Je ne suis pas comme certains qui ont perdu tout sentiment de honte ! Par exemple, le général Litovtchenko – il a tiré un wagon-lit aux chemins de fer, l'a fait installer dans sa propriété en Crimée et loue les compartiments aux vacanciers. Il ramasse le fric à pleines mains !

Je l'interrompis à mi-voix :

— Tu as le bonjour de Garnisonov...

— De qui ça ? demanda-t-il, frappé de stupeur.

— De Pacha Garnisonov, ton ancien chauffeur.

Papounet laissa tomber, mi-étonné, mi-méfiant :

— Merci. Tu l'as déniché où ?

— À Vilnius. Je l'ai croisé dans la rue, par hasard. J'étais en mission...

— Comment se porte-t-il, ce coquin ? demanda mon père.

— Pas trop mal, mais en ce moment il a quelques ennuis...

— Il a encore filouté ? dit mon père, sans l'ombre d'un doute.

— Non, c'est la Procuration qui le serre d'un peu près...

— Tiens ! En voilà une nouvelle !

— Ils ont décidé de rouvrir l'enquête sur l'assassinat de Mikhøels...

Même dans la demi-pénombre du salon, je pus voir le visage de mon père qui changeait de couleur à une vitesse vertigineuse pour devenir tout gris. Seigneur, pourquoi as-tu commandé : « Respecte ton père et ta mère » ?

— Pourquoi ? demanda-t-il d'une voix sourde et sifflante.

— Qu'est-ce que j'en sais ? Ça doit venir du Congrès américain,

non ?

— Je ne parle pas de ça ! Je te demande pourquoi ils ont commencé par lui ?

— Il m'a dit que ce n'était pas lui le premier, mais Mikhaïlovitch ; tu te souviens de lui ? Un Juif rouquin avec une touffe de poils sur la joue ?

— Je m'en souviens, répondit distraitement mon père, et je le voyais s'enfoncer dans les vagues répugnantes de la peur.

Il ne tentait même pas de revenir à la surface, mais se laissait couler jusqu'au fond. Sa moustache pendouillait misérablement, une épaisse coquille avait recouvert les noisettes incandescentes de ses yeux.

Mollement, il articula une question :

— Comment se fait-il que tu t'en souviennes, toi ?

— J'ai une excellente mémoire, je tiens ça de mon père !

Papounet garda longuement la tête baissée, puis finit par dire, dépité :

— Toute cette saloperie, ça vient de Khrouchtchev – saleté de bouc, hyène puante ! Crapule volontariste !

Je souris :

— C'est vrai, ça. Toute une lignée de volontaristes convaincants : saint Augustin – Schopenhauer – Nietzsche – Khrouchtchev. Réfléchis un peu avant de parler ! Il y a quinze ans que Khrouchtchev a été viré à coups de pompe dans le cul !

Mon père me fit taire d'un geste de la main et demanda fébrilement :

— Et Pacha t'a dit ce qu'ils cherchaient à savoir exactement ?

— Tu parles qu'il va me le dire ! Je suppose qu'il t'a tout mis sur le dos !

Les joues de mon père gonflèrent, ses yeux s'injectèrent de sang et je pensai involontairement à l'évêque qui s'était pété un vaisseau de l'œil pendant un interrogatoire.

Seigneur, qu'est-ce que je suis en train de faire ? Pourquoi m'as-tu confié cette croix insoulevable ? Pourquoi m'as-tu érigé en juge de mon propre père ?

La Justice procède de toi, mais la vérité aussi procède de toi ! Ils tortureront Ula, ils me tueront probablement. Mais je dois sauver Ula. Il me faut des noms, des témoins, des faits. Je suis muet et je dois crier pour que le sourd puisse entendre la terrible vérité.

— Qu'est-ce que tu veux que Pacha me mette sur le dos ? demanda pensivement mon père. J'exécutais les ordres du centre.

— Oui, mais ce sont tes ordres que Mikhaïlovitch et lui ont exécutés quand ils ont assassiné le grand artiste. Ceux qui t'ont donné ces ordres ne sont plus là – mais toi, oui. Tu comprends la différence ?

— Ils ne l'ont pas assassiné. Pacha assistait et Mikhaïlovitch était préparateur...

— Ça veut dire quoi, « préparateur » ?

— Il avait un agent, un proche de l'entourage de Mikhoels, qui transmettait à Mikhaïlovitch les renseignements nécessaires à son sujet...

Un agent dans l'entourage de Solomon. Le frère manchot de Grodner ? C'est bien lui qui avait rabattu Mikhoels et le père d'Ula ? Il était venu avec son frère pour les inviter...

J'allumai une cigarette et dis à mon père sur un ton résolu :

— Écoute, il faut que tu réfléchisses à tout ça sérieusement. Tu seras probablement convoqué et il faudra que tu trouves une autre réponse que « ils n'ont pas assassiné ». Même moi je sais qu'on avait envoyé des « nettoyeurs-broyeurs » s'occuper de tout ça. Tu peux donner leurs noms ? Dire ce qu'ils sont devenus ? Et qui a signé ton ordre de mission ?

Mon père fixait ses yeux sur moi sans me regarder, réfléchissant, remuant ses souvenirs, comparant, estimant – mais la peur et la sénilité entravaient sa pensée.

— Je me souviens d'un broyeur, lâcha-t-il distraitement. Le second était l'aide de camp de Lavrenti Tsanava, ministre biélorusse, et missionné par lui...

— Où est-il en ce moment, Tsanava ?

— Où ça, où ça ! Il est mort ! Il a été arrêté tout de suite après Beria et, une semaine plus tard, ce véritable taureau passait l'arme à gauche. Je suppose qu'ils l'ont empoisonné... Il n'y a probablement même pas de dossier sur lui, dans l'affolement général, personne n'a eu le temps de recueillir sa déposition...

— On doit pouvoir retrouver l'aide de camp, observai-je.

— Une aiguille dans une botte de foin, oui ! Son nom c'était Jigatchev, je crois...

— Garnisonov dit qu'il se les rappelle très bien tous les deux, dis-je au hasard.

— Tu m'étonnes ! répondit mon père en grinçant des dents.

Bizarre – Garnisonov m'avait dit qu'il les avait ramassés dans le noir, ramenés et jamais revus depuis. Je hasardai une autre tentative :

— Et pourquoi penses-tu qu'il se les rappelle très bien ?

— Ha ! fit-il en agitant furieusement la caboche et il frappa du poing sur la table. À quoi ça sert d'en parler aujourd'hui ? Ça ne changera rien !

Le paternel émergeait lentement, s'extirpant du tourbillon de l'épouvante ; il avait recouvré sa capacité de réfléchir et me regardait maintenant avec méfiance et hostilité.

— Allez ! Ça suffit. On a parlé et basta. Tu as intérêt à tenir ta langue. Il ne se passera rien, il n'y a plus personne pour remuer tout ça, et à quoi bon, d'ailleurs ?

Et c'est tout – il se referma comme une malle. Pendant les brefs instants de désarroi et de peur, et tant que les cadenas de sa terrible mémoire étaient ouverts, j'avais pu arracher les costumes presque neufs, jamais portés, saupoudrés de la poussière de l'oubli, d'un bal masqué sanguinaire.

Mikhaïlovitch était le maître espion d'un agent dans l'entourage de Solomon.

Le second assassin était l'aide de camp de Tsanava. Son nom était Jigatchev.

Garnisonov connaissait probablement Jigatchev ou les deux assassins, ce qu'il m'avait caché pour une raison qui m'échappait.

Merci à toi, quand même, ô rude existence – tu as abrogé tous les commandements. Tu nous as ordonné de fabriquer une idole, à qui nous avons donné le nom de Dieu, tu nous as ordonné d'abuser de ce nom. Tu nous as ordonné, souveraine : « Tue ! ». Et, après avoir décrété que tout appartenait à tous, tu nous as ordonné : « Vole ! », tu nous as éduqués dans l'esprit de convoitise du bien d'autrui, de l'âne et de l'épouse. Tu nous a jetés dans le tourbillon de l'adultère consenti et voués au faux témoignage perpétuel. Tu nous as libérés du devoir d'honorer notre père mais obligés à adorer un gamin à demi fou qui a condamné son père à mort.

Merci à toi, ô existence juste, pour avoir fait de moi, dans la recherche de la vérité et de la Justice qui procède de Dieu, un autre Pavlik Morozov.

Messieurs les libéraux de l'Occident ! Chers pigeons américains ! Vous n'aimez probablement pas les Pavlik Morozov, ces enfants qui sont privés de patronyme parce qu'ils ont assassiné leur père. C'est vrai que vous ne savez pas ce qu'est un patronyme, vous n'en portez pas. Vous n'avez pas non plus d'enfants de paysans qui balancent leur

papa au FBI, ni de fils de généraux qui voudraient hurler la vérité sur leur père à la face du monde pour trouver la justice qui procède de Dieu.

Je suis un Pavlik Morozov traqué, pourchassé, muet. Je suis presque mort dans cette vie. Je voulais crier assez fort pour que vous m'entendiez, vous, les indifférents et les sourds. Et me voici maudit jusqu'à la fin des temps. « Tu déshonoreras ton père » – tel est désormais mon commandement...

44. Ula. Ahriman

... Nous nous promenons, Aliocha et moi, dans le jardin zoologique. C'est un dimanche de canicule et le zoo est désert. Une chaleur blanche et cuisante. Pourquoi sommes-nous venus ici ? Parce que nous ne savons pas où aller. La glace fondue, les feuilles des arbres flétries. Tout autour, des cages, des grilles, des grillages, des pieux, des barreaux. Les pierres souillées des volières. Des morceaux de viande noire, des os rongés parsèment le sol des cages. Des mouches bourdonnent au-dessus.

Les animaux, eux, ne mangent pas. Ils dorment. Brefs instants de sommeil léger, l'engourdissement de la captivité, la fatigue d'une force à jamais brisée. La dévastation du désespoir. Les animaux savent qu'ils ne sortiront jamais d'ici. Et qu'ont-ils à faire de la liberté ? Ils ne peuvent plus vivre libres, leur corps est déchiré par l'angoisse, et le caractère brisé par l'absence de lendemain.

Ils dorment. Ils sentent que, plus tu dors, moins tu vois ce monde fade, et plus vite tu seras délivré par l'immense obscurité.

Nous, les animaux, nous ne sommes même pas libres du terme de notre vie. Nous ne sommes pas nos propres patrons. Nous n'appartenons à personne. Nous dormons. Faites-nous cette grâce – ne nous touchez pas, laissez-nous dormir...

— Debout, lève-toi !

— Pourquoi ?

— Lève-toi ! Radio du crâne...

Pourquoi cherchent-ils à explorer mon crâne avec les rayons invisibles qui voient tout ? Il n'y a rien à l'intérieur. Les sauvages – chasseurs de crânes – m'ont arraché la tête, l'ont séchée, bourrée de médicaments – je ne me rappelle plus leurs noms –, fumée, accrochée au mât par les cheveux, et elle se balance, bercée par les vents ardents du délire. Dans la demi-pénombre de l'oubli, elle a fini par se dessécher, se durcir – et la voilà pas plus grosse qu'une pomme noire d'automne.

— Elle n'y arrivera pas, couche-la sur le brancard, dit une voix, et le grincement désormais familier des roulettes traverse le silence, l'air étouffant, épais comme de la *pastila*(123), on me saisit par les épaules et les jambes, on m'étend sur l'étroit plateau métallique du brancard.

En route !

Le courant d'air s'engouffre dans le couloir aux murs olive, le vasistas cogne avec un grincement sec. La peinture de ces murs est un mélange de soufre, de la bile de souffrance et d'angoisse des habitants. L'air est saturé de désespoir, un peu dilué par la puanteur d'une soupe au chou tournée.

Et le cri, furieux, qui survole la tête de la folle :

— Tu veux du soufre ? Je vais t'en filer, du soufre !...

Soufre ! Cris, injures, hurlement de douleur, ronflement utérin, agitation, coups de poing lourds et moites s'enfonçant dans la chair humaine, glapissement, gifles éclatantes, longs gémissements de douleur. Soufre.

On fait rouler le brancard dans l'ascenseur : cliquetis brutal de la porte grillagée, câbles épais, sûr refuge. Je ne veux pas de viande noircie ni d'os rongés et oubliés. Je veux me cacher. Je veux dormir. Je souffre de troubles réflexifs prenant la forme de raisonnements excessifs. Si j'arrive à dormir davantage, je verrai plus vite arriver la dissolution de mes misérables albumines.

Aliocha, mon amour, où es-tu ? Que t'arrive-t-il ?

Il vole, à cheval sur un énorme bouquet de roses, comme sur un ballon. Je voudrais rassembler mes forces et regarder – est-ce que ton petit ballon vole assez haut, est-ce qu'il sera capable de t'emporter le plus loin possible des espaces gris infinis de l'asile de fous ? Je ne sais pas si tu sauras être heureux tout seul, mais au moins que tu sois libre...

Mais le ballon descend peu à peu, descend et descend, et il va se fracasser contre la pierre...

Choc. Cliquetis de la grille – la porte de l'ascenseur.

Seigneur ! Ô mon Dieu ! Je me relève d'un bond sur le brancard. Et s'il était déjà là ? Dans la salle voisine ? À l'étage au-dessus ? Dans le pavillon d'à côté ? Seigneur, ne laisse pas advenir cela ! Je veux prendre sur moi sa souffrance ! Ils le tueront...

— Couche-toi ! Je te dis de te recoucher ! Qu'est-ce t'as à t'agiter ?

Un long couloir sombre, arpenté par la file ininterrompue et tournante des malades. Le brancard roule au milieu du couloir, et ils marchent des deux côtés : sur la droite, en avant, sur la gauche, en arrière. Ils sont brun-noir, éteints, moisiss, malheureux. Section des hommes.

Dans leurs robes de chambre de prisonniers, avec leurs visages éteints, ils ressemblent à des sacs de pommes de terre sur pattes. Voilà

ce que ça veut dire, courber la tête...

Marécages. Ils sont leur mouvement, les bulles de ce marais purulent.

Ici se dresse la digue du grand fleuve infini *En Sof*, le barrage de la spiritualité, ici tourbillonne le tourbillon des âmes détruites.

Nombreux sont ceux qui errent nus dans leur marche sans but ; ils n'ont, pour tout vêtement, que leur chemise courte. Que cherchent ces hommes nus dans cet incendie de la conscience, qu'espèrent-ils trouver sous les ruines de la mémoire ?

Les Juifs ne connaissent pas la notion d'enfer. Ils croient à la sphère inférieure de la vie – le royaume du mal d'Ahriman. Toute l'horreur du monde est contenue en Ahriman.

Ahriman. Seigneur, pourquoi m'as tu laissée descendre dans l'Ahriman numéro 7 du Service de santé publique de Moscou ?

Un monstre trapu, nu et sans visage se glisse derrière la nurse et commence à se masturber. Sans arrêter le brancard, la nurse se retourne et lui décoche un coup de pied bref et violent dans l'aine. Le monstre s'écroule, meuglant et hurlant.

— Qu'est-ce que vous faites...

— C'est rien, c'est notre pique-assiette ! répond la nurse en riant, avant d'ajouter, persuasive : C'est la seule manière de s'en débarrasser ! Si tu préfères, on te laisse dix minutes dans le couloir en face de la radiologie, et il te grimpera dessus... Non, non, c'est la seule manière ! Ou le soufre...

Pénombre du cabinet, odeur de poussière, de chaud et d'ozone, des silhouettes fantomatiques, des voix brutales, comme dans un rêve interrompu.

Beria sévissait en pleine rue, il entraînait les femmes mariées, mineures, enceintes, dans sa voiture, les emmenait dans des appartements secrets et faisait avec elles ce qui lui passait par la tête.

Une de ces femmes, Vera, vivait dans notre cour.

Mais Beria n'était pas un « pique-assiette ». Il était maréchal de l'Union soviétique et assistait sans se cacher au banquet de la Terreur et de l'Absurde. Personne ne lui envoyait de coups de pied dans l'aine, personne ne lui collait de soufre.

Vera, elle, était devenue folle. Elle jouait avec nous dans le bac à sable, partageait nos poupées, se disputait avec nous, se mettait à pleurer et geignait, la bouche distendue et humide : « Pourquoi vous êtes messantes avec moi ? » Elle avait alors une trentaine d'années. Comme moi aujourd'hui.

« Pourquoi vous êtes messantes avec moi ? »

45. Aliocha. Des Petchenègues aux Polovtsiens

La journée débuta par un cauchemar – le cri flamboyant, tendu et cinglant de ma voisine Nina m'arracha de mon canapé, m'entraîna par le couloir jusqu'à sa porte et me poussa dans sa chambre pleine de crasse et de poussière. Les gamins Kolia et Tolia étaient assis sur le lit et sanglotaient en regardant leur mère qui s'épuisait dans son cri interminable. Elle hurlait sur une seule note, sa gueule de silure sans lèvres grande ouverte, et me désignait du doigt alternativement le plafond et le milieu de la pièce.

La nausée me monta à la gorge. Le plâtre gonflé par les infiltrations avait fini par s'effondrer et avait entraîné dans sa chute un nid à rats. Les petits corps roses à longue queue grouillaient sur le parquet, dans la poussière, au milieu des débris.

Ils piaillaient.

J'aurais dû m'approcher de Nina, mais pour cela il me fallait passer devant ces répugnantes créatures roses rampantes et je ne pouvais faire un pas.

Sans cesser de crier ni quitter les ratons du regard, Nina longea le mur, bondit sur le lit, fit un pas, sauta, me repoussa et se précipita dans le couloir en glapissant ; j'entendis le bruit sourd de la porte d'entrée qui se refermait.

C'est alors qu'Evstigneïev entra dans la pièce – pourpre et enflé, ses yeux enfoncés, invisibles, entre les plis de son visage –, avec un chat brun sans queue sous le bras.

— Mange, minou, bouffe-les, ces ennemis du peuple, dit Evstigneïev, et il lâcha le chat par terre.

D'une démarche souple et élastique, le chat s'approcha du nid éparpillé, nous regarda sévèrement sans cligner, puis, avec un grognement sourd et acharné, entreprit de grignoter la masse rose répugnante aux longues queues emmêlées.

Je me traînai en m'accrochant au mur jusqu'à la cuisine dévastée, où la plomberie fonctionnait encore, ouvris le robinet et bus l'eau froide et acide à l'odeur de cuivre.

L'Apocalypse dans un appartement communautaire.

La dent de Doussia était posée sur ma table, énorme, jaune, effrayante, hérissée de ses racines puissantes et tordues. Le visage

d'Evstigneïev, bosselé comme un coussin, surgit en sautillant devant mes yeux.

— Tu veux boire ? me demanda-t-il. File un rouble, je t'en ramène...

Il me versa un peu de gnôle maison, puante et jaune comme du pétrole, d'une bouteille crasseuse, couverte de traces de doigts.

Un éclair furieux dans la demi-pénombre morne et poussiéreuse – le verre passa le cap, sans m'étouffer, ni m'étrangler, ni me faire gerber. Il alla me bastonner à l'intérieur – m'explosant à la tête, au cœur, au ventre, comme une balle à fragmentation –, je me crus soudain aveugle et déchiré en mille morceaux.

Tout me dégoûte, tout m'est détestable. Je ne peux plus continuer comme ça. Je suis fatigué.

Ula ! Tout ça est ta faute ! Pourquoi as-tu regardé l'animal dans les yeux ? Nous sommes tous de petits rats répugnants et roses. Maintenant, tu es enfermée dans un asile secret – je ne sais pas où. Et moi je bois de la gnôle avec Evstigneïev. Tu m'as privé de mon plus grand bonheur – sortir dans la rue, mettre en marche le moteur de la Moskvitch, le laisser chauffer sans hâte et l'emmener doucement le long des rues pluvieuses, souillées et violentées par l'automne – traverser le centre-ville jusqu'à la perspective Lénine, tourner à droite, prendre la chaussée des Moineaux, tourner à droite encore –, monter sur le pont métallique grondant, prendre la file de gauche, allumer les phares, appuyer sur le klaxon, écraser la pédale de l'accélérateur, bondir dans un rugissement grinçant jusqu'à la moitié du pont, et, dès que l'aiguille de l'indicateur de vitesse dépasserait les cent, braquer à droite – et enfin, fracas des ailes qui éclatent, de la balustrade qui s'effondre, et le silence du vol bref jusqu'à la surface, ridée comme l'asphalte, du fleuve.

Et tout serait fini ! Seigneur, quel grand bonheur ce serait là !

Ula, tu m'as privé de ce bonheur. Nous aurions dû soit vivre, soit mourir ensemble, lorsque nous étions encore libres tous les deux.

Maintenant, tu es à l'asile, et moi je n'ai plus qu'une seule liberté, celle de mourir. Mais si Hamlet est venu, c'est précisément pour mourir. Un Hamlet vivant est ridicule, inutile. Avec le temps, un Hamlet vivant deviendrait un Polonius.

Tout se répète. Sauf qu'il faut payer de nouveau à chaque répétition, comme pour n'importe quelle représentation. Tiens, voilà le croque-mort, qui ronronne, marmonne, mâchouille, et je ne comprends rien à son bourdonnement chétif :

— ... les gens sont devenus bien délicats... l'adjudant, les

délicatesses, il a pas que ça à foutre... je me souviens, on devait exécuter un lieutenant déserteur, c'était le tribunal, quoi... alors, on l'a mis au bord du ravin... bon, on lui a enlevé sa vareuse en cheviotte, ses bottes, bien sûr... je vois que sa culotte est toute neuve... c'était l'hiver... et lui, il transpire à grosses gouttes... j'i' dis : ouvre ton froc, lui, i' comprend rien, j'ai dû le déboutonner moi-même... le chef du peloton, i' me dit : pousse-toi, t'es dans la ligne de feu... et le lieutenant, i' tient sa culotte, je veux pas, i' dit, je me laisserai pas déshonorer... déshonorer qui ?... on lui a tiré dessus, sa cervelle, elle a sauté de son crâne, il a plongé dans le ravin... et moi j'ai gardé la culotte, pas une tache, pas de sang, rien... l'adjudant, i' doit respecter le bien de l'État... comme ça, la culotte, elle a pu resservir encore... et vous, vous avez la trouille des rats...

Il est probable que les gens deviennent fous quand ils ressentent l'impuissance. Rien à faire, rien à changer. Même pas se tuer.

Au-dessus des rats, le chat sans queue. Au-dessus de lui, Evstigneïev portant la culotte du lieutenant fusillé. Au-dessus de lui, Kroutovanov, totalement occidentalisé. Et au-dessus de Kroutovanov, il y a qui ? Ah, à quoi bon ? Ils sont là-haut, dans le plafond, et ils menacent à chaque instant de s'effondrer sur nos têtes.

— ... Hein ? Qu'est-ce qu'i' disait, Lénine ? m'assaille Evstigneïev, me soufflant son haleine fétide et me tendant un autre verre, âcre et jaune comme la bile.

J'attrape le verre, tout en le repoussant de ma main débile de désossé et en secouant la tête : Lénine ne m'a rien dit.

— Bois, Alexeï Zakharytch, et rappelle-toi les paroles du chef — apprendre, qu'il a dit, apprendre et encore apprendre...

Le *schnick* puant, l'incendie dans la glotte, le regard troublé, les oreilles bouchées avec du coton de verre, la caboche du sanglier Evstigneïev qui tremblote dans les bribes de lumière, se dédouble, et sa voix de dragon sifflant qui remplit l'espace :

— Sauf qu'il n'a pas dit, le chef, apprendre quoi exactement ? Et c'est comme ça qu'on est tous restés des ignorants...

Et voilà que je n'ai plus envie de précipiter ma Moskvitch bringuebalante dans la brume glacée du fleuve. Même si je le voulais, je n'y arriverais pas, je n'y verrais pas plus loin que le bout du capot. C'est une grande chose que l'alcool ! Pourquoi construire des chambres à gaz, s'encombrer de fours crématoires, quand, de nous-mêmes, et avec notre propre argent, sans cohue, sans provoquer la moindre indignation chez tous les humanistes de la terre, nous nous empoisonnons, brûlons et détruisons ! C'est une idée de génie que d'avoir remplacé la combustion exothermique par la combustion

endothermique ! Ça va peut-être un peu moins vite, mais ça coûte moins cher et tout se passe avec l'accord des parties contractantes et à la satisfaction générale. Nous engloutissons tous les jours des quantités de flammes qui font d'Auschwitz un vulgaire briquet.

Génocide. Le mot génocide vient probablement de *genatsvalé*⁽¹²⁴⁾. Notre cher *genatsvalé* Iossif Vissarionovitch ! Antéchrist rouquin et vérolé... Nous sommes tous condamnés...

— Allez, tire-toi de là ! Du balai, du balai..., entendis-je soudain une voix familière.

Je levai ma tête lourde comme du plomb et découvris Anton, debout devant moi, en train de virer Evstigneïev de ma chambre.

— Fous-le dehors, Anton, chuchoté-je d'une voix débile. Il bouffe des rats roses et porte des pantalons qu'il a piqués à ceux qu'il a fusillés...

Anton arpente la pièce en donnant des coups de pied dans les chaises. Il est fâché contre moi :

— Tu t'es complètement noyé dans l'alcool ! crie-t-il. Qu'est-ce qui te manque, dans la vie ?

— Oh, ça, Antocha, rien ne me manque, j'en aurais plutôt à revendre !

— Tu ne devrais pas te laisser aller comme ça, Aliocha, m'exhortait Anton, tandis que je m'efforçais de le distinguer dans la pénombre de l'ivresse qui avait rempli la maison en ce jour d'automne perdu.

Il me semblait petit, un peu voûté, ses joues étaient creuses et pâles, ses oreilles collées. Toute sa crânerie s'était évanouie, et ses plaisanteries innombrables, ses blagues racontées avec sa voix de stentor – tout cela avait disparu, comme si on les lui avait confisquées après son licenciement en même temps que l'uniforme.

— Qu'est-ce que tu racontes ? demandai-je, me rendant aussitôt compte avec un certain effroi que c'était de la pure curiosité de ma part, que ça ne m'intéressait ni ne m'inquiétait le moins du monde.

Je savais que tout finirait par s'arranger. Seva l'avait promis.

— On dirait qu'ils m'ont trouvé un poste, répondit-il avec un sourire forcé. De directeur d'une usine de béton. Y a plus bandant, c'est sûr. Mais dans ma situation je ne peux me permettre de choisir. Merci à Doudkevitch, en tout cas...

Pourquoi Doudkevitch ? C'est Seva qui avait promis de s'en occuper. Même si Anton ne sait pas que je suis allé parler avec Seva. Mais, après tout, quelle importance ? Doudkevitch ou Seva ? Piston public ou piston privé ? Tout est vain...

— Ne t'en fais pas, l'encourageai-je, tu sauras remonter la pente...

Il hocha lourdement la tête :

— C'est des conneries, tout ça ! Celui qui est tombé de la charrette, on ne le laisse pas remonter. Et puis je m'en fous ! Doudkevitch m'a dit qu'on pouvait se faire des couilles en or avec l'usine de béton...

— Si tu chouraves, tu iras en prison, dis-je stupidement, et Anton éclata de rire.

— Ja-mais ! articula-t-il. C'était avant qu'ils pouvaient me coffrer, quand je n'avais pas touché à un kopeck des deniers publics. Maintenant, foutre merde ! Je ne me suis pas fait virer parce que j'ai commis un crime...

— Et pourquoi alors ? Pour avoir dépassé le plan, peut-être ? lâchai-je haineusement, car Anton me répugnait à cet instant.

— Non, parce que j'avais la trouille rien qu'à l'idée de commettre un crime, et que j'ai préféré le faire commettre par des intermédiaires. Il faut voler calmement, raisonnablement et fermement. Merci à notre grande puissance, c'est elle qui m'a appris ça.

— Toi non plus tu n'es pas content de Sofia Vlassovna(125) ?

— Pourquoi ? Si, j'en suis très content. La misère, l'arbitraire et la sauvagerie – on s'y est habitués depuis un bon millénaire ; en revanche, on peut se soûler du matin jusqu'au soir. Par conséquent, il arrivera ce qui arrivera, puisque nous ne savons pas faire autrement...

— N'oublie pas Leva Krasny dans tes bagages...

— Je n'y manquerai pas ! assura Anton. Tout va bien.

Rien de terrible. On arrivera bien à vivre correctement jusqu'à la fin de nos jours. Sauf qu'ils m'ont prié de rendre les clés de la datcha de fonction avant dimanche...

Je m'imaginai aussitôt la bâtisse de deux étages bourrée de meubles et d'affaires – trois 5 tonnes n'y suffiraient pas.

— Où tu vas mettre tout ce bordel ? m'enquis-je.

— Quel bordel ? À part les skis et les cannes à pêche, tout appartient au peuple dans cette datcha. Notre puissante patrie me permettait de m'en servir pendant que j'étais encore honnête.

Apprendre, apprendre, et apprendre. Mais apprendre quoi, il ne l'a pas dit.

— Tu ne te vexeras pas si je m'allonge un peu ? demandai-je à Anton. Je ne me sens pas très bien, d'un seul coup...

Et je m'abîmai dans un sommeil brûlant, étouffant, débilitant, rempli de bribes de cauchemars qui me torturaient l'âme. Il y avait de

tout dans ce rêve, le combat impuissant, le souffle qui manque, les rats roses tombant du plafond, Evstigneïev marchant à quatre pattes, la dent de Doussia plongeant ses noueuses racines jaunes dans ma chair, le fracas des câbles arrachés de l'ascenseur, le sifflement ululant de la chute dans un précipice sans fin, et un long cri-murmure-souvenir, « J-j-j-j-i-ji-jiga-jigatc-tch-tch-jigatchev ! »...

Jigatchev.

Je me dressai sur mon canapé. La pièce était vide – Anton était parti. L'éclat de la neige sur la taie grise de la fenêtre. Le grondement des voitures sur la Sadovaïa.

Encore à demi réveillé, je me levai, marchai comme un somnambule jusqu'à la table, tirai un paquet de feuilles du tiroir, trouvai un carbone chiffonné, m'assis derrière la machine à écrire et commençai à taper fiévreusement une série de demandes. Moi, écrivain soviétique remarquable et journaliste célèbre, je dois retrouver, afin d'inscrire dans le marbre les exploits des égorgeurs du peuple, ce brave héros, le lieutenant Jigatchev, aujourd'hui perdu de vue. Dites-moi tout ce que vous savez : d'où vient-il, où servait-il ? – en 47-48, il se serait distingué en Biélorussie –, comment le trouver, il devrait avoir aux alentours de la soixantaine.

Demandes adressées au service des retraités du KGB, aux archives du ministère de la Défense, au ministère de la Sécurité sociale, au service du personnel du KGB de Biélorussie, à la commission des décorations du présidium du Soviet suprême. Je sortis les enveloppes de mon splendide nécessaire rouge, cadeau d'Ula, écrivis les adresses. Et maintenant, l'adresse de l'expéditeur. Ula, mon amour, souffle-moi : où dois-je demander d'envoyer la réponse ? Puisque dorénavant je n'ai plus d'adresse. Les réponses se retrouveraient directement entre les pattes de mes tuteurs.

Je vais mettre l'adresse d'Eingoltz. Je sortirai de nuit par l'escalier de service, j'irai jeter les lettres dans des boîtes différentes. Elles parviendront peut-être à destination... Je m'écroulai sur le canapé et m'endormis immédiatement, comme si je m'étais simplement retourné dans mon lit. Et, au terme de ce sommeil oublieux et syncopal, apparut Eva.

Elle était assise derrière la table, une jambe sur l'autre, et sirotait du cognac à petites gorgées. Une cigarette fumait dans le cendrier et la fumée bleuâtre déployait au-dessus de la table ses branches fantastiques d'un arbre de conte de fées. Je n'étais pas le moins du monde étonné de voir Eva débarquer chez moi – après tout, sa propre maison n'était-elle pas aussi abandonnée, aussi vide, aussi inutile que la mienne ? Plus riche, peut-être. Elle balançait son soulier sur la

pointe de son pied et je me souvins que mon frère Seva faisait pareillement agiter son sabot décoré. Seva est à Vienne. Anton à son usine de béton. Et moi – ici. Eva s'ennuie, elle cherche un compagnon de beuverie.

Elle remplit la moitié d'un verre de cognac, s'approcha de moi, s'assit sur le canapé, passa un bras sous mon cou, me souleva la tête, tendit le verre – tiens, bois...

Eva sentait le propre, le parfum de qualité et le cognac. Et je fus soudain submergé par un sentiment d'immense, d'universelle solitude, d'abandon, de ruine, d'isolement et d'inutilité. Elle m'enlaçait le cou et murmurait, douce et tendre : « Tiens, bois, ça te fera du bien... »

Et la gorgée de cognac me caressa comme une vague tiède ; je me sentis proche d'Eva – c'est étonnant à quel point une femme qui ne vous intéresse pas dans la réalité, qui ne vous excite pas le moins du monde, peut devenir, entre veille et sommeil, inexplicablement magnifique et attirante. Elle continuait de me caresser rapidement avec ses longues mains chaudes, marmonnant comme dans un délire :

— Pourquoi tu dors tout habillé, Aliocha ?... Je vais te déboutonner la chemise... Mon chéri... Tu es dans un sale état... Ne me repousse pas... non... je ne veux rien savoir... je les déteste tous... je ne suis responsable de rien... je veux rester avec toi... partons quelque part... tu seras bien avec moi... nous sommes deux chiens errants, tous les deux... nous serons bien ensemble... ne me repousse pas... tu as les mains glacées...

Ses seins étaient petits et pointus, légèrement écartés. Un à gauche, un à droite. Entre les deux, un grain de beauté. Elle se coucha sur moi, me caressant le visage, glissant son corps lisse et adroit, comme si elle cherchait à m'emmailloter. J'enfonçais mes mains dans son ventre plat et musclé, mais elles cédaient aussitôt, j'essayais de lui dire quelque chose, les mots bouillonnaient dans ma bouche, et elle étouffait mes meuglements avec ses lèvres minces et sèches, tandis que ses cheveux m'enveloppaient de toutes parts, je les sentais dans mes mains, sur le visage, ils me chatouillaient le cou et me brûlaient le ventre.

Alors je me rendis compte que ce n'était pas un rêve, pas un conte, pas une illusion, que je ne dormais pas – je la repoussai de toutes mes forces, criai « va-t'en, crapule consanguine » – mais c'était trop tard. J'étais déjà tout entier plongé en elle et elle m'aimait furieusement, généreusement, jusqu'à l'oubli.

Elle se laissa enfin rouler sur le côté, poussa un long soupir de soulagement, me mordilla-embrassa la poitrine et dit d'une voix claire et radieuse :

— Allons, ne te fâche pas, mon crétin chéri... Tu es

insupportablement vertueux... C'était bien, non ? Ça t'a plu ? C'était doux ?

C'était doux. Seigneur, qu'avais-je fait ? Comment pourrai-je vomir toute l'amertume du péché pour une seconde de plaisir volé ?

— Tu n'as pas de salle de bains ? demanda Eva.

Je répondis, décollant péniblement mes lèvres :

— Dévastée. Ce n'est pas grave, nous resterons sales...

Elle se tut un moment, se pencha par-dessus moi, et le contact avec son corps me répugnait ; elle s'en rendit probablement compte car, après avoir ramassé son paquet de cigarettes par terre, elle en alluma une, se poussa jusqu'à l'autre bout du canapé et dit lentement :

— Ce n'est pas de la saleté. Je t'aime. Depuis longtemps...

— Et moi, je ne t'aime pas.

Elle envoya une longue bouffée au plafond et demanda pensivement :

— Tu aimerais me foutre sur la gueule, c'est ça ? Me faire mal ? M'offenser ?

— Non. Tu n'y es pour rien.

— Tu parles d'un agneau de Dieu ! Tu prends sur toi tous les péchés du monde ?

— Je ne prends rien du tout. On a couché et basta. C'est ce que tu voulais.

— Non ! répliqua-t-elle vivement en s'appuyant sur le coude. Ce n'est pas ça que je voulais ! Moi, je veux passer toute ma vie avec toi...

— Ça n'arrivera pas...

— Pourquoi, Aliocha ?

— Ne parlons pas de ça, Eva. Il n'y a rien à discuter. Tu n'existes pas pour moi. Et moi-même je suis déjà presque mort...

Ula ! Je ne te demande pas pardon. Tu ne sauras jamais rien de ce cauchemar crépusculaire – de ce logement dévasté et misérable, pourri et purulent, avec ses nids de rats qui s'écroulent du plafond. Ula – avec tout ton amour –, aie pitié de moi, car je serai seul à porter en moi cette nuit de débauche et désagrégation.

Nous demeurâmes longtemps couchés l'un à côté de l'autre, en silence, sans se toucher, et il me semblait que si j'en venais par hasard à effleurer la peau lisse et fraîche d'Eva, ma main se calcinerait aussitôt jusqu'à l'os, je me brûlerais comme au contact d'une méduse.

Eva avait enfoui son visage dans l'oreiller, je n'entendais pas sa respiration, mais je savais qu'elle ne dormait pas.

— Non, tu n'es pas mort, dit-elle doucement, avec une pointe de moquerie. Tu aimes cette femme ?

— Ça ne te regarde pas.

— Qui sait...

Mon cœur bondit et me remonta à la glotte, je suffoquais, mes poumons se gonflaient, manquant d'éclater, et se rétractaient comme des branchies desséchées.

— Tu sais quelque chose au sujet d'Ula ? demandai-je lentement.

— Oui, je sais quelque chose, répondit-elle d'une voix faible mais résolue.

Je n'avais pas la force de poser la question et Eva se taisait, respirant sans bruit dans son oreiller.

— Quoi ?

— Elle est chez moi, lâcha Eva dans l'oreiller.

Recroquevillé et maladroit, je me rhabillai en vitesse, en essayant de viser, non sans mal, les jambes du pantalon et les manches de la chemise – j'avais très honte de rester nu devant cette femme étrangère et quelque peu effrayante.

Je bus directement au goulot de cette bouteille entamée, qui était apparue en même temps qu'Eva dans mon cauchemar interminable et terrifiant. Je ne ressentis aucun goût – on aurait dit de l'eau.

— Comment puis-je voir Ula ?

Eva rit doucement, avant de répondre :

— Tu n'es vraiment qu'un ballot... Tu sais ce que c'est, l'asile ? Une prison. Et tu sais parfaitement que dans nos prisons les visites sont interdites.

— Que faire, alors ?

— Rien, dit-elle, sans décoller la tête de l'oreiller. Puisque ton amour est si grand, tu n'as qu'à attendre. Si tu le veux, tu pourras aussi compter sur moi...

— C'est du chantage ?

— Non. Seulement vous, les Epantchine, vous avez pris l'habitude de tout obtenir gratuitement. Alors que tout se paie dans la vie...

Je me levai, enfilai mon blouson, retournai vers la table, ramassai et fourrai dans ma poche les enveloppes avec les demandes de renseignements au sujet de Jigatchev et sortis sans bruit de la pièce,

refermant doucement la porte derrière moi. Dans le couloir, le plancher fendu et branlant grinça sous mes pas – cliquetis du verrou, et j'étais sur le palier. Je descendis dans la cour par l'escalier de service.

Un vent furibard poussait devant lui des nuages gonflés de poussière d'eau froide. La vapeur bleuâtre tourbillonnait autour des réverbères. Les voitures traversaient les flaques en chuintant. La Moskvitch était recouverte de gouttes d'eau, grosses et rondes comme des verrues. Je passai la main sur le toit, et un chancre se forma sur ce dos brillant et papuleux. Je laissai tomber la voiture et marchai devant moi, sans but défini. Fentes noires des boîtes aux lettres. Odeur de serpillière humide montant des feuilles mortes. Grondement des autobus vides de minuit. La lettre M exsudant une sanie rougeâtre au-dessus des portes fermées du métro. Puanteur dense, étouffante de la salle d'attente de la gare de Kursk – des milliers de gens endormis sur les bancs de bois, sur le sol de pierre, sur les marches de l'escalator immobile, sur les comptoirs des kiosques fermés. Ils ont tous été arrachés de leurs places, et, tout comme moi, poussés par l'angoisse et la peur, ils voyagent, nomades sans sens ni but, de campement en campement.

Des vieilles femmes, des enfants, des soldats, des paysans, des jeunes filles, des fonctionnaires en mission se sont brièvement arrêtés dans ce bivouac et se sont oubliés dans un sommeil inquiet et agité. Il leur faudra bientôt se lever pour reprendre leur route absurde et infinie.

L'existence sédentaire s'est définitivement écroulée et s'est muée en errance éternelle. Le chemin qui menait des Varègues aux Grecs a été dynamité, piétiné, souillé. Nous accomplissons l'itinéraire sans fin, des Petchenègues devenus des Polovtziens. Des Scythes sans leur cavale, allant à pied.

Dehors – dans la pluie, le vide, le vent ! La nuit aussi aura son terme.

Le désespoir ululant, rugissant m'entraînait à travers la ville déserte et ensauvagée, mise à sac et dévastée par ses propres habitants, et finit par me jeter, sans forces et trempé jusqu'aux os, sur le seuil de ma chambre – elle était vide, sentait le parfum d'Eva, le cognac renversé, les mégots, les draps étaient roulés en boule sur le canapé, une lumière jaune pâle montait de la lampe et la grisaille gonflait sur les vitres.

Une enveloppe en papier blanc épais était posée sur la table. Je la pris et lus lentement, syllabe après syllabe, essayant d'en comprendre le sens, la phrase inscrite dessus : « Eva, je te prie instamment de

transmettre cette lettre à Aliocha – je n'ai pas le temps de m'en occuper avant mon départ. Je t'embrasse, Vsevolod. »

Je déchirai l'enveloppe – dix billets de cent roubles, tout neufs, croustillants, en glissèrent, ainsi que ce mot : « Aliocha, je sais qu'en ce moment tu as des problèmes d'argent.

Considère cela comme un prêt. Tu me les rendras quand tu deviendras riche. Ton Seva. »

46. Ula. Chiffre 295

Le démon d'Olga Stepanovna, qui l'avait si adroitement semée lors de la poursuite en trolleybus, était revenu une nuit ; il avait beau lui susurrer des mots doux et tendres, elle ne s'était pas laissé faire et courait en criant à travers la salle, l'injuriant en pleurant, essayait de le saisir, jusqu'à ce que, sautant par-dessus mon lit, elle aille se cogner la tête jusqu'au sang, et ne s'écroule, après avoir reçu de l'infirmière une double dose d'Aminazine. Elle demeurait maintenant immobile sur son lit, presque sans respirer, un énorme hématome sous l'œil et la bave brunâtre séchée aux commissures des lèvres.

Pendant ce temps-là, Klava Melikha, se dissimulant à la tête de mon lit, me relatait dans un murmure exalté que, après de laborieuses recherches, elle pouvait assurer sans l'ombre d'un doute que l'hôpital abritait un centre ennemi de traitement et de transmission.

— Le docteur, là... grassouillet, sympathique... il ment quand il dit qu'il s'appelle Vyskrebentsev... c'est lui, l'espion principal... le chef des saboteurs... son vrai nom, c'est Moïsseï Ahmedzianov... je l'ai tout de suite reconnu... il a travaillé chez nous comme comptable... tout de suite je me suis rappelé son nom : Ahmedzianov... Moïsseï, c'est un autre... un frère ou un ami de sa femme... les Juifs et les Tatares, c'est un peu pareil, non ?... ils sont de mèche pour vendre la patrie... les Américains et les nègres vont venir et ils tueront tout le monde... arracher la peau et la manger... tous des traîtres... si seulement je pouvais arriver jusqu'aux tchékistes... leur ouvrir les yeux... personne ne se doute de rien... t'entends, madame ?... tu veux bien écrire ce que je te raconte ?... j'ai un malheur... j'ai oublié les lettres... t'as qu'à écrire... je connais un espion, là... il portera notre rapport aux tchékistes... ils vont venir pour nous libérer...

Sveta s'était entièrement recouverte de son drap et chantait à mi-voix ses étranges chansons. C'était la triste musique de la défaite, de la résignation, du repli.

Deux infirmières amenèrent une nouvelle patiente dans notre salle – une femme âgée, aux cheveux complètement blancs, et un visage bon et radieux. Elles étaient suivies de Vyskrebentsev. Klava s'écroula par terre et rampa à toute vitesse vers son lit. L'infirmière lui donna un léger coup de pied en passant et observa :

— Continue de ramper comme ça et tu arriveras pile à la

Sytchevka...

Vyskrebentsev désigna le lit dans le coin à la vieille femme :

— Voici, Anna Alexandrovna, ce sera votre place. Installez-vous. Je suis convaincu que nous allons nous entendre à merveille...

Anna Alexandrovna posa son ballot sur la table de nuit, s'assit sur le lit et poussa un grand soupir ; et il y avait dans sa posture un étonnant mélange de résignation et de protestation.

— Et il faut absolument que nous nous entendions, continuait le diable rose, jouant de ses rondeurs, souriant de ses lèvres juteuses, hérissant sa moustache duveteuse. Vous n'avez pas d'autre issue, Anna Alexandrovna...

— Pourquoi donc ? demanda, très calme, la femme.

— Parce que vous avez déjà subi un programme de soins dans les hôpitaux spéciaux Leningradski, Dniepropetrovski et Kazanski. Si nous non plus nous n'arrivons pas à vous aider, il ne vous restera qu'une solution : la Sytchevka. Vous en avez certainement entendu parler...

— Eh bien, si Dieu l'exige..., dit Anna Alexandrovna en haussant les épaules.

— Permettez-moi de vous dire, Anna Alexandrovna, que ce n'est pas une réponse, répliqua le tortionnaire amusé. La sagesse populaire dit : espère en le Seigneur, mais garde-toi des faux pas...

— Vous ne me laisserez pas faire de faux pas, répondit la vieille d'une voix résolue. Quant à l'espérance en le Seigneur, je m'en contenterai...

— C'est vous qui voyez, c'est vous qui voyez..., dit-il en frottant ses mains grassouillettes, puis il se tourna vers moi : Et vous, Sulamith Moïsseïevna, comment vous sentez-vous ?

— J'exige que vous réunissiez une commission ! Vous êtes un criminel – vous me bourrez de neuroleptiques. Vous n'avez pas le droit ! J'exige une commission...

Vyskrebentsev me gratifia d'un sourire bienveillant, la monture dorée de ses lunettes me saluant de son reflet tendre et apaisant.

— Ne vous inquiétez pas comme ça, Sulamith Moïsseïevna ! Calmez-vous ! Vous serez examinée par des experts, des consultants et toute une commission compétente. Vous ne vous imaginez pas vous-même à quel point vous en avez besoin ! Il vous faut un traitement très sérieux et une surveillance constante. Plus tard, vous nous remercirez vous-même. Pour l'instant vous ne réalisez pas encore, vous avez une réaction inadéquate. Mais dès que vous serez rétablie et qu'on vous aura remise sur pied, vous nous apporterez des fleurs, vous

verrez...

Cette ordure faisait exprès de se foutre de moi. Je pensai qu'il essayait de provoquer chez moi une crise d'hystérie. Rassemblant toutes mes forces, je répliquai le plus calmement possible :

— Je déclare officiellement que je refuse désormais de prendre les cachets d'Halopéridol. Vous avez réellement l'intention de me rendre folle – et je ne vous laisserai pas faire...

Vyskrebentsev, vraiment amusé, éclata de rire :

— Et après une déclaration pareille vous voudriez me faire croire que vous êtes adéquate ? Je ne parle même pas de la façon dont vous portez atteinte à mon honneur de médecin – mais, réfléchissez vous-même, que se passerait-il si tous les patients d'un hôpital psychiatrique décidaient de leur traitement ? Heureusement pour vous, et pour votre bien, nous sommes libres de choisir le protocole et la tactique appropriés dans le traitement de nos malades. Et si vous refusez de prendre les cachets d'Halopéridol, je vous prescrirai des piqûres de Tricedil, un médicament deux fois plus puissant...

Des larmes de colère impuissante et d'amertume coulèrent sur mes joues. Il me tapota la main avec un air condescendant :

— Croyez-moi, n'importe quelle commission confirmerait mon diagnostic. Vous présentez le tableau classique d'une schizophrénie rampante. Vous êtes irritée, insolente, irascible, cynique, vous êtes soupçonneuse et vous êtes en permanence sur vos gardes. Ajoutez à cela une sensibilité exacerbée, une susceptibilité et une fragilité conjuguées avec une forte propension à pleurer...

Je fermai les yeux et entendis soudain la voix douce mais résolue de la nouvelle malade – Anna Alexandrovna :

— Oh, ce sera terrible pour toi, docteur, de finir dans le feu de la géhenne...

Vyskrebentsev s'éloigna à pas feutrés, s'arrêta près de la porte et répondit d'une voix calme et persuasive :

— La géhenne, c'est ici, sur cette terre, et nous y brûlerons de conserve... Vous les justes, et nous les pécheurs.

Anna Alexandrovna s'assit sur le coin de mon lit et, avec des gestes rapides et précis, commença à me caresser le visage ; en courant sur le front, la racine du nez, les sourcils, ses doigts légers semblaient aspirer la douleur et apaiser en même temps mon âme tourmentée.

— Pleure, ma petite fille, ne te retiens pas, plains-toi, et tu te sentiras mieux. L'âme, c'est comme l'argile, elle se durcit dans le feu. Ce sont eux, tous ces Antéchrists, qui ont décidé que la pitié abaissait

l'homme – pour qu'il devienne définitivement un loup pour l'autre. Autrefois vivait un homme de cœur, l'évêque Dyonis, qui enseignait aux hommes de s'étudier les uns les autres, de se comprendre mieux, de s'aimer après s'être compris, de s'unir après s'être aimés.

Klava s'approcha de nous sur la pointe des pieds et se mit à vociférer :

— Ma patrie, ma mère patrie est vaste, partout la vie y est facile et juste, des montagnes du Sud aux mers du Nord, l'homme en maître la traverse, si, bien sûr, il n'est pas juif(126)... Ha ha ha ! Alors, les espionnes, je vous ai bien eues ! Qu'est-ce que c'est que ces messes basses ?

Je fus si terrorisée, si dépitée que mes dents se mirent à claquer, tandis que la main d'Anna Alexandrovna, sans même tressaillir, ne fit qu'accélérer ses mouvements :

— Ne te fâche pas, ma petite fille – elle est sans faute, sans péché. Aie pitié d'elle – ouvre-lui ton cœur, tu t'en sentiras toi-même plus légère, le Seigneur a fait de notre cœur un puits sans fond, mais il nous arrive trop rarement d'y aller puiser...

— Pourquoi vous êtes... ici ? demandai-je.

La vieille femme répondit en riant :

— Troubles de la conscience sur la base de délire religieux. Et s'il n'y avait que ça ! J'ai tout un dossier médical. J'ai fait le tour de toutes les cliniques. Je suis classée sous le chiffre 295 – chez eux, c'est comme la marque de Caïn, ça ne s'efface pas...

— Qu'est-ce que c'est, le chiffre 295 ?

— Dans la numérotation secrète, ce chiffre désigne la schizophrénie. Il suffit que ce diagnostic ait été posé une fois pour qu'il te suive à jamais. Aucune commission ne peut l'annuler. Dans le meilleur des cas, on peut admettre qu'on n'observe pas de comportement schizophrénique. Mais le chiffre reste. Et tu vis toute ta vie avec cette marque indélébile. Plus question de trouver un travail ou de voyager à l'étranger. D'ailleurs, on dit : condamné à vie en vertu du chiffre 295...

Moi aussi, je suis condamnée à vie.

Je suis une lépreuse et une schizophrène. Chiffre 295. Une marque indélébile.

47. Aliocha. La poursuite

Je laissai le premier billet de cent roubles de Seva au centre d'entretien technique. Vasska Miaoukine, le plombier ivre de toute éternité qui avait détourné pour mon compte les pièces détachées nécessaires, attendait ce billet depuis plusieurs mois. Vasska était un prolétaire à prétentions intellectuelles ; lecteur de *La Gazette littéraire*, il appréciait tant mes nouvelles humoristiques qu'il n'avait jamais cédé les pièces détachées piquées à un autre client, même si son estime pour moi n'allait pas jusqu'à oublier de réclamer son dû.

— Quand est-ce qu'on fête ça ? demanda-t-il d'un ton affairé.

— Vous terminez tout pour l'heure du déjeuner et nous irons boire un coup après, mentis-je délibérément, puisqu'il était convenu qu'Eingoltz m'attendrait à deux heures près de l'Institut. Et je n'avais pas l'intention de boire aujourd'hui.

— Alors, vire ta veste, tu vas m'aider...

Nous travaillions dans un terrain vague, derrière le garage. Que ses doigts étaient agiles, et ses gestes rapides et précis ! Vasska retira le vieux carburateur et le remplaça par un autre, provenant d'une Jigouli. Il avait préparé la courroie de transmission, la rallonge, il vissait les boulons en un clin d'œil, posait les rondelles, serrait les écrous à mort.

Il remplaça le distributeur d'allumage, jeta la vieille bobine. Il retira le couvre-culbuteur, réajusta les contacts, ses doigts allaient et venaient entre les pièces. Tout en travaillant, il me donnait des ordres : tiens ça, tire, passe-moi la crémaillère, la clé de quatorze, appuie, laisse aller, dévisse à demi, stop ! Il ressemblait à un chirurgien fouillant les intestins, les nerfs et les vaisseaux dans un ventre béant.

Il ajouta de l'huile, graissa la suspension avant, réajusta les sabots de frein. Le merveilleux et rapide artisan se dépêchait, tout excité à la perspective de l'heure de table qui approchait où nous pourrions, la conscience tranquille, allumer en chacun de nous notre crématoire individuel. Il était irrésistiblement attiré par le four infernal de la verte bouteille. Je le comprenais bien.

Il me rendit la voiture comme neuve. Mieux que ça, même. Et moi, je le trompai – je lui fourrai le billet de cent croustillant dans la main et dis :

— Achète une bouteille et va au self. Je rapplique tout de suite...

Je mis le starter, le moteur rugit avec une voix jeune, revigorée, et je roulai vers mon rendez-vous avec Eingoltz. Il fallait que la Moskvitch se conduise correctement, elle avait une longue et grande course devant elle. Depuis ce matin, je n'avais plus vu l'éternelle Volga terne avec ses pâtres gris à l'intérieur garée devant chez moi. Mais c'eût été étonnant qu'ils m'aient lâché complètement – ils pouvaient resurgir à tout moment. Que me voulaient-ils ? Pourquoi me suivre ? C'était idiot. Ou cherchaient-ils à me faire peur ?

Ah, comme elle roulait vite et bien, ma Moskvitch ! On allait voir ce qu'on allait voir, on allait se mesurer à leurs moteurs débridés.

J'aperçus Eingoltz de loin, appuyé contre un tilleul gris dénudé ; trapu, le visage rougeaud et, avec ses grosses lunettes jouant des reflets bleus, il ressemblait à un animal préhistorique disparu. Des dossiers, des livres et des papiers dépassaient de son cartable et de ses deux gros cabas, posés par terre à ses pieds.

Sa vue suscita en moi un étrange sentiment – un mélange d'irritation, de dédain et d'affection inexplicable.

Eingoltz grimpa en soufflant comme un bœuf dans la voiture, avec tout son barda. Il me salua laconiquement et épongea la sueur sur son visage rougeaud.

— Ton avenir n'est guère brillant, Eingoltz. Tu es gros et neurasthénique, tu es juif et tu t'occupes de littérature...

— Ton avenir à toi est peut-être plus brillant ? s'informa-t-il d'une voix douce.

— Notre avenir à tous est radieux, répondis-je.

Nous demeurâmes longtemps sans parler et j'observai dans le rétroviseur son visage pensif, douloureux et fatigué. Soudain, il dit :

— Quand j'étais à l'école, le professeur principal me haïssait particulièrement. Un jour que je grattais mon pupitre avec un rasoir, il m'a attrapé, traîné par l'oreille au milieu de la classe et déclaré : « Aujourd'hui, tu taillades ton pupitre avec un rasoir et demain tu sortiras sur la grande route avec ton couteau. Tu deviendras sûrement un bandit, un voyou, un assassin de Kirov... »

Je croyais qu'il allait poursuivre et expliquer ce souvenir, mais il se replongea aussitôt dans un silence pesant. Il n'ouvrit la bouche de nouveau qu'une fois que nous étions arrivés à la hauteur de la Serpoukhovka :

— Comment tu as appris qu'Ula était à l'hôpital psychiatrique numéro 7 ?

— Peu importe. Je l'ai appris...

Ah, Eingoltz, Eingoltz, s'il y a une chose dont je n'ai pas envie de me souvenir, c'est comment j'ai appris qu'Ula se trouvait à l'hôpital psychiatrique numéro 7. Je désignai du menton ses deux cabas :

— C'est quoi, ces valoches ?

Eingoltz répondit avec un sourire :

— Mes archives. On m'a invité à libérer mon bureau...

— Dans quel sens ?

— J'ai été licencié.

— Tu es pourtant collaborateur scientifique ? On ne peut te licencier qu'après avoir réuni la commission des concours ? Et avec l'assentiment du conseil scientifique, non ?

— Aliocha, qu'est-ce que tu racontes ? Tu sais pourtant aussi bien que moi que chez nous tout est possible.

Avant le tournant vers la Volkhonka-usine ZIL, je changeai de file, mais n'eus pas le temps de passer la flèche au feu tricolore, car une Jigouli impudente en profita pour nous serrer en se faufilant devant nous. La flèche verte s'éteignit et je décidai d'attendre – ce n'était pas le moment de palabrer avec les miliciens.

— Et de quoi comptes-tu vivre, maintenant, Chourik ?

— Je ne sais pas. Je n'y ai pas encore réfléchi. Ça m'est un peu égal, de toute façon...

— Comment ça, « égal » ? Il faut bien bouffer !

— C'est vrai. Mais j'ai comme un vague pressentiment que ma vie touche à sa fin...

Dans la rue Kanatnaïa, je rattrapai et dépassai la Jigouli, qui s'était montrée si intrépide et pressée au tournant et qui lambinait maintenant à deux à l'heure. Ses deux occupants poursuivaient, comme nous, une discussion animée.

Eingoltz lâcha sans raison apparente :

— Le Sauveur nous a dit : si on vous chasse d'une ville, allez dans une autre.

Je lui jetai un coup d'œil dans le rétroviseur – son visage était rouge, tendu, absent. Tandis que la même Jigouli blanche se profilait derrière nous. Je regardai machinalement le numéro de sa plaque d'immatriculation – MNK 74-25. Je tournai dans la longue allée conduisant à l'entrée de l'hôpital. Et me rappelai que j'avais quelque chose à dire à Eingoltz.

— Chourik, j'ai envoyé des demandes à plusieurs organismes. J'avais peur que les réponses ne m'arrivent jamais et j'ai mis ton adresse. Tu n'as rien contre ?

— Non. Bien sûr que je n'ai rien contre...

Je me garai sur un parking à côté du portail – d'immenses battants métalliques électrifiés. L'ouverture du portail était commandée depuis le sas, derrière la grille.

« C'est une prison », avait dit Eva.

Eva, qu'as-tu fait de nous deux ? Qu'avais-tu besoin de tout ça ? Ah, tout est vain ! Cette vie-là touche à sa fin...

Nous nous dirigeâmes vers un pavillon en pierre à un étage, avec une fenêtre carrée surmontée de l'écriteau « Informations ». Je me retournai et aperçus à l'autre bout du parking la Jigouli blanche MNK 74-25.

Les informations dans cet établissement médical étaient délivrées par un concierge ridé à gueule rougeaude, vêtu de la vareuse gris-vert de la VOKHR et coiffé d'une casquette. Il nous fixa d'un air soupçonneux depuis son embrasure grillagée, nous faisant répéter plusieurs fois :

— Comment, comment ? Guinzbourg ? Sulamith ? J vais voir...

Il feuilleta des papiers contenus dans un dossier grasseyé, les lunettes à grosse monture d'écaille érigées sur la patate de son nez, mouillant le bout de ses doigts, avec des traces noires d'huile de vidange séchées sous les ongles, remuant ses lèvres sèches parsemées de dépôts blanchâtres :

— ... Guinzbourg... Guinzbourg... oui-oui... entrée quand ?... le 17 ?... Bien, bien... Dans quel service, vous savez ?... Non ?... Eh ben, non... J'ai pas ce nom-là... Pas enregistré...

Je me mis à hurler :

— Comment ça, pas enregistrée ? Ça fait deux semaines qu'elle est là...

Eingoltz me tira par le pan de la veste – partons, ça ne sert à rien. L'employé médical portant l'uniforme de la garde militarisée referma sa fenêtre, après m'avoir jeté un coup d'œil indifférent. Et c'est tout.

La Jigouli blanche était garée à l'autre bout du parking, avec deux passagers à l'intérieur. Qui ne couraient pas avec leurs colis, qui ne cherchaient pas à se rendre au bureau d'informations pour glaner un renseignement au sujet d'un cher parent traité à l'hôpital sous l'œil vigilant d'un membre de la VOKHR.

Un mur de brique de trois mètres de hauteur, avec la crête

parsemée de verre brisé, deux rangées de barbelés sur la console oblique, à l'intérieur de l'hôpital.

C'était une prison. Les visites sont interdites dans nos prisons.

Ne manquaient que les miradors dans les coins, avec les mitrailleuses.

Nous longeâmes le mur – peut-être existait-il un passage, un trou de souris, une porte ouverte, une cour non gardée. Très haut, au-dessus de nos têtes – le verre pilé, les barbelés et les cimes à demi dénudées des vieux arbres.

La traverse du mur se poursuivait sur la gauche, se perdant au loin, après avoir longé un terrain vague, une immense décharge, le remblai du chemin de fer, des entrepôts, des baraques, des tas de patates pourries, les rectangles de fer rouillé des garages, des montagnes de déchets divers, avec des chiens errants qui fouillent. Le mur, le mur, le mur.

— Même si on arrivait à entrer, on n'apprendrait rien, dit Eingoltz. C'est une véritable ville. Il faut qu'on sache dans quel service elle a été placée...

Nous contournâmes tout l'hôpital en longeant ce mur et, sans trouver de trou de souris, nous retrouvâmes le parking et la Jigouli blanche. L'un des deux passagers se tenait debout près de la fenêtre du bureau d'informations, et le vieux garde médical de la VOKHR ne le chassait pas et ne lui claquait pas son volet à la figure. Ils ne se disputaient même pas, d'ailleurs !

Le second passager avait dû probablement nous suivre, un peu en arrière. Je réussis à voir un gros cartable noir, posé sur le siège arrière de la Jigouli. Comme celui d'Eingoltz. À cette différence près qu'ils n'y transportent pas les archives récupérées d'un bureau « libéré », mais plutôt des sandwiches, une thermos avec du thé, et, pourquoi pas, une bouteille. Leur journée de travail, après tout, est sans limites et remplie d'imprévus !

— Écoute ! fit Eingoltz, étonné, en me désignant la Jigouli, d'où parvenait nettement un bruit nasillard et traînant. Qu'est-ce que c'est ?

Le bruit se répétait toutes les cinq secondes.

— Ça, Chourik, c'est un appel radio.

— Dans une Jigouli ? Pour quoi faire ? C'est une voiture particulière ?

— Non, l'ami Eingoltz, ce n'est pas une voiture particulière. C'est cette brute qu'on essaie de contacter. Et lui, il nous suit...

Eingoltz était sidéré, terrorisé. Je le pris par la main et l'emmenai vers la Moskvitch, traversant tout le parking. Le filocheur se détacha de la fenêtre du bureau d'informations et se dirigea dans notre direction en se déhanchant négligemment comme un flâneur ordinaire. Il voulait probablement étudier de près le visage d'Eingoltz – quant à moi, il me connaissait déjà, probablement.

Lorsqu'il se trouva à notre niveau, je ne pus m'empêcher, aveuglé par la haine, de lui lancer à haute voix, sans même prendre la peine de le regarder de près :

— Hé ! Le piétineur ! Magne-toi les fesses, il y a la radio qui te cherche !...

Nous montâmes rapidement dans la voiture, Eingoltz n'avait pas encore fermé la portière que je mettais le moteur en route, et, après avoir décrit en marche arrière un arc de cercle sur le parking désert, nous quittâmes la cour de l'hôpital sur les chapeaux de roue. Nous étions déjà sortis de l'allée quand ils y pénétraient à peine.

Ils vont s'efforcer de nous rattraper maintenant – leur travail aussi ne tient que par le mensonge et le bluff : jamais ils n'oseront avouer à leurs chefs que je les avais percés à jour. Et ça vaudra infiniment mieux d'expliquer dans le rapport que l'objet de surveillance a réussi à s'enfuir en recourant à la complexité de la circulation automobile.

Il fallait aller vite ! Plus vite ! Gagner des secondes ! Je ne savais pourquoi je fuyais ainsi, je n'avais de toute façon pas où aller, et ils finiraient par nous rattraper à mi-chemin ou arriver près de la maison. Mais je savais qu'il fallait les semer. Je savais que je devais me battre – même si je ne comprenais pas pourquoi ils me filaient, et, puisqu'ils y tenaient tant, j'étais forcé de leur résister par tous les moyens.

À la hauteur du marché Dobryninski, je n'avais pas d'autre issue que de filer tout droit, le pied au plancher. La circulation était si dense que je traversai le boulevard sur la gauche ; je savais qu'il y avait un passage derrière l'immeuble en construction qui débouchait directement sur la Chabolovka. De là, à gauche, vers l'Institut du textile.

— Jette un coup d'œil derrière, Chourik – est-ce que tu les vois ?

Eingoltz scruta longuement la rue, puis écarta les mains, un peu hésitant :

— Va savoir ! Il y a tellement de voitures derrière, je ne reconnais pas la couleur de la leur...

À droite, par la Deuxième Khavskaïa, tout droit, puis à gauche, vers le monastère Donskoï. Le moteur rugissant à pleine puissance, les pneus hurlant, je fis le tour du monastère, tournai vers la Solovievka,

entrai en trombe à l'intérieur d'une cour d'immeuble, coupai le moteur et les phares. Je me retournai – je vis passer quelques voitures dans la rue, sans être sûr pour autant que la MNK 74-25 fût l'une d'elles.

— Et maintenant ? demanda Eingoltz.

— On va rester là, on va s'en griller une, reprendre un peu notre souffle. Puis on rentrera à la maison...

Des gens allaient et venaient dans la cour, des gamins passèrent en criant, le crépuscule du soir, s'épaississant, jouait des reflets aveuglants sur l'asphalte humide. La fumée de cigarette s'accrochait au tableau de bord, Eingoltz respirait lourdement, les voitures bruissaient dans la rue en klaxonnant, les plafonniers multicolores s'allumaient dans les appartements, les sons d'un blues épais, sombre et doucereux comme de la mélasse parvenaient depuis un vasistas ouvert. Le monde entamait tranquillement sa vie vespérale – il ignorait que cette vie touchait à sa fin, il ignorait tout des deux fuyards terrorisés dans leur Moskvitch à bout de souffle, se cachant dans l'obscurité d'une cour de la ville.

— Aliocha, tu m'as parlé des demandes que tu as envoyées...

— Oui, et... ?

— Tu cherches l'assassin de Mikhoëls et du père d'Ula ?

Sa voix était essoufflée, hésitante, comme s'il avait peur que je l'insulte et que je le chasse.

— Oui. Comment tu sais ça ?

Il respira un moment sans répondre et répondit évasivement, avec un soupir craintif :

— Nous en avons un peu parlé avec Ula...

— Bien. Et qu'est-ce que tu voudrais savoir au sujet de ces demandes ?

— Je voulais te dire... Je pense... Il me semble que tu n'auras pas de réponse... Je voulais te le dire pour que tu n'espères pas pour rien...

— Pourquoi tu penses ça ? m'étonnai-je. Tu sais quelque chose ?

Eingoltz agita la tête comme s'il était gêné par le col de sa chemise, marmonna quelque chose dans sa barbe, et dit, à voix basse, après avoir détourné la tête :

— L'assassin est mort depuis belle lurette. Personne ne te répondra à son sujet.

— Cesse de mugir ! Pourquoi tu tortilles ? Explique !

— Je ne tortille pas – j’ai toujours voulu oublier tout ça, et j’ai eu si peur en voyant ces deux assassins dans leur voiture qui nous ont poursuivis. Ils sont capables de tout.

Dieu sait si nous serons encore là demain. C’est pour ça que nous devons dès aujourd’hui partager tout ce que nous savons. Je ne tortille pas, j’essaie de raviver mes souvenirs...

— Ravive, Chourik, ravive ! Et ne crains rien, ils ne peuvent rien contre nous, ils n’ont pas le bras assez long pour le moment. Ce ne sont pas des assassins, ceux-là, mais des filocheurs... Alors, ravive, Chourik, ravive...

— On m’a raconté que pour tuer Mikhoels un premier homme avait été amené de Moscou et un second trouvé sur place, à Minsk – l’aide de camp du ministre biélorusse, le général Tsanova, frère ou neveu de Beria...

— C’est exact. Tu te souviens de leurs noms ?

— Non, je ne les connais pas. Après le meurtre, ils ont été envoyés à Vilnius, le temps que les choses se calment. Et tout se serait bien passé si Cheïnine, chargé de l’instruction, n’avait pas débarqué à Minsk. Cheïnine a trouvé un morceau de feutre souillé de sang et de matière grise dans la cour où le meurtre avait eu lieu...

— Donc, c’est ce vieux limier qui a trouvé la barre de fer ! laissai-je échapper.

Eingoltz acquiesça.

— Oui, il était meilleur limier qu’écrivain ! Cheïnine a fait relever les empreintes sur la barre de fer et c’est alors que la catastrophe s’est produite. Il a été établi que les empreintes étaient celles de l’aide de camp de Tsanova...

— Qu’est-ce que tu racontes, Chourik ? Comment est-ce possible ? Puisque l’aide de camp attendait à Vilnius que les choses se calment ?

— Ils n’avaient pas pensé une seconde que Cheïnine, en tant que chef des services d’instruction de la Procuration, avait accès au fichier dactyloscopique. Et cet aide de camp avait été condamné en 1942 à six mois de bataillon disciplinaire pour brigandage. Il s’était distingué en première ligne, avait été blessé, décoré et présenté à Tsanova... Le jeune bandit a dû plaire à cet ogre, qui l’a rapproché de lui... Il faut croire qu’il lui faisait une totale confiance puisqu’il l’a chargé d’une affaire de cette importance...

— Seigneur ! m’écriai-je en me frappant le front. Par conséquent, déjà à cette époque, Cheïnine savait presque tout...

— Oui, il a entrepris de retrouver l’aide de camp et c’est pour ça

qu'il a été décidé de supprimer ce chourineur...

— Son nom, c'est Jigatchev.

— Peut-être, convint Eingoltz. Je ne sais pas. C'est l'adjudant Garnisonov qui a été chargé de liquider l'aide de camp...

— Quoi ? demandai-je en ouvrant grand la bouche. Pacha Garnisonov ? Tu es sûr que tu ne confonds pas, Chourik ?

Il hocha lentement la tête, je vis ses lourdes paupières se soulever tristement :

— Non, Aliocha, je ne confonds pas. C'était le chauffeur de ton père. Garnisonov a offert à – comment tu l'appelles ? – Jigatchev un verre d'alcool à 90°, mélangé avec une forte dose de somnifère, il l'a emmené au garage, l'a déposé dans la voiture et a mis le moteur en route. Une demi-heure plus tard, Jigatchev était mort, asphyxié...

— Chourik, tu es absolument sûr de ça ? Qui te l'a raconté ?

Il hésita un moment, comme se demandant s'il devait me le dire ou continuer à se taire, puis lâcha rapidement :

— L'homme qui a fourni l'alcool et le somnifère...

— Chourik, je dois à tout prix savoir d'où tu tiens cette histoire. C'est très important pour moi !

Eingoltz me fixa d'un regard inébranlable :

— Non, Aliocha, je ne te le dirai pas. C'est la vérité. La vérité, la vraie. Mais te dire d'où je la tiens, ça, je ne peux pas.

Il se tut, puis ajouta sur un ton suppliant :

— Crois-moi, Aliocha, je te parle en frère – l'heure de la vérité n'a pas encore sonné. Nous ne sommes pas tous prêts à l'entendre...

48. Ula. Les balles de verre

— ... Du soufre ! J'avais te bourrer le cul de soufre, ça va te calmer !
Du soufre !

Les nurses hurlaient dans le couloir, menaçant leur prochaine victime, et leurs aboiements étaient assourdis par le récit d'Anna Alexandrovna – je me surpris à penser que j'étais gênée par ses cris, parce qu'ils m'empêchaient d'écouter, et que je ne ressentais ni épouvante ni compassion pour la malheureuse qu'on était sur le point de torturer avec de la Sulfazine.

Il est probable que l'homme s'habitue à tout.

Anna Alexandrovna était en train de me raconter la première fois qu'elle s'était retrouvée à l'asile. Arrivée directement du présidium du Soviet suprême. Elle était venue à la réception du présidium pour déposer une plainte. Auparavant, elle avait passé six mois à la lauré de Potchaïev, mais, n'y tenant plus, elle avait fait le voyage jusqu'à Moscou : elle devait protester. En effet, les pouvoirs locaux avaient réquisitionné une aile du monastère pour un club d'agit-prop, et avaient installé dans l'autre un service psychiatrique pour des malades violents, des déments chroniques. Ainsi, tous les jours, à l'heure de la prière, un mélange de jazz, d'injures d'ivrognes et de glapissements des filles en train de se faire peloter parvenait de la gauche et, de la droite, les cris terrifiants des malades, s'étranglant dans leurs camisoles et agressés à coups de piqûres de soufre.

Anna Alexandrovna était venue avec une pétition, signée par près de cinq cents croyants. À la réception du Soviet suprême, on avait pris ladite pétition, on avait attentivement écouté Anna Alexandrovna, avant de l'expédier en ambulance au poste psychiatrique Leningradski. Un an plus tard, elle était à Dniepropetrovsk. Encore un an, et elle se retrouvait à la terrible clinique de Kazan. On avait fini par l'emmener ici, où l'on attendait qu'une commission se réunisse pour discuter de son état. Avec, comme menace de diagnostic : incurable.

Elle ne présente aucune amélioration de son état, puisqu'elle a perdu tout sens de jugement autocritique. Tant qu'elle n'aura pas admis qu'elle s'est montrée inadéquate en s'opposant à l'installation d'un club de Komsomol et d'une clinique psychiatrique dans son monastère, les médecins ne pourront pas constater d'amélioration de son état.

Le chiffre 295, plus la mention « chronique » – c'est l'emprisonnement à vie.

Chez moi non plus quelque chose ne tourne pas rond et il y a des choses que je ne comprends pas. Moi aussi j'aurai la mention « chronique » sur mon dossier médical.

Pendant ce temps-là, Sveta arpente la salle, enveloppée dans un drap – les cheveux coupés court, ses magnifiques yeux bleus lançant des regards brûlants –, elle chante en permanence ses drôles de chansons et parle, sans s'adresser à personne en particulier :

— Écoutez, écoutez – la musique sonne... elle est partout... elle nous entoure... elle est en nous... elle est la langue de l'univers et il s'exprime pour nous... écoutez le verbe haut des sphères... acceptez la littérature de la sensation, répartie en sept notes... Seigneur, serait-il possible que vous n'entendiez rien, que vous ne compreniez pas ?... Je veux traduire dans votre pauvre langue le visage et les idées de l'immense univers... Écoutez-moi... êtes-vous devenus sourds ?... Le silence est fini, la parole revient... Les sept notes crient pour vous... et toutes les tonalités... les registres... les modes... L'Évangile selon Bach... L'Apocalypse de Haydn – écoutez la Révélation de Beethoven... Je vous chanterai la bonne parole selon Mozart...

Sa voix fragile, claire et aiguë roulait, sonnait dans la pénombre grise de la salle. Est-ce de la folie ? Plutôt un vol intérieur vertigineux, mystérieux à nous autres.

Klava dit, faisant preuve d'une lucidité soudaine :

— Ils vont l'assommer à coups de médicaments, cette conne...

Elle se tut un moment, puis ajouta :

— Des vitamines. Les vitamines ont été inventées par les Juifs, pour notre plus grand malheur... Alors qu'elles n'existent pas dans la nature... Alors les Juifs les ont inventées et les ont vendues aux Américains... Et nous maintenant, on est obligés de faire la queue...

Anna Alexandrovna s'approcha de moi et me posa la main sur le front :

— Toi, ma petite fille, ne bataille pas avec les nurses et les infirmières – quand elles t'apportent les cachets, avale-les. Sinon elles finiront par t'achever avec leurs piqûres. Dieu merci, tu n'as jamais goûté au Tricedil en intramusculaire, tu ne sais pas l'horreur que c'est. Le délire, la perte de mémoire – tu deviens une bête...

Je lui souris – et c'était le premier sourire depuis mon arrivée.

— Et vous-même, Anna Alexandrovna ? Vous ne prenez pas de médicaments !

— Hé, mon petit ! Tu as eu de la chance – ils te reprochent quelques bêtises et se déchargent sur toi de leur folie. Quoi que tu dises à ces bandits, ton cœur est pur de tout péché. Tandis que moi, il me faudrait renier Dieu et accepter la force de l'Antéchrist. Je ne peux pas faire ça. Si le Seigneur le veut – je mourrai plus vite...

Elle s'assit sur mon lit, et elle sentait très bon, comme une maison confortable, comme tante Perl. Les sablés à la cannelle, les herbes, la chaleur du four.

— Et ne va pas discuter avec elles – les infirmières, les nurses, ce sont elles, les chefs, ici. Si tu ne t'entends pas avec elles, tu es cuite. Ce sont les petits chefs, ici comme dehors, qui déterminent toute notre vie – un coup de bâton par-ci, une ration de pain par-là...

L'infirmière Vika entra dans la salle, posa sur nous son regard transparent de poisson, et dit d'un ton calme et neutre :

— Guinzbourg, vous avez une ponction lombaire. Les autres, préparez-vous pour les injections.

Elle avait dans ses mains un stérilisateur avec les seringues et la boîte contenant le poison dont on nous bourrait quotidiennement. Les balles de verre des ampoules, qui traversent le corps et qui vont se nicher directement dans le cerveau.

Je me demande ce que Vika fait après le travail. Avec qui elle vit. Est-ce qu'elle parle de son travail quand elle rentre chez elle ? Ou peut-être que tout cela l'indiffère complètement ?

Vika poussa légèrement Sveta vers son lit – allez, couchée – et lui enfonça sa chanson dans la gorge d'un coup tiré à bout portant. La chanson se déversa par terre, en bulles rauques, légèrement frémissantes, confuses, bruissant de paroles incompréhensibles. Le vol intérieur interrompu, Sveta se précipita la tête la première dans le marais de l'oubli. L'Apocalypse de Haydn se perdit dans un mélange de ronflements, de sifflements et de soupirs.

Anna Alexandrovna regardait par la fenêtre, ses lèvres remuaient. Elle luttait de toutes ses forces contre le poison, qui la consumait déjà de l'intérieur, troublant sa raison, embrumant sa mémoire, profanant sa foi. Ses yeux étaient exorbités, la sueur ruisselait sur son visage, et sa respiration devint haletante.

— Guinzbourg, préparez-vous pour la ponction, dit Vika.

Je me levai, m'approchai d'Anna Alexandrovna et saisis sa main glacée. Elle ne me voyait pas, n'entendait rien, ne se souvenait de rien, n'avait conscience de rien. Seuls ses viscères empoisonnés étaient vivants. Dans une heure, quand je serai rentrée de la ponction lombaire, ils me feront subir la même chose.

Aliocha ! J'ai souvent les idées troubles et je perds la mémoire.

Ils tuent nos âmes. Fais quelque chose, mon amour ! Sauve-moi, sors-moi d'ici !

49. Aliocha. Au repos des âmes !

Avant l'aube, je reçus une nouvelle visite des juges de la Vehme. À travers le sommeil, j'entendis un coup assourdissant frappé sur du métal – un son lourd et tintinnabulant, avec la note rêche et cassante de verre brisé. Je soulevai ma tête de l'oreiller et les découvris autour de la table. Ils étaient assis, immobiles, leurs mains sèches et nouées posées sur le rebord de la table ; devant eux, une dague rouillée plantée dans le bois, un nœud coulant et un épais volume ouvert, que je devinais, grâce à une secrète omniscience, être le Livre de Sang, leur terrible protocole.

Je savais que je perdais la tête à cause de la cuite ininterrompue et une insoutenable tension nerveuse – mais je n'avais pas la force d'envoyer promener l'hallucination. Ni l'envie. Je n'en avais rien à faire.

— Tu sais qui nous sommes ?

— Oui, Gaugraf. Vous êtes les juges de la Vehme.

— Qui t'a parlé de nous ?

— Mon père.

— Comment a-t-il appris notre existence ?

— On lui a remis vos protocoles à Berlin, en 1945.

— Pourquoi ?

— Ils étaient conservés dans des enveloppes en parchemin scellées aux archives de la Gestapo. Elles portaient une mention : « Tu n'as pas le droit de lire ceci si tu n'es pas un juge de la Vehme. »

— Pourquoi alors ont-ils ouvert les enveloppes que personne n'avait osé toucher pendant des siècles ?

— Ils croyaient qu'il s'agissait de documents secrets de la Gestapo ; c'est donc en leur qualité d'héritiers de droit qu'ils les ont ouvertes.

— Que t'a dit ton père ?

— Il s'est moqué de la bêtise de la Gestapo, en disant qu'ils auraient eu beaucoup à apprendre de nous, s'ils avaient eu assez de cervelle et de courage pour ouvrir les protocoles.

— Tu sais ce que nous avons en garde ?

— Oui, Gaugraf – vous êtes les gardiens de la Vérité et vous châtiez

les oisifs de l'esprit, les agités du verbe et les hérétiques.

— Tu sais de quoi nous tirons notre force ?

— De la peur que vous inspirez aux gens, du secret de votre instruction, de votre tribunal et de l'inéluctabilité de l'exécution. De la communauté des gens épouvantés, capables de vous rendre tous les services imaginables, pour écarter de soi les soupçons et la mort.

— Tu sais la façon dont nous apportons la preuve de nos accusations ?

— Oui, Gaugraf. Six initiés doivent jurer de la sincérité de l'accusateur, même s'ils ignorent tout de l'accusé. Et l'accusation est alors considérée comme prouvée.

— Tu connais notre verdict ?

— Oui, Gaugraf. L'hérétique est privé du monde, du droit, des libertés, son cou est livré à la corde, son corps aux oiseaux, son âme à Seigneur Dieu, s'il veut bien l'accepter ; que son épouse devienne veuve, et ses enfants orphelins.

— Tu es prêt ? demanda le Gaugraf d'une voix morte et résolue.

Et de nouveau retentirent le fracas du tonnerre et le cliquetis métallique.

Je me soulevai d'un bond dans mon lit, poussai un cri de désespoir – et tout disparut. Le vide, le crépuscule du matin, la respiration difficile. Et le rugissement du moteur d'une voiture qui s'éloigne. Je courus vers la fenêtre ouverte et aperçus un chasse-neige remontant sans hâte la Sadovaïa, un gros fer à repasser muni d'une pelle de bulldozer à l'avant.

Je sentis mon cœur défaillir et me penchai à la fenêtre : un tas de ferraille était recroquevillé près du trottoir. Les restes de ma Moskvitch, fraîchement sortie du garage.

Je descendis les escaliers quatre à quatre, bondis dans le crachin glacé de la cour, en sachant, dix pas avant d'y arriver, que je trouverais un cadavre. Ils avaient tué ma Moskvitch.

Me voici arrivé au finish de la course avec poursuite – c'est ainsi qu'ils gagnent toutes les compétitions. Quand on peut tuer tous et tout, les épreuves se simplifient considérablement. Ils cherchent à me foutre la trouille. Ils auraient très bien pu m'assassiner de conserve avec la Moskvitch. Ce n'était probablement pas encore le bon moment.

Le bandit avait frappé la Moskvitch à deux endroits – une fois à l'avant, puis, après avoir fait demi-tour, à l'arrière. Le capot était tordu et écrasé. Le châssis était brisé en deux, les portières s'étaient affaissées. Le porte-bagages avait rampé jusqu'à l'habitacle. La

direction s'était encastrée dans le plafond, les débris carrés du pare-brise avant nageaient comme des glaçons dans la flaque d'huile brun-noir s'écoulant du carter éclaté. Le radiateur coupé en deux suintant d'eau rouillée. Le moteur sur l'asphalte. Et la roue droite dressée.

La peinture du toit continuait d'éclater avec un léger crissement et se détachait par couches. La portière arrière était grande ouverte. Je grimpai à l'intérieur, me recroquevillai dans un coin et me plongeai dans un état étrange – qui relevait à la fois de l'engourdissement, de l'évanouissement et de l'hystérie muette. J'écoutais la peinture se détacher par morceaux au-dessus de ma tête, éclatant comme des cosSES, et pensais mollement que ma vie aussi était en train de s'écrouler. Je pensais qu'aucune voiture ne pourrait remplacer ma Moskvitch – et pas uniquement parce que je n'aurais jamais assez d'argent pour m'en acheter une autre. La Moskvitch était une partie importante de ma vie. Et en particulier de ma vie avec Ula. Je n'arrivais pas à croire que ma vie avait un jour contenu un bonheur aussi grand. Car c'est un véritable bonheur que l'ignorance ! Comme ils doivent être heureux, les gens immunisés contre ce mal incurable qu'est l'inquiétude par la vérité ! Mon Dieu, comme ce mal est grand et terrible – il n'accepte pas d'issue heureuse !

Des passants commençaient à se rassembler autour de la Moskvitch déchirée, assassinée. Ils soupiraient, compatissaient, s'étonnaient, plaisantaient, certains se réjouissaient, d'autres me conseillaient de ramasser les pièces pour essayer de les vendre, s'inquiétaient de mes possibles blessures ; et une vieille femme à face de cheval et ressemblant elle-même à un poney déclara que j'étais probablement ivre, sinon pourquoi je resterais assis dans cette épave ?

Comment leur aurais-je expliqué que je n'étais ni blessé, ni ivre, ni mortifié par la perte de mon bien ultime ? Comment expliquer à des passants ce qu'est le chagrin d'avoir perdu sa petite Moskvitch fidèle et dévouée ? Ils avaient tué une camarade.

Je remontai chez moi, m'habillai, arpentai ma chambre sans but et pensai qu'il était temps de prendre une bonne cuite. Il fallait que mes nerfs se détendent. Puisque vous m'avez tué avec ma Moskvitch – la balle était dans mon camp.

Mes chers camarades tortionnaires ! Vous avez omis un détail important, simplement parce que vous ignoriez son existence. Il s'appelle le caractère national. Ce truc-là existe, bien que vous soyez profondément persuadés de l'avoir détruit, en nous transformant en quémandeurs pitoyables et en créatures épouvantées et tremblotantes. La fureur russe est l'un des traits les moins étudiés de notre caractère national – c'est une immense vague d'aveuglante colère, née d'un désespoir brûlant et scintillant comme une dague, sans rémission

possible ; c'est une tempête de haine contre l'humiliation, quand on ne pense plus au calcul ou au profit, quand on oublie qu'il y a le châtiment au bout, qu'on ne craint plus la vengeance, quand il n'y a plus d'autre but dans la vie que la gueule ouverte de l'ennemi, de rêve plus grand que de tomber au champ d'honneur de la justice !

Vous ne me ferez plus peur. Blanche est ma fureur, comme la folie, comme la haine, comme la mort...

Je sortis en courant dans la rue. Les badauds restaient là, à regarder la carcasse de la Moskvitch. La milice était arrivée entre-temps : je voyais les miliciens qui hochaient leurs casquettes dorées, qui fronçaient leurs fronts intelligents, je les entendais qui clappaient de la langue dans un effort de concentration. Mais je n'allai pas les voir. Que pouvais-je leur dire ? J'étais privé du monde, et du droit et des libertés...

Nina Fedorova, la secrétaire de l'Union des écrivains, est là aussi. Dieu seul sait pourquoi. Elle me regarde avec une expression de douleur, ses lèvres tremblent.

— Qu'est-ce que tu viens faire ici, Ninotchka ?

— C'est toi que je viens chercher, Aliocha. Piotr Vassilievitch te demande, c'est la panique. On m'a envoyée avec une voiture, ton téléphone ne répond pas...

Et, bien que j'aie pensé tout de suite qu'on allait m'arrêter, ma fureur ne retomba point, la peur ne me monta pas à la gorge. Fuir eût été absurde, mais s'ils poussaient l'impudence jusqu'à m'embarquer à l'Union, je leur offrirais une représentation mémorable. Je me battrais, je hurlerais, mordrais, je rameuterais du monde et tout le monde se rappellerait comment on m'aurait traîné dans les couloirs. Je n'ai pas l'intention de les aider par mon silence.

Puisque c'est un général du KGB qui gouverne les écrivains, autant qu'il montre à tout le monde ses compétences professionnelles.

À peine m'en étais-je rendu compte que la Volga officielle avait traversé le centre-ville, freiné devant l'entrée et que je me retrouvais propulsé dans le hall. Chacune de mes cellules bouillonnait de rage, chacun de mes nerfs était tendu, prêt à se rompre, et seul un coup de fourche dans les côtes aurait peut-être réussi à assagir ma fureur.

À cette heure de la matinée, notre club était désert. Dans le salon en bois, un nègre récoltait les cotisations du Parti. Cet homme s'appelait Jimmy Jefferson et était poète. Un orphelin, un enfant échoué dans un monde de chaos. Ses parents paresseux, des communistes américains, l'avaient amené ici avant la guerre et, âgé d'à peine un an, il était devenu une vedette de cinéma. Jim avait été

engagé sur le film *Le Cirque*, un mélodrame inepte narrant l'histoire d'une femme blanche pourchassée par les racistes allemands et américains à cause de son enfant noir et trouvant le bonheur dans notre pays. L'apothéose de ce film était le moment où l'enfant était passé de main en main et bercé par les représentants de tous les peuples frères de l'Union soviétique. Le clou du numéro – c'était Jim dans les bras de Solomon Mikhoels, qui lui chantait une berceuse juive, avec larme à l'œil et tout le tremblement. Après l'assassinat de Solomon, cette séquence fut immédiatement coupée et, durant vingt ans, les spectateurs ébahis regardaient comment, par le caprice du monteur, l'enfant noir passait de main en main à travers tout l'amphithéâtre du cirque.

Aujourd'hui, on a recollé Mikhoels dans le film, mais les gens ignorent tout de ce Juif au front proéminent et à la lèvre inférieure épaisse, de ce qu'il représente et en quelle langue il chante.

Quant au doux Jimmy, il récolte les cotisations du Parti lorsqu'il n'est pas occupé à composer des vers lyriques.

Je lui tapai sur l'épaule :

— Jim, tu te souviens bien de Mikhoels ?

Il me regarda, étonné, et hocha la tête :

— Pas très bien, en fait... On peut même dire pas du tout. Pourquoi ?

— Pour rien, ne t'inquiète pas. L'essentiel c'est que tu récoltes toutes les cotisations sans te bourrer le crâne avec des bêtises...

Je montai l'escalier en courant et tirai sur la porte de Torquemada au premier étage.

— Ah, le voici tout de même ! cria-t-il lorsqu'il me vit.

Le visage de Torquemada, Piotr Vassilievitch, mon maigrichon tortionnaire, était gris d'angoisse et de haine.

Comme les écoliers qui craignent le cabinet du directeur, tous les écrivains ont peur de cette pièce absurde, où ils rendent visite à son redoutable locataire pour toutes sortes de demandes, de dénonciations, de savons et d'humiliations.

Moi aussi, j'en avais peur. Jusqu'à ce que je sois submergé par la rage étouffante de la haine.

Deux hommes de couleur bleuâtre et sans signe particulier occupaient chaque bout du canapé. Je leur souhaitai de s'y connaître parfaitement en karaté s'ils avaient l'intention de m'embarquer sans faire de bruit.

Je m'assis dans le fauteuil face au bureau, m'installai

confortablement, allumai une cigarette – de façon à avoir en permanence les hommes du canapé dans mon champ de vision.

— Vous voilà bien avancés, crapules, dit le patron avec une expression amère, et je m’aperçus que, loin de jouer au con, il était réellement et profondément désolé, affligé, accablé.

Je demeurai de glace, sans répondre. Il ne fallait pas compter sur moi pour les aider.

— Tu sais où se trouve ton frère ? demanda Torquemada en mordillant furieusement le liseré bleu de sa lèvre inférieure.

Ah, c’est donc qu’ils étaient déjà au courant de cette sale histoire avec Anton. Mais comment comptaient-ils me la mettre sur le dos ?

— Au bureau, probablement. Pourquoi ?

— C’est de Seva que je cause ! hurla le général littéraire, et je vis des étincelles bleues s’échapper de ses lunettes comme d’une meule de rémouleur.

— Seva ?! répétais-je, et la patte velue et glacée du mauvais pressentiment me serra le cœur. Il est à Vienne... Je ne comprends pas ce que vous me demandez...

— À Vienne... À Vienne !... À Vienne !... Au cul du monde, oui, pas à Vienne ! Il s’est barré, maudit Judas ! Fuyard ! Chienne ! Putain ! Traître !

Les silhouettes bleuâtres se soulevèrent soudain au-dessus du canapé, je m’écartai un peu et demandai avec étonnement et effroi :

— Barré ? Où ça ? Qu’est-ce que c’est que ce galimatias ? Vous parlez bien de Seva ?

— Seva, oui, Seva ! Ton merveilleux frangin ! Avant-hier il a demandé l’asile politique aux Américains...

« ... J’en ai marre de l’huile de foie de morue... »

— Tu comprends ce que ça veut dire ?

« ... Il ne me reste que deux âmes qui me sont chères, mais qui ne m’aiment pas... »

— Un colonel des services spéciaux – un transfuge ! Tu te rends compte de ce que cette ordure a emporté avec lui ?...

« ... *Omnia mea mecum* dans mon cartable... »

— Il aurait pu au moins penser à vous ! Puisque vous restez là !

« Je n’aime pas mes parents... » « ... Considère cela comme un prêt. Tu me les rendras quand tu seras riche... »

— Il t’a parlé avant son départ ?

— Non.

— Tu mens ! Nous savons parfaitement que si...

— Admettons que je lui aie parlé...

— De quoi ?

— Ça ne vous regarde pas. Nous avons discuté de problèmes familiaux...

— Vous n'avez plus de problèmes familiaux dorénavant. Tous vos problèmes sont les nôtres !

Je ricanai en hochant la tête. Je n'allais quand même pas parler des larmes de Seva – c'est sur moi qu'il pleurerait alors, comme si j'étais mort. Je n'allais quand même pas leur raconter comment Seva m'avait trompé – il m'avait supplié de ne pas bouger, ne pas m'exciter, pour gagner quelques jours, quelques heures avant son départ, alors qu'il m'avait assuré qu'il les avait calmés pour quelque temps. Je n'étais pas en colère contre lui – nous étions comme morts tous les deux et nous ne nous reverrions plus. Je ne veux pas le juger...

Domage que je ne sois pas un petit négrrillon. Et que Solomon ne puisse pas me prendre dans ses bras et me chanter une berceuse. Je ne l'aurais pas oublié, moi. Je n'aurais rien oublié de ce qui le concerne. Et je ne serais pas resté dans le salon désert en attendant que les membres du Parti paient leurs cotisations. Mais le destin a des cartes en main dont il connaît seul le secret.

— Vous allez payer pour lui ! glapissait Torquemada, Piotr Vassilievitch, en lâchant des bulles de bave. Vous paierez pour le traître à la patrie ! Je sais très bien que toi aussi tu louches sur le côté ! Tu paieras, toi aussi !

— Vous allez peut-être me présenter l'addition, mais je ne compte pas payer pour autant, dis-je à voix basse. Et ne hurlez pas dorénavant. J'en ai marre de vous. Si mon frère a commis un crime, ouvrez une instruction et interrogez-moi selon la procédure réglementaire. Je ne viendrai plus ici. Je n'en ai rien à foutre, de vous...

Je me levai et sortis lentement du bureau, sans un mot d'adieu. Je descendis l'escalier et trouvai le salon désert. Le poète nègre russe avait probablement terminé sa récolte et était parti la porter au comité régional. Seva s'était enfui en Amérique.

N'importe quoi. Je suis certainement devenu fou.

Je passai ma tête au buffet et demandai à la serveuse Moussia de m'apporter un grand verre de vodka.

À ta santé, Seva, mon frerot.

Au repos de ton âme de fer, ma brave Moskvitch.

À ta patience, Ula. Attends-moi encore un peu, j'arrive.

50. Ula. Les récidivistes

Quelle amertume insupportable ! Que je me sens amère – comme si je m'étais bourrée de quinine. L'amertume en pellicule indélébile a refermé ma bouche. J'ai du mal à respirer. Il fait chaud. J'étouffe. Est-ce le jour ? Ou la nuit ? Je vois mal. Nuages de brume qui passent. Qui me voilent le regard. Je n'arrive pas à garder les yeux ouverts – les paupières se referment d'elles-mêmes. Dans ma bouche, tout est sec, dur, éclaté.

Je connais cette petite vieille. Elle habite ici, c'est une voisine. Je ne me rappelle pas son nom. Elle me parle gentiment, mais je ne distingue pas les mots – le bruissement de son murmure, le mélange des sons obstrue mes oreilles comme les eaux sales bouchent un évier. Je ne comprends rien.

Elle me fait boire du thé froid, puis fourre entre mes lèvres humides et indociles un bonbon au soja. Le thé et le bonbon qui fond diluent et chassent un peu l'amertume. Le bonbon sent la naphthaline. Une odeur familière. Quand ai-je mangé des bonbons sentant la naphthaline ?

Mon Dieu, c'était il y a si longtemps ! Je me souviens ! Ma mémoire blessée, empoisonnée, s'exhume de la poussière grise de l'oubli, elle se hisse au-dessus des marécages bruns de l'amnésie – c'est elle qui m'a soufflé ce goût et cette odeur.

Elle s'appelait tante Perl. Oui, oui, je n'ai jamais habité que chez elle. Chez tante Perl, les bonbons sentaient la naphthaline – c'était une denrée rare et précieuse, qu'on gardait pour les invités. Tante Perl les cachait dans l'armoire à habits. Mais les invités étaient rares. En tout cas, ceux qui étaient dignes de goûter aux bonbons. C'est pour ça que les bonbons étaient imprégnés de l'odeur de la naphthaline qu'on mettait dans les vêtements pour les protéger des mites.

Lorsque le milicien du quartier venait pour le contrôle, ma mère, qui revenait de déportation, se cachait dans l'armoire à naphthaline – elle n'avait pas encore de *propiska*. Tout le monde disait que cette dame sympathique était ma mère, mais moi je savais que ma maman, c'était tante Perl, parce que je n'avais aucun souvenir de cette dame sympathique ; et cependant j'étais fière d'avoir deux mamans, bien que l'une d'elles se cachât au premier coup frappé à la porte.

Et c'est pour ça que j'avais joyeusement crié à l'adresse du milicien,

en lui désignant une fente dans l'armoire : « Ça, ce sont les pieds de ma maman ! » Cette fois-ci, on avait réussi à l'amadouer avec seulement deux bouteilles de vodka, un gros morceau de lard et la promesse que tante Perl ferait gratuitement des vêtements à sa femme.

Je me souviens maintenant que tante Perl était en permanence en train de coudre des vêtements pour les autres. Elle et oncle Leva étaient étonnamment doués de leurs mains, mais il se trouva que leurs dons tombaient invariablement sous le coup de la loi. C'est pour ça qu'ils eurent peur toute leur vie. Ils avaient peur, surmontaient cette peur, puis recommençaient à avoir peur. C'est eux qui m'apprirent à tout faire et avoir peur de tout.

Ces gens paisibles et craintifs avaient usé toute leur existence dans des combats héroïques. Autrefois, il y a très longtemps, oncle Leva avait été un nepman⁽¹²⁷⁾ – il avait ouvert un atelier de serrurerie où, en compagnie de ses deux camarades, il gagnait honorablement sa vie. Comme il avait été formellement bombardé patron de cette entreprise, lorsqu'on mit fin à la NEP, ses camarades furent laissés sans travail et oncle Leva, lui, se retrouva à la prison de l'OGuépéou. On ne l'accusait de rien, mais, comme la campagne de confiscation « des biens acquis sans travail » battait son plein, il fut invité à payer quatre cents roubles en or, en dollars ou en pierres précieuses. Pourquoi quatre cents ? Parce que le centre avait fixé à la région de lever une contribution totale de un million, dont cent mille pour le district et dix mille pour le *shtetl*. D'après les calculs des experts commerciaux du Guépéou, la part d'oncle Leva s'élevait par conséquent à quatre cents roubles. En or. Ou en dollars. Ou en pierres précieuses. Ça leur était égal.

L'instructeur n'y était pas allé par quatre chemins, il avait dit à tante Perl : « Tant que vous ne rendrez pas aux travailleurs les biens que vous leur avez volés, votre mari restera en prison... »

Oncle Leva n'avait pas quatre cents roubles en or. Il ne lui restait également qu'un rein sur deux. Lui et tante Perl avaient un fils, le petit Micha, âgé de cinq ans. Et tante Perl était enceinte. Alors elle se fit avorter. Une opération difficile, suivie de complications. Elle ne put jamais avoir d'autres enfants. Son mari en prison, tante Perl courut partout pour trouver l'argent. S'humiliant, suppliant, menaçant, tempêtant. Elle savait que son Leva mourrait en prison, avec son unique rein. Après avoir fait le tour de la famille et des proches, elle réussit à rassembler l'argent, extirpa l'oncle Leva du Guépéou et lui sauva la vie.

En revanche, elle n'avait pas su préserver le petit Micha. Elle était partie pour Odessa, chez des amis qui lui avaient promis trois pièces de dix roubles en or et cinq cuillères en argent, en emmenant Micha

avec elle. Tandis que le petit garçon se promenait dans la cour, un chien errant se jeta sur lui, le mordit et le traîna à terre – un voisin réussit avec peine à l'éloigner en le menaçant d'un râteau. Le petit Micha attrapa une méningite et mourut deux semaines plus tard.

Oncle Leva fut déclaré *lichenetz*. Un *lichenetz* était un homme privé de ses droits civiques ; il lui était également interdit de se déplacer, de solliciter un poste de fonctionnaire, d'étudier à l'Université, et tout cela était aussi valable pour ses enfants.

Des candidats au ghetto. Les élus de l'extermination.

Ils vivaient comme des espions – avec de faux papiers. Ceux-ci n'étaient pas fabriqués dans les laboratoires et ateliers typographiques de la CIA, de la Securitate ou de la RSHA. On les dénichait par tous les moyens : pots-de-vin et services divers rendus aux soviets de village, à la milice, aux comités exécutifs. On les nettoyait, grattait, on y ajoutait des mentions, puis on fuyait en toute hâte des lieux trop longtemps habités pour se dissoudre dans la masse anonyme des gens.

Tante Perl et oncle Leva s'étaient installés à Sokolniki, qui était presque une banlieue de Moscou à l'époque. Pendant un certain temps, ils vendirent au marché Soukharev des sandwiches de boulettes qu'ils faisaient cuire chez eux, mais la Soukharevka finit par être supprimée. Ils se mirent alors à la fabrication de fromage blanc à la vanille pour le compte d'un artel quelconque, qui fut à son tour fermé. Suivit une courte période de relative aisance – oncle Leva entreprit de fabriquer du pain azyne, introuvable à Moscou.

En trois mois, ils avaient fini de payer le wagon de chemin de fer qu'ils louaient. Plusieurs années plus tard, je grandis dans ce vieux wagon en bois, qui, bien que privé de ses roues, n'en avait pas moins continué à suivre imperturbablement le sillon de notre vie.

Au temps des vaches grasses – la fabrication de pain azyne – tante Perl s'était débrouillée pour acheter un vieux lit de nickel, les montants couronnés de boules métalliques, un canapé de bureau usé en similicuir, un buffet et une machine à coudre Singer presque en état de marche.

Puis on interdit à Leva de fabriquer du pain azyne et il faillit de nouveau se faire embarquer. Il réussit à s'enfuir, à se cacher et, comme il me le raconta par la suite en riant, il prit « le maquis jusqu'au début de la guerre ». Quand il partit pour le front, tout le monde avait oublié le pain azyne. Et c'est pendant la guerre qu'oncle Leva devint un mécanicien automobile de premier ordre.

Pour mon plus grand bonheur, ils m'accueillirent aussitôt après l'assassinat de mon père – et avant l'arrestation de ma mère. Sinon, j'aurais été envoyée à l'orphelinat. J'avais un an à l'époque, et le

souvenir de mon premier sentiment d'amour est toujours lié à tante Perl – dans les ruelles lointaines et presque oubliées de la mémoire, je retrouve son odeur tiède et familière, et ses mots à demi effacés – *« arzéniou man taérs, mané zissè meydèlè, man hohumé-niou, man nèshouméniou »*...

Ils travaillaient comme des fous, se démenaient, se débrouillaient pour manger au moins modestement, s'habiller un peu, m'envoyer à l'école !

Ce qui les obligeait à enfreindre constamment les lois et les règlements en vigueur. Le plus fiefé des gangsters n'a pas autant consciemment violé la loi, n'a pas aussi furieusement récidivé qu'oncle Leva et tante Perl.

Je me souviens avec netteté du crime le plus insolent et profitable qu'oncle Leva ait commis – c'était le boom automobile. Il l'avait imaginé, planifié soigneusement et réalisé avec un effort et un risque énormes, aidés par deux compagnons. Ses complices étaient deux serruriers, Pozdniakov et Ostapov.

Ils avaient réussi à assembler, à partir d'un tas de ferraille, un camion Chevrolet en parfait état de marche.

Ah, c'était une belle histoire de folie et de hardiesse ! Oncle Leva avait conclu un contrat avec un kolkhoze de la région de Riazan pour l'assemblage d'un camion à partir de pièces appartenant au kolkhoze. En guise de pièces de rechange, qu'il n'avait pas, le président du kolkhoze avait fourni à oncle Leva de l'alcool à 90°, du lard, un demi-tonneau de confiture de cassis et dix sacs de pommes de terre. Oncle Leva, chargé de ce bien inestimable, fit le tour des organisations, leur offrit des pots-de-vin en nature, et, en échange, les chefs affamés autorisèrent le kolkhoze à acheter le moteur d'un vieux Studebaker, un châssis d'une Chevrolet de la casse, et des pneus d'un trois tonnes ZIS-5.

Je me rappelle cette froide soirée d'hiver où oncle Leva, Pozdniakov et Ostapov étaient venus décharger un long morceau de ferraille rouillée – le châssis – dans notre remise. « Qu'est-ce que c'est ? » avais-je demandé avec étonnement. « Ceci, ma petite fille, c'est un nouveau manteau pour toi, des bottes pour moi et un chapeau en fourrure pour ta tante. Ceci est une voiture, un camion Chevrolet ! » avait répondu oncle Leva en riant, et j'avais cru qu'il plaisantait. Rien, dans ce morceau de ferraille morte, ne rappelait une automobile.

Ils le hissèrent sur de grands tréteaux, dégottèrent un appareil de soudure autogène et allumèrent un feu de forge. Puis ils dénichèrent une cabine de camion, cabossée, rouillée et abandonnée derrière le

terrain vague, qu'ils firent rouler sur des rondins.

Je les observais pendant des heures en train de travailler. Aujourd'hui, personne ne sait plus travailler comme ça.

Avec un maillet qu'il appelait sa « bigorne », Ostapov tapait sur les bosses, grattait la rouille et la peinture avec une brosse de fer jusqu'à retrouver le brillant du métal d'origine, soudait des pièces d'acier avec une précision d'horloger, étamait et essuyait dans le feu liquide le métal ruisselant, raccommodait les déchirures, et rendait peu à peu à la cabine ses formes souples et rondes, éliminant les traces crasseuses de rouille, tristes marques d'un digne objet balancé à la décharge par une main indifférente.

Pozdniakov démontra le cadre du châssis jusqu'à la dernière vis, laissant tremper toute cette ferraille dans un seau de kérosène, fignola les pièces avec sa lime puis, dans un cliquetis fracassant, forgea sur une petite enclume toutes sortes de chevilles rouges transparentes, de boulons, de mentonnets...

Oncle Leva s'attaqua, lui, au moteur. Il l'avait suspendu à une poutre, démonté et j'entendais voler autour de moi des mots incompréhensibles mais agréables à l'oreille : « ... il faudrait seulement des bagues neuves – le piston est intact... les douilles des cylindres... polir le vilebrequin... il faut trouver des bielles... le distributeur tire la tronche... »

On hissa la cabine sur le cadre, et Ostapov y accrocha les ailes. Il s'était angoissé pendant longtemps car il n'arrivait pas à mettre la main sur un capot. Alors, un dimanche, ils réussirent à en fabriquer un dans une feuille de métal achetée au syndic de l'immeuble, qu'ils découpèrent, soudèrent et tordirent dans tous les sens. Et le moteur, tout propre, soigneusement remonté, put enfin plonger sous le capot directement depuis la poutre.

En revanche, il fut impossible de mettre la main sur un radiateur neuf et oncle Leva avait passé une semaine à essayer d'en souder un vieux : il le remplissait d'eau, et il se remettait aussitôt à fuir comme s'il était parsemé de trous et non pas d'alvéoles. Oncle Leva jurait, laissait sécher le radiateur et recommençait sa soudure. Pour le réservoir d'essence, ils eurent de la chance – un militaire s'était arrêté quelque temps dans notre cour, et après avoir claqué tout son argent à faire la foire, il leur avait revendu un de ses deux réservoirs pour cinquante roubles.

Pozdniakov s'occupait de remplacer les planches pourries de la caisse par des neuves, qu'il rabotait soigneusement.

En poussant des « oh ! » et des « ah ! », ils fixèrent les pneus en serrant à mort les écrous lourds et luisants. Pour gonfler les pneus, on

utilisa une pompe manuelle – deux cents coups de pompe chacun et on passe le relais.

J'eus le droit de faire des retouches de peinture aux endroits où il leur était difficile d'accéder. Pour finir, ils pulvérisèrent de la peinture verte sur l'auto, et il n'y en avait pas de plus belle au monde. Un jour – c'était déjà le printemps –, on versa un seau d'essence dans le réservoir, on amorça la pompe, oncle Leva s'assit au volant, Ostapov, après avoir craché dans ses mains, attrapa la manivelle, la tourna brutalement, le moteur répondit aussitôt, et sa voix, d'abord douce, s'enfla peu à peu, rugit, menaçante, puis s'apaisa lentement et trouva enfin la mesure de sa puissance.

Le président du kolkhoze, qui, pour tout l'or du monde, n'aurait pas pu obtenir un camion de l'État, était ravi. Et entreprit aussitôt oncle Leva au sujet d'un autre tas de ferraille à transformer en automobile. Malheureusement, même le premier camion, le Chevrolet vert, n'eut pas la chance de rendre des services : une lettre anonyme avait informé l'OBKhSS que le président du kolkhoze avait acheté une auto volée.

Le camion fut saisi jusqu'à la fin de l'instruction, on arrêta oncle Leva en même temps que le président du kolkhoze ; ils furent accusés de dilapidation et de pillage des biens de l'État et de la coopérative kolkhozienne. Oncle Leva eut droit en prime à un article supplémentaire du Code pénal – exercice d'activité commerciale illicite. Après tout, ce n'était que justice – puisque l'exercice de commerce licite consiste à enfermer un homme en prison jusqu'à ce qu'il ait versé la caution de quatre cents roubles, en or, en dollars ou en pierres précieuses. Ce commerce-là est non seulement licite, mais peu encombrant, sûr et garanti sans pertes.

Oncle Leva en prit pour cinq ans de camp à régime général, dont il ne purgea qu'une année, car, entre-temps, la Grande Sangsue avait fini par crever et, pour célébrer la mort du Scélérat, une amnistie avait été décrétée pour les droits-communs et les condamnés à de courtes peines pour crimes économiques.

En son absence, tante Perl n'en avait pas pour autant cessé d'enfreindre la loi : il fallait bien se nourrir. Au prix de vérités comme de mensonges, elle dénichait de la toile et des rubans de dentelle, et cousait du linge de maison d'une beauté étonnante : des housses de couette, des draps, des taies. Pour ne pas enfreindre la loi, il aurait fallu qu'elle s'inscrive sur le registre des artisans – mais elle aurait dû alors payer un impôt nettement supérieur à ses bénéfices. Et comme elle devait nous nourrir et m'acheter quelques vêtements, elle enfreignait la loi. Et au-dessus de nous planait en permanence l'ombre noire de l'inspecteur des finances Kouzma Egorovitch Tchrevaty,

impitoyable, inflexible, qui surgissait, imprévisible et terrible, comme la colère divine. Je m'en souviens bien – si maigre qu'il se tenait constamment voûté, un cartable élimé coincé sous le bras, un pantalon allant aux fraises et des chaussures éculées en grosse toile, qu'il portait également en hiver. Est-ce pour cela qu'il avait les yeux en permanence humides et enrhumés et qu'une goutte perlait au bout de son nez osseux d'esturgeon ?

Cependant, cette goutte ne nous faisait pas rire – nous le craignions comme le feu. Tchrevaty surgissait dans notre wagon à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit – il ne ménageait pas ses forces et n'était pas à cheval sur les horaires de travail. Il procédait à une perquisition minutieuse, dressait un procès-verbal, fixait le montant de l'amende, confisquait le linge et le matériel de couture.

Tante Perl m'envoyait dehors faire le guet, pour que j'aie le temps de la prévenir dès que j'aurais aperçu Tchrevaty à l'horizon.

Cette astuce non plus n'était pas toujours efficace – une nuit, il était passé par la fenêtre et avait pris tante Perl la main dans le sac. À part son zèle professionnel, il était antisémite et nous haïssait prodigieusement. Tout en dressant un procès-verbal, il mouillait son crayon, ce qui laissait une trace bleue sur ses grosses lèvres pâles comme un rebord de baignoire, et marmonnait dans sa barbe : « Ah, tu parles d'une race rusée, ah, les Judas, ils sont capables de toutes les saletés ! » La goutte transparente frétillait au bout de son nez pointu quand il nous gratifiait d'une de ses horribles insultes, dont le sens m'est resté obscur jusqu'aujourd'hui : « Imperyoutres ! »

Il finit tout de même par saisir et confisquer la machine à coudre Singer. Tante Perl considéra cet épisode avec la plus grande indifférence. « Quelle différence ? De toute façon, il paraît qu'on va bientôt tous nous déporter au Taïmyr... » Mais le Tyran s'effondra dans l'Hadès et oncle Leva rentra du camp, prêt de nouveau à enfreindre la loi. Pendant qu'il était au camp, il avait élaboré un nouveau plan. Il passa une semaine à trafiquer des bouts de ferraille dans la remise et donna naissance à un miracle criminel appelé « calandre ».

Cette construction se composait de deux cylindres en acier, d'une transmission à chaîne et d'une manivelle qui mettait en mouvement tout le système. Tante Perl fit cuire quelques kilos de sucre qu'elle étala sur de grandes feuilles de métal souple. Ensuite, les feuilles étaient placées entre les deux cylindres et, de l'autre côté de la calandre, des sucres candis jaunes en forme de pistolets, de poupées et de coqs tombaient des cavités formées dans les cylindres.

Oncle Leva tournait la manivelle, j'enveloppais les bonbons dans

du papier transparent et tante Perl les vendait au marché Preobrajenski. Ce fut le bon temps ! Tout le monde s'arrachait nos petits pistolets, nos poupées et nos coqs.

Mais surgit bientôt l'inspecteur des finances Tchrevaty. Il établit un procès-verbal, fixa le montant de l'amende, saisit notre mobilier, brisa la calandre à coups de masse, menaça oncle Leva de le renvoyer dans les camps, nous gratifia une fois de plus de son « Imperyoutres ! » et s'en alla, embarquant tout le sucre.

Cet homme gris m'est toujours apparu par la suite comme la personnification de notre économie – par sa médiocrité, par son absurde énergie destructrice, par sa cruauté irréductible et injustifiée.

Ces hommes gris et enrhumés avec leurs cartables élimés ont étouffé à tout jamais le sens des affaires dans notre pays, et piétiné l'esprit d'initiative de leurs souliers élimés de grosse toile.

Qu'est-il arrivé par la suite ? Nous avons bien dû vivre d'une façon ou d'une autre ? Qu'est-il arrivé ? Je ne m'en souviens pas. Une pellicule grise me sépare de tout ça. Où suis-je en ce moment ? On dirait un hôpital. Qui est cette femme qui ressemble à tante Perl ? Pourtant je la connais. Je n'arrive pas à m'en souvenir. Je me rappelle seulement que c'était il y a longtemps. Il y a aussi d'autres femmes ici. Je ne m'en souviens pas. Tout se brouille devant mes yeux et dans ma tête... Ils ont meurtri ma mémoire, je ne la sens plus...

51. Aliocha. Exitus

Mon père fixait sur moi ses yeux verts et ronds, dont le roux de la vieillesse avait quelque peu terni l'éclat, et se taisait. Et dans ces minutes de la secousse la plus terrible de son existence, je continuais à ne pas le comprendre – je n'arrivais pas à deviner ses pensées.

Après le récit que je lui fis de l'aventure de Seva, il n'avait fait ni « oh ! » ni « ah ! », n'avait ni crié ni juré, et n'avait pas versé de larmes débiles... Il avait juste lâché en passant : « Ne dis rien à ta mère, pour l'instant... » Puis il me fixa comme s'il essayait de trouver dans l'expression de mon visage la justification du geste inexplicable de Seva.

Peut-être étaient-ce ces mêmes terribles yeux de lynx qui avaient fixé le pauvre évêque qui avait eu son visage inondé de sang, jailli d'un vaisseau éclaté de son œil ?

Le vaisseau n'avait pas résisté à la pression qui écartelait cet homme en deux : d'un côté, la peur panique de la mort, et, de l'autre, le devoir envers les hommes.

Pour ma part, j'étais écartelé entre une haine bouillonnante et la pitié que j'éprouvais pour mon père. J'avais pitié de lui et ne pouvais rien faire contre ce sentiment.

— Alors, comme ça, il s'est laissé tenter par les deniers de Judas ? demanda soudain mon père, et dans sa voix il y avait comme un grand désarroi.

— Je ne sais pas, il ne m'en n'a pas parlé, dis-je en hochant la tête, et je me rappelai ses mots : « *Omnia mea mecum* dans mon cartable. » Je ne sais pas. C'est une devise universellement convertible... Même si ce n'est pas à nous de le juger...

— Pourquoi ? demanda mon père en plissant les yeux.

— On se passera de vous.

Mon père se leva, fit quelques pas à travers la pièce, puis se tourna brusquement vers moi :

— Je vais sur-le-champ au comité. Je vais le renier officiellement ! Je le maudis !... Qu'il soit privé du nom qu'il porte ! Qu'il en prenne un autre, n'importe lequel, Smith ou Rabinovitch – mais je refuse qu'il souille le nôtre ! Je le maudirai !...

— Arrête ça ! criai-je, tant le spectacle de ce vieil imbécile furieux m'était pénible. Ça fait quarante ans que ce genre de prestations théâtrales n'a plus cours chez nous...

— Et pourquoi ? cria-t-il d'une voix aiguë et sifflante. Pourquoi n'auraient-elles plus cours, ces prestations ? N'avons-nous pas donné notre jeunesse pour le bonheur de nos enfants ? Que d'épreuves notre peuple a subies pour le bonheur des générations futures !

— Laisse tomber, père, ce n'est pas le moment de parler de ces bêtises, dis-je sur un ton exténué. Les enfants, pour le bonheur desquels le peuple a subi tant d'épreuves, sont depuis longtemps morts de faim ou de vieillesse.

Mon père se laissa tomber dans le fauteuil, me regarda, soupira profondément et son visage se tordit de douleur. Il baissa la tête et resta un moment sans bouger. Puis, soudain, il éclata, terrifiant, presque en s'étranglant :

— C'est toi, salaud, toi, toi ! C'est à cause de toi, espèce d'ordure, qu'il s'est enfui ! Tu crois que je ne sais pas, que je ne devine pas ce que tu cherches, ce que tu farfouilles avec tes doigts merdeux ! C'est à cause de toi qu'il s'est tiré, Seva ! À cause de toi et de ton escroc de frère ! Vous l'avez déshonoré, vous lui avez coupé toutes les issues ! Et moi, vous m'avez privé de mon dernier soutien dans cette vie !...

La porte du salon s'ouvrit et ma mère débarqua, l'air effrayé :

— Quoi ? Qu'est-ce qui se passe ici ? Qu'est-ce qu'il y a ?

Je la repoussai à l'extérieur :

— Va-t'en, la mère, tu n'as rien à faire ici, c'est une conversation entre hommes...

C'est alors que j'entendis derrière moi un cri rauque, comme un glouglou ; je me retournai et vis mon père qui glissait sur le tapis. La couleur de son visage oscillait entre le brun et le bleu.

— Le cœur..., râlait-il. J'ai le cœur qui lâche... Oh, ça brûle à l'intérieur... J'ai mal au cœur...

Je me précipitai vers lui pour l'aider à se relever, mais sans y parvenir. Il pesait mille tonnes, ne faisant plus qu'un avec le sol et les pierres de la maison. Il était insoulevable. Je m'échinai à le décrocher du tapis et n'y arrivais pas.

Ma mère se mit à brailler, je criai :

— Apporte vite la trinitrine, le Validol...

Ses yeux se perdaient derrière les lourdes membranes de ses paupières, la pâleur envahissait ses joues, il blêmissait, jaunissait et se desséchait à vue d'œil. Il serrait fortement les dents, je les entendis

grincer lorsque j'essayai de lui ouvrir la bouche pour y glisser les cachets de trinitrine.

— Va chercher un oreiller dans la chambre à coucher, il faut lui surélever la tête, dis-je à ma mère, et je me précipitai vers le téléphone pour appeler l'ambulance.

Le standard resta longtemps occupé, puis une femme avec une voix mécanique et inhumaine me questionna longuement sur les symptômes, et je finis par crier :

— Dépêchez-vous, nom de Dieu ! À mon avis, il fait une crise cardiaque !

— Nous nous passerons de vos diagnostics, répondit-elle de la même voix mécanique. Attendez, l'ambulance arrive...

Je retournai dans le salon. Ma mère avait glissé un oreiller sous la tête de mon père ; la trinitrine avait visiblement fait son effet, et la respiration de mon père était redevenue régulière et nette, quoique ténue. Il avait le regard d'un homme brisé. Et très embarrassé de se retrouver ainsi étendu sur le sol.

— Je vais aller te préparer des cataplasmes, dit ma mère. Le médecin va te faire une piqûre et nous te transporterons sur le lit.

— Bien, répondit mon père avec lassitude, et il ferma les yeux.

Ma mère sortit et un silence assourdissant s'installa, à peine haché par le fin pointillé de sa respiration. Je baissai les yeux sur mes chaussures et remarquai seulement maintenant qu'elles étaient couvertes d'huile, celle qui avait coulé du carter brisé de la Moskvitch.

— C'est vous qui m'avez achevé, dit mon père d'une voix soudainement claire et forte. Des têtes de nœud, voilà ce que vous êtes ! Aucun respect pour les vieux...

Je levai les yeux et rencontrai cette même flamme jaune terrifiante de son regard – il me haïssait.

— D'accord, le père, on en parlera plus tard. Ce n'est pas le moment, reste tranquille...

— On ne peut pas être plus tranquille ! dit-il avec un léger sourire, et je vis entre ses lèvres entrouvertes le reflet menaçant d'une couronne en or. Je suppose que tu as suffisamment fouillassé sur mon compte ? Tu sais tout, probablement ? Tu aurais mieux fait de t'adresser directement à moi, je t'aurais tout raconté. Et avec tous les détails...

— Non, père, tu ne m'aurais rien raconté. Tu n'as jamais voulu que je sache quoi que ce soit à ton sujet. Tu avais probablement raison...

— Tu vois, j'avais raison.

Il reprit son souffle et ajouta :

— Tu as raison, je ne t'aurais rien dit. Tu ne fais pas partie de la meute...

— Tu ne devrais pas parler maintenant, papa. Reste tranquille...

— J'aurai tout le temps de rester tranquille. Je ne t'aurais rien dit avant, mais maintenant je vais te raconter, répondit-il d'une voix calme et nette, articulant chaque syllabe de ses lèvres indociles et engourdies. Ces gars que Pacha Garnisonov avait sortis de Minsk s'appelaient Jigatchev et Choubine. Piotr Grigorievitch Choubine...

Et il s'esclaffa. Je voyais qu'il se sentait mieux, grâce à la trinitrine ou à ce qu'il venait de dire. Il s'esclaffa et je vis apparaître sur son visage une expression d'insouciance gamine. Ou de joie. Ou de moquerie.

— Jigatchev est mort. Piotr Grigorievitch, lui, est bien vivant. Et en bonne santé. Il travaille à l'Institut atomique. Vivant...

Une joie réelle se lisait sur son visage. Ma mère apporta des cataplasmes dans une assiette, écarta les pans de la chemise de mon père, posa les petits carrés jaunes sur sa poitrine et s'assit tristement sur une chaise. La respiration de mon père devint plus calme et régulière, il ferma les yeux, se laissant envahir par le sommeil. Il était presque endormi quand il ouvrit brusquement son œil rond et vert et me dit :

— Eh oui, il est vivant ! Hein ? Hein ? Trouve-le maintenant...

Et il s'endormit. Ma mère alla dans sa chambre chercher ses médicaments tandis que je demeurais immobile à observer mon père endormi. Et je n'arrivais pas à me convaincre que c'était mon père qui était allongé là. Celui qui m'avait engendré. Mon commencement.

Je ne le croyais pas. Je ne croyais pas à son rire. À son soulagement. À ses paroles. À son sommeil.

On sonna à la porte et je courus ouvrir aux médecins des premiers secours. Ils allèrent directement dans le salon, sans se débarrasser de leurs uniformes noirs, et j'eus le temps de me demander pourquoi les médecins devaient absolument porter un uniforme aussi effrayant.

Le chef posa sa valise carrée par terre, s'agenouilla, posa le cornet du phonendoscope sur la poitrine de mon père, écouta longuement, la tête légèrement penchée – je m'étonnai derechef qu'il n'eût pas enlevé sa casquette –, puis se tourna vers moi et dit sur un ton pratique :

— *Exitus.*

— Quoi ? Quoi ? fis-je, sans comprendre.

— Il est mort.

Et le hurlement strident et sauvage de ma mère remplit tout l'espace.

52. Ula. Janus à un visage

— Le million ! cria une voix au-dessus de ma tête.

Je tressaillis, un peu effrayée, me figurant que quelqu'un me demandait si j'avais un million.

— Quel million ? demandai-je.

Et je me réveillai.

— Le million ! Le million est atteint ! répondit le transistor. Le haut fourneau numéro 6 du combinat métallurgique Lénine de Novolipietzk vient de livrer son premier million de tonnes de fonte...

J'étais entièrement trempée après un sommeil étouffant, douloureux et épuisant. J'avais soif, j'avais la gorge sèche, je respirais avec difficulté, le sang me cognait aux tempes et le cauchemar continuait, la folie s'ingéniait par tous les moyens à entrer dans mes oreilles...

La radio transmettait les dernières nouvelles et la voix criarde et insistante suintait de la boîte jaune accrochée au-dessus de la porte et m'effrayait par ses informations de plus en plus irréelles :

— ... L'atmosphère de l'indestructible unité morale et politique de la société, la cohésion du peuple et du Parti, soudés autour du Comité central léniniste... dans un climat de sursaut laborieux, de fougue créatrice, d'optimisme et de confiance des Soviétiques dans leur avenir...

Je me souviens de vous ! Vous vous appelez Anna Alexandrovna ! Dans mon cauchemar fiévreux, dans cette perte de moi-même, dans le trou noir de ma mémoire, je me souviens que vous m'avez donné à boire. Et un bonbon au soja, sentant un peu la naphthaline. Vous me rappelez un peu ma tante Perl, morte il y a très longtemps. Vos mains sentent le sablé à la cannelle. Est-ce vous qui m'avez enlacée ? Est-ce vous qui avez murmuré « *man artséniou* » ?

Et qui est cette jeune femme au regard fixe ? D'elle aussi, je me souviens. Mais qui est-elle ? L'Évangile selon Bach... Ah ! Alors pourquoi se tait-elle ? Pourquoi ne chante-t-elle pas ? Pourtant, elle chante en permanence des chants étonnants – des psaumes muets. Ou bien, j'ai tout confondu, et ce n'est pas elle qui chante ? Ma mémoire est couverte d'une fine pellicule vert translucide, et, dessous – fange, abîme, marais purulent. Ils détruisent ma mémoire.

Celui qui perd la mémoire se dépouille de sa personnalité.

Mais que ferait une lépreuse de sa personnalité ? Pour remplacer la personnalité, on pourrait marquer au fer rouge le chiffre 295 sur ses joues. Non, c'est du mot « voleur » qu'on marquait autrefois les joues. Le chiffre 295, c'est dans le dossier médical qu'il est gravé à tout jamais.

Qui est cette jeune femme ? Pourquoi elle ne chante pas ? Que lui arrive-t-il ?

J'ai peur. J'ai peur de ma mémoire en lambeaux, cassée, empoisonnée, fatiguée. J'ai peur de la perte de moi-même, du noir rampant de la nuit de l'oubli qui s'avance. Je suis terrifiée par le délire qui se déverse du poste de radio :

— ... toute l'activité de l'homme soviétique est pénétrée par le désir ardent d'apporter sa pierre à la réalisation des prescriptions du Parti et de combler la patrie de ses dons laborieux...

Je ne peux combler ma patrie aimante, mais si sévère, que par le don de ma mémoire perdue et la perte totale de ma personnalité. C'est alors seulement que je pourrai trouver l'absolue confiance dans mon avenir – la Sytchevka.

J'ai peur. Il y a trop longtemps que je n'appartiens plus à personne. Et il ne me reste plus rien, à part ce dernier refuge – ma mémoire. Mais je me souviens mal comment s'appellent tous ces gens. Et pas très bien non plus comment je me suis retrouvée ici. Seul le passé m'apparaît avec netteté. Et à la place de sentiments présents : la crainte, la nausée de la peur montant à la gorge, l'épouvante qui me paralyse.

Peut-être que la mémoire du passé ne s'est pas encore complètement dissoute parce que tous les souvenirs sont marqués au fil rouge de la peur, qui m'enserme le cœur aujourd'hui ?

Comment n'aurais-je pas peur quand tous mes sentiments ont été nourris au berceau de la crainte ?

Nous craignons l'inspecteur des finances Tchrevaty, qui menaçait de nous priver de pain.

Nous craignons le contrôleur de l'électricité, qui menaçait de nous couper le jus qu'oncle Leva détournait en se branchant directement au poteau.

Nous craignons le *dvornik*, qui promettait de cafarder où il fallait que nous cachions en permanence de la famille sans *propiska*.

Nous craignons le milicien du quartier, qui pouvait à tout moment embarquer oncle Leva, qui enfreignait les lois soviétiques.

Nous craignons le lieutenant des pompiers, qui nous faisait payer une amende pour l'usage du réchaud à pétrole.

Nous craignons le syndic, qui, tous les ans, inscrivait notre wagon au plan de destruction des habitations insalubres.

Nous craignons les voisins, qui pouvaient à tout moment informer l'école que mon père avait été un nationaliste bourgeois et que ma mère était condamnée.

Nous craignons absolument tout.

Nous craignons de vivre sur cette terre. Nous étions des *lichentzy* – privés du droit de vivre.

Je ne dois pas penser à cela, je dois tout oublier. Nous devons tous oublier.

Les *Comprachicos* ont mutilé Janus, le dieu du temps à double visage, ils ont détruit son idée de tout commencement et de toute fin. Ils ont cogné à coups de crosse et de neuroleptiques sur son visage tourné vers le passé, vers la veille, vers la mémoire. Notre Janus n'a qu'un seul visage – tourné vers le futur, c'est une gueule d'ivrogne, stupide et rieuse, qui mime l'optimisme et la foi dans l'avenir.

— Pourquoi ? Pourquoi ne chante-t-elle pas ? criai-je. Que lui arrive-t-il ? J'ai peur pour elle !

La vieille femme aux cheveux blancs, qui s'appelle Anna Alexandrovna, s'approcha de moi, s'assit sur le lit, me donna à boire, caressa mon visage enflammé avec ses mains fraîches, et dit doucement :

— Ne t'inquiète pas, la petitote, ne t'inquiète pas. Sveta a subi un électrochoc. Si Dieu le veut, ça lui fera du bien...

Oui ! Oui ! Je me souviens – elle s'appelle Sveta... Elle attendait l'Apocalypse de Haydn... Elle voulait déchiffrer pour nous la musique – littérature radieuse des hautes sphères...

Et maintenant elle est allongée, les yeux fixés au plafond, indifférente, froide, dévastée. Sans chanter, sans respirer, sans vie. Une sourde-muette.

Ils l'ont assommée à coups d'électrochocs. Et peut-être l'ont-ils guérie – en brûlant sur la chaise électrique son deuxième moi, magnifique et sublime...

53. Aliocha. Le testament

Le colonel de la direction du personnel, lisse et bronzé, parlait sur un ton à la fois confidentiel et sévère :

— La direction a décidé que les obsèques de Zakhar Antonovitch se dérouleraient dans un cadre strictement privé.

Je me taisais. Le colonel, de toute évidence, venait de rentrer de vacances dans le Midi et ses lunettes de soleil avaient laissé des marques autour de ses yeux. Après un repos bien mérité, il débordait d'énergie et brûlait de décider et de commander.

— Vous comprendrez aisément que dans les circonstances actuelles... hmm... après ce qu'a fait votre frère... hmm... une cérémonie officielle, des obsèques militaires... hmm... ce serait pour le moins inconvenant...

Ce n'était pas l'embarras qui le faisait buter sur les mots. Il mettait l'accent sur notre culpabilité actuelle et avérée. Son visage ne m'était pas tout à fait inconnu. Peut-être avions-nous partagé quelque beuverie dans une vie antérieure. À la Maison des écrivains. Ou chez Gaïdoukov. Ou bien avec Seva ? Ou bien je confondais tant ils se ressemblent tous ?

— Je dois vous informer nonobstant que, dans ces circonstances, votre père a fait le meilleur choix.

— Va te faire voir, chien galeux.

Le colonel se leva et dit avec un bref sourire :

— Je ne vous en veux pas, je comprends – vous vivez un malheur, après tout. La seule chose que je voulais vous dire, c'était d'éviter de mettre les décorations du défunt dans le cercueil...

— Qu'est-ce que ça peut te faire, à toi ?

— Si vous comptez obtenir une pension pour votre mère, vous devez rendre les médailles au service des décorations. Sans cela, il sera impossible de constituer le dossier de retraite. C'est le règlement.

Les médailles qu'on échange contre une pension. N'importe quoi. Une vraie maison de fous.

La gadoue, la pluie, un vent violent. Le bureau des obsèques. Un écriteau sur la porte : « Bureau des processions civiles ». Le seul genre de processions autorisées aux citoyens. Surgi d'on ne sait où, Chourik,

qui tente d'introduire dans ma bouche des cachets de Seduxène.

— Laisse tomber, Chourik, j'ai mal au cœur...

Une salle, remplie de cercueils. D'effrayantes couronnes en métal. Derrière les tables, des bonnes femmes, adroites et vives. La queue. Les injures.

— Vous avez trouvé une place au cimetière ? demande Chourik.

— Anton est parti au soviet de Moscou. De vieux copains ont promis de l'aider...

Arrive notre tour. L'employée demande :

— Quel genre de cercueil vous voulez ? Ordinaire ou d'apparat ?

C'est de l'idiotie : un cercueil d'apparat ! Ah, et puis... Tout est vain...

— Apparat.

— Dimensions ? Il mesurait combien, votre défunt ?

— Un mètre quatre-vingts.

— Ouais. Alors un cercueil de deux quinze. Y en a pas. Pas en ce moment.

La croque-mort irradie de compassion feinte, elle a des yeux avides et le regard belliqueux.

Je sors un nouveau billet croustillant de cent roubles et le pose devant elle.

— Faites le nécessaire. Qu'il surgisse comme par magie.

— Que dites-vous ? Pourquoi ? Nous faisons tout notre possible pour nos concitoyens...

Le billet de cent roubles disparaît comme par enchantement, la bonne femme décroche le téléphone, et fait mine de discuter avec quelqu'un à l'autre bout du fil :

— Tu peux me faire un cercueil de deux quinze ? J'en ai besoin... De braves gens... Oui, d'apparat, rouge, tapissé... Oui, oui, bien sûr, des rubans...

Elle établit une longue facture. Le cœur me fait mal, la tête me tourne, j'ai peine à rester debout.

— Vous voulez une couronne ? Celle-ci est très bien, à quarante-six roubles... Écrivez ce que vous voulez mettre sur le ruban... N'achetez pas vos fleurs ici, elles font la tête, allez plutôt chez le fleuriste rue Gorki, je passe un coup de fil à Lisa, vous passez par la porte de service, et elle va vous faire un joli bouquet d'œILLETS... Ça vous coûtera une cinquantaine de roubles, mais ça aura de la gueule... Bon,

mettons des pantoufles... C'est obligé, les pantoufles, les chaussures, ça n'ira pas, il ne rentrera pas dedans... Un petit dessus... Ordinaire ou à dentelles ? S'il était militaire, alors ordinaire... Quel âge ? Soixante et onze ?... Pas vieux, pas vieux... il aurait pu encore vivre et en connaître, des joies...

À part le catafalque, on vous met un minibus ?... Donc, vous allez maintenant au cimetière arménien, il y a une menuiserie... Vous prenez le cercueil et vous l'apportez à la morgue...

— Arrête le Validol, ça ne sert à rien, dit ma mère, et elle me tend une bouteille remplie d'une saloperie couleur marron. Tiens, c'est un remède pour renforcer le muscle cardiaque...

— Merci.

— Fiston, tu as envoyé un télégramme à Seva ? demande-t-elle, et elle se met à pleurer. Peut-être qu'il peut se débrouiller pour venir, dire adieu à son père ? Il n'en aura plus jamais l'occasion !

— Maman, ils ne le laisseront pas partir. C'est l'étranger, tu le sais très bien toi-même...

Je vais à la cuisine, sors une bouteille de vodka du réfrigérateur et avale deux bonnes gorgées. Je verse le remède pour renforcer le muscle cardiaque dans l'évier et remplis le bocal avec ce qui reste de vodka. Mon ultime remède, les autres sont inefficaces.

Je retourne dans la chambre à coucher, ouvre l'armoire et en sors une petite valise en maroquin rouge. C'est là-dedans que mon père conservait tous ses papiers. La valise était toujours fermée à clé, clé que mon père gardait dans un tiroir de son bureau. Ma mère se lamente :

— Ah, comme il vous aimait, les garçons... Il était prêt à tout pour vous... D'ailleurs, il n'y avait rien en dehors de la famille pour lui... Il ne pensait qu'à nous...

J'allai chercher la clé dans le bureau et ouvris la valise. Les boîtiers rouges contenant les décorations occupaient la moitié de l'espace. Les dos bruns des diplômes du Soviet suprême, les mandats de député, diverses cartes, des certificats soigneusement rangés, le lourd insigne de tchékiste d'honneur. Et, tout au fond de la valise, une enveloppe rigide avec l'inscription « À ouvrir après ma mort ». Je jetai un coup d'œil sur ma mère ; elle s'était allongée, tournée vers le mur, et gémissait faiblement.

Je pris les certificats nécessaires pour les obsèques et demeurai un long moment à tourner et retourner dans mes mains l'enveloppe avec l'inscription « À ouvrir après ma mort ». Qu'y avait-il à l'intérieur ? Qui cela concernait-il ? S'il s'agissait d'un testament, alors ça ne

concernait que moi, puisque mon père ne pouvait pas transmettre le moindre bien ; quant à ses engagements non acquittés, j'étais le seul qui pût les prendre sur moi.

Des pas résonnèrent derrière la porte et je cachai rapidement l'enveloppe dans ma poche. C'était Anton, au visage flasque et éploré. Il souriait de satisfaction :

— J'ai quand même réussi à leur presser le citron, à ces ordures ! On a une place au cimetière de Vagankovo !...

Anton poursuivait sa ligne de lutte, de défaites et de victoires.

Des gens inconnus arpentaient l'appartement : des vieillards chenus aux voix enrouées, de vieilles femmes peintes aux faces rougeaudes, de jeunes femmes aux mouvements agiles. Tous me secouaient les mains, exprimaient leurs condoléances, m'embrassaient avec leurs bouches baveuses. D'où avaient-ils surgi ? Je ne les avais jamais vus auparavant.

Gaïdoukov, sérieusement éméché, un verre de vodka dans la main, m'attrapa dans le couloir et entreprit fiévreusement de me raconter comment il avait réussi à sauver le sauna. Il citait les noms et les prénoms de ses puissants protecteurs, qui avaient pressé les bons boutons, ce qui avait permis d'envoyer chier les défenseurs du musée et ses toiles puantes.

Un asile de fous.

Je m'enfermai au verrou dans la petite pièce qui avait été autrefois la chambre que je partageais avec Seva. Aujourd'hui, ce n'était plus la chambre de personne. Seva était parti au loin et moi je m'efforçais d'oublier notre enfance commune. La maison elle-même était quasiment en ruine. Bientôt, elle serait occupée par Andreï Gaïdoukov, le patron de bains russes éternellement indestructibles.

Je me posai sur le canapé éventré, tirai l'enveloppe de ma poche et l'ouvris d'un coup de dents. L'enveloppe ne contenait qu'un feuillet. Je le dépliai et lus sans tout de suite en saisir le sens.

ARRÊT

Au nom de la République soviétique socialiste de Lituanie, le collègue civil de la Cour suprême de la RSS de Lituanie a examiné le 20 février 1953 la plainte de la citoyenne Eingoltz, M.S., née en 1920, exerçant le métier de médecin interne du service sanitaire et médical à la direction économique du MGB de RSS de Lituanie, à l'encontre du citoyen Epantchine Z.A., né en 1910, major général du MGB, concernant la reconnaissance en paternité de leur fils Alexandre, né en 1949.

Le citoyen Epantchine Z.A. s'est déclaré pleinement d'accord avec la plainte déposée et a pris l'engagement d'accepter toutes les conséquences

juridiques et matérielles de la reconnaissance en paternité. Lors de l'examen du dossier, la plaignante n'a fait état d'aucune prétention matérielle à l'égard du défendeur.

Le collège civil a arrêté : considérer le citoyen Epantchine Z.A. comme père d'Alexandre Eingoltz. En vertu du présent arrêt, les services d'état civil de la ville de Vilnius pourront procéder aux changements nécessaires au registre d'état civil concernant le nom, le patronyme et la nationalité d'Alexandre Eingoltz.

*Le Président du collège civil de la Cour suprême
de la RSS de Lituanie : N. Grichkéné.*

Les membres du collège civil : K. Goustov, A. Rubonavitchius.

Je lus le feuillet jusqu'au bout, puis, après l'avoir examiné sous toutes ses coutures, je le relus encore une fois, sans pour autant en comprendre le contenu.

Chourik Eingoltz, mon frère ? Ce doux Juif aux yeux exorbités s'appelle Alexandre Epantchine ? C'est du délire ! Peut-être que je suis en train de dormir ? Et qu'il s'agit d'un rêve ?

Pourquoi ne porte-t-il pas le nom de mon père ? Et comment, en février 1953, au moment où se préparait l'extermination des Juifs, une misérable doctoresse juive pouvait-elle porter plainte contre un général du MGB ?

Et pourtant, mon père s'était montré pleinement d'accord avec la plainte ! S'il ne l'avait pas voulu, cela ne lui aurait rien coûté de la faire enfermer, de l'envoyer dans un camp, de la faire fusiller, ou Dieu sait quoi ! C'est donc qu'il l'avait voulu !

Que se passe-t-il ? Je ne comprends rien. Je suis devenu fou. Ma vie s'achève par une éclipse terrible et désespérée. Qui ? Eingoltz ? Mon frère ? N'importe quoi !

Une seconde ! Comment Eingoltz est-il au courant des circonstances de l'assassinat de Mikhoels ? « Celui qui a fourni le somnifère et l'alcool à 90°... »

J'entendais les sanglots rugissants de Vilena derrière la porte et les lamentations ininterrompues de ma mère :

— Ça, on peut dire qu'il vous aimait, les enfants... Tout fait pour vous... Il ne pensait qu'à nous...

Puis on frappa à la porte et Gaïdoukov me dit avec une voix de cocher :

— Aliocha, prépare-toi, on doit aller à la morgue...

Tout l'appartement s'anima, ma mère, en voile noir de veuve et long manteau incongru, regarda attentivement l'appartement, comme

si elle le quittait pour toujours, et dit à voix basse, sans s'adresser à quelqu'un en particulier :

— Sem prie, Cham sème, Japhet gouverne – la mort surtout régnera, proféra-t-elle amèrement en butant sur les mots.

Puis elle se lamenta comme une pleureuse et s'affaissa dans les bras d'Anton et de Gaïdoukov.

Couché dans le cercueil, mon père avait l'air jeune, il était beau dans son uniforme d'apparat. Et un sourire méchant et gai s'était figé sur son visage. Il se moquait de moi. Il m'avait maudit. Sa malédiction était adroite, c'était une vengeance. Par le nom de Piotr Grigorievitch Choubine.

Mon père avait délibérément mentionné ce nom – dans une sorte d'extase autodestructrice, quand j'avais cru qu'il s'était assoupi, alors que lui savait qu'il était en train de mourir. Avec ce nom, mon père s'était vengé de moi, de Seva, d'Anton, de nous tous – pour l'avoir achevé.

Mon père savait que si je me pointais à l'Institut atomique, je n'en sortirais pas vivant. Il m'avait ainsi proposé un marché.

Adieu, père. Nous sommes quittes. Tu m'as donné la vie, et c'est toi-même qui me l'as brisée. Que tu sois mort à cause de moi ou à cause de Seva – ou simplement parce que ton heure était venue – n'a aucune importance. Cette vie touche à sa fin...

Dans la foule, au cimetière, j'aperçus à l'écart la silhouette orpheline de Chourik Eingoltz. Je m'approchai de lui :

— Tu savais que nous étions frères ?

— Oui, répondit-il, en clignant des paupières, l'air effrayé.

C'était peut-être à cela que pensait Chourik le jour où il m'avait dit que tout le monde n'était pas encore prêt à entendre la vérité. Il fallait que je lui dise quelque chose – mais je ne savais pas quoi. Je l'enlaçai simplement et m'écartai. Il me dit dans le dos :

— Que le Seigneur te garde...

Les corbeaux se battaient avec acharnement dans les cimes dénudées des arbres en poussant des croassements stridents, la pluie redoublait et les croque-morts crièrent :

— C'est fini ! C'est fini ! Faites vos adieux...

Je vis passer le visage lourd et gonflé d'Anton, le minois de poupée de sa femme Ira, la face jaunâtre, chiffonnée de ma mère, au bord de l'évanouissement, puis le cercueil, qui semblait planer dans l'air. On

ferma le cercueil et le visage souriant de mon père disparut à jamais. On entendit des coups de marteau, puis un cri qui s'éleva comme une flamme et se mêla au souffle pesant du croque-mort, puis le grincement du cercueil descendant dans le trou, le bruit de la glaise tombant sur le couvercle, les pleurs, les claques repues des pelles aux lames brillantes, et voici qu'a disparu le satin rouge du revêtement, et que la glaise ne tombe plus mais s'étale sourdement, que le trou est comblé et qu'un tertre prend forme peu à peu...

Une plaque métallique « Z.A. Epantchine », deux couronnes, le bouquet d'œillets, des fleurs répandues en vrac. En voyant Vilena casser une à une les tiges des fleurs, je m'approchai d'elle :

— Pourquoi tu fais ça ?

— À peine nous aurons le dos tourné que les fleurs seront volées...

Un asile de fous. Tous ceux qui espèrent survivre doivent se laisser casser.

Quelqu'un me tapota dans le dos. Je me retournai – c'était Eva, avec sa fille. Elle s'appelle Rita, cette pousse pâle comme une pomme de terre. Nous sommes, Rita, toi et moi, les deux seules âmes qui étaient chères à ton père et qu'il a laissées ici. Que va-t-il t'arriver, maintenant ?

— Va devant, Rita, on te rattrape, il faut que je parle avec Aliocha, lui dit Eva.

Et elle se tourna vers moi :

— Alors, que penses-tu de notre héros ?

— Je n'en pense rien.

— Et pourquoi ?

— C'est nous qui l'avons poussé dehors, toi d'un côté, moi de l'autre...

— Tu inventes ! dit-elle avec un geste de dépit, avant d'éclater de rire. J'ai même commencé à le respecter, figure-toi. Alors qu'ils ne vont plus me laisser faire un pas de côté...

Je l'observai brièvement – ses narines frémissaient presque imperceptiblement et sa pupille, énorme, noire, lui emplissait pratiquement tout l'œil. C'est qu'elle avait dû rallumer la chaudière dès le matin.

— Et pourquoi tu ne demandes pas des nouvelles de ta bien-aimée ? demanda-t-elle avec ce même rire artificiel.

— Parce que tu ne me diras rien, quoi qu'il en soit. Tu la détestes...

— C'est juste, acquiesça aussitôt Eva. Mais je t'ai aimé pendant de

longues années, ballot.

Et elle ajouta, avec une pointe de douleur :

— Mais tu n’as rien compris. Et notre vie est fichue maintenant...

Nous marchâmes ensemble jusqu’aux portes du cimetière, elle s’arrêta et dit :

— Je ne vais pas au repas. Disons-nous adieu ici.

Elle ouvrit son sac et me tendit une feuille de papier pliée :

— Tiens, cache ça, avant que la pluie ne le mouille...

— Qu’est-ce que c’est ?

— Mes conclusions. J’atteste qu’Ula Guinzbourg est, selon moi, parfaitement saine du point de vue psychique. Si tu t’en sers convenablement, je serai perdue, mais elle, tu arriveras à la sortir de là...

54. Ula. La tour de Babel

La nuit, Staline était venu rendre visite à Klava et avait partagé son lit.

Avec un certain acharnement, Olga Stepanovna lui soutire les détails et les circonstances de cet événement. Pensive, Klava fournit les éclaircissements demandés :

— Un homme comme un autre... un peu vieux... très grand... un manteau de bonne qualité... manteau de général... tout comme il faut...

— C'est quoi, un rêve ?

— Un rêve, tu parles ! Il est vraiment venu... avec un filet à provisions... une bouteille, ça va de soi... du saucisson fumé à quatre roubles le kilo... et un citron... il me dit : C'est terrible ce que je peux apprécier les citrons... C'est eux qui donnent la force...

— Et après ?

— Quoi ? Comme si tu ne savais pas toi-même ce qui se passe après !... On s'est couchés et voilà...

— C'était comment ?

— Normal ! C'était pas pour moi, pour me faire plaisir... mais pour lui... par estime...

— Tu mens !

— Pourquoi je mentirais ? Pourquoi ? gronde Klava, qui commence à chauffer du chignon. Ne te fie pas à ce que tu vois aujourd'hui... quand j'étais en liberté, j'étais mignonne... oui, oui, mignonne... même qu'une fois un officier m'a laissé sa place dans le tramway...

— Tu mens ! s'écrie Olga Stepanovna, réjouie. Si tu dis la vérité, où est passée la bouteille ? Hein ? Hein ? Hein ?

La respiration de Klava devint hachée, les mots se bousculaient dans la bouche en glougloutant, puis elle se rua sur Olga Stepanovna en rugissant :

— C'est toi qui l'as piquée, la bouteille... Maudite intrigante... t'as voulu récupérer les douze kopecks de consigne, c'est ça ?... et tu me craches à la gueule ?... Je vais te... tu vas voir, salope d'espionne...

Elles s'empoignèrent aux cheveux, Anna Alexandrovna se précipita

vers elles, Sveta continuait à fixer le plafond d'un regard absent, et moi, terrorisée à mort, je me mis à hurler. Prenant des coups des deux côtés, Anna Alexandrovna essayait de me faire taire :

— Arrête, sinon les nurses vont rappliquer. Si tu veux chasser ton chien, n'appelle pas les loups...

Mais les nurses étaient déjà là, qui avaient accouru au cri des pugilistes. Elles envoyèrent Anna Alexandrovna valser contre le mur, poussèrent Olga Stepanovna à coups de taloches jusqu'à son lit. En revanche, il leur fallut plus de temps pour venir à bout de Klava. Sans desserrer les dents, l'air sinistre et affairé, elles la couchèrent par terre, la ruèrent longuement et méthodiquement de coups, jusqu'à ce que l'infirmière arrive avec un drap mouillé et des serviettes.

— Allez, allez, tiens-la de ce côté-ci, tourne-la, je m'occupe de l'autre côté...

Elles la trainèrent en soufflant sur le sol, l'enroulèrent dans le drap et l'attachèrent avec les serviettes. En trois minutes, elles avaient transformé Klava en un cocon blanc et humide, remuant à peine sur le linoléum.

— Quelle truie, celle-là... Goûte-voir la tordeuse, ça te remettra la cervelle en place...

Le silence et le vide tombèrent comme après une mise à sac. Je me terrais sous la couverture, fébrile et nauséuse. Sveta demeurait étendue, immobile – elle était absente. Anna Alexandrovna marmonnait, debout à la fenêtre ; il me sembla qu'elle priait. Olga Stepanovna était enfoncée dans un coin de son lit et lisait un vieux journal – c'était la seule de nous toutes à lire les journaux – et laissait de temps à autre échapper des remarques acerbes :

— Bien fait ! J'ai eu la visite du démon, moi, et je reste tranquille...

Une heure plus tard, Klava poussait des hurlements inhumains – la tordeuse avait séché et enserrait ses chairs entre ses pinces brûlantes. À mesure qu'elle séchait, la douleur se faisait de plus en plus insoutenable, et les cris de Klava, sans perdre de leur force ni s'épuiser, devenaient plus rauques comme ceux d'une bête traquée, poussée au désespoir.

Olga Stepanovna observa doctement :

— Qu'est-ce que tu as à crier ? Il fallait y penser avant, au lieu de t'énerver...

Anna Alexandrovna soupira convulsivement, gémit doucement et dit d'une voix à peine perceptible :

— Seigneur ! Pardonne-moi, pardonne à la pécheresse que je suis...

Je ne pensais à rien. Ma tête était vide et mon esprit, immobile. Les ténèbres impénétrables de la Sytchevka s'avançaient inexorablement vers moi.

L'infirmière Vika entra et, avec son indifférence habituelle, fit à Klava une piqûre d'Aminazine, en plantant l'aiguille directement dans le drap. Olga Stepanovna, sans s'adresser à qui que ce soit en particulier, pointa son doigt sur son journal et dit tristement :

— On n'arrête pas de se plaindre. Alors qu'en Amérique, ce n'est pas tout rose non plus – les prix augmentent chaque semaine, la vie est plus difficile...

Je demandai à Anna Alexandrovna :

— Racontez-moi quelque chose...

Sa voix bruissait, me berçant doucement, j'écoutais et reconnaissais les paroles de la Bible, mais de quel livre précisément – ça m'était complètement sorti de la tête...

— ... Nemrod le Conquérant fonda un État immense et puissant ; et il se prit d'orgueil, et médita de fonder un royaume universel sous sa coupe. Et c'était aller contre la volonté de Dieu, qui avait décidé que les descendants de Cham seraient des esclaves. Les Chamites résolurent de célébrer leur puissance et d'honorer le centre de leur pouvoir universel en édifiant à Babylone une tour qui montât jusqu'aux cieux. C'était folle entreprise, irréalisable et contraire à la volonté divine et à la suprême prescription.

Et, tandis que le travail battait son plein, et tandis que se cuisaient les briques et que se préparait le bitume, le Seigneur confondit leur langage, afin qu'ils n'entendent plus la langue les uns des autres, ce fut le chaos, le travail cessa et les bâtisseurs insensés se dispersèrent sur la surface de la terre...

55. Aliocha. Les hommes-chiens

Le matin, Chourik téléphona pour me dire qu'une réponse était arrivée du service des décorations du présidium du Soviet suprême.

J'étais debout, à moitié réveillé, les pieds nus sur le sol poisseux, je n'arrivais pas à trouver mes pantoufles, j'écoutais la voix sifflante de Chourik et me disais qu'une enquête était comme une partie de ping-pong. Si toutes les balles tombent dans le vide, le jeu s'interrompt. Il en faut au moins une qui revienne.

— ... Le rédacteur Khramtsova écrit que ce Jigatchev que tu recherches, compte tenu des informations fragmentaires que tu as fournies, est probablement Dmitri Mironovitch Jigatchev, né en 1923 à Moscou, appelé au front en 1942...

Quel froid ! C'est bientôt l'hiver et le chauffage ne marche pas. J'entendais Evstigneïev se déplacer lourdement dans ses bottes de feutre au fond de l'appartement, et crier les gamins de Nina.

Chourik dit :

— Khramtsova est persuadée que tu t'apprêtes à lui consacrer un roman héroïque...

— Qui sait ? fis-je en riant.

— Elle écrit qu'en 1944 on lui a décerné la Médaille pour le courage et qu'il a été décoré de l'ordre de la Gloire de troisième classe, en 1945 des ordres du Drapeau Rouge et de la Guerre patriotique de deuxième classe, des Médailles pour la prise de Königsberg et pour la victoire sur l'Allemagne...

— Rien à dire, ce Jigatchev était un vrai héros, dommage qu'il n'ait pas plu à Lavrenti II...

— Ce n'est rien, ses exploits sont encore à venir. Voilà, janvier 1948 : décoré par le commandement des forces spéciales du MGB de l'URSS de l'ordre du Drapeau Rouge pour la mission accomplie avec succès dans le combat contre les bandes nationalistes...

Eh ben ! Solomon eût été probablement étonné d'apprendre que deux Juifs désarmés étaient qualifiés de bandes nationalistes.

— Tu n'as rien d'autre ? demandai-je.

— Je termine : « Avant sa mobilisation dans les rangs de l'Armée rouge, Jigatchev habitait à Moscou, au 6, ruelle Krivokolenny,

appartement 12. » C'est tout. Signé, rédacteur Khramtsova. Tu veux que je t'apporte la lettre tout de suite ?

— Non, Chourik, je suis occupé. Il faut que je parte. Disons plutôt ce soir. Tu viendras ?

— Bien sûr, Aliocha, je viendrai...

Complètement frigorifié, je courus me réfugier dans ma chambre, mais Evstigneïev surgit devant moi :

— Écoute, Alexeï Zakharytch, ça fait deux jours que Nina n'est pas rentrée. Les gosses sont tous seuls, ils courent à travers l'appartement. Ils ont la dalle, je ne vais quand même pas les nourrir...

— Attends une seconde, dis-je.

J'allai dans ma chambre et revins avec un billet de dix roubles :

— Achète de quoi bouffer aux gosses et quelque chose à boire pour toi. Quand elle aura fini de faire la foire, Nina, elle reviendra, aujourd'hui ou demain...

Le billet disparut sur-le-champ comme s'il l'avait avalé.

— Ça marche, ça marche, marmonna-t-il. Cette gonzesse, c'est une vraie prostipute... Tu te rends compte, elle a laissé tomber ses gniards ?... Ça caille sec, quand même...

— Quand vont-ils se décider à chauffer ?

— Ils ne chaufferont pas chez nous..., répondit Evstigneïev, parfaitement indifférent.

— C'est-à-dire ? m'étonnai-je.

— Ils nous ont débranchés du système général de chauffage central... Tout est dévasté chez nous... Ça coule de partout... Les tuyaux sont pourris, les radiateurs trop vieux... Le plombier est passé tantôt, il a tout coupé...

Je m'habillai en claquant des dents. Je pris le flacon de remède pour le muscle cardiaque dans mon blouson – où roulait, transparente, la vodka que j'y avais prudemment versée la veille.

Je fis sauter le bouchon en plastique avec les dents, renversai la bouteille et le liquide me réchauffa presque aussitôt. La douleur lancinante desserra mon cœur. Un excellent remède. Le flacon est pratique, en plus – il contient au moins trois cents grammes(128), comme une bouteille de Pepsi.

Seigneur, comme j'étais libre désormais ! Rien ne m'était plus interdit, je pouvais faire ce que je voulais. Il me restait si peu de temps que tout m'était permis dorénavant. Ce n'est pas donné-donné, la liberté, mais quand on paie – on peut tout.

Par la malédiction du paternel j'avais payé le droit de sortir dans le crachin froid et brumeux d'un matin pâle d'octobre, de héler un taxi – il me restait encore quelques billets de cent de Seva – et de commander : à Chtchoukino.

C'est là-bas que m'appelaient mes affaires du jour, là-bas aussi, peut-être, que s'achèverait mon existence, là-bas où je fus poussé par cette douleur de l'âme qu'on appelle l'inquiétude par la vérité ; là-bas se trouvait l'Institut atomique où travaillait comme chef de la sécurité Piotr Grigorievitch Choubine, un ange de la mort modeste et sans éclat.

Dans le taxi, je me retournai à plusieurs reprises, tentant de deviner, à travers le pare-brise embué, dans laquelle de ces innombrables Volga, Jigouli ou Moskvitch se trouvaient mes persécuteurs. Mais, à cette heure-ci de la journée, il y avait des milliers d'automobiles dans les rues, et nombre d'entre elles prenaient simultanément la direction de l'Institut atomique.

Je savais où se trouvait le bâtiment administratif – il y a trois ans, en compagnie d'autres écrivains, j'avais participé à une lecture organisée pour les savants physiciens. Ils s'étaient bidonnés en écoutant mes petites nouvelles humoristiques ! Ah, comme mon long, mon triste roman les intéresserait aujourd'hui !

Mais personne ne me demande plus de participer à des lectures publiques. Je suis venu de mon propre chef. Je n'ai besoin que d'une personne. Piotr Grigorievitch.

« Eh oui, il est vivant ! Hein ? Hein ? Trouve-le maintenant ! »

Un hall immense, séparé en deux par une cloison métallique. Des deux côtés du mur, deux fenêtres carrées, ressemblant à des mangeoires à chien. Peut-être qu'il y a vraiment des chiens à l'intérieur, tandis que, de ce côté-là de la cloison, les physiciens se mettent en rang devant les meurtrières, tendent leur carte plastifiée et reçoivent en échange une plaque d'aluminium délivrée par le chien.

Les savants courent l'air affairé, leur plaque à la main, vers le milieu de la cloison, où se trouvent deux énormes armoires sous la houlette d'un gardien. Les physiciens montrent la plaque au gardien, avant de l'introduire dans une fente de l'armoire : l'intérieur de l'armoire gronde, cliquette, puis des chiffres rouges s'allument sur le tableau électronique – probablement le numéro du penseur à la plaque –, le tourniquet tourne et les savants se pressent de rejoindre leur poste de travail pour méditer sur la nature du système de l'univers.

Les gardiens aussi sont singuliers – des gars costauds en chapeau de velours impeccable, vêtus d'imperméables bruns identiques, avec le pistolet sur la fesse comme une tumeur d'acier. Ce sont les cadres dont

Piotr Grigorievitch a la charge.

Je m'approchai du guichet portant l'inscription « Bureau des laissez-passer », jetai un coup d'œil et m'étonnai de trouver, plutôt qu'un chien, un gardien coiffé d'un chapeau impeccable. On leur donne des chapeaux et pas des casquettes. On ne doit pas rester sans couvre-chef à son poste de combat.

— Il faut que je téléphone à Piotr Grigorievitch, dis-je.

— Quel nom ? demanda l'autre d'une voix inexpressive et somnolente.

— Choubine.

— Je vous demande votre nom à vous, dit-il, toujours aussi assoupi.

— Alexeï Epantchine, je suis écrivain, répondis-je en lui tendant ma carte de membre de l'Union.

Il l'étudia jusqu'au moindre tampon certifiant le paiement des cotisations, la posa sur la table, nota tout ce qui était inscrit dessus dans un gros cahier réglé, repoussa le cahier et couvrit la carte avec son énorme main charnue.

— Je vous écoute, dit-il, comme si je venais de passer la tête dans son fenestron.

— Il me faut le numéro de Choubine.

— Il vous a donné rendez-vous ?

La fureur me monta à la tête.

— Qu'est-ce que ça peut vous faire ? Je vous demande son numéro de téléphone.

— Et moi, je vous demande s'il vous a donné rendez-vous, répondit le gardien, inflexible comme une pierre.

— C'est à moi de donner rendez-vous à Choubine ! Il m'attend ! hurlai-je en plein dans sa trogne-masque endormie.

C'est à peine si sa lèvre tressaillit. J'aurais pu engueuler avec le même succès l'armoire-tourniquet avec le contrôle électronique des plaques. Le numéro ne correspond pas, le tourniquet ne tournera pas.

Je me retournai – j'avais appris à les sentir de dos. Un gardien, qui arpentait le hall, avait approché son chapeau impeccable à trois mètres de moi et attendait dans la position « Repos ! ».

— Pourrais-je appeler sa secrétaire et lui dire que je suis arrivé ?

Le chien de garde dans sa niche repoussa légèrement son chapeau de velours en arrière et m'informa d'un ton indifférent :

— Ne vous inquiétez pas, tout sera transmis au secrétaire de Piotr Grigorievitch. Le secrétaire fera son rapport et Choubine vous fixera un rendez-vous.

De toute évidence, la boucle s'était refermée. Sur moi. C'est à ça, père, que tu faisais allusion ?

Je sortis dans la rue et remontai sans hâte vers le centre-ville. Il ne pleuvait plus, mais le brouillard épais était si humide qu'il me transperçait jusqu'aux os, et on avait l'impression que la nuit allait tomber d'une minute à l'autre. Le soir succédait immédiatement au matin. Je marchais en faisant très attention, me retournant souvent, longeant les murs, m'arrêtant aux clous pour laisser passer les voitures. Profiter de cette pénombre grise, de cette rue à peu près déserte à cette heure de midi, pour lancer une Volga folle sur le trottoir qui m'aspirerait sous le capot, me pétrirait avec les roues arrière en une pâte sanglante et boueuse, et disparaître avant que quelqu'un n'ait le temps d'accourir – voilà une idée qui ne manquait pas de charme. « Le responsable de l'accident d'automobile a pris la fuite et les efforts pour établir son identité n'ont pour l'instant donné aucun résultat... »

Non, les gars, attendez un chouia. Ce n'est pas pour ça que j'ai écumé toutes ces innombrables adresses. Ula m'attend.

Mon amour, je suis presque arrivé. Il ne me reste plus que cette adresse – ruelle Krivokolenny. Je n'en ai pas tant besoin que ça, d'ailleurs, c'est simplement pour comprendre jusqu'au bout. Pour te revoir, Ula, j'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir. Un peu de patience.

Écrire. Le mystère sacré de la transformation de la pensée en verbe, du mot en document, en grain de l'Histoire, en quelque sorte. Un cri à l'adresse du monde. J'ai troqué contre ce cri tous les livres que je n'ai pas écrits. Non, non, je ne regrette rien, Ula ! Tant pis pour les livres ! Ils n'ont pas réussi – tous les livres de l'univers – à sauver ce monde délirant qui se délite ! Et qu'est-ce qui aurait pu le sauver, ce monde ? L'inquiétude par la vérité ? La connaissance ? Les sacrifices ? Je ne sais pas... J'entrai dans un magasin, achetai une bouteille de vodka et passai soigneusement son contenu dans le flacon du remède pour le muscle cardiaque, et vidai le reste en moi-même. Je remis le remède dans ma poche – j'en aurai encore besoin.

Dans le cube de verre de la *Pelmennaya*(129), je m'assis dans un coin et touillai longuement dans l'amas de mottes froides et humides des *pelmenny* en boîte. Les *pelmenny* bleuâtres se pelotonnaient pitoyablement les unes contre les autres dans l'assiette métallique, qui ressemblait à une auge, et qui me firent penser aux chiens de garde de

l'Institut atomique. L'humidité, suintant des murs embués, s'écoulait goutte à goutte pour former une flaque ronde sous le pot de ficus desséché, rempli de mégots et de restes de nourriture. Il faisait bon. Je n'étais pas pressé. Pourquoi me serais-je pressé ? S'il y avait encore quelqu'un de vivant ruelle Krivokolenny plus de trente-cinq ans après, il pouvait m'attendre une heure de plus. Et ça m'étonnerait qu'on m'y raconte quelque chose d'intéressant. Ce serait plutôt moi qui pourrais leur en apprendre sur le passé héroïque d'un membre de leur famille.

Il est indispensable de connaître à l'avance l'endroit où aboutit le chemin de sa vie ! On peut alors décider de beaucoup de choses ! Solomon, lui, savait où s'achevait la ligne de ses combats, de ses victoires et de ses défaites. Il a très bien dit ça dans un article publié un peu avant sa mort : « Nous sommes tous solitaires lorsque nous nous en allons dans la mort ; c'est en cela que réside la tragédie de la peur de la mort... »

Je m'envoyai encore une gorgée et retrouvai un peu de calme, de chaleur, de douceur. L'âme en paix. Je commençais même à m'assoupir légèrement. Et, dans ce paisible demi-sommeil, je ressentis violemment toute la solitude de Solomon, de cet homme qui non seulement attendait sa mort, mais qui l'avait franchement appelée, sur la place publique, avec ce cri que des foules de gens avaient distinctement entendu mais qui avaient fait mine de ne pas avoir compris... Alors que lui, las de se taire, s'était mis brusquement à hurler, un mois avant sa mort : « ... Richard III – grâce au meurtre et malgré sa bosse et sa difformité, et en dépit du bon sens, du soleil radieux, et de la justice, et de la vérité – se hisse sur le trône. Et tout le monde, autour de lui, essaie de devenir bossu. C'est devenu un style, tout le monde est bossu et c'est à qui aura la plus grosse bosse. C'est cela qui se transforme en foi... »

Ula, merci à toi, merci pour ce destin amer. Je ne veux pas vivre bossu, je déteste le style des bossus, je ne professerai jamais la foi des bossus.

Je hais les chiens avec leurs chapeaux de velours et leurs moteurs débridés. Ils arrivent trop tard – ils n'arriveront pas à me faire courber l'échine, ils ne m'obligeront pas à professer leur foi de bossus. Et je n'ai que faire des allégories – le monde en sait déjà suffisamment, et ils sauront comprendre. Il me reste à écrire et à transmettre. Que le monde apprenne et la connaissance détruira alors le royaume des bossus.

Je me levai non sans peine et sortis – les nuages roulaient bas, la pluie tombait, fine, la brume et les gaz d'échappement entravaient la respiration. Je n'avais plus la sensation du temps, il me semblait que la nuit était déjà tombée et je craignais de m'enfoncer dans cette nuit,

comme si c'était la mort.

Je demeurais sur le trottoir, scrutant l'horizon à la recherche d'une loupote verte d'un taxi libre, il me fallait faire vite, avant que la nuit ne tombe définitivement, et courir ruelle Krivokolenny.

La lettre écrite par la veuve de Mikhoels me revenait à la mémoire : « ... ces derniers temps, le même rêve poursuit Solomon ; il rêve chaque nuit qu'il se fait déchirer par des chiens. Étrange ? Pourtant, il aimait les chiens, quand il était petit... »

La pauvre femme, elle ne comprenait pas que son mari savait – il s'en allait pour mourir.

Plus vite, plus vite, fonce, chauffeur, roule vers le 6 de la ruelle Krivokolenny, car c'est là qu'on était venu chercher le chien du rêve prophétique du grand comédien. Avant de l'étouffer dans un garage avec les gaz d'échappement. Et de le décorer. Ou bien, d'abord décorer, et étouffer ensuite ? Oui, probablement. Ah, et puis zut, tout est vain ! Quelle importance cela peut-il encore avoir ?

Une entrée obscure d'un vieil immeuble de cinq étages où roule l'écho. Endroit idéal pour les chiens cannibales. L'ascenseur cliquetant et bringuebalant comme un wagon à l'aiguillage. Il ne reste qu'un câble qui tient encore, la cabine se balance, les portes vitrées tintent. Mais je ne ferme pas les yeux, ne me colle pas contre le mur – je n'ai plus peur que la cabine s'arrache et tombe dans le précipice. Je me contenterai d'un seul câble, il tiendra le coup, puisqu'il ne me reste plus qu'une chose à faire dans cette vie – écrire et transmettre. Tout le reste, je m'en fous.

La porte de l'appartement numéro 12 s'ouvrit au moment où je sortais de l'ascenseur, sans que j'aie eu à sonner – j'étais certain d'y trouver quelqu'un, je n'en avais pas douté une seconde, comme si c'était ici que Piotr Grigorievitch Choubine m'avait fixé rendez-vous, par l'intermédiaire de son secrétaire. D'ailleurs, je n'étais venu jusqu'ici que poussé par ma conscience professionnelle, puisqu'ils ne pouvaient pas m'apprendre grand-chose.

— ... Dmitri Mironovitch Jigatchev, oui, c'était mon père, me dit une femme au visage usé par les privations et les soucis. Ma mère est de service, elle travaille dans l'immeuble voisin, comme liftière... Vous travaillez pour un journal ? Un écrivain ?... Je ne vois pas ce que je pourrais vous raconter. Papa est mort quand j'avais trois ans. Maman a alors quitté Minsk pour venir habiter Moscou avec ma grand-mère. C'était plus pratique, du point de vue matériel, et puis comme ça grand-mère pouvait me surveiller... Depuis ce temps-là, nous vivons dans ces deux pièces. À l'école ils m'ont promis de nous donner un appartement, mais ce n'est toujours pas fait... Grand-mère

est morte l'année dernière... On vit tous les trois, maman, Serioja et moi... Le gamin a onze ans, je suis seule pour l'élever... Bien sûr, c'est difficile, vous savez ce que touche un professeur... Je l'élève de façon qu'il soit digne de la mémoire de grand-père Dmitri...

Elle me montre une grande photo encadrée – un lieutenant bouclé et rigolard, couvert de médailles, le sourire espiègle, plissant ses beaux yeux de brigand.

De quoi ris-tu ainsi ? De ton destin ? De ta famille stupide qui a fait de toi un saint à la barre de fer enveloppée dans un tissu en feutre ? Ou bien c'est de ce monde délirant et bossu que tu te moques ?

— ... Jusqu'à la fin de mes études, j'ai touché une pension pour mon père – il est mort en héros, n'est-ce pas... J'ai gardé le diplôme, il a été décoré à titre posthume... On n'a jamais retrouvé son corps... Ces faux frères de Lituanien, c'étaient de vrais bandits !... Maman a accroché une plaque de marbre au cimetière, pour la mémoire, même si le corps n'y est pas... Je pense qu'ils ont dû payer cher pour nos larmes, ces bandits, ses camarades l'ont probablement vengé... Maman dit que tout le monde l'aimait...

Tu peux être sûre qu'ils l'ont vengé. Tiens, qu'est-ce qui se passerait si je lui donnais le nom et l'adresse de l'assassin de son père que tout le monde aimait ?

Qui m'a parlé dernièrement des Varègues, sans qui nous n'arriverons jamais à débrouiller nos affaires ? Je ne me souviens plus. Tout s'est brouillé dans ma tête...

— Et vous n'avez jamais rencontré son camarade de combat ? demandai-je au cas où. Son nom est Choubine...

— Choubine ?

Elle réfléchit un peu, puis hocha la tête :

— Non. Il n'est jamais venu. Personne n'est venu. Maman me l'aurait dit...

Elle referma la porte derrière moi et je descendis lentement l'escalier, remuant avec peine mes jambes aussi lourdes que de la fonte. Dieu m'est témoin, je suis fatigué. Terriblement fatigué !

Deux chiens attendaient dans l'entrée de l'immeuble. Sans chapeau – pour la commodité du travail. Quelques ombres passèrent sur la vitre de la porte.

Et voilà qu'elle s'est enfuie, ma grande et terrible fatigue, sans laisser de traces, et, avec elle, l'attente résignée de la mort ! Oh, non ! Ula m'attend, je dois encore écrire et transmettre. Je dois lancer mon cri dans ce monde et, par la force de ce cri, faire s'écrouler les murs de

sa psychoprison !

Il faudra plus que deux chiens cannibales pour me fermer la gueule. Vous me sous-estimez.

Je comptais sans hâte les dernières marches, mais mes pensées allaient à toute allure. Retourner sur mes pas, sonner à tous les appartements, c'était trop tard. Ils me rattraperaient et seraient alors dans une situation favorable, à l'abri des regards indiscrets. Ils me frapperaient à mort – et s'enfuiraient sans être vus. Non, il fallait que je sorte dans la rue, la nuit n'était pas encore tombée, il y avait beaucoup de passants – les gens, c'est ce qu'ils redoutent le plus.

Je descendis la dernière marche et c'est alors que l'un des chiens fit un pas vers moi. Il tenait une cigarette éteinte dans ses doigts, il souriait et trompetait, en s'approchant encore de moi : « Vous n'auriez pas une allumette ? » Il voulait que je mette ma main dans la poche. Puis le second fit également un pas dans ma direction.

Un blond ordinaire, l'air sympathique, me tendait une cigarette. Et plissait les yeux, comme le lieutenant étouffé par les gaz d'échappement sur la photographie. Où caches-tu ta barre de fer et ton feutre, chien stupide ?

Pourvu qu'ils n'aient pas de couteaux ; ils n'oseront pas tirer.

Je le cognai avec le tranchant de la main, mais, mal calculé, le coup porta sur la mâchoire au lieu du cou et il ne s'écroula pas, se contentant de voler à quelques pas. Le second se jeta sur moi en rugissant et me précipita d'une puissante ruade jusque dans l'escalier. Mais je réussis à me relever : j'avais été le premier à attaquer et ces salauds devraient maintenant chèrement gagner leur salaire.

Je décochai un coup de pied à l'un des chiens et ressentis aussitôt une douleur aveuglante ; je poussai un râle, le coup sur la tête était rude. Puis je répondis au premier par un coup dans les côtes, tandis que le second m'envoyait son poing dans l'oreille. La douleur devint si horrible que je me souvins brusquement qu'il fallait crier. Sans gêne ni honte, crier de toutes ses forces !

Mais le cri resta coincé dans ma poitrine. Nous nous écroulâmes tous les trois ensemble, roulant sur le sol comme une boule compacte. Je reçus un coup de genou dans la figure, le deuxième appela d'une voix rauque : « Kolia, Kolia ! »

Un craquement, un grondement sourd dans le crâne, des coups désordonnés, j'avais de plus en plus de mal à répondre. Je sentis qu'un autre corps m'écrasait – Kolia était arrivé à leur secours. Il m'écrasa la tête sous sa poitrine, puis je reçus un coup si violent sur les reins que mon corps tout entier se tendit comme sous l'effet d'une décharge

électrique. Je plantai les dents dans la poitrine de Kolia, l'agent intrépide se mit à ululer d'une voix stridente, puis je reçus un coup de pied sur la nuque.

Des voix, des bruits, des portes qui claquent, un hurlement de femme. Je fis un effort surhumain et me relevai sur les genoux. J'entendis alors quelque chose craquer à l'intérieur de ma poitrine – mes côtes en train de se briser, probablement ; tant pis, il fallait que je me mette debout, à n'importe quel prix ! Je traînai les chiens sur mon dos et roulai sur le trottoir après avoir éclafoiré la porte en verre. La lumière m'aveugla et mon visage alla s'écraser dans une flaque d'eau glacée. Ils me cognèrent encore une fois sur la tête et j'entendis une voix essoufflée :

— La prochaine fois, on te fait la peau, chien galeux...

Bruit de pas qui s'éloignent. Silence. La pluie qui redouble.

« Je pense qu'ils ont dû payer cher pour nos larmes, ces bandits, ses camarades l'ont probablement vengé... »

56. Ula. La représentation

Vyskrebentsev exposait le rôle que j'étais censée jouer :

— Nul n'ignore que la schizophrénie, accompagnée de délire systématique, est difficile à distinguer d'une évolution paranoïaque pathologique chez les sujets psychopathiques...

Il employait des tournures souples et compliquées, gonflant d'importance ses joues de hamster, et, rien qu'aux reflets de ses lunettes à monture dorée, on pouvait sentir son extrême préoccupation. Le professeur l'écoutait, l'air sérieux, sans l'interrompre, et hochait la tête en signe d'approbation. Ils me faisaient penser à des acteurs ringards interprétant une mauvaise pièce avec des personnages de médecins – tant était grande la jactance avec laquelle ils servaient leurs répliques scientificoïdes, qui ne pouvaient que laisser stupéfait un public profane.

Seulement, il ne s'agissait pas d'une pièce ordinaire, puisque l'unique spectatrice était obligée de participer à cette représentation délirante, dont le finale se déroulait à la Sytchevka.

J'étais la spectatrice-actrice fantastique de ce spectacle absurde et tout le monde savait que ce qui se jouait là n'était qu'un conte cruel et inepte. Mais on le jouait néanmoins avec le plus grand sérieux.

— ... Ce qui plaide pour la justesse du diagnostic primitif est le fait que la schizophrénie rampante apparaît en général aux alentours de la trentaine...

La fission rampante de l'âme. Ils ne se contentent pas de jouer à la consultation médicale, ils discutent délibérément en ma présence pour semer le doute dans ma conscience, me forcer à croire que je suis folle ou en train de le devenir. Avec le sérieux et la conviction qu'ils mettent dans l'interprétation de leurs rôles de scientifiques, avec cette apparence de réflexion et ce souci permanent puissamment manifesté, ils travaillent à la fission de mon âme.

— ... L'état de la malade se caractérise par la multiplicité des thèmes délirants... Elle se concentre douloureusement sur des thèmes émotionnellement significatifs...

Bientôt, ils auront complètement détruit ma mémoire. C'est la première étape de la taxidermie – il convient de tout oublier. Ils pourront ensuite laisser sortir un épouvantail sans mémoire, sans ma

personnalité d'autrefois, dont il ne restera qu'un passeport dans le tiroir de l'inspecteur de l'Ovir Sourova. Mais il serait encore plus simple de m'envoyer à la Sytchevka.

Le professeur hochait la tête et une gerbe de pellicules jaillit de sa coiffure poivre et sel prétendument professorale. Il avait le visage rougeaud et gonflé d'un ivrogne gueulard aux mains baladeuses. Il dit sur un ton catégorique :

— Nous attachons la plus grande importance non pas au syndrome moteur, déterminant, comme on le pensait auparavant de façon erronée, la forme de la schizophrénie, mais à l'essentiel, c'est-à-dire au bilan général du traitement. Ce qui importe au premier chef, c'est une longue et constante thérapie...

Conseil. Curie démoniaque !

Vyskrebentsev nasillait, exultant de joie, se gargarisant d'innombrables mots savants :

— Nous avons le tableau typique d'un autisme total, de ce que nous appelons la paroi de verre de l'isolement, auquel il convient d'ajouter une pensée instable et un profond refus de tout contact...

L'une des blouses blanches demanda à Vyskrebentsev :

— Avez-vous envisagé la question du transfert de la malade en ambulatoire ou de son maintien en contrôle polyclinique ?

Ce qui veut dire : n'envisagez-vous pas de lui signer un bon de sortie ? Non, ils ne signeront rien, ils ne me laisseront pas sortir. Je ne veux pas de ces espérances vaines. Ils ne me laisseront pas partir avant de m'avoir vidée de ma mémoire et empaillée. Et la blouse blanche, je suppose, n'a pas l'intention de me laisser partir. Il ne s'agit, probablement, que d'une réplique faisant partie de leur folle représentation.

— Malheureusement, la malade ne montre aucun signe de jugement autocritique, soupira Vyskrebentsev, affligé. Nous ne constatons pas la moindre dynamique positive...

Le professeur rougeaud trancha :

— Sans la thérapie de soutien aux neuroleptiques, les idées délirantes peuvent s'actualiser très rapidement et avec une intensité redoublée. Toute discussion concernant une éventuelle sortie est pour le moment prématurée...

Loin d'eux était l'idée de se divertir. Ou de se moquer de moi. Manifestement, des conversations de ce genre font partie de la tactique générale de la fission des âmes.

Vyskrebentsev dit avec un petit rire aigu :

— Il serait plus opportun de parler de clinique de long séjour...

La clinique de long séjour – c'est la Sytchevka.

Après qu'ils furent sortis, je demandai à Anna Alexandrovna :

— Qu'est-ce que c'est, la Sytchevka ?

Elle ferma les yeux un court instant, poussa un soupir et se signa.

— La mort, dit-elle à voix basse. Une mort lente et horrible. Même le travail du personnel se résume à entretenir, pas à soigner. Tu vois très bien de quel genre d'hôpital il s'agit. C'est un ancien camp de concentration dans les environs de Smolensk. Tout est resté comme avant : les baraques, les barbelés. Sauf que des infirmiers-truands ont remplacé les gardiens et que ta condamnation est illimitée... Personne ne tient plus de trois ans...

Adonai Elohim ! Sauve-moi ! Délivre-moi de ce cauchemar !

Aliocha, tu m'entends ? Personne ne tient plus de trois ans...

57. Aliocha. Le mémorandum

J'ignore comment je suis rentré à la maison. Au moment où j'avais émergé, j'étais encore allongé sur le trottoir, mourant de soif, en train de tremper dans la flaque mes lèvres gonflées, éclatées ; chacune de mes cellules brûlait et geignait de douleur. Un passant me tapait sur l'épaule :

— T'entends, compère, lève-toi ! Rentre chez toi, tu t'es assez reposé comme ça ! Lève-toi, t'entends ?

Je le distinguais mal, son image floue se dédoublait ; mon œil gauche était complètement bouffi.

— J'entends, avais-je répondu, m'étonnant du son de ma voix, qui faisait flic-flac.

Je crachai et une dent ensanglantée roula sur le trottoir mouillé.

— Je vais t'aider, disait l'inconnu. Les flics vont rappliquer, ils vont t'embarquer en moins de deux..

Il me prenait pour un ivrogne ; heureusement, il ignorait que j'avais été victime de la vengeance des camarades d'un héros mort.

Puis le passant avait disparu et je m'étais mis en route, sans savoir ni où j'étais ni où j'allais. J'avais seulement très froid – ils avaient mis mon blouson en miettes et j'étais trempé après mon long séjour dans la flaque. J'avais essayé d'arrêter une voiture, mais les conducteurs disparaissaient en rugissant dans l'obscurité sitôt que j'apparaissais dans la lumière des phares, sale, couvert de sang, les vêtements en lambeaux. Je n'arrivais pas à trouver un trolleybus ; peut-être que je n'avais pas emprunté les bonnes rues ou bien les trolleys avaient cessé de passer par ici. Je rêvais de m'asseoir un peu pour me reposer, mais je ne trouvais pas de banc.

La tête me tournait et grondait affreusement. Arrivé au carrefour, je crus que je m'évanouissais, mais je m'étais juste plié en deux, pris d'épouvantables vomissements – je gerçais de la bile et de la bave. Une seule pensée me préoccupait : ne pas tomber, ne tomber pour rien au monde. Si je tombais, je serais immédiatement embarqué au dessoûloir et ils régleraient d'un coup tous leurs problèmes : ça ne coûte rien de coller un an pour hooliganisme à un ivrogne ramassé au dessoûloir. Et je n'avais encore rien écrit, rien transmis...

Je n'y serais probablement jamais arrivé, si, en hélant un taxi, je ne

m'étais aperçu, en plongeant la main dans la poche de mon blouson, que les vengeurs héroïques m'avaient dépouillé de mon argent. Ça devait certainement faire partie du scénario de l'agression par des délinquants dont l'identité n'avait pu être établie. Ou bien il s'agissait d'un simple réflexe de truands.

Moi qui avais quatre billets de cent roubles tout neufs et quelques menues coupures ! Sales petits voleurs ! La rage m'avait redonné des forces, et j'avais encore longuement arpenté les rues jusqu'à ce que je sombre complètement dans la nappe épaisse de l'oubli...

Je repris connaissance et découvris le visage de Chourik penché sur moi. J'étais allongé sur le canapé, couvert d'un plaid. Je sentais sur mon crâne le poids agréable d'une serviette humide. Le visage était douloureux. Je ne me souvenais de rien, tout avait disparu de ma mémoire – comment j'étais arrivé jusque-là et ce qui s'était passé.

— Chourik, ils m'ont piqué tout le fric, dis-je, et il me sembla, Dieu sait pourquoi, que c'était une information très importante.

Mon dépit avait été si grand, si vif à l'idée que ces voyous ne transmettraient pas cet argent à leurs chefs mais le claqueraient entre eux, que j'avais envie de m'enfouir sous la couverture et de pleurer comme lorsque j'étais enfant. Il s'agissait probablement d'une réaction de défense normale de mon organisme exténué.

— Laisse tomber, oublie, dit Chourik en souriant. On se débrouillera. Dieu merci, tu es entier...

— Quelle heure est-il ?

— Une heure et demie. Tu as dormi presque quatre heures. Je vais t'apporter du thé fort.

Je me soulevai, posai les pieds par terre, la pièce se souleva, esquissa un pas de danse, tourna lentement devant mes yeux, puis s'immobilisa, et tout reprit sa place. J'avais dû me faire une légère commotion cérébrale. Mon œil gauche était presque aveugle – à sa place, un œdème brûlant, gros et lisse comme une datte. Ce n'est pas grand-chose, ça passera, il faut rassembler mes pensées, rester groupé et mettre le finale soigneusement au point.

Il y a quarante ans, pendant une représentation, Solomon avait bondi dans la coulisse et s'était brûlé l'œil à une cigarette – il avait été malade pendant deux mois – mais, ce soir-là, il avait joué jusqu'au bout les trois derniers actes.

Une vapeur bleuâtre montait au-dessus du verre rempli de thé couleur rubis. Je me levai, la pièce se remit à danser, vacilla devant mes yeux, mais je réussis à me maintenir debout et obligeai la pièce à reprendre sa place.

— Tu ferais mieux de rester allongé, me supplia Chourik.

— Non, frérot, ce n'est pas le moment de s'allonger. Nous avons à faire...

— D'accord, acquiesça Chourik sans discuter ni demander ce que nous avions à faire au milieu de la nuit.

Seigneur, pourquoi ne me suis-je jamais rendu compte que c'était quelqu'un de bien ?

J'avais du mal à avaler le thé chaud – j'avais les lèvres gonflées, la langue tailladée, les gencives déchirées –, mais je continuais cependant de boire, sentant mes forces revenir peu à peu.

— Chourik, tu sais pourquoi le paternel a voulu officialiser la paternité ? demandai-je, sachant que ces conversations lui étaient désagréables, mais refusant dorénavant de laisser dans l'ombre ne fût-ce qu'un détail.

— Je pense que mon père éprouvait pour ma mère un amour étrange et singulier, répondit pensivement Chourik. Il avait cru alors qu'il n'arriverait pas à la sauver, et c'est pour ça qu'il avait accepté de me sauver, moi...

— Dans quel sens ?

— La décision avait été prise de déporter tous les Juifs au Taïmyr – nous y serions tous passés en un hiver, dit Chourik simplement, sans le moindre trouble. Ma mère fut prévenue de son licenciement futur, et vous, vous habitiez déjà à Moscou. Ma mère n'a rien demandé, mais, en février, mon père est venu à Vilnius et, par l'intermédiaire de quelque connaissance, il a donné son accord pour la plainte en paternité de ma mère...

— Et pourquoi ne t'a-t-il pas simplement reconnu ?

— Pour cela, il aurait fallu l'accord de ta mère, et toute l'histoire aurait été découverte...

— Pourquoi ta mère n'a pas suivi la procédure jusqu'à son terme ?

— Staline est mort, le danger était passé et elle ne voulait pas faire courir à ton père le risque d'un scandale...

— Elle est encore en vie ?

Chourik fit non de la tête. Et se tut. Je ne lui demandai plus rien – le reste lui appartenait et je n'avais pas à y fourrer le nez sans permission. S'il le voulait, il me raconterait tout de lui-même.

Nous restâmes un long moment sans parler, puis je lui dis :

— Chourik, j'ai éclairci les circonstances de l'assassinat de Mikhoels et du père d'Ula, je connais le nom de ses meurtriers et des

organisateurs de l'opération. Je voudrais maintenant établir un rapport au sujet de tout ça et le transmettre à l'Ouest, pour sortir Ula de ce borbier...

Chourik acquiesça.

— Tu veux bien m'aider ?

Chourik acquiesça derechef.

— Sache que si on se fait prendre, nous y laisserons nos têtes. On ne nous le pardonnera jamais...

— Ne me mets pas en garde, je suis prêt. Le Christ a dit : il n'y a pas d'amour plus grand que de donner son âme pour ses amis. Que faut-il faire ?

— Il faut trouver un moyen de contacter l'étranger. Quelqu'un qui pourrait transmettre le rapport...

Chourik essuya les grosses lentilles embuées de ses lunettes, pencha pensivement la tête, chaussa ses lunettes et dit fermement, en me regardant droit dans les yeux :

— Je connais un prêtre de village. Près de Vladimir. Autrefois, il avait des relations, il pourrait nous aider.

— On peut lui faire confiance ?

— Oui, trancha Chourik. Comme à moi-même. Quand voudrais-tu transmettre le document ?

— Immédiatement. Ce matin...

— Très bien. Assieds-toi et écris. Je partirai aussitôt que tu auras terminé...

Chourik me versa encore un verre de thé, prit un livre et s'allongea sur le canapé. J'introduisis deux feuilles de papier et un carbone dans la machine et tapai le titre lentement, avec un doigt : « Mémoire ». »

À qui écrire ? Parler de quoi ? Comment ?

Comment inquiéter le monde par la vérité au nom de laquelle les gens sont prêts à mourir dans ce pays ?

La Justice procède de Dieu, la Vérité – de l'esprit.

Comment vous dire ma croyance que l'histoire des Juifs est la répétition du chemin de croix du Christ, s'achevant au Golgotha ?

Comment vous expliquer le sentiment d'un homme auquel on arrache la femme qu'il aime et qu'on jette dans une prison psychiatrique ?

C'est sans espoir.

Je vais employer le langage judiciaire.

Je dépose une plainte !

J'exige un tribunal libre pour juger les criminels politiques et de droit commun que l'État protège depuis trois décennies d'une juste condamnation, du châtement pour tout le mal qu'ils ont accompli.

Notre pays ne reconnaît pas de prescription pour les crimes de Hitler. Je demande au monde de supprimer la prescription pour les crimes de Staline. Ces crimes ne peuvent bénéficier d'aucune prescription puisqu'ils continuent aujourd'hui, n'ayant changé que de visage et de caractère.

Les gens qui, il y a trois décennies, ont assassiné le grand acteur Mikhœls détiennent dans une prison psychiatrique une victime posthume de ce crime afin de continuer à dissimuler ce même crime.

Le 13 janvier 1948, c'est par l'assassinat de Mikhœls et de Moïsseï Guinzbourg qu'a commencé dans notre pays une campagne antisémite sans précédent par ses dimensions, qui avait pour objectif final la déportation et l'extermination totale des Juifs.

Un demi-siècle exactement après que le monde – le 13 janvier 1898 – a tremblé sous le cri de colère d'Émile Zola jeté au visage des antisémites : « J'accuse ! »

Le monde, fatigué et abêti par les violences et le sang versé pendant ce demi-siècle, n'a pas bougé le petit doigt lorsque Solomon Mikhœls et l'écrivain juif Moïsseï Guinzbourg ont été assassinés par les agents du MGB, Choubine et Jigatchev...

Je tapai sans reprendre mon souffle, la douleur avait insensiblement pris le large, la tête ne me tournait plus, l'œil œdémateux s'était rouvert. Les lignes noires des phrases ruisselaient sur le papier et allaient former des rangs clairs et nets de noms, de faits et de dates – elles remontaient du néant, des abysses impénétrables de l'oubli, comme des îles dans l'océan opaque de la peur et de l'angoisse, et se dressaient en jalons de la mémoire et en piloris de la honte.

... L'opération fut dirigée par le vice-ministre de la Sécurité d'État, le lieutenant général Kroutovanov S. P...

... Il se rendit à Minsk, où les meurtriers furent placés sous le commandement direct du ministre biélorusse, le lieutenant général Tsanava L. F...

... Mikhœls et Moïsseï Guinzbourg, qui l'accompagnait, n'avaient aucun espoir d'échapper au meurtre, puisque, au cas où ils auraient refusé de se rendre à Minsk, on les aurait dirigés à Vilnius afin d'y assister au spectacle pressenti pour les prix Staline, où, suivant la

solution de rechange, ils auraient été exécutés par mon père, le major-général Epantchine Z. A...

... La liaison entre Minsk et Vilnius était assurée par l'agent-officier Mikhaïlovitch, qui avait obtenu les informations nécessaires de la part d'un indicateur travaillant dans l'entourage proche de Mikhoels...

... Mikhaïlovitch se servit comme appât de Grodner L.K., déporté administratif, invalide, attaché à la Commandanture spéciale locale, et de son frère, l'acteur de théâtre Grodner A. -L.K., leur ayant confié la mission d'inviter Mikhoels à célébrer une fête familiale et religieuse juive...

... Ivan Gourinovitch, le chauffeur du véhicule, chargé de conduire Mikhoels et Guinzbourg à Minsk, fut arrêté et remplacé par un collaborateur du MGB...

... Compte tenu du fait que Mikhoels et Guinzbourg refusèrent de monter dans le véhicule, un correctif fut apporté au plan des opérations...

... Rue Nemig, dans le quartier situé sur l'emplacement de l'ancien ghetto juif, un camion Studebaker, conduit par Choubine, les rattrapa, monta à vive allure sur le trottoir et renversa Mikhoels, le tuant sur place...

... Moïsseï Guinzbourg, seulement choqué, trouva la force de se réfugier dans une cour pour échapper aux assassins. Jigatchev bondit hors du Studebaker, rattrapa Guinzbourg dans la cour et lui fracassa le crâne à coups de barre de fer entourée d'une bande de feutre...

... Au croisement de deux chaussées, le sous-lieutenant Garnisonov P.V., garde du corps du général Epantchine Z.A., recueillit les assassins et les emmena jusqu'à Vilnius...

... Arrivé à Minsk pour l'instruction de cette affaire, Cheïnine L.R., chef du service d'instruction à la Procuration de l'URSS, découvrit sur le lieu du crime la barre de fer portant les empreintes du lieutenant Jigatchev D.M., qui avait été, avant d'entrer dans les services spéciaux, jugé pour une affaire de droit commun, et son dossier figurait pour cette raison au fichier dactylométrique...

... Le déporté administratif Grodner L.K., invalide – manchot –, chargé de mission par Mikhaïlovitch, et susceptible de fournir à Cheïnine des informations complètes lors d'un interrogatoire, a été noyé dans le Niémen...

... Les circonstances de la rencontre avec Mikhoels et de son invitation à la fête ont été relatées à Cheïnine par le frère du noyé Grodner L.K. – l'acteur Grodner A. -L.K., qui, prenant conscience après sa déposition de la menace qui planait sur lui, a quitté Minsk pour de

longues années...

... La poursuite de l'enquête par Cheïnine se révélait dangereuse pour les assassins et c'est pour cette raison qu'il fut rappelé à Moscou et arrêté à la gare par les organes de la Sécurité d'État...

... Cependant, il n'a pas paru judicieux de laisser en vie Jigatchev, dont on avait retrouvé les empreintes digitales sur la barre de fer...

... Le sous-lieutenant Garnisonov R, après avoir fait boire à Jigatchev de l'alcool à 90° mélangé à un somnifère, l'emmena dans un garage, alluma le moteur et Jigatchev décéda, étouffé par les gaz d'échappement...

... Mikhoëls fut enterré en tant que personnalité de premier plan de la société civile et de la culture, mais, peu de temps après, le Comité antifasciste juif, qu'il avait dirigé de façon permanente, fut dissous, le Théâtre national juif de Moscou, qu'il avait créé, fermé, les éditions en langue yiddish interrompues, les écrivains juifs arrêtés et exécutés, les représentants marquants de la culture juive envoyés dans les camps ou emprisonnés.

... À l'apogée de la traque des Juifs par Hitler – pendant la Nuit de Cristal – deux cent cinquante synagogues avaient été détruites, brûlées et pillées dans la ville de Berlin. Ce serait impossible à Moscou, où il reste en tout et pour tout deux synagogues...

... Il s'agit de l'effacement de la mémoire de Mikhoëls, puisque l'identité juive, la culture juive en tant que partie de la civilisation mondiale, sont inconcevables privées du nom et des réalisations de ce grand homme, martyr de son peuple...

... Le souvenir de Mikhoëls a été pratiquement détruit. Mais la rage et la peur devant ces crimes ni punis ni expiés n'ont jamais perdu de leur vigueur...

... J'exige que soient traduits devant un tribunal :

Le lieutenant général du MGB Kroutovanov S.P., occupant actuellement le poste de vice-ministre du Commerce extérieur de l'URSS.

L'assassin de Mikhoëls, Choubine, chef du service de sécurité de l'Institut des questions atomiques.

L'agent provocateur Mikhaïlovitch – se produisant actuellement dans le rôle du secrétaire de la chorale de la synagogue de Moscou.

Le retraité du MGB Garnisonov – assassin et protecteur d'assassins...

... Jouissant de liberté et d'estime, protégés par l'État, ces criminels n'ont pas pour autant cessé leurs exactions...

... La fille de Moïsseï Guinzbourg, assassiné, Sulamith Guinzbourg, philologue et historienne, après avoir déposé une demande d'émigrer en Israël, a rencontré Kroutovanov et lui a déclaré connaître le rôle criminel qu'il avait joué dans la mort de son père...

... Trois jours plus tard, elle a été convoquée sous un faux prétexte au dispensaire psychiatrique, où elle a été molestée, ligotée et placée contre son gré dans un hôpital carcéral psychiatrique spécial...

... Je dispose d'un certificat médical autorisé établissant la parfaite santé mentale de Guinzbourg S., et j'estime que son incarcération dans un asile d'aliénés est la continuation du crime bestial se perpétrant depuis trois décennies...

... J'ai l'intention de transmettre à l'opinion publique les conclusions médicales concernant la santé mentale de Guinzbourg S. et je demande au monde la protection pour cette personne martyrisée dans le but de l'empêcher de clamer la vérité sur l'assassinat de son père...

Je vous en supplie, ô hommes ! Nos forces ne sont pas inépuisables.

Je terminai la lettre quand la nuit commençait déjà à se dissoudre derrière la fenêtre. Chourik respirait tout doucement, allongé sur le canapé. Le reste de thé dans le verre s'était tendu d'une fine pellicule couleur aluminium. Le silence régnait dans la pièce. J'étais submergé, enveloppé, étouffé par un sentiment d'achèvement de toutes les affaires humaines. Je suis las de vivre, si las de vivre ! Quand je pense à tout ce qu'il m'a été donné de traverser...

Je triai les feuillets et brûlai le papier carbone. En regardant la flamme jaunâtre, je pensai qu'il existait des hommes, quelque part, libres du poids insoutenable de la connaissance, du mal lancinant de l'inquiétude par la vérité, qui allaient se promener en forêt, allumaient de vrais feux de bois et respiraient le doux parfum de l'automne, se réchauffant les mains au-dessus des branches crépitantes.

Peut-être le Seigneur me réserve-t-il tout cela pour une vie future ?

Chourik souleva sa tête hirsute et plissa ses yeux de myope :

— Alors ?

— C'est fait. Tout est là...

Je collai l'enveloppe et l'enveloppai de papier journal.

— Qu'est-ce qu'il fait froid, ici, dit Chourik en se pelotonnant.

— Oui, il fait froid. Le chauffage de l'appartement a été débranché...

— On dirait que nous avons tous été débranchés, sourit Chourik, tout en enfilant son vieux manteau mal coupé. De drap. Personne ne

porte plus des manteaux de drap de ce genre.

Il cacha le paquet dans son sein et jeta un coup d'œil inquiet à mon visage :

— Aliocha, tu fais peur, avec ton œil injecté. Va chez le médecin...

— D'accord, j'irai. Après. Tu reviens quand ?

— Cette nuit. Ou demain matin.

— Je t'attends, Chourik. Reviens vite...

Je l'accompagnai jusqu'à la porte, nous hésitâmes un instant, puis chacun avança d'un pas et nous nous étreignîmes.

— Que je suis heureux de t'avoir trouvé, Chourik...

Il claqua la porte derrière lui et je demeurai quelques secondes à écouter son pas d'éléphanteau maladroit dans l'escalier.

Je retournai dans ma chambre, roulai l'exemplaire restant et le glissai précautionneusement dans une bouteille vide que je bouchai aussitôt.

Je cachai la bouteille sous mon oreiller et me laissai tomber sur le canapé, épuisé. Je m'entendais m'assoupir. Et le calme avait rempli mon âme. Le sommeil bruissait et virevoltait, m'entraînant inexorablement, et il y avait en lui toute la volupté du repos.

Nous voguions, Ula et moi, sur la surface brillante d'un fleuve, et cette eau scintillante me chatouillait les paupières, effaçant le visage d'Ula – je la voyais mal, elle m'appelait en riant, mais je m'enfonçais de plus en plus vite et mon cœur meurtri savait déjà qu'elle n'existait plus pour moi.

58. Ula. Que le Seigneur soit avec toi !

Le lit de Sveta est vide. Elle a été emmenée ce matin par les nurses – elles n'ont pas dit où. À elle non plus, d'ailleurs. Ici, personne ne nous parle. Seule la radio nous fait la conversation. La voix de carton du transistor crépite toute la journée, déversant les nouvelles de la folie du monde : « ... tandis que dans la région de Kourgan, six mille conférences traitant de la nouvelle Constitution ont été prononcées. »

Klava Melikha a mangé en douce le déjeuner de Sveta et craint maintenant que les infirmières ne découvrent son forfait et ne lui passent la camisole. Il me semble que Klava est complètement guérie. Elle évoque gravement le moment où elle sortira pour commencer une nouvelle vie : impossible de ressusciter Petia, il faudra trouver un gars, pour tenir la maison et garder la santé, et vivre tranquillement avec lui.

— Je ne vais pas passer cent ans à pleurer toutes les larmes de mon corps ! explique-t-elle à Olga Stepanovna sur un ton docte.

Celle-ci, sans une ombre de malice, lui demande par curiosité :

— Tu n'as pas de remords, pour Petia ?

— Bien sûr que si ! Mais qu'est-ce qu'on peut y faire ? Il a vécu sa vie, il était plus âgé que moi, après tout...

Anna Alexandrovna n'a plus de forces – elle reste couchée et je lui fais manger de la soupe à la cuillère. Nourriture atroce, quignons misérables jetés à des animaux abandonnés.

Aujourd'hui, Anna Alexandrovna est passée devant une commission – on l'a longuement interrogée, notant toutes ses réponses, sans rien dire de plus. Pourquoi nous adresseraient-ils la parole ? La radio s'en charge : « ... un four pour la production d'agglomérat à partir de quartzite a été mis en route au combinat métallurgique de Novokouznetsk, ce qui rapportera au peuple des dizaines de millions de roubles de profit... »

Je m'évertue à bourrer la vieille femme de morceaux gluants de poisson cuit à l'eau et de pommes de terre bleuâtres et glacées. Un jour que nous remontions en voiture du Midi, Aliocha et moi, nous nous étions arrêtés dans un café aux environs d'Orel. On pouvait lire sur le menu : « Premier plat, 26 kopecks, deuxième plat, 47 kopecks, troisième plat (dessert), 12 kopecks ». Et c'est tout. Ça m'avait

beaucoup fait rire à l'époque. Aujourd'hui, je ne trouvais pas ça aussi drôle. Je savais, ce jour-là, que trois cents kilomètres plus loin, nous nous cacherions à la maison pour échapper à cette haine indifférente et fatiguée du genre humain. Ici, pas moyen de lui échapper.

L'homme doit connaître la frontière, la limite du danger et de la souffrance. Sinon les portes de l'enfer se referment sur lui.

— Combien de temps allons-nous tolérer tout cela ? me surpris-je à dire à haute voix.

Anna Alexandrovna écarta la gamelle de mirlouf en aluminium et sourit tristement :

— La femme du protopope Avvakoum, exténuée par les souffrances, lui demanda un jour : « Jusqu'où, ces tourments ? – Jusqu'au trépas, ma bonne », répondit Avvakoum. Pour moi aussi, il semblerait que c'est jusqu'au trépas. Et toi, jusqu'à ce que tu parviennes à t'arracher d'ici. Il faut t'arracher d'ici...

Nous nous tûmes un moment, puis elle me dit doucement :

— Je pense que la commission a apposé le sceau « malade chronique » sur mon dossier. Incurable...

— Pourquoi dites-vous ça ? objectai-je sans grande conviction. Peut-être que non. Ils n'oseront pas...

Anna Alexandrovna répondit avec un rire amer :

— Que voulez-vous qu'ils craignent ? Le professeur dit à Vyskrebentsev : il s'agit d'un cas anthologique de surestimation de soi accompagnée de délire réformateur, incurable...

Elle ferma ses yeux épuisés et continua en chuchotant :

— Ils me demandent : vous êtes satisfaite de votre existence ? Je réponds : oui, je suis satisfaite. Ils demandent encore : vous n'aimeriez pas redevenir jeune et belle et recommencer une nouvelle vie ? Je réponds : non, je ne veux pas. Ils échangent un regard, hochent du menton, l'air compatissant : c'est clair ! Qu'est-ce qui est clair ? Qu'est-ce qu'ils peuvent comprendre ? En 1937, mes parents ont été arrêtés, déportés et ils ont laissé leur peau dans les camps. Je venais de finir mes études secondaires, lorsque la guerre a éclaté ; je suis partie comme instructeur sanitaire sur le front. J'ai passé les quatre ans sur le front, c'est là que j'ai épousé le chef de ma compagnie. Nous sommes rentrés à la maison. À peine étions-nous à peu près installés et que mon fils était né que mon mari est allé raconter une blague sur Staline dans un café. Alors on l'envoya trimer pour le plan quinquennal stalinien, sans droit de correspondance et déchu de ses droits civiques. On nous a fichus dehors, mon bébé et moi, et relégués dans un coin de baraquement. Nous avons vécu ainsi pendant trois

mois, jusqu'à ce qu'un mur de la baraque s'écroule. Nous avons passé trois hivers dans les ruines, nous réfugiant parfois chez des amis et dormant dans les gares. J'ai fini par trouver un boulot de *dvornik* ; on m'a donné une pièce chauffée dans un sous-sol. A ce moment-là, mon mari est rentré des camps, mais ce n'était plus le même homme, c'était comme si on l'avait changé là-bas : il se soûlait, pleurait, hurlait : impossible de s'entendre. Il est resté peu de temps puis il est allé rejoindre une autre femme – il m'avait expliqué qu'il avait fait sa connaissance en déportation. Et deux ans plus tard, il est revenu, tout doux, résigné et la peau toute transparente. Il avait un cancer. Il a souffert comme un diable, mais pas longtemps – le Seigneur l'a rappelé à lui. Le fistoune a fait des études de génie militaire mais quand on m'a embarqué, ils l'ont viré de l'armée. Il me dit : c'est à cause de toi et de tes délires, la mère, que ma carrière est foutue. Il est fâché et ne vient jamais me voir. Alors, dis-moi, Ula, est-ce qu'il se trouverait quelqu'un qui voudrait revivre la même vie ? Mais ce n'est pas à eux que je vais m'échiner à expliquer ça !

— Il n'y a rien à expliquer ! – la voix perçante de Vyskrebentsev s'abattit sur nous comme un coup de schlague. Pour votre propre bien, vous feriez mieux d'écouter les autres...

Anna Alexandrovna se souleva de son lit et il me sembla qu'elle regardait ce hamster gras et haineux chaussé de ses lunettes à monture dorée avec une certaine commisération. Elle hocha la tête et observa amèrement :

— Ce doit être vrai, ce qu'on dit : le mensonge, c'est comme la rouille, ça attaque...

— Debout, debout, ordonna-t-il à Anna Alexandrovna. (Je voyais déjà pointer la face de poisson de Vika derrière lui.) Nous devons vous montrer à un consultant, préparez-vous, allons...

— Je suis prête, acquiesça Anna Alexandrovna.

— Non, non, prenez vos affaires, prenez tout, lâcha Vyskrebentsev.

Anna Alexandrovna le mesura longuement du regard, se retourna vers moi et soupira douloureusement :

— Il continue de mentir... C'est son métier...

Elle rassembla son maigre bien dans son baluchon de vieille femme et Vyskrebentsev, pourpre de colère, proféra entre ses dents :

— Ne vous oubliez pas ! Faites attention, vous pourriez le regretter...

Elle laissa tomber ses bras, résignée, puis son visage s'illumina d'un regard jeune et éclatant :

— Parce que tu pourrais m'envoyer encore plus loin que la Sytchevka, peut-être ?

— Ne dites pas n'importe quoi ! Dépêchez-vous ! souffla haineusement le hamster, tandis que l'infirmière Vika tirait Anna Alexandrovna par la manche dans la direction de la porte.

Elle arracha sa main et se retourna une nouvelle fois vers moi :

— Sois heureuse, ma petite fille ! Que le Seigneur soit avec toi !

Vika se jeta sur elle comme un fauve, Vyskrebentsev se saisit de l'autre main d'Anna Alexandrovna et ils la traînèrent dans le couloir en un clin d'œil.

Bruit des pas assourdis qui s'éloignent, puis un cri terrifiant, pas très loin, la menace policière habituelle – « Tu veux du soufre ? » –, les clappements de Klava, le regard vide d'Olga Stepanovna, écoutant attentivement la radio.

Je m'étendis sur mon lit et fermai les yeux, avec l'unique espoir, le rêve ultime de m'endormir le plus vite possible, pour ne rien voir de tout cela, ne rien entendre, ne plus penser.

Et ne pas me rappeler que je suis la prochaine sur la liste des départs pour la Sytchevka.

59. Aliocha. Le culte du père

Je dénichai sur le portemanteau un vieil imperméable – un assemblage chinois consciencieux, raide et vaste comme une pèlerine de cocher. Ces impers furent à la mode dans des temps immémoriaux et disparurent en même temps que cessa notre amitié avec les Chinois. Heureusement, l'imperméable a été conservé – de toute façon, je n'avais rien d'autre à me mettre.

L'imper me réchauffait, me protégeait de la pluie ininterrompue et, surtout, dissimulait parfaitement le flacon avec le mémorandum bouclé à l'intérieur.

La bouteille avait fait son nid dans la poche intérieure, sur mon sein. Une bouteille est une drôle d'enveloppe pour une lettre de seize pages. Mais une autre enveloppe n'aurait pas été aussi efficace, car j'avais passé la moitié de la journée dans les transports publics, à sauter anarchiquement d'un trolleybus dans un autobus, de l'autobus dans le métro – bondissant sur le quai au moment où la rame démarrait, dans l'espoir de semer le filocheur qu'on m'avait probablement collé au train. Sans cesser un instant de me creuser la cervelle pour trouver la cachette idéale pour la lettre. Sans arriver à aucun résultat.

Dans toute cette ville immense il n'y avait pas un seul homme auquel j'aurais confié ma lettre. Il fallait que je trouve quelqu'un non seulement pour la garder, mais également – et quoi qu'il m'arrive – pour lui donner la suite nécessaire.

Je ne connaissais pas un tel homme. J'avais passé toute mon existence parmi des gens d'une tout autre espèce.

Une idée lancinante me titillait – elle avait resurgi ce matin encore, lorsque je fourrai la lettre dans la bouteille –, c'était qu'il faudrait enterrer la bouteille. Je ne devais surtout pas me trimbaler avec. Mais s'il m'arrivait quoi que ce soit, la bouteille enfouie était perdue. C'est vrai qu'il restait l'ami de Chourik, le prêtre du village des environs de Vladimir. Mais je ne connaissais le résultat de son voyage – résultat hypothétique, d'ailleurs – qu'au retour de Chourik cette nuit ou bien demain matin. Je ne dois pas garder cette lettre sur moi. Même cachée, elle continue d'exister. Alors que s'il m'arrivait quelque chose, elle serait perdue irrémédiablement.

Chaque minute il pouvait m'arriver quelque chose. On pouvait me

tuer, m'arrêter ou m'envoyer à l'hôpital psychiatrique. Il serait si simple de considérer le mémorandum comme un délire de maniaque, actuellement sous traitement à l'hôpital !

Je me surpris à me retourner toutes les minutes, comme un pilote de chasse. Je redoutais un coup frappé dans le dos. Je scrutais le visage des passants qui me rattrapaient, et m'efforçais de découvrir parmi eux les hommes-chiens.

Des visages habituellement renfrognés, fatigués, irrités – tous pareils. Le teint bleu et les joues rouges, le visage attaqué par le vent vif et la pluie froide.

Comment faire, en plein jour et au vu des filoches, pour enterrer la bouteille ?

Je descendis de l'autobus à la hauteur du zoo et marchai dans la direction de la barrière Krasnopresnenskaïa, en passant en revue toutes mes connaissances, les solutions envisagées et les lieux possibles pour l'inhumation de la bouteille. Mais je ne trouvais rien de sensé. Jusqu'à ce que mes jambes me conduisent d'elles-mêmes au cimetière de Vagankovo.

Je n'avais pas d'autre solution. À l'entrée du cimetière, j'achetai des asters fanés et défraîchis à une femme frigorifiée. Une lumière fumeuse luisait faiblement à l'intérieur de l'église. À force d'être piétinée, la boue s'était transformée en gadoue grisâtre, poisseuse. Les bourrasques de vent arrachaient en gémissant les maigres feuilles des cimes accablées des arbres. Voici l'hiver qui vient, rude et féroce !

Un long chemin qui s'enfonce à l'intérieur du cimetière, une pente douce qui descend vers la clôture et, au-delà, jusqu'à la gare de triage d'où parviennent les sifflets des locomotives et les cliquetis des attelages. Et la pluie, la pluie, la pluie. Les lumières pâles d'un jour d'octobre finissant. Quelle angoisse, ici, et quel vide !

Les fleurs cassées sur la tombe de mon père étaient toutes crevées. Des détrit. Comme nous tous. L'argile rouge molle. Le rouge semblable de la rouille bouffant les couronnes métalliques, couchées par le vent, écrasées par les pluies incessantes.

À côté, sur une vieille tombe, une pierre de guingois avec le nom du défunt effacé, mais avec l'inscription gravée encore intacte – « À l'idéaliste, au rêveur »...

Toi, père, tu n'étais ni idéaliste ni rêveur. Quand tu étais de ce monde, tu aimais les secrets, tu aimais les fabriquer, tu aimais les garder.

Je te demande de garder encore un secret. C'est celui de ma vie. Ou de ce qu'il en reste. Ma vie vécue.

Je jetai un coup d'œil alentour – il n'y avait personne, tout était vide, oublié, crépusculaire et silencieux. Je m'agenouillai. plantai le goulot de la bouteille dans l'argile et lui appuyai sur le cul ; la bouteille s'enfonça dans la terre, molle et humide. Je recouvris la bouteille avec une lourde motte rouge. L'angle droit, le plus proche. Vers les pieds. C'est tout.

Tu vois, père, tu as réussi à me forcer à m'agenouiller devant toi pour te rendre ce dernier hommage. J'accomplis la tâche de ma vie. Pour cette lettre, merci...

Je disposai les asters sur la tombe, puis me nettoyai soigneusement les mains en recueillant les gouttes d'eau sur les buissons dénudés. Je me retournai encore une fois et marchai rapidement vers la sortie.

Une Volga grise était garée près de l'église et, dès que j'apparus à la sortie de l'allée, quatre gars costauds bondirent aussitôt de la voiture.

La joie d'avoir caché la lettre étouffa la peur et l'empêcha de faire éclater mon cœur dans ma poitrine lorsque l'escogriffe aux yeux jaunes et au visage osseux s'adressa à moi :

— Alexeï Zakharovitch, vous voulez bien faire un tour avec nous ?

Et, dans une sorte de gaieté délirante, me sentant immensément soulagé d'avoir réussi à chasser ces peurs qui m'avaient si longtemps tourmenté et à jeter bas le joug d'une tension insoutenable, je criai :

— Laisse-moi passer ! Nous n'allons pas dans la même direction...

Mais il était impossible de les contourner, sanglés dans leurs imperméables identiques, se dressant comme un mur de granit gris au milieu du petit chemin ; j'arrivais même à voir dans leurs yeux le reflet pâle de l'inscription : « À l'idéaliste, au rêveur ».

L'homme aux yeux jaunes dit vivement à voix basse :

— Pas de bruit ! Ne nous obligez pas à recourir à la force !

Et il ajouta, histoire de me rafraîchir la mémoire :

— Nous n'allons quand même pas nous battre ! Vous êtes en état d'arrestation et vous devez vous montrer plus modeste...

Ils me saisirent sous les bras et m'emmenèrent vers la voiture. Je ne résistai pas. Ça n'aurait pas eu de sens. Crier ?

Qui m'entendrait dans la brume poisseuse du soir tombant sur un cimetière désert ? Les vieilles femmes solitaires qui sortaient de l'église ?

Ça n'aurait eu aucun sens. La lettre est cachée. Le second exemplaire sera bientôt, si Dieu le veut, entre les mains du prêtre de

Vladimir. Qu'ils fassent de moi ce qu'ils veulent. Je m'en fous...

Ils me fourrèrent sur le siège arrière, entre deux hommes-chiens, les deux autres bondirent à l'avant et la voiture s'élança comme s'il y avait eu le feu. Ils se pognassent en s'inventant des dangers et s'excitent à l'idée des risques qu'ils prennent pour mener à bien leur entreprise cannibale. La frénésie amère et stérile des onanistes.

L'homme aux yeux jaunes se tourna vers moi :

— Vous vouliez rendre hommage à la tombe de votre paternel ?

Je jetai un coup d'œil rapide à sa face osseuse d'esturgeon congelé et ne répondis pas. Il n'en prit pas ombrage, tout à son excitation de la chasse qui continuait, satisfait que tout se soit passé gentiment et en silence.

— Vous avez bien fait, Alexeï Zakharytch ! Il faut honorer ses aïeux, nous leur devons tout en ce monde. Vous auriez dû l'écouter avant – vous n'auriez pas eu de remords et nous n'aurions pas été obligés de faire connaissance...

— Je n'ai pas l'intention de faire ta connaissance, dis-je d'une voix absente.

— Ça ne dépend plus de vous. Et je vous demanderai instamment d'éviter de vous montrer grossier avec moi. Sinon...

— Sinon quoi ?

— Sinon, votre œil gauche, qui m'a l'air déjà bien amoché, eh bien, on va vous l'éclater avant même d'arriver à destination. Afin, vous comprenez, d'éviter toute tentative de résistance de votre part au moment de l'appréhension...

— Allez vous faire foutre. Même pour me cogner, il vous faut des consignes.

— Sergounia ! interpella-t-il mon voisin, un chien rectangulaire et muet, qui aussitôt, d'un mouvement imperceptible, m'envoya son coude dans les côtes.

La douleur au foie était insoutenable. Je fermai les yeux, serrai les dents pour ne pas hurler à cause de cette douleur vive et déchirante, me ramassai en une boule tendue et brûlante et demeurai ainsi, à lécher longuement les plaies et toutes ces immenses meurtrissures brûlantes.

Bien fait, crétin. Un homme n'a rien à dire à un chien.

La voiture roula à vive allure dans la rue Herzen, passant devant l'entrée éclairée de l'Union des écrivains, l'ambassade de Turquie, l'église de l'Ascension, où, il n'y a pas si longtemps encore – dans une autre vie –, j'avais été, en rentrant de chez Anton, invité au mariage

de Pouchkine, tandis que Krasny expliquait en détail les circonstances et les ruses de sa solution miraculeuse permettant de se débarrasser à coup sûr de l'empapaouté papa Gnezdilov, et moi, plongé dans la douce solitude du bar, buvant dans le silence, m'assoupissant derrière ma table, jusqu'à ce que je sois réveillé par mon frerot envolé Seva, retrouvé par Torquemada...

... Alors, Piotr Vassilievitch Torquemada, inquisiteur adroit, rusé général ès lettres, tu n'arrives pas à mettre la main sur Seva ?

Eh oui, il a changé de statut, le voilà devenu l'émigré sans retour. C'est une vieille tradition. Depuis l'époque du prince Andreï Mikhaïlovitch Kourbski.

Et Seva me conduirait de nouveau par un soir jaune crépusculaire à travers Moscou déserte et mourante, et de nouveau le sentiment m'emplirait de la fin de ce monde, de l'Apocalypse de la Troisième Rome.

Et je serais arrivé à bord de ma Moskvitch encore rugissante et encore en vie, et j'aurais sonné chez Ula...

Où êtes-vous tous passés ? Que reste-t-il de tout cela ? On m'emmène en prison.

— ... Vous avez tort de fermer les yeux, Alexeï Zakharytch, dit l'homme aux yeux jaunes dans mon oreille. Regardez comme c'est merveilleux, la liberté ! Regardez bien, ouvrez les yeux, qui sait quand vous reverrez tout ça ! Alors que la vie est si belle !

Que sais-tu de la vie, bête sanguinaire et haineuse ! Le bonheur du repu, le ronronnement satisfait de la concupiscence. Bétail policier et stupide.

Je n'ai pas besoin d'ouvrir les yeux – je me souviens de tout. Seigneur, merci à toi de m'avoir gratifié de la mémoire des sentiments !

Adieu, Solomon. Au revoir. Hamlet a joué la représentation jusqu'au bout. Le mémorandum doit être déjà entre les mains du prêtre de Vladimir. Chourik est en train de revenir.

La vocation de Hamlet est de découvrir la vérité. La maladie sublime et incurable – l'inquiétude par la vérité – est contagieuse. Rien n'est plus terrible que la vérité pour ce monde inventé de toutes pièces. Parce que en son commencement il y avait le verbe, et que ce verbe était mensonge. Il est bien difficile de communier avec la vérité et de cesser de redouter leur puissance.

Ah, tout est vain ! La fin du chemin. Place Dzerjinski, rue Beria, ruelle Maliouta Skouratov(130), l'impasse de l'immense Mensonge, la maison du Tourment Infini. La Loubianka(131).

Un jour, il y aura ici un musée. Un monument à tous ceux qui furent conduits à travers ces lourdes portes ferrées, et désignés à l'enseigne de la garde par ce bref vocable : « Un prévenu »...

Un long couloir, un tournant, un autre couloir, l'ascenseur, un escalier, un autre couloir, d'innombrables portes conduisant aux innombrables bureaux, des tapis rouges partout, qui agacent l'œil et assourdissent le pas.

Ils me firent entrer dans un cabinet vide et allumèrent la lumière. Une table, un coffre-fort, des chaises le long du mur, des petits rideaux blancs aux fenêtres.

— Nous voici rendus, soupira l'homme aux yeux jaunes. Approchez-vous de la table...

Je fis quelques pas.

— Sortez ce que vous avez dans les poches et posez-le sur la table. Et toi, Sergounia, vérifie s'il n'a rien oublié...

Vérifiez, vérifiez. Je n'ai rien, rien du tout. Un peu de monnaie, un mouchoir froissé, un trousseau de clés, ma carte de membre de l'Union des écrivains, un stylo. La dent ! la dent de Doussia ! Tu as donc fait le voyage jusqu'ici ! Est-ce cela, ta véritable signification ? Ça n'a plus aucune importance, après tout – un exemplaire de la lettre est chez le prêtre, l'autre est enterré avec mon père.

L'homme aux yeux jaunes ordonna :

— Asseyez-vous là, dans le coin...

Puis il sortit de la pièce, tandis que Sergounia s'asseyait en face de moi, masquant la fenêtre de ses épaules carrées.

Le silence s'installa, cotonneux et lourd, à peine transpercé par la respiration régulière de Sergounia, rauque et chuintante comme une chaudière à vapeur. De temps à autre, il se mouchait délicatement dans un grand mouchoir rouge, découpé probablement dans le tapis du couloir. Sergounia avait un visage de paysan soucieux.

Je me fis la réflexion que, dans nos représentations, les assassins et les tortionnaires étaient abusivement auréolés de singularité, que nos imaginations en faisaient des hommes différents des autres. Alors que c'est le métier qui veut ça. Une fois qu'on a décroché le poste, il ne reste plus qu'à se mettre au diapason !

Sergounia parla soudain avec un air concentré :

— Moi aussi, je connais un écrivain...

Puis il se tut, plongeant de nouveau dans un profond silence. N'importe quoi ! Quel genre d'écrivains peut-il connaître ? Un qu'il aurait pourchassé, comme moi ? Un à qui il aurait fichu un coup de

coude dans le foie ? Ou bien un camarade de classe ? Beurk ! Qu'est-ce que c'est que toutes ces conneries qui me passent par la tête ? C'est tout simple, en réalité : maintenant, Sergounia connaît deux écrivains...

La porte s'ouvrit sans bruit et l'homme aux yeux jaunes, après avoir laissé entrer deux nouveaux visiteurs dans la pièce, s'appuya contre le linteau. Et, à en juger par l'empressement avec lequel Sergounia, s'arrachant à sa profonde réflexion, avait bondi de sa chaise, les visiteurs faisaient partie des chefs. L'homme aux yeux jaunes lui fit un clin d'œil et l'ombre volumineuse et reniflante de Sergounia glissa dans le couloir.

Les visiteurs s'agitèrent un court instant près de la table, faisant assaut de politesses, puis finirent par s'asseoir et me fixèrent avec insistance. Le premier, un bel escogriffe, probablement de mon âge, affecté d'un tic presque imperceptible, me regardait en souriant légèrement. Avec pitié. Et condescendance. Il me mesurait des pieds à la tête et je lui semblais, tout entier – avec mes souliers crottés, l'imperméable chinois froissé, des bleus et des hématomes sur la figure –, un être pitoyable.

Il sortit un paquet de Kent de la poche de son blazer, puis un briquet plaqué or, et me proposa gentiment :

— Vous voulez fumer, je suppose ?

— Je veux bien, répondis-je en tirant une cigarette du paquet.

Je l'allumai et aspirai avec volupté une première bouffée parfumée.

L'homme aux yeux jaunes, qui bringuebalait des clés près du coffre, ouvrit la porte d'une épaisseur d'un bon demi-mètre et en sortit plusieurs dossiers qu'il posa sur la table. Eh ben ! Tout ça sur moi ? Difficile à croire...

L'homme aux yeux jaunes recula au second plan, le jeune gandin fumait tranquillement, pendant que son compagnon – un diable maigre et élégant d'une soixantaine d'années –, enfoncé dans sa chaise, une jambe sur l'autre, me fixait obstinément.

Dieu sait pourquoi, je décidai que le plus jeune était le supérieur. À l'époque de mon paternel, ils portaient l'uniforme. Aujourd'hui, ils préfèrent les costumes suédois, les chemises en coton, les cravates françaises. Rien que de très naturel – c'est la politique de la détente.

— Alors, Alexeï Zakharovitch, dit le chef avec un sourire presque amical, voulez-vous nous expliquer comment vous en êtes arrivé là ?

Je continuai de fumer, sans répondre.

— Alexeï Zakharovitch, vous n'êtes plus un enfant, vous devez

comprendre qu'ici on ne joue pas à ce jeu-là. Vous n'êtes pas davantage un voleur à la tire que moi, inspecteur de la police judiciaire. Ne jouons pas les imbéciles...

— Et pourquoi je devrais vous répondre ? demandai-je calmement, sans le provoquer.

Il y avait tout de même de grands changements – à l'époque du paternel, ils cognaient tout de suite et vous laissaient à demi mort.

— Pourquoi ? répéta-t-il. – Il rit derechef et son tic lui déforma la moitié de la joue. – Parce que je dispose de pouvoirs suffisants pour décider de votre destin.

— Mon destin ne vous a pas attendu pour se décider...

— Vous vous trompez, cher ami..., trancha-t-il en détachant chaque syllabe, cinglante comme des coups de fouet. À partir de maintenant, rien ne peut se décider dans votre vie sans ma participation...

Ce doit être cela, la tentation satanique la plus terrible : décider du destin des autres. Et mon destin déjà décidé se dessinait sur son jeune et beau visage à la joue déformée par les tics. Rien à voir avec la frénésie, la haine ou même l'indifférence – c'était tout simplement la gueule morte du pouvoir qui se penchait sur ma vie.

— Youri Mikhaïlovitch, il y a beaucoup de choses qui lui échappent, intervint l'autre, assis à côté. Il est encore tout excité par son exploit...

Ils éclatèrent de rire et Youri Mikhaïlovitch approuva d'un signe de tête :

— Oui, oui, des choses qui lui échappent...

Il s'empara d'un des dossiers posés sur le bureau et me le montra :

— Vous savez ce que c'est ?

Du coin où j'étais assis, je ne pouvais pas déchiffrer l'inscription sur le carton brun, mais je distinguais parfaitement le tampon aux lettres rouges : S.L.D.

— Je sais, acquiesçai-je. Ça veut dire : salut, les débiles.

— Oh, non, il y a beaucoup de choses qui vous échappent, dit-il tandis que sa joue s'impatenait. Dans ces dossiers se trouve la description de l'assassinat de Mikhøels, si cher à votre cœur. Et « S.L.D. », ça veut dire « sans limitation de durée » ! Et ce n'est pas à vous qu'il revient d'effacer une griffe de ce genre.

J'écartai les bras :

— C'est trop tard ! J'ignorais que je n'avais pas le droit d'effacer la

griffe, mais je l'ai fait quand même...

Youri Mikhaïlovitch se pencha vers moi au-dessus de la table :

— Vous ne craignez pas qu'on vous fourre cette griffe dans la glotte ?

— Premièrement, ça m'est égal. Deuxièmement, c'est trop tard.

Je répondais mollement et, dans un courant parallèle de sentiments, m'étonnais moi-même de tant d'indifférence et du grand vide intérieur qui m'avait soudain empli. Tout ce qui se déroulait ne m'effrayait pas et m'ennuyait plutôt. Les paroles prononcées n'avaient aucun sens et pas la moindre importance. Le mémorandum était écrit, caché, transmis. Ils ne vont pas me torturer. Et même s'ils me torturent, je ne dirai rien.

Quand on échange un blouson contre un imperméable chinois, on découvre beaucoup de choses en soi qu'on ne soupçonnait pas.

Le tic de Youri Mikhaïlovitch était de plus en plus marquant, son sourire de plus en plus forcé. Il dit, avec une certaine solennité, qui éclaira en contre-plongée son visage de cadavre :

— Vous êtes un jeune homme présomptueux et imprévoyant.

Puis il sembla oublier mon existence. Il ouvrit un autre dossier, plus mince, en sortit plusieurs feuillets qu'il parcourut avec beaucoup d'attention. L'homme d'un certain âge était demeuré dans la même position, une jambe sur l'autre, l'homme aux yeux jaunes glissait sans bruit le long des murs, tandis que je continuais à fixer le jeune chef, me disant qu'à l'époque où l'on avait assassiné Mikhoels, mon père avait à peu près le même âge que lui. Quant à Kroutovanov, il était encore plus jeune !

Youri Mikhaïlovitch, sans qui rien ne se déciderait désormais dans ma vie, étudiait les feuillets dactylographiés, mais il me semblait qu'il le faisait à mon intention – je voyais qu'il connaissait parfaitement le contenu de ces feuilles pour les avoir consultées à plusieurs reprises. De temps à autre, il sautait quelques feuillets, et parfois revenait au tout début.

Je ne comprenais pas pourquoi il faisait ça. Après avoir terminé sa lecture, il rassembla les feuillets en une pile, qu'il égalisa sur la table en tapotant du doigt les bouts qui dépassaient, et les tendit au démon d'un certain âge :

— Regarde encore une fois, c'est captivant...

Et j'aperçus sur la dernière page une large tache de graisse.

La lumière éclatante du lustre en bronze cligna, perdit en intensité, puis éclata de nouveau, plus aveuglante, j'eus le souffle coupé et je me

sentis plonger dans le vide abyssal et sans fond.

Cette tache de graisse, je l'avais vue ce matin même, à la fin de la nuit. Sur la dernière feuille du second exemplaire du mémorandum.

Chourik ! Chou-ou-ou-rik ! Qu'est-ce que tu as fait ? Chourik ! Qui, qui donnera sa vie pour ses amis ? Chourik ! Comment ont-ils fait pour se procurer le mémorandum ?

Dans un fracas muet, le mur s'effondrait autour de moi, les pierres s'écroulaient sur ma tête, le sable m'obstruait les yeux.

Ula ! Pardonne-moi – je n'y suis pour rien ! J'ai fait tout ce que j'ai pu. Ce n'est pas ma faute. Pardonne-moi, mon amour...

— Vous savez ce que c'est ? demanda l'homme d'un certain âge en désignant la pile de feuillets. Vous les reconnaissez ?

— Oui, je sais ce que c'est, répondis-je, épuisé.

— Ça vous intéresse de savoir comment c'est arrivé entre nos mains ? demanda Youri Mikhaïlovitch, et à en juger par sa joue impitoyablement secouée par le tic, il brûlait d'impatience.

— Oui, ça m'intéresse de savoir comment c'est arrivé entre vos mains, répétais-je après lui.

— C'est la police ferroviaire qui nous l'a transmis, dit-il, avant d'éclater d'un rire joyeux. Une coïncidence dramatique – à la station Electrougli, un citoyen dont on n'a pas pu établir l'identité est mort en tombant d'un train. Et c'est sur lui qu'on a découvert ces papiers...

Ce n'est pas possible, ils essaient de me faire peur, d'exercer des pressions, ils veulent me démoraliser, ils savent que je suis coupé du reste du monde, ils cherchent à augmenter mon isolement et mon effroi, ils savent qu'Ula est à l'asile, que Seva s'est enfui, qu'Anton n'est plus qu'une merde, que mon père est mort, et ils veulent, avec leurs mensonges dégueulasses, m'emmurer dans un sentiment d'abandon et d'oubli. Ils mentent – ils t'ont filé, Chourik, arrêté et t'ont confisqué le mémorandum. Et en ce moment, ils sont en train de t'interroger dans un bureau voisin, et ils me disent exprès que tu es tombé du train à la station Electrougli et que tu es mort. Ils mentent, Chourik, ils mentent, ils essaient de me faire peur, mais je ne les crois pas...

Chourik, mon frère retrouvé, réponds-moi ! Réponds-moi ! Je t'en supplie, Chourik ! Ne m'abandonne pas en cette heure terrible ! Chourik ! Chou-ou-ou-rik !...

— On va vous emmener maintenant reconnaître le corps, annonça Youri Mikhaïlovitch. Quoi que...

Il ouvrit le tiroir du bureau, en tira sans regarder une enveloppe et

répandit des photographies sur la table.

L'homme aux yeux jaunes me fit un signe du menton, je me levai, sans rien voir autour de moi, et m'approchai de la table comme un somnambule.

Chourik. Nu, allongé sur une plaque de zinc, un rondin glissé sous la tête. Quand il n'avait pas ses lunettes, il plissait toujours les yeux d'un air pitoyable. Et là, ses yeux sont grands ouverts, et il y a même un soupçon d'ironie dans son sourire.

De qui te moques-tu, pauvre éléphanteau torturé ?...

— Soit dit en passant, vous avez des traces de son sang, dit pensivement Youri Mikhaïlovitch.

Oui, Chourik, mon frère, ton sang est sur moi. Et moi, je suis encore vivant.

L'homme d'un certain âge se leva, s'approcha de moi et me fourra sous le nez la pile de feuillets :

— Savez-vous au moins qui sont les gens dont vous parlez dans ce galimatias délirant ?

— C'est à cause de ce galimatias que vous avez cherché à me tuer et que vous avez tué Chourik !

Youri Mikhaïlovitch jaillit tel un oiseau de proie :

— Hé, vous, écoutez-moi bien. Parlez, mais ne vous oubliez pas ! hurla-t-il, puis, se calmant aussitôt, il ajouta : La police ferroviaire a établi qu'il a quitté sa place, sans raison apparente, traversé en courant le wagon, ouvert la porte extérieure et qu'il est tombé... accidentellement.

Essayant de contrôler les battements convulsifs de mon cœur, je fis un effort surhumain pour poser la question :

— Sans raison apparente ? Et personne ne le poursuivait ?

Youri Mikhaïlovitch plissa les yeux :

— L'instruction ne dispose pas d'information à ce sujet. Pour l'instant...

... Traversé le wagon en courant sans raison apparente.

Ce sont les hommes-chiens qui t'ont pisté, Chourik, et tu l'avais compris. Tu n'as pas voulu leur donner le mémorandum, tu as préféré mourir. Mais moi, Chourik, je suis encore vivant.

Chourik, je suis encore vivant ! Et, tant que je suis vivant, tant que notre père garde la bouteille avec le premier exemplaire du document, nous ne sommes pas détruits, ils ont peur de nous. Ils ont peur de la vérité. De notre inquiétude par la vérité. De notre absurde – à leurs

yeux – disposition à mourir.

Adieu, Chourik. Adieu, mon frère...

Je vaincrai cette maudite machine, parce que je suis prêt à payer le prix pour gagner dans ce jeu dément.

Le prix de ma vie.

— Sergueï Pavlovitch, n'oubliez pas que c'est un écrivain, un fantaisiste, et pas un humoriste, dit l'homme aux yeux jaunes à l'homme d'un certain âge, mais il ne lui répondit que d'un coup d'œil bref et je vis le démon se dissoudre aussitôt, comme s'il avait traversé le mur.

Sergueï Pavlovitch... Sergueï Pavlovitch... Sergueï Pavlovitch...

— En inventant toutes vos saloperies, vous n'espériez probablement pas me rencontrer aussi rapidement, dit l'homme d'un certain âge sur un ton menaçant.

Il me fixait droit dans les yeux et je voyais nettement ses cristallins élargis derrière les lentilles, noirs et allongés comme ceux d'un chat.

Nom de Dieu, mais c'est Kroutovanov ! Tu parles d'un potage ! Le loup-garou a refait surface !

— Non, en effet, acquiesçai-je.

C'était toi, Chourik, que j'espérais rencontrer aujourd'hui. Adieu, éléphantéau gentil et maladroit. Je ferai tout mon possible pour régler mes comptes avec eux.

— Alors, qu'espériez-vous ? demanda Youri Mikhaïlovitch.

— Ça, je ne vous le dirai pas, répondis-je à voix basse.

— Alors, vous allez peut-être nous expliquer où se trouve le premier exemplaire de ces immondes calomnies ? demanda Kroutovanov en se mordant la lèvre.

— Oh, ça, je ne le sais pas moi-même, répondis-je avec un rire haineux et rauque. Très loin d'ici, en tout cas. Ça ne tombera pas d'un train...

— Et plus précisément ? demanda Kroutovanov en se penchant vers moi.

— Je ne vous dirai rien, ne vous excitez pas...

— Est-ce que vous vous rendez compte de la situation dans laquelle vous vous trouvez ?

— Bien sûr. Et laissez tomber vos menaces. Vous ne me faites pas peur. C'est comme aux dominos, personne ne peut plus jouer, j'ai les deux bouts en main. Même si vous me tuez maintenant, j'aurai le

dernier mot ! Vous êtes kaput !

— Et pourquoi serions-nous kaput ? demanda Youri Mikhaïlovitch avec un rire qu'il aurait voulu ironique mais qui sonna plutôt hésitant.

— Parce que ces papiers, c'est une bombe posée au milieu de vos affaires, de vos négociations, de vos contrats, de tous vos innombrables mensonges ! Et le monde entier me croira ! Et pour qu'il n'y ait pas un crétin sur terre qui doute de la véracité de mes dires, vous avez authentifié mon mémorandum en posant de bons gros scellés d'État : vous avez collé Ula à l'asile et moi, en prison, vous avez poussé Chourik sous les roues...

— Tout ce que vous dites n'est que galimatias, mais je ne suis pas disposé à discuter de cela, dit Youri Mikhaïlovitch, avec, dans sa voix, une réelle et sincère incrédulité mêlée de désarroi, et sa joue recommença à sauter. Il y a autre chose que j'aimerais savoir. Pourquoi avoir combiné toute cette histoire ?

— Je n'ai rien combiné du tout. C'est vous qui avez combiné cette histoire. Je n'ai eu qu'à la raconter. Et je n'ai pas enfreint de lois...

— Bon, admettons, admettons ! dit-il avec un geste d'impatience de la main. Mais pourquoi ?

— Je veux que vous laissiez sortir Ula Guinzbourg, tranchai-je sans hésiter.

— Ne mentez pas ! cria Kroutovanov d'une voix stridente. Vous vous êtes fourré dans ce pétrin et avez commencé à remuer la boue bien avant que tout cela n'arrive... C'est vous ! C'est vous qui lui avez raconté vos sornettes ! C'est à cause de vous qu'elle se trouve aujourd'hui dans cette triste situation...

— Je ne mens pas. Si j'ai commencé à remuer votre boue sanglante, c'était pour connaître la vérité. Et si j'ai écrit le mémorandum, c'était pour sauver Ula...

Kroutovanov, dépité, se rejeta au fond du dossier, reprit sa pose désinvolte, les jambes croisées, et demanda avec une pointe d'ironie :

— Et alors, vous avez réussi à la connaître, la vérité ?

— Je pense que oui !

Le démon hocha la tête avec compassion :

— Vous n'êtes qu'un imbécile heureux. Même si quelqu'un publiait vos griffonnages honteux, que les médecins guérissent Sulamith Guinzbourg et la laissent sortir de clinique, grâce à ce fier service que vous lui aurez rendu, c'est elle-même qui supplierait les autorités de ne pas la priver de la nationalité soviétique et de ne pas la renvoyer...

Ils avaient de toute évidence un atout en main, une ruse supplémentaire ; le démon s'agitait déjà autour de mon nez ; sans changer de pose ni de ton, je demandai par curiosité :

— Et pourquoi ferait-elle ça ?

— Parce qu'elle aurait honte. Puisque vous n'avez pas dit toute la vérité dans votre dégoûtante composition...

— Et qu'est-ce qui ne vous satisfait pas là-dedans ?

Kroutovanov traversa la pièce, les mains sur les hanches, et s'arrêta devant moi :

— Il se trouve que, dans votre opus de politique-fiction, vous avez quelque peu savonné un passage que vous n'avez pas jugé important... Si vous avez décidé d'écrire la vérité, il faut écrire toute la vérité, et pas seulement celle qui vous arrange...

— Et quelle est cette vérité qui ne m'arrangerait pas ?

— Par exemple...

Il prit des mains de Youri Mikhaïlovitch, qui me regardait avec perplexité et dégoût, le mémorandum et l'ouvrit du premier coup à la page qui l'intéressait.

— Par exemple, dans ce passage, vous écrivez plus ou moins justement que Mikhaïlovitch avait obtenu des informations complètes au sujet de Mikhoels d'une personne de son proche entourage. Qui est cette personne exactement ?

— Je ne sais pas. Ça n'a plus d'importance, aujourd'hui...

— Comment cela ? s'écria Kroutovanov. C'est, précisément, ce qui a de l'importance aujourd'hui ! La personne qui renseignait Mikhaïlovitch était un agent informateur connu sous le pseudonyme de Cantor...

Je ne me sentais pas très bien. La tête me tournait, je suffoquais, une lourde pierre me pesait sur l'estomac, la nausée contractait mes mâchoires et une salive acide m'emplissait la bouche.

Seigneur, délivre-moi !

— Et vous savez comment s'appelait cet informateur dans le civil ? Vous le savez ? demanda Youri Mikhaïlovitch avec une note de triomphe dans la voix, et sa joue tressauta dans un accès de joie incontrôlable.

— Non, répondis-je en hochant la tête.

— Il s'appelait Moïsseï Guinzbourg...

Ah, l'incroyable légèreté d'une chute dans le vide... Le silence. Leurs sourires heureux de vainqueurs. Ils n'avaient plus de secrets

pour moi. Peut-être que j'étais mort ? Peut-être qu'il ne se passait plus rien ? Un sursaut de l'imagination, une bribe de pensée après la vie, envolée pour jamais. Chourik, nous avons dû mourir ensemble. Ils n'ont plus rien à me cacher. Un jour, le vieil écrivain Rabin m'a raconté qu'en 1937 l'instructeur lui avait ordonné de se tourner vers la fenêtre pendant les interrogatoires nocturnes, tandis qu'il faisait l'amour avec la sténo, dans le bureau même, sur le canapé : pour lui, Rabin était déjà mort.

Je suis probablement mort. Eux, ils mentent. On ne les croira pas, personne ne les croira. Ou si ? Est-ce que je les crois ? Oui ? Ils cherchent à piétiner ce qui reste encore... Alors pourquoi l'ont-ils tué ? Si c'est la vérité, pourquoi l'avoir tué ?

— Il serait très simple pour nous de faire parvenir à l'étranger l'engagement écrit de collaboration avec les organes de sécurité que Guinzbourg avait fourni à Mikhaïlovitch, m'assura aimablement Kroutovanov. Vous vous imaginez la sympathie que ne manquera pas de susciter une victime innocente qui se sera révélée être un collaborateur des services spéciaux ? Un mouchard, comme vous aimez à le dire.

— Laissez tomber, personne ne vous croira, dis-je en me forçant à rire. Tout le monde connaît votre talent pour fabriquer des faux. Et puis, si Guinzbourg était un mouchard, pourquoi l'avez-vous assassiné ?

Et, à la façon dont, sans se concerter, Kroutovanov et Youri Mikhaïlovitch éclatèrent de rire, je compris qu'ils avaient eux aussi une vérité bien à eux : il n'y avait pas que moi qui étais mort, le monde était mort, lui aussi.

— Le destin d'un agent est une circonstance insignifiante, dépendant du but et des dimensions de l'opération, expliqua Kroutovanov, avec un sourire moqueur. Et vous avez tort de ne pas nous croire – Moïsseï Guinzbourg était un homme presque aussi merveilleux et cultivé que vous vous l'imaginez, sa fille et vous. Et nous ne le condamnons pas pour cette faiblesse passagère car il a préféré, plutôt que de mourir, nous informer au sujet de deux ou trois bricoles insignifiantes. J'ai le souvenir qu'il n'en avait pas du tout envie. Mais aujourd'hui, ça ne peut pas sauver sa réputation, pas plus que ça ne lui a sauvé la vie. Telle est la triste réalité...

Il se fichait de moi. Il ne me demandait même pas de me tourner vers la fenêtre – il violait devant moi la mémoire humaine et la souillait de son sperme démoniaque. Il m'expliquait l'absurdité de la vérité dans un monde où tout ce qui est vivant est voué au pourrissement, noyé dans la boue de la trahison, écrasé sous les talons

des bourreaux.

Il voulait me démontrer que tout le monde était mort, que personne n'avait survécu, que nous étions une immense nécropole sans fin, un royaume d'ombres puantes et infectes.

Seulement, il mentait. Je ne le croyais pas. Je n'avais pas le droit de le croire. Le père d'Ula ne pouvait pas avoir été un mouchard. Tout le monde n'est pas mort...

Ou bien... ?

La spore d'une autre vie s'était envolée et avait péri, balancée d'un train en marche – mon frère, Chourik. Mais moi j'étais encore vivant. Et je ne vous laisserai pas m'approcher, charognards.

— Que voulez-vous de moi ?

Youri Mikhaïlovitch se dressa au-dessus de la table :

— Pour commencer, le premier exemplaire de vos griffonnages...

— Je vous l'ai déjà dit – vous n'en verrez jamais la couleur ! annonçai-je d'une voix claire et décidée.

— Pourquoi ?

— Parce que ce papier vous prive de la possibilité de faire de moi une circonstance insignifiante dépendant du but et des dimensions de l'opération !

— Vous vous trompez ! siffla haineusement Youri Mikhaïlovitch, et sa joue tressauta.

— Non, je ne me trompe pas, répondis-je en hochant la tête. Mon schéma a été élaboré de façon à ne pas le faire dépendre de mes petites faiblesses humaines. Si, par exemple – de façon tout à fait inopinée, je vous l'accorde –, je préférerais rester en vie...

— Que voulez-vous dire par là ? demanda Kroutovanov, en cherchant à biaiser.

— Je n'ai pas de lien réciproque avec ce mémorandum. Ma volonté ne peut pas changer son destin. Son destin est lié à celui d'Ula...

— Soyez un peu plus clair ! cria Youri Mikhaïlovitch, qui n'essayait même plus de dissimuler sa haine.

— Volontiers, fis-je. Le premier exemplaire du mémorandum se trouve en Occident.

— C'est votre frère Vsevolod qui l'a fait sortir ? demanda doucement le rusé Kroutovanov.

— Ça n'a aucune importance, dis-je avec ferveur, tout en me réjouissant. En tout cas, il est en sécurité. Si vous ne laissez pas

immédiatement partir Ula, dans trois jours, le mémorandum sera publié dans le monde entier. Et vous pourrez toujours vous foutre au cul les accords SALT, le blé, les ordinateurs et la clause de la nation favorisée !

Et, le tranchant de la main appuyé au creux du coude, je terminai ma démonstration par un geste obscène déroulé dans toute sa longueur.

Avec un sourire de vipère haineuse, Kroutovanov s'approcha de moi et demanda poliment :

— Voudriez-vous satisfaire ma curiosité et m'expliquer comment vos patrons et commanditaires sauront qu'il faut commencer la divulgation de toutes ces calomnies dans trois jours et pas dans une semaine ? Ou dans un mois ?

— Parce que je suis moi-même le détonateur de ma bombe ! Si je disparaissais, ça vaudrait automatiquement dire que je suis arrêté ou mort ! Et donc qu'on peut se répandre à travers le monde !

Youri Mikhaïlovitch hocha la tête, sa joue tressauta un peu, et il dit sur un ton pensif et affligé :

— Salaud ! Vendu ! Espèce de mercenaire youpin, ordure !

— Je vous pisse à la raie ! dis-je, rigolard. Et sachez encore ceci : on sait déjà que je ne suis pas rentré chez moi. Vous n'avez plus beaucoup de temps...

Le relais de l'horloge électronique chuinta presque imperceptiblement, l'aiguille tremblota et ils regardèrent involontairement le cadran. Bientôt minuit. Une journée nouvelle.

La force du mensonge est proprement voluptueuse – personne au monde ne remarquerait ma disparition. Dans un monde à l'envers, on ne peut croire qu'au mensonge.

60. Ula. La diane nocturne

Ni rêve. Ni réalité. La tête qui tourne, la nausée qui s'est installée avec le cachet de l'Halopéridol du soir. Je suffoque, et pourtant je suis secouée de fièvre. Ce doit être la nuit – difficile à déterminer au premier coup d'œil. Ici, c'est comme en prison, on n'éteint jamais les lumières, les portes des salles restent grandes ouvertes d'où surgissent les visages blêmes, gonflés des nurses.

Et pas une horloge. Impossible, jamais, de connaître l'heure exacte. Le temps est ici inutile. Rien qu'une anse oubliée aux eaux pourrissantes, un noir tourbillon au fond du delta asséché du courant infini de l'*En Sof*. Le vide et le marasme. Ni temps ni terme.

Pourquoi Vyskrebentsev est-il venu me voir au milieu de la nuit ? Que me veut-il ? Pourquoi continue-t-il de broyer encore et encore mon amer tourment dans le mortier de mon impuissance ? Pourquoi est-il venu au milieu de la nuit ? Il n'est pas de garde, que je sache ? Je l'ai entendu qui disait au revoir en partant hier soir pour rentrer chez lui. Ou bien c'était la veille ? Je me souviens mal, tout s'est mélangé dans ma tête...

— ... Non, non, Sulamith Moïsseïevna, vous sous-estimez l'utilité de l'Halopéridol ! ânonne-t-il. L'Halopéridol vous garantit une stabilité végétative, une indifférence psychique à l'égard des pulsions émotionnelles...

Cet homme a des petits traits tout à fait insignifiants – si on retirait ses lunettes à monture dorée et qu'on lui rasait sa moustache touffue, cinq minutes plus tard son visage s'effacerait de la mémoire sans laisser de traces.

— Vous n'imaginez pas quels résultats ont obtenu nos collègues de la RDA dans l'utilisation de l'Halopéridol ! expliquait-il avec tout le sérieux dont il était capable.

Pourquoi m'avait-il convoquée dans la salle des internes au milieu de la nuit ? Pourquoi était-il revenu à la clinique ?

— Vos collègues possèdent une riche tradition dans ce domaine, observai-je.

J'ai si froid ! J'ai tant de mal à respirer !

— Qu'entendez-vous par là ? demanda sèchement, d'une voix officielle, le hamster minable et haineux.

Je ne savais pas moi-même pourquoi je répliquais, mais il était particulièrement humiliant d'écouter ses lamentations répugnantes sans répondre.

— Dostoïevski a noté dans son journal que le malheur principal des temps modernes est dans la possibilité de ne pas se considérer comme une abominable ordure tout en commettant d'évidentes, d'incontestables abominations. S'il avait vécu jusqu'à nos jours !

Des taches rouges de mécontentement apparurent sur le front du hamster et la colère embua le verre de ses lunettes, son visage étriqué et conique s'avança comme la gueule du rat prêt à l'attaque.

— J'ai remarqué, dit-il, que le plus souvent ce sont les Juifs qui citent Dostoïevski, les Juifs que Dostoïevski haïssait et qu'il avait raison de haïr...

— Tiens donc ! Et qu'est-ce qu'ils vous ont fait, à vous, personnellement, les Juifs ? demandai-je en me pelotonnant dans ma robe de chambre en bayette étriquée et usée par les multiples lavages.

— À moi, personnellement, rien, répondit-il en écartant ses bras courtauds et maigres d'adolescent attardé. C'est pour cette raison que je peux juger objectivement du mal qu'ils font à toute culture originale, à toute nation dans la chair de laquelle ils viennent planter leurs crocs...

Le téléphone sonna, je sursautai de surprise, il saisit adroitement le combiné, comme s'il attendait ce coup de fil depuis longtemps.

— Vyskrebentsev à l'appareil... Oui, oui... J'ai compris... Très bien... En ce moment, ici même... Non, rien de particulier... Je ne pense pas... Dans les limites de la normale... Très bien... À vos ordres...

Mon cœur s'emballa, dans un sourd grondement, ses battements s'accéléchèrent comme si je me précipitais dans un abîme – c'est de moi qu'il était en train de parler ! Ils n'avaient pas réussi à me priver complètement de ma mémoire – je me souvenais parfaitement qu'il était parti la veille au soir. Et qu'il avait dit au revoir à tout le monde ! Donc, c'était à cause de moi qu'il était revenu au milieu de la nuit ! Qu'est-ce qu'ils ont derrière la tête ? Ils vont m'envoyer à la prison psychiatrique de Kazan ? Ou à celle de Dniepropetrovsk ?

Ou bien mon tour était arrivé ? Pour la Sytchevka ?

— Eh bien, lorsque j'ai été interrompu, j'allais dire que, en vous installant au milieu des autres peuples, vous vivez de leurs acquisitions et de leurs biens comme le ver se nourrit du fruit, et tant que vous n'avez pas grignoté l'esprit du peuple jusqu'au trognon vous ne vous calmez pas...

J'ai du sable plein les yeux, j'ai du mal à respirer, j'ai du mal à penser, et plus la force de vivre...

Je riais. D'un rire semblable à un aboiement de chien malade.

— Voudriez-vous m'expliquer ce qu'Albert Einstein et Sigmund Freud ont grignoté chez les autres peuples ? Kafka et André Maurois ? Amedeo Modigliani et George Gershwin ? Stefan Zweig et Marc Chagall ?

Seigneur, comme je me sens amère !

— J'en étais sûr ! Voilà que vous me sortez votre iconostase juive de voyage ! Eh bien, reprenez-les, vos génies, crucifiez-les, si vous voulez, et vivez en leur compagnie ! Mais on ne peut pas vous laisser vous mélanger à la vie des autres peuples, de la même façon qu'on ne permet pas aux sportifs amateurs de jouer avec les professionnels. Vous êtes des étrangers ! Vous êtes des étrangers pour tous les habitants de cette terre !

La tête me tournait si fort que je craignais de tomber de ma chaise. Ça cogne dans les tempes, et la bouche n'est qu'amertume. Le répugnant hamster est devenu tout rouge et il montre les dents.

— Alors, laissez-nous partir, dis-je d'une voix à peine audible. Laissez-moi partir d'ici...

— Dès que nous vous aurons guérie, promet, magnanime, le hamster. Vous ne nous servez à rien...

Des bruits de pas résonnèrent dans le couloir, qui s'approchaient de la salle des internes, j'entendais de plus en plus distinctement le claquement des bottes et une angoisse débordante et épouvantable m'envahit tout entière – je compris qu'on venait me chercher.

Une voix de femme dit derrière la porte :

— Le docteur Vyskrebentsev est ici...

Deux hommes gris entrèrent dans la salle et, par leur impersonnelle silhouette trapue et menaçante, ils me rappelèrent les infirmiers qui m'avaient ligotée au dispensaire psychiatrique. L'un d'eux tenait à la main un paquet serré dans un drap.

— On vous a téléphoné ? demanda-t-il au hamster, qui se mit aussitôt à agiter les bras et à sourire.

— Je suis au courant, le professeur m'a tout expliqué...

Il saisit le baluchon des mains de l'infirmier et me le tendit :

— Habillez-vous...

— Pourquoi ?

Ils sont venus me chercher, ils vont m'emmener dans l'horrible

camp d'extermination psychiatrique, où l'on tue les gens à petit feu dans des conditions épouvantables.

— On vous dit de vous habiller ! glapit Vyskrebentsev. Vous allez être transférée dans un autre établissement...

Je repoussai le ballot, il roula, se défit et déversa sur le sol un manteau de femme bleu, des souliers, une robe et du linge. Des vêtements étrangers.

— Il y a longtemps que vous n'avez pas eu d'injection de Tricedil ? siffla le hamster en montrant les crocs. Habillez-vous comme une grande avant que je ne prenne les mesures sévères qui s'imposent !

— Ces vêtements ne m'appartiennent pas...

— On ne vous demande pas votre avis – mettez ce qu'on vous donne !

On ne nous demande pas notre avis. Des vêtements étrangers. Portés par qui ? Par une femme qu'ils ont emmenée à la Sytchevka ? Ou qu'ils ont tuée ?

Ça n'avait plus aucun sens de s'accrocher à l'existence. Pourquoi aller mourir à petit feu et dans des souffrances horribles à la Sytchevka ? Non, il fallait endormir leur vigilance et faire gentiment tout ce qu'ils demanderaient. Le Seigneur m'accorderait bien cette dernière faveur – leur échapper dans la rue et me jeter sous les roues de la première voiture qui passe.

— Vous allez vous habiller, oui ? C'est la dernière fois que je vous le demande !

— Oui.

Tous les trois me regardèrent m'habiller – tranquillement, sans même se détourner. Moi-même je ne me détournai pas – où aurais-je pu me cacher dans l'étroite salle des internes ? D'ailleurs, je n'étais nullement gênée par leur présence – ils m'étaient aussi indifférents que des chiens de garde. Je pensais à Aliocha, je me préparais à mourir.

61. Aliocha. Après tout, ce sont aussi des êtres humains, non ?

— Nous allons vous juger, m'annonça Kroutovanov d'une voix solennelle, et il ajouta, grinçant et corrosif : Je pense que votre destin sera terrible...

Je ris perfidement et lui rappelai non sans plaisir :

— Vous ne me jugerez jamais ! Parce que vous ne serez alors qu'un grand-père merdeux avec sa petite retraite. Les sentiments n'ont aucun cours chez nous, seul compte ce qui est rationnel. Et, du point de vue rationnel, un combattant souillé de sang et de boue devra être jeté dehors et privé de son emploi dans le commerce international...

— Ça ne vous facilitera guère l'existence, marmonna furieusement Kroutovanov et, à en juger à la façon dont s'agitèrent ses paupières de crapaud derrière les verres bleutés de ses lunettes, je compris que j'avais pris le bon chemin ; il n'y a que deux choses qui les stimulent, la peur et l'appât du gain.

Il fallait que je gagne cette partie – j'avais sur eux un immense avantage : j'avais gravi toutes les marches de la peur et je ne les craignais plus ; quant à l'appât du gain, toutes les richesses du monde m'étaient indifférentes.

— Bien sûr que si ! m'écriai-je. Ça me facilitera l'existence ! Remuez-vous un peu la cervelle – ce n'est pas vous qui m'avez dégoté, c'est moi qui suis venu vous voir ! Réfléchissez ! C'est vous qui devez trouver rapidement une solution, pas moi...

— Et pourquoi donc, s'il vous plaît ? demanda avec morgue Youri Mikhaïlovitch en se calant dans le dossier de son fauteuil, mais il n'y avait plus en lui cette joyeuse et méchante frénésie qui le secouait au début de l'entretien.

— Parce que vous n'avez pas le droit à l'erreur, tandis que moi, je n'ai plus rien à perdre. Derrière vous, il y a vos datchas, vos titres, vos rations, vos voitures, le pouvoir et l'avidité, alors que, derrière moi, il n'y a que le désert...

— Je ne comprends pas. Que voulez-vous ? demanda Kroutovanov en se mordant la lèvre de rage.

— Que vous laissiez partir Ula...

— Vous nous prenez vraiment pour des imbéciles ? demanda Youri Mikhaïlovitch en frappant du poing sur la table. Vous croyez que nous allons la laisser sortir pour que toute la presse pourrie du monde publie vos racontars répugnants ? C'est ça que vous voulez ?

— Je ne vous cacherais pas que ça me ferait plaisir, dis-je avec la plus grande sincérité. Hélas, ce serait impossible...

— Pourquoi ?

— Ula ignore, malheureusement, que je n'ai plus peur de mourir ou de me retrouver au bain. Et elle ne permettra pas la publication du mémorandum tant qu'elle me saura en votre pouvoir. Elle sait parfaitement de quoi vous êtes capables ! Vous avez toujours admirablement su vous servir du système des otages...

Kroutovanov dit avec un rire méchant :

— Et, bien sûr, elle sera la première à vous remercier du fond du cœur quand elle apprendra que c'est vous qui avez tiré des oubliettes le fait que son père collaborait avec les organes de sécurité. Et l'opinion juive mondiale la remerciera à son tour pour le concours apporté par son papa dans l'assassinat de Mikhoels...

Je balayai ses arguments du revers de la main :

— Je vous l'ai déjà dit : personne ne croira à vos faux grossiers. Et je vous répète : j'ai tous les atouts en main.

— Et qu'espérez-vous précisément ? demanda Youri Mikhaïlovitch.

— Que vous êtes aussi cupide que je le pense. Compter sur votre bon sens serait ridicule. J'espère que vous réfléchirez, que vous ferez les comptes, que vous pèserez le pour et le contre : vous n'avez aucune raison de faire sauter cette bombe. Il serait plus simple et plus bénéfique pour vous de la désamorcer en expulsant Ula. Pour l'instant, vous pouvez encore (et je les désignai du doigt successivement) régler cette question vous-même. Mais si la bombe explose, ce sera à vos chefs d'apprécier vos agissements. Et rien ne garantit qu'ils considéreront que vous avez agi correctement...

... Je menaçais, démontrais, marchandais, et un précepte de Solomon passait insensiblement dans ma mémoire, qui enseignait cette rude vérité : « Sa conscience d'avoir raison souffle tout à Hamlet – et le choix des moyens et le choix du moment, et son sens du rythme et son sens de la mesure... »

Il n'y avait pas de bombe ! Ou, plus exactement, il y en avait eu une, mais, enterrée dans l'argile du tertre de la tombe de mon père, elle était parfaitement inoffensive. Et la conscience d'avoir raison me donnait la force et je finissais par croire moi-même que la bouteille avec les papiers à l'intérieur était vraiment une bombe, qu'elle n'était

pas enterrée aux pieds de mon père dans le cimetière de Vagankovo, mais qu'elle avait été emportée par Seva, qu'il la gardait précieusement et que, à tout moment, elle pouvait exploser comme un cri sautant à la face du monde, cette menace étant scellée par les paroles prometteuses prononcées par Seva devant la porte vitrée du guichet diplomatique : « J'en ai marre de l'huile de foie de morue. »

Ils étaient sortis, probablement pour se concerter, me laissant sous la garde du rectangulaire Sergounia, maintenant assoupi. Le relais de l'horloge chuintait légèrement, les lattes sèches du parquet craquaient doucement, j'étais ballotté par les vagues denses d'une excitation fatiguée, mes oreilles étaient en feu, mes yeux pleuraient et je commençais à croire que j'avais vieilli de plusieurs siècles, que j'étais infiniment vieux, mes pensées étaient aussi floues et rapides que des rêves.

Et tout ce qui se passait me paraissait aussi simple, pauvre et inepte qu'une fantaisie née dans un esprit débile. C'est vrai, la vie est probablement plus simple que nos représentations.

Quel jeu étrange ! Que j'aimerais que tout soit fini ! Tout ! Je n'ai plus de forces, pour rien. Quelle vie étonnante j'ai vécue – je n'ai rien eu le temps de faire. J'ai vécu une existence entière juste pour avoir la possibilité de fiche une seule fois la trouille à des bandits. Même si, dans notre contexte, ce n'était déjà pas si mal. Je ne sentais plus rien – ni affliction, ni douleur, ni peur. J'étais consumé, réduit en cendres.

Ils peuvent refuser mes conditions – si leur haine absurde dépasse leur cupidité. Mais leur lâcheté les pousse à garder la bride sur le cou de leur haine. S'ils gagnent à chaque coup, c'est parce qu'ils assomment des gens désarmés et sans défense. Ils craignent les forces contraires. Et n'ont de considération que pour la force.

Et même s'ils ne règlent pas ce problème entre eux, et que leurs chefs s'y sont collés, je suis persuadé qu'ils essaieront de s'en dépêtrer sans faire de vagues en jouant ainsi, peu ou prou, mon propre jeu. Ils détestent prendre le moindre risque.

Ils ne reconnaissent que la supériorité, que la force. Que la totale impunité.

Mais il y a peut-être des circonstances qui me sont inconnues. Et ils refuseront mes conditions. Ou ne pourront pas les accepter. Ce sera la fin de tout. La bombe n'explosera pas. C'est comme si elle n'existait même pas. Le sang de Chourik – sur moi répandu – restera impuni. Et Ula sera à jamais enterrée à l'asile. Et Solomon m'aura en vain attendu pendant trente ans dans les ténèbres de l'oubli, en espérant que je réussirais à jouer jusqu'au bout le rôle de Hamlet et que ce miracle, comme dans un conte d'enfants, le ferait ressusciter.

Je n'ai même plus la force de souffrir. Comme le dernier soldat, quand la ligne de défense a été brisée. Être prêt à mourir sur place, c'est tout ce qui me reste.

Les heures s'écoulaient. Je m'assoupissais de temps à autre, m'enfonçant dans le dossier de la chaise, et je frissonnais dans mon épais imperméable chinois, je me balançais d'avant en arrière dans l'apesanteur de la somnolence, et je voyais de nouveau apparaître Ula – une empreinte indécise et floue, un bouquet de boules d'or fanées, elle m'appelait, désignant la chaussée grise qui s'enfonçait dans le lointain et au bord de laquelle un inconnu souriant était accroupi, et je savais qu'il était muet, il aurait beaucoup à me raconter, mais je savais pourtant qu'il était muet, et plus nous nous approchions et plus je reconnaissais nettement son visage souriant derrière les doubles foyers des lunettes, et ce sourire était une grimace de douleur intense, et ce visage était mort, et je savais que c'était celui de Chourik...

Kroutovanov était debout devant moi et enfonçait dans mon corps les clous de ses phrases brèves et haineuses :

— Elle sera relâchée... nous prendrons les mesures pour qu'elle ne bavarde pas... naturellement, vous serez placé sous surveillance constante... si un seul mot est publié à l'Ouest... le même jour, vous serez isolé à jamais... la question vous concernant sera traitée à part... espionnage... ça peut aller jusqu'à la peine de mort...

Pourquoi me fait-il peur, cet imbécile ? C'est vrai qu'il ignore que pour gagner contre la machine il faut payer de sa vie...

Les mises sont sur la table, le vainqueur paie pour tout, le jeu touche à sa fin.

62. Ula. Un catafalque pressé

Je ne pense pas qu'ils aient deviné mon plan. C'est probablement leur manière habituelle d'escorter les gens. Les gars gris et trapus me saisirent fermement les bras, nous nous mîmes en marche – Vyskrebentsev nous ouvrait le chemin en marquant vivement le pas. Et, tandis que nous suivions les longs couloirs à peine éclairés, descendions des escaliers nauséabonds, je m'efforçais de ne pas pendouiller à leurs bras, de ne pas buter, de ne pas m'emmêler les jambes, déshabituées à marcher – je voulais qu'ils croient en mon obéissante résignation.

Comment vont-ils m'emmener à la Sytchevka ? En voiture ? Dans un wagon pénitentiaire ?

De toute façon, mes jambes m'obéissaient en rechignant. Rien de nouveau. De tout temps, les Juifs se sont rendus d'eux-mêmes à leur tombeau. Cela doit probablement faire partie de notre rituel mortuaire. Je n'ai pas eu de chance – je suis née au temps de la décadence et de la faillite imminente d'une époque. Et mon père, serait-il né dans un temps plus favorable ? Et mon grand-père, qui fut assassiné par les Allemands à Ouman ? En échange de la haute offrande de notre indestructibilité, de notre éternité, le Seigneur nous a donné à porter un lourd fardeau – nous vivons toujours à une époque de faillite imminente.

Vyskrebentsev ouvrait les innombrables portes avec son passe « carré », nous laissait passer, les refermait derrière nous et nous doublait aussitôt, pour reprendre son pas cadencé. Il s'attarda dans le sas de la porte d'entrée, le verrou cliqueta, la chaîne tinta, le lourd battant s'écarta et l'air hivernal et frais me saisit au visage, la tête commença à me tourner, je titubai et m'affaissai dans les bras des infirmiers.

— Allons, allons ! crièrent-ils d'une même voix, à la fois fâchée et inquiète.

Ils s'agrippèrent à mes épaules et m'entraînèrent de l'avant. Mais je me sentais déjà mieux.

La veille au soir encore il pleuvait des gouttes sales et sinistres. Et puis il avait gelé dans la nuit – je voyais devant moi un morceau rougissant de ciel, strié, fendu de traits noirs des branches dénudées d'un érable autrefois flamboyant de flammes jaunes. Au-dessus de ma

tête, le ciel était de velours bleu nuit, parsemé de grosses étoiles d'argent, et il me faisait penser à un bonnet de magicien posé de guingois sur la caboche sèche et folle de la terre.

Seigneur, si tu savais comme je n'ai pas envie de mourir ! Aliocha, adieu, nous n'avons eu le temps pour rien... Aliocha, merci à toi, merci pour tout – ce n'est pas ta faute si tu n'as pas eu assez de force pour me tirer de ce trou béant et horrible, qui s'ouvre derrière la portière de l'ambulance.

— Montez, montez ! Dépêchez-vous !

Ils me traînèrent derrière eux, me poussèrent à l'intérieur de l'ambulance et, juste avant que la portière se referme, je pus encore voir les bâtiments trapus de ma prison, les arbres résignés, le reflet cruel de la glace fraîche sur l'asphalte givré.

Vyskrebentsev et les deux quidams gris sautèrent dans l'ambulance, après m'avoir lancé : « Couchée sur la civière ! » et cogné à la cloison de séparation complètement opaque : « En route ! »

Des vitres peintes, sans la moindre fente. Une souricière de verre et de métal. Dieu merci, tout cela touche à sa fin. Je n'ai plus de force, de toute façon.

Adieu, grand-père, je n'ai pas accompli ton vœu, le fil de ma vie est devenu tout fin, tout fin. Et bonjour – je retourne vers toi.

Adieu, ma mémoire – je n'ai plus envie de me souvenir de rien. Les yeux fermés, je suis allongée et j'écoute le grondement des pneus de ma souricière roulant sur le boulevard.

Ce n'est pas une ambulance, c'est un catafalque déguisé.

De moi, il ne reste plus rien – de celle que je fus, que je connaissais, que je savais être moi. Ils ont probablement réussi à me guérir. Les taxidermistes. Je pense qu'il vaut encore mieux que tu ne me voies pas dans cet état, Aliocha – tu serais effrayé et dégoûté devant le spectacle de cet animal empaillé que je suis devenue. Mon amour, nous avons inventé une chose épouvantable – faire revenir le passé dans notre vie. Et il est revenu, en effet, sous la forme d'un terrible cauchemar, d'un cadavre glaçant jusqu'au tréfonds de nos âmes, et il nous a détruits. Nous n'avons pas davantage de futur, car il n'y a, dans nos vies, aucune séparation entre le passé et l'avenir, ils sont reliés comme la gueule du cobra à sa queue, et nous sommes prisonniers dans les anneaux mortels du présent qui nous écrasent.

Adieu, Chourik, si bon, si fidèle ami – que ta foi s'accomplisse dans la béatitude des insatiables de la vérité, qu'ils en soient repus !

J'aurai le temps de faire mes adieux à tout le monde, tant le chemin est long jusqu'à Smolensk, jusqu'au camp de concentration

psychiatrique, mon ultime refuge. Là-bas, c'est le bout, c'est la fin. Ils m'ont étripée, ils m'ont privée de force, de mémoire, d'espérance.

Mais ils ne peuvent pas me forcer à vivre...

Le catafalque roule, la sirène pousse un cri de temps à autre, l'escorte, elle, se tait.

Ça m'est égal... Je ne peux même pas m'affliger – je suis vidée. Asséchée, sarclée, légère, vide.

Le soleil s'est levé depuis longtemps – les vitres de mon catafalque empressé ont jauni et absorbé dans leur peinture opaque la lumière tiède. La sirène râle au-dessus de ma tête et, dans les virages, me précipite contre la paroi de métal glacé. Le soleil est apparu – il y a si longtemps que je n'ai pas vu le soleil ! Même maintenant je garde les yeux fermés. Je remue presque imperceptiblement les lèvres, je marmonne sous mon nez, je me berce et me console avec les mots de Markish, depuis longtemps disparu dans les flots infinis du fleuve *En Sof* : « Ce n'est déjà plus la nuit, ce n'est pas encore le jour, et la lueur de l'aube n'a pas encore jailli, et la chauve-souris, comme une ombre, s'est glissée dans la fente entre les ténèbres et la lumière... »

Le grincement des freins, l'ambulance s'arrête, fait demi-tour, roule en marche arrière...

63. Aliocha. Le mille-pattes qui réfléchit

Et de nouveau ce même chemin – perspective de Leningrad, direction aéroport de Cheremetievo. Pendant la longue nuit, le vent avait chassé les lourds nuages, le frimas avait séché les flaques et la boue, et l'impitoyable soleil rouge se dressait comme un bourreau au-dessus de la ville assommée.

Le chauffage grondait dans la voiture, et pourtant je grelottais dans ma pèlerine de grosse toile de cocher. C'était le manque de sommeil, l'angoisse et la tension, terrible, constante.

Les passants, agglutinés comme des fourmis, la cohue des voitures. L'appel délirant des réclames sur les toits, proposant aux fourmis d'acquérir des bloomings.

Nous étions passés à cet endroit, Seva et moi, dans ma fidèle Moskvitch.

Omnia mea mecum dans mon cartable.

Et la Moskvitch a été assassinée.

Et mon père est mort. Le mémorandum est enterré à ses pieds, dans sa tombe.

Imbéciles ! Vous n'avez pas compris que Seva n'aurait jamais accepté d'emporter le mémorandum.

C'est Chourik qui l'a pris. Et vous l'avez assassiné.

Ula, je ne veux pas penser à toi en ce moment – j'ai peur de manquer de force.

Voilà où nous a menés l'autobus de la nuit à Beskoudnikovo depuis ce lointain hiver heureux.

Ula, je ne rêve que d'une chose – que tu puisses partir en toute tranquillité. Et la bombe restera avec moi...

— ... Alexeï Zakharytch, vous savez en quoi consiste exactement votre malheur ? me demanda le bandit aux yeux jaunes en se retournant vers moi. Vous êtes le mille-pattes qui réfléchit. Vous vous rappelez cette histoire ? Le mille-pattes qui se met à réfléchir, se demandant de quelle patte il doit partir. Et toutes ses pattes se mélangent...

Oui, c'est possible. Nous verrons. Vous m'avez entraîné dans un jeu bien plus frénétique que les cartes ou la boisson. C'est à vous de jouer.

Alors, jouez, et nous verrons. Moi, j'ai encore la bombe en ma possession.

Un panneau indicateur sur le bord de la route : « Aéroport de Cheremetievo, 5 kilomètres. »

Le conducteur dit à l'homme aux yeux jaunes :

— Mon frère, celui qui habite à Riazan, est venu me voir. Il s'étonne – pourquoi les Juifs tiennent-ils autant à quitter Moscou ? Alors qu'il y a de la viande dans vos magasins, qu'il dit...

L'homme aux yeux jaunes éclata de rire et, aux petites taches de rougeur qui apparurent sur sa peau parsemée de poils blancs, je compris qu'il savait pourquoi les Juifs tenaient tant à partir. Non seulement il le savait, mais il approuvait ces Juifs, et même les envoyait – il ficherait bien le camp lui-même s'il était certain de retrouver là-bas un emploi d'homme-chien, qui consiste à chasser l'humain.

Qui disait cela, Anton ? Ou Seva ? Ou Doudkevitch ? « Hormis la patrie et le Parti, je peux tout vendre... »

La boîte énorme de l'aéroport surgit sur la droite, scintillant de vifs reflets ensoleillés. La voiture contourna l'aérogare, se dirigea vers une clôture, gardée et grillagée, freina devant la guérite de contrôle, l'homme aux yeux jaunes baissa la vitre et montra au planton un carton rouge, le planton le salua et nous nous arrê tâmes devant l'aéroport côté pistes.

L'homme aux yeux jaunes s'en alla. Et moi, serré entre mes deux gardiens, je regardais par-dessus l'épaule du chauffeur l'aérodrome baigné de soleil, les gigantesques poissons assoupis des avions, l'agitation des ravitailleurs, les lentes manœuvres des tracteurs. De toute façon, je ne voyais rien d'autre. Le cœur tressautait légèrement dans ma poitrine, comme une montre sur le point de s'arrêter.

Une rampe de verre descendait de l'aérogare jusqu'au gros champignon du quai d'embarquement – un long plumier transparent, un tuyau de verre carré, assemblage de pans de quatre mètres de section. C'est par ce boyau que l'on charge dans les avions les restes de notre monde, les déchets de notre société.

Le véhicule-tracteur approcha du quai un Tupolev 154 blanc-bleu. La trappe se hissa jusqu'à bord avec une sonnerie stridente.

L'équipage de l'avion enfila le viscère de verre – je voyais nettement jusqu'aux bandes dorées sur leurs uniformes. Ils n'étaient pas à plus de dix mètres de moi.

Est-ce que c'est par là aussi qu'ils emmèneront Ula ?

64. Ula. Jamais !...

Nous n'avions pas roulé plus d'une heure. Ils avaient probablement l'intention de me changer de véhicule. Transfert de marchandise dans le cadre de la compensation. Ça m'est égal. Ces infirmiers gris sans visage ne me laisseront pas leur échapper.

Vyskrebentsev bondit hors de l'ambulance et referma rapidement la portière derrière lui. Et de nouveau le silence s'écoula, aveugle et visqueux, comme la mutité. J'étais gelée, les infirmiers aussi, et ils se pelotonnaient. Un moteur puissant gronda quelque part, poussa un hurlement et se tut. Dans la rue, derrière la fine paroi de métal, j'entendais des pas pesants, des voix indistinctes, puis quelqu'un dit, à quelques centimètres seulement de l'ambulance :

— T'as vu ? Quelqu'un a dû se sentir mal, ils ont envoyé une ambulance...

Ah, ça, pour me sentir mal, je me sentais mal ! Je ne sais même plus ce que c'est que de se sentir bien.

La portière arrière s'ouvrit, Vyskrebentsev surgit comme un diable hors de sa boîte, tout scintillant des reflets glacés de ses lunettes, et agita les mains en direction des infirmiers gris.

Les infirmiers me saisirent sous les bras et me soulevèrent d'un bond : avancez, plus vite ! allez, allez !

Une cour fermée, tout en verre opaque. Une porte s'ouvre sur le côté – juste face à l'ambulance –, un pas, et me voici dans un couloir obscur, avec des cloisons en plastique transparent, des murs de verre peint, des portes encollées de papier.

Plus vite !... Plus vite !... Ils me tirent par les bras, mes jambes ne veulent plus répondre et traînent sur le tapis de caoutchouc noir. Des paliers en verre, des cloisons en verre, des portes qui laissent passer la lumière, une rumeur lointaine, incertaine, une gerbe de voix, un virage, un escalier conduisant au premier étage, une rampe en verre, des poignées en aluminium en forme de gigantesques coquillages sur les portes en verre. Qu'est-ce que c'est ? Où m'ont-ils emmenée ? Quel tourment me réservent-ils encore ?

Ils me jetèrent dans une pièce sans fenêtres, avec des murs en verre, un plafonnier suintant une lumière de mort, quelques chaises et une table. Et, derrière la table, un salaud. Un jeune homme aux yeux

jaunes de sadique et un sourire de loup, qui peignait ses rares cheveux blonds avec un peigne rouge et qui soufflait les poils dans ma direction. Après avoir soigneusement soufflé entre chaque dent du peigne, il le rangea dans sa poche et me dit, tout joyeux :

— Asseyez-vous, asseyez-vous, pas la peine de vous fatiguer...

Il jeta un coup d'œil sur mes infirmiers gris, leva un sourcil sévère et ils se précipitèrent hors de la pièce en se bousculant. Vyskrebentsev appuya ses mains sur mes épaules pour me forcer à m'asseoir et prit le siège à côté.

— Donc, vous savez que vous souffrez d'une maladie psychique particulièrement lourde et pratiquement incurable ? demanda, joyeux-haineux, le tourmenteur aux yeux jaunes.

Je regardai en silence sa table déserte. Elle brillait, dénudée, de la même façon que le bureau au dispensaire psychiatrique, lorsque je m'entretenais avec le médecin fou.

— Vous vous taisez ? Vous n'avez pas compris la question ? Ou vous ne voulez pas répondre ? Hein ? J'attends...

Je ne dirai rien. Je ne parle pas aux assassins. L'espoir de faire comprendre quelque chose ou de susciter un peu de pitié nous a forcés à nous ranger en colonnes et à aller de nous-mêmes à Babi Yar, jusqu'aux fours d'Auschwitz. Et dans les glaces éternelles de la Kolyma.

Je ne parlerai pas. Ça m'est égal. Je ne lui donnerai pas l'occasion et la joie de se moquer de mes espérances. D'espérance, je n'en ai plus guère, d'ailleurs.

Il se tourna vers Vyskrebentsev :

— Je vois, docteur, que vous aviez raison – nous n'arriverons pas à la guérir !

Ils ne se contentent pas de m'envoyer à la Sytchevka, ils cherchent à me torturer encore un peu. Torturez-moi, bourreaux immondes, ça m'est égal. Les taxidermistes ont bien travaillé – la bête empaillée est tout à fait insensible à la douleur. Vous ne savez même pas que vous m'avez torturée à mort.

Le tortionnaire me fixait avec attention. Puis il reprit son peigne et recommença, sans aucune nécessité, à peigner ses cheveux débiles. Sous ses mèches maigrelettes, on voyait la peau de son crâne, rose et irritée. Ses yeux jaunes me palpaient le visage, son regard me pelotait éhontément, ses pupilles m'écrasaient, il me souillait avec les crachats de ses sourires.

Je louchai dans la direction de Vyskrebentsev : il couvrait le

tortionnaire de son regard amoureux, souriait finement, le bourreau lui plaisait – il remuait légèrement les lèvres, apprenant probablement par cœur les leçons données par son maître.

Comment n'aurait-il pas apprécié une promesse aussi douce :

— Nous allons peut-être vous confier à des spécialistes, qui sauront vous trouver un traitement adéquat...

Confiez-moi à qui vous voudrez, faites ce qui vous passe par la tête. De toute façon, je ne dirai rien.

Il ouvrit le tiroir de son bureau, en sortit une chemise en carton, la posa négligemment sur la petite table attenante et dit avec une grande déception dans la voix :

— Je pense que vous êtes vraiment cinglée...

Il prit quelques feuillets dans la chemise, les parcourut sans hâte et énonça calmement d'une voix atone :

— Les organes compétents autorisent votre émigration en vue de votre installation définitive dans l'État d'Israël... Qu'ils vous soignent eux-mêmes...

Qu'a-t-il dit ? Je ne comprends pas. La surdité m'engloutit comme une vague. Ma vue se trouble. C'est un mensonge. Ils ont fini par trouver le moyen de m'achever. Ils me tendent une éponge gorgée de vinaigre pour que la douleur me frappe plus durement encore. Mes lèvres sont pétrifiées. Mon cœur se déchire en mille morceaux, je manque d'air, je n'arrive plus à respirer. Bande de salauds, que faites-vous de nous, êtres humains ? N'existe-t-il pas une limite quelque part aux tourments et aux humiliations ?

Je ne te laisserai pas faire, répugnant raton rose ! Plutôt mourir sur place, sans bouche ouvrir, sans montrer la souffrance, qui de nouveau flamboie, insoutenable.

Et soudain, tout près de moi, quelque part, j'entendis un moteur gronder, hurler, donner de sa basse puissante – il n'y a que les avions pour rugir de cette façon. Un avion ? Quelque part, tout près de moi, un avion ? Nous serions dans un aéroport ? Ce labyrinthe de verre... Ils m'auraient emmenée par l'arrière ?

Seigneur ! Shaddaï tout-puissant ! Je ne comprends rien – mon crâne est chauffé à blanc, les pensées s'enfuient en courant. Que se passe-t-il ? Mon Dieu, je suis folle ! Ils m'ont poignardée à coups de Tricedil – je délire, je plonge dans le long rêve de l'espérance ! Je vais me réveiller, je vais me réveiller tout de suite et tout cela disparaîtra sur-le-champ...

Le tortionnaire se leva, s'approcha de moi d'un pas mécanique, me

tendit une feuille verdâtre, longue, en accordéon, entièrement remplie de lettres d'imprimerie et d'inscriptions manuscrites. Avec, dans un coin, une photo de moi.

La nausée, une faiblesse présyncopale, un pouls qui mitraille, le visage baigné de larmes, ou de sueur, je ne sais pas...

— Voici votre visa de sortie. L'avion décolle dans une heure...

Aliocha ! Aliocha ! Le monde est fini, il s'est éteint, lentement et douloureusement, dans les soubresauts de mes brûlants délires – je suis folle, complètement folle. Adieu, mon amour, tout est fini...

— Écrivez en bas de ce formulaire que vous n'avez aucune prétention matérielle envers l'État soviétique...

— Je ne peux pas ! criai-je. Il faut que je voie Aliocha !

— Taisez-vous ! Un mot de plus et je vous fais mettre la camisole ! Chut ! Vous ne reverrez jamais Epantchine. Jamais ! Et rappelez-vous, mettez-vous bien dans le crâne et répétez-le-vous tous les matins, que vous seriez en ce moment sur le chemin de la Sytchevka sans les démarches et les efforts d'Epantchine. Et pour cette même raison, quand vous serez arrivée dans votre patrie juive, que Dieu vous préserve de bavarder. Si vous voulez qu'il reste en vie, soyez muette à jamais ! Il s'est porté garant pour vous et s'est volontairement proposé comme otage : si vous prononcez ne serait-ce qu'un mot, nous le liquiderons sur-le-champ. Vous m'avez compris ? Il restera vivant tant que vous vous tairez. Vous avez compris ? Vous avez compris ?

Aliocha, Aliocha. Tu m'auras quand même sauvée. Aliocha, mon amour, tu as donné ta vie pour moi. Aliocha, je ne veux pas...

— Levez-vous, maintenant, allons-y...

65. Aliocha. Après tout, ce sont aussi des êtres humains, non ?

Plusieurs personnes surgirent dans le couloir de verre. Elles avançaient avec leurs sacs et leurs ballots dans la galerie éclairée par le soleil et le boyau transparent ressemblait à de la pellicule cinématographique, à cette différence près que les cadres ne défilaient pas, mais que les gens passaient d'eux-mêmes d'une cellule translucide à l'autre. Ils s'arrêtaient dans les carrés scintillants de soleil, criaient quelque chose et agitaient dans notre direction leurs bras chargés de bagages. Je me retournai – derrière nous, des gens s'agglutinaient contre la palissade. Ils se grimpaient sur les épaules les uns des autres pour apercevoir une dernière fois leurs proches, ils passaient leurs têtes entre les palis, ils rampaient et se hissaient sur la clôture. Et sanglotaient à tue-tête comme des désespérés.

Les miliciens indifférents les décollaient de la palissade, les *dvorniks* les chassaient avec leurs balais et les injuriaient méchamment parce qu'ils piétinaient le gazon maigrelet sous la clôture.

Pendant ce temps-là, les gens continuaient d'avancer à l'intérieur de cette folle pellicule. Il y a longtemps, très longtemps, ils avaient dû se rendre compte que la pellicule ne défilait plus et s'étaient mis à avancer d'eux-mêmes, passant d'un cadre dans l'autre, jusqu'à disparaître à l'intérieur de l'avion.

Dans un de ces cadres, un jeune homme, l'air heureux, agitait son imperméable au-dessus de la tête comme un drapeau. Dans un autre, deux femmes poussaient un vieillard dans une chaise roulante. Dans le suivant, un homme s'était appuyé contre la paroi de verre et gobait un remède d'un flacon transparent. Puis, un chiot doberman, courtaud et agile comme un jeune Juif, passa en trotinant. Et derrière lui, une petite fille sautillante, des rubans bleus dans les cheveux et une poupée dans les bras.

L'exode.

Puis le torrent humain se tarit. Le couloir de verre se vida. Une hôtesse solitaire passa, en vareuse bleue, un brassard rouge sur la manche.

Les images furent effacées sur la pellicule. Pour toujours ?

L'épuisement, le vide, la nausée, qui précèdent l'évanouissement.

Mes deux gardiens m'agrippèrent soudain par les bras – j'aperçus l'homme aux yeux jaunes.

Il se déplaçait d'un pas martial d'un cadre dans l'autre. Arrivé à mi-chemin, il s'arrêta, agita la main, et c'est alors que j'aperçus Ula.

Elle était là, séparée de moi par deux vitres – escortée par deux hommes. Ils la soutenaient par les bras et je voyais qu'elle n'aurait pas pu faire un seul pas sans leur aide.

Je savais que c'était Ula, mais je n'arrivais pas à y croire. Ce n'était pas son visage. C'était un masque mortuaire – une copie insoutenablement exacte de ses traits, mais que toute trace de vie avait désertés. Ces yeux d'aveugle ne lui appartenaient pas. Ils avaient tué son âme.

Légère, souple, vive, Ula traversait la pellicule figée en avançant ses pieds avec la prudence d'une petite vieille.

Je voyais distinctement son visage pétrifié dans le carré de verre du couloir et l'image magnifique, tant aimée mais morte, pénétrait mon cœur, l'emplissait, le débordait, et me plongeait dans un tremblement heureux, me donnant envie de courir, de crier, de faire quelque chose, de devenir plus grand que moi-même. Ce visage-là masquait tout le reste – l'aéroport, les hommes-chiens assis à mes côtés, l'immense ciel glacé jaune et bleu –, il faisait fondre les deux vitres qui nous séparaient et, sentant que le sang allait jaillir de chacun de mes pores, tant la douleur était insoutenable, je me mis à hurler de toutes mes forces :

— Ula !... Ula-a-a-a !...

Et aussitôt mes gardiens se précipitèrent sur moi, me fourrant leurs grosses paluches stupides dans la bouche et me courbant la nuque. Pour couronner le tout, le chauffeur y alla de son zèle – celui dont le frère s'étonnait que les Juifs quittent Moscou –, et ils me tassèrent comme un ballot au fond de la voiture.

Puis ils me lâchèrent, je me redressai, bondis en avant, mais la pellicule était déserte et seuls les rayons obliques du soleil la traversaient de part en part.

Les grappes de gens pendouillaient sur les palis de fer de la clôture, comme précipités là par une explosion.

Ensuite, ce fut le retour du bandit aux yeux jaunes, qui s'installa confortablement sur le siège avant, tandis que l'escalier décollait de l'avion, que le tracteur, avec un grondement obsédant, tirait lentement l'appareil jusqu'à la piste de décollage...

... Je ne sais rien du retour. L'homme aux yeux jaunes n'avait pas cessé de tout le chemin de m'expliquer quelque chose, de m'avertir, de

me menacer, de me mettre en garde – je n’entendais rien, ne comprenais rien, ne retenais rien. Je me souviens juste qu’ils me laissèrent devant l’entrée de mon immeuble et que l’homme aux yeux jaunes m’avait dit à travers la vitre, tandis que je demeurais sur le trottoir :

— ... Ravisez-vous ! Demain, ce sera trop tard...

Je montai dans l’ascenseur, pressai le bouton et eus l’étrange impression que la cabine, au lieu de monter, descendait doucement dans les enfers. Ah oui ! Je n’avais même pas remarqué que le dernier câble avait fini par se rompre.

Une fois devant la porte de l’appartement, j’entrepris de trouver les clés dans mes poches. Dans les abîmes sans fond de ma pèlerine en grosse toile, je découvris quelques pièces de monnaie, un mouchoir, ma carte de l’Union des écrivains, un stylo. La dent de Doussia, avec ses quatre racines. Mais pas de clé. Perdue. Ou bien, ce sont les jurés de la Vehme qui l’ont gardée par-devers eux, pour rentrer chez moi quand bon leur semblerait.

Je demeurai longtemps à carillonner à la porte, en me disant avec indifférence qu’il n’y avait plus personne pour m’ouvrir – que, probablement, notre appartement tombé en déshérence avait été vidé de ses habitants.

Puis j’entendis des pas dans le couloir et reconnus la démarche lourde de sanglier d’Evstigneïev. Il ouvrit la porte et me fixa sans me reconnaître – le visage rougeaud et gonflé, une allure de sauvage.

Il sentait l’alcool, la sueur, rien de bien propre.

— Salut, *genosse* ! Laisse-moi entrer, dis-je en l’écartant de mon chemin.

Et aussitôt il se souvint de mon existence et me suivit, la queue basse.

— Tu sais quoi, Alexeï Zakharytch ? Hier ils ont embarqué les gosses de Nina, à l’assistance...

— Ah bon ? Pourquoi ?

— Elle était bourrée, la prostipute, et elle est passée sous une bagnole... Elle va rester à l’hôpital, à c’t’heure... C’est pour ça qu’ils ont pris les petiots, à la charge de l’État, quoi...

— Eh bien, je te félicite, nous voici seuls, maintenant...

— Pareillement ! acquiesça sérieusement Evstigneïev en hochant sa caboche hirsute et cotonneuse. Tu sais quoi, Alexeï Zakharytch, j’ai failli oublier – la factrice a apporté un paquet pour toi, ce matin...

Trainant la savate et clappant de la langue, il plongeait dans sa

tanière, tandis que j'entrais dans ma chambre et me jetais sur le canapé sans ôter ma pèlerine, fermais les yeux, me débranchais.

Des heures s'écoulèrent, ou bien quelques minutes, je ne sais pas, mais j'ouvris les yeux et découvris Evstigneïev qui me tendait un gros paquet déchiré, ressemblant à un manuscrit renvoyé par une rédaction.

— Alors, qu'est-ce que c'est ? Tu as dû regarder, je suppose...

Evstigneïev hocha la tête d'un air compatissant et clappa des lèvres :

— Ils écrivent comme quoi votre livre ne convient pas à la rédaction. Pour l'instant, qu'ils disent, ils n'ont pas la possibilité de le publier, qu'ils disent. Continuez d'écrire, voilà, ils vous souhaitent de réussir dans vos entreprises artistiques...

Et il posa précautionneusement le manuscrit sur la table.

Il sortit dans le couloir et j'entendis nettement sa voix, affligée et indignée – comme s'il discutait avec lui-même : –... Jamais il n'offrirait un verre, celui-là. Et si tu lui en remplis un, il ouvre sa grande gueule de cachalot, toujours prêt...

La pièce était plongée dans la demi-pénombre. Je me levai, attrapai le manuscrit et m'assis sur le rebord de la fenêtre. Des feuillets chiffonnés, grasseyés, raturés. Des signes dans les marges, des points d'interrogation, des points d'exclamation, des notes au crayon : « Qu'a voulu dire l'auteur ? »

L'auteur ne veut plus rien dire. Sur la dernière page, un lecteur, probablement ivre, a tracé d'une main mal assurée :

« Supprimer tout ce qui est révoltant, et brûler le reste ! »

J'ouvris le vasistas et reçus en plein visage une rafale glacée d'odeur d'essence. Le torrent frénétique des voitures lancées sans but sur la Sadovaïa. Elles avaient déjà pétri le givre matinal sur l'asphalte et l'avaient transformé en boue noire et poisseuse.

Je pris la première feuille du manuscrit, passai la main par la fenêtre et écartai les doigts. La feuille s'immobilisa un court moment, comme réfléchissant sur ce qu'elle allait faire en liberté, puis s'envola aussitôt, entraînée par le vent.

Je lançai la deuxième feuille, puis la troisième, la quatrième...

Elles s'arrachaient joyeusement de mes mains, bondissaient les unes après les autres, se rencontraient, volaient dans tous les sens, s'élevaient, tournaient lentement puis peu à peu tombaient comme d'immenses flocons.

C'était un gros roman – des centaines de feuilles blanches

entraînées par le vent démoniaque. Elles se collaient aux pare-brise des voitures, se coinçaient dans les caisses des camions, attaquaient la chaussée où les roues les mélangeaient aussitôt à la gadoue terreuse et lourde.

Evstigneïev refit une apparition, demeura en silence dans l'embrasement de la porte, m'observant en train de lancer les derniers feuillets, puis dit à voix basse :

— J'ai peur, Alexeï Zakharytch... La vie est devenue terrible pour moi...

Il attendit quelques instants, réfléchit, puis me fit cette proposition :

— Buvons un coup, Alexeï Zakharytch... Il me reste une bouteille de gnôle maison... après, on ira au lit, on dormira, on se pelotonnera dans le sommeil... Ça sera moins terrible...

Je hochai la tête :

— Non, je vais aller dans la rue...

Je fouillai les poches de la pèlerine, raclai soixante-quatorze kopecks, dénichai quatre bouteilles vides derrière le canapé. Je vais aller au magasin, au coin de la rue. J'ai de quoi me payer un verre de vodka. Plus un bonbon au soja.

Je trouverai bien quelqu'un pour partager une bouteille. Je vais aller me poster au coin. Voir des êtres humains. Après tout, ce sont aussi des êtres humains, non ?...

La passion, sous l'apparence de la démesure, peut en réalité ramener à l'essentiel, faire prendre tous les risques et réveiller les démons. Les siens comme ceux des autres. Le quotidien, plus insidieusement, confine plus sûrement à la folie et oblige à tolérer l'impossible. L'URSS, en 1978, nage en plein marasme. L'antisémitisme et la misère galopent dans les rues pouilleuses de Moscou. Aliocha, fils quasi renié d'une grande famille d'apparatchiks, est hanté par le passé d'une jeune Juive dont le père a été exécuté par Beria. À vouloir élucider ce meurtre, Aliocha réveille sans le savoir les monstres assoupis. Entre les mythes et la réalité, les tribunaux secrets et le mensonge, la terreur domine. La machine répressive se met en marche. Dans le fracas des émotions humaines, pourtant, la peur ne gagne pas toujours...

Russes d'origine juive et juristes de formation, les frères Vaïner font partie des plus célèbres auteurs de romans noirs de leur pays. *L'Évangile du bourreau* et *38, rue Petrovka* ont déjà paru en Folio Policier.

1 Allusion à une célèbre phrase figurant dans *Le Maître et Marguerite* de Boulgakov. (*Sauf indication contraire, toutes les notes sont du traducteur.*)

2 Vehme (en allemand : *Vehmgericht*), tribunal secret. Organisation secrète des tribunaux allemands qui jugeait les crimes contre la religion, l'honneur, ainsi que le meurtre, le parjure, le viol, etc. Apparus en Westphalie à la fin du XII^e siècle, ces tribunaux, se substituant à la justice légale, subsistèrent jusqu'à la fin du XVI^e siècle, mais furent supprimés officiellement seulement en 1808. Il n'y avait qu'une peine, appliquée immédiatement, la mort par pendaison. Après 1918, le nom de Vehme fut repris par des associations d'extrême droite.

3 Juge des villages.

4 *Krasny* se traduit par « rouge ».

5 Simon Petlioura (1879-1926), chef de guerre ukrainien, qui, s'alliant aux diverses forces antibolcheviques pendant la guerre civile qui suivit la révolution de 1917, tenta d'établir un État ukrainien nationaliste. Antisémita, auteur d'effrayants pogroms, Petlioura s'enfuit à Paris, où il fut assassiné par un Juif ukrainien.

6 Petite-fille (yiddish).

7 À l'époque où se déroule le roman, les boissons alcoolisées n'étaient vendues qu'à certaines heures.

8 Iakov Perelman (1882-1935), auteur de manuels de physique et de mathématiques et de plus de quatre-vingts ouvrages de vulgarisation scientifique, immensément populaires dans l'ex-URSS.

9 Groupe de peintres de la seconde moitié du XIX^e siècle (Kramskoï, Perov, Repine, Sorikov, Chichkine, etc.), d'inspiration réaliste, qui montraient leurs tableaux dans des expositions itinérantes.

10 Dais nuptial traditionnel.

11 *Tsadik* : juste, pieux, dans la tradition hassidique. *Gaon* : chef de la *yeshiva* dans la période post-talmudique. Un théologien, un éducateur spirituel.

12 Ancêtre du KGB et du MGB, successeur du Guépéou.

13 C'est-à-dire membre du Bund, l'Union générale des ouvriers juifs de Lituanie, Pologne et Russie, fondée en 1897. Le Bund, opposé au sionisme, entra au Parti social-démocrate russe l'année suivante, pour le quitter en 1903. Ses membres furent impitoyablement pourchassés par les bolcheviques.

14 Nicolai Ejov, successeur de Iagoda à la chute de celui-ci en septembre 1936 à la tête de la police politique, jusqu'à décembre 1938, période des purges que l'on a appelée la *ejovchtchina*. Ejov sera lui-même fusillé en 1940. Son successeur sera Lavrenti Beria.

15 *Menora* : lampadaire ou candélabre à sept branches.

16 *Mèshoumè* : un Juif qui s'est converti volontairement à une autre religion.

17 *Dekhans* : paysans d'Asie centrale.

18 Bandes organisées qui se sont opposées aux Rouges pendant la guerre civile de 1918-1922, en Asie centrale. Devenu synonyme de

bandits.

19 Bataille de la guerre mongolo-soviéto-japonaise, en mai-septembre 1939.

20 Emka, ou « M 1 » (le M venant de Molotov, dont le nom fut donné à l'usine automobile, 1 désignant le premier modèle), une auto copiée sur la Ford V8-40 de 1933. Une production en série démarra en 1936 et dura jusqu'en 1941, où elle fut principalement réservée aux gradés de l'Armée rouge (il en restait alors près de 10 000 exemplaires sur 60 000).

21 Il s'agit plutôt de Mikhaïl Frinovski, qui occupa ce poste entre octobre 1936 et septembre 1938. Il fut arrêté en 1939 et fusillé l'année suivante.

22 Abréviation pour « détenu du canal », qui désignait les prisonniers travaillant entre 1931 et 1933 au percement du canal entre la Baltique et la mer Blanche, terme devenu générique pour tous les prisonniers du Goulag.

23 Dans la communauté juive d'Odessa, des hommes de grande force physique, exerçant en général le métier de charretier. Pendant les pogroms, les *bindiounjniks* formaient un efficace service d'ordre. En général, un *bindiounjnik* déjeunait tous les matins d'une bière allongée de vodka. Voir les nouvelles d'Isaac Babel (Mendel, le père de Béni Krik, un des héros des *Récits d'Odessa*, était un *bindiounjnik*).

24 Parents du fiancé. (*N. d. A.*)

25 Titre qu'obtenait tout citoyen ayant passé un examen de tir. Du nom de Vorochilov, ministre de la Défense de Staline.

26 Société de concours à la défense nationale et à l'industrie agrochimique : organisation d'encadrement de base entre 1927 et 1948.

27 Organisation internationale d'assistance aux combattants de la Révolution.

28 Peuples toungouzes de l'Extrême-Orient russe. C'est sur ces territoires que fut fondée, en 1928, la République autonome juive du Birobidjan.

29 Le ravin de Babi Yar, près de Kiev, en Ukraine, où 33 000 Juifs furent massacrés par les nazis en 1941.

30 Service de lutte contre le pillage de la propriété socialiste. Aujourd'hui, Direction générale de la lutte contre le crime économique.

31 Ministère de l'Intérieur.

32 « Apte pour l'emploi et la défense. » Une série d'exercices permettant de tester les aptitudes physiques de tout citoyen soviétique ; passés avec succès, ces examens donnaient le droit de porter un insigne avec le sigle GTO.

33 C'est dans cette église que fut célébré, le 18 février 1831, le mariage du poète Alexandre Sergueïevitch Pouchkine avec Natalia Nikolaïevna Gontcharova.

34 L'hôtel particulier d'Olsoufieff, datant de la fin du XIXe siècle, situé sur la rue Povarskaïa, dans le quartier des ambassades, abrite l'Union des écrivains.

35 Magasin spécialisé en fournitures militaires, réservé aux membres de l'Armée rouge et à leurs familles.

36 Musée théâtral, fondé par Alexeï Bakhrouchine (1865-1929), mécène et collectionneur.

37 Né en 1883, mort en 1945, de son vrai nom Efim Pridvorov (littéralement :

courtisan), il choisit le pseudonyme de Biedny (c'est-à-dire : pauvre), pour devenir un satiriste célèbre et le chantre prolétarien officiel du régime.

38 Gueorgui Markov (1911-1991), écrivain soviétique, auteur d'une épopée sibérienne, premier secrétaire de l'Union des écrivains depuis 1971, membre du Comité central du Parti. Vadim Kojevnikov (1909-1984), romancier et Héros du Travail socialiste, auteur prolifique de « commandes sociales ».

39 La plus grosse cloche du monde, placée sur un socle de granit à côté du clocher d'Ivan-le-Grand, au Kremlin. Haute de huit mètres, pesant plus de deux cents tonnes, elle a été coulée par Motorine et décorée par Rastrelli au XVIII^e siècle. Un morceau s'en détacha lors de l'incendie de 1737 et elle est, depuis 1836, placée sur un socle.

40 Prix d'un ticket d'autobus à l'époque où se passe le roman.

41 Marques d'automobiles, des plus prestigieuses à la plus banale.

42 Né en 1913, colonel du MGB. Nommé fin 1951 vice-ministre et chef de la section d'instruction des « affaires particulièrement importantes ». C'est alors qu'il met au point l'affaire des « blouses blanches » et projette la déportation massive des Juifs. Le 12 novembre 1952, il est destitué par Staline, au motif qu'il s'est montré « inapte à s'acquitter convenablement des devoirs de sa charge ». Il est arrêté en avril 1953. Depuis la prison, il écrit à Malenkov des lettres où il affirme que les Juifs sont plus dangereux que la bombe atomique. Il sera fusillé en juillet 1954.

43 Cigarettes russes à long bout en carton.

44 En fait, une variété de sardine du Pacifique vendue sous l'appellation de hareng.

45 Le hareng de Sosva (du nom d'un affluent de l'Ob) était préparé dans le bourg de Beriozovo, qui fournissait la table impériale. Il s'agit de petits harengs gras et tendres, appelés également *tongoun*.

46 Galettes épaisses, à base d'un mélange de farines de seigle et de sarrasin (ou de froment), spécialité traditionnelle biélorusse.

47 Il s'agit du *Précis abrégé de l'histoire du Parti communiste*, rédigé personnellement par Staline.

48 Ce Kroutovanov, dont il sera plus longuement question plus loin, est une invention des frères Vaïner (voir *L'Évangile du bourreau*, Gallimard, 2000, réédition Folio policier, 2005), mais on peut retrouver dans ce personnage quelques traits d'Evgueni Pitovranov, un protégé de Malenkov, qui avait épousé sa nièce. Il fut vice-ministre de la Sécurité d'État, chargé du contre-espionnage, mais suivit son ministre Abakoumov dans la disgrâce. Staline le sortit de prison en 1952 et il réintégra les services de sécurité à un poste de moindre importance.

49 L'Office des visas et d'enregistrement des étrangers : organisme chargé de délivrer les visas de sortie aux citoyens soviétiques désirant se rendre à l'étranger et d'enregistrer les étrangers séjournant en URSS. Cette institution, célèbre pour ses us bureaucratiques, ses attentes interminables dans les couloirs et le comportement humiliant de ses fonctionnaires, est toujours florissante dans la Russie de Poutine.

50 Choura, Chourik sont, comme Sacha, les diminutifs d'Alexandre.

51 Nadejda Allilouïeva, deuxième femme de Staline, s'est suicidée en novembre 1932 dans des circonstances demeurées mystérieuses. L'assassinat par Staline lui-même fut évoqué.

52 Fils de Staline et de sa première épouse, Ekaterina Svanidzé. Capitaine d'artillerie, il fut fait prisonnier par les Allemands et interné dans un camp de concentration. Les nazis proposèrent à Staline de l'échanger contre un haut gradé allemand, prisonnier des Soviétiques, mais Staline refusa et Iakov mourut en 1943, abattu par un garde du camp quand celui-ci tenta de se suicider en se précipitant sur les barbelés électrifiés.

53 Fils cadet de Staline et de Nadejda Allilouïeva. Pilote de chasse pendant la guerre, alcoolique et bambocheur célèbre, il fut chassé de l'armée après la mort de son père, arrêté, condamné à huit ans de privation de liberté.

54 Fille aînée de Staline et de Nadejda Allilouïeva, née en 1926. Son père ne lui pardonna jamais son roman avec le scénariste Kapler. Après la mort de son père, et quelques autres liaisons malheureuses, elle profita d'un voyage en Inde, en 1967, pour demander l'asile politique aux Américains. Auteur de plusieurs livres de souvenirs.

55 Étymologiquement, « celui qui extrait le cerveau par le nez ». Embaumeur dans l'Égypte antique.

56 Solomon Mikhoëls, né en 1890, grand acteur et metteur en scène, directeur du Théâtre juif de Moscou, président du Comité antifasciste juif, fondé en 1942 sur ordre de Staline pour récolter des fonds auprès de la communauté juive internationale. Son assassinat, le 13 janvier 1948, à Minsk, par la police politique, donna le signal de la campagne antisémite visant les « cosmopolites sans famille », dont le prétendu complot des « blouses blanches », stoppé par la mort de Staline, sera l'« apothéose », préludant à la déportation massive et la probable destruction de tous les Juifs soviétiques. Voir *L'Évangile du bourreau*, op. cit.

57 Système d'octroi par les États-Unis d'armes et d'approvisionnement aux pays alliés pendant la Seconde Guerre mondiale (en anglais, *lend-lease*).

58 Théâtre d'État juif, fondé en 1920 sur la base du Studio juif de Saint-Pétersbourg, qui intégra celui de Moscou. Il s'installa d'abord dans une petite salle de 90 places, décorée par Chagall, puis déménagea dans une salle plus grande, rue Malaïa-Bronnaïa. Le théâtre fut dirigé par Alexandre Granovski jusqu'à son émigration en 1928, puis par Mikhoëls jusqu'à sa mort. C'est Véniamine Ziousskine, un autre grand acteur de la troupe, et qui sera lui aussi exécuté en 1951, qui en reprendra la direction. Staline ordonnera la fermeture du théâtre en 1949.

59 Alexandre Fadeïev (1901-1956), romancier et activiste soviétique, auteur du célèbre roman *La Jeune Garde*, publié en 1945. Il s'est attiré en 1947 les foudres de *La Pravda*, qui lui reprochait la présence insuffisante des cadres du Parti aux côtés des jeunes partisans. Fadeïev récrivit le roman, dont la nouvelle version parut en 1951. Dirigeant l'Union des écrivains pratiquement sans interruption entre 1937 et 1954, Fadeïev fut peu ou prou l'instrument de la répression des milieux littéraires. Il s'est suicidé après les révélations de Khrouchtchev au XX^e congrès du Parti.

60 C'est à Koulikovo, sur la rive droite du Don, que Dmitri Donskoï, le grand-prince de Moscou, a battu en 1380 le khan Mamaï, chefs des Mongols de la Horde d'or.

61 Célèbre speaker de la radio soviétique, dont la voix lugubre avait, entre autres, annoncé l'invasion allemande le 22 juin 1941.

62 Platon Karataïev, personnage de *Guerre et Paix* de Tolstoï, figure emblématique de simple soldat, portant en lui l'amour universel et possédant le sens de la vie. Arina Rodionovna était la nounou de Pouchkine, grâce à laquelle il apprît

les contes et les légendes russes qui ont marqué toute son œuvre.

63 Personnage des contes russes. Horrible sorcière, habitant généralement une maison sur pattes de poule et consommant de préférence de jeunes enfants à chair tendre, qu'elle cuit dans son four à pain.

64 Garde militarisée.

65 . Nikita Karatsoupa (1910-1994), garde-frontières légendaire, spécialiste des chiens de service. Endurant et malin, il pouvait parcourir des dizaines de kilomètres pour dénicher l'ennemi. Il en arrêta 338 et détruisit 129 espions en vingt ans de carrière. Héros de l'Union soviétique en 1965.

66 . Pavlik Morosov (1918-1932), une figure importante de la mythologie soviétique. Selon la version officielle, le petit Pavlik aurait dénoncé son père au Guépéou comme koulak, et aurait été assassiné par les membres de sa famille. En réalité, il aurait été tué par la police secrète, qui exploita sa mort dans la collectivisation forcée. Eisenstein a tiré un film de cette histoire, *Le pré de Béjine*, interdit par Staline, et détruit.

67 À l'époque soviétique, espace dans un immeuble d'habitation ou dans l'entreprise réservé au « travail culturel et éducatif ».

68 Terme introduit dans la littérature de science-fiction par les frères Strougatski en 1964. Désigne un individu dont l'existence se déroule à l'envers. Il se souvient donc parfaitement de ce que les autres vivront le lendemain mais rien de ce qu'il aura lui-même vécu la veille.

69 Maison du gouvernement, connue sous l'appellation de « Maison sur le quai ». Dû à l'architecte Ioffan, ce bâtiment, construit à la fin des années vingt, s'étend sur trois hectares et comprend, outre des centaines d'appartements, un magasin d'alimentation, des services, un cinéma et une salle de spectacles. Les habitations étaient réservées aux membres de la Nomenklatura et à leurs familles.

70 Chaussures paysannes traditionnelles tressées en écorce.

71 Bandes de toile servant de bas.

72 *Oudarnik* : travailleur de choc.

73 Un vers de la célèbre *Marche des aviateurs* de 1922.

74 Dynamitée en 1931, la cathédrale du Christ-Sauveur devait laisser la place à un gigantesque Palais des Soviets, dont seules les fondations furent posées, la guerre interrompant la construction. En 1960, on finit par bâtir une piscine à ciel ouvert, fonctionnant toute l'année. La cathédrale fut reconstruite à l'identique et inaugurée en 1997.

75 Les Jeunesses communistes.

76 Chaïm-Nahman Bialik (1873-1934), l'un des plus grands poètes de la littérature hébraïque moderne, qui écrivait dans les deux langues (yiddish et hébreu). Auteur, entre autre, de *La ville du massacre*, inspiré par le pogrom de Kichinev de 1903.

77 « Laisse-la, c'est encore une enfant. » (N. d. A.)

78 « Tais-toi, je ne te demande rien. » (N. d. A.)

79 Grand poète de l'époque de la Reconquista.

80 Allusion à la dernière scène, muette, du *Revizor*.

81 Marque célèbre de *papirossy*.

82 Écrivains faisant partie de la Nomenklatura littéraire de l'époque. Le premier dirigea pendant trente ans la rédaction de l'hebdomadaire *Ogoniok*, le second occupa des postes importants à l'Union des écrivains.

83 Né en 1908. Commissaire du peuple adjoint à l'Intérieur (NKVD) en 1940, chef du Smerch (contre-espionnage militaire) en 1943, ministre de la Sécurité d'État en 1946. Il dirigea la liquidation du Comité antifasciste juif et fit assassiner Mikhøels. Il supervisa également l'« affaire de Leningrad », qui coûta la vie à une grande partie des dirigeants de cette ville. En juillet 1951, il fut arrêté sur une dénonciation de Rioumine, qui l'accusa de retarder l'instruction à propos d'un complot juif. Malgré les tortures, Abakoumov refusa d'avouer. Jugé trois ans plus tard, comme complice de Beria, il fut fusillé en décembre.

84. « Magasin universel d'État », situé dans les anciennes galeries marchandes qui bordent la place Rouge, à Moscou.

85 Faubourg juif d'Odessa, dont le pittoresque fut admirablement décrit par Isaac Babel dans ses nouvelles.

86 Allusion à la célèbre prophétie du moine Philarète (fin du XV^e siècle) : « Deux Rome sont tombées, la troisième est solide et il n'en sera pas de quatrième. »

87 Pièce célèbre d'Arkadi Movzon (1918-1977), qui fit partie avec Mikhøels de la Commission d'attribution des prix Staline.

88 Izi Harik (1898-1937), auteur de *Tremblements* (1922), *Sur terre* (1926), *Pain* (1930), etc. Réhabilité en 1956

89 Izraïl Tsinberg (1872/73-1938 ou 1939), historien, directeur du laboratoire métallurgique des usines Poutilov à Leningrad, jusqu'à son arrestation le 4 avril 1938. Condamné à huit ans de travaux forcés, il mourut dans un camp de transit le 28 décembre 1938 (ou le 31 janvier 1939, selon d'autres sources). Auteur d'une monumentale *Histoire de la littérature juive*.

90 Moshe Kulbak, né en 1896 en Lituanie, mort dans un camp, probablement en 1940. Arrêté en même temps que Harik et accusé de nationalisme. Auteur de *Chants* (1920), de *Nouveaux Chants* (1922), etc.

91 Shmuel Halkin (1897-1960), traducteur, auteur dramatique, poète. Auteur de *Poèmes* (1922), *Douleur et Courage* (1929), *Pour le nouveau fondement* (1932), etc. A passé plusieurs années au goulag.

92 Der Nister (1884-1950).

93 Itzik Fefer (1900-1952), poète yiddish représentant d'un courant « prolétarien », auteur de *Copeaux* (1922), d'*Étincelles trouvées* (1928), de *Ballades de guerre* (1943), etc. Arrêté après la liquidation du Comité antifasciste juif. Alexandre Bortchagovski, dans *L'Holocauste inachevé* (Lattès, 1995), dessine le portrait douloureux de cet homme, dont il a découvert qu'il renseignait depuis 1943 les organes de la Sécurité d'État. Le pouvoir ne s'est pas montré particulièrement reconnaissant à son égard, puisque Fefer fut exécuté en 1952

94 David Bergelson (1884-1952), l'un des plus importants romanciers juifs, auteur d'*Une tragédie provinciale*, à *Autour de la gare*, etc.

95 Dovid Hofstein (1889-1952), chef de file de l'école de Kiev, poète d'inspiration symboliste, il exerça une grande influence. Traducteur de Shakespeare et d'Ibsen. Citons également sa propre production : *Le long des chemins* (1919), *Pierres de l'errance* (1922), *Orchestra* (1933), *Je crois* (1944), etc.

96 Peretz Markish (1895-1952), peut-être le plus célèbre poète juif soviétique. Auteur de *Seuils* (1918), des *Frères* (1929), etc., ainsi que des œuvres qui ne

paraîtront que longtemps après sa mort tragique, à Tel-Aviv *Pour une danseuse juive* (1976) et *L'homme de quarante ans* (1978).

97 Leib Kvitko (1890-1952), né en Ukraine, fut l'un des animateurs du théâtre yiddish de Kharkov entre 1926 et 1936, puis s'installa à Moscou. Ce grand poète était aussi un célèbre écrivain pour enfants. Nous renvoyons, pour Leib Kvitko, comme pour les autres poètes juifs cités dans le texte, à l'excellente *Anthologie de la poésie yiddish*, publiée par Charles Dobzynski (Poésie/Gallimard, 2000).

98 Collaborateur secret, indic. « Au temps des tsars, ce terme n'était utilisé que par les services de police. Les organes de sécurité soviétiques l'emploient dès 1917 et, à partir de la fin des années vingt, il devient d'usage courant » (Jacques Rossi, *Le manuel du goulag*, Le Cherche-Midi, 1997).

99 Ivan Koulibine (1735-1818) : mécanicien autodidacte et inventeur, il mit au point aussi bien des horloges compliquées que des modèles de ponts, ou encore organisa, à l'aide de miroirs, l'éclairage des passages obscurs du palais de Tsarskoïe Selo, résidence impériale.

100 Le convoi (ferroviaire, maritime, fluvial, par camions ou... à pied), pouvant regrouper plusieurs milliers de personnes, qui assure le transport des prisonniers jusqu'à leur lieu de détention.

101 Baraque à régime sévère. « À la différence des autres détenus, libres de circuler à l'intérieur de l'enceinte du camp, les bouristes, eux, sont sous les verrous et derrière les barreaux » (Jacques Rossi, *op. cit.*).

102 Allusion à un vers de Maïakovski, passé dans le langage courant (*Vers sur le passeport soviétique*, 1929).

103 Ilya Ehrenbourg (1891-1967). Après avoir vécu à Paris entre 1908 et 1917, il retourna en Russie, désormais soviétique, et écrivit loyalement pour le régime jusqu'à la fin de sa vie. Poète et romancier de talent, il couvrit également la guerre d'Espagne comme journaliste. Auteur, en 1954, du *Dégel* (qu'il eût été plus juste de traduire par *Redoux*), qui donna son nom à la période de déstalinisation qui a suivi. Il a également publié ses Mémoires, *Les hommes, les années, les jours*, à partir de 1960.

104 Lazare Kaganovitch, né en 1893. Membre du Comité central en 1924, du Bureau politique en 1930. Le plus fidèle des sous-lieutenants de Staline et sa caution « juive » au Politburo. Lorsque son frère est arrêté, il ne bronche pas. Écarté du pouvoir en 1961, en même temps que Molotov et Malenkov, et exclu du Parti la même année. A écrit à Tchernenko pour demander sa réintégration. Mort quasi centenaire en 1992.

105 La parentèle. (*N. d. A.*)

106 Autorisation délivrée par les autorités, sorte de visa intérieur indispensable pour pouvoir habiter une grande ville, et très difficile à obtenir. Coutume tsariste, toujours en vigueur dans la Russie poutinienne.

107 Le *Dictionnaire du langage soviétique* (Saint-Petersbourg, 1998) cite un manuel de droit destiné à l'enseignement supérieur : « Un jury d'honneur des camarades est une assemblée sur le lieu du travail, qui se réunit sur le modèle d'une cour de justice dans le but de rééduquer les contrevenants à la discipline au moyen de la persuasion et de l'influence collective. »

108 Personnage d'une opérette d'Avram Goldfaden.

109 Garde rapprochée d'Ivan le Terrible, ancêtre et modèle de la police politique stalinienne.

110 Le *dvornik* est une institution typiquement russe, sorte de concierge qui règne sur les vastes cours de Moscou, de Saint-Pétersbourg et d'ailleurs (voir Dostoïevski). En hiver, armés de larges pelles plates en aluminium, les *dvorniks* débarrassent les cours de la neige qui s'y accumule.

111 Allusion à l'idée, devenue proverbiale, selon laquelle une cuisinière devrait pouvoir accéder au gouvernement de l'État ouvrier et paysan. Idée attribuée à Lénine, mais, semble-t-il, apocryphe. Lénine écrivait, dans son article « Les bolcheviks réussiront-ils à garder le pouvoir » : « Nous ne sommes pas des utopistes. Nous savons [...] qu'une simple cuisinière ne serait pas capable sur-le-champ de diriger l'État. »

112 Vers d'une chanson qui courut aussitôt après l'assassinat de Kirov, le 1^{er} décembre 1934.

113 Alexeï Adjoubeï (1924-1993), qui avait épousé Rada, la fille de Khrouchtchev, fut successivement le rédacteur en chef de la *Komsomolskaia Pravda* et des *Izvestia*.

114 Soupe épaisse à base de viande ou de poisson, agrémentée d'épices, de légumes et de cornichons salés.

115 Personnage de contes populaires.

116 Personnage récurrent des contes russes. Kachtcheï l'Immortel est un vieillard osseux et immonde, et il symbolise le mal absolu.

117 Anika est un personnage de conte populaire qui se vante de ne pas croire à la Mort, mais dès que celle-ci apparaît devant lui, il se met à demander grâce.

118 Créature d'un conte de Gogol : énorme monstre velu, aux paupières arrivant jusqu'à terre, et qui s'avance en s'appuyant sur ses ongles gigantesques.

119 La Sulfazine, un médicament utilisé par les psychiatres (comme l'Aminazine), qui paralyse les mouvements et porte la température du corps à 40 °C.

120 Philosophe et libre-penseur (1585-1640), « le Galilée juif », personnage de la pièce éponyme de Karl Gatzkow (1811-1878), l'un des écrivains du mouvement Jeune-Allemagne.

121 Osher Schwartzman (1889-1918), poète du groupe de Kiev. C'est Bialik, qui fut l'ami de sa famille, qui l'encouragea à écrire. Il fut tué au front pendant la guerre civile.

122 Constantin Pobiedonostsev (1827-1907), précepteur du futur tsar Alexandre III, puis nommé, en 1880, haut-procureur du Saint-Synode, chef administratif de l'Église orthodoxe russe, pratiquement le ministre des Cultes.

123 Pâtisserie à base de blancs d'œuf et d'un mélange de sucre et de fruit, ou de vanille.

124 « Cher ami » en géorgien.

125 Sofia Vlassovna était le « surnom » donné par les dissidents des années 1970-1980 au pouvoir soviétique.

126 Klava parodie une chanson célèbre des années trente.

127 Dans le cadre de la Nouvelle politique économique (NEP), « pause » économique voulue par Lénine en 1921 pour desserrer l'étau de la socialisation forcée et du « communisme de guerre », le commerce privé fut de nouveau autorisé. On appelait « *nepmen* » ces nouveaux commerçants et entrepreneurs, qui

subsistèrent jusqu'au coup d'arrêt donné à la NEP en 1928.

128 L'alcool se mesure en grammes en Russie : la dose de base est le petit verre classique contenant 50 grammes de vodka.

129 Littéralement : bar à *pelmenny* (les *pelmenny* sont des gros raviolis sibériens, le plus souvent à la viande, cuits au bouillon et servis avec de la crème aigre). Ce genre de cafés, en préfabriqué, ont couvert les villes de leurs formes identiques durant les années soixante-dix.

130 Grigori Skouratov-Belski, dit Maliouta, l'un des chefs de l'Opritchnina, la garde rapprochée d'Ivan le Terrible. Certains y ont vu l'ancêtre de Beria, le tout-puissant chef de la police politique de Staline depuis 1939 jusqu'à son arrestation en juin 1953.

131 La Loubianka, place Dzerjinski sous le régime soviétique, fut le siège central des services secrets soviétiques, puis russes.